Les écrivains en Aquitaine

Actes du congrès de Périgueux, 10 et 11 septembre 2016

Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord

Tome CXLIV
Année 2017
2e livraison

Fédération Historique du Sud-Ouest

Remerciements

M^me^ Anne-Gaëlle Baudouin-Clerc, préfète de la Dordogne
M. Germinal Peiro, président du conseil départemental de la Dordogne
M. Antoine Audi, maire de Périgueux, et le conseil municipal
L'Institut Eugène Le Roy
Le Service Ville d'art et d'histoire, Périgueux
La Cave de Monbazillac
L'Interprofession des Vins de Bergerac Duras
La SA Vins Jean-Louis Parsat
Le Crédit agricole Charente-Périgord
Et les membres de la Fédération historique du Sud-Ouest et de la Société historique et archéologique du Périgord

Qui ont participé au succès de ce congrès et à l'édition de cet ouvrage.

SOMMAIRE

• Remerciements 2

• Avant-propos
par Gérard FAYOLLE 7

• Préface
par Michel FIGEAC et Laurent COSTE 9

• Conférence inaugurale du LXIXe congrès de la FHSO. Les écrivains en Aquitaine (10 septembre 2016),
par Jean DU BOIS DE GAUDUSSON 11

• Louis-Mathieu Desbiey et Jean-Baptiste de Grateloup, correspondances et écrits
par Marion ANRAS 17

• Maine de Biran, philosophe du « sentiment de l'existence »
par Louis-Étienne AUDRERIE 25

• Le roman *Antoine Bloyé* de Paul Nizan : « Périgueux à l'âge industriel »
par Martine BALOUT 35

• À la charnière entre l'Antiquité et le Moyen Âge, Ruricius, le plus ancien écrivain connu du Limousin et du Quercy
par Robert BEDON 43

• Saint-Médard-en-Jalles et Libourne : deux étapes décisives dans la trajectoire de Jean de La Ville de Mirmont (1886-1914)
par Véronique BEZARD-MOISSET 55

• Élie Decazes. Du Capitole à la Roche Tarpéienne (1815-1820)
par Alain BOITUZAT 65

• Le séjour de Chester Himes à Arcachon en 1953 : un tournant dans sa vie d'auteur ? Des romans noirs à la « Série noire »
par Hubert BONIN 75

• Arcachon au miroir de l'œuvre dannunzienne
par Armelle BONIN-KERDON 85

• Plumes aquitaines d'expression occitane au XVII^e siècle : une prosopographie de l'absence
par Christian Bonnet 99

• Ausone de Bordeaux, professseur, consul de Rome et poète (vers 310 - vers 394)
par Jean-Pierre Bost 113

• Arcachon au temps des Années folles : « La seconde patrie des artistes » ?
par Michel Boyé 123

• « Forte avec son peuple et forte en ses chasteaux » : la Gascogne de Pierre de Brach
par Concetta Cavallini 135

• Emmanuel Delbousquet (1874-1909) et la course landaise dans le roman *L'Écarteur*
par Grégory Champeaud 147

• Bertrand de Lur Saluces et le « prodigieux moujik »
par Émilie Champion 159

• Kléber Haedens (1913-1976) ou la tentation autobiographique : la ville de Libourne dans l'entre-deux-guerres
par Alain Chaume 171

• Jacques Le Tanneur. L'œil et la plume
par Gracianne et Geoffroy Couvrat Desvergnes 183

• Les métamorphoses de Jean Rameau au Pourtaou : de la ferme à l'œuvre d'art totale
par Éric Cron 195

• Le cinéaste Louis Delluc (1890-1924), homme de lettres oublié
par Gilles Delluc (avec la coll. de Brigitte Delluc) 207

• La villégiature de Léon Bloy sur les bords de l'Isle pendant l'été 1911
par Jean F. Dénoyer 217

• Un poème de Catherine Pozzi
par Jean-René Dujarric de La Rivière 229

• Jules Claretie (1840-1913), une adolescence en Périgord
par Ghislaine Faurie Lajonie 235

• François Augiéras et le « Périgord sacré »
par Gérard Fayolle 243

• Edmond Rostand et la Grande Aquitaine
par Michel Forrier et Béatrice Labat 251

• Garonne et Gironde. Le fleuve de Jean Balde
par Denise Gellini 261

• Louis Geandreau, Poilu et poète périgordin disparu dans la Grande Guerre
par Lisa Giraud Taylor 273

• Manoël de Grandfort et *L'Autre Monde*
par Michel Golfier 285

• Robert Escarpit : enracinement aquitain et ouverture au monde
par Pierre Guillaume 297

• Le Périgord de Bourliaguet
par Annie Herguido 303

• Wlgrin de Taillefer (1761-1833). Une vie vouée à l'archéologie du terroir périgordin
par Claude Lacombe 311

• Georges Rocal : un fils émancipé d'Eugène Le Roy
par Guy Mandon 321

• André Maurois : un Normand en Périgord
par Pierre Martial 333

• Le naturaliste Charles Desmoulins (1798-1875) et ses correspondants
par Sophie Miquel 343

• Chant (et contre-chant) autour du « vieux pays » de Guy de Larigaudie
par Jean-Louis Montagut (avec la coll. de Bruno Larebière) 355

• « Brantôme » en son cabinet. La distribution des résidences de Pierre de Bourdeille à Brantôme et à Richemont
par Xavier Pagazani 365

• Bernard Lesfargues, poète de Bergerac et autres lieux
par Catherine Paoletti 377

• Aquitaine, terre de cinéma : simple décor paysager ou réelle actrice du film ?
par Céline Piot 387

• Louis et Marc Chadourne, écrivains-voyageurs du XX^{e} siècle. Enfants du Périgord, enfants du Limousin
par Lilith Pittman-Chadourne et Françoise Ségéral 401

• Duras et Marguerite. *Les impudents*
par Michèle Ponticq 409

• Une exceptionnelle éclosion littéraire provinciale dans l'entre-deux-guerres : les Chardonne-Boutelleau, Fauconnier et Delamain, de Barbezieux et Jarnac
par Jean-Pierre Poussou 421

• Marc Amanieux (1851-1926), un poète dans le siècle
par Jacques Puyaubert 431

• Épisodes joyeux et tragiques d'une Parisienne dans le Sud-Ouest : Madame Simone entre la Gironde et les Pyrénées
par Christophe-Luc Robin 443

• Des ouvrières des lettres en Aquitaine entre Bordeaux et la Dordogne
par Philippe Rougier 457

• La suprématie « occitane » de l'Aquitaine au Moyen Âge
par Chantal de Saint Priest d'Urgell 467

• Roman et territoire : le Périgord et ses environs dans l'œuvre de Dubut de Laforest
par François Salaün 477

• La poétique de la suture : le pèlerinage de Jules Supervielle dans les Pyrénées
par Sonoko Sato 489

• Élie Faure (1873-1937) dans la rumeur d'Aquitaine
par Jean-Paul Seloudre 499

• Le Périgord et les Périgordins sous la plume de Georges de Peyrebrune (1841-1917)
par Jean-Paul Socard 513

• Hagiographes en Aquitaine au XVII^e siècle
par Éric Suire 523

• « C'est ici que j'aurais dû naître ». L'inspiration basque et landaise dans l'œuvre de Robert Scheffer
par Damien Top 533

Le présent volume remplace la 2^e livraison 2017 du *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome CXLIV, p. 141 à 684.

AVANT-PROPOS

« Périgueux, capitale du Périgord » était aussi le 10 et 11 septembre 2016 la capitale littéraire de l'Aquitaine, capitale de la littérature et capitale de l'histoire. En effet, cinquante intervenants y présentaient, lors de cinquante interventions, l'attachement des écrivains, au cours des siècles, à un site, un terroir, une ville, un paysage du Sud-Ouest.

À Périgueux, se retrouvait donc la confluence d'un très long passé et d'une très riche vie littéraire. La manifestation fut, de l'avis général, une réussite. Les rencontres studieuses du théâtre de l'Odyssée alternaient avec la soirée conviviale dans les salons de la préfecture ou le déjeuner dans les jardins de la Société historique et archéologique du Périgord et les promenades guidées dans les rues ensoleillées de la vieille ville.

Le thème choisi par la Fédération historique du Sud-Ouest et par la Société historique et archéologique du Périgord, le lien entre un auteur et un lieu, était la cause profonde de cette réussite. Il attirait un nombre exceptionnel d'intervenants et d'auditeurs. Il permet de produire un volume qui contribue à dresser, sous de multiples aspects, un tableau de notre histoire littéraire régionale.

En effet, les communications s'étalent dans le temps, depuis Ausone jusqu'au poète occitan contemporain Bernard Lesfargues. Nous y rencontrons des troubadours, des écrivains de la Renaissance et du XVII^{e} siècle puis des philosophes ou des politiques comme Maine de Biran ou Élie Decazes et, bien sûr, les auteurs de la Belle Époque, ceux de la Grande Guerre, des Années folles ou de l'après-guerre. L'intérêt de l'ouvrage vient aussi de la diversité des écrivains étudiés. Certains restent profondément ancrés dans leur terroir. D'autres, au contraire, font carrière à Paris, sans oublier leur terre natale. Même si des « exilés » comme Léon Bloy sont sévères avec elle. D'autres encore, venus d'ailleurs, ont choisi de vivre et d'aimer l'Aquitaine comme Chester Himes ou d'Annunzio. La diversité des lieux, villes, villages, plages à la mode se retrouve dans ces pages. Nous voyageons du Nontronnais à la Chalosse, de Libourne au Limousin, de Blaye aux Pyrénées, de Malagar à Barbezieux ou de Brantôme à Arcachon.

Bien entendu, la diversité des situations, des préoccupations, des modes et des courants de pensée alimente une floraison de sujets, de la poésie

médiévale au cinéma, des sciences naturelles au roman policier, de la guerre à la philosophie.

Ce travail collectif va permettre à des lecteurs attirés par des sujets très différents de se retrouver, et aussi, à beaucoup, de découvrir des talents ignorés car l'ouvrage a le mérite supplémentaire de faire connaître des personnalités que les modes ignorent ou ont oubliées. Et le lecteur peut aussi retrouver ses auteurs favoris en errant dans cette géographie littéraire. Il peut ainsi, au gré des pages, s'instruire sur l'histoire des idées, sur l'histoire littéraire comme sur celle des terroirs et celle de l'Aquitaine.

Gérard Fayolle,
Président de la Société historique et
archéologique du Périgord

PRÉFACE

Depuis que nous avons pris la succession de Pierre Guillaume à la tête de la Fédération historique du Sud-Ouest, notre rêve était bien de revenir en Périgord pour une multitude de raisons. « Le pays de l'Homme » est une terre de châteaux et donc un lieu qui conserve derrière ses vieux murs des milliers de papiers qui participent à la mémoire collective de l'Aquitaine. Nous gardions par ailleurs de notre dernier passage en Périgord, très précisément à Brantôme, un excellent souvenir avec un colloque de haut niveau en 2001 sur *Du bien manger et du bien vivre à travers les âges et les terroirs* qui fut en son temps un des plus beaux succès éditoriaux de la FHSO. Enfin, venir à l'invitation de la Société historique et archéologique du Périgord, c'était pour nous particulièrement important car la SHAP est une vieille dame, l'une des plus anciennes sociétés savantes d'Aquitaine fondée en 1874 et qui avec ses 1 000 membres est l'une des plus importantes en nombre.

Certains esprits chagrins, qui auraient probablement aimé être à notre place, nous avaient bien affirmé que l'organisation en Périgord serait sans doute complexe. Or, nous pouvons affirmer que nous avons rencontré ici des gens d'une très grande courtoisie et d'une remarquable efficacité à l'image du président Gérard Fayolle et du vice-président Dominique Audrerie dont le sens de l'organisation est tel que tout avait été prévu de main de maître. Toutes les réunions préparatoires, où nous nous sommes rendus, furent des moments de convivialité dont nous repartions avec le sentiment d'avoir progressé vers un objectif commun.

Il restait à trouver un sujet qui convienne aux préoccupations et au tempérament de la puissance invitante. Ici, *Les écrivains en Aquitaine : personnes, œuvres, lieux* se sont imposés assez naturellement. Ce rapprochement entre littérature et histoire ne doit pas surprendre comme cela aurait pu surprendre dans les années 1970-1980, quand le structuralisme avait voué aux gémonies l'histoire littéraire. À l'heure où l'on est soucieux de pluridisciplinarité, le rapprochement n'étonne plus, bien au contraire, il subjugue. Pour l'historien, particulièrement en histoire sociale, la littérature est une source comme une autre sur laquelle il est nécessaire d'exercer un œil critique mais qui peut nous apporter énormément. Les Bordelais que nous sommes sont persuadés que le regard que porta la femme de lettres allemande Sophie de La Roche de passage

à Bordeaux sur le port de la Lune fut l'un des plus précis et des mieux informés à la veille de la Révolution. De même, le lecteur du *Journal de voyage* de Stendhal découvre avec étonnement l'enquête de l'auteur de *La Chartreuse de Parme* quand il évoque l'ascension sociale du négociant bordelais au XVIII[e] siècle. On a tous dans la mémoire l'intemporelle description de François Mauriac décrivant son arrivée sur Bordeaux par la Garonne depuis la passerelle Eiffel mais on oublie exactement à la même époque la qualité du témoignage de Willy de Spens dans *L'agonie des hobereaux*. Notre champ d'investigation a d'ailleurs été très large car s'intéresser aux écrivains, c'est aussi porter son attention sur leur cadre de vie, leur demeure, les endroits qu'ils ont côtoyés et qui les ont inspirés. Le succès du congrès, son niveau de fréquentation prouve en tout cas que le thème avait été très bien choisi au pays de Brantôme, de Montaigne, de La Boétie, de Fénelon ou de Maine de Biran. Par ailleurs un congrès réussi est un congrès où les exposés sont nombreux et il faut avouer que le succès que rencontrent nos appels à communication depuis quelques années prouve que c'est dans les sociétés savantes que se trouve la vigueur de la Fédération.

L'étroite collaboration qui avait prévalu dans l'organisation du congrès s'est poursuivie pour la préparation de l'édition des Actes, dans un esprit de convivialité et d'amitié. Compte tenu de la très grande diversité des sujets abordés – biographies, analyses d'œuvres, études de groupe –, le comité éditorial a opté pour une présentation alphabétique des auteurs, le regroupement par thèmes s'avérant déséquilibré. Au gré de ses curiosités, le lecteur pourra parcourir la région, des Pyrénées au Limousin, des rives de la Dordogne aux rivages atlantiques. Sur le plan chronologique, la période contemporaine est la mieux pourvue mais les époques antérieures ne sont pas délaissées. Ces Actes prouvent, s'il en était besoin, la vitalité de la création littéraire dans notre belle région.

Michel Figeac & Laurent Coste,
président et secrétaire général de la FHSO

Conférence inaugurale du LXIX^{e} congrès de la FHSO

Les écrivains en Aquitaine (10 septembre 2016)

par Jean DU BOIS DE GAUDUSSON

Le Périgordin et… Aquitain que je suis est heureux et en même temps honoré de participer aux travaux de votre prestigieuse société savante. Mais je me demande si je n'ai pas commis deux erreurs en acceptant l'aimable invitation que vous m'avez faite de prononcer la leçon inaugurale de votre congrès consacré aux écrivains en Aquitaine.

N'ai-je pas sous-estimé l'ampleur du sujet ? Il est immense… à la mesure du nombre de ces écrivains d'Aquitaine et (ou…) en Aquitaine comme en témoigne la liste impressionnante de ceux qui font l'objet d'une communication, et il y en a bien d'autres… Ce nombre est plus important encore si l'on englobe dans le sujet tous les écrivains ayant une certaine relation avec l'Aquitaine qui est très diverse : il y a les natifs, ceux qui y vivent, ceux qui y passent, ceux qui y sont venus, y sont restés et y sont enterrés, ceux qui y ont consacré tous leurs essais et œuvres ou seulement deux ou trois romans, ceux qui n'ont vu l'Aquitaine que comme le cadre de leurs récits ou pensées ou comme l'objet, la substance même de leur œuvre… Quoi de commun à tous ces écrivains avec qui vous et… l'Aquitaine entretenez de si étroites relations ?

Et c'est là que j'ai commis une deuxième erreur : celle de surestimer mes capacités et compétences devant un parterre et une tribune de si fins et érudits connaisseurs auprès de qui j'ai beaucoup à apprendre.

Vous comprendrez que le non-spécialiste que je suis ne se lancera pas dans une présentation, quelle qu'elle soit, de ces auteurs et préfèrera changer de terrain pour occuper un champ qui lui est plus familier et interpréter le sujet au pied de la lettre et du libellé du titre de votre colloque : on se propose d'examiner la configuration de ces liens qui peuvent exister entre tous ces écrivains et l'Aquitaine et de s'interroger sur la nature de leurs interrelations ; celles-ci existent et un fait est acquis qui constitue notre point de départ : nombre d'auteurs insistent sur ces relations. Montesquieu nous invite à cette démarche de recherche de l'influence – osons le mot – des climats ; elle est familière à l'anthropologie et à la science politique dont il est un des pères fondateurs ; il n'est pas le seul : beaucoup d'entre vous connaissent les mérites de l'école, développée en Aquitaine, des spécialistes de la géographie littéraire ou de la géo-poétique, les uns et les autres se retrouvant pour inscrire la littérature dans l'espace.

Convaincu de l'existence de cette alchimie faite de la rencontre de l'Aquitaine et de « ses » écrivains, nous n'en sommes pas moins conscients de la fragilité de la manière d'aborder ainsi le sujet. N'y a-t-il pas un risque d'artifice à généraliser et à reconstruire ainsi une réalité éloignée… du réel, d'un réel qui n'existe pas ou que partiellement, nous y reviendrons ? Avec un autre risque, celui de donner une large part à l'imaginaire… Sans doute… mais n'est-ce pas aussi cela dont il s'agit, la réalité s'accommodant de l'imaginaire et mieux s'en enrichissant. La science et sa vérité peuvent ne pas s'y retrouver, encore que la sociologie ou la géographie ne refusent pas nécessairement ces percées dans l'imaginaire !

Essayons, en votre compagnie qui n'hésitera pas à me guider sur des domaines qui vous sont familiers ou à me corriger, d'emprunter quelques pistes.

L'attractivité littéraire de l'Aquitaine

Un constat peut être fait, peu contesté, celui d'une Aquitaine terre d'accueil des écrivains se caractérisant par son attractivité littéraire auprès des écrivains. Elle apparaît comme un territoire qui sollicite l'écrivain, succombant à ses charmes, qui le retient. Ils sont nombreux ces auteurs à le reconnaître, à vanter leur région, son ambiance, son environnement. On y voit une source d'inspiration privilégiée pour leur réflexion et leur écriture. Beaucoup le disent et l'écrivent, parfois en termes passionnés tel un Pierre Veilletet qui, pensant à l'Aquitaine, décrivait ce lien fusionnel, physique, charnel – « les écrivains renvoient aux arbres dont on a tiré le papier, aux forêts abattues…. » – et qui ne pouvait s'empêcher de flairer une présence végétale et ligneuse chaque fois qu'il lisait et écrivait.

On nous pardonnera d'ajouter, ce qui n'est pas tout à fait le sujet, que c'est peut-être cette atmosphère qui pousse certains de nos concitoyens d'Aquitaine, investis de responsabilités politiques, à se transformer et à devenir écrivains et non des moindres… Tant du côté de Bordeaux, où l'on préfère se préparer à expérimenter l'Esprit des lois au plus haut niveau sans succomber à la tentation de Venise, que du côté de Périgueux premier marche-pied vers le quai de Conti…

Le charme séducteur de l'Aquitaine n'autorise-t-il pas d'aller plus loin dans l'analyse de cette relation littéraire et d'exploiter audacieusement la théorie des climats ? Ne peut-on appliquer aux écrivains ce que le baron de La Brède a démontré pour les lois ou André Siegfried pour les électeurs de la Vendée ? N'est-ce pas le « climat » qui expliquerait la fécondité d'un génie littéraire aquitain que l'on s'accorde à reconnaître ? Plus encore, n'y aurait-il pas une identité culturelle, littéraire aquitaine, produite par l'Aquitaine, fruit de sa nature, de ses charmes, de son histoire, de son âme comme on a pu en son temps considérer qu'il existait un prototype périgordin paysan d'Aquitaine ?

Il est délicat de dresser un portrait type de l'écrivain aquitain ; il recouvre une telle diversité, même si l'on restreint le cercle des auteurs à ceux qui y sont nés ou qui ont consacré toute leur œuvre à l'Aquitaine, qui en font l'objet de leurs romans… Et, surtout, la démonstration est téméraire ; on connaît les dangers de ces dérives déterminantes et les impasses où conduit la valorisation de cette « causalité naturelle » qui placerait l'homme, fût-il écrivain, surtout s'il l'est, dans une logique fataliste. Ce qui est vrai – et encore avec beaucoup de nuances et de précautions – pour les électeurs de Siegfried et les lois de Montesquieu, ne nous paraît pas l'être pour les écrivains…

Il n'en reste pas moins que l'Aquitaine suscite des connivences et que l'on ne comprend pas les auteurs qui lui sont liés, d'une manière ou d'une autre, sans référence à cette région. Mais cette relation est, en quelque sorte, dialectique ; elle joue dans les deux sens : l'Aquitaine voit son sort lié à celui de « ses » écrivains.

Les écrivains, marqueurs de l'Aquitaine

Sous son influence, les écrivains sont aussi les marqueurs de l'Aquitaine, d'une Aquitaine forgée par ses auteurs. On souligne souvent que les écrivains et leurs œuvres façonnent un territoire, lui donnent son identité, contribuent à lui donner son âme et son esprit. André Maurois écrivait en 1921 : « Si l'Europe fût l'Europe, c'est dû à Salamine plus qu'à son climat » ; on pourrait reprendre le propos pour l'Aquitaine sans que l'on sache cependant par quoi remplacer la célèbre bataille… si ce n'est aujourd'hui et précisément par ses écrivains.

Sans entrer dans le débat plus général et récurent sur le rôle politique et social de la littérature et de l'art et sur l'influence qu'ils exercent sur la société, on observera l'association presque systématique faite entre les écrivains, du moins de certains d'entre eux, et l'Aquitaine. On ignore si cette référence y est plus importante qu'ailleurs, mais elle existe en Aquitaine, illustrant l'étroitesse des liens que les écrivains entretiennent avec elle. On retrouve ici cette situation, souvent décrite, où les écrivains sont des facteurs d'identité d'un espace, d'une région, ici de l'Aquitaine ; dans un sens, l'identité des écrivains, plus ou moins redevable de celle de l'Aquitaine, se projette sur celle-ci et contribue à la construire. Leur notoriété d'écrivain devient celle de l'Aquitaine.

Nombreux sont ces écrivains qui en Aquitaine réveillent les peuples, comme le disait Victor Hugo, ou à tout le moins font leur région. Les exemples ne manquent pas ; ce sont par exemple les « 3 M », Montaigne, Montesquieu, Mauriac, ces fils d'Aquitaine dont les idées, sans doute quelque peu tributaires de leur environnement et marquées par une histoire et un climat, sont considérées comme incarnant l'âme aquitaine, faite de modération, de pondération, d'ouverture. On en vient, de nouveau à partir d'eux, à construire un type idéal d'Aquitain comme l'a fait Jean Lacouture dans ses « rumeurs » pour qui il y a une vocation de l'Aquitaine « à donner naissance à des gens du livre – poètes, conteurs, essayistes, magistrats, romancier ou critiques – dont le trait commun est qu'ils ne furent ni prophètes, ni inventeurs de mondes, ni lanceurs d'anathèmes, ni voyants illuminés, mais plutôt maîtres de sagesse, médiateurs, avocats de la liberté, plus enclins à la conciliation qu'à l'affrontement… Montaigne plutôt que Pascal, Montesquieu et non Rousseau, Mauriac mieux que Bernanos ».

Là encore, il y aurait beaucoup à dire et redire et l'on peut ne pas être totalement convaincu par une présentation qui fait la part belle à la généralisation et qui exclut d'autres caractères, d'autres engagements plus radicaux et tranchés comme par exemple celui d'Eugène Le Roy…

En définitive, nous ne savons pas s'il existe une « Aquitaine de l'esprit » (à l'image de celle que Fumaroli recherchait pour l'Europe…) mais, à défaut, l'Aquitaine n'est-elle pas « un paradis littéraire » comme on l'a écrit ou, devrait-on dire, ne doit-elle pas l'être mais surtout le rester ?

Les écrivains, un enjeu politique et économique de l'Aquitaine

Les relations de l'Aquitaine et des écrivains prennent un tour nouveau. Aujourd'hui, dans le monde contemporain, ils sont devenus, pris dans leur dimension historique, une richesse et représentent un enjeu politique et économique pour les territoires. Ils sont, pourrait-on dire, réquisitionnés, dans leur diversité, pour remplir un certain nombre de fonctions et contribuer au

développement de leur région. C'est ce que comprennent bien les politiques publiques de développement économique et social du territoire qui confèrent aux actions culturelles une place et un rôle significatifs.

Les modalités en sont variées ; il s'agit de la valorisation contemporaine de toute une littérature consacrée à l'Aquitaine, à son histoire rurale, à son terroir ; à un monde disparu ? Certes. Mais, on voit dans ce retour un facteur de plénitude de l'être et des peuples et un facteur de cohésion sociale, un antidote aux effets parfois ravageurs des évolutions à une époque de mondialisation. C'est ce lien entre les générations qui se trouve ainsi renforcé, un élément important pour que les générations futures ne perdent pas le fil de celles qui les ont précédées ; on dit, à juste titre, que le risque de civilisation aujourd'hui, c'est l'oubli.

Il y a aussi la prise de conscience que les écrivains et la connaissance que l'on a d'eux sont une force attractive de la Région. Une exigence économique est aujourd'hui d'entretenir et de développer ce patrimoine intellectuel, composante de la richesse d'une région et de son intérêt pour le tourisme source de revenus. Vous êtes particulièrement bien placés pour apprécier ces politiques publiques et privées de mise en valeur des lieux de vie et d'écriture des écrivains et de leur demeure ; la liste de ces maisons d'écrivains de plus en plus ouvertes aux passants et aux curieux est longue en Aquitaine. Ces politiques ne sont pas si nouvelles ; ne dit-on pas que déjà Aliénor d'Aquitaine et sa famille l'avaient bien compris…

Il est l'heure de terminer ; on se doutait que nos propos seraient partiels et sans conclusion… Notre seule excuse nous est donnée par Montaigne pour qui « la parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui écoute ». Je vous remercie de m'avoir aidé à traiter ce passionnant sujet… en m'écoutant…

J. du B. de G.

Louis-Mathieu Desbiey et Jean-Baptiste de Grateloup, correspondances et écrits

par Marion ANRAS

Le XVIII[e] siècle fut une période importante pour la correspondance. Les auteurs de ces missives étaient en quelque sorte « les écrivains du quotidien ». Le sujet que j'ai choisi pour illustrer le thème de ce congrès est la relation épistolaire qui existait entre Louis-Mathieu Desbiey (1734-1817), abbé et membre de l'Académie de Bordeaux, et Jean-Baptiste de Grateloup (1735-1817), artiste et intellectuel landais.

Les sources abordées sont un ensemble de lettres, quatre-vingt au total, datant pour la plupart de l'année 1810 (soit un ensemble assez réduit)[1]. À cette période, les deux hommes avaient près de quatre-vingt ans. On remarque que les lettres sont très rapprochées les unes des autres, la relation était donc très suivie entre eux ; mais cela n'a rien d'étonnant ! En effet, Jean-Baptiste de Grateloup et Louis-Mathieu Desbiey se connaissaient depuis déjà bien longtemps. Ils s'étaient rencontrés au collège des Barnabites de Dax. Leur passion commune pour la science, l'art, les livres et leur région natale (les

1. Quatre-vingt lettres et notes adressées par Jean-Baptiste de Grateloup à l'abbé Desbiey, Archives municipales de Bordeaux (AMB), fonds Delpit.

Landes), ont contribué à entretenir une durable et forte amitié entre les deux hommes. Au fil des années, Desbiey et Grateloup évoluèrent chacun de leur côté, l'un religieux et l'autre artiste, cela n'ayant en rien entamé leurs échanges et leur profonde amitié.

Cet ensemble de lettres échangées entre Desbiey et Grateloup montre aussi bien des échanges érudits, que des éléments de la vie quotidienne en Aquitaine, le tout empreint d'une amitié toute fraternelle entre Aquitains.

Échanges érudits, intellectuels et artistiques

Cette longue correspondance, qui durait depuis des années entre les deux hommes, comprenait plusieurs « types » d'échanges. Nombre d'entre eux tournaient autour de sujets érudits allant des plus techniques aux plus artistiques. Le siècle scientifique et l'univers intellectuel, dans lesquels les deux amis gravitaient, amenaient automatiquement à l'échange de savoirs scientifiques. Au XVIII[e] siècle, on assiste à un franc recul de la théologie et des sciences religieuses et à une croissance importante des sciences et arts, dont le but était de comprendre, gérer et transformer le monde naturel et social. Il existait de nombreux moyens d'échanger les savoirs et les découvertes : les ouvrages, les périodiques, les académies, les salons… [2]

Un goût commun pour les livres

Au cours des nombreux échanges entre Louis-Mathieu Desbiey et Jean-Baptiste de Grateloup, on remarque le nombre important d'envois et de conseils à propos d'imprimés. Il est indéniable qu'ils portaient un intérêt tout particulier aux livres, qu'il s'agisse de compléter leur savoir scientifique ou de posséder un ouvrage pour leur propre collection. Louis-Mathieu Desbiey détenait une collection personnelle dite moyenne selon les sources (environ 198 ouvrages). Il était également bibliothécaire de l'Académie de Bordeaux. Ainsi, les deux correspondants s'envoyaient des volumes régulièrement, à propos de l'ornithologie par Buffon [3] (seize volumes), ou encore des volumes sur l'histoire de France [4] (quatre volumes). Une lettre marque particulièrement l'amour de Desbiey et Grateloup pour le livre : « Tu juges bien, mon bon ami, que je ne puis pas accepter la Bible, ton amour pour elle et l'amitié qui nous unit s'y oppose fortement [5] ».

---

2. Roche, 1993, p. 456.
3. AMB, fonds Delpit, 66s, 110.
4. AMB, fonds Delpit, 66s, 121.
5. AMB, fonds Delpit, 66s, 212.

Les sujets des ouvrages échangés étaient donc divers et nous montrent une véritable curiosité intellectuelle ; cette correspondance était un vecteur de partage de cette curiosité.

Le cabinet d'histoire naturelle des Landes

Jean-Baptiste de Grateloup, alors à un âge avancé, convoitait, depuis les années 1800-1810, la direction du cabinet d'histoire naturelle des Landes pour son neveu, Jean-Pierre Sylvestre de Grateloup :

> « Nous nous occuperons de cette [affaire] dont je t'ai dit hier le sujet par rapport à l'adjonction de mon neveu au travail du cabinet d'histoire naturelle […] », « je suis décidé à céder cette place à mon neveu avec pleine assurance que je serai son adjoint affiché […] [6] ».

Le cabinet d'histoire naturelle était très en vogue au XVIII[e] siècle. Dans les Landes, Jacques-François Borda d'Oro avait créé un cabinet à partir de sa riche collection de fossiles, aujourd'hui musée municipal.

Pourtant, la succession à la tête de ce cabinet ne se fit pas sans problèmes, car un « olibrius moderne [7] » convoitait la place de directeur. En effet, dans les correspondances qu'il échangeait avec son ami Louis-Mathieu, Jean-Baptiste s'éternisait parfois sur ces problèmes insolubles de succession. Il s'agissait là d'une place prestigieuse qui assurait à son détenteur un endroit où il pouvait mener ses recherches, compléter les connaissances du cabinet (mise en place de catalogues, etc.), recevoir des intellectuels de la région, de la France, voire de l'étranger.

Jean-Baptiste de Grateloup demanda donc l'aide de son ami Desbiey, alors de retour à Bordeaux. À eux deux, ils arrivèrent à contacter un entourage influent constitué de personnes haut placées. Ils reçurent notamment l'appui du ministre de l'Intérieur, le comte de Montalivet [8]. Finalement, après des dizaines de lettres à ce sujet, une lettre de J.-B. Grateloup annonce à demi-mot le succès de l'entreprise : « [j'ai] l'extrême plaisir de l'association de mon neveu à ma place […] [9] ».

Les gravures de Grateloup

La plupart des échanges écrits entre les deux hommes ont pour sujet les gravures de Grateloup. Depuis déjà de nombreuses années, les œuvres de Grateloup étaient reconnues et exposées par leurs détenteurs. Ainsi, le préfet

6. AMB, fonds Delpit, 66s, 62-63.
7. AMB, fonds Delpit, 66s, 193.
8. AMB, fonds Delpit, 66s, 126.
9. AMB, fonds Delpit, 66s, 138.

des Landes, Jean-Marie Valentin-Duplantier, possédait une collection complète des gravures de Grateloup « qu'il a fait richement encadrer à Paris [10] ». Jusqu'à la fin de sa vie, l'artiste landais continua d'envoyer certaines de ses œuvres à travers la France, notamment à Bordeaux. Pour ce, il comptait envoyer une partie de sa collection à Desbiey : « j'espère cependant pouvoir t'envoyer ces trois collections que je t'ai indiquées [11] » et « je te ferai déposer les collections des gravures qui sont complètes et du plus beau choix, tu en choisiras une pour toi [12] ». Toutes les œuvres n'arrivèrent pourtant pas à destination.

Grateloup reçoit des lettres d'autres interlocuteurs à propos de ses tableaux. Ils lui envoyaient des éloges à propos de son travail, comme Pascal François Joseph Gosselin qui écrivait : « vous avez eu la gloire de créer un genre de gravure nouveau, de le porter à sa perfection, et en y joignant la pureté du dessin, vous vous êtes assuré pour toujours une place très distinguée parmi les artistes les plus habiles [13] ».

Grateloup a un tel succès avec ses gravures qu'il est « hors de lui-même [14] ». Desbiey aide donc son ami à promouvoir son art : « j'approuve fort ton idée de faire présenter au cardinal [Maury] une collection complète de mes gravures, à Mme. […], une bonne épreuve de mon grand Bossuet et une pareil à M. Vogel [15] ».

Desbiey, vivant à Bordeaux, joue souvent le rôle d'intermédiaire entre Grateloup et les personnalités qui devaient recevoir les commandes. Guillaume Auguste Jaubert, gouverneur de la banque de France, remercia « monsieur l'abbé, de l'envoi qui [le] concerne et à [lui] assurer tout ce qui dépendra de [lui] pour le succès des demandes de Monsieur Grateloup [16] ». Ainsi, la gravure du fameux Bossuet serait allée à l'archevêque de Paris [17], Jean-Sifrein de Maury. D'autres gravures partirent aussi chez « Monseigneur le Prince Architrésorier étant en Hollande [Charles François Lebrun] [18] », ainsi qu'au ministre de l'Intérieur [19], Jean-Pierre Bachasson, comte de Montalivet.

La correspondance des deux amis nous offre une vision des échanges de savoirs intellectuels et artistiques en Aquitaine, mais aussi à plus grande échelle, celle de la région et celle de la France (avec Paris). Les écrits des deux protagonistes étaient certes souvent tournés vers des échanges savants,

---

10. AMB, fonds Delpit, 66s, 32.
11. AMB, fonds Delpit, 66s, 38.
12. AMB, fonds Delpit, 66s, 40.
13. AMB, fonds Delpit, 66s, 112-113.
14. AMB, fonds Delpit, 66s, 116.
15. AMB, fonds Delpit, 66s, 116.
16. AMB, fonds Delpit, 66s, 123-124.
17. AMB, fonds Delpit, 66s, 133-134.
18. Il était en Hollande en 1810 afin d'organiser le rattachement à la France du royaume de Hollande.
19. AMB, fonds Delpit, 66s, 124.

érudits, artistiques, mais dans toutes les lettres, les deux hommes se prouvaient également au quotidien une amitié sans faille, y compris durant la Révolution qui poussa l'abbé Desbiey en Espagne. Beaucoup d'échanges étaient plus sentimentaux, empreints d'affection. Ils entretenaient un lien fort par les écrits à une époque où les trajets étaient encore bien longs.

Échanges entre amis

Échanges de cadeaux

À plusieurs reprises, Desbiey et Grateloup échangèrent des « cadeaux » qui nous donnent également des détails sur la vie locale. On compte parmi eux des bouteilles de vin, « du bon vin de Bordeaux [20] », des livres dont nous avons parlé dans la première partie, etc. Grateloup envoya même du jambon depuis les Landes et évoque la technique de séchage :

> « J'aurais bien voulu pouvoir t'envoyer de suite quatre jambons ; mais ce n'est pas encore le moment. On les sale actuellement, il faut les laisser imbiber de sel quelques temps, puis les fumer jusqu'au mois de mars [21] », « Ce qui vient de t'arriver pour le vieux jambon que tu as acheté me fait croire que tu ne veux pas de vieux, à cause des vers qui les dévorent ordinairement », « franchement ils ne sont jamais meilleurs que vers Pâques, bien bouillis avec herbes odoriférantes ».

Une amitié jusqu'à leur mort

Ils échangèrent souvent sur leurs situations les plus intimes. Malgré la distance et les turbulences que traversa la France avec la Révolution et l'Empire, Grateloup continua d'écrire à Desbiey, qu'il soit en Espagne (pendant dix ans) ou en France lorsqu'il se retrouva logé chez M^lle^ de Rohan ou chez les sœurs Sabarot [22] au début des années 1800. Étant désormais de vieux messieurs, ils s'entretenaient de leurs problèmes de santé. Grateloup tomba malade à la fin de sa vie :

> « ne pouvant vous répondre de suite à raison de ma maladie que je profitais du premier moment où ma tête pouvant s'occuper pour vous remercier […] [23] », « dans ce moment il ne m'est pas possible de vous répéter le contenu de cette lettre à raison d'un mal aux dents qui me fait souffrir [24] », « mes

20. AMB, fonds Delpit, 66s, 173.
21. AMB, fonds Delpit, 66s, 178.
22. AMB, fonds Delpit, 66s, 10 et 13.
23. AMB, fonds Delpit, 66s, 23.
24. AMB, fonds Delpit, 66s, 23.

> mauvais yeux, mon bon ami, ne me permettant d'écrire que très difficilement et par reprises [25] ».

Nous avons parlé des gravures de Grateloup, elles avaient beaucoup de succès et étaient admirées même de Paris. Jean-Baptiste de Grateloup en tirait un grand prestige. Malheureusement, il s'avère que sur la fin de sa vie, il ne put plus assurer la réalisation de ses gravures. Il s'en ouvrit alors à Desbiey et seulement à son ami :

> « Je termine ma carrière dans le bel art de la gravure […] Je m'arrête, les larmes coulent de mes yeux [26] ». [Grateloup ne pouvait plus graver, c'est son neveu qui prit le relais] « Fais attention, je te prie que le cardinal croit que c'est moi qui grave encore, tandis que c'est mon neveu et que cela m'est impossible à cause de mes yeux sont en grande partie obstrués par la cataracte dont le repos de la vue arrête le progrès [27] ».

Conséquence de l'âge également et de la période des sources étudiées, Desbiey et Grateloup furent obligés de faire le deuil d'amis proches pour diverses raisons (« d'une maladie contagieuse qui sévit à Mont-de-Marsan »). Ils se désolèrent ensemble de la mort de « la chère Sophie », que Desbiey avait pris sous son aile des années auparavant pour s'occuper de sa nièce. Ils lui rendirent hommage ensemble « en jetant quelques fleurs sur sa tombe [28] ».

Ces deux intellectuels prenaient aussi le temps tout simplement de se souhaiter les évènements marquants de l'année : « de vous écrire pour vous souhaiter une bonne année […] [29] ». Enfin, très souvent, pour ne pas dire toujours, des formules d'amitié presque fraternelles telles que « mon bon ami [30] » ponctuaient les lettres.

Au-delà des écrits strictement professionnels ou scientifiques, la correspondance entre Desbiey et Grateloup est une véritable expression de l'amitié de deux hommes au XVII[e] siècle en Aquitaine. Ces écrits très personnels nous offrent une vision parmi tant d'autres de la vie en Aquitaine, autant sur la vie intellectuelle, sociale, artistique, qu'intime. Bien évidemment, les écrits sur et par Louis-Mathieu Desbiey et Jean-Baptiste de Grateloup ne s'arrêtent pas à cet ensemble étudié ici. En effet, Desbiey avait tenu un journal durant ses années d'exil en Espagne, il en reste encore un exemplaire dans les fonds patrimoniaux de la bibliothèque de Bordeaux. Il est indéniable que ces

---

25. AMB, fonds Delpit, 66s, 173.
26. AMB, fonds Delpit, 66s, 132.
27. AMB, fonds Delpit, 66s, 164.
28. AMB, fonds Delpit, 66s, 151.
29. AMB, fonds Delpit, 66s, 19.
30. AMB, fonds Delpit, 66s, 22-28.

deux hommes furent des intellectuels et des écrivains aquitains, jonglant entre échanges scientifiques et amitié sincère qui dura jusqu'à leur mort.

M. A.

Bibliographie

Belhoste Bruno, 2011. *Paris savant, parcours et rencontres des Lumières*, Paris, éd. A. Colin.

Boone Chantal, 2005. *Hommes de sciences dans les Landes aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles*, Mont-de-Marsan, éd. Conseil général des Landes, Archives départementales.

Chartier Roger, 1992. *L'ordre des livres, lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe, entre le XV^e^ et le XVIII^e^ siècle*, Aix-en-Provence, éd. Aliena.

Darnton Robert, 1992. *Gens de lettres, gens de livre*, Paris, éd. Odile Jacob.

Dunie-Merigot Guillaume, 2003. « La spécificité du cadre de vie de la noblesse landaise à la fin du XVIII^e^ siècle », *Annales du Midi*, t. 115, n° 241, janvier-mars, p. 89-102.

Ferrone Vincenzo, Roche Daniel, 1999. *Le monde des Lumières*, Paris, éd. Fayard.

Marion Michel, 1999. *Collections et collectionneurs de livres au XVIII^e^ siècle*, Paris, éd. Honoré Champion.

Mazauric Simone, 2009. *Histoire des sciences à l'époque moderne*, Paris, éd. Armand Colin.

Mouls Xavier, 1866. *Deux bienfaiteurs des Landes de Gascogne : l'abbé Desbiey et Brémontier*, Bordeaux, impr. J. Delmas.

Moura E., 1960. *Jean-Baptiste de Grateloup et Louis-Mathieu Desbiey*, Dax, éd. P. Pradeu.

Roche Daniel, 1993. *La France des Lumières*, Paris, éd. Fayard.

Maine de Biran, philosophe du « sentiment de l'existence »

par Louis-Étienne AUDRERIE

On ne peut se défendre d'une vive sympathie pour Maine de Biran (1766-1824) (fig. 1). Il est reconnu comme le précurseur de la phénoménologie ou de la psychanalyse. Il est estimé par des personnes aussi éminentes que Cousin, Ravaisson, Bergson, La Garanderie, Azouvi ou Derrida. À l'heure où tout est en crise, l'esprit se trouble et se sent en insécurité. Le problème de la valeur des choses et des personnes est à juste titre le problème central de la philosophie.

Maine de Biran et Kant

Pour amorcer notre propos, il m'a paru utile d'essayer de rappeler très succinctement la pensée de Kant, philosophe majeur et admiré de l'époque moderne, qui nous permettra de mettre plus facilement en relief et de comprendre l'aventure intellectuelle et spirituelle d'un Maine de Biran qualifié à juste titre de « Kant français » ou, plus exactement, « l'anti-Kant français » et qu'il ne connut par ailleurs assez peu, assez tard et de seconde main.

La critique kantienne est définie comme une évaluation des pouvoirs de la raison, tant théorique que pratique. Elle détermine les conditions de la possibilité de connaissance et l'instrument de sa pensée. Pour Kant, l'homme est rendu inquiet par des questions qu'il ne peut écarter et auquel il ne peut répondre : que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il possible d'espérer ? Et, quelques années après, qu'est-ce que l'homme ?

Fig. 1. Maine de Biran (iconothèque de la SHAP, fonds Saint-Martin, BA 151).

Rejetant le scepticisme comme doctrine, sa célèbre critique de la raison pure permet aux dispositions métaphysiques de s'exprimer sans être soumis aux conditions du savoir scientifique. La raison ne serait féconde de concepts pratiques que seulement si elle s'échappe de l'expérience et s'aventure dans le suprasensible. Ainsi, la morale provient de la dialectique de cette tendance de l'esprit à dépasser les limites du savoir assuré, mais c'est ce qui la rend possible et légitime.

Osons une critique de la critique. Il est permis de regretter le détournement de la pensée du donné, pouvant amener jusqu'à son exclusion, pour s'engager vers des constructions spéculatives plus ou moins arbitraires, à partir de principes purs. Si les questions sont justes, les présupposés retenus sont discutables : la foi serait une ferme confiance, la liberté serait régie par le déterminisme divin, la morale serait vitale, le lien de l'effet avec sa cause serait une apparence de nécessité, la sensibilité serait la source unique de l'intuition, l'immortalité de l'âme serait une idée régulatrice, et d'autres encore. Aussi, le subjectivisme est l'aboutissement de cette doctrine : il pose la question de sa valeur objective. Quelles garanties avons-nous que ces connaissances s'appliquent bien au réel ? Comment décider entre deux énoncés qui ne sont ni démontrables ni réfutables ? À quelles conditions pouvons-nous en échanger ?

De fait, toutes les découvertes récentes ont porté un coup fatal à une telle approche. C'est à nos connaissances de se plier aux lois du réel en constatant les choses et en les observant à l'échelle appropriée. Nos limites sont un moyen de reconnaître une infinité de choses qui nous dépassent, loin d'un ordre relatif et humain. Maine de Biran sera là génial, apportant une piste décisive et féconde à un problème qu'il pose différemment car il prend en compte la dimension existentielle du sujet connaissant due à la fluctuation de nos sentiments.

Par rapport à Kant, le sujet n'est pas un être transcendantal, mais un être individuel qui se manifeste dans le concret. La compréhension de cet être ne consiste pas en une méthode de réflexion transcendantale, mais en des prises de vue de la vérité du fait primitif qui donnent les principes réels de notre connaissance. À des abstractions logiques succèdent des idées abstraites réflexives fondées sur l'évidence du fait. Derrière le phénomène, il y a le réel, et le réel conduit à l'être. Il ne s'agit plus de trouver les conditions de possibilités de l'expérience, mais d'accueillir l'expérience comme un donné,

au sens phénoménologique, qu'il faut approfondir pour arriver à l'être qui s'impose à nous.

La jeunesse de Maine de Biran

Avant d'aller plus avant dans la présentation de cette pensée, donnons quelques indications biographiques. Nous constatons que l'homme du monde n'est pas à séparer de l'homme intérieur : le biranisme, c'est Maine de Biran.

François-Pierre Gontier de Biran est né à Bergerac le 29 novembre 1766 ; il est mort le 20 juillet 1824 à Paris, après avoir reçu les derniers sacrements. C'est vers sa vingtième année qu'il prit le nom sous lequel nous le connaissons, Maine de Biran, du nom d'une terre de son père. Il appartient à une vieille famille limousine arrivée en Périgord au XIV^{e} siècle. C'est une famille de notables aisés, dont l'arrière-grand-père et le grand-père furent maires de Bergerac. Son père y est médecin.

Le contexte culturel est à souligner. Bergerac, avec La Rochelle et Montauban, fut l'une des trois citadelles d'importance pour les calvinistes, devenant même leur capitale intellectuelle, et continuant d'exercer, malgré les persécutions et les changements, une influence notable. En réformant la compréhension de Dieu, le protestantisme modifie la compréhension de la vie. Les rapports que nous entretenons avec les valeurs et, de façon générale, la foi et la raison, génèrent une compréhension nouvelle de l'autorité, de la liberté, de l'argent, de l'éducation, et de bien d'autres aspects d'une civilisation. Le jansénisme contemporain s'y apparente.

Pour faire ses humanités, il va chez les Doctrinaires de Périgueux. À dix-neuf ans, il s'engage dans la compagnie de Noailles comme garde du corps du Roi et participe à la défense du château de Versailles lors des journées des 5 et 6 octobre 1789 où il échappe de peu à la mort. Congédié, après avoir partagé son temps à Paris entre étude des mathématiques et plaisirs mondains, il rentre en 1793 au manoir de Grateloup près de Saint-Sauveur-de-Bergerac qu'il a reçu en héritage à la mort de ses parents. En 1795, il épouse une créole, Marie-Louise Fournier de Fardeil, avec laquelle il aura trois enfants. Mais en 1803, elle meurt dans des circonstances tragiques qui le marquèrent. En 1814, il se remarie avec sa voisine Louise-Anne Favareilles de Lacoustète, qui fut une gestionnaire avisée du patrimoine familial.

La Révolution et l'Empire

Plus que par goût, les circonstances le jettent dans la vie politique. Souvent Maine de Biran blâme cette vie sociale faite de relations superficielles et de confrontations. Il ne cherche pas les rôles de premier plan, évite

de parler en public, rédige longtemps à l'avance ses discours, parfois en demandant à un autre de les lire. Dans son journal, il se plaint de sa nature faible et de son incapacité à influer sur le cours des choses. Quoiqu'il fût un homme de conviction et qu'il suive de près les remous politiques, c'est peut-être cette retenue qui lui permit de passer les différents régimes sans trop d'inquiétude.

Après la chute de Robespierre en 1795, Maine de Biran devient l'un des huit administrateurs de la Gironde. En 1797, il est élu au Conseil des Cinq-Cents jusqu'à ce que son élection soit cassée au bout de quatre mois suite au coup d'État du Directoire. Des années d'études et de réflexions personnelles s'en suivent. Voyageant des Pyrénées à Paris, Maine de Biran se plaît à revenir chez lui et en famille, où rien ne vient troubler sa méditation solitaire. Il y éprouve des sentiments de calme et de sérénité. Ses enfants sont sa joie.

En 1805, il est nommé conseiller de préfecture en Dordogne, en 1806 sous-préfet de Bergerac. Là, il va s'intéresser plus particulièrement aux écoles secondaires de la ville. En 1807, après une correspondance suivie avec Pestalozzi, il fait venir de Suisse un instituteur formé aux méthodes de ce dernier. En 1808, il met en place une petite école normale pour former des instituteurs. En 1809, il est élu au Corps législatif. Il fait partie de la commission des cinq qui, en 1813, ose présenter des remontrances à Napoléon sur sa conduite de la France. Par contre, pendant les Cents-Jours, il prend peur.

La Restauration

Ses convictions monarchistes lui font accueillir avec joie le retour de Louis XVIII. Sous la Restauration, Maine de Biran sera député à l'exception d'une courte période, conseiller d'État, membre du Comité de l'Intérieur, commandeur de la Légion d'honneur, questeur de la Chambre et chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis.

Dès ses premiers pas à Paris, Maine de Biran a une vie mondaine très riche, fréquentant les salons et les cercles les plus prisés, où il rencontre tous ses contemporains : Diderot, Daunou, Talleyrand, Turgot, Cabanis, Destutt de Tracy… Il crée et anime une société médicale à Bergerac, seize ans avant celle de Rouen. Sous la Restauration, il préside le « Comité des maîtres » de la société pour l'Instruction élémentaire. Il est membre correspondant de l'Institut. Il est admis aussi dans des réunions de loges maçonniques. En 1820, il est grand officier du Grand-Orient de France.

Parallèlement, il se consacre à son œuvre. Mais si Maine de Biran a beaucoup écrit, il a très peu publié. Sa gloire est posthume. Il ne laisse publier de son vivant qu'un mémoire, un article et un opuscule sur les sept mille pages parues chez Vrin et malgré plusieurs essais quasi achevés. Son écriture

est comme sa pensée : spontanée, introspective, répétitive et fragmentaire, « à sauts et gambades », approfondissant inlassablement ses préoccupations éducatives, politiques ou philosophiques.

Les concours philosophiques

La genèse, puis la mise en forme de ses réflexions, est conduite par les concours philosophiques auxquels Maine de Biran a souhaité répondre pour se contraindre à quelques exercices. En 1799, l'Institut pose comme sujet : « Quelle est l'influence de l'habitude sur la faculté de pensée ? » Les mémoires reçus ne permettent pas à l'Institut de délivrer des prix et la question est remise au concours. Toutefois, le jury encourage Maine de Biran à remanier son texte et à le représenter l'année suivante. En 1802, le mémoire est couronné. Une nouvelle question est posée en 1803 et reportée en 1804 : « Déterminer comment on doit décomposer la faculté de penser et quelles sont les facultés élémentaires qu'on doit y reconnaître ? » C'est là qu'il devient biranien. Il découvre d'une part la distinction fondamentale du passif et de l'actif et, d'autre part, il pose à présent comme principe que le moi primitif est tout entier dans la puissance qui crée l'effort, autrement dit la volonté. En 1805, il est couronné. Puis en 1807, l'Académie de Berlin le récompense pour son mémoire à cette question : « Y a-t-il des aperceptions internes immédiates ? » En 1811, il est à nouveau couronné par l'Académie royale de Copenhague pour son travail sur les rapports du physique et du moral. À la fin de 1811, il essaie de refondre les trois derniers mémoires en un seul qu'il nomme *Essai sur les fondements de la psychologie*, mais qu'il ne terminera pas.

Jamais une philosophie n'a identifié avec autant de conviction l'évidence du concept avec le sentiment de l'existence. Ce qui étonne Maine de Biran n'est pas tant d'exister que de se sentir exister. Nous sommes un témoin à nous-même que les choses ne vont pas de soi. L'homme intérieur, en étudiant attentivement son moi, est conduit à des découvertes psychologiques de grande importance. La réflexion biranienne accompagne soi d'une présence à soi. Je sens que je sens. Le premier « je sens » exprime la simple modification d'un sens, tandis que l'autre « je sens » aperçoit le moi en prenant de la distance vis-à-vis de cette modification. C'est la certitude d'être vivant et de l'évidence de l'attention ; c'est le pouvoir de distinguer le passif de l'actif, l'égoïque de l'organique. L'observation prime sur la pure abstraction.

Volontiers, il reconnaît sa dette envers l'auteur de l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, Condillac, et de sa recherche des faits du sens intime que personne ne peut révoquer. Il se sent aussi très proche de Rousseau, de ses élévations d'idées et de sa leçon sur l'observation de soi. Il lit ou conseille à ses filles la lecture de Fénelon, Joseph de Maistre, Chateaubriand, Bernardin de Saint-Pierre, Benjamin Constant… Par la suite, en élaborant sa propre

réflexion, il prend de la distance, pointant les erreurs des uns et des autres, mais continuant de croire en l'intérêt de constituer une science de l'homme.

Trois périodes dans son œuvre

Depuis les travaux d'Henri Gouhier, il est entendu de distinguer dans l'œuvre philosophique trois périodes délimitées par des conversions, au sens de changement d'orientation à partir d'une nouvelle intuition originelle. Dans un premier temps, Maine de Biran va identifier une tonalité fondamentale, une structuration affective caractéristique propre à chaque personne, découlant à la fois du tempérament et de l'instinct, se développant de manière autonome et passive dans des formes vagues, indéterminées et fluctuantes. Derrière ces diverses affections, il parle d'un sentiment fondamental de l'existence, sentiment irréfléchi et involontaire qui se manifeste en moi sans moi. C'est le prébiranisme, une sorte d'empirisme éclectique redevable en particulier aux Idéologues et à la psychologie expérimentale.

Dans un second temps, il va remarquer qu'il y a certains états où l'homme se sent exister comme un être actif et libre, c'est-à-dire comme un moi. C'est le sentiment de l'existence personnelle et volontaire. Plus précisément, il va remarquer qu'il existe un sens privilégié qui nous met en relation avec les autres êtres : la sensation du mouvement ou sensation de l'effort moteur volontaire. Il y voit l'expression d'une force hyperorganique hétérogène par nature à la sensibilité et irréductible à la passivité du corps. La conscience de soi, ou moi, coïncide avec le sentiment intime que l'on a dans la volonté qui créé son propre effort. C'est le véritable fait primitif du sens intime, autrement dit la vérité première et indubitable. Par fait primitif, il entend la relation immédiate et intérieure entre une puissance d'effort et une résistance inerte. Le fait premier est un rapport vivant. C'est là où le moi se sent exister, dans sa constance et dans sa détermination. L'existence n'est plus ce que je subis, mais ce que je veux, c'est-à-dire une persévérance dans notre effort d'être. En fait, seul le sentiment d'effort exprime véritablement le sentiment d'existence. C'est le biranisme théorisant l'effort et le moi comme cause. Je veux, donc je suis.

L'analyse du moi conduit aux principes qui en découlent : l'unité, la causalité… Le point de départ est cette seule certitude que l'homme peut connaître seulement ce dont il est la cause. Maine de Biran ne part pas de principes posés *a priori* et imposés par l'esprit aux choses. Le vrai est le réel, et non le possible. Sans corps, il n'y a pas de conscience du moi ; le corps touchant / touché possède un caractère réflexif propre. C'est la naissance de la conscience à partir de soi-même qui permet la distinction entre « objet » et « sujet », entre la connaissance donnée par les sens et l'entendement qu'il appelle croyance. Le mystère n'est ni à élucider ni à réduire, mais une

invitation à nous dépouiller à nous dépasser sans cesser d'être nous-mêmes en ce point intime de la conscience qui juge de tous les phénomènes. Il part des choses elles-mêmes dans leur présence avec son moi. De là, tout s'ordonne. La subjectivité est sauvée du subjectivisme.

La troisième vie apparaît tardivement, mais les sentiments correspondants ont déjà été éprouvés dès sa jeunesse. Le bonheur se ressent, se vit, se goûte. Un instant de félicité durant une promenade fait prendre conscience de la valeur superficielle des biens que produisent les passions ou les vaines distractions. Se créer cet état ne dépend pas de nous.

> « Je me promenais seul, quelques moments avant le coucher du soleil ; le temps était très beau, la fraîcheur des objets, le charme qu'offre leur ensemble dans cette brillante époque du printemps qui se fait si bien sentir à l'âme, mais qu'on affaiblit toujours en cherchant à le décrire, tout ce qui frappait mes sens portait à mon cœur je ne sais quoi de doux et de triste ; les larmes étaient au bord de mes paupières… Combien de sentiments ravissants se sont succédé ! […] N'eussé-je de ma vie que cette heure de bonheur que j'ai passée dans le calme, je ne puis désirer d'autre félicité ; la nature semble m'avoir indiqué du doigt la route que je dois tenir, et si jamais amorcé par les passions, je me laissais égarer sur leurs traces, je n'aurais, pour me désabuser, qu'à me rappeler ma promenade solitaire. »

Le nœud de sa pensée

Durant sa jeunesse, il attribue ces états à un heureux équilibre en soi arrivé on ne sait comment. À partir de 1815, il juge ces états des pièges où l'on est tenté de s'aimer soi-même et s'en contenter, alors que ce sont des signes de cette troisième vie. La volonté n'est pour rien dans ces états de joie et de ravissement. De plus, l'effort de la jeunesse devient un effort à l'âge de la vieillesse. Maine de Biran remarque que tout acte de conscience de soi s'accompagne d'un sentiment d'existence douloureux. Quand la volonté devient impuissante, ne reste-il que la conscience d'un abandon ? Plus encore, la volonté n'est pas à l'origine de sa propre existence. Elle m'est donnée. Dès lors, le point d'appui n'est plus en soi, mais en dehors de soi. Le post-biranisme découvre, à partir d'une philosophie de l'absolu, la vie de l'esprit affranchie de ses liens avec le corps.

La métaphysique est la clef cherchée et refusée en vain. Il déplore que le stoïcisme et le platonisme, ces doctrines de libération de l'homme par l'homme, ne soient pas vraies. Il ne s'agit pas non plus d'un cataplasme à une angoisse existentielle de vieillesse, mais la reconnaissance que seule la métaphysique, au sens de mystère de l'être, est capable de mener à une authentique connaissance. Les questions métaphysiques ouvrent la psychologie à l'anthropologie, enrichissant la théorie de la volonté à la vie de l'esprit. Les

conséquences sont importantes, les cartes sont redistribuées. Dieu est le seul garant de l'immortalité.

C'est dire que notre vérité intérieure ne réside ni hors de nous ni en nous, mais dans un au-delà de nous. La limite de notre intelligence provient de ce que nous ne pouvons pas nous passer de nos sens. À l'ère du soupçon et de la dérision, quel est le critère ultime ? Est-ce que ce critère est de notre œuvre ? La vérité du sentiment serait-elle une illusion ou une croyance ? Les preuves de sentiment ne sont-elles pas les seules décisives ? Sont-elles partageables ? Si ces questions étaient laissées en suspens, le biranisme serait une philosophie inachevée. L'enjeu est crucial : « c'est à bien s'assurer de la réalité de l'une ou de l'autre de ces causes des sentiments mystiques que consiste, selon moi, le plus grand et le plus difficile problème de l'humanité ».

Écrit quelques mois avant sa mort, ce passage est significatif :

> « J'ai été autrefois bien embarrassé pour concevoir comment l'esprit de vérité pouvait être en nous sans être nous-mêmes ou sans s'identifier avec notre propre esprit, notre moi. J'entends maintenant la communication intérieure d'un esprit supérieur à nous qui nous parle, que nous entendons au dedans, qui vivifie et féconde notre esprit sans se confondre avec lui, car nous sentons que les bonnes pensées, les bons mouvements ne sortent pas de nous-mêmes. Cette communication intime de l'esprit avec le nôtre propre quand nous savons l'appeler ou lui préparer une demeure au dedans, est un véritable fait psychologique et non pas de foi seulement. »

La communion avec Dieu

Loin des bruits et des fureurs du monde, alimenté par la prière, l'état de grâce se caractérise par la disparition entre croyance et connaissance. Les convictions sont plus fortes, les idées plus vives. Le propre de cet état n'est pas de découvrir de nouvelles preuves, par contre il change le sentiment. Les faits de sens intime deviennent un moyen pour Dieu de communiquer à l'homme comme deux personnes qui s'aiment et n'ont pas besoin de se parler pour s'entendre.

Vers la fin de sa vie, il se rend compte que sa réflexion est celle d'un solitaire. Sans l'amour, la vie devient terriblement triste. Le problème moral est abordé sous l'angle du bonheur qui est sa forme primitive, puis par le fait que nous reconnaissons dans autrui notre semblable. Dès lors, l'ordre moral se découvre en moi et simultanément dans un absolu qui nous dépasse. Le point de départ est l'état de passivité. Comme la société, nous préférons l'ordre, le repos et la paix. Pour cela, il faut une autorité et une règle. La volonté ne se donne pas elle-même sa loi. C'est pourquoi un nouveau principe va devenir fondamental : la volonté en nous n'est pas faite pour commander, mais pour obéir.

Être libre, c'est obéir aux lumières intérieures qui viennent de plus haut que soi, rejoignant ici la doctrine augustinienne du maître intérieur tout en rejetant clairement le jansénisme. Il est strictement impossible de comprendre la liberté sans la soumission de l'homme à Dieu en raison de la reconnaissance de notre impuissance. Les règles morales générales ne suffisent pas à déterminer la rectitude pratique de son application particulière et de ses éventuelles exceptions. Inversement, l'exception ne peut être promue au rang de norme. La loi morale est une source d'inspiration à la prise de décision.

En définitive, il n'est pas difficile d'arriver à Dieu. Maine de Biran s'étonne même que l'on puisse chercher si loin ce qui nous est intime. Il refuse le pari de Pascal. Son cheminement préféré est limpide. Grâce à l'aperception immédiate, on peut passer de la conscience du moi à l'idée d'une substance qui garantit la continuité et l'identité du moi. Et de l'âme, cause relative du moi, on passe à l'idée de Dieu, cause absolue de l'existence de toute existence, substance extérieure « sans laquelle le phénomène de l'intuition, que notre volonté ne produit pas, ne saurait se réaliser ». L'absolu est donné primitivement par le relatif, et non construit. Maine de Biran dira joliment que le métaphysicien serait au sens intime ce que l'astrophysicien est au ciel étoilé. Malgré cela, on ne peut affirmer que son Dieu soit catholique. Jésus est un médiateur, et non un sauveur, puisque la misère de l'homme ne provient pas d'un péché originel, mais d'une incomplétude. La psychologie religieuse de Maine de Biran se passe de théologie ; il ne lui fut pas donné d'aller plus loin.

Pour autant, le biranisme se révèle une excellente pensée contre les systèmes trompeurs puisqu'il unit les données de la conscience avec le travail de l'intelligence. La distinction des trois vies entraîne la différenciation de trois points de vue ou principes. Étudier l'homme, ou constituer une science de l'homme, c'est étudier leurs différents rapports. À la question « qu'est-ce que c'est être homme ? », Maine de Biran rend l'accès à chacun à sa propre expérience, à ce que nous vivons la plus intimement et aux exigences de notre cœur.

Cinq remarques pour conclure

L'épistémologie est l'étude de la constitution des connaissances valables. Si l'homme est incapable d'arriver à des certitudes objectives, il ne peut pas dépasser sa propre subjectivité. Or, l'absence de certitudes est problématique. En effet, même celui qui ne trouve pas de réponse satisfaisante et définitive à ses doutes jusqu'à accepter la modification artificielle du sens des mots cherchera dans la vie concrète à éviter de tomber dans le trou qui se trouve devant lui. L'intelligence de la foi pose la question du comment dire quelque chose de ce que je vis intérieurement à des personnes qui n'ont pas des préoccupations de l'ordre de la foi. Cela pose aussi la question d'une langue compréhensible qui articule la foi et la raison.

Le corps fait partie intégrante de la réflexion sur la personne humaine : le corps est le corps de l'esprit, le corps est constitutif de l'identité de la personne. On ne peut pas y mettre n'importe quel écart qui serait dû à des déterminismes sociaux ou autres. Le corps a une dimension signifiante propre : il est le signe de notre humanité et de notre subjectivité. Ce point est de taille parce qu'il pose un pôle de normativité infranchissable sous peine de nous nier.

Ce qui caractérise la conscience humaine est une activité que l'on appelle la réflexivité, c'est-à-dire le processus par lequel nous passons de ce que nous sentons ou ressentons à ce que nous pensons, c'est-à-dire ce que nous objectivons pour en construire une représentation. Dans son activité réflexive, le moi n'est plus abstrait, mais abstrayant : le sujet donne à toutes les notions universelles – cause, substance, identité – un point d'appui réel.

Le sentiment fondamental de l'existence renvoie à la mélodie d'arrière-fond dont parle Rilke qui est une manière poétique d'évoquer la perception d'un niveau de réalité auquel habituellement nous ne sommes pas attentifs et que l'on peut appeler la présence des choses dans leur incarnation. Cette présence manifeste une Présence qui filtre par ce qui nous entoure et pour laquelle les évènements de la vie nous aident à La découvrir : on peut parler de rencontre. Par-là, l'intériorité a des prolongements spirituels. Elle donne forme à une existence humaine.

Dire oui ou non devient tellement fondamental qu'il en devient inexplicable. À l'incertitude de la foi répond l'incertitude du positivisme. Le point « critique » qu'est la conscience montre que vérité et conscience sont étroitement liées. La conscience est le lieu de la décision, de la volonté, de la liberté et de la responsabilité personnelle. L'acte éducatif ne peut être qu'intégral et éclairé à partir de ses fondements anthropologiques. L'accès à l'intériorité devient une exigence humaine fondamentale et décisive.

L.-É. A.

Indications bibliographiques

Azouvi François, 1995. *Maine de Biran, la science de l'homme*, Paris, éd. Vrin.

Bellanger Justin, 1879. « Note sur Maine de Biran et sa doctrine », *Bulletin de la SHAP*, t. VI, p. 368.

Boireau-Tartarat Suzanne et Boireau Jacques, 2007. *Promenades spirituelles en Périgord*, Paris, éd. Albin Michel.

Dujarric-Descombes Albert, 1880a. « Acte de naissance de Maine de Biran », *Bulletin de la SHAP*, t. VII, p. 405-407.

Dujarric-Descombes Albert, 1880b. « Des prétendues poésies de Maine de Biran », *Bulletin de la SHAP*, t. VII, p. 407-412.

Dujarric-Descombes Albert, 1889. « Note sur Maine de Biran, sa manière de penser », *Bulletin de la SHAP*, t. XVI, p. 372.

Gouhier Henri, 1948. *Les conversions de Maine de Biran*, Paris, éd. Vrin.

Le roman *Antoine Bloyé* de Paul Nizan : « Périgueux à l'âge industriel »

par Martine BALOUT

Paul Nizan, qui vécut à Périgueux durant son enfance, y situe l'action de son premier roman *Antoine Bloyé*. Il y décrit la ville du début du XX^{e} siècle et les transformations urbaines et sociales entraînées par l'installation des ateliers de la compagnie de chemin de fer du Paris-Orléans dans le quartier du Toulon.

L'auteur (1905-1940)

Paul-Yves Nizan est né à Tours le 7 février 1905, de Pierre Nizan, ingénieur à la Compagnie du chemin de fer de Paris à Orléans, et de Clémentine Métour, issue de la bourgeoisie nantaise. Nizan passe une partie de son enfance à Périgueux. Il fréquente ensuite le lycée Henri-IV à Paris à partir de l'hiver 1921 où il rencontre Jean-Paul Sartre qui devient rapidement son meilleur ami. Indécis quant à son avenir, il part pour un séjour à Aden (Yémen aujourd'hui) d'octobre 1926 à avril 1927, en tant que précepteur du fils d'un négociant anglais d'origine française. Il adhère au Parti communiste fin 1927. À la même période, il se marie avec Henriette Alphen avec laquelle il aura deux enfants. Il publie en 1931 le pamphlet *Aden Arabie*. Celui-ci connaît un succès critique qui le fait connaître dans le monde intellectuel français.

Professeur de philosophie à Bourg-en-Bresse (1931-1932), il se présente aux élections législatives puis se met en congé de l'Éducation nationale et

devient permanent du Parti communiste. Le 2 décembre 1932, il débute sa carrière de critique littéraire à *L'Humanité*. En 1933, il collabore assidûment à la revue de l'Association des Écrivains et Artistes révolutionnaires dont il est secrétaire de rédaction avec Louis Aragon jusqu'à la mi-1934. Son premier roman, *Antoine Bloyé*, paraît en 1933 chez Grasset. Lecteur pour la maison d'édition Grasset, Gabriel Marcel estime que cette œuvre a de sérieuses chances de remporter le Goncourt.

En 1934, Paul et Henriette Nizan passent une année en URSS. Nizan est chargé de l'édition française de l'organe central de l'Union Internationale des Écrivains révolutionnaires, *La Littérature internationale*, et de recruter des sympathisants de renom pour le premier congrès de l'Union des Écrivains soviétiques. En août, il accueillera ainsi André Malraux, avec lequel ce sera le début d'une amitié durable. Cette année-là, il apporte sa contribution à l'ouvrage collectif des *Morceaux choisis* de Marx – publié par Henri Lefebvre et Norbert Guterman – par une sélection de textes intitulée « Marx philosophe ». Le 25 janvier 1935, il signe sa première critique littéraire à l'hebdomadaire *Monde* d'Henri Barbusse, livre une série de cinq articles consacrés à l'Éducation nationale dans l'hebdomadaire illustré *Regards* et publie son deuxième roman, *Le Cheval de Troie*, aux éditions Gallimard.

Il devient journaliste politique à *L'Humanité* le 30 juin 1935. En mars 1937, il quitte *L'Humanité* pour le nouveau quotidien *Ce soir*, créé avec les fonds du gouvernement républicain espagnol pour soutenir sa cause. Ce journal est dirigé par Jean-Richard Bloch et Louis Aragon. Robert Capa en est le directeur de la photographie et Paul Nizan y administre la politique étrangère. Il y collabore, pour la littérature et la politique, jusqu'à la fin juillet 1939. Car s'il continue encore pour quelques mois ses critiques littéraires à *L'Humanité*, il les transfère en octobre à *Ce soir*. Mobilisé, il démissionne du Parti communiste le 21 septembre 1939 suite à la signature du pacte germano-soviétique. Il est tué durant l'offensive allemande contre Dunkerque, le 23 mai 1940, il a 35 ans. En 1946-1947, Nizan est accusé d'avoir trahi le PCF. Plusieurs écrivains prennent à sa défense.

Le roman *Antoine Bloyé*

Paul Nizan, fils d'un ancien ouvrier devenu chef aux Ateliers du Paris-Orléans, plante le décor de son roman à Périgueux dans les années 1900 où il vécut ses jeunes années. Il présente la ville et ses modifications tant sur le plan économique, social qu'urbanistique. Avec l'arrivée du chemin de fer en 1857, clef de voûte de la liturgie du Second Empire, sous l'impulsion de Pierre Magne, ministre de Napoléon III et enfant du pays, Périgueux devient un nœud ferroviaire important. Ce phénomène entraîne l'implantation, à partir de 1864, des ateliers de réparations de la Compagnie du Paris-Orléans dans

le faubourg du Toulon. Paul Nizan dépeint plus particulièrement la vie dans ce vaste marécage utilisé à des fins de constructions ouvrières pour loger le personnel plus près de son travail. Il brosse un tableau général de Périgueux et ses contrastes entre le centre-ville et les quartiers nés de l'évolution du monde industriel. Ce roman, grâce à un important travail de recherche et de documentation, constitue une analyse synthétique et précieuse d'un Périgueux à l'âge industriel et de la vie des cheminots en usine.

Le roman est inspiré de la vie de son père, d'abord forgeron aux Ateliers de la Loire à Saint-Nazaire, puis diplômé de l'École nationale des arts et métiers d'Angers. Il fait toute sa carrière au sein de la Compagnie du chemin de fer du Paris-Orléans. Il gravit les échelons : ajusteur, élève machiniste, contrôleur de traction puis chef de dépôt principal à Angers. Au début de la Grande Guerre, il dirige le dépôt ferroviaire de Périgueux et devient responsable de la production d'obus dans les ateliers. À la suite d'une erreur de fabrication, il est muté dans la région parisienne, un incident de parcours dans sa carrière qu'il terminera tout de même au poste de directeur des chemins de fer d'Alsace et de Lorraine. Il meurt à Nantes en 1930.

Le héros du livre, Antoine Bloyé, fils d'un ouvrier et d'une femme de ménage, gravit les échelons de la hiérarchie sociale pour finir cadre, petit bourgeois, au sein d'une compagnie de chemin de fer dans la France des Années folles.

Contexte historique local

En 1850, quelques chemins de fer se créent pour l'agrément et le plaisir. Cependant en Dordogne, le projet s'axe principalement sur les relations commerciales et les échanges entre les produits agricoles et manufacturés. Pendant l'année 1852, les affaires s'activent. Les « fermiers généraux du rail » tracent les lignes économiques d'une France nouvelle. Le 26 mars 1853, Joseph Estignard, maire de la ville, et son conseil municipal décident de faire le nécessaire pour que la future ligne de chemin de fer reliant Lyon à Bordeaux passe par Périgueux. En 1856, l'administration fait connaître à la ville de Périgueux l'emplacement retenu pour l'édification des gares de voyageurs et de marchandises, centre de brassage social et point de rencontre des populations. Jean François de Trémisot, jeune magistrat, obtient du conseil municipal « la garantie à 4 % d'un emprunt de 1 million de francs à tous ceux qui voudraient exécuter un chemin de fer de Paris à Périgueux [1] ».

Au lendemain du coup d'État du 2 décembre 1851, le préfet rappelle « que le Périgord est resté malgré lui en arrière de la civilisation et du progrès. Il ne sortira de cet état déplorable, ou du moins ne l'améliorera, que lorsque

1. Lagrange, 1982.

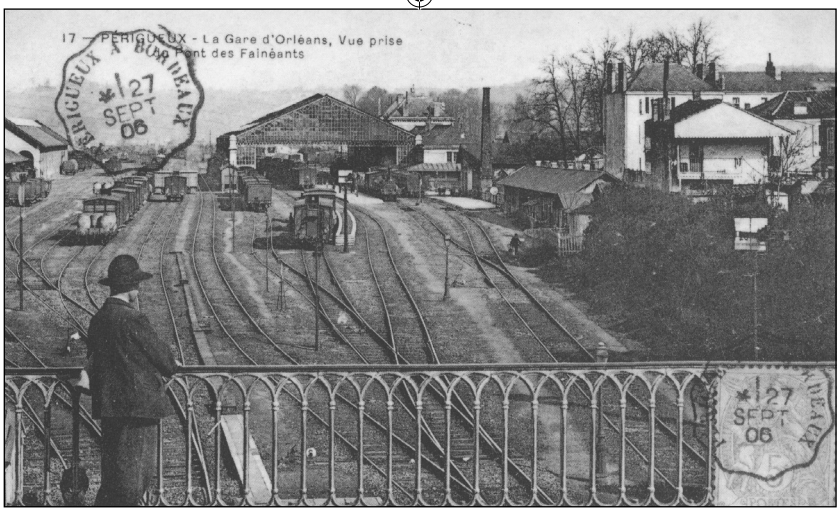


Fig. 1. La gare de Périgueux au début du XX[e] siècle.

la construction d'un chemin de fer favorisera ses intérêts industriels et commerciaux, et le mettra en relation directe avec les autres villes du territoire français[2] ».

La Dordogne doit tout attendre de la société concessionnaire de son territoire, la Compagnie du chemin de fer du Grand-Central, présidée par le duc de Morny, demi-frère de Louis Napoléon Bonaparte. Le 20 juillet 1857, le premier train en provenance de Coutras entre en service à Périgueux, dans une gare provisoire. Les premiers coups de pioche de la gare actuelle sont donnés le 12 septembre 1860 (fig. 1).

Pierre Magne, enfant du pays, sénateur de Périgueux, président du conseil général de la Dordogne, successivement ministre des Transports et des Finances et membre du conseil privé de l'Empereur, parvient à convaincre la Compagnie d'Orléans que la ville idéale pour accueillir les Ateliers est Périgueux. Viviez (Aveyron), ville où se trouvaient alors les installations du PO, n'offrait pas les mêmes avantages et était excentrée dans un département lui-même enclavé. En revanche, Périgueux se trouve bien situé près de Bordeaux, Limoges et Angoulême, sur des axes ferroviaires importants permettant d'accéder à l'ensemble du réseau de la Compagnie. Un autre atout semble avoir joué pour les promoteurs du projet : la Dordogne jouissait d'une solide réputation pour son minerai de fer et les maîtres de forge avaient une réputation au-delà des frontières. Le 17 septembre 1862, le conseil d'administration de la Compagnie d'Orléans désigne Périgueux comme le siège d'une quatrième inspection principale avec établissement d'ateliers de construction au Toulon.

L'arrivée du chemin de fer à Périgueux et l'implantation, dans la plaine marécageuse du Toulon, des ateliers de réparation des machines à vapeur et des voitures de la Compagnie du Paris-Orléans, vont sceller le destin industriel de la ville et constituer un point fort de l'histoire locale. Le long de la route d'Angoulême, les ateliers se développent sur plus de trois cents mètres de façades et cent mètres de profondeur. Entre 1860 et 1870, la population fait un bond spectaculaire de 63 %, passant de 14 778 à 24 160 habitants. Les

2. Lagrange, 1982.

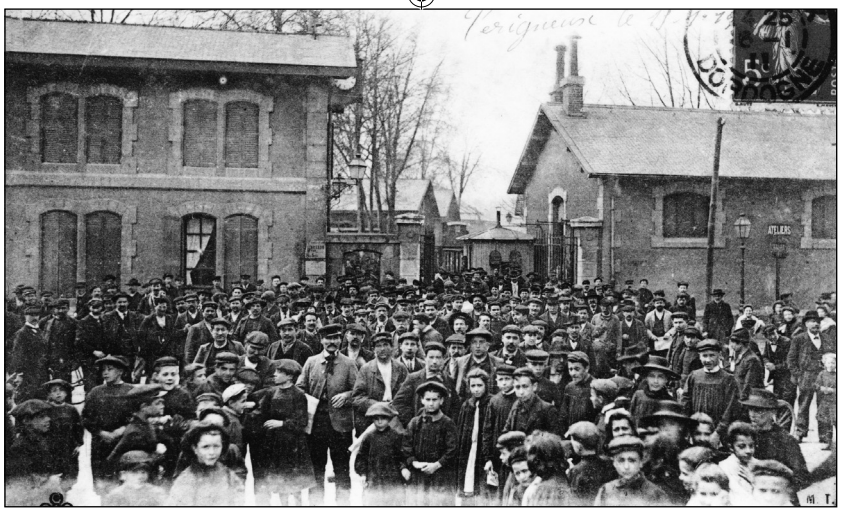


Fig. 2. Sortie des ouvriers des ateliers de la compagnie d'Orléans.

ateliers, par leur dispositif général, leur étendue, les procédés de construction mis en œuvre, leur organisation interne ne peuvent être comparés à aucune entreprise locale. Devant l'accroissement de la population, des habitations « à caractère social » apparaissent le long des rues tracées au cordeau (rue du Cluzeau, rue des Ateliers, rue du Dépôt, rue Sévène…). En 1872, la décision est prise d'urbaniser le quartier du Toulon afin d'y loger la main d'œuvre de la Compagnie d'Orléans.

La plaine du Toulon n'est qu'un vaste marécage entretenu par les eaux de la résurgence du Toulon connue dès la plus haute antiquité. Les dirigeants songent à utiliser cet espace à des fins de constructions ouvrières, pour loger leur personnel plus près du travail, mais le bureau de bienfaisance consacre les 2/3 des sommes destinées à ce personnel à l'attribution de sulfate de quinine. En effet, les effluves marécageux, dus aux défauts d'infiltration et de pente, entraînent la formation d'eaux croupissantes. Cependant, la compagnie s'agrandit en bordure de la route, la majorité des ouvriers et leurs familles résident trop loin des ateliers, d'où fatigue et perte de temps. Les horaires changent fréquemment mais les journées commencent souvent à 4 heures et s'achèvent vers 20 heures. L'assainissement permet l'implantation du logement social encouragé par l'association ouvrière la Ruche du Toulon, destiné aux ouvriers du chemin de fer. En 1892, 1 600 employés assurent l'entretien de locomotives à vapeur de type « Forquenot », ce qui constitue une véritable révolution sociale. Ils sont 2 000 en 1920 ! La ville de Périgueux se développe au rythme du chemin de fer et de ses ateliers qui « renvoient l'image d'une enclave industrielle dans un environnement rural et marchand [3] » (fig. 2).

Peinture vivante et minutieuse, Périgueux dans la III^e^ République : une ville socialement contrastée

S'appuyant sur des souvenirs d'enfance, Paul Nizan présente dans ce roman un Périgueux avec les attributs d'une ville de préfecture, une ville

3. Bonnichon et Éloi, 1997.

découpée en quartiers qui se juxtaposent sans se mélanger, séparés par des frontières symboliques comme la place Francheville, « dernier lieu populaire » qu'il faut « franchir » avant d'entrer dans la région « hautaine » de la bourgeoisie. Les habitants de chaque quartier semblent vouloir s'éviter, ce qui empêche le brassage social et « fait plonger [la ville] dans un monde indépendant ». Une certaine hiérarchie divise les quartiers autour du centre ville :

- le quartier sud-ouest, au-delà de la place Francheville, occupé par la haute bourgeoisie et des familles nobles vivant des rentes de l'industrie. On parle de « la région hautaine ».

- le quartier neuf entre l'avenue de Paris et la rue Victor-Hugo « où vivent les privilégiés », les classes moyennes.

- le centre-ville où se trouvent les commerces, les cabinets médicaux, très proche de la bourgeoisie.

- le quartier ouvrier du Toulon où règne labeur et sueur. Cette population évolue sous double tutelle de l'entreprise et du clergé à travers le catholicisme social.

> « Le chef-lieu entassé autour de sa préfecture, de son évêché, de sa loge maçonnique, de son théâtre municipal, de son tribunal, était plus un marché agricole qu'un centre d'usines ou qu'un nœud en blouse bleue et en chapeau rond, on y croisait des bandes de chèvres, des escouades de vaches, des charrettes attelées de bœufs, des chars de foin […].
>
> Les Bloyé habitèrent le quartier le plus récemment bâti de la ville[4] […]. Ils pouvaient prendre à leur gré la rue Lamartine et l'avenue de Paris, ou bien la longue rue Louis Mie, mais quel que fût le détour, ils éprouvaient toujours en arrivant dans leur quartier l'impression de plonger au sein d'un monde indépendant. Il était écarté des rues et des places consacrées au commerce, groupées autour des monuments essentiels […] : les Halles, la Mairie, l'Hôtel des Postes, le Palais de Justice, la Banque de France, les Nouvelles Galeries. Là vivaient les marchands, derrière les vitrines de leurs magasins […]. Dans le centre vivaient encore les gens des professions libérales, ceux qui dorment et mangent à côté de leur cabinet de consultations, de leur étude […].
>
> Mais les gens du quartier neuf étaient privilégiés : presque tous les chefs de famille étaient ingénieurs, fonctionnaires, employés, officiers subalternes […]. Les rues qu'ils parcouraient pour rentrer chez eux les écartaient également du quartier du Toulon où vivaient les ouvriers, aux portes des usines dont le plus important était l'atelier du Chemin de fer : les ouvriers étaient dressés, aux premières approches du matin par le premier appel des sirènes ; ils étaient éternellement plongés dans les échos du travail, troublés par le charroi de la grand'route, par les sifflets des accrochages des trains de marchandises manœuvrant sous les lampes à arc des bâtiments de la Grande Vitesse. Quel contentement de ne pas être mêlés aux ouvriers, de se sentir séparés d'eux par une longue distance, par tant de pas ! Ils s'arrangeaient aussi pour tirer

4. Antoine Bloyé, le héros du roman, habitait rue Combe-des-Dames.

> satisfaction de ne pas "résider" dans les quartiers sud-ouest, placés fort au-dessus du leur dans une hiérarchie urbaine que personne ne songeait à nier. On pénétrait dans cette région hautaine, après avoir franchi la place Francheville, où avaient lieu les feux d'artifices de la Fête Nationale, les défilés civiques, les prises d'armes, le marché aux bestiaux. Les tramways de Vergt, de St-Yrieix, de St-Pardoux en partaient […]. Dans ces rues […] vivaient au fond de maisons de belle pierre, à l'abri des portes cochères, les industriels, les rentiers à l'aise, les grands négociants, les officiers supérieurs du 32e régiment d'artillerie et du 50e d'infanterie, les religieuses de Sainte-Marthe, les familles nobles pourtant appauvries qui émigraient dès le printemps vers les biens qu'elles possédaient encore du côté des rivières [5] ».

Paul Nizan dresse un portrait de Périgueux à la fois historique et sociologique. Il ne la nomme jamais mais la fait vivre au rythme de ses quartiers où l'on change de statuts à la frontière des rues. Il identifie et personnalise chacun d'entre eux avec leurs odeurs, leurs couleurs, leurs sons, leurs saveurs, constituant ainsi un vibrant puzzle de tranches de vies et de ville. Il n'oublie pas de citer des données démographiques, 31 973 habitants en 1906, attestant de l'extraordinaire croissance qui a engendré l'extension urbaine et économique et à l'origine de la naissance de nouveaux quartiers. Il décrit la ville avec une très grande précision dans son environnement paysager « au cœur de son cirque de collines » lorsqu'il se promène en particulier avec son père le dimanche. Il présente des édifices emblématiques intimement liés au rythme de la vie périgourdine de la classe supérieure, la préfecture, l'évêché, le tribunal, le théâtre, la Banque de France… Il évoque les divertissements de l'époque sur les allées de Tourny, souvenirs de ses 9 ans, les moyens de transport qui se multiplient et qui mettent en liaison les hommes, le chemin de fer, tramway, le vélo. Il mentionne même la Société historique et archéologique du Périgord en la reliant au patrimoine historique de Périgueux. Les réunions se déroulent alors, entre 1912 et 1937, dans la maison romane dite « hôtel d'Angoulesme », près du château Barrière.

Il détaille avec minutie la vie aux ateliers du PO, celle des ouvriers qui y travaillent, les tensions, les conflits sociaux, les grèves. Le quartier du Toulon, né de la poussée vers l'ouest due à la révolution industrielle, fait l'objet d'une étude particulière. Il constitue pour lui un refuge, à l'abri des turpitudes, débauches et corruptions du centre-ville.

En 1914, les Ateliers de Périgueux deviennent Ateliers de la Défense nationale. On y fabrique de l'armement tout en réparant douze locomotives et tenders par mois. Le travail féminin devient courant durant la première guerre mondiale, pendant que les hommes restent au front. Il se souvient qu'en mars 1915, rendu responsable d'erreurs, son père dut quitter Périgueux. Jusqu'en

---

5. Paul Nizan, cité dans Charbonnel, 2011.

1920 où de grandes grèves marquent une rupture dans leur histoire, les Ateliers n'ont cessé de croître. En effet, de 1917 à 1920, de nombreux conflits sociaux se sont succédé prenant une ampleur nationale. À la suite de ces événements douloureux, le personnel est en grande partie renouvelé et l'établissement scindé en deux parties : l'atelier en charge du matériel moteur d'une part (machines à vapeur et grues) et, d'autre part, le « GR » destiné à l'entretien et à la grande réparation du matériel remorqué.

La convention du 31 août 1937, conclue entre l'État et les grandes compagnies ferroviaires privées, crée, pour une durée de 45 ans à partir du 1er janvier 1938, la Société nationale des chemins de fer français (SNCF).

Conclusion

Paul Nizan a réalisé un important travail de recherche et de documentation pour dépeindre ces années 1906-1915 qui permettent d'évoquer Périgueux à l'heure industrielle.

Il rend aussi hommage à son père à travers ce roman et s'adresse à tous ceux qui donnent à l'effort, au travail, à la volonté, la force d'être la clé d'une réussite. Il interroge tous ceux qui, comme Antoine, bien que réussissant, ne se sentent pas intégrés dans leur nouvel environnement et déracinés de leur monde d'origine. Il bouleverse enfin par une description cruelle de vérité sur la vacuité des vies construites de la sorte, sur l'habitude, sur la peur des choix vrais, sur le renoncement à vivre pleinement, mieux, ou vivre petitement. Antoine Bloyé est un miroir et, au final, plus qu'un plaidoyer une invitation à mesurer ce que nous sommes et à ne pas nous tourner le dos : « Voilà l'écorce de la vie de mon père […] Je ne sais rien après tout de sa vie… En somme, quel homme était donc mon père ?… ». Le roman répond : « rien et tout ».

M. B.

Bibliographie

Bonnichon Jean-Emmanuel et Éloi Jean-Serge, 1997. *Hommes et atliers du P.O. (1863-1960)*, Périgueux, éd. Archives départementales de la Dordogne.

Charbonnel Daniel, 2011. *Périgueux, une ville à l'âge industriel*, Périgueux, éd. Archives départementales de la Dordogne / Service éducatif.

Éloi Jean-Serge, 2006. *Le monde cheminot à Périgueux, une communauté perdue*, Périgueux, éd. Fanlac.

Lagrange Jacques, 1982. *Le chemin de fer en Périgord (1850-1871)*, Périgueux, éd. Racines.

Nizan Paul, 2013. *Antoine Bloyé*, Paris, éd. Grasset (coll. Cahiers rouges).

À la charnière entre l'Antiquité et le Moyen Âge, Ruricius, le plus ancien écrivain connu du Limousin et du Quercy

par Robert BEDON

Ruricius a vécu en grande partie dans la seconde moitié du Ve siècle de notre ère et un peu au début du VIe. Il figure au nombre des écrivains, et plus précisément des épistoliers, parce qu'il nous est parvenu de lui un recueil d'épîtres particulièrement travaillées. Ces lettres d'art correspondent à un genre littéraire alors en vogue, et qui remontait au moins jusqu'à Pline le Jeune. Il consiste en une littérature personnelle, relatant des faits, décrivant des situations ou des réalités concrètes autres que ceux et celles de la grande Histoire, et évoquant des sentiments, des convictions, des réactions, des interrogations de l'auteur et de son milieu. Tel est le cas pour les lettres de Ruricius, qui accordent en outre une place importante aux demandes, aux réponses, aux méditations portant sur la vie intérieure et la religion, se situant dans le contexte de ses relations familiales, amicales et mondaines, ainsi que dans celui de ses fonctions d'évêque de Limoges. Il s'y met en œuvre un style littéraire qui, à défaut de se révéler très personnel et original, apparaît du moins caractéristique d'une éducation, d'une culture et d'une conception de l'écriture. Cadurque de naissance, lémovice par ses fonctions épiscopales, Ruricius représente le plus ancien écrivain connu de ces deux cités, et donc du Quercy et du Limousin actuels.

Biographie rapide

Ruricius naît vers 440, dans une famille de grands propriétaires terriens de la région de *Gurdo*, Gourdon (à un peu plus de 33 km à vol d'oiseau au nord de Cahors), dans la cité des Cadurques (actuel Quercy). Cette famille appartenait à l'aristocratie de la Gaule romaine. Il effectue des études menées jusqu'à celles de rhétorique (le niveau universitaire actuel), puis, vers 462, épouse la fille d'un sénateur arverne, nommée Hibéria. À cette occasion, un écrivain lyonnais, Sidoine Apollinaire, en relation amicale avec lui et plus âgé d'une dizaine d'années, compose un épithalame où il le désigne amicalement comme *superbus*, à comprendre comme de belle allure physique et de caractère un peu altier [1]. Le couple s'installe dans le domaine familial, peut-être le *Decaniacum* que Ruricius citera un jour sans en préciser la localisation [2]. Il lui naîtra semble-t-il une fille et cinq fils, dont l'aîné, Ommatius, deviendra évêque de Tours vers 525. Après quelques années, sans doute dès 468, Ruricius et son épouse remettent en question leur mode de vie et accomplissent une conversion spirituelle qui leur fait choisir une vie pieuse, adonnée à la prière et aux œuvres de miséricorde. Aux alentours de 477, le couple se sépare et Ruricius entre dans le clergé de Cahors, à un âge voisin de 37 ans. Il devient évêque de Limoges en 485 et le reste jusqu'à son décès, peu après 507. Un de ses petits-fils lui succède, connu sous le nom de Ruricius Proculus.

Le recueil

L'œuvre de Ruricius ne nous est parvenue que par un seul manuscrit, retrouvé au monastère de Saint-Gall en Suisse. Copié à la fin du VIII^e^ siècle ou au début du IX^e^, il rassemble plusieurs auteurs différents [3]. Les lettres de Ruricius y forment deux groupes, désignés sous les noms de livre I et II, mais dont le contenu montre un fort déséquilibre numérique. Le premier se compose en effet de dix-huit d'entre elles, et le second en comprend soixante-quatre (ou soixante-cinq, selon le découpage choisi autour d'une lacune), alors que les œuvres connues du même genre ont plutôt recherché des longueurs voisines entre les livres qui les composent. D'autre part, ni dans la première des lettres, ni dans la dernière, ni ailleurs, ne figure la moindre indication sur la constitution d'un recueil épistolaire, à la différence des déclarations d'un des auteurs qui lui ont servi de modèle, son ami et correspondant, l'évêque de Clermont Sidoine Apollinaire [4]. Seule une partie du recueil aurait-elle été

1. Sidoine Apollinaire, *Poèmes*, XI, 62-63.
2. Ruricius, II, 63. Il pourrait être à l'origine de l'actuelle agglomération de Dégagnac, à environ 8 km au nord-est de Gourdon : Aussel, 1988 ; Mathisen, 1999, p. 23.
3. Détails dans Mathisen, 1999, p. 63-71 ; Bontoux, 1996, p. 81-84 ; Neri, 2009, p. 11.
4. Sid., *Ep*., I, 1 et IX ; Loyen, 1943, p. 169-173 ; Bontoux, 1996, p. 61 ; Mathisen, 1999, p. 53.

intégrée dans le manuscrit de Saint-Gall ? Le cas ne serait pas isolé. D'autre part, nous ne connaissons aucune autre création littéraire attribuée à Ruricius.

Les lettres elles-mêmes

Les lettres du recueil n'y ont pas été classées par ordre chronologique, mais sans doute en vue d'une mise en valeur réciproque, et parfois de manière thématique. Toutefois, celles du livre I sont antérieures à l'accession de Ruricius aux fonctions d'évêque, sauf les deux dernières, et le livre II contient surtout des lettres rédigées durant son épiscopat, mais pas toujours en rapport avec lui. En conséquence logique, on rencontre dans ce recueil de la correspondance personnelle d'une part, épiscopale de l'autre. Chaque catégorie occupe à peu près la moitié du recueil, et les destinataires, au nombre de quarante-quatre, montrent une certaine variété : des membres de la famille, des amis, des relations plus lointaines appartenant souvent à l'aristocratie, de hauts personnages de la cour wisigothique, des protégés, des protecteurs, des prêtres, des évêques.

Pour Ruricius, écrire des lettres représente un moyen de communication privilégié, comme il l'explique dans une très longue phrase, qui constitue du reste la totalité d'une épître à son ami Namatianus [5] : en voici la traduction, ce qui nous créera un premier contact avec l'œuvre et le style d'écriture de Ruricius, surprenant pour qui n'est pas habitué à la littérature épistolaire de l'Antiquité tardive :

> « Nous qui recherchons une occasion de nous écrire en appliquant le droit de la nécessité, nous ne devons pas laisser passer celle qui s'offre, afin qu'un propos créateur de relation – *sermo mediator* – nous donne une certaine part de présence, lui qui est émis et non omis, attribué et conservé, semble partir et ne s'en va pas, est adressé par moi, est recueilli par toi, est écrit par moi, est lu par toi, et pourtant n'est pas coupé en deux, du fait que, quoique divisé d'une certaine manière, il est détenu par le cœur de chacun de nous deux, parce que, à la manière du Verbe Divin, il est transmis et ne sort pas, est apporté à celui qui en a besoin, et que n'est pas enlevé à son auteur le gain obtenu par celui qui reçoit, sans dépense de la part du généreux donateur, enrichissant l'indigent et n'appauvrissant pas le possesseur ».

Ces lettres sont de nature à éveiller la curiosité de trois catégories de lecteurs :

---

5. Rur., II, 5. Phrase reprise, avec quelques différences au début, comme exorde dans II, 36. Les traductions insérées dans ces pages reprennent en grande partie celles proposées par Y. Bontoux dans sa thèse, à l'exception de quelques points de divergence, le plus souvent légère.

- Les historiens : mais la recherche d'évocations portant sur de grands événements se révèle décevante : elles restent très vagues, ce qui peut signaler une prudence dans la rédaction des lettres ou dans la constitution du recueil, susceptible de tomber entre toutes les mains. Seule une épître se consacre à une polémique territoriale, mais elle ne concerne qu'une paroisse : j'y reviendrai. Le recueil apporte un peu plus sur la civilisation gallo-romaine à la jonction avec le Moyen Âge, sur les relations sociales d'alors, et parfois sur des réalités matérielles. Mais il apporte peu de choses sur le Limousin [6] et le Quercy.

- les spécialistes du domaine religieux : ils y trouvent une matière abondante et de substantiels développements à teneur spirituelle.

- Enfin, les lecteurs à la recherche d'un intérêt littéraire. Eu égard aux limites d'un article, et au thème du congrès qui nous réunit, je me bornerai à cet aspect.

La nature littéraire de ces épîtres

Elle se trouve affirmée par leur composition très élaborée, qui montre que Ruricius les rédigeait dans l'intention d'en faire des lettres d'art. Il conservait des copies de certaines au moins d'entre elles, comme le révèlent d'une part sa réutilisation mot pour mot de plusieurs de leurs passages, et de l'autre la sélection de certaines d'entre elles pour constituer un recueil. Cette nature a été confirmée par son ami Sidoine Apollinaire, qui a émis des jugements élogieux que nous verrons plus loin. Il faut toutefois convenir que sa qualité d'homme de lettres n'a pas été évoquée par le poète Venance Fortunat (vers 530 - 609), dans une épitaphe de vingt vers qu'il lui a consacrée ainsi qu'à son petit-fils et successeur comme évêque de Limoges [7] : il ne considérait sans doute pas ce talent comme inexistant, mais plutôt comme secondaire, voire futile, au regard des qualités et des actions religieuses qu'il rappelait dans ce texte.

Le contenu de ces lettres

Il révèle chez Ruricius une diversité de motifs dans leur rédaction, et plusieurs aspects de sa personnalité. Il révèle, pour commencer, les préoccupations familiales d'un père et d'un grand-père attentionné. Ainsi, il écrit à son petit-fils Parthénius et à l'épouse de celui-ci, Papianilla, qui viennent de le quitter, une lettre [8] où il leur dit :

> « Je me sens diminué de moitié, parce que je réalise que la plus grande partie de moi-même, autrement dit l'homme intérieur, a pris la route avec vous,

6. Bedon, 2011.
7. Fort., *Poèmes*, IV, 5.
8. Rur., II, 37.

tandis que mon corps demeure céans, et pourtant ainsi je m'aperçois que vous demeurez dans mon cœur, qui est resté ici ».

Le recueil contient également trois lettres adressées au rhéteur Hespérius, à Clermont, auprès de qui un des fils de Ruricius étudie [9], la dernière ayant été écrite pour l'interroger sur les résultats de celui-ci [10] :

> « Tu m'avais promis […] de m'envoyer quelques fleurettes du petit rameau que tu avais pris en charge de faire évoluer et de faire passer du goût amer jusqu'à la saveur domestique, afin que j'apprenne, par leur parfum, quel espoir je devais nourrir au sujet de l'espoir, *spem spei*, <que représente pour moi mon fils>, et si précisément les fleurs elles-mêmes promettaient des plantes ou bien si de surcroît les plantes elles-mêmes promettaient que leurs fruits seraient de qualité, et si ensuite les mêmes fruits pourraient, grâce à ton apport de chaleur, parvenir à maturité et rassasier les cœurs des auditeurs par la douce nourriture de l'éloquence ».

L'amitié occupe aussi une grande place dans le recueil, se manifestant entre autres par des lettres à son ami d'enfance, Celsus, dont la propriété était voisine de la sienne, donc également proche de Gourdon. Elle lui inspire tout un développement conceptuel, destiné pour sa part à un autre ami, Lupus [11] :

> « Vous avez de surcroît ajouté que comme Patrocle à Achille ou Thésée à Hercule ou Pirithoüs à Thésée, vous devez être ainsi lié à moi. Dans ces légendes et dans les hauts faits des ancêtres, nous devons recueillir non pas la haute situation des personnages, mais la création d'une affection, pour que, passant en revue des noms d'amis, nous suivions les exemples, et qu'en faisant passer en nous leurs noms, nous nous conférions leurs mérites, et que recueillant à partir des actions de ces héros eux-mêmes tout ce qu'elles ont de magnifique et d'honorable, nous l'attachions à notre vie pour en faire bon usage, et nous nous dévouions dans une éblouissante affection, et non dans une flatterie hypocrite, et ce que dans les liens d'amitié de ces héros la fiction des poètes a imaginé, nous veillions à que la vérité de nos âmes l'accomplisse en nous ».

Cependant, en contraste avec la tonalité générale qui se veut élevée de cette correspondance, les lettres de Ruricius à des amis ont parfois un simple contenu matériel : par exemple celles où il remercie Léontius, qui lui a fait parvenir de la *novitas holerum*, des légumes précoces, pour lui recréer une santé [12], et Hispanus, qui lui a offert des *Doradoniae spolia* [13], des « dépouilles

9. Rur., I, 3, 4 et 5.
10. Rur., I, 5.
11. Rur., I,10.
12. Rur., II, 42.
13. Rur., II, 45. Voir aussi II, 54, l. 5-6 : poissons de la Vézère.

de la Dordogne ». En sens inverse, il évoque un envoi personnel de poires à un autre ami, Vittamerus, et à l'épouse de celui-ci [14].

En de tout autres circonstances, Ruricius a composé des lettres de consolation, sans doute inspirées par des auteurs comme Cyprien avec son *De mortalitate*, Paulin de Nole et Ambroise de Milan, mais qui révèlent aussi sa sensibilité. Il écrit ainsi à un couple d'amis, Eudomius et Mélanthia [15] :

> « Comme est lourde pour moi la douleur causée par la perte de votre enfant. M'est témoin le confident de mon cœur, Dieu, de ce que je peux exprimer à votre subtilité. En effet, la souffrance créée par votre douleur a déchiré mon âme, comme si j'avais perdu un de mes propres êtres chers, parce que vous m'avez rendu très proche de vous et d'une certaine manière un parent du même sang en vous comportant avec bonté envers moi. C'est pourquoi, du fait que vous avez fréquemment jugé bon de prendre sur vous nos peines et nos difficultés, il est juste que nous aussi, nous le faisions pour vos tristesses, quand il en arrive ».

Dans le cadre de ses fonctions épiscopales, il a bien entendu rédigé et envoyé de multiples courriers [16]. Le recueil en montre d'assez nombreux, adressés à seize évêques ainsi qu'à plusieurs prêtres, et traitant de sujets très variés : recommandation, intercession, négociation, avis lors de consultations, direction de conscience, autorité épiscopale, mais montrant presque toujours un raffinement littéraire. L'exemple le plus à même de nous parler en ce congrès consiste dans une épître de protestation adressée à l'évêque de Périgueux dans le cadre d'un conflit portant sur la paroisse de Jumilhac-le-Grand, que ce dernier tentait de rattacher à son évêché alors qu'elle appartenait à celui de Limoges [17]. En voici un extrait :

> « J'ai décidé <de vous envoyer cette lettre> dans l'intérêt de la paroisse de *Gemiliacum*, au sujet de laquelle je vous avais écrit voici un moment, de crainte que si je gardais le silence, cela ne soit attribué à de la négligence, et non à un désir de concorde, et que je ne paraisse avoir cédé à une raison irrationnelle, et non à une volonté de paix, afin que, si vous reconnaissez la véracité de mes dires, autrement dit la justice de ma revendication, vous ne laissiez pas supporter plus longtemps à moi une injustice, ni à vous une absence de quiétude ».

---

14. Rur., II, 61. De tels cadeaux dépasseront d'ailleurs le cadre amical, puisqu'il écrit avoir expédié des fruits de mer à l'évêque Ambrosius : II, 44, l. 6.
15. Rur., II, 39. De même II, 3 et 4, à un couple d'amis très proches ayant perdu un fils puis une fille ; II, 39, à un autre couple d'amis ayant perdu un enfant ; II, 46, à un prêtre et son épouse lors de la perte d'un fils.
16. Bontoux, 1996, p. 45-49.
17. Rur., II, 6.

À l'intérieur de ces lettres, s'observe une réelle variété d'inspiration. Parmi les passages d'intérêt littéraire, figurent des descriptions très élaborées, comme ce tableau du printemps [18] :

> « En ce temps l'aspect de toute la terre se refait en retrouvant la vie et, tout ce qui, en cette situation, était jusqu'ici âpre, bouleversé par le froid, durci par la glace, enlaidi par la nudité, presque mort d'aridité, se lève comme s'il ressuscitait […]. Maintenant aussi la terre, comme à cause d'une semence virile, le moment printanier étant ainsi arrivé, mariée par des conduits secrets, dilate ses veines, qui étaient contractées par un froid stérile, pour un enfantement. Et à partir de là, ce qui est délicieusement agréable, ce qui est doux à consommer, ce qui est d'un usage utile, ce qui est nécessaire à la subsistance, ce qui est charmant à voir, ce qui est plaisant à humer, ce qui est attrayant à toucher, elle produit tout ».

Le recueil comporte également l'évocation d'un parc d'agrément appartenant à une propriété située dans la région des Cévennes [19] :

> « Pour ne pas citer la couleur rouge des roses, la blancheur des lys, le vert perpétuel du laurier et d'autres choses de cette sorte similaires pour la vue, parce que souvent en raison de leur abondance, bien que de grand prix elles perdent toute valeur, et que l'abondance quotidienne crée la lassitude, là-bas, sont réunis les charmes étrangers à la région de graines, de plantes, d'arbustes, qui créent un printemps pour la vue et pour l'utilisation. Mais que faut-il d'abord là-bas louer ou admirer, quand même l'inclémence des saisons est tempérée ? Si réellement en ce lieu la chaleur torride de l'été est écartée par la fraîcheur des ombres et des eaux, même la dureté de l'hiver n'est pas ressentie, à tel point que, pour ceux qui se trouvent dans les mêmes lieux, la tiédeur de l'air et le chant des oiseaux donnent une image du printemps ».

Dans ce recueil, il est question encore des qualités d'un cheval que Ruricius offre à son ami et voisin Celsus [20], à l'intérieur d'un passage qui sera repris mot pour mot dans une lettre à l'évêque de Nîmes, Sédatus [21] :

> « calme dans sa douceur, solide de ses membres, ferme dans sa résistance, remarquable de beauté, harmonieux dans son allure, d'un tempérament modéré, autrement dit ni d'une lenteur paresseuse ni trop prompt dans sa rapidité, pour lequel le frein et la baguette appartiennent à la décision du cavalier, qui possède à égalité la capacité à la fois de vouloir et de pouvoir transporter une charge ».

---

18. Rur., I, 5.
19. Rur., I, 11.
20. Rur., I, 14.
21. Rur., II, 35.

La langue et le style

La langue, sans entrer dans les détails, se montre plus proche du latin classique que du tardif, mais porte les traces des nouveautés lexicales, morphologiques et syntaxiques du temps. Il se trouve à ce propos que, dans une lettre à Apollinaris, un fils de Sidoine Apollinaire, Ruricius déplore le fait de parler un langage rustique, et invite son correspondant à corriger ce qui lui aura déplu [22] :

> « Vous nous contraignez en effet à faire injure fréquemment aux oreilles de votre science avec des termes rustiques, dans la mesure où vous voulez recevoir plus souvent nos écrits ».

S'agit-il d'une posture de dépréciation conforme aux usages mondains de l'époque, que je rappellerai plus loin, ou d'une réelle conviction ? Quoi qu'il en soit, rien d'une telle rusticité n'apparaît vraiment dans ses lettres. À propos du style mis en œuvre par notre épistolier, nous disposons d'avis élogieux exprimés par son contemporain Sidoine Apollinaire et auxquels j'ai fait allusion plus haut. Celui-ci, commentant une de ses lettres, lui écrit [23] :

> « On ne peut décider si votre page contient plus de miel ou de sel. Du reste, elle offre une telle abondance dans l'expression, elle exhale de tels parfums de fleurs… ».

Dans sa réponse à une autre épître, le même auteur use de la formule suivante [24] : « Votre style, à quel point s'en accompagne soit la flamme de vos pensées, soit l'affluence de vos propos… », employant, comme on le constate, un style analogue à celui que nous avons observé chez Ruricius dans ses passages reproduits plus haut.

Pour reprendre une formule des *Saturnales* de Macrobe, Ruricius met en œuvre un *genus pingue et floridum* [25], « un style généreux et fleuri », que l'on peut décrire comme usant de façon très abondante, accumulative, et même pléthorique, de métaphores et d'images, ainsi que d'anaphores, de redondances, d'antithèses, et plus généralement de figures tant stylistiques que de rhétoriques. Une explication partielle réside dans le fait que l'échange de lettres était un moyen de communication mondain. S'y exprimer simplement pouvait être tenu pour une marque de négligence. Leur rédaction devait coûter un effort de présentation et d'originalité, pour satisfaire l'amour-propre du destinataire, et provoquer son admiration. Mais il s'observe chez Ruricius une surenchère par rapport à ses modèles, déjà bien riches à cet égard. Pourquoi

22. Rur., II, 41. Voir aussi I, 4, l. 8 : *ineptia rusticitatis*.
23. Sid., *Ep*., IV, 16, 1 (à propos de la lettre I, 8, de Rur.).
24. Sid., *Ep*., VIII, 10, 1 (sans doute à propos de la lettre I, 9, de Rur.).
25. Macrobe, *Saturnales*, V, 1, 5-7.

cet incontestable excès ? S'agit-il d'une tendance à en faire trop par crainte de ne pas en faire assez ? d'une volonté de ne pas formuler les demandes, les conseils, les recommandations de manière sèche, de les diluer ainsi afin de ne pas paraître autoritaire ? d'une réaction de défense exacerbée face à l'effondrement qu'il observait de la culture gréco-romaine ? Quoi qu'il en soit, il existe bien chez lui à un parti pris déterminé d'utiliser ce style et même d'y progresser, ainsi qu'il le confiera vers la fin de sa vie à Apollinaris, un des fils de Sidoine Apollinaire [26] :

> « Je n'ai pas de honte, même à mon âge, ni de contrariété, à me lancer dans une activité d'élève, pourvu que je suive un enseignement en art d'écrire avec recherche, *ars affectata* ».

Au demeurant, une telle préciosité, un tel foisonnement d'images et de figures, une telle façon indirecte de dire les choses finissaient par créer de l'obscurité. Une lettre révèle même l'incompréhension d'un correspondant, son ami et voisin Celsus, qui s'est senti offensé à en lire une que Ruricius lui avait envoyée, ce qui obligea ce dernier à lui en préciser la signification réelle [27]. À l'inverse, Ruricius, qui prenait, comme nous l'avons vu, Sidoine Apollinaire au nombre de ses modèles dans cet art d'écrire avec recherche, se vit contraint d'avouer un jour qu'il avait du mal à le comprendre, dans une lettre adressée au fils de celui-ci [28] : « Sa lecture [...], du fait de l'obscurité de ce qui est dit, n'enflamme pas mon esprit ».

On ajoutera, pour en finir avec la présentation du style de Ruricius, qu'il terminait assez souvent ses phrases de façon rythmique, par ce qu'on appelle des clausules métriques. Son recueil contient même une épître qu'il a entièrement composée en vers, plus précisément vingt-cinq hendécasyllabes, ce qui révèle qu'il en avait acquis la pratique antérieurement [29]. Une production poétique de sa part se serait-elle perdue ?

Particularités de caractère

Plusieurs endroits des lettres de Ruricius nous apportent d'autre part quelques lumières sur sa personnalité, en plus de celles fournies par les passages précédemment cités. Ainsi, on y rencontre une fréquente proclamation de son humilité, vertu sur laquelle il s'est efforcé de se construire une personnalité et une réputation depuis sa conversion. Par exemple, il demande à Sidoine Apollinaire [30] « de rendre visite à notre Humilité », et

26. Rur., II, 26.
27. Rur., I, 13.
28. Rur., II, 26.
29. Moussy, 2002, p. 94.
30. Rur., I, 16.

dans une lettre d'intervention [31] en faveur de deux coupables pour obtenir leur grâce, il spécifie : « quand ils ont été soumis à mon Humilité ». Mais si sa sincérité n'est pas à mettre en doute, il s'agit aussi dans une certaine mesure pour lui, et surtout au début de ses lettres, de l'application d'une double règle épistolaire de son temps, qui consistait à adresser des éloges hyperboliques à son correspondant, et à se dévaloriser en sens inverse dans la même proportion par l'affirmation notamment de sa grande modestie et son impéritie [32], ce qu'il fait avec une grande insistance.

Toutefois, en dépit de cet affichage de modestie, d'humilité et de soumission, Ruricius laisse transparaître dans ses lettres une capacité à faire preuve de caractère, à exprimer du mécontentement avec une certaine vigueur, et à se montrer tranchant, ou si l'on veut, d'une certaine manière, *superbus*, comme le décrivait Sidoine Apollinaire dans son épithalame. Ceci n'a en fait rien de surprenant, en raison de son appartenance à la haute société, et aussi du fait que pour exercer ses fonctions d'évêque, telles qu'elles se définissaient durant l'Antiquité tardive, une constante humilité se serait montrée parfois, voire souvent, contre-indiquée. C'était parfois d'autorité qu'il fallait savoir faire usage, notamment pour défendre sa réputation et celle de son entourage, ses fonctions elles-mêmes, et la population placée sous sa responsabilité religieuse, mais aussi administrative et politique [33]. Cet aspect de la personnalité, cette fois réel et non affecté, de Ruricius, apparaît déjà nettement dans une lettre adressée à son fils Constantius qu'il blâme pour sa conduite immorale [34] :

> « Bien que je sache que tu t'es voué à Bacchus, aux concerts et à diverses musiques, sans dire non même à des chorales de filles, pourtant, parce qu'il est bon, quand la jeunesse bouillonne très fortement, de reprendre parfois son souffle et de se consacrer plutôt au Seigneur qu'à Liber [35], et de donner ses soins à ses parents plutôt qu'aux chansons, je te préviens d'accourir demain, qui sera mercredi, pour me voir à Brive, mais à temps et, ce que je crois très peu que tu feras, à jeun ».

Il faut citer en outre l'épître où Ruricius exprime à Césaire, l'évêque d'Arles, son mécontentement parce que celui-ci ne lui a pas fait parvenir une invitation assez tôt pour qu'il lui soit possible de s'y rendre [36] :

> « Je vous fais savoir que votre lettre ne m'est parvenue que très tardivement, à nous qui, même si ce n'est pas pour notre dignité, mais pour notre âge, ne devons pas être prévenu plus tard que les autres ».

---

31. Rur., II, 53.
32. Comme je l'ai envisagé *supra*. Rur., I, 3 : *imperitia* ; I, 4 : *ineptia rusticitatis, uerecundiam*, et *imperitia*.
33. Jullian, 1926, p. 300-306. Mathisen, 1993, p. 89-104.
34. Rur., II, 24. Autres reproches au même dans la lettre suivante, II, 25.
35. Autrement dit Bacchus.
36. Rur., II, 33.

Et il ajoute une pointe qui invite à la modestie son confrère, plus jeune d'une trentaine d'années [37], suggérant que celui-ci tirerait son prestige de la ville célèbre dont il est l'évêque (Arles avait été résidence impériale, puis siège de la Préfecture du Prétoire des Gaules), alors que lui-même doit plutôt chercher à mettre en valeur la sienne, autrement dit Limoges, et ne pas se laisser mépriser du fait de la modestie de celle-ci :

> « Si à d'autres le renom de leurs villes procure de la considération, à nous, la modestie de notre ville ne doit pas en enlever, s'il est vrai qu'il est bien meilleur et bien plus éminent qu'une cité tire sa notoriété de son prêtre, plutôt qu'un prêtre de sa cité ».

Mais les plus virulents des reproches adressés à un de ses confrères figurent dans une épître [38] où il réprimande Volusien, évêque de Tours, pour ne pas s'être excusé des mauvais traitements que sa femme, qu'il qualifie d'« impudente à l'excès et déchaînée », avait fait subir à des hommes qu'il lui avait envoyés. Il le sermonne notamment en ces termes :

> « Son caractère, si toi tu le supportes depuis si longtemps, de bon gré ou par nécessité, non sans dommage pour ta réputation, sache que les autres ne sont pas disposés à en souffrir et n'en sont pas satisfaits ».

Un autre aspect de sa personnalité, très différent du précédent, se manifeste parfois aussi, en l'occurrence le sens de l'humour, dont il se montre conscient, évoquant à deux reprises ses plaisanteries [39], *iocos nostros*. Ainsi, en réponse à un envoi de volatiles par son fils Constantius, il lui expédie un arrière-train de sanglier [40], évoquant à ce propos un quadrupède devenu un bipède comme eux. Cet humour peut se teinter d'une légère moquerie, par exemple, dans une lettre déjà mentionnée plus haut, envers l'évêque de Nîmes, Sédatus, qui se trouvait atteint d'obésité. Il lui commente de la sorte l'envoi d'un cheval [41] :

> « Du fait que nous sommes handicapés, vous par un excès d'embonpoint, nous par la faiblesse d'un corps dévoré, du fait que vous, des pieds étrangers et au nombre de quatre ne sont pas capables de vous porter, pesant comme vous êtes, et que moi, même ceux qui me sont propres et au nombre de deux peuvent à peine me porter, du fait de mon épuisement ».

Cette étude de la correspondance rédigée par Ruricius, puis transmise jusqu'à nous sous la forme d'un recueil, nous informe donc non seulement

---

37. Césaire, né en 470, a été nommé évêque en 502, âgé de trente-deux ans, alors que Ruricius atteignait ou dépassait les soixante.
38. Rur., II, 65.
39. Rur., II, 35 et 53.
40. Rur., II, 43.
41. Rur., II, 35.

sur la pensée religieuse, mais aussi sur les choix littéraires et la personnalité d'un homme appartenant à la haute société gallo-romaine de la fin du Ve siècle et du début du VIe, représentatif de son milieu social, et qui montrait un goût prononcé pour une écriture raffinée et conforme jusque dans sa surcharge ornementale aux coutumes de son temps, réagissant ainsi dans une grande mesure à l'effondrement de la culture gréco-romaine. Quel que soit l'intérêt, fort ou réduit, qu'on lui trouve de nos jours, dans la mesure où il a réalisé une œuvre particulièrement élaborée et soignée, qui a fait réagir ses contemporains sur le plan esthétique, il est à considérer comme un auteur littéraire, et il entre de ce fait dans le cadre de ce congrès, d'autant plus qu'il est le premier, le plus ancien, du Quercy et du Limousin, contrées sur lesquelles, regrettablement, il nous en dit bien peu. Doit-on encourager à le lire ? Les éditions de son recueil restent difficilement accessibles, ses goûts, ses choix personnels, se montrent très différents des nôtres, et seuls des spécialistes de la littérature de la fin de l'Antiquité sont formés pour en apprécier la valeur et lui trouver un véritable intérêt. Ce qu'il faut, c'est que l'on sache qu'il a existé, que l'on détienne un certain nombre de notions générales sur lui et sur son œuvre, et qu'on connaisse de lui quelques passages représentatifs. J'espère que ces pages y auront utilement contribué.

R. B.

Bibliographie de base

Manuscrit : *Sangallensis 190*, 178 folios, 357 pages (Ruricius : p. 132 à 300).

Aussel Max, 1988, « Première mention de Dégagnac dans l'Histoire, écrite à l'occasion du passage de Ruricius », *Bulletin de la Société des Études du Lot*, 109, p. 221-228.

Bedon Robert, 2011, « La cité et les agglomérations des Lémovices dans les sources livresques antiques », *Siècles* [revue en ligne], 33-34, non paginé.

Bontoux Yvonne, 1996, Rurii Lemovicensis epistulae. *Rurice de Limoges. Lettres. Introduction, texte critique, traduction et commentaire*, thèse présentée à La Sorbonne, Paris.

Demeulenaere Roland, 1985, *Ruricius*, dans *Corpus christianorum*, Series Latina, LXIV, Turnhout, éd. Brepols, p. 303-520.

Hagendahl Harald, 1952, *La correspondance de Ruricius*, Göteborg.

Jullian Camille, 1926, *Histoire de la Gaule*, VIII, Paris, éd. Hachette, p. 300-306.

Loyen André, 1943, *Sidoine Apollinaire et l'esprit précieux en Gaule aux derniers jours de l'Empire*, Paris, éd. Les Belles Lettres.

Mathisen Ralph W., 1993, *Roman aristocrats in barbarian Gaul. Strategies for survival in an age of transition*, Austin, University of Texas Press.

Mathisen Ralph W., 1999, *Ruricius of Limoges and Friends. A Collection of Letters from Visigothic Gaul*, Liverpool University Press.

Moussy Claude, 2002, « La correspondance de Ruricius de Limoges », dans Nadjo Léon et Gavoille Élisabeth (éd.), *Actes du IIe colloque « Le genre épistolaire et ses prolongements européens » (Tours, 2000)*, Louvain, 2002, p. 85-99.

Neri Marino, 2009, *Ruricio di Limoges. Lettere*, Pavie, éd. ETS.

Saint-Médard-en-Jalles et Libourne : deux étapes décisives dans la trajectoire de Jean de La Ville de Mirmont (1886-1914)

par Véronique BEZARD-MOISSET

Si peu de traces, si peu d'empreintes, tout a été si vite pour Jean de La Ville de Mirmont (2 décembre 1886-29 novembre 1914), jeune poète et romancier, mort à vingt-sept ans dans les premiers mois de la Grande Guerre. On connaît sa naissance bordelaise, sa filiation, son enfance au bord du fleuve et de l'océan, son « horizon chimérique » et la plaque que le temps patine sur le caveau familial du cimetière protestant de Bordeaux.

Les deux lieux girondins qui vont être évoqués sont méconnus, quand bien même ils revêtent une importance toute particulière dans la trajectoire du jeune écrivain, dans ses choix et dans la fulgurance de sa vie. Camp militaire de Souge, Saint-Médard-en-Jalles ; caserne Proteau, Libourne : deux résidences militaires du 57e régiment d'infanterie que Jean vit volontairement, le premier en temps de paix, le second en temps de guerre. L'un et l'autre se situent à quelques kilomètres de Bordeaux, à proximité du domicile familial des La Ville de Mirmont sis rue de Caudéran.

Jean arrive au camp de Souge au cours de l'été 1906. Tout juste licencié de lettres, il a vingt ans et il choisit d'effectuer son service militaire, engagé volontaire pour trois ans, mû par le projet d'embrasser le sabre et la plume mais rapidement arrêté dans cet élan. Le passage à la caserne Proteau à Libourne huit ans plus tard est plus bref, lui aussi choisi : réformé en juillet 1908, il remue ciel et terre pour être mobilisé en août 14 alors que les commissions de contre-réforme le repoussent par trois fois quand il veut servir comme simple soldat. Entre les deux séjours, les six années de vie adulte de Jean se déroulent à Paris où l'écriture est une échappatoire au quotidien de son bureau de rédacteur à la préfecture de la Seine. Le grattoir et la plume.

Saint-Médard-en-Jalles et Libourne sont deux destinations choisies, profondément marquées par les renoncements et les adieux. Jean de La Ville de Mirmont rejoint ces deux lieux après des périodes heureuses et épanouies : celle de deux années de vie étudiante pleines de promesses, entouré d'amis aux mêmes goûts et aspirations que lui (septembre 1904-juillet 1906), avant le camp de Souge ; celle de six années de vie parisienne riches en amitiés, aux débuts littéraires prometteurs dans une insouciante aisance matérielle (septembre 1908-septembre 1914), avant son entrée à la caserne Proteau.

Le camp de Souge à Saint-Médard-en-Jalles

En juillet 1906, licence de lettres en poche, Jean prend une décision qui étonne son entourage familial et universitaire. Au sortir du lycée, il avait renoncé au rêve d'une carrière militaire dans la Royale, il faisait la satisfaction de ses professeurs de faculté, il s'était avéré particulièrement sensible aux grands textes fondateurs, il avait entamé une recherche personnelle d'écriture poétique qu'il partageait avec ses amis, comme lui jeunes talents prometteurs. Il est plutôt bien dans sa peau de jeune homme cultivé et érudit, secret cependant, ne dévoilant que très peu son intimité et ses désirs profonds. Il s'engage volontaire pour trois ans de service militaire actif alors qu'une nouvelle loi, du 21 mars 1905, vient d'être promulguée lui permettant de réduire son service, comme tous les jeunes gens de sa génération, à deux ans. Ses diplômes lui permettraient même d'en être exempté.

Les motifs de ce choix radical sont mystérieux. N'a-t-il pas mis un trait définitif sur l'aventure militaire ? Est-il mû par une éducation patriotique, un élan de romantisme ? La voix littéraire lui semble-t-elle trop fragile, trop difficile ? Veut-il s'éloigner de ses parents qui ont pour ce seul fils tant de vues parfois contradictoires ? Sans doute tout cela à la fois et le doute qui l'habite en permanence. Faire son service militaire a le mérite de répondre à ces questions existentielles, du moins de les apaiser par une réponse rapide et efficace, presque indolore.

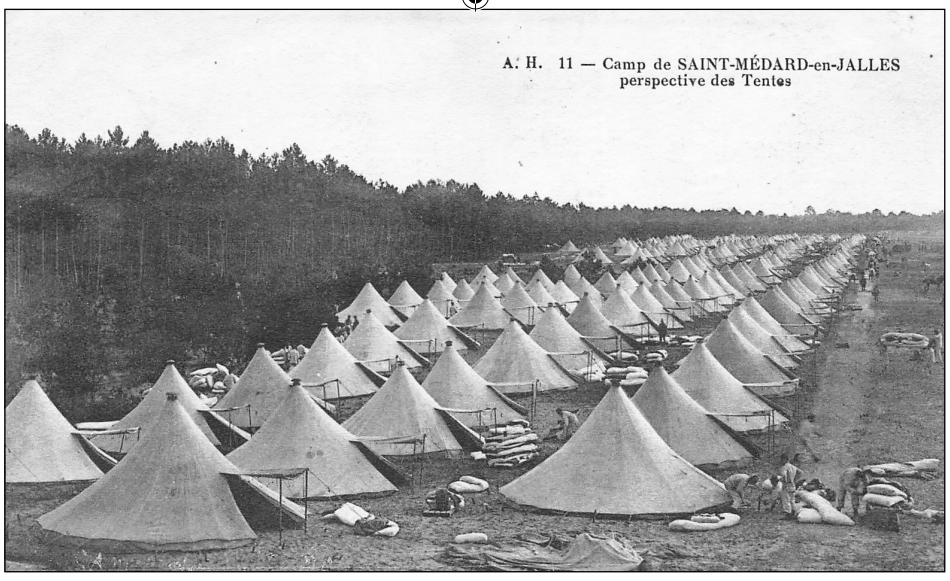


Fig. 1. Le camp de Souge à Saint-Médard-en-Jalles.

Il devance même l'appel. Il sait qu'être engagé volontaire lui permet de choisir son corps d'armée, donc son affectation, pas trop loin peut-être des siens. Il demande le 57e RI, en garnison à Bordeaux à la caserne Pelleport et, rapidement, il participe aux exercices et aux grandes manœuvres au camp militaire de Souge, sis à Saint-Médard-en-Jalles (fig. 1). Cette décision, il le sait, l'engage pour trois ans, ce qui le rassure quand ses projets de vie sont si confus. Peut-être embrasser le sabre et la plume. La barre est haute. Peut-être encore répondre à l'attente tacite de son père qui, depuis les années chaotiques du lycée [1], doute du courage et de la virilité de son fils.

Le 3 août 1906, Jean, niveau d'instruction 5, le plus élevé, signe comme simple soldat son engagement après une visite médicale favorable. Un mois après, il ouvre sa correspondance par une lettre à sa mère, relatant ses journées au camp de Souge. Nourri de romans picaresques et de souvenirs d'échappées à la mer, à la campagne ou en montagne, il est à son aise. Ce rêveur va vivre les exercices militaires un peu comme des grandes vacances, hors de la réalité, au grand air, comme au temps de l'ordonnance du docteur Lagrange, dans la lande de forêts de pins au sol sablonneux. Deux mille huit cents hectares de terrain de jeux !

Sa mère écrit : « Cette vie nouvelle l'intéresse, le repose du travail des deux dernières années. » « Les fatigues et les privations l'exaltent en exerçant son endurance, sa volonté. Il fait une chaleur terrible. La capote est chaude, le sac lourd. Sa mère l'alourdit encore en y ajoutant des remèdes, un flacon de sirop qui se brise, se répand sur tout le fourniment et le poisse [2]. » La réponse de son fils est celle d'un jeune homme enthousiaste et heureux : « C'est

1. Vers dix ans, Jean présente des symptômes de migraines ophtalmiques au point de sembler perdre la vue. Deux ans auparavant, il a été profondément choqué par la mort de son frère aîné, puis la mort prématurée de trois de ses frères et sœurs. Sa mère consulte le docteur Lagrange qui préconise le grand air, par tous les temps. Elle le retire du lycée et l'emmène à la campagne. Ainsi Jean fait un lycée « buissonnier » avec la permission de sa mère et la désapprobation de son père. Cf. La Ville de Mirmont, 1935. Archives privées et transmission orale familiale.
2. La Ville de Mirmont, 1935.

absolument dégoûtant, mes chaussettes sont sucrées. Je t'embrasse comme un brave troupier qui porte un fagot de bois sur son sac en plus de sa pelle et de sa lanterne – il faut bien faire chauffer le café à la grand'halte[3] ! »

À la mi-septembre, Jean, « soldat sans reproche[4] » est promu à la première classe. Au camp de Souge, cinq mois après son arrivée, il est caporal. Il se lie d'amitié avec son lieutenant, Mourgues[5], jeune Saint-Cyrien cultivé. Ils partagent des goûts communs pour la littérature, tous deux idéalistes, presque romantiques à la manière d'un Alfred de Vigny. Jean s'exalte sous l'influence de Mourgues : servir et glorifier comme le poète la Patrie par l'épée et la plume ! Mais il est trop tard pour entrer à Saint-Cyr par la grande porte. Mourgues propose à de Mirmont de l'aider à préparer Saint-Cyr en interne et, pour se donner toutes les chances, Saint-Maixent. Flatté et encouragé, Jean voit ces projets comme une opportunité de vie. Il est dans les rails de l'armée, la question du reste de sa vie a trouvé une réponse. Il étudie tard dans la nuit et se lève aux aurores pour les manœuvres, cumulant deux journées de travail intellectuel et physique intense en une.

Il est nommé sergent fin septembre 1907. Sa mère s'inquiète à la vue de son fils surmené qui continue à rêver d'en être : « L'aurore me trouvera le mousquet à la main et le manuscrit d'*Atala* dans mon havresac », écrit-il à son ami André Hugues.

Février 1908, Jean tombe brutalement dans la cour de la caserne et se blesse au genou : adieu le camp de Souge ! Il est transporté à l'hôpital militaire de Saint-Nicolas. Sa mère s'y précipite. Jean est épuisé, dans un état de fragilité physique et psychique extrême. Le diagnostic tombe : neurasthénie, maladie des nerfs qui se manifeste par des crises d'irritabilité et d'angoisse où le sujet est en proie à des idées noires et envahi d'une grande tristesse. Dépression. Il écrit : « Dans mon obscur cerveau rampent des chrysalides[6] »…

Le 17 juillet 1908, Jean est réformé définitivement numéro 2 par la commission spéciale de Bordeaux pour neurasthénie. Certificat de bonne conduite « accordé[7] ». Sa mère note dans son journal : « Le genou est guéri, la fièvre tombée ; mais l'autre plaie saigne toujours[8]. » Elle attend un moment de tête-à-tête avec son fils pour parler très sérieusement de la suite et le convaincre que sa vraie vocation est l'écriture. Il ne veut dépendre ni d'elle ni de personne. Partir à Paris. Trouver un travail alimentaire et écrire aux heures de liberté. Le soldat-poète est enterré.

---

3. La Ville de Mirmont, 1935.
4 Lettre de Jean à sa mère, 11 septembre 1906, dans La Ville de Mirmont, 1992.
5. La Ville de Mirmont, 1935.
6. *Premiers poèmes*, dans La Ville de Mirmont, 1992.
7. Archives départementales de la Gironde, registres militaires (en ligne), fiche matricule 2779, Jean de La Ville de Mirmont.
8. La Ville de Mirmont, 1935.

La caserne Proteau à Libourne

Six ans après, le 12 septembre 1914, Jean de La Ville de Mirmont arrive à Libourne avec sa feuille de route. Des années de vie parisienne heureuses s'achèvent : temps des grandes amitiés loin de la ville natale parfois oppressante, d'une certaine insouciance matérielle, des débuts littéraires, de « l'appartement de rêve [9] » quai d'Orléans, de la liberté. La mobilisation générale vient troubler sa vie de rédacteur à la préfecture de la Seine, poste qui lui assure la sécurité matérielle quotidienne. Quelques poèmes et quelques contes sont déjà parus dans des hebdomadaires et surtout un bref roman à compte d'auteur [10] dont le héros, Jean Dézert, a une existence réglée à l'extrême où chaque jour de la semaine est identiquement occupé par son emploi de fonctionnaire et ne se différencie que du dimanche attendu toute la semaine comme du pain béni mais où rien ne se passe vraiment. Jean regarde l'autre Jean dans le miroir. Quelques mois plus tard, l'imminence de la guerre a un effet choc sur lui. Réformé pour neurasthénie, libre de rester à Paris, au bureau et à sa table d'écriture, il fait le choix radical de vouloir partir à tout prix à la guerre et de toute urgence. C'est-à-dire : être examiné sans tarder par la commission de contre-réforme afin de faire établir s'il est apte à être réintégré dans les cadres de l'armée de réserve en conservant son grade ou, si cette procédure échoue, prendre un engagement pour la durée de la guerre comme simple soldat. Cette volonté le mobilise quotidiennement du 3 août au 8 septembre. Il s'impose une discipline très stricte : tous les jours il se rend au bureau de recrutement de la Porte de Châtillon avant d'aller travailler, à plus d'une heure de marche.

Jean fait d'avance, en toute hypothèse, « joyeusement », le sacrifice de sa vie et va mettre toute son énergie à vouloir partir au front. Une fièvre soudain l'anime, le rendant paradoxalement vivant.

Étonnant jeune homme que Jean de La Ville de Mirmont ! Maigre au point d'en inquiéter sa mère, sédentaire, assis soit à son bureau soit à sa table d'écriture, il se montre désormais extrêmement énergique et actif comme s'il avait soudain une enveloppe charnelle.

Dans chacune de ses lettres, il s'engage un peu plus, il s'impatiente un peu plus, il s'indigne un peu plus de ce qu'on ne le laisse pas partir.

Enfin, le 8 septembre, il annonce à sa mère, sous une forme plutôt ironique, sa mobilisation : « J'ai tellement mangé ces derniers temps que, hier, mon major m'a trouvé assez gras et m'a autorisé à contracter un engagement pour la durée de la guerre. » C'est plus qu'il n'espérait. Sa ténacité a payé. Il a même le choix de son régiment et il prend le 57e sans hésiter. Il donne à

9. Lettre de Jean à sa mère, 15 août 1911, dans La Ville de Mirmont, 1992.
10. La Ville de Mirmont, 1914.

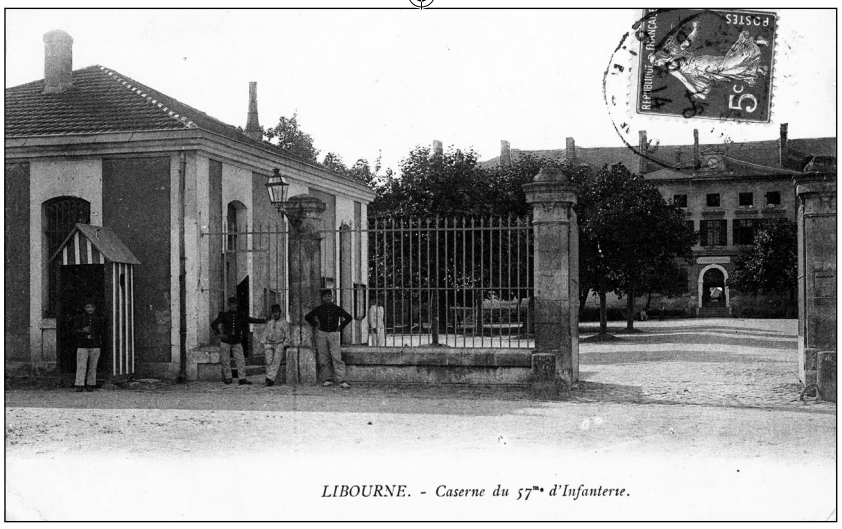


Fig. 2. La caserne Proteau à Libourne.

sa mère sa nouvelle adresse : « Sergent de Mirmont 57e régt de ligne, 29e Cie, Libourne [11] ».

Le 57e est en garnison à la caserne Proteau (fig. 2). Mais la bastide girondine, depuis fin juillet 1914, vit à l'heure de la mobilisation générale, des arrivées des hommes, de celle des blessés et des réfugiés. Le maire, Élisée Clerjaud, réquisitionne des bâtiments publics pour faire face à cette recrudescence de population. Quand le collège municipal et l'école du Nord sont réaménagés pour pouvoir renforcer les capacités d'accueil des blessés, l'ancien hôpital, du couvent des Récollets, vétuste, est sollicité pour loger la 29e compagnie du 57e. Jean n'y dort pas. Il a les moyens de louer une chambre en ville. Pour le moment, il est dans l'incertitude d'un départ au front et il n'a aucune idée de la durée de cette période transitoire. Sa chambre est assez vaste, plutôt banale, quelque peu poussiéreuse, s'ouvrant sur un petit jardin que bornent du côté gauche le flanc de l'église, et, au fond, l'aile de l'hôpital où sont détenus des prisonniers blessés. Il peut y recevoir des visites en soirée et il invite vivement ses parents et sa sœur Suzanne à venir. Le temps est compté, il ne le sait que trop.

Lettres à sa famille

Au Camp de Souge, Jean n'écrit plus, sinon des lettres. Il y prend l'habitude de correspondre avec sa famille, en particulier avec sa mère qui va rapidement devenir sa destinataire quotidienne, dépositaire de ses faits et gestes. Il abandonnera ces échanges épistolaires, volontairement, durant les quatorze jours passés à Libourne.

Le ton des premiers courriers est léger, narratif, les descriptions des manœuvres au camp de Souge sont colorées, vivantes, pittoresques. Ce sont

11. Lettre à sa mère, sans date mais « J'arrive à Libourne après un plutôt long voyage ». Le 12 septembre, sans doute, puisqu'il écrit dans sa lettre du 13 : « J'ai rejoint hier, dans l'après-midi, mon régiment à Libourne ».

les lettres d'un jeune homme instruit, au vocabulaire riche et imagé, mais aussi presque celles d'un enfant qui partirait en colonie de vacances, s'émerveillant de tout quand bien même ses compagnons sont comme lui des soldats et qu'il s'agit d'entraînements militaires exigeants. Les nouvelles qu'il envoie semblent lever les derniers soucis d'une mère pour la première fois séparée de son fils relié désormais à elle par les lettres. Il signe J. L. M. comme pour lui signifier qu'il est un homme et pour se persuader peut-être d'avoir quitté l'enfance. Il faut se séparer. Il la prépare pour la suite.

L'habitude de la correspondance est prise et Jean écrit régulièrement durant ses huit années parisiennes. Il mène parallèlement un vrai projet littéraire même s'il refuse tout soutien et qu'il désire juste faire de la bonne ouvrage, « car l'art a sa récompense en soi [12] ». À partir de l'annonce de la mobilisation, Jean abandonne totalement ce projet, il range soigneusement ses derniers travaux littéraires et il attend sa feuille de route en écrivant chaque jour à ses parents. Dans ces courriers particulièrement longs, tout semble en lui se mêler : l'élan patriotique qui ébranle la France et qui le touche personnellement, la conscience qu'il mène une vie tranquille en « perdant pas mal d'années de (sa) jeunesse à des travaux sans joie [13] » alors que tout bouge aux frontières et qu'il a rêvé il n'y a pas si longtemps de servir la France. Il cherche constamment du sens à ce qu'il fait, se cognant sans cesse à la vanité des choses : vanité des dossiers qui s'empilent sur son bureau pour des personnes si proches de la mort et à qui l'État donne une maigre somme pour qu'ils la « gaspillent en faisant la noce dans les grands restaurants [14] », vanité de l'écriture quand tout a déjà été dit.

À Libourne, Jean passe à la vitesse supérieure car il est prêt. Il sait désormais que le temps est compté : il ne veut plus correspondre comme en temps normal, mais poser actes et paroles sur ces moments inédits. Il y a longuement réfléchi lors de ses marches dans Paris, lors des nuits sans sommeil. Le lieu s'y prête, accessible par le train à une heure de Bordeaux. Un bref message part de Libourne pour inviter sa famille à venir, signé de son seul prénom, Jean.

À partir de là, tout est minutieusement programmé. À Libourne, le compte à rebours est enclenché et le temps des adieux définitifs a sonné. Il reçoit quatre visites de sa famille dans sa petite chambre, comme une lettre d'adieux vivante en quatre tableaux. Sa mère est des quatre.

À la première, elle et sa fille viennent dès le matin. Elles remarquent aussitôt l'absence de papier, d'encrier et de plume. Il n'écrit plus ? Il n'y a rien sinon ses habits militaires et le simple nécessaire. Il n'est pas installé, juste de

12. Lettre à son père, 25 janvier 1914, dans La Ville de Mirmont, 1992.
13. Lettre à son père, 25 janvier 1914, dans La Ville de Mirmont, 1992.
14. Lettre à sa sœur, juillet 1913, dans La Ville de Mirmont, 1992. Jean s'occupe de remplir des imprimés pour faire accorder une pension aux vieillards.

passage. Sa mère pense : « Il vit dans son rêve [15] ». La chambre, contre l'église, en ce dimanche matin, est habitée par intermittences des chants religieux et de la musique profonde de l'orgue. Impression fugace d'une cérémonie. Madame de La Ville de Mirmont songe aux psaumes qu'elle avait choisis pour accompagner son fils aîné jusqu'à sa dernière demeure. Elle chasse ces pensées, elle veut être du moment présent, en conscience. Jean remet à sa mère sa chevalière [16], cadeau de ses vingt et un ans, symbole de son appartenance à un certain milieu : il est désormais un simple soldat, sans distinction de classe ni de culture. Jean tout simplement, du prénom de tant de jeunes hommes de son temps [17], Jean parmi les Jean qui se battent aux frontières. Il laisse derrière lui une partie de son identité. Avec ce geste, il confirme ainsi l'une des décisions qu'il a prises : laisser sur le bord du chemin le de La Ville, trop long, trop encombrant, trop bourgeois, il n'est plus d'actualité d'être de La Ville, le soldat est de nulle part. Écrivain et poète, il était de La Ville mais l'heure n'est plus à la littérature. Sa mère glisse la chevalière aux armes de la famille à l'index de sa main droite comme un ultime trésor qui la lie définitivement à son enfant chéri.

À la seconde visite, accompagnée par son mari, elle lui offre une montre à bracelet qu'il fixe à son poignet gauche : l'une portera la chevalière, l'autre la montre, deux bijoux symboliques, l'un sculpté de l'identité armoriée de son propriétaire, l'autre rappelant que le temps est compté. Elle sait maintenant. Ils se promettent de toujours les porter. Cette visite est plus solennelle, plus formelle, toute en retenue. En présence de son père, Jean est toujours un peu sur ses gardes. Voulant détendre l'atmosphère, juste avant de les raccompagner à la gare, il leur montre en riant son couteau donné par un collègue de la préfecture, sur lequel est gravé « Mort à Guillaume ». Ils détournent les yeux : pourquoi leur avoir montré cet objet ? De quel humour s'agit-il ? Quel message ?

Pour la troisième visite, sa mère est seule. Elle lui apporte des roses du jardin que Jean aime un peu fanées, juste lorsqu'elles penchent légèrement la tête, « quand elles laissent choir leur beauté, je n'aime pas qu'on enlève leurs pétales tombés [18] ». Légèreté, délicatesse et féminité des fleurs. Les vers de Ronsard à Hélène de Surgères ressurgissent : « Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise ». Sa mère est belle, très belle. Il l'a toujours trouvée belle, mais, en ce dimanche de septembre, elle est particulièrement en beauté. Jean lui montre tout son équipement de sergent, lui fait toucher son arme et promène son doigt sur le fil de sa baïonnette, instruments d'homme et de mort. Son enfant va aller à la guerre, tuer peut-être. Il ne l'épargne pas. Choc des

---

15. La Ville de Mirmont, 1935.
16. Une réplique de cette chevalière existe toujours. Collection personnelle.
17. Lors de leur première rencontre, la future fiancée de Jean Dézert, lui dit : « Tiens, vous vous appelez Jean. Il y en a beaucoup mais c'est joli quand même » (La Ville de Mirmont, 1914).
18. La Ville de Mirmont, 1935.

fleurs et du fusil. Il lui exprime ensuite ses attentes testamentaires et posthumes pour qu'elle réalise encore davantage la gravité du moment : être évacué à Bordeaux en cas de blessure ou de mort et faire publier ses vers : « J'ai un volume de vers tout prêt ; tu le trouveras sur la table de ma chambre. Tu le publieras [19] ». Il se sont compris. « Surtout maman, ne me prends pas pour un héros [20] ». Il veut la préparer en douceur, il sait qu'il a et qu'il n'a pas tout à la fois l'étoffe d'un héros. Qu'est-ce qu'un héros ? Il y a longuement réfléchi. Il a voulu que les personnages de ses histoires posent sans cesse cette question à leurs lecteurs. Il sait ce qu'il veut faire de sa vie et ce ne sera pas héroïque comme on l'entend.

Lors de la quatrième visite, un mercredi, sa sœur accompagne sa mère. Jean n'est pas disponible pour elles. Elles sont déçues, il est déjà loin. Il est souffrant aussi. Elles comprennent qu'il est humain et que son corps est vulnérable. Elles ont l'impression qu'il veut mettre de la distance. Il le veut en effet. Il est nerveux, il ne les raccompagnera pas à la gare. Elles l'embrassent dans la rue devant sa porte. Il sait depuis ce matin qu'il ne reste que deux jours avant le départ. Il écrira à sa mère. Une lettre, c'est quand l'autre est déjà absent.

Tout est déjà dans ces visites : les objets du souvenir, les armes de la mort, les fleurs de la tombe, l'assurance d'un amour réciproque, les vœux posthumes. Elles portent en elles la béance d'une relation presque interrompue et le besoin intime des êtres chers qui s'éloignent par quatre fois sur le quai de la gare. Elles abolissent et concrétisent tout à la fois la séparation, comme une lettre d'adieu en quatre actes.

La mort du poète

Au départ de Libourne, le 26 septembre 1914, il reste à Jean de La Ville de Mirmont deux mois à vivre. Il l'ignore et le sait trop bien tout à la fois, lui qui fut dès son tout jeune âge habité par la mort [21]. L'étape libournaise fait étrangement écho à celle de ses vingt ans au camp de Souge : lieux choisis de lui seul, l'un en temps de paix, l'autre au cœur de la tourmente de l'automne 1914, mais ô combien subis ; lieux de transition, sas, pour l'un entre la jeunesse bordelaise et l'âge adulte parisien, pour l'autre entre sa mobilisation effective et l'arrivée aux abords du Chemin des Dames ; lieux enfin des renoncements, des abandons et des adieux à une vie considérée sans issue, ceux de l'écriture

19. La Ville de Mirmont, 1935.
20. La Ville de Mirmont, 1935.
21. Jean, à l'âge de sept ans, perdit son frère aîné Pierre alors âgé de neuf ans. Il vécut aussi la mort prématurée de trois autres frères et sœur. Profondément choqué, enfant, il tenta de flirter avec la mort au cours de jeux morbides.

et des êtres aimés. Car il faut bien tenter de vivre. « Vivre et mourir [22] ». Il mourra à l'aube de ses vingt-huit ans.

Saint-Médard-en-Jalles et Libourne ne sont pas des étapes mineures dans la trajectoire de Jean mais des lieux clés qui méritent d'être évoqués et connus à qui veut tenter de comprendre ce qui arriva à ce jeune homme qui semblait tout avoir : une lignée étonnante, un milieu aisé et cultivé, une bonne éducation. La jeunesse, l'élégance, l'humour, le talent. Mais si fragile, comme accablé par l'infusion lente de la mélancolie. Ils permettent d'entrevoir un peu mieux comment et pourquoi il est devenu Jean de La Ville de Mirmont, l'employé méticuleux de la préfecture de la Seine, le poète lumineux, le romancier visionnaire, le sacrifié de l'automne 14, l'écrivain tombé aux oubliettes familiales et littéraires dont on cherche en vain les traces. Avec lui, l'histoire des hommes rencontre l'histoire individuelle, comme une opportunité offerte à mettre fin à une vie où tout semblait difficultés. « La guerre fut une délivrance. Oui, ce qu'il y a de plus horrible au monde, des millions d'hommes qui s'entretuent, il dut y voir le point final à une vie besogneuse et sans issue et qui lui donnait tout à coup une signification héroïque [23] » sont les mots amers de F. Mauriac, son ami de cœur qui devait si bien le connaître.

« Car j'ai de grands départs inassouvis en moi [24] ».

Loin d'être des lieux militaires, ce sont surtout des lieux d'humanité.

En évoquant pour la première fois aujourd'hui le drame de Jean de La Ville de Mirmont, je continue la transmission par les femmes de ma famille : Sophie sa mère ; Suzanne sa sœur, ma grand-maman, Paule sa filleule, ma bonne-maman. Sans doute me donnent-elles aujourd'hui la permission de dévoiler enfin le drame de leur fils, frère, oncle et parrain.

V. B.-M.

Bibliographie et sources

Archives privées familiales.

La Ville de Mirmont Jean, 1914. *Les Dimanches de Jean Dézert*, Paris, éd. Jean Bergues.

La Ville de Mirmont M^me^ Henri de, 1935. *Vie de Jean de La Ville de Mirmont, 2 décembre 1886-28 novembre 1914. Ses vers inédits, ses lettres à ses parents, à ses amis, ses lettres de guerre, par sa mère*, Cahors, impr. A. Coueslant / Carrières-sous-Poissy, La Cause.

La Ville de Mirmont Jean, 1992. *Œuvres complètes* (présentation de Michel Suffran), Seyssel, éd. Champ Vallon.

Suffran Michel, 1968. *Jean de La Ville de Mirmont*, Paris, éd. Seghers, coll. Poètes d'aujourd'hui.

22. Refrain de la Ballade que fit Villon pour sa mère, cité par Jean de La Ville de Mirmont dans la dernière lettre adressée à sa mère quatre jours avant sa mort : « En cette foy je veux vivre et mourir ».
23. Suffran, 1968, « Avant-propos » de François Mauriac.
24. *L'Horizon Chimérique*, V, dans La Ville de Mirmont, 1992.

Élie Decazes. Du Capitole à la Roche Tarpéienne (1815-1820)

par Alain BOITUZAT

Élie Louis Decazes est né à Saint-Martin-de-Laye le 28 septembre 1780 dans une famille de la bourgeoisie de robe libournaise. Son père était en effet lieutenant particulier de la Sénéchaussée et Présidial de la ville de Libourne. Fait comte et duc par la grâce de Louis XVIII, Élie Decazes devient ensuite un des premiers capitaines d'industrie du XIX^{e} siècle en fondant le complexe industriel de Decazeville dans les années 1825-1830. Il resta jusqu'à la fin de sa vie un homme d'influence sur les plans économique et politique ainsi qu'en attestent ses fonctions de grand référendaire de la Chambre des Pairs entre 1834 et 1848 et celles de haut dignitaire franc-maçon qu'il a occupées pratiquement jusqu'à sa mort. Tout au long de sa vie, il n'a cessé de manifester son attachement à sa terre de naissance, consacrant des soins attentifs à sa terre de Lagrave, sise à Bonzac, ainsi qu'à sa bonne ville de Libourne qui lui doit notamment son musée des beaux-arts. Il est mort en 1860 et est enterré au cimetière de Bonzac, à quelques kilomètres seulement de son lieu de naissance. L'exposé ci-après résume son ascension politique fulgurante et sa chute au début de la Seconde Restauration sur une période de cinq ans allant de 1815 à 1820.

Élie Decazes, un personnage de roman

Six règnes et trois révolutions se sont succédé au cours de sa vie. S'il n'a pas participé à la Révolution de 1789, qui correspond à sa prime jeunesse

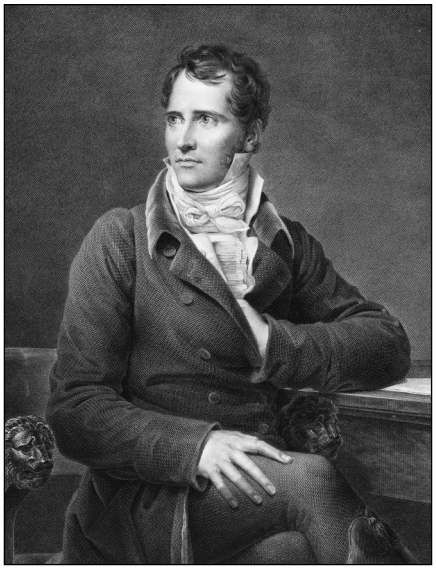


Fig. 1. Élie Decazes.

et à ses années de formation au collège des Oratoriens de Vendôme, sa carrière débute sous l'Empire et connaît son apogée, du moins sur le plan politique, au cours de la Seconde Restauration. En cinq ans – 1815-1820 – il va conquérir le pouvoir, l'exercer tel un vice-roi et le perdre dans des conditions dramatiques, résultant de l'exploitation, par les ultras, de l'assassinat du duc de Berry, le 13 février 1820. Il n'exercera plus jamais, à partir de ce moment, de responsabilités gouvernementales mais restera un homme d'influence.

Élie Decazes a participé à tous les gouvernements qui ont dirigé le pays au cours des premières années de la Seconde Restauration, dont la grande nouveauté consistait dans l'octroi, par le roi en 1814, d'une « charte » jetant les bases d'un régime constitutionnel moderne. Decazes a même été président du Conseil avant d'être précipité dans la tempête. Sa chute a été provoquée par les haines accumulées des ultras qui lui reprochaient de vouloir gouverner au centre et de s'opposer à leur fantasme de retour à l'Ancien Régime.

Homme politique et homme d'action, Élie Decazes a incontestablement l'étoffe d'un héros littéraire. Son parcours fait, irrésistiblement, penser à celui de Rastignac et j'ai lu, quelque part, que Balzac l'avait pris comme modèle pour concevoir son personnage de *La Comédie humaine*. De Rastignac, Decazes en avait, incontestablement, le charme et la prestance. Les preuves en sont ses nombreux portraits et, notamment, celui exécuté par Gérard alors que son modèle était âgé de 35 ans (fig. 1). Mais l'ambition de Decazes était d'un tout autre calibre ! À la différence de Rastignac, ce n'est pas par les femmes qu'il s'est irrésistiblement élevé mais par une vision moderne du pouvoir, appuyée, il est vrai, par l'affection et l'intelligence politique de son pygmalion, le vieux roi impotent et malade.

Toute personne ayant, de près ou de loin, approché le pouvoir et, a fortiori, exercé le pouvoir au cours de la période courant de la Révolution de 1789 à celle de 1830, a cru devoir rédiger ses mémoires. Decazes n'aurait pas dû échapper à cette règle car il a amassé de considérables archives constituées, notamment, à partir de ses correspondances avec le roi et le personnel politique

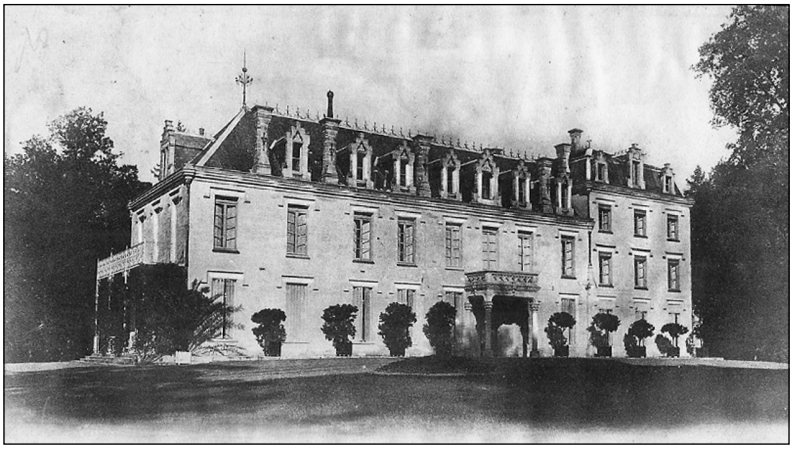


Fig. 2. Le château de La Grave à Bonzac.

de l'époque, aux fins de rédiger ses mémoires à la fin de sa vie. Il n'en a pas eu le temps, bien qu'il vécut jusqu'à 80 ans.

Un écrivain et historien de la fin du XIX^{e} siècle, Ernest Daudet, a publié, en 1899, un *Louis XVIII et le duc Decazes* qui, sur la base de la correspondance échangée entre l'intéressé et le roi, décrit le fonctionnement de cet attelage improbable du pouvoir dans cette période si cruciale. Depuis, plus rien, si ce n'est un pâle *Decazes, ministre du Roi* de Roger Langeron, en 1960.

C'est donc au titre de ces mémoires, écrits par procuration, que je vous propose de faire entrer mon personnage dans le cercle des « écrivains en Aquitaine ». Car, en effet, et en toute hypothèse, Decazes est un vrai, un pur Gascon. Il est né le 28 septembre 1780, au château de Malfard, à Saint-Martin-de-Laye, près de Libourne. L'ordonnance royale qui, en 1816, le crée comte, affirme qu'un de ses ancêtres avait reçu des lettres de noblesse d'Henri IV pour avoir chassé « étant jurat de Libourne, nos sujets rebellés de notre ville de Saint-Émilion ». Decazes est enterré au cimetière de Bonzac, commune viticole, sur le territoire de laquelle se trouve située sa chère propriété du château de La Grave (fig. 2).

Élie Decazes, préfet de police de Paris - 8 juillet 1815

La rumeur du désastre de Waterloo se répandit dans Paris, dès le 18 juin 1815 au matin. Le 22 juin, dans la nuit, l'empereur franchissait les barrières de Paris et s'installait au Palais de l'Élysée. Toutes ses tentatives de rétablissement furent sabotées par Fouché, jusqu'à ce qu'il le livre aux Anglais. Fouché s'était, en effet, emparé du pouvoir, sous couvert d'une

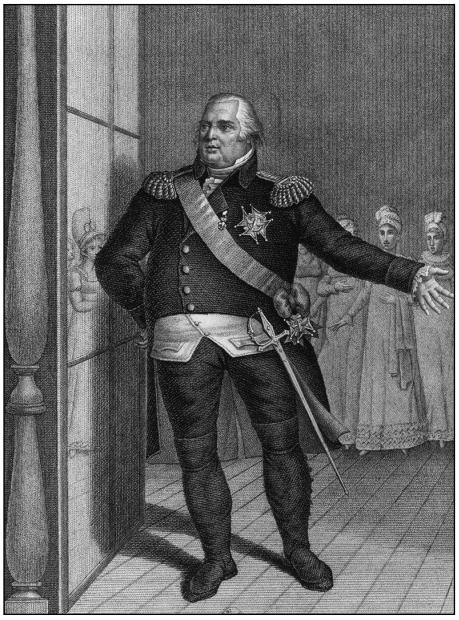


Fig. 3. Louis XVIII.

commission provisoire de gouvernement dont les membres avaient été désignés par la Chambre des représentants et par la Chambre des pairs et dont il s'était fait attribuer la présidence. Il était fermement décidé à vendre le pouvoir vacant au plus offrant, celui qui lui offrirait, au minimum, la survie dans le nouveau régime, lui le régicide et l'ancien jacobin. Un accord intervint entre Fouché et le duc de Wellington, aboutissant à la reddition de Paris aux forces prussiennes et anglaises et au retour du roi Louis XVIII (fig. 3), chassé trois mois plus tôt.

Le roi a quitté Gand à l'annonce de Waterloo et a suivi la progression des forces ennemies. Il attend à Saint-Denis que la voie soit libre pour rentrer dans Paris. Talleyrand est soucieux car, si la commission de gouvernement a été dispersée sans difficulté par les Prussiens dès leur arrivée, si la Chambre des pairs s'est sabordée d'elle-même, reste la Chambre des représentants qui siège au Palais Bourbon. Ses membres, issus des élections tenues en mai précédent, n'ont, eux, aucune intention de se saborder mais jurent de n'abandonner leurs délibérations que sous la force des baïonnettes ! Mieux, ils discutent d'une nouvelle constitution qu'ils prétendent imposer au nouveau pouvoir ! Il faut les disperser *manu militari* tout en évitant qu'ils ameutent le peuple, les Fédérés n'attendant que cela. Le climat est explosif. Personne, dans l'entourage de Talleyrand, ne propose de solution.

Élie Decazes a été introduit dans cette réunion par des collaborateurs de Talleyrand. Il est inconnu de la quasi-totalité du haut aréopage Bourbonien. Âgé de 35 ans, il a suivi, pendant l'Empire, une brillante carrière de magistrat à la Cour impériale d'appel de Paris, occupant le poste de président des Assises de la Seine. Il faut dire qu'il a été aidé dès le départ, en épousant l'une des filles du Président Muraire, premier Président de la Cour de cassation, haut dignitaire en franc-maçonnerie et proche de l'empereur. Mais les qualités personnelles développées par Decazes, son entregent et sa belle figure, lui donnent accès à d'autres personnages éminents de la galaxie impériale, telle Madame Laetitia, mère de l'empereur, le roi Louis de Hollande, son frère, la ravissante reine Hortense, épouse de ce dernier desquels il deviendra, successivement, le secrétaire aux commandements. Ce parcours ne l'empêchera pas de prêter serment aux Bourbons à leur premier retour en 1814 et de s'y tenir pendant les Cent-Jours, encourant, de ce fait, un exil sur ses terres de Libourne.

Tel est, très brièvement résumé, le parcours de l'homme qui, le 7 juillet, s'engage devant Talleyrand à faire évacuer le palais Bourbon, à en disperser les occupants, dès le lendemain matin 8 juillet, à la tête de la compagnie des gardes nationaux dont il est le capitaine. Cette opération sera une réussite totale, l'évacuation se fera sans résistance, si ce n'est la protestation de pure forme de Lafayette et consorts, ni victime.

Le roi s'installe aux Tuileries dans l'après-midi du 8 juillet où il est acclamé par une foule soulagée que tout cela s'arrête. Le soir même, Talleyrand, désigné président du Conseil, tient une nouvelle réunion à laquelle assistent ses principaux ministres – parmi lesquels Fouché, nouveau ministre de la police – et collaborateurs ayant pour objet de désigner les nouveaux titulaires de hauts emplois.

Le poste de préfet de police de Paris ne trouve aucun preneur car personne, dans la haute administration bourbonienne, ne veut se compromettre avec Fouché, supérieur hiérarchique, ni ne veut prendre de responsabilités vis-à-vis de l'occupant prussien, commandé par l'irascible Blücher. Decazes se porta volontaire pour occuper ce poste qui lui fut attribué, en quelque sorte, par défaut, par Talleyrand qui en était encore à demander à son entourage : « mais, qui est ce Monsieur Decazes ? » Bien lui en prit car, à partir de ce moment, son ascension vers le pouvoir se révéla fulgurante !

Comme on peut l'imaginer, ce poste de préfet de police de Paris était loin d'être une sinécure en juillet 1815. Decazes fut successivement confronté, en cette qualité :

- aux diktats de Blücher qui, déniant toute autorité au gouvernement et à l'administration de Louis XVIII, multipliait, par lui-même et ses subordonnés, voies de fait, réquisitions brutales et exactions, voire déportation en Prusse de maires et hauts fonctionnaires récalcitrants. Ainsi, par exemple, avait-il décidé de miner le pont d'Iéna parce qu'il célébrait une victoire impériale sur la Prusse, obligeant ainsi Louis XVIII à rebaptiser, en urgence absolue, tous les ponts de la capitale !

- au pillage systématique du musée du Louvre par les occupants, chacun voulant sa part de butin censé restituer les œuvres d'art ramenées par les Français de leurs campagnes européennes,

- à la surveillance des demi-soldes, à la suite de la dislocation de l'armée et à la prévention de leurs complots réels ou supposés.

Mais surtout, Decazes saura saisir sa chance lorsqu'il recevra instruction de son ministre d'enquêter sur un soupçon de tentative d'empoisonnement dont aurait été victime le tzar Alexandre I^{er}, résidant alors au palais de l'Élysée, et de rendre personnellement compte de cette enquête au roi. Sa jeunesse, son charme, le sérieux de son enquête, la clarté de ses conclusions, relatives à l'absence de complot, sa connaissance des dossiers sur lesquels il fut, par ailleurs, interrogé, conquirent immédiatement le roi. Sa fortune était faite. Il

devint le visiteur du soir, rendant compte à un roi impotent de tout ce qui se passait dans la capitale et que sait un préfet de police…

Élie Decazes, ministre de la Police générale

Le gouvernement Talleyrand-Fouché tombe le 22 septembre 1815. Le duc de Richelieu lui succède et Decazes devient ministre de la Police générale, en lieu et place de Fouché. Le duc de Richelieu avait émigré dès le début de la Révolution pour se mettre au service d'Alexandre Ier dont il fut un remarquable administrateur de la Crimée. C'est lui qui fit construire la ville moderne d'Odessa. « Quel bon choix », s'était exclamé Talleyrand, vexé d'avoir été renvoyé, « c'est l'homme de France qui connaît le mieux la Crimée ! »

Le nouveau président du Conseil se charge de conclure une paix honorable avec les coalisés, mettant fin à leur occupation. Le nouveau ministre de la Police générale se charge d'assurer la paix à l'intérieur et de prévenir, sinon débusquer, les complots. Élève très doué, en cela, de Fouché, il quadrille le pays d'informateurs de tous poils, dans tous les milieux, même les plus huppés, lesquels se recrutent notamment parmi le personnel domestique. Le savoir-faire du « cabinet noir » de l'administration des Postes est impressionnant ! Tout le monde surveille, tout le monde est surveillé !

Sur le plan politique, Decazes devra tenter de composer avec la nouvelle Chambre, élue en août 1815, dite « introuvable » parce que composée, dans son écrasante majorité, de royalistes « ultras » ayant pour seule doctrine le retour, pur et simple, à l'Ancien Régime. Bientôt un conflit perpétuel s'instaure entre cette Chambre et le gouvernement qui, sous l'impulsion de Decazes, s'efforce de gouverner au centre, entre ultras, constitutionnels et résidus de Jacobins. Dès ce moment, Decazes, a conquis la totale affection du roi. Celui-ci le tutoie et s'adresse à lui comme « son fils bien-aimé » dans les multiples billets qu'ils ne cessent d'échanger quotidiennement sur la conduite des affaires. Louis XVIII se prend pour Henri IV et voit dans Decazes son Sully. Fort de cette confiance, Decazes réussit à convaincre le roi de la nécessité de dissoudre cette Chambre si l'on veut faire avancer le régime vers une véritable monarchie constitutionnelle. C'était bien vu et courageux. C'était, pour le roi, se mettre à dos sa propre famille, Monsieur, le Pavillon de Marsan, sa caste. C'était pour Decazes s'attirer la haine inexpugnable des mêmes et de leurs affidés, parmi lesquels Chateaubriand. Cette dissolution, intervenue selon ordonnance du 5 septembre 1815, inspira à l'écrivain un pamphlet qui fut saisi par le ministre. Il s'ensuivit une véritable guerre entre les deux hommes, l'un agissant par voie de poursuites judiciaires et inspirant au roi la radiation de l'écrivain de la liste des ministres d'État et de la pension qui en était le corollaire alors que l'autre poursuivait le ministre de ses vindictes dans les colonnes du *Conservateur*.

Un homme considérable

Élie Decazes a éprouvé la douleur, en 1806, de perdre son épouse, la fille du président Muraire, quelques mois seulement après son mariage. Douze ans plus tard, le roi songe, avec la complicité de la charmante Madame Princeteau, sœur du ministre, qui tient sa maison et qui est également bien en cour, à lui trouver un parti digne de son nouvel état. Le choix se porte sur Égidie de Saint-Aulaire. Cette jeune fille, âgée de 15 ans et demi, est incontestablement de haute lignée. Fille du comte de Saint-Aulaire – un Périgordin – et de la marquise de Soyecourt, elle est également la nièce de la duchesse de Brunswick, née princesse de Nasau-Sassebruck. La future mariée est à la tête d'une fortune considérable du côté de sa mère, décédée, et ce mariage va apporter à Decazes un titre de duc danois, celui-ci ayant été précédemment fait comte en 1816, à l'occasion du mariage du duc de Berry. Le mariage est célébré dans la chapelle du Luxembourg, avec le plus grand cérémonial, le 11 août 1818.

Sur le plan politique, le duc de Richelieu obtient des puissances étrangères la signature d'un traité de paix, le 3 octobre 1818, mettant enfin un terme à l'occupation du territoire. On aurait pu imaginer que ce succès diplomatique aurait favorisé une stabilisation sur le plan intérieur. Il n'en fut strictement rien, bien au contraire. La nouvelle Chambre élue, à la suite de la dissolution de 1816, avait perdu de sa superbe. La mise en œuvre du principe de renouvellement par cinquième annuel, posé par la Charte, bien que non systématiquement appliqué, érodait cette majorité à chaque élection partielle au profit des constitutionnels, de la gauche. Le duc de Richelieu considérait qu'il était nécessaire de former une union sacrée avec les ultras si l'on voulait contenir la gauche. Or, cela supposait que l'on sacrifie Decazes, que l'on devait éloigner de Paris en l'envoyant comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Le roi ne supporta pas l'idée d'un tel éloignement et c'est finalement le duc de Richelieu qui partit.

L'insubmersible Decazes se retrouva dans le nouveau gouvernement du général Dessolles, comme ministre de l'Intérieur et auquel se trouvait rattachée la police générale. Decazes était de nouveau l'homme fort du gouvernement, bien décidé à gouverner au juste milieu, en « nationalisant la royauté et en royalisant la France ». Cependant, la majorité subit une nouvelle et grave érosion à l'occasion des élections de renouvellement partiel de septembre 1819, amenant à la Chambre une trentaine de nouveaux députés libéraux, parmi lesquels l'abbé Grégoire, ancien évêque constitutionnel de Blois dont l'élection horrifia la droite et les ultras. N'est-ce pas lui qui s'était écrié, à la tribune de la Convention « que les rois étaient dans l'ordre moral ce que sont les monstres dans l'ordre physique » ?

La seule façon d'arrêter cette dérive vers la gauche était, tant qu'il en était encore temps, de faire voter une nouvelle loi électorale supprimant le

principe de renouvellement par un cinquième annuel. D'où la constitution, par ordonnance du 19 septembre 1819 d'un quatrième ministère en quatre ans ayant pour mission essentielle de voter cette loi. Decazes en prenait la présidence. Il avait 40 ans. Il s'était hissé au pouvoir nonobstant la haine secrète du Pavillon de Marsan (lieu de réunion des ultras) et de ses affiliés, avec le soutien indéfectible du roi qui avait décelé en lui des qualités d'homme d'État.

L'ouvrage d'Ernest Daudet qui « dissèque » les échanges des notes intervenues, au jour le jour, entre les deux hommes, décrit un roi physiquement très diminué mais intellectuellement très affûté et attentif, extrêmement exigeant vis-à-vis de son ministre, tout en lui manifestant une confiance affectueuse. Le vieux maître apparaît particulièrement retors et son élève très doué. Le 15 février 1820, ce projet de loi, porté par le comte de Serre, grand orateur parlementaire du ministre de la Justice du nouveau gouvernement, est prêt à être présenté à la Chambre.

13 février 1820 : la chute

Tout le monde s'amuse car c'est la fin du Carnaval. Le duc de Berry, fils de Monsieur, est considéré comme le géniteur de la continuité dynastique car il a récemment épousé la jeune princesse Marie-Caroline de Naples, alors que le mariage de son frère, le duc d'Angoulême, avec la très austère Madame Royale, fille de Louis XVI est définitivement stérile.

Fig. 4. Le duc de Berry.

Charles, duc de Berry, est un curieux personnage (fig. 4). Il est, avec son père, la figure emblématique du Pavillon de Marsan et du cercle des ultras les plus radicaux. On le dit cyclothymique, pouvant passer, sans transition, de la bonhomie à la rudesse la plus violente, de l'excitation à l'abattement. Chef de corps des unités les plus prestigieuses de la maison militaire du roi, les hommes de rang et officiers subalternes craignent sa brutalité ; les officiers généraux connaissent son incompétence. Il est surtout fêtard et coureur ! On lui prête mille aventures du temps de l'exil. On prétend qu'il a eu une liaison quasi maritale avec une danseuse d'opéra avant son mariage. Il se murmure que le mariage ne lui a pas fait perdre le goût des danseuses d'opéra.

Fig. 5. Louis Pierre Louvel.

Le soir du 13 février 1820 donc, le duc de Berry assiste, dans la loge royale, avec son épouse, au grand spectacle de clôture du Carnaval donné à l'opéra, alors rue de Richelieu. À 11 heures, la duchesse décide de rentrer avant la fin du spectacle et fait appeler sa voiture. Son époux, le duc, l'accompagne jusqu'en bas des marches du théâtre où l'attend sa voiture et l'aide à y monter. Il s'apprête à retourner au théâtre où l'attendent, probablement, des réjouissances autres que conjugales. C'est alors que surgit un individu qui l'agresse et lui plante un poignard dans la poitrine. L'agresseur est immédiatement neutralisé et arrêté par le service d'ordre présent. Il s'agit d'un certain Louvel (fig. 5), ouvrier sellier de son état. Le duc de Berry fut installé dans l'appartement du régisseur du théâtre et son agonie dura toute la nuit. Au petit matin, il s'éteint devant la famille royale au complet qui l'a veillé toute la nuit. Dans une scène théâtrale, le roi assiste, au chevet de son neveu, aux derniers instants de son agonie. Le mourant sollicite du roi la grâce de son assassin et lui confie que sa femme est enceinte (son fils posthume, le futur comte de Chambord, naîtra en septembre 1820).

Louvel fut interrogé sans relâche ni, on l'imagine, ménagement afin qu'il dénonce ses commanditaires. Il assurera avoir agi seul aux fins d'éradiquer la race des Bourbons. La recherche de la vérité généra de nombreuses thèses complotistes remettant en cause la version officielle voyant dans cet assassinat l'œuvre d'un individu isolé et déséquilibré. Certaines de ces thèses complotistes ont présenté Decazes comme l'instigateur de ce crime, agissant, selon le cas, pour la franc-maçonnerie, pour les bonapartistes, voire pour la branche cadette des Bourbons qui arrivera au pouvoir à la faveur de la révolution de 1830.

En tous cas, les officines ultras se déchaînèrent avec un bel ensemble contre Decazes, dès le lendemain de l'assassinat dont elles le rendaient directement responsable. Elles tenaient leur vengeance, comme en témoigne, parmi d'autres, Chateaubriand qui, dans le *Conservateur* s'exclame : « les pieds lui ont glissé dans le sang ». À la Chambre, un député, ultra parmi les ultras, Clausel De Coussergues, demande sa mise en accusation « comme complice de l'assassinat du duc de Berry ». Rien, personne, ni même le roi, ne pourra arrêter la tempête. Decazes doit partir et, à l'instigation du duc de Richelieu, son successeur, il doit s'exiler à Londres où il est désigné ambassadeur.

Tout est fini. Le roi, qui le fera duc français pour lui marquer son affection intacte, lui adressera un dernier billet : « Adieu cher fils, c'est du fond d'un cœur brisé que je te bénis. Je t'embrasse mille fois ». Les deux hommes ne se reverront pas. Madame de Cayla succèdera à Decazes dans le cœur du roi. En perdant son favori, il perdit également la main sur la politique. Après le coup de barre à droite, donné par le nouveau gouvernement Richelieu, c'est le Pavillon de Marsan qui formera les ministères. Le roi s'éteint le 16 septembre 1824 à la suite d'une longue et douloureuse agonie. Son frère lui succède sous le nom de Charles X. Son intransigeance aboutira aux Trois Glorieuses de juillet 1830.

Assurément, comme témoin et acteur principal de cette période si troublée, Decazes aurait fait œuvre d'écrivain s'il avait pris le temps de se mettre en scène par la rédaction de ses mémoires.

Quoiqu'il en soit, on peut toujours spéculer sur ce qu'il serait advenu si l'assassinat de Louvel n'avait pas eu lieu. Decazes aurait-il eu le talent et l'autorité pour jeter les bases d'un régime parlementaire apaisé et ce régime aurait-il évité tous les soubresauts qu'a connu, au cours du XIX^{e} siècle, la marche vers la démocratie ?

A. B.

Bibliographie

DAUDET Ernest, 1899. *Louis XVIII et le duc Decazes*, Paris, éd. Plon.
LANGERON Roger, 1960. *Le duc Decazes, ministre du roi*, Paris, éd. Hachette.

Le séjour de Chester Himes à Arcachon en 1953 : un tournant dans sa vie d'auteur ? Des romans noirs à la « Série noire »

par Hubert BONIN

Bien que ses romans aient quelque peu perdu de leur notoriété face à de nouvelles générations d'auteurs, les policiers de Chester Bomar Himes (1909-1984) conservent les vertus d'évoquer des méthodes, des mœurs, des modes de vie, qui fleurent bon les années 1950-1960, tout comme des films de cette époque. Leur profil de « romans noirs », sombres, au sein de la « Série noire » bien connue, les situe d'emblée dans la catégorie des ouvrages dotés d'une profondeur certaine, au-delà des intrigues et des enquêtes. Les deux inspecteurs Gravedigger Jones et Coffin Ed Johnson, héros de ses polars, ont perdu de leur aura, mais, à leur époque, ils constituaient un tandem attirant nombre de lecteurs. Himes aura été par surcroît un auteur « transatlantique » car, comme beaucoup d'Afro-Américains « instruits », de romanciers et de musiciens, désireux d'échapper au manichéisme, voire au racisme, de leur pays, il aimait à fréquenter les capitales européennes, Londres et Paris.

Or Himes a séjourné aussi à Arcachon en 1953. Ce serait sans réel intérêt, même si une sorte de fan-club s'est constitué en Aquitaine [1] qui a analysé et célèbre cet événement… Le festival *Polar en cabanes* a été organisé pendant trois ans, en septembre, par Les Amis de Chester Himes, à Gujan-Mestras [2], avant son glissement, à partir de 2015, à Bordeaux (couplant littérature et cinéma), tandis qu'une autre manifestation prenait corps, *Thrillers à Gujan*… Pourtant, ces quelques semaines sur le Bassin auront constitué un tournant réel dans la carrière du romancier : c'est alors qu'il change de registre, qu'il passe des écrits sociologiques et quasi pamphlétaires dénonçant « le système » racialiste anti-Noirs (et anti-pauvres), d'un créneau de niche l'isolant du grand public, à des romans policiers où les critiques sociologiques et idéologiques se tapissent dans les recoins de l'intrigue et de l'environnement urbain et social.

Il faut retracer les circonstances de ce séjour à Arcachon, l'avant et l'après, c'est-à-dire comment le passage sur le Bassin, entre Paris, Londres et les États-Unis, aura servi de levier au talent et aux goûts d'un écrivain désormais promis à la célébrité auprès du large public lisant la « Série noire » en français ou achetant les éditions en anglais outre-Atlantique. Au fond, comme cela a été le cas pour plusieurs auteurs, un séjour sur les rives du Bassin aura été source de méditations sur son destin, son style, son mode de vie, ses propres ressorts psychologiques, son insertion dans la société. Permettre de méditer au cœur des arbres des forêts, au vent du large, à la vue du Cap Ferret et des îlots de sable, au soleil couchant : telle est la richesse d'un environnement propice autant à la réflexion autocentrée qu'à la détente, et Himes est venu y quérir ces deux aspects.

Himes avant Arcachon

Les frasques torrides du jeune Himes (né en 1909) aux États-Unis sont bien connues grâce à ses biographes [3], à son autobiographie [4] et même à une pleine page du *Monde* [5] en août 2016, mais aussi grâce aux études d'un spécialiste de la littérature francophone et américaine mêlant afro-américanisme et négritude, Ambroise Kom. Himes, résidant alors à Cleveland, est envoyé en prison dès ses 19 ans (pour des vols) [6] en 1928 et libéré en 1936 à 27 ans, condamné à des travaux manuels contraints, il se (re)construit

1. Ce festival a lieu en 2016 les 24-25 septembre. Voir le site http://www.lasofiaactionculturelle.org/evenementDetail-Polar_en_cabanes__salon_de_litterature_et_de_cinema_policiers-831-1-1-0-1.html
2. Voir l'article http://www.sudouest.fr/2011/12/27/en-souvenir-de-chester-himes-590794-2733.php
3. Lundquist, 1976 ; Milliken, 1976 ; Wilson, 1990 ; Kom, 1994 ; Sallis, 2002 ; Escande, 2013.
4. Himes, 1971-1972a, 1971-1972b, 1976a, 1976b.
5. Le Bars, 2016.
6. Himes, 1952.

cependant en trouvant un emploi dans un chantier naval californien, puis de petits boulots à Cleveland où il a épousé en 1937 Jean Johnson ; mais son couple pâtit de ses maigres revenus.

La reconstruction de Himes procède surtout d'une force de caractère et d'une capacité d'analyse sociale et d'introspection qui lui permettent de rédiger des textes décapants. Il a dévoré des romans noirs à la bibliothèque de sa prison (Dashiel Hammett, Raymond Chandler) mais aussi de la littérature (Dostoïveski, etc.). C'est de prison qu'il envoie des nouvelles au *Cleveland Daily News*, avant de rédiger des nouvelles publiées dans *Esquire* en 1934-1936, puis de se lancer dans des romans [7].

Tout autant que les films noirs de l'époque, ceux-ci sur le registre d'un exotisme de dureté et de cruauté, les écrits de Himes se veulent des œuvres de dénonciation des rapports plus qu'inégaux entre les couches sociales dont sont victimes avant tout les couches populaires noires [8]. C'est donc un écrivain engagé, voire révolté, avec des textes qui sont autant de témoignages. Néanmoins, le public, pour de tels écrits, reste restreint : les élites blanches ne sont guère portées à les dévorer, sauf quelques strates, et la masse noire, en fait, n'a que peu accès à ce genre de littérature « instruite ».

Paradoxalement, les « élites » ou classes moyennes noires semblent rejeter un auteur qui les réduit à leur différenciation raciale et se veut trop critique par rapport au système de mobilité sociale, en particulier dans *The Lonely Crusade* (1947) – alors que des romanciers situés sur un créneau thématique proche marchent mieux, comme Ralph Ellison. *If We Hollers Let Him Go* (1945), par exemple, est révélateur des mentalités de Himes : son [non-] héros, chef d'équipe dans un chantier naval, finit par gâcher toutes ses chances professionnelles, sentimentales et amicales par un comportement où le ressentiment racial et social conduit à l'aveuglement et même à la violence.

> « Si je ne pouvais pas vivre aux États-Unis en égal dans l'esprit, dans le cœur et dans l'âme des Blancs, si je ne pouvais pas me dire que j'avais la latitude de faire tout ce qu'un Américain peut faire, d'atteindre aussi haut que la citoyenneté américaine le permet à n'importe qui, il n'y aurait jamais rien de bon à attendre pour moi de ce pays [9] ».

On comprend qu'on puisse aller jusqu'à prétendre que son « marché » ne peut qu'être étroit, surtout dans l'après-guerre marqué par l'exaltation du patriotisme, la montée de l'anticommunisme et un durcissement raciste. On peut admettre la grogne de son éditeur : celui-ci a l'impression de produire des livres sans débouché et de procurer à son auteur, qu'il apprécie pourtant

---

7 *If We Hollers Let Him Go* (1945) ; *Lonely Crusade* (1947) ; *Cast the First Stone* (*Yesterday Will Make you Cry*) (1952) ; *The Third Generation* (1954).
8. Kom, 1978.
9. Himes, 1996, p. 233.

beaucoup, des à-valoir peu amortis par de trop chétives rentrées commerciales. C'est *The Dilemma of the Negro Writer*, titre d'une conférence qu'il délivre à l'université de Chicago en 1948.

Au tournant des années 1950, « le modèle éditorial » de Himes est dans une sorte d'impasse ; on peut penser qu'il piétine. Son « établissement » social est réel, mais son couple bat de l'aile – *The Primitive* (*La fin d'un primitif*, 1955) évoque d'ailleurs une relation destructrice entre une Blanche et un Noir. Ses trois premiers romans sont peu vendus ; les pesanteurs du racisme ambiant lui deviennent insupportables, y compris dans le Connecticut et à New York entre lesquels il alterne, car il y ressent l'hostilité des Blancs libéraux et des Noirs intégrés. Son tapuscrit *The Black Sheep* circule d'éditeur en éditeur sans succès. Or, pour vivre, il doit accepter pendant plusieurs années des « petits boulots » qui le prolétarisent.

Son texte *The Third Generation* est finalement accepté par un éditeur en 1952 sous condition de mises au point, mais cette autobiographie commentée le fâche avec sa famille et il gaspille son à-valoir dans une relation tourmentée et éphémère avec une New Yorkaise originale, Vandi Haygood [10], dans les années 1940. Heureusement, *The Black Sheep*, devenu *Cast the First Stone* puis *Yesterday You make You Cry,* est publié en 1952, d'où une avance correcte (1 200 $).

Il traverse l'Atlantique sur le paquebot *Île de France* : il embarque le 3 avril 1953 et arrive à Paris le 11 avril 1953, où il loge dans un hôtel près du jardin du Luxembourg. Paris lui apparaît positivement : il fréquente les cercles d'auteurs et d'érudits passant des mois et des années en France, tel Dick/ Richard Wright, alors considéré comme un romancier au grand potentiel, qui est traduit chez Gallimard et vient de publier *The Outsider* ; Richard Baldwin ou William Gardner Smith, à Paris [11] depuis 1951. Il y côtoie surtout Yves Malartic (de son vrai nom : Jean Lamour), le traducteur de John Dos Passos, Sinclair Lewis et Upton Sinclair. Or Malartic a traduit en 1951 *The Lonely Crusade*, qui est paru en France en 1952. En effet, des éditeurs parisiens ont publié ses romans dénonciateurs et sociétaux dès 1948 (*S'il braille, lâche-le*, Albin Michel, 1948 ; *La croisade de Lee Gordon*, Corrêa, mars 1952, dans la collection « Le chemin de la vie » dirigée par Maurice Nadeau). Comme d'autres Afro-Américains [12], artistes, écrivains et musiciens, il se laisse séduire par l'Europe, qu'il a pu rejoindre grâce à l'avance qu'il a perçue. « Je comptais m'engager dans une vie nouvelle, sinon avec enthousiasme, du moins avec

---

10. Himes, 1971-1972b, p. 137. Cette intrigue est évoquée dans *The Primitive*.
11. Smith vient de publier *Anger at Innocence*, traduit en français (*Malheur aux justes*). Malgré de sérieuses difficultés financières, il continue d'écrire, menant une existence bohême au Quartier latin. Sa situation s'améliore avec la publication de son troisième roman *South Street*, inspiré de son enfance dans le quartier noir de Philadelphie, et son embauche à l'Agence France-Presse en 1954, où il entame une carrière au service étranger.
12. Voir le livre témoignage : Stovall, 1956.

espoir et surtout l'impression de m'évader », confie-t-il dans ses mémoires [13], mais sans avoir à recevoir de leçons : « *I think I know the American blacks better than any European will ever know them, and I resent all white chauvinist Europeans who pretend to be authorities on the American race problem* [14] ».

Il peut rencontrer son traducteur Malartic, fréquenter le monde de l'édition. C'est ainsi qu'il se trouve à la croisée des chemins, face à ce qu'on appelle en management « une fourchette stratégique ». Quelle vie personnelle suivre ? Doit-il prolonger sa liaison avec Vandi Haygood, qu'il revoit à Paris ? Quel style de littérature choisir ? Quel type d'intrigue déterminer en cas d'écriture de romans ?

Malartic a été directeur de la collection de romans policiers « Série rouge », publiée chez l'éditeur Morgan en 1949-1951 pour concurrencer la « Série noire » et accueillir des polars anglais et américains ; et lui-même est auteur de romans. Il est aussi traducteur de romans depuis l'espagnol et l'anglais. Il est enfin au cœur de la communauté parisienne d'intellectuels, d'auteurs et d'éditeurs. C'est donc lui qui conseille à Himes de réfléchir à sa « fourchette stratégique », de prendre du temps pour jauger son portefeuille de savoir-faire et soupeser les pistes vers lesquelles il pourrait réorienter son capital de talents. À 44 ans, il serait temps d'aborder une quatrième étape de sa vie – après une adolescence troublée, les années de prison et sa période de romancier noir.

Himes à Arcachon

Son entourage parisien incite Himes à soupeser les termes de sa « reconversion », et Malartic lui fournit une occasion idoine, celle de méditer à Arcachon. C'est précisément dans la maison possédée par Yves et Yvonne Malartic à Arcachon que Himes vient passer deux mois au printemps 1953, à partir du 6 mai, comme il le raconte dans son autobiographie [15]. Or il a rencontré sur le bateau entre New York et Le Havre Alva Trent van Olden Barneveldt, une auteure en puissance, qui languit d'un compagnon – car son couple est en instance de divorce aux Pays-Bas –, d'un style d'écriture et d'un éditeur. Il en devient le mentor sentimental et scriptural : « *She has been so very hurt by life* [16] ». Elle le rejoint à Arcachon, consacré école de vie et de roman pour le couple. Aussi ce séjour à Arcachon doit-il offrir à Himes le répit, la détente et le calme nécessaires pour esquisser une nouvelle vie – et ce, sur tous les registres.

13. Citation extraite de : Malartic, s.d.
14. « Je crois que je connais les Afro-Américains mieux que n'importe quel Européen, et j'éprouve du ressentiment envers tous les Européens blancs et chauvinistes qui prétendent pourtant être des autorités en la matière du problème racial américain », Himes, 1971-1972b, p. 162.
15. Himes, 1971-1972b, p. 224-248.
16. Himes, 1971-1972b, p. 162. « Elle a tant souffert de la vie jusqu'à présent ».

Une vie sereine

Et c'est ce que Himes fait ! Le couple séjourne chez Yves Malartic, dans la villa *Madiana*, rue Jean-Michelet, au nom peut-être inspiré de Madiana à Fort-de-France à La Martinique (fig. 1). Himes consacre une trentaine de pages de son autobiographie à ce séjour. Il en évoque de bons moments, qui contribuent à la reconstruction de son équilibre physique et psychique : une gigantesque omelette mêlant huîtres et œufs, un tonneau de bordeaux, etc. L'inconfort de la vie domestique (un lit inconfortable, toilette dans un tub dans le jardin, glacière) correspond au niveau d'équipement de nombre de maisons de vacances de l'époque, avant le bond des équipements de la société de consommation, dans ce qui est alors un quartier surtout populaire, avec des pêcheurs, de petites maisons, une vie simple. Un point piquant est que le patron du Parti communiste français, Maurice Thorez, de retour de ses deux années de traitement (après son hémiplégie) en URSS, vit lui aussi en avril 1953 à Arcachon ; mais cet homme d'extrême-gauche séjourne dans un quartier chic et dans une villa fréquentée par « la haute »…

Himes, un Noir, rappelons-le, et sa compagne, une Blanche, déambulent normalement dans Arcachon et suscitent, confie-t-il, une certaine curiosité des habitants, notamment des enfants, de cette station, peu ou prou élitiste pour ce qui concerne ses résidents temporaires. Les habitants de L'Aiguillon, populaires et petits-bourgeois à cette époque quant à eux, ne manquent pas eux aussi de regards d'abord étonnés, mais sont toujours courtois et même sympathiques, relate Himes, qui peut donc profiter de son séjour sans souci sur ce registre relationnel. Himes devient un bon consommateur d'huîtres,

Fig. 1. La villa *Madiana* à Arcachon.

fréquente des hôtes sympathiques et conviviaux, fait même un peu de voilier – sans grand talent – et visite la station dans la voiture de voisins accortes. C'est une balnéarité de détente et même de sérénité :

> « *All in all, our two months there had been exquisitely happy and satisfying, and, for a short time, I had become completely free of my soul brothers' envy and jealousy and intrigues, and my fellow countrymen's obsession with the "Negro problem"* […]. *We hated to have to leave Arcachon* [17] ».

Mais des membres de la famille de Malartic doivent s'installer dans la villa *Madiana*, trop petite pour permettre une telle vie commune, et Himes quitte L'Aiguillon dès le 1er juillet.

Une vie studieuse

En ce qui concerne l'écriture, Himes se consacre à deux tâches à Arcachon : de son côté, il met la dernière main au manuscrit de *The Third Generation*, comme exigé par son éditeur new yorkais. Il en corrige un jeu d'épreuves ; mais il doit surtout peaufiner la fin de l'ouvrage ; en effet, une première version a été rejetée par l'éditeur. Il met donc au point une seconde version – et un roman policier récent [18] est allé jusqu'à imaginer qu'il aurait d'abord rédigé un texte qu'il aurait jeté, que ce manuscrit aurait été en fait sauvegardé et que sa quête donnerait lieu à une compétition entre érudits tournant à la tragédie criminelle…

Himes aide en sus sa compagne à structurer son propre texte, où elle relate la collaboration de son mari avec l'Occupant nazi durant la guerre, alors que, elle-même, était d'esprit Résistant. Les biographes vont jusqu'à affirmer que, au fond, son texte, *The Golden Chalice*, est quasiment de la main de son compagnon…, ou que, tout au moins, son architecture lui est due. Il est publié sous le titre *Garden Without Flowers* en 1957 chez *Beacon Press of Boston*. Ce séjour aura donc comporté des plages de détente et des plages de travail intense, mais le calme de la maison et de son jardin favorise une telle créativité et une telle ardeur.

Arcachon lui aura permis de clore le deuxième chapitre de sa vie. Le premier avait été constitué de ses aventures de jeunesse. Ce deuxième a englobé la fin de ses quatorze ans de vie avec sa première femme, quelques amours peu ou prou fugaces, et, surtout, sa tentative de publier des romans sociétaux et âpres, dont chaque publication aura été un combat ardu et finalement un peu

---

17. Himes, 1971-1972b, p. 243. « Au bout du compte, les deux mois que nous avons passés là ont été extrêmement heureux et nous ont comblés, et, pour un peu de temps, j'ai réussi à me libérer complètement de l'esprit de mes frères Afro-Américains fait d'envie, de jalousie et d'intrigues, et d'une obsession du "problème noir" […]. Nous étions fort mécontents de devoir quitter Arcachon ».
18. Darnaudet, 2015.

vain, faute de débouchés substantiels. Arcachon et sa relation avec Malartic le poussent à se convaincre de la nécessité d'une reconversion. Il faut l'ancrer en France, en tirant parti de son tout récent capital relationnel à Paris dans le monde de l'édition. Une fois terminés les chantiers en cours (*The Third Generation*, qui sort en 1954 ; *The Primitive*, qui sort en 1955 et relate ses amours agités avec sa compagne américaine pendant plusieurs années, Vandi Haygood), il doit mettre fin à cette succession de romans autobiographiques et plutôt « miséreux » et entamer la construction d'un nouveau pan de son œuvre, entièrement novateur.

C'est bien à Arcachon que ce tournant commence à être conçu, réfléchi, assumé. Désormais, l'écriture de protestation raciale et sociale doit se couler dans l'écriture d'intrigues policières. Le lecteur n'est plus le témoin de drames ou tragédies suivies avec passion et dénoncées au premier degré. Il voit ces drames ou tragédies au second degré, par l'intermédiaire d'une intrigue de roman policier et à travers les deux « bons héros » qui maintiennent l'ordre en contenant le désordre sociétal et racial d'un Harlem sombre mais inséré dans l'ordre américain par le biais de deux membres noirs des forces de l'ordre. On glisse d'un pessimisme stérile à un pessimisme positif, où l'action policière encadre ressentiments et violence, autant que faire se peut.

Himes après Arcachon

Certes, dans les mois qui suivent, Himes se déplace sans cesse, à Londres en juillet 1953, à Majorque avec Alva Trent en février 1954, repasse quelques jours à Arcachon, file à Londres, puis retourne à New York en janvier 1955. Mais il quitte les États-Unis pour Paris dès le 14 décembre 1955. C'est là que, tandis qu'y paraissent les traductions de ses romans américains, le patron de la « Série noire », chez Gallimard, Marcel Duhamel, le convainc en 1957 de passer à l'acte, de mettre en œuvre la troisième étape de sa vie littéraire (et personnelle en sus).

> « Dans un couloir de chez Gallimard, il rencontre le traducteur de *S'il braille lâche-le*, Marcel Duhamel, directeur de la "Série noire", qui lui conseille d'écrire des romans policiers, l'assure qu'il en est capable et lui avance une grosse somme d'argent. En désespoir de cause, Chester accepte : il écrit son livre en un mois, touche son à-valoir et apporte un second roman dès le 1er mai 1957 [19] ».
>
> « *I had the creative urge, but the old, used forms for the black America writer did not fit my creations. I wanted to break through the barrier that labelled me as a "protest writer". I knew the life of an American black needed*

19. Malartic, s.d., p. 4.

> *another image than just the victim of racism. We were more than just victims. We did not suffer, se were extroverts. We were unique individuals, funny but not suffering* […]. *We had a tremendous love of life* [20] ».

Il se lance par conséquent dans la rédaction de romans policiers. Un arrière-fond sociétal, voire racial, y assure la fidélité à ses préoccupations antérieures [21]. Le jeu d'intrigues musclées et passionnantes se révèle apte à séduire une masse de lecteurs. Le premier de ces polars est publié en 1957 : *For Love of Imabelle* ou *The Five Cornered Square* (*La reine des pommes* [22], « Série noire », en 1959, Grand Prix de la littérature policière). Le deuxième sort en 1959 : *The Real Cool Killers* ou *If Trouble Was Money* ; en français : *Il pleut des coups durs*, 1959.

Y surgissent deux personnages qui donnent de la chair à l'intrigue, les inspecteurs Coffin Ed Johnson et Grave Digger Jones (Ed Cercueil Johnson et Fossoyeur Jones, en français), « deux policiers désabusés de Harlem qui débusquent la crapulerie et dénoncent la violence tout en la pratiquant [23] ». Leurs noms expliquent le titre du recueil *Cercueil et Fossoyeur. Le cycle de Harlem*, paru chez Gallimard en 2007 (collection « Quarto »), qui regroupe les sept premiers de ces romans. Deux ans et demi après son séjour à Arcachon, Himes devient *ipso facto* l'équivalent de Dashiel Hammett (qui a percé dans les années 1920) et Raymond Chandler, en un retournement de situation fantastique.

> « *The detective novel was perfectly suited to the abruptness, violence, and melodrama that had been considered failings in Himes's earlier writings, and the setup of black detectives supervised by white senior officers in Harlem allowed him to explore racial inequities in the guise of entertainment. Through his powerful black detectives, Himes could redress grievances where before he had been helpless* [24] ».

Ce séjour à Arcachon-L'Aiguillon en 1953 marque un tournant dans sa vie. Il prend conscience de l'impasse de sa vie personnelle, entre deux modes de

---

20. Himes, 1976a. « Je ressentais un besoin de créer, mais les formes anciennes, usées, de l'auteur afro-américain ne correspondaient plus à mon sens de la création. Je désirais briser la barrière qui me cantonnait dans la qualification d'"écrivain protestataire". Je reconnaissais que la vie d'un Afro-Américain méritait une autre image que juste celle d'une victime du racisme. Nous étions bien plus que seulement des victimes. Nous ne souffrions pas de l'intérieur, d'où notre tempérament extraverti. Nous étions des individus uniques, drôles mais non rongés de douleur [...]. Nous avions un amour terrible de la vie ».
21. Ndongo Onono, 2007 et 2010.
22. Le dessinateur Wolinksi en avait tiré une bande dessinée au début de sa carrière.
23. « Chester Himes », Wikipedia, p. 1.
24. Wilson, 1990, p. 113-115. « Le roman policier collait parfaitement à la brutalité, la violence et le drame qui avaient été considérés comme des situations d'échec dans les premiers écrits de Himes, et la situation d'inspecteurs noirs encadrés par des officiers supérieurs blancs à Harlem lui permettait d'explorer les inégalités raciales en situation, en complément de son intrigue. À travers la personnalité de ses inspecteurs noirs puissants, Himes pouvait compenser les souffrances devant lesquelles il avait été impuissant auparavant ».

vie, deux femmes, deux continents, deux capitales (New York-Harlem, Paris). Il atteint le bout de l'impasse de sa vie éditoriale, puisque son roman se heurte aux refus d'éditeurs, lassés par ses romans sombres. Aussi ses passages à Paris, entre deux séjours à Arcachon, et ses contacts avec Yves Malartic ouvrent-ils la voie à une inflexion stratégique décisive, initiée par la rencontre avec Marcel Duhamel : de romancier noir, il devient un praticien des romans policiers de la « Série noire ». Les vents de la côte de l'Aquitaine auront porté Himes vers un nouveau genre littéraire et vers sa gloire. Cependant, la vie de Himes reste agitée, et il lui faut plusieurs années pour qu'elle s'apaise, grâce aux revenus procurés par ses romans policiers et à une seconde épouse, Lesley. Mais ce ne sera pas Arcachon qu'il choisit pour l'ultime étape de sa vie, car il s'installe en Espagne en 1965, dans la province d'Alicante, où il décède en 1984.

H. B.

Bibliographie

Darnaudet François, 2015. *Autopsie d'un bouquiniste. Menace sur Arcachon*, Gudensberg-Gleichen (Allemagne), Wartberg, collection « Zones noires ».

Escande Sylvie, 2013. *Chester Himes, l'unique*, Paris, L'Harmattan, collection « Sang maudit ».

Himes Chester, 1952. *Cast the First Stone*, republié sous le titre *Yesterday Will Make You Cry,* New York, Coward MacCann.

Himes Chester, 1971-1972a. *The Autobiography of Chester Himes*, Garden City-New York, Doubleday.

Himes Chester 1971-1972b. *The Quality of Hurt.* Tome 1. *The Early Years*, New York, Thunder's Mouth Press.

Himes Chester, 1976a. *My Life of Absurdity*, New York, Doubleday.

Himes Chester, 1976b. *Regrets sans repentir*, Paris, Gallimard (rééd. 1979, 1997) (trad. Yves Malartic).

Himes Chester, 1996. *S'il braille, lâche-le…*, Paris, Gallimard, Poche « Folio ».

Kom Ambroise, 1978. *Le Harlem de Chester Himes*, Sherbrooke (Canada), Naaman.

Kom Ambroise, 1994. *Le cas Chester Himes*, Paris, Éditions nouvelles du Sud.

Le Bars Stéphanie, 2016. « Himes, plume de bagnard », *Le Monde*, 7 août 2016, p. 21.

Lundquist James, 1976. *Chester Himes*, New York, Ungar.

Malartic Yves, s. d. « Une vie pas comme les autres », notice biographique de Chester Himes (http://roger.martin.ecrivain.pagesperso-orange.fr/Hbd/Html/hbd8-9_une_vie_pas_comme_les_autres.htm).

Milliken Stephen, 1976. *Chester Himes: A Critical Appraisal*, Columbia, University of Missouri Press.

Ndongo Onono Côme, 2007. *Chester Himes. Tragédie et oralité*, Paris, Publibook.

Ndongo Onono Côme, 2010. *L'esthétique de Chester Himes*, Paris, Publibook.

Sallis James, 2002. *Chester Himes : une vie*, Paris, Payot-Rivages.

Stovall Tyler, 1956. *Paris Noir: African Americans in the City of Light*, Boston, Houghton Miffin.

Wilson Matthew Lawrence, 1990. *Chester Himes, Author and Civil Rights Pioneer*, Los Angeles, Melrose Square Publishing Company, « Black American Series ».

Arcachon au miroir de l'œuvre dannunzienne

par Armelle BONIN-KERDON

Le poète, dramaturge et romancier italien Gabriele d'Annunzio séjourna à Arcachon dans le quartier du Moulleau, de 1910 à 1915, par intermittence. Le lieu eut une forte influence sur lui puisqu'il y rédigea trois œuvres en français [1] sur la dizaine produite pendant son séjour, et que plusieurs d'entre elles en sont directement inspirées. Un récit autobiographique, *Contemplation de la mort* (1912), éclaire le *Martyre de Saint-Sébastien,* « mystère » mis en musique par Claude Debussy, écrit à la villa *Caritas* en 1911, ainsi que le roman *La Léda sans cygne* (1913), dont l'intrigue se déroule en grande partie à Arcachon.

De son côté, d'Annunzio eut une forte influence sur le lieu ; déjà célèbre quand il y arriva, à 47 ans [2], son comportement fut diversement apprécié. Admiré pour son talent, aimé des humbles pour sa générosité, recherché par les élites pour son hospitalité somptueuse et sa conversation brillante, il laissa aussi une image négative, choquant par ses frasques sentimentales et par ses nombreux impayés chez ses créanciers, commerçants et artisans. La postérité locale lui fut pourtant favorable : une plaque fut apposée en mars 1931 sur le mur de la villa Saint-Dominique, son principal lieu de séjour, dont l'allée bordière fut baptisée de son nom et décorée d'un buste à son effigie. Son souvenir est encore vivace auprès des Arcachonnais [3].

---

1. *Le Martyre de Saint-Sébastien* («J'ai voulu pour une fois me donner le plaisir magnifique de travailler avec mes outils les plus aiguisés une belle matière d'outremonts » dit-il dans le prologue à propos de la langue française), *La Pisanelle* et la version française de *Il Ferro*, c'est-à-dire *Le chèvrefeuille*.
2. « L'heure de la maturité », comme il l'écrit dans *La Léda sans cygne* ; il est né à Pescara sur la côte adriatique en 1863.
3. Ne serait-ce que parce que son palefrenier italien Secundo Gabrielli avait épousé sa femme de chambre Germaine Dulas, une autochtone, en 1913.

Pour étudier le double mouvement, intéressant pour l'historien, du lieu source d'inspiration au lieu reflété par l'œuvre, nous nous demanderons d'abord pourquoi un Italien en pleine gloire a choisi de « s'exiler » dans ce qu'il appelle « l'extrême Occident [4] » ; nous expliciterons ensuite en quoi ce « topos » a pu nourrir sa création, et enfin nous regarderons les écrits de d'Annunzio comme des sources historiques de la Belle Époque, illustrant la balnéarité arcachonnaise.

Le choix d'un lieu propice à la création

Un « asile de paix et de beauté [5] »

C'est l'artiste-peintre américaine Romaine Brooks qui a fait venir d'Annunzio au Moulleau à l'été 1910 en louant pour la saison le chalet-villa Saint-Dominique [6] (fig. 1). Une hypothèse annexe est qu'Arcachon lui ait été suggéré comme lieu de villégiature par une connaissance locale, rencontrée en Italie, Roger Cazaubon, quand ce dernier était professeur de français à Pise et à Florence. Quoi qu'il en soit, d'Annunzio se réfugie sur le Bassin pour fuir

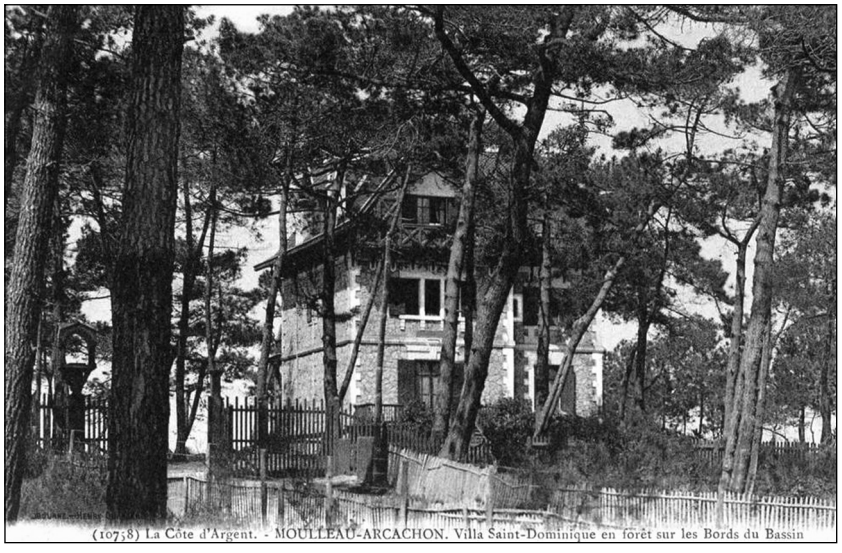


Fig. 1. La villa Saint-Dominique à Arcachon.

4. *La Léda sans cygne.*
5. Expression d'Albert de Ricaudy, président de la première Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch, dans *L'Avenir d'Arcachon*, 29 décembre 1929.
6. Chevallier, 2013.

ses nombreux créanciers italiens, ainsi que sa maîtresse du moment, Natalia de Goloubev, « l'amie tourmentante » de *La Léda sans cygne*. Celle-ci le rejoint finalement, sans toutefois cohabiter avec lui, avec l'argent fourni par son mari, bienvenu pour le train de vie du poète.

Il a le sentiment de recommencer une vie : « J'ai trouvé ce renouveau dans une province de France tendre et recueillie », dit-il dans l'un de ses rares interviews [7] ; « j'y vais revenir, j'y chercherai le repos ». En effet, il y cultive, du moins au début, un certain anonymat : c'est son secrétaire Tom Antongini qui signe les baux de location des villas, et il apparaît sous le pseudonyme de Gui d'Ardres [8]. « Il désire n'être troublé par rien ni personne », écrit *L'Avenir d'Arcachon* [9]. Ses visiteurs doivent franchir trois portails et sont soigneusement filtrés par les domestiques, notamment sa gouvernante et confidente Aélis Mazoyer, qu'il fait venir de Montmartre en 1911.

Pourtant, il mène à Arcachon une vie mondaine (concerts [10] et chasses à courre) (fig. 2), malgré la réticence de la bourgeoisie bordelaise à son égard [11], et est vite repéré comme célébrité : « Les bateliers du Bassin, comme les cochers de la forêt désignent [sa maison] du doigt au promeneur [12] ». « Les

Fig. 2. Le casino de la Plage à Arcachon.

7. Interview au *Temps* retranscrit dans *L'Avenir d'Arcachon* du 21 mai 1911.
8. Voir Herlin, 2006 ainsi qu'une lettre du 23 septembre 1910 à son traducteur français Georges Hérelle : « Je suis ici incognito pour avoir la paix ».
9 *L'Avenir d'Arcachon*, 4 décembre 1910.
10. Aux casinos de la Plage et Mauresque, ou au Grand Hôtel ; il est souvent au premier rang et donne le signal des applaudissements : voir *L'Avenir d'Arcachon*, 8 avril 1923.
11. Elle lui reproche de « corrompre » Le Moulleau.
12. *L'Avenir d'Arcachon*, 23 novembre 1913.

paysans landais [13] avaient pour moi de la sympathie ; lorsque je passais dans les clairières de la forêt, ils disaient : "c'est l'Italien, avec un grand I" [14] ».

Un refuge italianisant

Souvent, l'exilé a la nostalgie de son Italie natale, « le sentiment poétique de la patrie [15] ». Il a voulu à Saint-Dominique recréer l'atmosphère de sa villa florentine *La Capponcina*, en faisant venir livres, bibelots et vêtements, grâce à la générosité de Romaine Brooks. La culture gréco-latine ne le quitte jamais : dans son bureau trône une réplique de l'Apollon de Piombino, décrit dans *La Léda sans cygne,* et des devises antiques sont inscrites sur les meubles. « Les mythes de ma race [16] venaient envahir les solitudes sans histoire », dit le personnage principal du roman. Léda est d'ailleurs une figure mythologique, habituellement accompagnée de Zeus sous forme d'un cygne ; ici, ce sont les lévriers blancs du poète qui en tiennent lieu et qui sautent au cou de l'héroïne.

Les paysages du Pays de Buch lui rappellent son pays. Pour son « imagination nourrie par la Méditerranée », sa côte est similaire à celle de son Adriatique natale, mais elle lui fait surtout penser à celle de la Toscane, la Maremme [17], « pays de sable et de résine qui s'étend au long de la mer pisane [18] ». Il en est de même pour l'intérieur : « Les pins, les dunes légères aux harmonieux contours me rappelaient mes chères campagnes de Pise [19] ».

Une autre réminiscence italienne peut être évoquée à partir d'un détail de *Contemplation de la mort*, celle de Saint-François à Assise. D'Annunzio n'est pas religieux au sens classique du terme, et il passe souvent pour un blasphémateur. Mais, doté d'une solide culture chrétienne, comme on le constate dans *Le Martyre de Saint-Sébastien*, il est fasciné par le mystère christique. À Saint-Dominique, il se lie d'amitié avec son hôte Adolphe Bermond, du tiers-ordre dominicain [20], qui décèle chez lui un goût pour le mysticisme et entreprend de le ramener dans le « droit chemin » catholique. Cela ne peut durer puisque, au bout d'un an, Bermond meurt, mais c'est en l'honneur de sa mémoire [21] qu'il écrit le récit atypique *Contemplation de la mort.* Il y cite la colline de la chapelle dominicaine de Notre-Dame des Passes [22] au Moulleau (fig. 3),

13. Quand d'Annunzio utilise ce terme, c'est au sens paysager et géographique (Landes girondines).
14. *L'Avenir d'Arcachon*, 16 novembre 1919.
15. *La Léda sans cygne.*
16. Au sens de « mon peuple », « ma civilisation », quant aux « solitudes sans histoire » ce sont celles du Pays de Buch.
17. *La Léda sans cygne*. La Maremme est la plaine littorale toscane le long de la mer Tyrrhénienne.
18. *Contemplation de la mort*.
19. Interview de d'Annunzio dans *L'Avenir d'Arcachon*, 16 novembre 1919.
20. Troisième partie de l'ordre, la « séculière » (outre les frères et les moniales, il y a des auxiliaires laïcs), c'est l'origine du nom de la villa qu'il a fait construire en 1898.
21. Ainsi que de celle d'un autre ami Giovanni Pascoli.
22. Il s'agit de sa première version, avant son agrandissement en 1929 ; voir Bonin-Kerdon, 2015.

qui lui rappelle « une autre chapelle, au milieu d'une autre forêt », celle de la Portioncule au temps de Saint-François sur les hauteurs d'Assise en Ombrie. La forêt de La Teste-de-Buch avait, elle aussi, au XVI[e] siècle, reçu la visite d'un moine franciscain, Thomas Illyricus, qui y avait créé un ermitage et la première « chapelle des marins » de Notre-Dame d'Arcachon. D'Annunzio ne fait aucune allusion à ce fait, qu'il ne connaissait peut-être pas, car il n'aimait pas s'attarder au centre-ville. Incontestablement, c'est plutôt lui-même qu'il assimile à un moine, un moine de *scriptorium*, non point copiste mais inventif. À la porte d'entrée de Saint-Dominique figure une statuette de moine encapuchonné, qui est son avatar, puisqu'elle est ôtée quand il est présent.

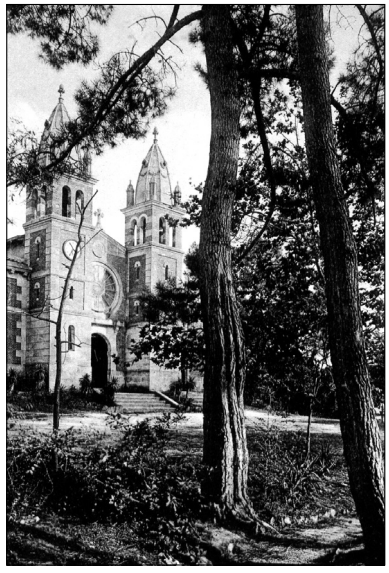


Fig. 3. La chapelle Notre-Dame-des-Passes.

Une retraite pour le moine de l'écriture

À la villa *Caritas*, puis à la villa Saint-Dominique, d'Annunzio recherche dans le quartier excentré du Moulleau « une claustration laborieuse » dont il s'impose la « règle [23] » : dès le mois de décembre 1910 [24] , *L'Avenir d'Arcachon* précise qu'il est « désireux de se livrer tout entier à ses pensées, à ses méditations, ou à ses travaux ». Le héros de *La Léda sans cygne,* son double, proclame sa « sage résolution de ne pas retomber en tentation » (la vie mondaine, érotique ?) et, dans *Contemplation de la mort*, on trouve l'expression : « La discipline ascétique, à laquelle je m'étais astreint des jours et des nuits ». À un journaliste de *L'Excelsior* en 1911, il parle du « charme prenant » de cette « campagne », propre à « écarter » l'âme « des désirs des tentations des villes ».

Dans les moments où il se concentre pour écrire [25], en général la nuit (« je faisais de la nuit le jour », dit le héros de *La Léda sans cygne)*, il s'enferme dans son bureau du premier étage de la villa Saint-Dominique, antre dédié à la

23. *La Léda sans cygne*.
24. Édition du 4 décembre 1910.
25. Ils peuvent durer plusieurs mois d'affilée.

création, décoré de ses objets familiers. Sa devise est « *per non dormire* » (pour ne pas dormir), et sur les murs figure l'inscription *Ecce Deus,* parodiant l'*Ecce homo.* Contrairement à ce que pourrait nous suggérer son ego démesuré, il ne se prend pas pour Dieu, mais invoque le Dieu de l'inspiration, comme le pense l'écrivaine Marie de Régnier [26]. Il écrit, dans *La Léda sans cygne* : « Un souffle de création monstrueuse haletait entre mes murs couverts de volumes ». Il est en effet entouré, dans cette « pièce monastique », de milliers d'ouvrages et d'estampes (comme les reproductions de la Léda d'Ammanati de 1535 conservée au musée du Bargello à Florence) [27]. La table et les bibliothèques sont l'œuvre de l'ébéniste arcachonnais Sausset.

Même quand il n'est pas en période de création intense, d'Annunzio aime avoir un emploi du temps régulier, dans ce havre hors du temps et de l'espace qu'il s'est choisi pour abriter sa tranquillité. Il profite alors du « bienfait d'un air très pur », de « la facilité des longues promenades [28] » que lui offre le Bassin d'Arcachon. Le matin, il sillonne lande et rivage : « Il parcourait à cheval les sentiers de la forêt, on aimait voir courir sur la plage ses grands lévriers blancs, arqués et bondissants [29] » (fig. 4). L'après-midi est consacré à la lecture et/ou à la musique, car c'est un pianiste virtuose. Chez lui,

Fig. 4. Gabriele d'Annunzio et ses lévriers.

26. Houville, 1915 (Gérard d'Houville est le nom de plume de Marie de Régnier).
27. On peut avoir une idée de son bureau en allant au *Vittoriale degli italiani* à Gardone Riviera sur le lac de Garde, dernière résidence de d'Annunzio, transformée en fondation-musée.
28. *L'Excelsior*, 11 février 1911.
29. *L'Avenir d'Arcachon*, 5 septembre 1915.

tous les sens sont importants : ils lui permettent d'embrasser la totalité de son environnement et de le transformer en objet littéraire.

Un paysage source d'inspiration

La source d'inspiration principale de d'Annunzio est le paysage naturel, avec lequel l'auteur est en symbiose, dans une sorte communion panthéiste.

La mer : le goût de l'infini

À l'époque de d'Annunzio, Saint-Dominique est la dernière maison la plus orientale sur le rivage du Moulleau au sommet d'une petite éminence sableuse [30]. Depuis son parc, il bénéficie d'une vue panoramique sur la mer, qui le fascine. « L'air et l'eau se confondant tour à tour l'un dans l'autre, semblent ne former qu'un seul élément vide », écrit-il dans *Contemplation de la mort* ; « l'eau basse ne respirait plus, mais, immobile, reflétait le ciel immobile », dans *La Léda sans cygne*. Les éléments se mélangent, et lui-même veut se fondre en eux : « Veuille le dieu [de l'inspiration] que […] je parvienne à surprendre le rythme de la grande vague occidentale pour y mêler mon âme italique », écrit-il dans *Contemplation de la mort.*

Le paysage littoral est une harmonie cosmique au « rythme de perfection sublime », l'océan est la « ceinture du monde [31] ». Ce sentiment de l'absolu est analysé par l'historien Alain Corbin [32], décrivant les ressorts de la première balnéarité, où la répulsion pour le rivage, encore naturel, se change peu à peu en attirance. Le Moulleau de la Belle Époque, peu urbanisé, joue à Arcachon le même rôle que la *Ville d'été* [33] dans la première moitié du XIX[e] siècle. D'Annunzio y trouve les bienfaits d'un certain isolement, « là où l'âme affronte le destin », il reconnaît son « aspiration vers l'infini », son « penchant pour des abîmes [34] ». On peut rapprocher sa sensibilité de celle du romantisme, mais c'est l'attrait qu'exerce sur lui la mort, voire le suicide, qu'il faudrait aussi mettre en avant. Un de ses amis, l'acteur Charles Le Bargy, à qui il dédie sa pièce *Le chèvrefeuille* écrite à Arcachon, rapporte dans *Lectures pour tous* [35] « que, si jamais il lui devenait impossible de mener une existence de surhomme, s'il lui fallait continuer dans une vie moyenne, il se tuerait [36] ».

---

30. La villa *Casa sylva*, bordière de la Plage des arbousiers, n'a pas encore été construite.
31. *Le martyre de Saint-Sébastien.*
32. Corbin, 2010.
33. Première urbanisation du littoral arcachonnais d'est en ouest, du quartier de l'Aiguillon à la Chapelle des marins.
34. *La Léda sans cygne*.
35. Du 1er novembre 1913, propos rapportés dans *L'Avenir d'Arcachon*, 23 novembre 1913.
36. Ceci explique que, pendant les combats de la première guerre mondiale, il ait pris à plusieurs reprises de grands risques. Le côté nietzschéen de d'Annunzio a souvent été mis en avant. Voir notamment Pierrefeux, 1928. Par ailleurs, le héros de *La Léda* s'appelle *Desiderio Moriar* (c'est-à-dire « je désire mourir ») et l'héroïne se donne la mort à la fin du roman.

Ses descriptions du littoral peuvent être très précises et naturalistes, évoquant « canaux », « langues longues et minces », et « caps étirés », ainsi que l'alternance des marées. Il sait que parfois « le vent d'ouest soulevait le Bassin en tempête, et que la passe de l'océan devenait impraticable [37] ». Mais le lyrisme poétique n'est jamais très loin : les bancs de sable sont « pâles et doux comme le corps des naufragés épuisés par les sirènes », encore un signe de son obsession de la mort.

Il est également très sensible aux sons de la mer et aux cris des oiseaux. Son double de *La Léda sans cygne* raconte : « La marée montait […], quelque chose grondait contre la dune, retentissait sous la véranda. » Par ses bruits, l'océan est le reflet de ses états d'âme de créateur anxieux : il exprime une « plainte », une « voix […] emplie de regret ». La marée basse, silencieuse, peut parfois apporter un « apaisement », « pareil à la décroissance de la fièvre [38] ». Néanmoins, son double l'affirme : « Sur aucun rivage la mélancolie du monde ne flotte comme sur ces bords de l'extrême occident ».

La lande : l'esthétisation des sens

Pour d'Annunzio, la lande est un terme générique qui englobe l'ensemble du paysage entourant sa villégiature. Le sous-titre de *La Léda sans cygne* est « récit de la lande », Saint-Dominique est appelée « cette vieille maison landaise » (alors qu'elle a à peine une quinzaine d'années quand l'écrivain l'habite !) peut-être parce qu'elle a l'aspect d'un chalet aux poutres apparentes. Pour lui, les Landes girondines sont avant tout un espace poétisé, notamment à travers les mythes arthuriens, sur qui souffle « la tromperie de la Morgane occidentale [39] ».

Néanmoins, il aborde dans ses descriptions tant la lande au sens strict, que la forêt, largement replantée au XIX[e] siècle au Moulleau, après l'avancée des sables au XVIII[e] siècle. Il se fait naturaliste quand il décrit un « maquis », où se rencontrent les genêts et les ronces, les « joncs marins », et « les dures feuilles lancéolées d'une liliacée qui pullule sur les sables [40] ». Dans *Contemplation de la mort*, il dépeint « ce pays occidental de sable et de soif qui n'est qu'un désert boisé [41] ». Dans *La Léda sans cygne*, il est question de « *selva selvaggia* [42] ».

Dans les deux cas, comme pour la mer, le paysage est le reflet de ses états d'âme, de son spleen, le « délire sylvain », ou « une folie lointaine » à

37. *La Léda sans cygne*.
38. *Contemplation de la mort*.
39. *La Léda sans cygne*.
40. *La Léda sans cygne*.
41. « Désert » doit s'entendre aussi au sens du premier monachisme.
42. « Forêt sauvage », il reste au Moulleau des traces de l'ancienne forêt usagère avec une grande variété d'essences.

travers la lande [43]. Cela passe par des sensations multiples, qu'il est aisé de reconstituer via les textes, surtout le récit autobiographique *Contemplation de la mort.* Le panthéisme de d'Annunzio y est patent : « J'étais comme chaque arbre et comme leur multitude. »

La vue est bien sûr primordiale : les « genêts d'or » côtoient « l'or solaire et le pollen sylvestre », « les talus étaient jaunes de farine sauvage » ; les troncs des pins « resplendissaient comme cuirassés de cuivre rouge ». Mais, comme pour la mer, l'ouïe n'est pas absente : en antithèse, c'est le « silence de la lande immense » qui frappe souvent le promeneur d'Annunzio, ou bien, sous « la palpitation du vent », son « perpétuel gémissement embaumé ». Quant à la forêt, elle « retentit de plaintes et de chants », dont ceux des rossignols, et les cuivres rouges des troncs sont comme des instruments d'une musique naturelle [44].

La fragrance attribuée à la lande nous montre que d'Annunzio attachait également de l'importance à l'odorat. Dans une lettre à Fernand Philippart [45], quand il sait qu'il ne reviendra plus au Moulleau, il charge ce dernier de saluer de sa part les pins et les genêts : « Ils embaument dans mon souvenir fidèle, c'est le pur parfum de France que je veux garder ». C'est l'odeur du « soufre sylvain », c'est surtout celle de la résine, dont il semble connaître aussi le goût : le vent en est « imprégné », « comme l'eau de pluie qui remplit les pots attachés aux pins ».

Les pins : un vecteur mystique

Pour d'Annunzio, la forêt est comme une cathédrale : autour de Notre-Dame des Passes, il sent l'« odeur de ces larmes de résine qui souvent remplacent l'encens et le benjoin dans les encensoirs des landes », « comme la cire qui fond et s'égoutte autour des flambeaux de l'autel ». Il décrit la technique du gemmage avec une exactitude réaliste, dont « les gouttières obliques pour conduire l'écoulement », et les entailles [46] sur le tronc à différentes hauteurs. Celles d'un pin « gemmé à mort », « pareilles aux cannelures d'une colonne dorique », entourent complètement le fût. La forêt se fait alors temple grec, dans un syncrétisme sacré. Mieux encore, c'est un temple vivant, dont les résiniers blessent les piliers. Ils sont là pour en « raviver les plaies » et la résine est comme du sang, « le suc vital s'égoutt[e] et coul[e] de tous côtés ».

Les pins sont personnifiés par d'Annunzio : ils se penchent devant sa véranda dans des « attitudes désespérées », et souffrent sans se plaindre, mais

43. *La Léda sans cygne* : voir aussi « toute la lande semblait oppressée par une angoisse inexplicable ».
44. « Le pin se gonflait de musique comme un instrument à vent ».
45. Philippart fut maire de Bordeaux de 1919 à 1925 et devient propriétaire de la villa Saint-Dominique en 1919.
46. Qu'on appelle des « quarres » en langage professionnel, repris par l'auteur.

le poète partage leur douleur. La torsion des troncs par le vent est pour lui la trace d'une torture. Il les compare aux femmes penchées sur le corps du Christ lors de la déposition de croix, « les Maries [47] […] assaillies par une rafale de douleur ». Sous sa plume mystique, les « pins blessés » sont voués au sacrifice. « Chaque arbre avait son martyre, comme si en chacun habitait un esprit avide de souffrir et de saigner, tel le héros divin par moi élu ». Outre le caractère morbide de d'Annunzio ainsi que son goût pour l'occultisme [48], la phrase nous révèle la clef d'une des scènes finales du *Martyre de Saint-Sébastien* [49], « l'invention du Laurier blessé ».

En effet, Sébastien, dans la pièce mise en musique par Debussy, refusant d'abjurer sa foi chrétienne devant les Romains, est attaché à un laurier, lequel est criblé de flèches et saigne comme le martyr lui-même. L'une des étymologies possibles du mot Moulleau étant Mont-Laur, on ne s'étonnera pas outre mesure de cette assimilation d'un arbre à un autre. On voit en tout cas combien l'environnement immédiat a pu être une source directe d'inspiration pour le poète. Il se considère lui aussi comme un résinier qui ouvre les blessures de la création artistique et tente de les maintenir toujours béantes : « Tel est l'enseignement de la Lande ». Aujourd'hui, les résiniers sont une survivance. L'œuvre de d'Annunzio peut donc être également regardée comme une source historique décrivant le passé d'Arcachon.

Le reflet de l'Arcachon de la Belle Époque

D'Annunzio nous offre sa vision de l'Arcachon du début du XX^{e} siècle, c'est-à-dire une station balnéaire et hivernale, encore fortement marquée par une fréquentation aristocratique et par l'authenticité de ses modes de vie.

La persistance du mode de vie traditionnel

Les résiniers ont déjà été évoqués précédemment : ils exercent un des métiers les plus anciens du Pays de Buch [50], et sont faciles à observer pour d'Annunzio, puisque, au Moulleau, il les côtoie dans leurs cabanes, encore aussi nombreuses que les premières villas de villégiature. Nous avons vu qu'il se rend souvent dans la forêt, dont les clairières lui offrent la possibilité de rencontrer un autre personnage, le berger landais, juché sur ses échasses, avec

47. D'après l'*Évangile de Jean*, ce sont la mère de Jésus, Marie, la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas et Marie de Magdala (Marie-Madeleine).
48. Pendant son séjour, il se rend à Gazinet pour y rencontrer une sorcière-guérisseuse, Alphonsine Mathieu.
49. Le texte est disponible sur gallica.bnf.fr.
50. Déjà pratiqué sous l'Antiquité, et peut-être plus anciennement, dans la forêt de La Teste-de-Buch.

sa besace et son béret, traversant « les étangs et marais du désert sablonneux [51] ». Il le présente comme déjà rare, et en fait une figure mythique intemporelle [52]. Le cliquetis de ses aiguilles à tricoter, pourtant bien réel [53], le fait ressembler dans *La Léda sans cygne* à une apparition : est-ce une Parque, ou est-ce Bacchus, à cause des mailles de son tricot en forme de « corymbes [54] » ?

Dans la galerie vitrée du rez-de-chaussée de la villa Saint-Dominique, d'Annunzio collectionne et expose des objets de ces métiers traditionnels du Bassin, dans un écomusée avant la lettre, ce qui montre son goût prononcé pour la « couleur locale » : échasses, mais aussi hapchots [55] et piteys [56] des résiniers, sans oublier patins des parqueurs [57] et foënes des pêcheurs. Ces dernières sont des sortes de tridents, qui peuvent, cette fois, faire penser à Neptune [58].

Le monde de la mer est logiquement bien présent dans l'univers de d'Annunzio : il aime faire des promenades en bateau et aller pêcher avec celui qu'on appelle son marin, Georges Canel, de Gujan. Dans le jardin de la villa Saint-Dominique, il a même fait placer, face au Bassin, une pinasse baptisée *L'astrolabe,* munie d'une canne à pêche, au bout de laquelle il demande périodiquement à son cuisinier de pendre un poisson avant de le faire cuire [59]. On voit que d'Annunzio ne manquait pas non plus d'humour, un des attributs de celui qu'Henri de Régnier qualifiait de « prince du verbe et de l'esprit [60] ».

La balnéarité aristocratique

D'Annunzio se prenait en effet pour un prince florentin de la Renaissance [61], « somptueux et désordonné ». N'est-ce pas le propre de l'aristocratie de dépenser sans compter ? Pourtant, ce n'est pas un aristocrate de souche, au sens où c'est son père, propriétaire terrien, qui fit rajouter une particule à son nom en 1851. Peu importe, il en a les manières de vivre, jusqu'à un certain mépris pour la bourgeoisie de l'argent [62] ou de la fabrique [63]. L'ami

---

51. *La Léda sans cygne* : en effet, dans les petites vallées, ou lettes, entre les dunes, ou sur le plateau landais, la couche imperméable d'alios sous le sable permet une rétention d'eau.
52. Pourtant, c'est une personne réelle qui l'a inspiré, rencontrée plus tard près de Biscarosse par Guy de Pierrefeux.
53. Les bergers confectionnaient en effet des vêtements avec la laine de leurs moutons.
54. Grains de lierre figurant dans la couronne de Bacchus.
55. Lames en forme de col de cygne fixées à un manche, servant à « rafraîchir » la quarre.
56. Jambes de bois de pin de deux à trois mètres de haut flanquées de cale-pieds, servant aux gemmeurs à atteindre le haut des pins pour en rafraîchir les quarres.
57. Ostréiculteurs.
58. Voir les descriptions de Henri et Marie de Régnier, sur gallica.bnf.fr.
59. D'après *L'Avenir d'Arcachon* du 29 septembre 1912, il s'y asseyait parfois, armé d'une foëne tel Neptune, et prenait des poses inspirées pour des mises en scène !
60. Régnier, 1928.
61. Voir son interview au journal *Le Temps* (voir note 7), il ajoute : « Mes goûts disproportionnés… m'entraînent à de fâcheux mécomptes ».
62. La bourgeoisie bordelaise est qualifiée dans *La Léda sans cygne* d'« usuriers viticulteurs de la Gironde ».
63. Dans *La Léda sans cygne*, le héros méprise l'amant de l'héroïne : « c'est à peine s'il sort de la plus humble bourgeoisie, c'est le fils d'un fabricant de porcelaine limousin ».

tuberculeux de Léda dans le roman est critiqué pour ses manières de table « communes » et « vulgaires », bien différentes du raffinement que les amis du poète [64] décrivent à propos des réceptions qu'il donnait à Saint-Dominique.

Au moment où le centre-ville d'Arcachon (*Ville d'été)* a quitté sa vocation de balnéarité élitiste de la première moitié du XIX[e] siècle, à l'image des autres stations lancées par l'aristocratie européenne et les têtes couronnées, en devenant socialement plus mélangé [65], notamment grâce au chemin de fer [66], d'Annunzio et les amoureux du Moulleau en font perdurer l'esprit [67], par leur mode de vie et leurs réseaux de sociabilité. Les élites artistiques et littéraires cosmopolites se croisent à Saint-Dominique, dans un épicurisme revendiqué.

Nous avons déjà évoqué les loisirs sportifs et les mondanités, on pourrait y ajouter le goût de la vitesse et de la modernité, représenté dans *La Léda sans cygne* par la voiture et le canot automobiles de l'héroïne. À Saint-Dominique, l'espace est suffisamment vaste (trois niveaux, un grand parc, une écurie, un chenil) pour vivre sur un grand pied, et les domestiques s'affairent pour satisfaire les besoins des maîtres. D'Annunzio reçoit habillé comme un prince, son extravagante garde-robe peut encore être admirée entre les murs du *Vittoriale* [68].

La *Ville d'hiver*, « ville des malades et des mourants [69] »

La *Ville d'hiver* est contemporaine du Moulleau : les deux quartiers ont été créés sous le Second Empire, dans la décennie 1860. Tous deux sont dédiés à leurs débuts aux élites sociales, bordelaises pour le Moulleau, européennes pour la *Ville d'hiver*. Pourtant, d'Annunzio porte sur elle un regard très différent, on peut dire sans exagérer qu'elle lui répugne, si on en croit les sentiments de son double, le héros de *La Léda sans cygne*, qui la parcourt à plusieurs reprises pour rejoindre le centre-ville.

Il y croise des malades, silhouettes indistinctes sous « des monceaux de châles et de couvertures, soulevés de temps à autre par une quinte de toux », promenées dans des voiturettes à trois roues [70]. En effet, nous savons que la *Ville d'hiver* était destinée aux poitrinaires, comme on disait alors, avant que le bacille de Koch ne fût découvert en 1882, afin que la station balnéaire puisse également être fréquentée l'hiver, et le chemin de fer de la Compagnie du

---

64. Tels Henri et Marie de Régnier.
65. Le héros de *La Léda sans cygne* méprise les petites villas mal insonorisées de la classe moyenne « dont les planchers sont aussi minces que les cloisons ».
66. Arrivé en 1857, qualifié de « noir, stupide et massif » dans *La Léda sans cygne*.
67. Le Moulleau n'est relié au centre-ville par le tramway qu'en 1911 : il fait encore figure de quartier isolé.
68. Voir note 27.
69. *La Léda sans cygne.*
70. Une fois de plus, d'Annunzio montre son sens de l'observation, les publicités de *L'Avenir d'Arcachon* sont remplies de dessins de ce modèle.

Midi ainsi rentabilisé. Arcachon était réputée thérapeutique pour son air à la fois marin et balsamique, qui d'ailleurs avait su aussi restaurer les forces de d'Annunzio.

Mais ce dernier, nous le savons, a peur de la maladie et de la mort, tout en en étant fasciné. Il projette donc une fois de plus son angoisse sur ce qu'il voit, d'autant que la tuberculose, et son caractère éminemment contagieux, sont maintenant connus. La Ville d'Arcachon a eu beau, depuis le début du XX^{e} siècle, ordonner les désinfections systématiques des villas, et mettre sur pied une blanchisserie municipale, il n'empêche que l'image de la station, et notamment celle de la *Ville d'hiver*, s'est dégradée. On en a pour preuves les débats qui agitent le conseil municipal avant la guerre de 1914 sur son avenir.

Parallèlement, la mode architecturale évolue : c'est le temps de l'Art nouveau, que d'Annunzio via son double nomme « nouveau style », qualifié de « prétentieux ». Certes, les courbures et la surcharge décorative ne brillent pas par leur modestie, mais on pourrait penser que le poète n'a pas de leçon à donner sur ce plan vu son goût de la démesure excentrique. Plus largement, il reproche à la *Ville d'hiver* son style de pastiche éclectique, qui en fait une scénographie géante, si appréciée aujourd'hui [71]. Cela peut paraître surprenant pour un homme de théâtre. Même le casino Mauresque ne semble pas trouver grâce à ses yeux [72], il est vrai que le style orientalisant « Napoléon III » est moins prisé. Bientôt, le futurisme, dont d'Annunzio fut un des partisans, imposera ses lignes dépouillées.

D'Annunzio livre dans ses œuvres un point de vue très personnel sur Arcachon, mais il est d'autant plus intéressant qu'il est transfiguré par la littérature et fortement marqué par la personnalité et la classe sociale de l'auteur. C'est un témoignage qui permet de se décentrer de certains clichés, et qui prend place à côté d'autres sources.

Arcachon est une ville de contrastes, qui est entrée en résonance avec les propres contradictions du poète, entre vie et mort, joie et mélancolie, beauté et laideur, richesse et pauvreté. Elle lui a permis, bien que de passage, de faire évoluer son écriture, et notamment de traiter un répertoire régionaliste nouveau.

Enfin, n'oublions pas que c'est au Moulleau qu'il écrivit, au printemps 1915, le fameux discours de Quarto [73], qui entraîna l'Italie dans la première guerre mondiale. Peut-être y avait-il puisé une certaine quintessence de la France.

A. B.-K.

---

71. *La Léda sans cygne* : « les villas… paraissaient construites en carton-pâte et zinc ajouré ».
72. *La Léda sans cygne* : « style mauresque qui a la vertu d'enflammer l'imagination des sous-officiers dans le parloir des bordels ».
73. Dans les environs de Gênes, devant le monument à la gloire de Garibaldi, d'Annunzio prononce un discours enflammé pour inciter l'Italie à aider sa sœur latine, la France.

Bibliographie

BONIN-KERDON Armelle, 2015. « Notre-Dame des Passes, la Notre-Dame de la Garde d'Arcachon », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch,* n° 166, 4e trimestre.

CHEVALLIER Dominique, 2013. « Romaine Brooks et Gabriele D'Annunzio », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, n° 157, août.

CORBIN Alain, 2010. *Le territoire du vide : l'Occident et le désir du rivage*, Paris, éd. Flammarion, coll. « Champs histoire » (1re éd. 1988).

HERLIN Denis, 2006. « Le martyr de Saint-Sébastien », dans BRANGER Jean-Christophe et RAMAUT Alban (dir.), *Opéra et religion sous la Troisième République*, Saint-Étienne, éd. Université de Saint-Étienne.

HOUVILLE Gérard d', 1915. « La maison du poète. Gabriele d'Annunzio en France », *Lectures pour tous*, avril.

PIERREFEUX Guy de, 1928. *Le surhomme de la côte d'argent*, Mont-de-Marsan, éd. Librairie D. Chabas.

RÉGNIER Henri de, 1928. *L'Altana ou la vie vénitienne*, Paris, éd. Mercure de France.

L'Avenir d'Arcachon : 4 décembre 1910, 21 mai 1911, 29 septembre 1912, 23 novembre 1913, 5 septembre 1915, 16 novembre 1919, 8 avril 1923, 29 décembre 1929.

L'Excelsior du 11 février 1911.

Plumes aquitaines d'expression occitane au XVII^{e} siècle : une prosopographie de l'absence

par Christian BONNET

La productivité numérique et qualitative de la littérature d'oc, à l'époque moderne, est aujourd'hui bien acquise. Cependant la connaissance de la production de l'espace septentrional de ce domaine linguistique, du Périgord au Limousin, la Marche, l'Auvergne et au Vivarais laisse encore beaucoup à désirer, du fait de l'inculture linguistique du public français entretenue au cours des deux derniers siècles et de la pénombre documentaire dans laquelle reste plongé ce patrimoine littéraire. Comment mettre en valeur une littérature dont les textes sont indisponibles et à laquelle fait défaut la mémoire des œuvres et celle des auteurs ? Je voudrais donc éclairer un ensemble d'œuvres littéraires écrites en occitan dans la moitié nord de l'Aquitaine, pendant un large demi-siècle moderne allant d'Henri IV à l'avènement du règne personnel de Louis XIV.

À considérer l'ensemble textuel périgordin et aquitain auquel je m'attache à rendre accès, il s'agit pourtant d'une véritable littérature, avec des formes d'institutionnalisation semblables aux autres régions occitanes, dotée des mêmes caractères fictionnels et artistiques, parallèlement à la production régionale d'expression française. Mais son approche se heurte à deux sévères

lacunes historiographiques. La première, externe, est celle du sens social de cette production, qui réclame une interprétation sémantique et herméneutique parfaitement informée des contextes qui la voient naître. La seconde lacune, interne à l'activité d'écriture, touche davantage à l'identité des auteurs, à leurs intentions, aux horizons d'attente qu'ils discernent, à leurs positionnements et visées artistiques ou linguistiques. Ces inconnues documentaires, qui font obstacle à une bonne conceptualisation de ce champ littéraire et m'inspirent la qualification de prosopographie de l'absence, sont d'autant plus irritantes au regard de la tradition fortement personnalisante qui prévaut en histoire littéraire. L'auteur occitan serait condamné à demeurer inconnu en vertu de quelque mythe romantique selon lequel la littérature populaire (« patois » oblige) n'aurait, comme on disait, « pas d'auteur de nom », littérature en quelque sorte « innommable » ? Vision aussi inappropriée aux écrivains d'oc modernes qu'elle n'était applicable aux troubadours.

Heureusement, les dernières décennies ont permis de considérables progrès [1] dans la connaissance de la littérature d'oc et de ses contextes sociaux et régionaux, contribuant à documenter les parcours auctoriaux. Certes les sources biographiques n'ont-elles, comme en domaine français, quelque abondance qu'après 1650. Il reste que la pauvreté de celles disponibles pour nos auteurs est d'une indigence inversement proportionnelle à l'intérêt, parfois considérable, que leurs œuvres soulèvent. Un modeste inédit de La Fontaine, récemment découvert, a suscité grand émoi, qui n'eut connu qu'un intérêt d'estime venant d'une plume de second rang, une mention laconique pour un auteur dialectal. On voit par là que la question de la personne des auteurs, ou plutôt la représentation que nous nous faisons de leur image et de leur statut, n'est aucunement accessoire à l'appréhension de la littérature du passé. Pas plus qu'elle n'a été, dans le passé, sans effet sur la réception des productions antérieures. Mais comment se représenter des inconnus, et pourquoi ont-ils été à ce point effacés de la mémoire historique ? Je souhaiterais aborder un facteur d'occultation de la littérature d'oc moderne, né avec elle dès l'Ancien Régime, ayant précocement contribué au silence qui l'a ensevelie et à l'anonymat jeté sur ses auteurs, qui paraît avoir insuffisamment attiré l'attention historiographique.

Lever de rideau : « La scène est à Nontron »

La pièce de théâtre connue sous le titre de *Capiote* a été classée dès le début du XIX^e^ siècle comme une œuvre bassement populaire pour sa langue, par suite réputée triviale au plan littéraire. Le premier argument de ces vues fallacieuses était la médiocrité matérielle des impressions subsistantes (deux

1. Je rappellerai ici la présentation à Périgueux de l'exposition produite par la Bibliothèque de Bordeaux pour l'année internationale du livre et son catalogue (Bonnet *et al.*, 1972).

éditions sans date tardives [2]) au regard des honneurs typographiques qu'on jugeait revenir au théâtre du « Grand Siècle ». Cette modestie éditoriale était pourtant de mise avant Louis XIV quand le théâtre restait un art officiellement réprouvé et de publicité restreinte (rappelons-nous la proportion d'œuvres perdues des meilleurs auteurs). Redécouvert par des érudits locaux, bibliophiles amateurs de raretés qui n'avaient pas tous la sensibilité d'un Nodier, ce conditionnement populaire, assimilé au colportage, les persuadait simultanément de l'inanité du contenu. Un second argument tenait au préjugé sur la langue. En dépit de la redécouverte des troubadours au même moment, ces érudits ne pouvaient concevoir un usage lettré du « patois ». Le terme même exprimait son exclusion de la catégorie des « langues », supposé qu'il eut une grammaire. Les troubadours bénéficiaient du tropisme médiéval romantique. Mais ces élites bourgeoises rechignaient à reconnaître un emploi culte de la langue du peuple (qu'ils entendaient éduquer en la faisant taire) par une aristocratie dont l'épisode révolutionnaire venait à peine de les émanciper. La coïncidente médiocrité des media linguistique et éditorial rendait la cause entendue : *Capiote* était œuvre de peu. Qu'importaient les marques éclatantes d'appartenance à la dramaturgie classique : les 1 800 alexandrins en nombre canonique, la structure en cinq actes avec nœud et dénouement, la dimension politique indiquée par une scène de duel. Cet aveuglement fit long feu.

L'édition critique d'un manuscrit conservé [3] fit voler ces poncifs en éclats. Parmi les différences textuelles entre manuscrit et imprimés, la moindre n'est pas le nom du personnage pris pour titre éponyme. Mais je citerai ici pour sa brièveté la disposition graphique d'un modeste hémistiche. À l'issue du duel déjà mentionné, dont les protagonistes sont par conséquent gentilshommes, le plus vieil et chétif combattant, néanmoins victorieux (La Treille), imposait soumission à un jeune bravache (Capiote). On relève dans cette issue, la liberté prise avec la règle d'honneur de l'épée, qui n'autorisait l'abandon du combat que sur atteinte vitale. Or non seulement la vie et l'intégrité de Capiote sont sauves, mais données *de facto* pour respectables au spectateur par la nature performative même de la représentation scénique. Pour reconnaissance de sa suprématie, l'aîné se borne à interroger, dans un premier hémistiche : « Et qui es-*tu*, toi ? » À quoi le jeune vaincu répond par une formule de sujétion des plus explicites : « Je suis *votre* petit valet ! ». Or la soudure de ces deux hémistiches, du fait de l'omission typographique de la didascalie annonçant le second locuteur, changeait totalement le sort de cet affrontement et le rôle essentiel de cet épisode dans l'intrigue et l'axiologie, en réalité nobiliaire, de la pièce [4]. Car un gentilhomme ne déroge point en se faisant domestique de

2. Bordeaux, Théodore Delpech et Limoges, Gabriel Farne, vers 1700, voir bibliographie et sources en fin d'article.
3. Cf. Bonnet, 1983.
4. Cf. Bonnet, pour paraître.

plus grand que lui, et la grandeur d'une maison féodale se mesure au nombre et à l'importance de ses vassaux et alliés : deux indices muets du statut élevé conféré à nos duellistes. En fait de rivalité entre pairs pour une tierce conquête, la scène est d'un pacte féodal : don et contre-don, protection et service, lien réciproque mais entre vassal et suzerain.

Réparant la cécité de l'époque positiviste, cette mise en lumière ne fait pourtant que reculer dans le temps la détermination du sens de l'intrigue. Il s'agit notamment de savoir si la soudure de ces deux hémistiches dans des impressions tardives résulte d'un authentique accident typographique, ou procède déjà d'une interprétation précoce de la rivalité initiale. Plus globalement, le « caviardage » par plusieurs épisodes comiques qu'on y observe vers 1700 résulte-t-il uniquement d'une perte de compréhension ou indifférence à ces enjeux initiaux, favorisant un recyclage éditorial vers de nouveaux publics ? Ou poursuit-il une tentative étrangère à l'auteur, postérieure à l'écriture de la pièce, d'occulter délibérément ces enjeux politiques en brouillant l'accès au code allégorique qui en délivre les clefs. Capiote devait-il, à l'instar du Cid, concilier son amour et son maître ? Mais les amours des Grands, sous Louis XIII, pouvaient-ils *ne pas* être politiques ? Voyez de nos jours…

Acte I : Hausano et les dynasties

Décrypter la nature véritable du nœud dramaturgique de l'intrigue permettrait-il d'entrevoir qui et en quoi elle pouvait embarrasser ? S'il s'agissait du triangle amoureux cher au théâtre boulevardier, comment concevoir, comme l'exprime vivement la déception de nos érudits, qu'un aîné sur le retour « *tou cassa en sa ranço coudeno* », en français actuel « un croulant définitivement *has been* », puisse terrasser un jeune premier vigoureux, plein de flamme et d'ardeur ? L'œuvre cacherait-elle une double lecture conjuguant, selon les termes de l'avis *Au lecteur* (mais à quelle date ?), une *utile* leçon politique à l'*agréable* fiction ? On a vu que l'improbable défaite du cadet n'entraîne pas une disparition déshonorante, puisque Capiote, non content de rester en scène, y épouse bel et bien sa promise. Ce mariage concrétise la promesse instamment revendiquée d'une descendance, essentielle au maintien d'une Maison noble. Espérance que l'auteur souligne par des choix lexicaux ostentatoires, caractéristiques du moment libertin alors illustré par les poètes Théophile de Viau ou Saint-Amant. Le nom de l'héroïne, Hausane, personnage finement étudié, n'est d'ailleurs pas la moindre de ces polysémies érotico-lignagères, en faisant allusion au buis hausanier : *Hosannah, in eccelsis Deo !* Or son importance sémantique éclate sur le manuscrit, comme titre éponyme original !

D'ailleurs, la grâce consentie par un vainqueur finalement capable d'inspirer la terreur, eut-elle été aussi bonnement accordée à un rival véritable ?

Ce pardon royalement octroyé prend en effet le caractère d'un patronage imposé au futur époux. Et le retour d'âge allégué devient une manière d'indication scénique soulignant la légitimité d'un chef de Maison à contrôler les alliances de sa famille. La Treille ne se qualifie-t-il pas de « *mestre de lo velho* », gouverneur, et même roi ? Sous cet arbitraire paternaliste, Capiote passe du rival au cadet rebelle, contraint de faire allégeance dans une sorte de parodie du *retour du fils prodigue*. Quelques années après la « guerre de la mère et du fils », on n'est donc pas surpris des nombreuses allusions à la campagne de Guyenne de 1621-22 qui assurent la datation. En mettant à bas la puissance protestante, Louis XIII marquait le refus de toute concession dans son gouvernement et sa résolution à un pouvoir absolu. Ce conflit dur et de grand retentissement mobilisa de part et d'autre toute la noblesse, incluant, du côté royal, sa contribution de plume à un intense effort de propagande. La métaphore dorée d'un triomphateur messager de Dieu y montrait, comme devant La Treille veillant sur la cité, l'ennemi tremblant de résipiscence (motif iconographique fréquent des *entrées*).

Par les thèmes et le style, *Capiote* appartient à cette écriture aristocratique à la mode. En fait de scène de boulevard manquée, nous assistons bel et bien à une représentation, par les intéressés eux-mêmes, du pouvoir absolu, c'est-à-dire violent, alors exercé par les Grands sur leurs lignages. Mais ce schéma est plus encore le dilemme personnel de Louis XIII. Ce monarque taciturne demeurant sans progéniture, handicap politique majeur, devait en effet contenir les frasques rebelles d'un frère jeune et généreux, Gaston, à tout moment susceptible d'assurer avant lui l'avenir des Bourbons. Une union légitime du second personnage du royaume, venant à donner un dauphin à la couronne, constituait dès lors une menace majeure sur son règne. Ici s'éclaire l'impatience nataliste de la pièce, qui la situe du côté des partisans de Gaston, convaincus de la stérilité du roi. Et l'on reconnaît dans le coup de force de La Treille les actes d'intimidation du roi pour faire échec aux projets de mariage de Monsieur et contrôler toute alliance. Or voici un prince nécessairement informé du sens dynastique explicite conféré à son prénom par le choix paternel, en l'assignant héritier des Gastons de la souveraineté de Béarn et couronne de Navarre [5]. Le duc d'Orléans était donc parfaitement conscient que la réduction brutale de l'indépendance navarraise par son aîné en 1619 avait écarté pour lui tout espoir de trône, à égalité de titulature de rang royal. Parvenant à l'âge adulte, le choix d'une alliance matrimoniale avec une grande maison princière pouvait lui laisser espérer de forcer le destin. Par cette métaphore, *Capiote* éclaire de l'intérieur une grande page d'histoire politique, car cette rivalité de fratrie soupçonnée par plusieurs historiens et dont Jean-

5. Souverain en partie constitutionnel, du droit du for de Béarn, appelé sur le trône de France par aléa politique, Henri III de Navarre (IV de France) n'avait aucune raison d'y annexer ses États, dont il restait garant, ayant à cette fin nommé régente sa sœur Catherine.

Marie Constant a montré l'importance, n'est pas explicite parmi les sources officielles. En prenant rang à ce titre, le statut historiographique de la littérature occitane change donc de portée et d'échelle.

Acte II : La Feuillade entre politique et fiction

Si l'allégorie est claire et le sujet d'importance, comment expliquer la faible identification de l'auteur ? Les bribes de la carrière militaire d'un gentilhomme répondant au nom de fief de La Feuillade montrent qu'il suivit effectivement l'armée en Guyenne, de Montauban à La Rochelle vers 1621-1625. On rencontre son nom dans deux relations des opérations, ni au premier plan, ni parmi la soldatesque (un engagement lucratif eut dérogé). Une source archivistique le documente dans l'armée du comte de Soissons, prince du sang, lors d'un contentieux pour le partage d'un butin, situation justement décrite par un personnage de sa pièce. Il s'y voit reconnus des droits qu'on peut estimer ceux d'un officier modeste, mais nécessairement gentilhomme, et si son patronyme reste inconnu, il est bien titré de sieur de La Feuillade, seigneurie le rehaussant du simple chevalier et présumant quelque revenu. Le personnage de Capiote est d'ailleurs présenté comme forgeron, métier nullement dégradant puisque le terme conservait le sens initial de Maître de forge, entreprise de fonderie de canons et moulage d'armes. Cette activité métallurgique lucrative, seule permise à la noblesse, enrichit en effet plusieurs seigneurs des cours d'eaux du Nontronnais et de la Charente occitane, où se situent tant le lieu scénique annoncé que la paroisse seigneuriale éponyme, dont l'auteur emploie l'idiolecte. Si c'est encore bien peu pour la biographie, on retient que si La Feuillade peut financer sa présence dans la suite des Grands, son rang n'est pas tel qu'il puisse donner ouvertement les noms des princes évoqués dans son allégorie. Les identités restent sous clef !

Le texte offre toutefois d'utiles approches historiques et culturelles sur la gentilhommerie, des campagnes de Guyenne à la guerre de Catalogne. Comme un grand nombre de Périgordins, La Feuillade y put côtoyer les plumes de Racan, Théophile de Viau déjà cité, ou Tristan l'Hermite, proches des Montmorency et de Gaston (aussi venu à La Rochelle), de François de Cortète ou Adrien de Monluc, tous fieffés amateurs de ballets de Cour et de théâtre. Gaston avait dansé dans un *Ballet des forgerons* (ses compagnons de « vauriennerie » adolescente). Il s'agit en effet d'une noblesse lettrée, engagée à la fois dans le renouvellement de la versification ouvert par Malherbe, dans l'introduction des règles théâtrales classiques initiée par Mairet, et dans la politisation des thématiques liée à la prise de pouvoir personnelle du roi dès avant Richelieu, toutes caractéristiques présentes dans *Capiote*. C'est parmi ces pairs que l'auteur adopta ou conforta une écriture poétique moderne et le registre théâtral innovant tragi-comique. Ce second terme ne désigne pas le

rire (on parlerait de comédie « à l'italienne »), les sujets nobles n'y prêtant pas, mais seulement le dénouement heureux, sans sacrifice du héros. En revanche le « tragique » évoque la menace planant sur ce personnage. Or le théâtre devient, après la lettre et l'imprimé, un vecteur d'opinion privilégié de l'élite. Rehaussé du prestige de l'art versifié, il permet de faire partager collectivement aux spectateurs, réunis au château, l'émotion de la scène.

Parler « d'émotion » à propos du caractère performatif du jeu théâtral et de sa catharsis, ne saurait être innocent pour l'Ancien Régime, ni à nul autre plus suspect qu'à Richelieu en butte à l'opposition nobiliaire. Le combat acharné du puissant ministre pour s'assurer le contrôle de l'opinion dans la circulation des écrits est bien connu. Mais il s'impliqua aussi dans le développement du théâtre, caisse de résonance de plus en plus prisée par la noblesse, lors de la *querelle du Cid* et par ses propres implications dans l'écriture dramatique. Il est superflu de rappeler le climat de suspicion généralisée, voire de terreur, engendré par ses sinistres mesures de répression. Malgré le respect du sang royal de Monsieur, l'Éminence fauchera sans retenue dans l'entourage de Gaston, d'abord Montmorency puis ce Puylaurens, mentor et ministre de Monsieur. Cet acteur essentiel qui poussait Gaston à l'affrontement reste si mal connu qu'on a confondu son nom de terre avec la petite ville homonyme [6], sans s'aviser que son nom patronymique, de Laage, est purement limousin, ni voir que la terre de Puylaurens se situe en Haute-Vienne, donc au voisinage de La Feuillade… Utilité de la littérature occitane pour éclairer les silences de l'histoire de France ! Ou plutôt ses secrets d'État : Richelieu fit tout pour effacer jusqu'à la mémoire de tels épisodes. Cette précaution ne pouvait exclure leurs échos littéraires. Notre prosopographie en palimpseste acquiert ainsi du sens.

Acte III : Langue et légitimité

L'inscription assurée de La Feuillade dans un réseau nobiliaire, comme « domestique » ou secrétaire, à l'instar de Guez de Balzac, documente donc peu sa biographie. Ceci aiguisait l'intérêt pour toutes les productions textuelles de la même aire et des mêmes milieux. La courte tragi-comédie des *Amours de Colin et Alizon* [7] s'inscrit exactement dans la même typologie. L'auteur, François Rempnoux, juge à Chabanais, n'en est guère mieux documenté mais son impression est datée (1641) et le milieu se laisse mieux entrevoir. En effet, le seigneur haut justicier de cette petite principauté est cet Adrien de Monluc déjà cité, de très ancienne noblesse, petit-fils du célèbre maréchal, proche

6. Puylaurens, arrond. de Castres, Tarn, sous l'influence probable du désastre de Montmorency, capturé 50 km plus au sud à Castelnaudary, ou de leur commune exécution (plus horrible, s'il se peut, pour Puylaurens assassiné dans sa prison).
7. Bonnet, 2001b.

d'Henri IV et ami de Montmorency. Écrivain lui-même, protecteur de plusieurs poètes et dramaturges éminents, tant français qu'occitans, notamment du toulousain Goudouli au faîte de la notoriété, Monluc emploie à Chabanais deux membres de cette famille pour administrateurs. Aussi bien le profil des *Amours* converge parfaitement avec celui de *Capiote* : même thématique matrimoniale, même propension libertine (c'est-à-dire satirique) dans les péritextes, même figure auctoriale discrète, quasiment mêmes terroir et expression occitane. Et surtout mêmes réseaux d'opposition, bien que Monluc embastillé sauvât sa tête.

Notons cependant l'inflexion des *Amours* vers la simplicité. Le prétendant est un Grand ayant joui à la Cour de la situation de favori. Le prénom familier de « Colin » indique par antiphrase le traitement métaphorique du sujet. Volontairement retiré dans ses terres, il s'éprend de la vie rustique et devient amoureux d'Alyzon. Son interlocuteur est le père de la promise, très flatté d'une alliance aussi relevée. Comme Hausane, Alyzon est donc de noblesse certaine, car un Grand ne saurait se mésallier. Le cadre pastoral est ainsi de pure convention. L'obstination d'Alyzon à rester fille a retardé l'union, mais le père ayant grondé, l'amoureux transi est enfin entendu et l'on prépare la noce. L'intrigue est donc réduite à l'épure, avec une touche de la tonalité galante à la mode. Plus de duel : d'héroïque, la métaphore s'est faite pastorale. Le renoncement à une Cour si favorable prend ainsi figure de fuite, escamotant le nœud présumable : une friction avec le monarque avec destitution du favori. Reste l'essence du texte : la vie à la Cour, office normal d'un Grand, abandonnée pour se réfugier dans ses terres, en liberté, entouré de l'amour de ses sujets. Consolation certes platonique pour Monluc détenu à Paris (où la pièce est créée), mais leçon politique aussi claire que celle de La Fontaine : « Pour vivre heureux, vivons cachés ». La noblesse apprendra la mort de Richelieu avec un immense soulagement…

On reconnaît dans ces métaphores la dimension allégorique précédente. Toute la noblesse garde en mémoire l'instabilité politique des débuts du règne de Louis et le sort dramatique de la plupart de ses favoris. *Capiote* évoquait déjà la précarité des courtisans. L'allégorie d'un monarque subitement redoutable et de la fuite préférée par Colin à une vaine rébellion (imaginée chez La Feuillade et consommée pour Montmorency) énonce d'elle-même sa clef évidente : la rupture de Gaston avec son frère et son refuge à la Cour de Lorraine. Le mariage de Monsieur à Nancy [8] avec une princesse étrangère, au défi du roi, constituait un camouflet sans précédent, qui frappa les esprits politiques. L'ire de Richelieu s'abattra sans tarder sur Puylaurens, mais le suspens rongea le camp royal jusqu'à la naissance de l'enfant ainsi conçue : une fille ! Comble

8. Duché souverain de la Maison de Lorraine. Le souvenir du séjour et du ballet princier donné au début du siècle pour Catherine de Bourbon, tante de Gaston, mariée duchesse de Bar, se conservait-il ?

d'infortune pour Gaston : Louis engendra sans tarder un garçon ! Les voies célestes sont-elles légitimistes ? Soyons sûrs que le Cardinal dut tout mettre en œuvre pour les seconder.

L'écriture de fiction occitane apparaît dans ce contexte comme une chambre d'écho, où l'opinion entre par révolte [9] et sort par évasion. Il existe bien une « littérature » d'opposition en français. Surtout prosaïque, le commentaire politique y domine, occasionnels ou pamphlets. S'adressant plutôt à la Cour, les formes littéraires y sont tenues à la circonspection. Dans ce théâtre aquitain, écriture spéculaire, la reformulation fictionnelle des tensions politiques selon les canons esthétiques aristocratiques est indissociable du choix de la langue d'expression. L'emploi de l'occitan cerne les antagonismes et sublime une évasion émancipatrice. Le registre linguistique devient à son tour métaphore. Le sentiment d'enracinement territorial, la défense d'un libre habitus face à l'arbitraire d'État s'épanchent dans l'identité linguistique. Mais en attirant la censure idéologique du pouvoir, cette littérature appelait simultanément la défiance sur une langue corrélativement séditieuse. Ce préjugé défavorable à la diffusion contemporaine de cette littérature au dehors de ce milieu sera à terme fatal à sa réception tout court dans la mémoire littéraire de la France.

Acte IV : Où Marie de Hautefort entre en scène

En découvrant la part insoupçonnée d'une littérature non francophone dans la France moderne, l'historien de la littérature impréparé à la sociolinguistique est de nos jours encore étonné, et tenté de minorer le nombre de ces productions. On ne peut naturellement rapporter à l'expression française la production quantitative d'aucune des langues territoriales de ce pays. Mais l'extension de l'aire occitane, sur plus de trente départements, suppose évidemment une échelle quantifiable, témoignant d'une diversité représentative de lieux, temps et courants. Voici donc une nouvelle pièce périgordine, non point la dernière d'un siècle fécond, mais offrant encore, après la Fronde, les mêmes caractéristiques et typologie. Ceci montre que les précédentes n'avaient point fortuitement un profil récurrent et que leurs auteurs si discrets révèlent une problématique commune. À commencer par l'anonymat complet de cette dernière.

Mais son titre *La Rancontre des bergers périgordins* annonce le même recours à la fiction pastorale et à une perspective matrimoniale, induite ici par un véritable « coup de foudre » amoureux. Suivant l'évolution du goût, l'intrigue est développée conformément à l'esthétique galante, avec une pointe

9. Je renvoie aux avancées de l'historiographie actuelle et notamment à l'ouvrage d'A. Jouanna, *Le Devoir de révolte*, dont le titre fait synthèse des sentiments de la noblesse.

de préciosité, voire de merveilleux dans la scène propre de la rencontre. En dépit de la convention bocagère, le héros porte le nom tout aristocratique d'Amidor et si son entrée en scène saisit, son langage n'étonne pas moins, s'exprimant seul en français. C'en est assez pour signifier sa haute extraction et une origine exogène. La « bergère » Jane, bien qu'employant l'occitan du cru ainsi que tous les autres personnages (et les récitants des poèmes en musique placés en intermèdes entre les actes), est donc néanmoins noble. Modestie qui sied au personnage féminin réfréné par un père inquiet, celui-là, d'un trop grand écart d'élévation avec le noble arrivant. L'habile Jane surmonte cependant cet obstacle et celui d'un promis autochtone malgracieux.

Le personnage conquérant est donc le héros lui-même, un chasseur sortant du bois victorieux, ayant terrassé l'ours traqué. Il est fait incontinent captif (plutôt que son frère qui l'accompagne) de l'œillade lancée par la bergère. Par un élégant oxymore, l'innocente Jane s'avère une Diane en puissance et le bel étranger, chasseur au plus fort sens charmé, s'en trouve… désarmé ! La construction tragi-comique (cinq grands actes en alexandrins) ne conserve donc que le dénouement heureux, et les chansons, en interrompant le réalisme, rapprochent la pièce de l'opéra. L'enjeu, s'il en reste un, est la disparité de rang entre les amants, accusée tout du long par l'emploi singulier du français. L'édition de cette œuvre, qu'il faut localiser près de Montignac, a établi son lien avec Marie de Hautefort [10]. L'étonnement de la Cour avait été total lorsque Louis XIII, réputé misogyne et passant son temps à la chasse, daigna porter le regard sur la jeune dame d'atour de sa femme. Le renfrogné, saisi de galanterie jusqu'à lui avancer de son auguste main un siège en public, avait été enjôlé, en tout bien tout honneur, jusqu'à composer des vers pour son égérie, sous l'œil vigilant de Richelieu aux aguets. Pour une jeune femme cultivée, amenée à fréquenter bientôt la chambre bleue de Madame de Rambouillet, où « Arthénice » réunissait l'élite des précieuses, l'épisode royal, qui dura, avait en effet tout d'un conte merveilleux. Pour nous, instruits du système allégorique tressé par ces métaphores, nous retrouvons les traits du roi en gloire dans le chasseur victorieux, suivi par le regard d'envie de Monsieur, ceux du père circonspect en la personne du marquis Jacques François de Hautefort, en réalité frère aîné de Marie, chef bien en Cour d'une Maison réputée qui tiendra le parti du roi pendant la Fronde, et naturellement Marie, perle de distinction et médiatrice porteuse des consolations.

Reste ce prétendant récriminant représenté par l'inquiétant Jaquet et ses pratiques occultes, individu certainement connu dans l'entourage de Marie pour se voir représenté par l'auteur. Ce jaloux pouvait-il être à ce point audacieux pour avancer des prétentions face au roi ? Voilà qui est encore plus douteux pour un provincial (il parle occitan). L'est-il toutefois ? Certes la

10. Cf. Bonnet, 2008.

langue d'oc et bien langue « fonctionnelle » de la pièce, mais on a relevé le statut éminent conféré au français, langue de fait du personnage principal, et langue du roi dans l'herméneutique du scénario. L'occitan est commun à tous les personnages sauf au héros contre-typique. Lors de l'achèvement de la *Rancontre*, qui se place après la Fronde, le rayonnement de l'occitan pâlit. Dans cette situation, l'auteur-locuteur peut sans paradoxe affecter sa langue d'une connotation minorante. Or l'irascible Jaquet bénéficie d'un allié influent dans le personnage du père de Jane soit, suivant l'allégorie, du frère aîné de Marie, le marquis bien en cour, bâtisseur de la splendide demeure de Hautefort. Ce courtisan surpris (qui aurait imaginé le coup de cœur féminin de Louis !) n'ignore point la surveillance manipulatrice du Cardinal sur l'entourage du roi et le danger qu'il y aurait à contrarier ses vues. Le comportement de sa sœur dans une circonstance aussi délicate nécessitait la plus grande circonspection politique de la part du chef du lignage, pour tenir compte des exigences du Cardinal, qui terrorisait la Cour. Les obscurs calculs de Jaquet, rival trop improbable, n'étaient sans doute pas dépourvus d'ironie pour l'entourage de Marie, conscient des tractations. « Hermione » (son surnom dans le salon des Rambouillet) n'était pas une oie blanche : elle soutint activement Anne d'Autriche contre Richelieu, puis le rétablissement des Grands après la mort du roi (1643)…

Acte V : Tomber de rideau

D'autres œuvres occitanes contemporaines présentent des éléments montrant l'implication politique de cette production littéraire et l'intérêt historique et culturel qu'il convient d'accorder globalement au patrimoine linguistique aquitain [11]. En revisitant ces trois œuvres dramatiques, *grosso modo* 1620, 1640, 1660, j'espère avoir fait connaître, sans préjudice d'aspects littéraires examinés ailleurs, d'abord le caractère d'auto fiction « sociale » d'une production composée et jouée pour et par un public nobiliaire hanté par l'amenuisement de ses espaces d'autonomie, ensuite la dynamique expansive permise par cet « horizon d'attente », enfin l'inscription de cette production à contre-courant des concepts et idéologies monistes promus par la monarchie. En permettant de mesurer la contradiction existant entre la dynamique créative de cette production et le processus d'occultation qui a plongé les œuvres dans l'oubli et leurs auteurs dans l'anonymat, elles éclairent la question de la conceptualisation ou représentation de l'écrivain. Ces inconnus ont-ils une histoire et comment leur rendre nom ? La réception des œuvres du passé varie

11. Cf. pour ma part des contributions sur le poète gascon Pèir de Garros et la rhétorique (1565) ou sa paraphrase des *Psaumes* (1567), sur la *Muse bayonnaise* du moraliste Voltoire (1620), sur la satire du Limougeaud Grégoire Mailhot, *Coument ey quo que lous forts soun toumbats* (1700).

dans le temps en fonction des fluctuations de l'esthétique et des mœurs, mais pour le patrimoine occitan, le silence paraît un invariant, à peine mis en cause par le nouveau regard aujourd'hui porté sur les langues improprement dites régionales. Un premier facteur de son effacement est celui de la noblesse féodale elle-même, aspirée hors des territoires dont elle émanait pour alimenter la terrible machine militaire de la monarchie (et la galerie de Versailles). L'autre facteur d'effacement vient de ce que ces œuvres, avant tout de fiction, qui plus est théâtrale, sont tout le contraire d'œuvres gratuites. Elles véhiculent une grande richesse de sens, dont le vêtement esthétique indique le prix par le recours constant à la métaphore (repris des Anciens) et aux constructions allégoriques (que le Classicisme disciplinera). Encore faut-il en décrypter le message.

Or ce message diffus avait des adversaires résolus, notamment Richelieu dont on a vu le rôle (et surtout pas le nom !) partout actif. Un credo national persistant voudrait que le Cardinal, en créant l'Académie française en 1635 (servir la foi et le roi lui étant insuffisant), ait eu en vue la plus grande gloire soit de cette langue dans les Lettres, soit de la Littérature en cette langue. Comment, toutefois, pouvait-il se représenter *la* langue (celle de la Cour) dans un royaume où elle n'est pas géographiquement partout présente, étant en revanche employée dans des cours étrangères (Bruxelles, Lorraine, Savoie) ? L'idée d'affirmation nationale linguistique paraît ici prématurée, qui n'était pas utile dans les rivalités du siècle (l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne). D'autre part, proclamer la grandeur d'une littérature suppose consensus sur un corpus représentatif et une conceptualisation de celle-ci. Or le siècle n'est pas encore « de Louis XIV » et les Classiques ne sont pas encore « inventés » pour un enseignement (en latin) qui les ignore. Il n'existe pas de « manuels » de langue ni de littérature françaises, alors que la Pléiade entre dans l'oubli et que Corneille est rouennais. Que devait être *la* littérature du royaume pas encore national pour Richelieu, alors que le débat poétique achève de se dégager des dernières influences italiennes, sinon le véhicule de la vision monarchique sacrale et moniste. Les Valois sont défunts, le protestantisme est abattu et l'ère henricienne s'achève. Pour asseoir l'État, il ne reste qu'à débarrasser la Cour de cette inflation de noblesse méridionale, mi-gasconnante, mi-mécréante. Il est temps de dégasconner la Cour, Malherbe sait de quoi il parle : il arrive de Provence !

Doit-on prêter à Richelieu ce qu'il ne pouvait exactement chercher ? Préfigurant le dirigisme colbertien plutôt que devançant Malraux, le Cardinal tentait d'enrayer, sur un terrain d'expression symbolique favori de la noblesse, la capacité de celle-ci à projeter sa mentalité dans la gouvernance politique. Le Cardinal percevait que la tragi-comédie se prêtait excellemment à exprimer l'identité nobiliaire dans une célébration émotionnelle entre pairs. L'emploi d'une langue propre parmi les opposants méridionaux, jusque dans les salons de

Paris (voyez Rempnoux) voire les geôles même du pouvoir (d'où le malheureux Théophile de Viau correspond avec son frère, et où Bassompierre s'entretient de Goudouli avec Monluc), donnait une consistance supplémentaire à cette menace. Par l'octroi de la pension, il contrôlait le choix des travaux, *a fortiori* celui de la langue. En retour, sa protection institutionnelle sur la compagnie, offrant aux auteurs un espace abrité, créait un glacis. La meilleure défense, n'est-elle pas l'attaque ? Restreindre l'usage et la visibilité de leur langue dans l'expression écrite et les manifestations collectives de ces méridionaux prolixes, bonne moitié séditieuse du royaume (on nous le disait encore au siècle dernier) [12], était donc faire œuvre pie. Rien ne motive les mesures restrictives comme la simple liberté de parole. Effacer les traces des opposants, organiser l'émulation pour les *bonnes*-Lettres furent deux mouvements d'une pensée unique, dont l'expression occitane eut spécialement à souffrir. Le temps paraît venu de rendre ce patrimoine au jour.

C. B.

Sources et bibliographie

Sources

L'Hausano del Sieur Lafuliado, gentilhomé limousin. Bordeaux, Bibliothèque municipale, Rés. Ms. 1531. 37 ff., vers 1630 ?, et sa transcription par Jules Delpit.

CAPIOTE / OU / PASTOVRALE / LIMOVSINE. / COMEDIE. / Troisiéme Edition, Corrigée de nouveau. / [fleuron] / A BORDEAUX. / Chez THEODORE DELPECH Imprimeur & Libraire / ruë S. Jammes. // Petit in 8°, 76 p., possible 5e édition. Paris, Bibliothèque nationale et Arsenal.

CAPIOTE / *OV* / PASTOURALE / LIMOUSINE. / COMEDIE. / EDITION NOUVELLE. / [petit orn.] / A LIMOGES, / Chez GABRIEL FARNE, / Imprimeur & Libraire ruë Ferrerie.// in 12, 76 p., possible 6e édition. Londres, B.L. ; Paris, B.N. ; Périgueux, Bibl. municipale. Une mise au point bibliographique par nos soins (« *Capiote*, pastorale limousine », *Butletin del Cirdoc*, n° 4, 1978) sera actualisée dans une rééd. prochaine de ces imprimés.

LES AMOVRS / DE COLIN / ET ALYSON / INVENTEES ET / COMPOSEES / PAR / *F. R. DE CHABANOIS. /* [petit orn.] / A PARIS, / [filet] / M. DC. XXXXI. // Petit in 4°, 24 p., unicum. Angoulême, Bibliothèque municipale.

François Rempnoux. - Les Amours de Colin & Alyson. Éd. critique et étude (ci-après Bonnet, 2001b.)

La Rancontre des Bergers Perigordins. Périgueux, Archives départementales de la Dordogne, Mss. 75. 92 ff., second tiers du XVIIe siècle.

12. On consulte avec fruit, sur ces aspects idéologiques, les travaux de Robert Lafont, Philippe Gardy ou Jean-François Courouau. Sur le « poids » particulier du monde occitan dans l'ensemble français, voir Martel, 2015.

Bibliographie

Bonnet Christian, Cabane Marie-France, Darrigrand Robert, 1972. *Le Livre aquitain d'expression occitane*, Bordeaux, éd. CRDP.

Bonnet Christian, 1983. *Capiote, pastorale limousine : contribution à la connaissance de la littérature dialectale au XVII^e siècle*, Talence, Université de Bordeaux III-Montaigne.

Bonnet Christian, 2001a. « Didascalies et signifiance : lectures du théâtre occitan préclassique», *Revue d'Histoire du Théâtre*, fasc. 4, p. 265-274.

Bonnet Christian, 2001b. *François Rempnoux, Les Amours de Colin et Alyson : la littérature occitane entre Baroque et Classique*, Gardonne, éd. Fédérop.

Bonnet Christian, 2008. « La *Rancontre des bergers périgordins* et l'écriture occitane au XVII^e siècle, du théâtre à l'opéra », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXXXV, p. 161-184.

Bonnet Christian, pour paraître. « Les Horizons d'un théâtre aquitain au premier XVII^e s. », *Littératures classiques*, 2018.

Courouau Jean-François, 2001. *Premiers combats pour la langue occitane : manifestes linguistiques occitans, XVI-XVII^e siècles*, Biarritz, éd. Atlantica.

Courouau Jean-François, 2008. *Moun lengatge bèl : les choix linguistiques minoritaires en France, 1490-1660*, Genève, éd. Droz.

Courouau Jean-François, 2012. *« Et non autrement » : marginalisation et résistance des langues de France, XVI-XVII^e siècles*, Genève, éd. Droz.

Jouanna Arlette, 1989. *Le devoir de révolte*, Paris, éd. Fayard.

Louvat-Molozay Bénédicte, 2014. *L'« Enfance de la tragédie » (1610-1642) : pratiques tragiques françaises, de Hardy à Corneille*, Paris, éd. Presses Universitaires de la Sorbonne (coll. « Theatrum mundi »).

Martel Philippe, 2015. *Études de langue et d'histoire occitanes*, Limoges, éd. Lambert-Lucas.

Ausone de Bordeaux, professeur, consul de Rome et poète[1] (vers 310 - vers 394)

par Jean-Pierre BOST

Ausone est le premier des Bordelais qui ont marqué leur époque. C'est un personnage atypique parce que, s'il est commun dans l'Antiquité que des hommes de pouvoir soient aussi des hommes de lettres, il est exceptionnel qu'un homme de lettres arrive à monter aussi haut dans les sphères du pouvoir et des honneurs publics. Mais c'est en même temps quelqu'un qui s'inscrit tout à fait dans l'esprit et dans les recommandations de ce congrès. En effet, si les moments forts de sa vie, du moins ceux que nous connaissons aujourd'hui, se sont déroulés ailleurs, l'Aquitaine, sa patrie bordelaise, sa famille, ses collègues professeurs et sa vie de retraité occupent une large place dans son œuvre poétique.

Le destin exceptionnel d'un petit notable bordelais

Ausone, c'est d'abord le destin exceptionnel d'un petit notable aquitain, né vers 310 à Bordeaux d'un père bazadais qui y était médecin et d'une mère dacquoise. Milieu familial tout à fait honorable quoique relativement modeste, plus reluisant cependant du côté maternel où, vers 325, alors qu'il terminait à

1. Sur le sujet : Étienne *et al.*, 1986 ; Sivan, 1993 ; Coşkun, 2002. Ajouter la récente édition d'Ausone en français par B. Combeaud (Combeaud, 2010).

Bordeaux ses études supérieures, la gloire était déjà là avec un oncle devenu précepteur du futur empereur Constance II, à Constantinople [2]. L'influence de ce parent talentueux et attentionné [3] sur sa formation et sa carrière future a été déterminante : comme lui, Ausone est devenu professeur et avocat, excepté qu'il a mis beaucoup plus de temps pour percer et réussir.

D'abord, il a végété longtemps comme professeur de grammaire, avant d'obtenir enfin (en 360 ?) une chaire de rhétorique. Pourquoi cette longue attente ? Mystère, car, au vu de ce qu'il a produit par la suite, il avait dû très tôt se faire remarquer par sa vivacité intellectuelle, sa grande culture littéraire et juridique, certainement aussi par son esprit et ses bons mots. Et par d'autres atouts encore : un caractère bonhomme et attachant, et beaucoup d'entregent. C'est probablement par les affaires traitées comme avocat, qu'il a su se faire connaître de la bonne société et qu'il a su se faire reconnaître par elle.

De là, suppose-t-on, le mariage (vers 335 ?) avec la fille de grands notables [4], gros propriétaires apparemment dans le Libournais. Une union qui lui a donné une épouse tendrement aimée et trop tôt perdue dont il est resté inconsolable, mais qui lui a apporté aussi en dot le domaine de *Lucaniacus*, sans doute quelque part vers Saint-Émilion ou Saint-Georges-de-Montagne.

Un autre atout déterminant est venu des changements opérés vers 340 dans le gouvernement de l'empire. Bordeaux a été alors promue capitale d'une grande circonscription administrative, le diocèse d'Aquitaine, qui a fait d'elle l'une des quatre villes les plus importantes de ce qu'on appelait la Préfecture des Gaules, vaste territoire qui couvrait tout l'Occident romain et dont la capitale était à Trèves, sur la Moselle. Comme le personnel des bureaux et services, mais aussi nombre de hauts fonctionnaires, se recrutaient dans les grandes écoles provinciales, celle de Bordeaux a certainement pris alors une importance nouvelle et de grands maîtres sont venus y enseigner, si l'on en croit Ausone qui a été leur collègue.

Pour sa part, ce dernier a certainement déployé dans son enseignement talent et dévouement [5], et il a dû former de nombreux élèves dans l'optique de ce type de carrière. Cela a contribué encore à le mettre en avant et lui a permis de nouer d'autres fructueuses relations dans le beau monde : c'est là en particulier que se sont tissés des liens étroits entre lui et le futur saint Paulin de Nole, élève brillant mais aussi membre d'une famille haut placée (les *Pontii Paulini*).

Au total, ces relations, associées à ses propres succès, ont fait grandir sa réputation, mais il n'était encore qu'un notable local. Et il le serait sans

---

2. *Par.*, 3, vers 11-14 ; cf. *Commemoratio prof. Burdig.*, 16, vers 9-16.
3 *Par.*, 3, vers 8-10 : « Tu as été pour moi un père et une mère ; ma première enfance, mon adolescence, ma jeunesse, ma maturité ont été par toi ornées de toutes les connaissances qu'on est heureux d'avoir apprises ».
4. *Par.*, 8, *Hommage à Attusius Lucanus Talisius, mon beau-père*, vers 1-2.
5. Même si la lettre 12, à son ami Paulus, évoque « les peines du forum (celles de l'avocat) et l'ingrat enseignement dans les écoles de rhétorique » (vers 27-29).

doute resté sans un coup de pouce du destin. Ce coup de pouce, c'est l'appel de l'empereur Valentinien qui, en 368, fait de lui, à Trèves, le précepteur de son fils Gratien, le prince impérial, car ce soudard avait le respect de la culture.

Le préceptorat, efficace et dévoué, a duré huit ans et on peut croire qu'Ausone en a également profité pour s'occuper de sa propre carrière puisque, en 374, le voilà déjà investi d'importantes fonctions. L'année suivante, la mort de Valentinien fait de Gratien l'empereur en titre, et le nouveau prince a témoigné une reconnaissance vraiment impériale à son bon maître, puisque celui-ci et sa famille, véritable *camarilla*, ont monopolisé pendant quatre ans les plus hautes charges de l'État dans l'Occident romain. Le triomphe est consacré en 379 par l'accès à l'honneur suprême, la distinction la plus élevée de l'État romain : le consulat ordinaire.

C'est dans ces courtes années qu'Ausone a franchi presque d'un bond l'ultime étape de son ascension sociale. Quatre années de pouvoir qui ont fait de lui un homme riche et un homme des plus importants parce qu'elles l'ont fait entrer et ont fait entrer sa famille dans la grande aristocratie d'Empire, celle de la très haute fonction publique [6]. Ausone est ainsi l'un des champions de la mobilité sociale au IV^{e} siècle, mais c'est un cas exceptionnel.

Ensuite, c'est le retour à Bordeaux, pour une retraite qui a duré entre douze et quinze ans.

La vie d'un retraité prestigieux

Cette dernière phase de sa vie a fait la fortune historique de notre grand homme, car c'est dans cette période qu'il a produit la plus grande partie de ce que nous connaissons de son œuvre littéraire.

Une œuvre dont il est en même temps le héros principal, car il s'y met volontiers en scène, dit tout de ses émotions, de ses pensées, de ses affections et de ses déceptions ; parfois percent ses petites moqueries, ses rancunes aussi, sans trop d'acrimonie, cependant, car c'est un homme de consensus, ne serait-ce que pour garder sa tranquillité. C'est pour cela, d'ailleurs, qu'il se tait sur son ancienne vie au pouvoir : l'assassinat en 383, à 24 ans, de Gratien dont il avait été le précepteur attentif, le tuteur bienveillant et sans doute aussi une sorte de second père, a dû, outre le chagrin que cet homme sensible a certainement ressenti, le faire réfléchir aux aléas de la politique et aux risques de la fréquentation des puissants.

Pour la même raison, il se tient à l'écart des affaires religieuses, se bornant à donner des gages d'orthodoxie à la nouvelle religion : adresser à

6. C'est ce qu'il rappelle à son petit-fils Ausonius : « Ton grand-père consul a obtenu pour toi, son petit-fils, un puissant avantage et projeté une lumière sur ta vie » (*Pièces personnelles* ; *À mon petit-fils Ausone*, vers 94 et 95).

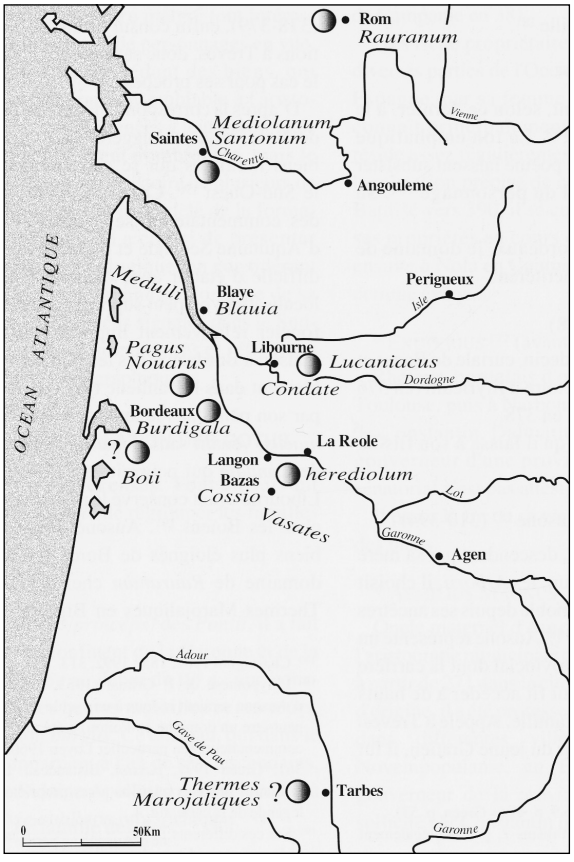


Fig. 1. Les villas d'Ausone (BALMELLE, 2001, p. 40).

Dieu sa prière du matin [7], faire scrupuleusement ses Pâques et affirmer sa foi en la Trinité. Prudence donc, là aussi. Et il n'a pas tort, car les querelles chrétiennes, particulièrement vives à Bordeaux au moment de son retour, ont à l'occasion les conséquences les plus graves sur les personnes et sur les biens. De là, sans doute, une autocensure de sage précaution [8].

Les ennuis potentiels évités, qu'a-t-il à nous dire ? La première chose qui frappe dans ce qu'il raconte de lui, c'est la vie nomade qu'il mène entre sa maison de ville et ses domaines campagnards (fig. 1), car cet impatient a tôt fait de s'ennuyer là où il se trouve [9]. Vagabondage permanent qui ne laisse pas de place aux mondanités : c'est une vie retirée de vieux garçon maniaque que remplissent surtout ses amis et correspondants unis à lui par une relation littéraire dont il est le grand maître, unis également par le même irrépressible besoin d'écrire.

Le reste, il en parle peu, ce sont le soin de ses propriétés et les rares membres de sa famille encore vivants. Mais cet isolement est particulièrement propice à l'évocation du passé : les parents et alliés disparus, d'abord, à la mémoire desquels, vers 384, il compose 30 pièces commémoratives, les *Parentalia*, les *Parentales*. À travers la gymnastique convenue de ses vers, il a su dire avec émotion la sincérité de ses sentiments et communiquer sa tristesse. À l'inverse, la longueur des notices,

7. Il y en a plusieurs dans ses *Pièces personnelles* (*Domestica*), mais le style et le ton y sont plutôt empruntés ; la différence est très nette avec la *Prière du consul désigné*, enjouée, légère et bien enlevée, qui elle, évoque (invoque !) Janus, le soleil renouvelé, les mois, les vents et les divinités d'autrefois.

8. Dans la prière incluse dans l'*Éphéméris*, il demande à Dieu de « jouir de la paix, vivre en sécurité (*securus*), ne m'étonner de rien ici-bas » (vers 71-72).

9. C'est sans doute pour cela qu'il presse en permanence ses amis, Paulus et Théon, et même Paulin, de venir le voir.

les banalités polies ou au contraire les précisions appuyées, les détails ou les silences, en décrivant, même brièvement, le niveau d'illustration atteint par les personnes citées, montrent aussi comment s'est constitué le réseau des relations et alliances, la petite nébuleuse familiale, qui a servi directement ou indirectement l'ascension du futur grand homme [10].

Chose curieuse, alors que, au contraire de la famille paternelle, l'évocation de la partie dacquoise de sa famille lui inspire de chaleureux commentaires, ce n'est que de façon rapide et banale qu'il parle de Dax (où il n'est peut-être jamais allé), tandis qu'il s'anime avec insistance pour parler de son père et de ses horizons bazadais.

Les premières impressions sont cependant pour Bordeaux, sa patrie (fig. 2). En s'y réinstallant après (au moins) douze ans d'absence, il a retrouvé ses anciennes habitudes : il a sa maison (au Puy-Paulin ?), suit de près la vie locale, siège au conseil municipal (il a même été maire honoraire) et fait ses Pâques à l'église Saint-Étienne [11]. Mais la vie en ville inspire à ce citadin (presque) ordinaire des sentiments contradictoires.

Le premier est celui de l'admiration, qui remplit l'éloge de Bordeaux dans la *Liste des villes célèbres* :

> « (Salut!), ô ma patrie, célèbre par tes vins, tes fleuves, tes grands hommes, les traditions et le caractère de tes habitants, et la noblesse de ton sénat... [...] L'enceinte quadrangulaire de ses murs élève si haut ses tours superbes, que leurs sommets aériens percent les nues. On admire au-dedans les rues bien dessinées, l'alignement des maisons, et la largeur des places qui répondent bien à leur nom, ainsi que les portes alignées sur les carrefours, et enfin, au milieu de la ville, le lit d'un fleuve alimenté par des sources. Lorsque l'Océan, le Père des eaux l'emplit du reflux de ses ondes, on voit la mer tout entière qui s'avance avec ses flottes. [...] Faut-il rappeler cette fontaine couverte de marbre de Paros, qui bouillonne comme l'Euripe ? Combien d'eau retient-elle en sa profondeur ! Quels remous dans son courant ! Quels larges et rapides torrents elle roule sans jamais s'épuiser par les deux fois six bouches de sa vaste margelle pour les innombrables besoins de la population ! [12] ».

Ce discours enflammé sur « les douceurs des délices de Bordeaux [13] » qu'on peut croire sincère est particulièrement intéressant. Il montre en effet que la génération de notre poète avait tiré un trait définitif sur l'idée de la ville que se faisaient les générations précédentes et qu'elle trouvait agrément et fierté dans la forteresse issue de la crise du III^e^ siècle, réduite en superficie (32 ha contre 160 vers 250) et enfermée dans le corset de ses remparts.

---

10. Les notices sont, en effet, de taille variable : de 6 à 32 vers pour les plus longues, qui – ce n'est pas par hasard – sont celles qu'il a consacrées à son épouse, Attusia Lucana Sabina (23), à son oncle maternel (24) et à son grand-père maternel (32 vers). Sur la question, Sivan, 1993, p. 58-65.
11. Cette église aujourd'hui disparue était toute proche de l'actuelle basilique Saint-Seurin.
12. Vers 2-3, 13-20, 21-25 (traduction Max Jasinski, Classiques Garnier).
13. Lettre 8, à Axius Paulus, vers 2.

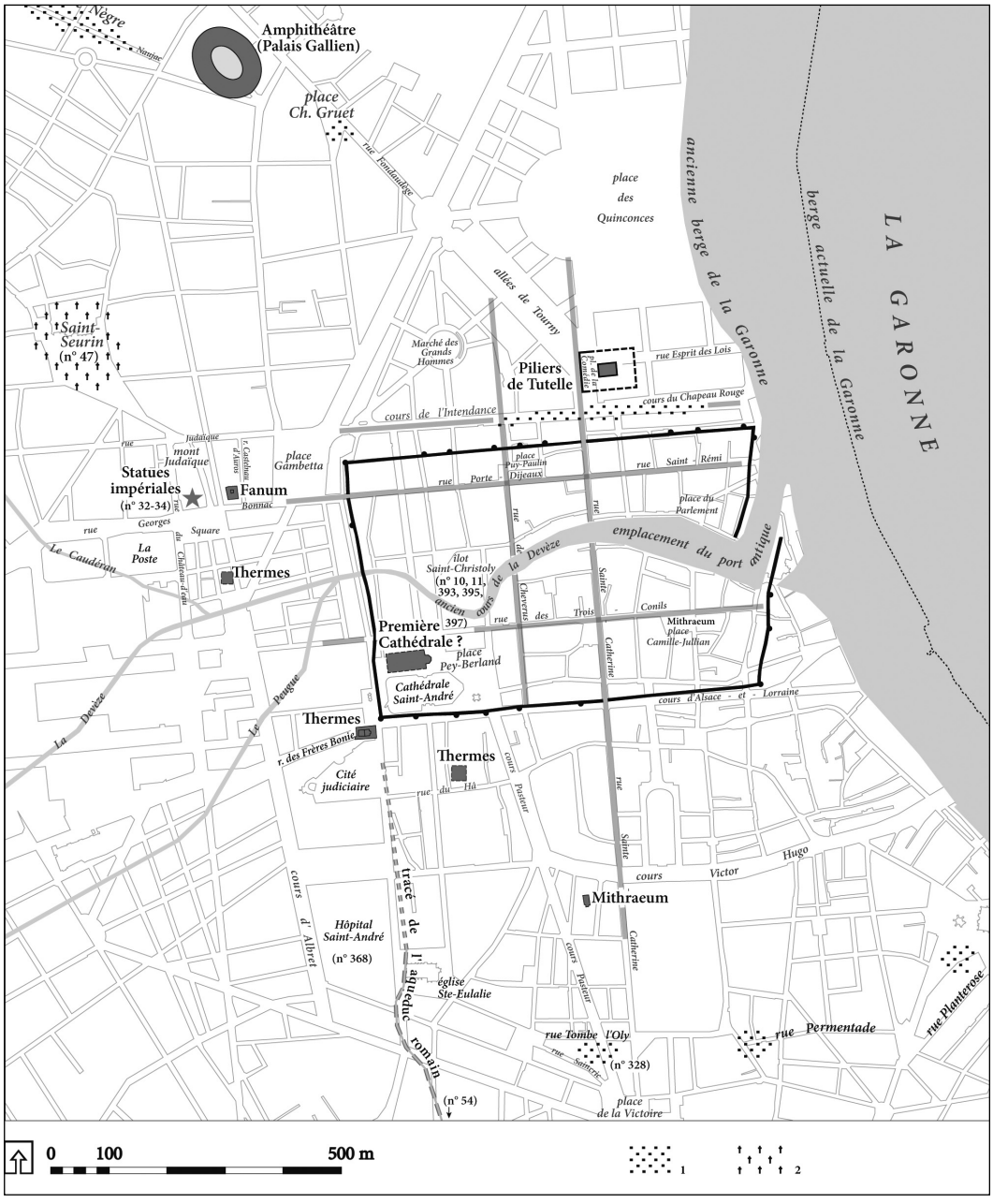


Fig. 2. Plan de Bordeaux au IV^e siècle (plan de Louis Maurin, avec l'aimable autorisation de l'auteur).

Mais cette fierté affichée résistait mal à l'épreuve de la dure réalité, car la ville réduite (qui laissait à distance les grands monuments abandonnés, tels les Piliers de Tutelle et le Palais Gallien), avait pour corollaire la densification extrême de l'occupation de l'espace, ce qui n'était pas du goût de notre grand dignitaire. Habitué à vivre au large et dans le meilleur confort pendant les années passées auprès des princes, il lui fallait maintenant subir

les désagréments que cet entassement forcé causait aux gens convenables, ce qu'il signale sans ménagement à plusieurs reprises. Dans ses lettres à son ami Axius Paulus, il fustige le comportement « des foules populacières [14] », et le laisser-aller de la populace et toutes les incommodités qui l'accompagnent [15] : inconfort, cohues, promiscuité, embarras, accaparement de l'espace public par les constructions privées, bruit, désordres, rixes, chiens et porcs occupant les rues, saleté, odeurs. Et si l'on ajoute à cela les risques éventuels de la politique et de la religion, on comprend pourquoi il ajoute, dans la même lettre : « tout ce qui offense mes habitudes paisibles m'oblige à gagner les doux loisirs d'une campagne écartée [16] ». La campagne-refuge, en quelque sorte.

Pour cela, les lieux de retraite ne manquent pas : gros propriétaire foncier, Ausone est maître d'au moins huit maisons et domaines agricoles [17], fortune solide, même si elle reste au niveau étroitement régional d'un grand notable aquitain. Et que fait-il à la campagne ?

D'abord, il s'y rend quelle que soit la saison [18] et la fantaisie semble l'emporter sur le contrôle de la gestion de ses domaines. Deux allusions suggestives, cependant, révèlent, pour l'une, les soucis que peut causer la négligence [19], et, pour l'autre, ce qu'étaient à la fois les bases de la survie et les stratégies de production de ce qui, dans toute l'Aquitaine ou presque, constituait le fondement des fortunes : les champs, la vigne, les prairies d'élevage et les bois [20], à la fois les productions et les produits dérivés, éventuellement complétés par d'autres sources de revenus, tels les étangs, les sources thermales, les argilières, les carrières ou les mines. En combinant quelques données éparses valables pour le IV^e^ siècle et des propositions vraisemblables de rendements, on peut imaginer, pour l'ensemble de ses propriétés, un revenu annuel d'entre 1 200 et 2 100 sous d'or, très loin, sans doute, des résultats ahurissants affichés par les grands aristocrates romains de l'époque [21], mais quand même très confortable.

---

14. Lettre 23, vers 91.
15. Lettre 10, vers 19-28.
16. Lettre 10, vers 29-31.
17. Étienne, 1986, p. 26-37. Peut-être neuf, si l'on admet qu'il possédait la villa de *Pauliacum* (Pauillac ?) en Médoc.
18. Il signale à deux reprises qu'il se trouve dans son domaine santon à la mauvaise saison : une fois au début de janvier, alors qu'il gèle et qu'il neige (*Lettres*, 12, vers 5-10), et une autre fois avant Pâques (*Lettres*, 8, vers 9-10). La lettre 12, à Paulus, évoque (vers 5-10) « les campagnes de Saintes, où l'hiver est inhospitalier ».
19. Lettre 22 à Paulin : cette année-là, *Lucaniacus* n'a pas pu faire la soudure et notre poète presse son ami d'accorder des facilités de séjour à son ancien régisseur, pour que ce dernier puisse réunir les quantités nécessaires à préserver le domaine de la famine.
20. Il s'agit de ce qu'il appelle son « petit héritage », environ 260 ha, dont une vaste réserve forestière (plus de 175 ha), « caisse d'assurance », comme l'écrit justement Paul Veyne (Veyne, 1979, p. 262-267). Même si la liste des productions citées est très insuffisante, elle est néanmoins tout à fait suggestive, ne serait-ce que par les surfaces couvertes (50 ha de céréales, 25 ha de vignes, 12,5 ha de prairies).
21. Par comparaison, vers 400, les 400 propriétés de la (future) sainte Mélanie rapportaient probablement à celle-ci 120 000 sous d'or par an (plus de 1 650 livres), soit en moyenne 300 sous par domaine.

Ausone mène donc une vie libre de tout souci matériel. Et cela lui permet de s'adonner pleinement à sa passion, celle des lettres. Ayant renoncé au monde et à ses dangers, il n'a plus d'autre préoccupation que de composer des vers et de lutter contre l'ennui en conviant ses amis [22] à venir le rejoindre pour partager avec lui des loisirs « embellis par de sérieux amusements [23] ».

Le prince des lettres

C'est son œuvre littéraire, éclipsant totalement une carrière publique éblouissante mais rapidement oubliée, qui a fait la fortune d'Ausone déjà de son vivant, parce qu'il a été le prince des lettres de son temps en Occident, le maître dans les genres alors les plus à l'honneur : la correspondance et les vers, surtout les vers.

On a conservé de lui vingt-cinq lettres, envoyées principalement à ses amis les plus proches, quatre à Théon, « paysan du Médoc […] habitant du bout du monde », et sept à Axius Paulus, rhéteur et poète dont il moque aimablement le médiocre domaine de sa Bigorre natale, mais dont il apprécie sincèrement le grand talent. Là sont les plus riches informations sur la vie de notre nomade et sur l'Aquitaine de son temps. D'autres sont adressées à son père, à son fils et à des personnages divers, quelques-uns très haut placés ; surtout, les sept dernières sont adressées à Paulin, son disciple préféré, correspondance entamée dans la fraîcheur joyeuse du culte des Muses, que l'on voit se clore sur la tristesse des abandons.

Vingt-trois d'entre elles sont en vers ou en partie en vers, car c'est là qu'Ausone excelle, et des vers, il en a écrit beaucoup. Curieusement, la tradition manuscrite se révèle assez incertaine sur nombre de titres, et il n'existe pas de recueil canonique d'une œuvre qui ne semble pas avoir été considérable [24] et qui n'offre pas de « grandes » pièces : La *Moselle*, qui passe pour son chef-d'œuvre compte moins de 500 vers. Mais c'est qu'Ausone n'est pas l'homme des compositions de longue haleine ; tout au contraire, il est le maître des petits sujets, bien enlevés et vite expédiés.

L'impression d'ensemble que l'on en retire est que ces contenus étonnamment variés – parfois sévèrement jugés à notre époque –, sont aussi nomades que leur auteur ; Ausone est un poète « spontanéiste » qui compose surtout pour soulager la démangeaison d'écrire qui le tient, ce qu'il appelle

---

22. Théon, qu'Ausone n'a plus vu depuis trois mois et qu'il invite à *Lucaniacum* (lettre 6) ; Axius Paulus, son vieux camarade (*Paule sodalis*, lettre 9) ; lettre 8 (invitation dans le domaine santon) ; lettre 10 ; lettre 11 (invitation dans le domaine santon) ; lettre 12 ; billet de la lettre 13 ; lettre 14 ; Tetradius, lettre 15 (invitation dans le domaine santon).
23. Lettre à Axius Paulus, 10.32.
24. Elle comprend notamment une série de poèmes dont les plus connus ont pour sujet la famille, les professeurs de Bordeaux ou la Moselle.

plaisamment la « gale poétique » ; il avoue être un faiseur de vers impénitent et tout est bon à ce champion de l'épigramme et roi de l'impromptu [25] – c'est une grande partie de son œuvre – dont les vers sont très (le plus ?) souvent le produit de l'inspiration du moment, de tout ce qui défile dans sa cervelle jamais en repos, de tout ce qui s'offre à sa vue, à son attention ou à sa mémoire et qui, dans l'instant, appelle le vers qui sonne juste et qui tombe à propos.

Certes, le vieux professeur, immergé dans la fréquentation journalière des grandes œuvres grecques et latines qu'il a longuement commentées durant sa carrière et dont il connaît par cœur des passages entiers, n'est jamais loin, par exemple pour explorer toutes les formes de la poésie de son temps, pour utiliser tous les mètres et pour y créer des complications inattendues. Certes, le plus souvent, la seule prouesse de ces pièces est celle de la virtuosité, mais cette virtuosité séduit encore [26], justement parce que ce touche à tout s'intéresse à tout, au gré de ce qui lui passe par la tête : les héros qui prirent part à la guerre de Troie, les princes, de Jules César à Élagabal, les *Sentences des Sept Sages*, mais aussi l'astrologie, les noms des jours et des mois, ceux de la semaine planétaire, des saisons, de la division des mois, le nombre de jours dans les mois, les fêtes et les jeux traditionnels et jusqu'aux travaux d'Hercule.

Dans ce joyeux fatras, l'Aquitaine n'est pas oubliée : les hommes, d'abord (vingt-quatre notices consacrées aux gloires disparues de l'auditorium bordelais, pièces « de pieuse affection » où perce parfois la moquerie) ; le pays, ensuite, qu'il connaît si bien, qu'il s'agisse du mouvement des marées dans l'estuaire, car il sait qu'on va du Verdon à Libourne en un seul flux [27], des variétés de poissons que l'on y rencontre et de toutes les pêches que l'on y pratique ; mais il sait aussi décrire tous les types de bateaux fluviaux, attraper dans les buissons les grives aux cuisses blanches, parler de la chasse et de toutes les variétés d'huîtres, sans oublier le vin de Bordeaux, servi alors, sans doute grâce à lui, à la table impériale.

Une œuvre qui est typiquement de son temps

Ausone n'est pas un cas unique. S'il a une manière très personnelle d'écrire, il n'est que le représentant le meilleur et le plus doué du milieu des grands notables aquitains, amateurs d'art et protecteurs de l'art, gens de lettres aussi, bref, un milieu particulièrement représentatif de ce qu'on appelle, en

25. Dans le « *Griphe* (jeu en forme d'énigme) sur le chiffre 3 », une suite de 90 vers pour faire le tour de tout ce qui contient ce chiffre ou qui est triple, il termine ainsi : « Sache, et j'en suis fier, que ces vers commencés à table ont été achevés avant la fin du dîner… ». Autre exemple, celui d'un tableau vu dans une salle à manger du Palais impérial à Trèves qui lui donne l'idée d'improviser 103 vers de belle envolée poétique sur le sujet du tableau : Cupidon crucifié par des femmes.
26. Même si elle lui fait s'autoriser parfois des hardiesses qui vont jusqu'à profaner la mémoire de Virgile dans le *Centon nuptial*, assemblage obscène d'hémistiches empruntés au poète.
27. Lettre 6, à Théon, vers 25-34 ; cf. Atkin, 2007.

Aquitaine au moins, la *culture des villas*. Ces gens, qui ne montraient pas tous un égal bonheur dans la création [28], étaient néanmoins nourris de la même culture littéraire et ils étaient tous marqués par le même goût de la recherche, du clinquant et de la virtuosité. Une virtuosité et un clinquant bien caractéristiques de ce siècle, ceux que révèlent pareillement l'architecture des villas [29], dans la démesure comme dans l'originalité, ou les verres diatrètes. Sur ce point, d'ailleurs, rien ne distinguait de leurs homologues restés fidèles aux dévotions traditionnelles les intellectuels chrétiens, y compris les plus engagés dans la voie de l'ascétisme. Excepté que, pour ces derniers, l'exploitation du bagage littéraire était désormais tournée vers la célébration exclusive d'idéaux nettement séparés du domaine profane.

Ainsi, toute cette littérature, qu'elle soit profane ou d'inspiration religieuse, est un fait de société et finalement, peu importent les défauts vrais ou supposés de l'œuvre d'Ausone, car celle-ci reste d'un réel intérêt – à preuve, le récent ouvrage de B. Combeaud –, et elle émane d'une personnalité multiple et attachante. Ce dernier trait a été justement relevé par A. Coşkun, l'un de ses derniers biographes, pour qui Ausone fut notamment un père de famille affectueux, un chrétien aux opinions éclectiques qui a prêché la tolérance, un poète sensible en même temps qu'un humaniste serein et heureux de vivre. Enfin, on ne saurait oublier que la vie de cet homme célèbre a été aussi une vie de fidélité à Bordeaux et à l'Aquitaine.

J.-P. B.

Bibliographie

Atkin J., 2007. « De *Dumnitonus* au port de *Condate*. Remarques sur le voyage de Théon (Ausone, *Lettres*, 14) », *Aquitania*, 23, p. 249-265.

Balmelle C., 2001. *Les demeures aristocratiques d'Aquitaine. Société et culture de l'Antiquité tardive dans le Sud-Ouest de la Gaule*, Bordeaux, éd. Ausonius, Mémoires, 5 et Fédération Aquitania, Supplément 10.

Combeaud, B. éd., 2010. *Ausone de Bordeaux. Œuvres complètes*, Bordeaux, éd. Mollat.

Coşkun A., 2002. *Die gens Ausoniana an der Macht. Untersuchungen zu Decimius Magnus Ausonius und seiner Familie*, Oxford, Prosopographica et Genealogica 8.

Étienne R., Prete S., Desgraves L., 1986. *Ausone, humaniste aquitain*, Bordeaux.

Sivan H., 1993. *Ausonius of Bordeaux. Genesis of a Gallic aristocracy*, Londres-New-York.

Veyne P., 1979. « Mythe et réalité de l'autarcie à Rome », *Revue des Études anciennes*, 81, 3-4, p. 261-280.

28. Ainsi, Théon, qui produisait des pommes d'or mais composait des vers de plomb, cf. lettre 7, vers 2 : *aurea mala, Theon, sed plumbea carmina mittis*.
29. Ce qui fait regretter qu'Ausone ne dise jamais rien des siennes.

Arcachon au temps des Années folles : « La seconde patrie des artistes » ?

par Michel BOYÉ

Créé en 1857, Arcachon se prépare dès 1862-1863, grâce à la « ville d'hiver » que réalisent la Compagnie du Midi et les Pereire, à devenir une « ville de santé ». La découverte du bacille de Koch en 1882 conduit à la remise en cause du traitement de la phtisie par les effluves térébenthinés des pins et provoque, avant même la Grande Guerre, une controverse entre les tenants d'« Arcachon ville de santé » et les promoteurs d'« Arcachon, ville balnéaire et touristique ». D'aucuns essaient alors de promouvoir un slogan apaisant : « Arcachon, la patrie des enfants ». Sans succès.

La Grande Guerre terminée, hôteliers, restaurateurs, agents de locations doivent se rendre à l'évidence : les têtes couronnées, les personnalités politiques, les représentants de la grande bourgeoisie européenne se font de plus en plus rares. La Belle Époque est finie même si, dans la station, une société mondaine survit où l'on retrouve « les Decazes, les Dupuy, les Rothschild auxquels viennent se mêler quelques grands noms du négoce bordelais [1] ». En juillet 1922, après la démission pour raisons de santé du maire Veyrier-Montagnères, le débat de l'avant-guerre est relancé.

---

1. Fleury, 1990, p. 245.

La première charge contre le nouveau maire Ramon Bon, agent de locations de profession, est menée le 11 avril 1923 par le conseiller d'arrondissement, le docteur Bourdier, qui proteste contre « la désignation fâcheuse d'Arcachon dans une gazette ». La seconde a lieu le 19 novembre 1926, conduite par le docteur Robert Brun qui lui aussi a tranché en faveur de l'option touristique contre les partisans de l'option médicale. Alors que les directeurs de cliniques souhaitent le calme pour leurs curistes, Brun et ses amis réclament la réouverture du casino Mauresque, dont les activités festives ne pourraient qu'attirer les touristes ! Qui plus est, avec le thermalisme naissant autour de la source Sainte-Anne qui a jailli en août 1923, les disciples d'Hippocrate dressent deux quartiers l'un contre l'autre : d'un côté, les Abatilles avec l'eau porteuse de vertus pour personnes fatiguées mais saines, de l'autre, la ville d'hiver avec ses malades contagieux.

La presse locale participe évidemment aux débats. *Le Journal d'Arcachon* soutient la municipalité ; *L'Avenir d'Arcachon* et *Le Phare d'Arcachon*, créé en mai 1927, apportent leur appui aux médecins contestataires.

La contribution de ces deux derniers hebdomadaires consiste d'abord à publier les courriers de célébrités mécontentes de l'action municipale. En mai 1922 déjà, le compositeur Charles Tournemire écrit au directeur de *L'Avenir d'Arcachon* pour se désoler de l'abandon du casino Mauresque. En mars 1926, *L'Avenir*, toujours lui, ouvre ses colonnes au romancier Pierre Frondaie (fig. 1), ulcéré par la malpropreté de la ville. En août 1928, André Armandy a les honneurs du *Phare d'Arcachon* ; l'écrivain, habitué du Cap-Ferret, vitupère contre l'octroi arcachonnais et augure mal du devenir de la station qu'il classe « parmi les villes mendiantes » !

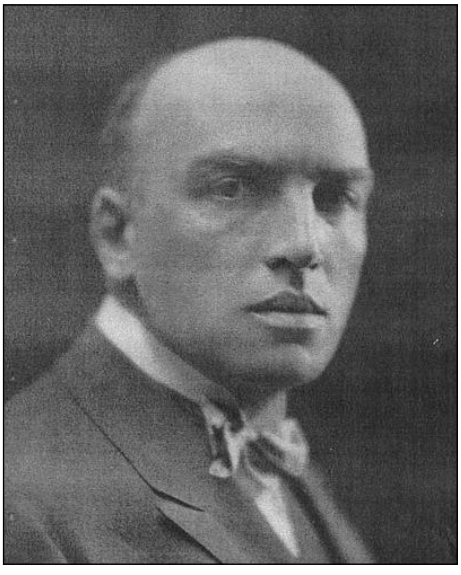


Fig. 1. Pierre Frondaie (Archives municipales d'Arcachon, fonds Frondaie).

Ensuite, les journalistes réfléchissent à de nouveaux slogans pour redorer le blason de la ville. *L'Avenir d'Arcachon* est le moins heureux, qui met dans la bouche de Roland Dorgelès une formule ancienne, revue et corrigée, pouvant prêter à confusion : « Arcachon, la patrie des enfants et l'Élysée des vieillards [2] » ! De quoi faire fuir les yachtmen et autres sportsmen ! En juillet 1927, *Le Phare d'Arcachon* se montre mieux inspiré.

2. *L'Avenir d'Arcachon*, 8 février 1925.

Sous la signature de Jules Vuillermoz, l'hebdomadaire profite de l'actualité estivale pour suggérer « Arcachon, seconde patrie des artistes ».

Avant de rechercher les raisons pour lesquelles ce slogan sera rejeté puis oublié, il convient d'examiner les circonstances dans lesquelles il est suggéré.

Pourquoi Arcachon serait-il la *seconde patrie des artistes* ?

Jules Vuillermoz, libraire de son état, justifie ainsi sa formule :

> Arcachon « sera cette saison [d'été 1927] le rendez-vous sélect des maîtres du roman moderne […]. Pierre Benoit, venu en avant-garde travailler dans la solitude et la tranquillité doit bientôt rencontrer ici son ami Claude Farrère pour mettre définitivement au point le roman qu'ils écrivent en collaboration. Francis Carco prépare ses malles pour villégiaturer très prochainement à Piquey, et Piquey est si près d'Arcachon. Pierre Frondaie et sa jeune épouse [Jeanne Loviton] vont prochainement redonner une âme à leur villa *Les Sablines.* Roland Dorgelès, retour d'Orient, arrivera dans quelques jours en notre douce ville goûter le repos et le recueillement… [3] ».

Cinq noms suffiraient-ils pour consacrer Arcachon « seconde patrie des artistes » ? Pour convaincre lecteurs et élus, *Le Phare* appelle en renfort un auteur, aujourd'hui oublié, Théodore Valensi. Le père de *Yasmina* ne se fait pas prier :

> « Jamais je n'ai trouvé en la douce France paysage plus enchanteur, plus calme, plus reposant, paysage plus propre à la rêverie et au travail. Arcachon est bien la *terre d'inspiration*. Je désire y passer le temps le plus long possible et ferai tout en mon pouvoir pour attirer le plus grand nombre de littérateurs, d'artistes et même de profanes [4] » !

À la découverte d'Arcachon…

Une première question se pose : quand les membres de ce « club des cinq », qui ont précédé Valensi, sont-ils venus pour la première fois à Arcachon ? Dans son édition du 1er mai 1927, *L'Avenir d'Arcachon* prétend que « c'est Gabriele D'Annunzio qui a montré le chemin de la *Terre d'amour* à Pierre Frondaie, Roland Dorgelès, Gilbert de Voisins et plus récemment à Pierre Benoit ». Ce raccourci journalistique, à la gloire du poète italien, prend des libertés avec la réalité telle qu'elle ressort des archives.

---

3. *Le Phare d'Arcachon*, 3 juillet 1927.
4. *Le Phare d'Arcachon*, 10 juillet 1927.

Frondaie, tout d'abord, a découvert Arcachon au cours de l'été 1912[5]. Certes D'Annunzio est « arcachonnais » depuis juillet 1910 mais le jeune René Fraudet, devenu Pierre Frondaie en novembre 1909[6], n'a pas la moindre relation, à l'époque, avec l'homme de lettres transalpin fuyant ses créanciers. Selon toute vraisemblance, Frondaie, assailli par des ennuis de santé, séjourne à Arcachon sur les conseils de Pierre Louÿs qu'il a rencontré en juin 1909 et qui lui a soufflé son nom de plume ; Louÿs connaît bien les vertus du climat d'Arcachon : il y a conduit son épouse Louise de Heredia en août et septembre 1911, sur prescription du professeur Landouzy.

Pour leur part, Pierre Benoit et Roland Dorgelès ont entrevu Arcachon pendant la Grande Guerre, ce qu'ignorait à l'évidence le journaliste de *L'Avenir d'Arcachon*. D'après Gérard de Cortanze, Benoit, tombé malade après la bataille de Charleroi et hospitalisé pendant plusieurs mois, est en convalescence à Arcachon en avril 1915 : il y apprend la mort de son père, « chez André Germain qui vient d'ouvrir un foyer Charles-Perrot, sorte de maison de repos destinée aux poètes évacués du front[7] ».

À l'automne 1916, Roland Dorgelès, fantassin devenu élève pilote, puis détaché à l'Inspection générale des écoles d'aviation[8], se trouve en mission « à La Teste-de-Buch, sur le Bassin d'Arcachon[9] » : l'occasion lui est donnée de dire tout le mal qu'il pense des soldats russes, c'est donc qu'il n'est pas resté cloîtré dans l'école de tir aérien de Cazaux ; comme l'ont fait avant lui et le feront ensuite d'autres aviateurs dont Joseph Kessel, Dorgelès a dû s'encanailler dans la station balnéaire.

Pierre Benoit et Roland Dorgelès reviennent à Arcachon, que D'Annunzio a quitté pour rentrer en Italie en avril 1915, dans la décennie 1920 : l'idée d'un retour sur la côte atlantique ne peut donc être d'annunzienne !

Dorgelès redécouvre Arcachon en 1924. En septembre, un échotier affirme qu'il « viendrait écrire son prochain roman dans le calme hivernal de notre reposante forêt[10] » ; de fait, Roland Dorgelès séjourne dès novembre dans la ville d'hiver. Il assiste ainsi, début décembre, à l'inauguration de la Librairie générale, aux côtés de Pierre Frondaie, de Jean Ohnet et de l'éditeur Delagrave. Il se dit alors « émerveillé par son séjour à Arcachon et prétend que c'est le pays rêvé pour un auteur en mal de roman ». Mais il n'est pas venu à Arcachon, après son séjour en Indochine, que pour écrire *Sur la route mandarine.* Il a aussi aidé sa mère à s'installer sur les bords du Bassin[11].

---

5. Archives municipales d'Arcachon, legs Frondaie et site http://www.thyssens.com/03 notices-bio/loviton_j.php
6. Fleury, 2007, p. 19.
7. Cortanze, 2012, p. 108.
8. Archives de Paris, D4R1/1312 (fiche matricule de Rolland Maurice Lecavelé).
9. Dupray, 2000, p. 178.
10. *L'Avenir d'Arcachon*, 14 septembre et 28 septembre 1924.
11. *L'Avenir d'Arcachon*, 9 et 30 novembre 1924, 14 décembre 1924, 18 janvier 1925.

Troisième romancier à flatter la fibre arcachonnaise, Pierre Benoit renoue avec Arcachon en avril 1927 ; il vient passer les vacances de Pâques au Grand-Hôtel et annonce un prochain séjour à l'été « car il n'y a pas un pays au monde où l'on puisse mieux travailler intellectuellement que dans la paix de la Côte d'argent [12] ». Dans ce retour, ne faut-il pas voir la main du clan de Régnier-Heredia ? Depuis le mariage par procuration à Arcachon en 1915 de Louise de Heredia avec Auguste Gilbert de Voisins, Henri de Régnier et son épouse font des séjours répétés en ville d'hiver ; et *Le Roman des quatre*, publié en 1923, a permis à Pierre Benoit de collaborer avec Marie de Régnier, alias Gérard d'Houville.

Remarquons toutefois que Pierre Benoit a d'abord été entraîné par Francis Carco en septembre 1926 à Piquey, dans « l'auberge illustrée par Raymond Radiguet quand il y composait ses ouvrages sous la garde paternelle de Jean Cocteau [13] ». Carco paraît alors préférer la solitude de la côte nord du Bassin. Pourtant, le 28 décembre 1924, la presse locale avait annoncé que « M. Francis Carco, l'écrivain bien connu dont l'étoile brille d'un vif éclat dans notre littérature moderne […] vient d'arriver à l'hôtel *Victoria* pour achever son prochain roman ». C'est au cours de ce séjour hivernal que Carco, devenu un admirateur de la station, aurait déclaré qu'Arcachon « est le paradis des littérateurs [14] ».

Quant à Claude Farrère, il descend à l'hôtel *Victoria* fin juillet 1924 pour retrouver Frondaie qui, après avoir mis en scène *La Bataille*, est revenu à Arcachon ; il doit aussi présenter, le 11 août, au casino de la Plage une conférence au titre interminable mais accrocheur : *La femme turque d'hier et d'aujourd'hui ; la poésie du harem ; la vie mystérieuse des femmes voilées* [15].

… « terre d'inspiration et de rêverie » ?

Pierre Frondaie, immédiatement séduit par Arcachon, y revient passer les étés 1913 et 1914. Rendu à la vie civile, en mars 1919, « l'auteur dramatique [est de retour] avec son exquise et talentueuse compagne [16] », Jeanne Gillier, dite Michelle. Pendant un quart de siècle, il sera le plus arcachonnais des auteurs, multipliant les séjours et les résidences car, contrairement à ce qui est répété, il ne parviendra jamais à acquérir la villa *Les Sablines* à laquelle est attaché le souvenir de la famille Reclus.

À Arcachon, Frondaie écrit plusieurs de ses œuvres et utilise la station dans deux de ses romans.

---

12. *L'Avenir d'Arcachon*, 1er mai 1927.
13. *L'Avenir d'Arcachon*, 26 septembre 1926.
14. *L'Avenir d'Arcachon*, 28 décembre 1924 et 4 janvier 1925.
15. *L'Avenir d'Arcachon*, 20 juillet 1924 et 10 août 1924.
16. *L'Avenir d'Arcachon*, 23 mars 1919.

Dans *L'homme à l'Hispano,* achevé en septembre 1924, s'il met à l'honneur le Pays basque et le Béarn, il consacre de longs paragraphes au Bassin « qui n'a pas de rival en Europe » avec « ses ruches de maisons marinières », ses pinasses à voile, les parcs à huîtres, les sardiniers filant vers la haute mer. Il fait naître un de ses personnages à Arcachon (M^me^ Rareteyre) et, surtout, il met en scène un authentique hôtelier local :

> « Ils descendirent à l'hôtel Victoria […]. L'hôte était un artiste peintre… Il dit que l'avantage de son métier était de recevoir de temps en temps des passagers de qualité. Il s'enorgueillissait d'une collection d'autographes. Il dit que des écrivains – qu'il nommait – venaient travailler dans son hôtel et que des amants illustres – qu'il ne nommait pas – s'y étaient cachés… [17] ».

Frondaie dresse là le portrait d'Alban Dulong, ancien combattant et futur conseiller municipal qui a tout lieu d'être fier du Livre d'or du *Victoria* ; depuis que l'hôtel est entré dans le patrimoine de sa famille en juillet 1915, compositeurs, artistes et gens de lettres l'ont paraphé.

Lorsque Frondaie écrit en 1928 *Deux fois vingt ans* dont l'essentiel de l'action se situe cette fois à Arcachon, il puise à nouveau dans le terreau arcachonnais pour les décors : la plage des Abatilles, la Librairie générale dont il déforme à peine le nom du propriétaire – Gautereau devenant Botro –, l'aristocratique boulevard de l'Océan, les villas du front de mer, le casino Mauresque et le Grand-Hôtel. Pour baptiser son héroïne Emma Baïta, il s'inspire d'une villa (*Ama Baïta*) qui a fait quelques années auparavant la « une » des journaux locaux en abritant les amours de Coco Chanel et du grand-duc Dimitri Pavlovitch [18]. Pour forcer la couleur locale, il évoque D'Annunzio et à mots couverts le duc Decazes.

En février 1925, Dorgelès est toujours « arcachonnais ». *L'Avenir d'Arcachon* publie sa dernière confidence : « [Arcachon], *c'est l'Empyrée des littérateurs*. Jamais je n'ai aussi bien travaillé que dans le calme de cette admirable forêt embaumée de résine et de mimosas [19] ». Mais il n'y a pas que le travail ; le 7 février une soirée privée est donnée à l'hôtel *Victoria* ; on y voit Roland Dorgelès et son épouse Hania Routchine, en compagnie de Pierre Frondaie et son épouse [20]. Quelques jours plus tard, les deux couples sont aperçus au restaurant Septina-Bidouze, à Biscarrosse [21] ! Le printemps venu, Dorgelès quitte Arcachon, assurant d'y revenir passer le prochain hiver [22].

---

17. Frondaie, 1948, p. 57-58.
18. Liaison évoquée dans *L'homme à l'Hispano* : « Un prince russe buvait aux frais d'une modiste… »
19. *L'Avenir d'Arcachon*, 8 février 1925.
20. *L'Avenir d'Arcachon*, 15 février 1925. Il s'agit de sa deuxième épouse, Madeleine Charnaux.
21. *L'Avenir d'Arcachon*, 22 février 1925.
22. *L'Avenir d'Arcachon*, 5 avril 1925.

Les Arcachonnais doivent cependant attendre mars 1927 pour que soit annoncé le retour de Dorgelès qui aurait décidé d'acquérir une villa dans la station. M^me^ Dorgelès mère, trouvant le climat d'Antibes défavorable à sa santé, a souhaité « de nouveau éprouver [sur le Bassin] les bienfaits d'un sol toujours sec et d'un air toujours salubre » ! Fils attentionné, Roland Dorgelès, qui a mis le cap sur la Syrie le 5 avril, a loué pour sa mère la villa *Sully*, en ville d'hiver [23], où il pense « venir se retremper » en juillet.

En juin 1927, lors de son premier séjour estival, Pierre Benoit reçoit Jules Vuillermoz :

> « Pierre Benoit, à peine revenu de Mandchourie et du Japon, a voulu fuir la vie fiévreuse de Paris, fuit les gêneurs et les obligations mondaines, pour revenir dans la forêt landaise de son enfance […]. C'est à Arcachon qu'il est venu chercher la quiétude et le repos, qu'il est venu travailler. Il a choisi ici un ermitage caché sous les pins, derrière une haie de rosiers […].
>
> « Il me confia être venu à Arcachon chercher la solitude et le silence pour écrire son nouveau roman *Axelle*, ce nouveau chef-d'œuvre [qui] paraîtra prochainement… [24] ».

Le romancier « goûte et apprécie les heures douces et parfumées de la villa [25] » et ne dédaigne pas les escapades sur la rive nord du Bassin, à Piquey, toujours à l'hôtel Chantecler, où il réserve plusieurs chambres pour le mois de septembre [26], Claude Farrère et Francis Carco devant l'accompagner [27]. Cette parenthèse fermée, Benoit se réinstalle pour un mois villa *Les Roses,* le 4 octobre, « en espérant que l'on respectera sa laborieuse solitude [28] » ; début novembre, il quitte la station pour « villégiaturer » une fois de plus à Piquey [29].

S'il juge Arcachon propice à son travail d'écriture, Pierre Benoit ne l'inscrira, tout en commettant une grossière erreur historique, que dans une œuvre, *L'Ile verte.*

Francis Carco, quant à lui, après les retrouvailles à trois en septembre 1927 à l'hôtel Chantecler, s'offre une courte, mais *ultime* halte à Arcachon qu'il déserte courant novembre pour rejoindre Bayonne [30].

Claude Farrère, pour sa part, ne se limite pas à sa villégiature de 1924 et devient « l'hôte enthousiaste » d'Arcachon [31]. En août 1925, il habite chez

---

23. *L'Avenir d'Arcachon*, 6 mars 1927, 8 mai 1927, 29 mai 1927.
24. *Le Phare d'Arcachon*, 12 juin 1927.
25. *Le Phare d'Arcachon*, 5 février 1928.
26. *L'Avenir d'Arcachon*, 24 juillet 1927 et 8 septembre 1927.
27. *Le Phare d'Arcachon*, 24 juillet 1927.
28. *Le Phare d'Arcachon*, 9 octobre 1927.
29. *Le Phare d'Arcachon*, 27 novembre 1927.
30. *Le Phare d'Arcachon*, 27 novembre 1927.
31. *L'Avenir d'Arcachon*, 30 août 1925.

des amis, villa *Pepa.* À la fin de l'été 1926, il est l'invité de Jean-Marcel Gounouilhou, directeur de *La Petite Gironde* et futur maire d'Arcachon. Ce séjour lui permet d'assister au Moulleau à l'inauguration de la belle villa du duc Decazes – *Casa Sylva* ; « très en verve », Farrère lance à la cantonade « qu'il va écrire un roman en collaboration avec Pierre Benoit [32] ». Lorsqu'en compagnie de Francis Carco, il rejoint Pierre Benoit, en septembre 1927 à Piquey [33], le projet est toujours en suspens ; il s'agit d'« un roman à peu près historique, destiné aux États-Unis » car, écrit-il, « il est bon que les Américains apprennent l'histoire de France autrement qu'à travers les immenses menteurs que sont la plupart de nos historiens, et surtout ceux qu'on lit, Michelet par exemple [34] ».

Le fiasco de la *seconde patrie des artistes*

Le 5 juillet 1931, des artistes et financiers, membres de l'association *Les derniers quarts de siècle*, hommes de 45 à 70 ans ayant vécu la Grande Guerre, se retrouvent au Moulleau pour banqueter, chez Jean-Marcel Gounouilhou. Ils sont seize, dont Claude Farrère qui s'enthousiasme chez le duc Decazes devant les jardins et la roseraie qu'il compare « au parc enchanté d'un somptueux palais d'orient [35] ». Si l'ancien officier de marine fait sa dernière escale à Arcachon en mars 1936 [36], jusqu'en 1939, Frondaie, Dorgelès et Benoit multiplient les séjours dans la station balnéaire.

Malgré cette fidélité assumée tout au long des années « 30 », ni la municipalité, ni le Syndicat d'initiative ne reprennent à leur compte la formule publicitaire de Vuillermoz. Est-ce parce que son auteur a été mêlé à un scandale touchant le casino Mauresque, nouvellement restauré ? Plus vraisemblablement à cause de sa formulation – *seconde* patrie ne paraissant pas assez flatteur. De plus, en présentant son slogan sous le parrainage de cinq romanciers, aussi célèbres soient-ils, Vuillermoz commet l'erreur de paraître trop restrictif et ambigu.

Un slogan trop restrictif et ambigu

Pourquoi omettre le clan Heredia (Gérard d'Houville, Henri de Régnier, Auguste Gilbert de Voisins) qui attire à Arcachon « leurs amis parisiens : les Polignac, les Poniatowski… » et attireront bientôt villa *Sympathie* la poétesse

---

32. *L'Avenir d'Arcachon*, 3 octobre 1926. Cette œuvre commune, *L'homme qui était trop grand,* sera publiée en 1936.
33 *L'Avenir d'Arcachon*, 18 septembre 1927.
34. http://www.piasa.auction.fr/ (correspondance de Claude Farrère, lot 93), 2002.
35. *L'Avenir d'Arcachon*, 12 juillet 1931.
36. *Livre d'or de « Chez Foulon »,* 24 mars 1936 (collection privée).

Catherine Pozzi et Paul Valéry, la pianiste Eve Curie et Maurice Ravel [37] ? Pourquoi ignorer le nouvel académicien Abel Hermant qui se partage entre sa sœur, villa *Saint-Pierre*, et le baron de Nervo, villa *Margareth* ? Pourquoi taire Jean Cocteau qui consent à déserter Piquey pour Arcachon ? Et François Mauriac ? Parce qu'il a écrit dans *Préséances* (1921) qu'à Arcachon « des phtisiques douteux viennent, dans des chalets jamais désinfectés, donner à leur maladie un caractère définitif » !

Et pourquoi ne baptiser « artistes » que des gens de lettres ? Est-ce pour regretter les années bénies de la Belle Époque qui ont été marquées par les villégiatures répétées des compositeurs les plus en vue (de Charles Gounod à Claude Terrasse en passant par Claude Debussy et Camille Saint-Saëns), de peintres et sculpteurs au talent reconnu (Édouard Manet, Antonin Mercié, Pierre Bonnard et tant d'autres), qui ne craignaient pas de côtoyer de cosmopolites et éminentes plumes (Élisée Reclus, André Gide, Henry Sienkiewicz, George Robert Gissing, Rafaël Barrett, Gabriele D'Annunzio, etc.) !

Deux documents exceptionnels, récemment publiés, apportent la preuve de la vogue d'Arcachon tout au long des Années folles, auprès des « artistes » venus chercher l'inspiration, le repos… ou la santé.

Au fil des pages du livre d'or de la Librairie générale (1926-1950), si on retrouve Roland Dorgelès qui avoue qu'au cours de son premier séjour en 1924 il n'a guère travaillé, Pierre Frondaie qui recopie quelques lignes de *Deux fois vingt ans*, et Pierre Benoit qui, en guise de dédicace, couche un extrait de *Mademoiselle de La Ferté*, on découvre Félix Frapereau, le traducteur d'Oscar Wilde et de Charles Dickens, le poète Francis Jammes, ami de l'érudit local André Rebsomen, les auteurs dramatiques Stève Passeur – dont la comédie *Suzanne* évoque Arcachon – et Marcel Achard soucieux d'achever le troisième acte de *Jean de la Lune,* la femme de lettres Jean Balde qui se remémore deux années de sa jeunesse dans la station, l'historien Louis Madelin, Jean Voilier (pseudonyme de la troisième épouse de Frondaie)...

Le livre d'or de la « pâtisserie [38] » Foulon (1929-2008) est plus riche encore ; il est vrai que l'on y vient, souvent en bande, pour faire la fête. Frondaie, Benoit, Farrère – grands pourvoyeurs de textes pour le théâtre et le 7e Art –, mais aussi « ceux de chez nous » – les comédiens Jean Murat, Annabella et Marcelle Chantal ou les anciens « Arcachonnais » comme le chansonnier Lucien Boyer et Madame Simone [39] –, y entraînent leurs proches et leurs amis. Ainsi reconnaît-on, parmi ceux qui se restaurent ou trinquent avant de griffonner quelques mots et signer : le romancier André Maurois, le

37. Fleury, 2004, p. 35-36.
38. En réalité, l'établissement d'origine s'est transformé en bar-restaurant-pâtisserie.
39. Pauline Benda dite Madame Simone a passé, enfant et adolescente, ses vacances à Arcachon, dans la villa *Stora* appartenant à ses parents ; dans les années 1920-1930, elle est une habitué de « Chez Foulon » avec son mari le poète François Porché.

compositeur Georges van Parys, les réalisateurs Jean Grémillon et Jean Boyer, les scénaristes Charles Spaak et Serge Veber, et une pléiade d'actrices et d'acteurs parmi lesquels Yvonne Printemps et Pierre Fresnay, Suzy Vernon, Clara Tambour et le comédien-cascadeur Roland Toutain, ainsi que la chanteuse Marie Dubas !

Un slogan vite oublié

Le 31 août 1934, Marie Dubas est en effet à Arcachon en compagnie (ou sur les traces) de son amant Pierre Benoit qui utilise les services d'un « secrétaire » local – l'instituteur Maurice Farges ; celui-ci est notamment chargé de brouiller les pistes entre les différentes maîtresses [40] du romancier, qu'il héberge à chacun de ses séjours arcachonnais, à partir de novembre 1933, villa *Jean-Pierre*. Comment cette vive amitié s'est-elle nouée ? Au front [41] ? Nullement puisque Maurice Farges, né en 1896, n'a été incorporé que le 9 avril 1915 [42] ! Plus vraisemblablement dans la chaude ambiance de « Chez Foulon », dont M^me^ Farges est alors la gérante [43].

Au cours des derniers mois de l'Occupation, cette amitié connaît une rude épreuve qui a donné lieu à des versions pour le moins divergentes. Le 3 juin 1944, Maurice Farges est arrêté dans sa classe, à l'école Paul-Bert. Gérard de Cortanze avance que Pierre Benoit « réussit à [le] sauver des mains de la Gestapo [44] ». René Terrisse et Jacques Ragot, qui se fait l'écho d'Arcachonnais, soutiennent au contraire que si Maurice Farges est relâché le 11 juin, c'est que, « pour faire libérer son père, [son fils] Jean s'est livré [45] ». Pour avoir recueilli des confidences de M. Farges – « J'ai donné la vie à mon fils ; il me l'a redonnée pour que je continue à vivre » –, il me paraît plus vraisemblable que Pierre Benoit a tenté d'arracher l'inspecteur de police Jean Farges des geôles de la police allemande, mais en vain.

Arrêté sous l'accusation de collaboration avec l'ennemi, emprisonné, puis libéré (avril 1945), Pierre Benoit rompt, semble-t-il, tout lien avec Arcachon. Pierre Frondaie, un court moment mis en cause lui aussi pour avoir dirigé le théâtre de l'Ambigu pendant l'Occupation, renonce fin 1946 à faire l'acquisition de la villa *Les Sablines* qu'il a quittée en 1940 ; il se pose avec Maria Favella à Vaucresson où il décède en 1948.

Seul, Roland Dorgelès reste fidèle à Arcachon que « sa mère aimait tant » et où il a rencontré sa seconde épouse Madeleine Moisson ; il y séjourne une dernière fois en avril 1968.

---

40. Voir la lettre du 10 (?) octobre 1931 publiée dans Boyé, 2012, p. 106.
41. *L'Avenir d'Arcachon*, 12 mars 1933.
42. Archives départementales de la Gironde, 1 R 1560 – 477, fiche matricule n° 774.
43. Archives municipales d'Arcachon, recensements 1921, 1926, 1931.
44. Costanze, 2012, p. 388.
45. Terrisse, 1993, p. 214-215 et Ragot, 1990, p. 63.

En 1933, avant même les congés du Front Populaire qui vont donner naissance à un tourisme plus envahissant, François Mauriac ironise sur la foule qui pullule, les dimanches d'été, sur la plage d'Arcachon rongée par la mer ; cependant la station, avec son cadre à la fois maritime et forestier, ses régates aristocratiques et ses concours d'élégance, attire toujours artistes et littérateurs au point d'inspirer, on l'a vu, le slogan de Vuillermoz. Mais au même moment, la seconde municipalité Gounouilhou (1930-1938) entreprend de développer les infrastructures sportives (gymnase, fronton, vélodrome).

Au lendemain de la Libération, Arcachon, jouant désormais la carte du tourisme familial, entre dans une ère de forte urbanisation : non seulement de nombreuses villas et entreprises sont remplacées par des résidences, mais de larges pans de la forêt originelle et la quasi-totalité des parcs privés disparaissent, au grand regret d'un Marcel Achard par exemple. La politique sportive est poursuivie avec de nouveaux équipements (courts de tennis, boulodrome, piscine, patinoire) si bien qu'à la fin des années 1960, Arcachon n'hésitera pas à se targuer d'être « la ville la plus sportive de France » ! Oubliés sont alors « les artistes » qui laissent le devant de la scène locale aux athlètes et aux vedettes du cabaret et de la chanson. Viendra ensuite le temps du repli, la démographie chutant et la population vieillissant au point de susciter, à l'aube du XXIe siècle, chez les repreneurs de la source Saint-Anne, le slogan « Arcachon, le pays où il fait bon vieillir » !

M. B.

Bibliographie et sources

Boyé M., 2012. « Le livre d'or de "Chez Foulon" », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon*, n° 151, 1er trim.

Cortanze G. de, 2012. *Pierre Benoit : le romancier paradoxal*, Paris, éd. Albin Michel.

Dupray M., 2000. *Roland Dorgelès, un siècle de vie littéraire française*, Paris, éd. Albin Michel.

Fleury R., 1990. *Marie de Régnier*, Paris, éd. Plon.

Fleury R., 2004. « Les séjours des Heredia à Arcachon (1911-1949) », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon*, n° 119, 1er trim.

Fleury R., 2007. « Biographie sommaire de Pierre Frondaie », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon*, n° 133, août.

Frondaie P., 1948. *L'homme à l'Hispano*, Paris, Librairie Flammarion (1re éd. 1925, Librairie Flammarion).

Ragot J., 1990. *Arcachon et ses environs pendant l'Occupation (1940-1944)*, Arcachon, imp. Graphica.

Terrisse R., 1993. *Bordeaux 1940-1944*, Paris, éd. Perrin.

Livre d'or de « Chez Foulon », 24 mars 1936 (collection privée).

http://www.thyssens.com/03notices-bio/loviton_j.php

L'Avenir d'Arcachon, 23 mars 1919, 20 juillet 1924 et 10 août 1924, 14 septembre 1924, 28 septembre 1924, 9 novembre 1924, 30 novembre 1924, 14 décembre 1924, 28 décembre 1924, 4 janvier 1925, 18 janvier 1925, 8 février 1925, 15 février 1925, 22 février 1925, 5 avril 1925, 30 août 1925, 26 septembre 1926, 3 octobre 1926, 6 mars 1927, 1er mai 1927, 8 mai 1927, 29 mai 1927, 24 juillet 1927, 8 septembre 1927, 18 septembre 1927, 12 juillet 1931, 12 mars 1933.

Le Phare d'Arcachon, 12 juin 1927, 3 juillet 1927, 10 juillet 1927, 24 juillet 1927. 9 octobre 1927, 27 novembre 1927, 5 février 1928.

Archives municipales d'Arcachon : legs Frondaie ; recensements 1921, 1926, 1931.
Archives départementales de la Gironde : 1 R 1560 - 477, fiche matricule n° 774.
Archives de Paris : D4R1/1312 (fiche matricule de Rolland Maurice Lecavelé).

« Forte avec son peuple et forte en ses chasteaux » : la Gascogne de Pierre de Brach

par Concetta CAVALLINI

Pierre de Brach (1547-1605) (fig. 1) publia son « Voyage en Gascogne » en 1576 [1], dans le seul livre de *Poèmes* paru de son vivant (fig. 2). Il s'agit d'un poème de 352 vers, composé vraisemblablement assez tôt par rapport aux autres poèmes du recueil. Pierre de Brach est encore étudiant en droit à Toulouse et, avec son ami Guillaume de Salluste, sieur du Bartas (1544-1590) (fig. 3), il rentre à Bordeaux vers la fin août ou en septembre 1567, car les cours à l'université sont alors suspendus pour des raisons de sécurité liées à la deuxième guerre civile (septembre 1567-mars 1568) [2]. Pierre de Brach dédie son poème à son ami Pierre de Dampmartin, toulousain [3], son compagnon

1. LES / POEMES DE / PIERRE DE BRACH / BOVRDELOIS. / *DIVISÉS EN TROIS LIVRES* / [Marque de l'imprimeur avec la devise « Ministrabant ei millia millium »] / *A BOVRDEAVX*, / Par Simon Millanges, rue S. Iamme, pres / la maison de la ville, / 1576. / Avec PRIVILEGE. In-4°, f. 160v. Le poème fut publié aussi dans BRACH, 1861-1862, II, p. 176.
2. JOUANNA *et al*., 1998, p. 165.
3. Pierre de Brach parle d'un P. de Dampmartin que l'on peut identifier avec Pierre de Dampmartin (15..-1601 ?), auteur de « La fortune de la cour, ou Discours curieux sur le bonheur et malheur des favoris : entre les sieurs de Bussy d'Amboise et de La Neuville », tiré des *Mémoires d'un des principaux conseillers du duc d'Alençon, frère du Roy Henry III*, publié en 1585 puis en 1644. Il y raconte des anecdotes sur la cour de Marguerite de Valois où il fut chargé de plusieurs missions diplomatiques.

Fig. 1. Pierre de Brach.

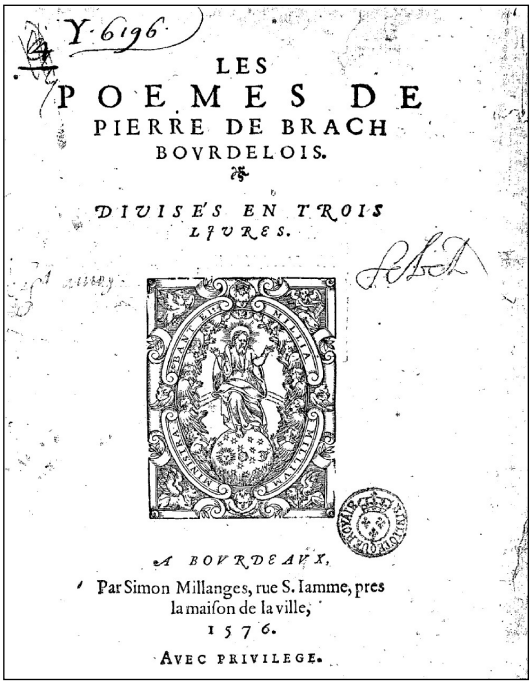


Fig. 2. Page de titre des *Poèmes* de Pierre de Brach, 1576.

d'études, qui remporta le prix de la Violette aux Jeux floraux de Toulouse en 1567, année où le « Chant royal » de Pierre de Brach remportait le prix d'Églantine.

Pendant toute son existence, Pierre de Brach reste lié à son territoire d'origine. Son expérience, poétique et biographique, est un témoignage historique et culturel de ce que la province produisait dans la seconde moitié du XVI^{e} siècle. Il était un polygraphe, auteur de sonnets pétrarquisants, de poésie conjugale, de poésie d'occasion, de cartels, de mascarades, de traductions et d'imitations ; connaissant l'italien, il devint le premier traducteur du Tasse en France. Tous ces éléments font de lui un poète provincial, dont les qualités littéraires ne sont que moyennes ; mais c'est un personnage digne d'intérêt pour les spécialistes, en raison du contexte social et littéraire où il s'insère.

Le « Voyage en Gascogne » n'a pas retenu l'attention des spécialistes, si ce n'est pour le fait qu'il contient un sonnet en gascon, l'un des rares exemples dans cette langue. Le « Voyage » n'est pas le seul poème que De Brach consacre à sa terre natale : il compose aussi l'« Hymne de Bordeaux », qui célèbre sa ville, son port et les personnages les plus en vue de l'époque, ainsi qu'une dizaine de sonnets remplissant un rôle civique, celui de décrire et stigmatiser la violence des guerres de Religion, les souffrances infligées

aux paysans et aux habitants de sa région. La Gascogne de Pierre de Brach est une terre décrite par les mots d'un homme encore jeune et sans expérience, qui fait couler dans ses vers amour et émotion, naissant d'un regard spontané et frais. « Ce sont les hommes, le grouillement de la vie paysanne » qui l'intéressent [4].

Fig. 3. Guillaume du Bartas.

Avant de nous plonger dans le texte de ce poème, il convient de nous arrêter un instant sur le titre. La Gascogne dont l'auteur parle renvoie à un espace précis, à ce territoire qui, après le traité de Paris (1259) entre Henri III d'Angleterre et Saint Louis, avec le Limousin, le Périgord, le Quercy et bientôt l'Agenais, constitue la province de Guyenne, représentant les possessions des rois Plantagenêts en Aquitaine [5]. Les deux termes de Guyenne et Aquitaine étaient au début employés indistinctement. Dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, la province de Guyenne est un souci constant pour le roi catholique, car c'est une des provinces les plus difficiles à gouverner [6]. Anne-Marie Cocula décrit très bien la « singularité » et la « vulnérabilité » de cette région « éloignée du centre du royaume, tenue en suspicion par la monarchie [7] », et vulnérable pour sa situation portuaire qui en fait une cible pour les attaques. L'insubordination de la province dure longtemps [8], causée également par le rapprochement géographique du Béarn.

Il faut reconnaître que la plupart des écrivains et des savants de ce territoire ne purent jouir, pendant leur vie, que d'une réputation régionale. Le grand ami de Pierre de Brach, Michel de Montaigne, dont les *Essais* ont fait la gloire de la région de Bordeaux depuis le XVII[e] siècle, ne fut, pendant sa vie, qu'un aristocrate de renommée régionale : « sa réputation ne fut jamais nationale, mais bien locale : périgourdine, voir régionale : aquitaine », comme le prouvent les inscriptions qu'il fait placer en bas de son portrait dans certaines gravures, « Montaigne, politicus aquitanus »[9].

Le « Voyage en Gascogne » de Pierre de Brach ne porte aucune trace des turbulences politiques de l'époque. Rédigés par un jeune qui rentre chez lui

---

4. Barrière, 1949.
5. Chappuit, 2008, p. 84. Sur l'histoire de la distinction entre Guyenne et Aquitaine, voir Mourre, 1996, *ad vocem* « Aquitaine » et « Guyenne ».
6. Brunet, 2007.
7. Cocula, 2006, p. 179.
8. Larcade, 2005.
9. Desan, 2008, p. 358.

car il n'a plus de cours à suivre, donc pour une période de vacances, les vers portent la trace de la confiance, de la positivité, de la foi en l'avenir, dans une sorte d'Âge d'or de la nature qui passe à travers le travail des champs, selon le modèle des *Bucoliques* de Virgile. La structure du poème est assez simple. Vu la dette que le jeune Pierre de Brach a envers la poésie de Ronsard [10], il a certainement été influencé par le « Voyage de Tours ou les Amoureux » paru en 1560 dans le *Second livre des Amours* de son modèle [11]. Ces deux poèmes présentent en effet un certain nombre de points communs, de leur longueur (352 vers pour De Brach contre 334 pour Ronsard) à l'inspiration bucolique et idyllique, typique de la tradition élégiaque, avec une sorte d'exaltation des plaisirs de la vie rustique et de la bonté des valeurs (naturelles et primitives) qu'elle véhicule, sans oublier le nombre des protagonistes du voyage, deux, dont l'un est l'auteur du poème. En effet, De Brach est accompagné de son ami Du Bartas [12], tandis que derrière les noms littéraires des deux personnages de Ronsard, Thoinet et Perrot, se cachent Ronsard lui-même (Perrot) et son ami et condisciple Jean-Antoine de Baïf (Thoinet) qui rentrent chez eux pour se rendre à un mariage, des noces « rustiques ».

Or, il est indéniable que la complexité et l'épaisseur de la présentation du paysage et du jardin chez Ronsard manquent chez De Brach. Chez Ronsard, le paysage est aussi le reflet d'un lieu bucolique sacré de source virgilienne, de l'ascension métaphorique au Parnasse, où siègent les dieux de la mythologie (comme le prouvent les très nombreux renvois littéraires de son « Voyage à Tours ») [13], et porte la trace de la maîtrise inaugurée par Théocrite qui fixe le canon de la présentation réaliste du paysage pastoral. Chez Ronsard, les églogues italiennes de Pontano ne peuvent pas être mises de côté, ni les descriptions savantes des paysages féeriques du *Roland furieux* de l'Arioste.

Cependant, dans le poème de Ronsard, la connotation n'est qu'un surplus de sens. À vouloir lire le texte de manière littérale, on découvre des caractéristiques topographiques et de dénotation très précises. Michel Simonin soulignait déjà la précision et la richesse qui liaient la description de Ronsard au paysage de la Touraine [14] et du Vendômois. Cette précision, qui relève du récit pastoral, est renforcée par les nombreux renvois à la dimension amoureuse et sentimentale, elle aussi typique de la poésie pastorale qui exalte la dimension d'une naturalité foncière dont l'amour, surtout dans son acception de désir et dans sa composante sensuelle, est l'un des éléments essentiels. Pour de nombreuses raisons, la complexité du poème de Ronsard se perd dans le

10. Rouget, à paraître.
11. Ronsard, 1992, X, p. 214-230. Voir Lebègue, 1957.
12. Dawkins, 1972.
13. Sur les implications d'imaginaire et de renvois littéraires dans le rapport de Ronsard avec le paysage (image du naturel) et le jardin (image de l'artifice), voir Duport, 2000, p. 69 et suiv.
14. Simonin, 1990, p. 206 et suiv.

« Voyage » de Pierre de Brach ; ce dernier manquait, selon certains de ses critiques, des qualités qui font un grand poète [15].

Nous allons maintenant voir comment, dans ce « Voyage en Gascogne », l'émotion et la description se combinent pour produire un résultat qui, s'il n'atteint pas les sommets ronsardiens du point de vue rhétorique, ne manque pas pour autant d'intérêt, surtout vu le lien étroit avec le territoire évoqué et célébré. La Gascogne décrite dans le « Voyage » est-elle un territoire réel ? Voilà notre première question. La réponse n'est pas immédiate. En effet, contrairement à ce que l'on constate dans le « Voyage de Tours » de Ronsard, où les indications topographiques sont très nombreuses, le « Voyage en Gascogne » permet, certes, de retracer un itinéraire précis, mais ce dernier ne constitue pas le point central de la narration. Les lieux nommés sont Pradère, où les deux amis s'arrêtent pour le déjeuner du premier jour, le château du Bartas, où ils couchent, le village de Monfort, avec la flèche de son église, sur la terre que le père de Du Bartas avait achetée l'année précédente. La description de ces lieux est très précise et prouve une certaine sensibilité artistique, même si le narrateur préfère décrire les alentours du château, plus que la structure elle-même. Pierre de Brach cite aussi le quartier de Saint-Subran (nom périgordin de Saint-Cyprien), lorsqu'il indique la direction des voyageurs sortant de Toulouse pour prendre la route du retour qui, à travers Pradère, aujourd'hui Pradère-les-Bourguets (Haute-Garonne), les conduira au château du Bartas, à Saint-Georges (Gers), pour y passer la nuit.

Cependant, la description des lieux n'est qu'une excuse pour supporter l'émotion. Le regard du narrateur s'attarde sur des détails, se perd dans la contemplation, se laisse emporter par la nostalgie. L'importante dette émotionnelle et d'affection que Pierre de Brach a envers sa terre natale transparaît toujours. Comme cela arrive souvent dans les poèmes, la description en tant que telle, objective, disparaît « sous un flot de jugements de valeurs (subjectifs) [16] ». Le rythme de la narration du poème suit le rythme décontracté du voyage des deux jeunes, De Brach et Du Bartas, qui en une journée ne parcourent qu'une quarantaine de kilomètres, du départ, à l'aube, jusqu'à l'arrivée au château du Bartas, où ils couchent. Ce rythme décontracté les porte à s'arrêter, le jour suivant, à peine douze kilomètres plus loin, pour visiter la ville de Monfort, lieu de naissance de Du Bartas (« voilà le lieu, dit-il, de ma nativité ; / Voilà Monfort qui m'a dans ses bras alaité » (f. 163v).

La familiarité qui existe entre les deux jeunes porte Pierre de Brach non seulement à décrire de manière amicale son ami qui s'est assoupi sur son cheval pendant la marche (« Mais ie le vis de loin, qui venoit pas a pas / Branlant deçà delà, penchant sa teste en bas / Sur le col du chaval ayant lâche la bride » – f. 161v), mais aussi à le réveiller de manière brusque, tout en

15. Dawkins, 1968, p. 16.
16. Rouget, 1994, p. 243.

faisant attention à ne pas le faire tomber de son cheval (« Ie m'approche de lui, roidement ie le pousse : / Le tenant toutefois d'une main arresté / De peur qu'il ne tombast devers l'autre costé » – f. 162r). La familiarité pousse aussi Du Bartas à composer sur-le-champ et à réciter à haute voix un sonnet dans son dialecte du Gers [17]. Dans cette même langue, il composa l'autre poème gascon qu'on connaît de lui, rédigé fin 1578, à l'époque de l'arrivée de Marguerite de Valois à Nérac, avec sa mère Catherine de Médicis, qui l'accompagnait retrouver son mari Henri de Navarre. Dans ce poème, « Accueil de la Reine de Navarre », une nymphe latine, une française et une gasconne, se disputaient l'accueil de la Reine, et la gasconne l'emportait grâce à son audace [18].

Le poème de Pierre de Brach n'a aucune unité de contenu. La narration reflète la flânerie des deux jeunes qui, se considérant en vacances, prennent leur temps et sont contents de laisser leur regard s'attarder sur des détails tandis que leurs pensées s'égarent librement. C'est justement sur la typologie de ce regard qu'il faut réfléchir, car la description, trop minutieuse [19] d'après Dezeimeris, peint un tableau du paysage de Gascogne qui de physique devient conceptuel, et transforme le *pictor* en *fictor* [20].

L'imitation de Ronsard, qui est bien réelle dans ce poème, se révèle dans les nombreux renvois savants contenus dans la description. Il suffit de parcourir les notes de l'édition de Dezeimeris pour voir combien le texte de Pierre de Brach doit à Théocrite, à Horace, à Ovide, à Anacréon, à Virgile, ou encore à Hésiode [21]. Il ne faut pas oublier de citer le pétrarquisme ornemental, une situation où l'élément naturel du paysage champêtre se reflète dans le naturel de l'âme de ceux qui le traversent et l'observent, les poussant à parler d'amour, sentiment naturel par excellence. Le lecteur comprend que l'amour dont parle Pierre de Brach n'est pas un sentiment bien défini, comme il est tout à fait normal pour deux jeunes. La dame n'est pas bien identifiée et aurait pu être n'importe qui, les deux jeunes hommes étant plus amoureux de l'Amour que de leur dame. Les mots utilisés pour décrire ce sentiment répondent aux canons pétrarquisants [22] : l'âme est « captive » et la beauté de la dame est un « joug » (f. 162r), les contrastes accablent la stabilité de l'esprit de l'amoureux, qui fait l'expérience tantôt du « fiel », tantôt du « miel ». Le sonnet de Du Bartas est parsemé d'expressions topiques de l'amour pétrarquiste : l'amour est une chaîne, mais aussi une plaie meurtrière, la dame est cruelle, sans merci, sans pitié, la peine éprouvée est douce, et ainsi de suite.

---

17. Cet élément pousse Dezeimeris, qui donne aussi dans son édition une traduction de ce sonnet en français, à l'attribuer à Du Bartas. Si De Brach avait composé le poème, il l'aurait écrit dans le dialecte de Bordeaux (Brach, 1861-1862, II, p. 182n).
18. Du Bartas, 1940, p. 477-481. Le sonnet du « Voyage en Gascogne » y est aussi publié (p. 534).
19. Dezeimeris, 1858, p. 158.
20. Eichel, 1991.
21. Brach, 1861-1862, II, p. 176-193.
22. Sur le pétrarquisme en France voir l'étude fondatrice Vianey, 1969 mais aussi Balsamo, 2001.

L'intérêt du « Voyage en Gascogne » réside à notre avis dans la capacité de l'auteur de fournir une description du paysage où les éléments physiques observés renvoient à une idée du pays et de ses habitants qui est une idée tout à fait « politique », dans le sens étymologique du terme, c'est-à-dire impliquant la sociabilité, une éthique du travail, mais aussi une éthique de la vie en commun, du respect des autres, de l'interaction positive avec le territoire, sur la base de l'existence et du partage des mêmes valeurs.

L'*ekphrasis* [23] est imparfaite dans le cas de ce poème, aucun objet d'art ne venant symboliser ni filtrer le regard du narrateur. Mais la perspective est correcte : le regard est unique ainsi que le point de vue. Le destinataire de ce regard est lui aussi unique : le paysage traversé est composé d'une quantité de petits « tableaux vivants » qui donnent cependant à l'observateur une image totalisante, dépassant la fragmentation en faveur de l'unité. C'est comme si Pierre de Brach observait un grand tableau, duquel son ami Du Bartas fait partie lui aussi, en tant qu'exposant « naturel » de l'ensemble mais aussi en tant que source et stimulateur de certains pans de la description. Je ne cite, à titre d'exemple, que la description du moment où, arrivés au village de Monfort, où Du Bartas vécut pendant son enfance, des groupes d'inconnus et d'amis s'approchent pour souhaiter la bienvenue aux voyageurs. Les quelques lignes de cette description rendent compte de la progression de l'action, suivie de manière presque cinématographique. Le lecteur imagine les habitants se rapprocher par groupes, accompagner les voyageurs jusqu'à leur logis, et imagine aussi les sorties, les excursions que les deux amis font dans les alentours, pour que De Brach puisse découvrir les lieux qui sont familiers à son ami :

> Approchant de Monfort les citoyens venoient,
> Qui d'un accollement Saluste bien-venoient :
> Et ses autres amis d'un trouppe infinie
> Iusques dans la maison nous firent compagnie
> Ou nous prenons l'esbat de mille passetemps,
> Estans ore a la ville, ores estants au champs,
> Visitant çà et là, la Gascongne fertile,
> De village en bourgade, et de bourgade en ville.

Le rythme saccadé du poème reflète l'enthousiasme, l'action, l'énergie des jeunes protagonistes. Mais plus que sur ces éléments, l'attention du lecteur se concentre sur la toile de fond, le paysage, qui s'avère être un élément important de l'imaginaire, exprimant une sorte d'« avant-péché », une pureté originaire [24]. Ce qui frappe le lecteur est la description du paysage

---

23. Venturi et Farnetti, 2004 ; Galand-Hallyn, 1995.
24. Dubois, 1985, p. 21.

rural, une description composite, car elle comprend dans le paysage naturel la composante humaine. Dans le poème, la première description de ce genre est emblématique. Par un jeu d'anaphores, plusieurs vers successifs donnent par des traits précis qui sont autant de touches de couleur, un tableau presque parfait de ce que j'appellerais le « décor » naturel :

> Ici le front bossé d'une haute montagne,
> Ici l'ombrage frais des épesses forests,
> Ici les riches dons de la blonde Cérès,
> Ici d'un champ fertile la terre labourée,
> Ici le plain herbu qui bigarre une prée (f. 161r).

Ce décor est rempli presque immédiatement par des figures de paysans, dont le poète souligne l'activité infatigable et constructive :

> L'un d'un panier de fruit a la teste chargée.
> L'autre porte a plain bras un grand fais de jonchée.
> L'un porte dans sa main le pepiant poulet.
> L'autre dessus son col le beslant agnelet (f. 161r)

Cet âge d'or, représenté par le travail des champs, est la preuve d'un lien ancestral avec une idée de temps et, donc, de vie, qui est bien différent de l'artifice de la société : « Loin de l'ingéniosité urbaine, le peuple rural vit ses journées à l'heure du soleil, et règle sur les phases de la lune et les saisons de l'année le calendrier des fêtes et des travaux [25] ».

Le poème de Pierre de Brach s'insère dans la floraison « aussi large qu'apparemment éphémère [26] » que connaît la poésie rustique dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle, apparemment éphémère car elle se tarira au début du XVII^e^ siècle, en faveur de la poésie pastorale. Guy du Faur de Pibrac compose *Les Plaisirs de la vie rustique* en 1574 ; avant lui, Du Bellay avec ses *Jeux rustiques* (1558) et Charles Estienne avec *L'Agriculture et maison rustique* (1564) avaient donné deux exemples de ce genre. Mais ce sont les tableaux champêtres et la description des travaux de la campagne rennaise des *Propos rustiques de maistre Léon Ladulfi, Champenois* (« Léon Ladulfi » est l'anagramme de « Noël du Fail ») que nous pouvons considérer comme les modèles du genre. L'opposition campagne/ville engendre un *habitus* mental qui porte à l'équilibre, à la mesure, au repos de l'âme, à la sérénité et à une conduite *ipso facto* morale [27].

La position de Pierre de Brach dans ce poème n'est pas encore élaborée et dénote, à notre avis, une certaine immaturité, liée directement à l'âge de

---

25. Dubois, 1985, p. 119.
26. Petris, 2007, p. 3.
27. Cordiner, 2008, p. 164 et suiv.

l'auteur. Mais nous ne pouvons mettre en doute la compétence et la maîtrise descriptive, la vivacité de la peinture, le regard qui saisit le paysage de manière immédiate et univoque, selon les critères de la chorographie, qui « borne son champ idéalement à ce que l'œil d'un spectateur attentif peut embrasser dans l'instant [28] ». Étienne de La Boétie avait écrit une *Historique description du Médoc*, mieux connue comme *Chorographie du Médoc*, un livre « perdu », qui n'a peut-être jamais vu le jour [29]. Le genre de la chorographie appartient plutôt à l'artiste, peintre ou graveur, qui reproduit le détail concret.

Pierre de Brach donne encore une preuve de sa compétence lorsqu'il revient à la description d'un paysage, cette fois sans la présence de l'homme. Il peint « le bois de haut fustage », « une riviere » pleine de poissons (« la carpe, le brochet et mille autres poissons ») et encore un jardin, une « vigne au ceps pamprés » (f. 163r). Le paysage est donc assez varié et comprend la *natura naturans* (les forêts) et la *natura naturata* (le jardin) [30]. À la Renaissance, les paysages décrits dans ce poème, comme la forêt, sont le « lieu d'activités multiples [31] » et le mouvement anime le paysage.

C'est pour cela, peut-être, que le passage chorographique le plus important du poème est consacré à la description du travail des champs, un travail complexe, un travail social, un travail purificateur et anoblissant car il est proche de la dimension naturelle, du rythme des saisons. Le passage commence à la sortie du village de Monfort et est assez long (f. 164v-165v) ; Pierre de Brach y décrit un paysage complexe et varié :

> Car deslors tout a coup à nos yeux se presente
> Un champ, un tertre, un bois, une ronce, une sente,
> Une vigne, un buisson, une montagne, un pré,
> Un ruisseau mi-tari par le chaud alteré (f. 164v)

Toutefois, l'attention du narrateur est attirée par la frénésie et l'activité des paysans, l'un avec sa faucille, les autres avec des gerbes. Un paysage où ne manquent pas les femmes, qui aident les hommes dans les travaux. Il s'agit d'un monde qui, comme un engrenage, marche parfaitement et suscite l'admiration de l'observateur le poussant, après la fin de la description, à souhaiter, dans une sorte de désir bucolique, pouvoir passer le reste de sa vie aux champs :

> Ie prendrois a plus d'heur d'estre aux champs à requoi,
> Maistre de mes moutons, de mes bœufs, et de moi,
> Que si i'estoi commis du vouloir de mon Prince
> Pour commander vis-roi sur toute une Province. (f. 166r)

---

28. Lestringant, 1993, p. 50.
29. Simonin, 2004, p. 471.
30. Ferdinand, 2016.
31. Joukowsky, 1974, p. 13.

Ce désir presque enfantin éclaircit deux choses : la première est la coïncidence entre la province et le monde du narrateur, la deuxième est la topique du *Beatus ille* imité de Virgile et d'Horace [32], où le bonheur rustique est préférable à une carrière riche en honneurs, qui est apparemment méprisée. À la Renaissance, une période de décentralisation et de particularisme, « on vit dans sa province [33] ». À ce propos, le « Voyage en Gascogne » est emblématique, la province étant un lieu transfiguré, un lieu de perfection, un lieu idéalisé, un lieu de bonheur, qui permet le rapprochement avec la nature. La topique du bonheur rustique est plus complexe, car elle est ici le fruit évident d'une imitation, plus que d'un choix délibéré. De plus, le sens du groupe qui transparaît dans la description des paysans reflète la situation personnelle du poète, où la *familia*, dans ce cas la *familia* des étudiants, donne un sens collectif à un jeune homme qui n'a pas encore une autonomie de pensée totale.

Dans ce poème, la description du paysage du Gers est très fine ; en réalité, elle cache la volonté, selon les critères de l'imitation des classiques et de l'imitation d'une mode contemporaine, de connoter le monde rural décrit d'une valeur objective de moralité et de positivité, d'équilibre et de mesure. Cette valeur correspond plutôt à une sorte d'idéal de l'Âge d'or de source classique qu'à la réalité. Mais il faut dire aussi que le poème révèle un attachement indiscutable à une réalité régionale qui était la seule réalité possible pour des jeunes de cet âge, et qui nous offre un témoignage de vie culturelle et de vie privée, en province, à la Renaissance.

C. C.

Bibliographie

Œuvres de Pierre de Brach

LES / POEMES DE / PIERRE DE BRACH / BOVRDELOIS. / *DIVISE'S EN TROIS LIVRES* / [Marque de l'imprimeur avec la devise « Ministrabant ei millia millium »] / *A BOVRDEAVX*, / Par Simon Millanges, rue S. Iamme, pres / la maison de la ville, / 1576. / Avec privilege. In-4°.

Brach P. de, 1861-1862. *Œuvres poétiques de Pierre de Brach, sieur de La Motte Montussan. Publiées et annotées par Reinhold Dezeimeris*, Paris, Aug. Aubry libraire, 2 tomes.

Études critiques

Balsamo J., 2001. « *Quelques remarques sur les collections d'éditions anciennes de Pétrarque conservées en France et sur les conditions éditoriales du pétrarquisme* »,

32. Virgile, *Géorgiques*, II, 458-474 ; Horace, *Épodes*, II, 1-4.
33. Joukowsky, 1974, p. 15.

dans Blanc P., éd., *Dynamique d'une expansion culturelle. Pétrarque en Europe. XIV^e-XX^e siècles, actes du colloque Turin-Chambéry, 1995*, Paris, éd. Champion, p. 87-97.

Barrière P., 1949. « Pierre de Brach », *Bulletin de la Société des Bibliophiles de Guyenne*, p. 77.

Brunet S., 2007. *« De l'Espagnol dedans le ventre ! » Les Catholiques du Sud-Ouest de la France face à la Réforme (vers 1540-1589)*, Paris, éd. Champion.

Chappuit J.-F., 2008. « La Guyenne anglaise de Montaigne », *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, IV, 2^e semestre, p. 77-109.

Cocula A.-M., 2006. « La Guyenne de Montaigne : un observatoire et un laboratoire d'histoire », dans *Montaigne politique. Actes du colloque international tenu à University of Chicago (Paris) les 29 et 30 avril 2005*, réunis par Philippe Desan, Paris, éd. H. Champion, p. 177-201.

Cordiner V., 2008. « *Quodfacit ad rem* ». *Du Fail e il discorso esemplare nel Cinquecento francese*, Roma, Vecchiarelli editore.

Dawkins J., 1968. « Pierre de Brach, a poet honoured in his own century », *Nottingham French Studies*, 7, 1, p. 3-12.

Dawkins J., 1972. « Du Bartas's Debt to Pierre de Brach », *French Studies, a quarterly review*, 26, p. 385-394.

Desan Ph., 2008. « Montaigne : *Politicus Aquitanicus* », *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, IV, 2^e semestre, p. 345-358.

Dezeimeris R., 1858. *Notice sur Pierre de Brach, poète bordelais du XVI^e siècle*, Paris, Auguste Aubry libraire.

Du Bartas, 1940. *The Works of Guillaume de Salluste, Sieur du Bartas. A critical Edition with Introduction, Commentary, and Variants*, by Urban Tigner Holmes Jr, John Coriden Lyons, Robert White Linker, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, vol. III.

Dubois C.-G., 1985. *L'imaginaire de la Renaissance*, Paris, éd. PUF.

Duport D., 2000. *Les Jardins qui sentent le sauvage. Ronsard et la poétique du paysage*, Genève, éd. Droz.

Eichel P., 1991. « Quand le poète-*Fictor* devient *Pictor*… Lecture de l'ode II, 28 de Ronsard : *Des Peintures contenues dedans un tableau* (fin 1549) », *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance*, t. LIII, 3, p. 619-643.

Ferdinand J., 2016. *From Art to Science. Experiencing Nature in the European Garden, 1500-1700*, Vérone, ZeL edizioni.

Galand-Hallyn P., 1995. *Les yeux de l'éloquence : poétiques humanistes de l'évidence*, Orléans, éd. Paradigme.

Jouanna A., Boucher J., Biloghi D., Le Thiec G., 1998. *Histoire et dictionnaire des guerres de Religion*, Paris, éd. R. Laffont.

Joukowsky F., 1974. *Paysages de la Renaissance*, Paris, éd. PUF.

Larcade V., 2005. *Les Cadets de Gascogne, une histoire turbulente,* Bordeaux, éd. Sud Ouest.

Lebègue R., 1957. « Ronsard en Touraine et en Vendômois (1565-1570) », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, vol. 1, n. 3, p. 39-52.

Lestringant F., 1993. *Écrire le monde à la Renaissance. Quinze études sur Rabelais, Postel, Bodin et la littérature géographique*, Caen, éd. Paradigme.

Mourre M., 1996. *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, Paris, éd. Larousse-Bordas.

Petris L., 2007. « La philosophie morale aux champs : *Ethica, Oeconomica* et *Politica* dans *Les Plaisirs de la vie rustique* de Pibrac », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 107, p. 3-18.

Rouget F., 1994. *L'Apothéose d'Orphée. L'esthétique de l'Ode en France au XVI^e siècle de Sébillet à Scaliger (1548-1561)*, Genève, éd. Droz, 1994.

Rouget F., à paraître. « Pierre de Brach admirateur de Ronsard : sujets, genres et poétique du recueil », dans Cavallini C. et Ferrer V., *Pierre de Brach. Poésie, théâtre, traduction*, Fasano, éd. Schena.

Ronsard P. de, 1992. *Œuvres complètes* (éd. P. Laumonier), Paris, éd. Klincksieck.

Simonin M., 1990. *Pierre de Ronsard*, Paris, éd. Fayard, 1990.

Simonin M., 2004. « Les papiers de La Boétie, Thomas de Montaigne et la *chorographie du Médoc »,* dans *L'Encre et la lumière*, Genève, Droz, 2004.

Venturi G. et Farnetti M., 2004. *Ecfrasi : modelli ed esempi fra Medioevo e Rinascimento*, Roma, Bulzoni.

Vianey J., 1969. *Le Pétrarquisme en France au XVI^e siècle*, Genève, éd. Slatkine reprints.

Emmanuel Delbousquet (1874-1909) et la course landaise dans le roman *L'Écarteur*

par Grégory CHAMPEAUD

Emmanuel Delbousquet (1874-1909) (fig. 1) est un écrivain-poète gascon majeur bien que méconnu, né à Sos (Lot-et-Garonne). Son œuvre a en son temps reçu une reconnaissance littéraire bien plus large que celle de ses seuls pairs du courant régionaliste – parmi lesquels Frédéric Mistral – comme en témoigne sa correspondance avec Stéphane Mallarmé. Tout à la fois poète et romancier, Delbousquet a ancré son travail dans cette Gascogne qui l'a vu naître et qui a été – avec ses habitants – sa principale source d'inspiration. Chantre des grandes étendues de pins autant que des vals gascons et de ces hommes aux mœurs frustres, il n'a cessé de s'abreuver aux sources de sa « terre » et de sa « race » comme il l'écrit, pour irriguer son œuvre.

Cette brève communication se propose d'éclairer un pan original de son travail, en évoquant la course landaise, pratique culturelle taurine séculaire, aujourd'hui essentiellement circonscrite aux départements des Landes et du Gers, qui sert de « décor » à un de ses romans les plus célèbres, *L'Écarteur*, publié en 1904.

Définir la course landaise n'est pas chose aisée. Disons que c'est l'affrontement entre un homme et une vache « sauvage », réminiscence moderne de l'affrontement ancestral entre l'homme et le fauve, dont les premiers témoignages datent de plusieurs siècles. L'originalité de la course landaise tient à la fois au caractère non létal de cet affrontement et à sa dimension

Fig. 1. Emmanuel Delbousquet, par P. Mesplé
(extrait de l'ouvrage d'E. Delbousquet,
Capbat la Lana, 1924).

« sportive » et artistique, puisque les figures réalisées devant la vache – écarts ou sauts – sont notées et donnent lieu à un classement, et même à un championnat de France organisé tous les ans depuis 1956 [1].

Il y a chez Emmanuel Delbousquet une science de la course landaise rendue de manière particulièrement poétique dans le roman *L'Écarteur* qui nous intéresse aujourd'hui. Celle-ci est d'abord le reflet d'un intérêt personnel et presque viscéral pour cet art et les hommes qui le pratiquent, comme le montrent les divers témoignages intimes laissés par sa fille Germaine et son fils Henry. Dans *Au jardin de mon père*, Germaine livre par exemple ses souvenirs d'enfant lorsque, émerveillée, elle décrit son père sautant « à la perche, comme les Provençaux, les pieds joints dans son béret, les bêtes d'un troupeau ! [2] » venu à leur rencontre lors de promenades en forêt.

Dans un autre ouvrage [3], sa fille et son fils rappellent qu'enfant déjà, celui que l'on surnommait dans les rues de Sos « le roi des Landais », jouait avec ses camarades « aux courses de vaches, son jeu favori » et qu'ils avaient

1. Le comportement du bétail est lui aussi noté.
2. Emmanuel-Delbousquet, 1954, p. 46.
3. Emmanuel-Delbousquet G. et Emmanuel-Delbousquet H., 1959.

formé une « équipe [4] ». Plus tard, nous disent-ils, l'écrivain « vénère les courses de taureaux ou de vaches landaises. Il suit en "aficionado" toutes les courses landaises de la région et quelques corridas dans le Midi et le Sud-Ouest. Il s'entretient avec Frédéric Mistral des manades de Provence – cette sœur de la Gascogne [5] ».

Ainsi, l'intérêt porté par Delbousquet à cet art taurin perce logiquement çà et là dans son œuvre tant romanesque que poétique où l'on trouve déjà, dans trois poèmes qui y sont consacrés, les thèmes qui seront ensuite développés dans *L'Écarteur* : usage de la couleur à la manière des peintres pointillistes ; mise en scène du danger et de la tension dramatique ; profond respect pour les acteurs de la course landaise qui deviennent, l'espace de quelques vers, l'archétype de cette « race » gasconne dont Delbousquet a chanté les vertus ; enfin une connaissance profonde de la course et de ses figures.

Le roman *L'Écarteur* est une œuvre centrale dans son parcours d'écrivain, le hissant d'emblée au rang des grands romanciers régionalistes. Elle lui vaut les encouragements de Gustave Geffroy – membre fondateur de l'Académie Goncourt – qui le pousse à concourir pour le prix du même nom. Si la course landaise est omniprésente dans ce livre, c'est sans doute à sa dimension intrinsèquement tragique, servant magistralement la tension dramatique du roman, qu'elle le doit. C'est d'autant plus vrai à une époque où l'on écarte encore régulièrement des taureaux et où la pratique de l'emboulage des cornes n'est pas généralisée.

Étudier ce roman permet non seulement de révéler l'intérêt profond de Delbousquet pour le jeu gascon par excellence mais aussi, plus généralement, d'approfondir notre connaissance de la course au tournant du siècle et faire ainsi œuvre d'historien. Car ce roman est aussi un témoignage. Un témoignage sur la course de son temps, sur les évolutions qu'elle connaît alors, sur ce moment charnière qui préfigure ce qui peut être considéré comme l'avènement d'un âge d'or. En effet, si sa codification – sa « domestication » même, au sens où Norbert Elias l'entendait – est déjà bien entamée, certaines pratiques qui nous paraîtraient aujourd'hui archaïques persistent. Inversement, c'est aussi à cette époque qu'apparaissent et se fixent des éléments qui feront la course landaise « moderne » du XX^{e} siècle. *L'Écarteur* est donc à cette croisée des chemins, témoignage littéraire et historique exceptionnel sur ces évolutions.

Tout se passe comme si Delbousquet percevait clairement les évolutions que le jeu landais connaissait depuis plusieurs années et nous livrait un témoignage – parfois nostalgique – sur les changements qui affectaient ses pratiques, ses codes et ses acteurs.

---

4. Emmanuel-Delbousquet G. et Emmanuel-Delbousquet H., 1959, p. 15.
5. Emmanuel-Delbousquet G. et Emmanuel-Delbousquet H., 1959, p. 38.

Les hommes

Si l'on en croit Delbousquet, les écarteurs de son époque diffèrent de ceux de l'époque antérieure, non pas par leur style ou leur courage, mais plutôt parce que leur métier a changé. Ainsi fait-il dire au vacher Lugat :

> « Au beau temps d'autrefois, un écarteur […] était un homme comme les autres. Un charron, un bourrelier, un bouvier, amateurs de courses, descendaient dans l'arène, un jour de fête, après avoir accroché leur veste aux gradins et, en pantalon blanc et sandales de cordes, risquaient des feintes, des écarts et des sauts, recueillaient force bravos et coups de corne et rentraient chez eux, riches de gloire et pauvres d'argent [6] ».

Cette vision n'est pas romantique mais correspond à une réalité : celle d'une course landaise d'avant la codification et la « professionnalisation », qui interviennent dans la seconde moitié du XIX[e] siècle. À l'époque de Delbousquet, l'écarteur n'est effectivement plus tout à fait « un homme comme les autres ». Avec une acuité caractéristique de son travail, Delbousquet date même l'époque du changement, qu'il situe dans la seconde moitié du XIX[e] siècle :

> « Sous l'influence des courses espagnoles […], le jeu se spécialisa, tomba aux mains d'hommes habiles, qui se consacrèrent exclusivement à l'art de la course, le raffinèrent, le compliquèrent, endossant des vestes de velours chamarrées, exigeant des sommes d'argent pour prix de leur adresse, courant de ville en ville dans toute la Gascogne Landaise, la Chalosse et l'Armagnac, de Bordeaux à Bayonne, de Nérac à Pau [7] ».

C'est bien de professionnalisation qu'il est question ici. Finie la figure des écarteurs errant de course en course lors de « la saison des fêtes, d'avril à novembre [8] », baluchon sur l'épaule, hébergés par les habitants, jouisseurs invétérés, tout à la fois admirés et craints, ne se souciant jamais du lendemain [9], ceux que Delbousquet décrit ainsi :

> « [vivant de] fêtes continuelles, grisés de vins et de triomphes ; […] incapables de travail en dehors de celui auquel ils s'étaient consacrés. Vivant une vie de paresse et de luxe […] [Désormais,] l'idée [est] de les grouper en quadrilles – comprendre *cuadrillas* – de les attacher spécialement à une *ganadéria* [10] où, moyennant une somme infime, on leur assurait, tout l'hiver, un travail régulier, le gîte et le vivre [11] ».

6. Delbousquet, 1999, p. 32.
7. Delbousquet, 1999, p. 32.
8. Delbousquet, 1999, p. 61.
9. Dauga et Puyo, 2003.
10. Élevage de vaches de course landaise.
11. Delbousquet, 1999, p. 32.

Fig. 2. La *cuadrilla* Barrère, vers 1910.

Une nouvelle fois, Delbousquet se fait ici l'écho d'une évolution tout à fait contemporaine de son roman, puisqu'on estime que la création des premières *cuadrillas* date du tout début du XX[e] siècle. Il faut dire qu'il est bien placé pour prendre connaissance de ces changements, car le premier *ganadero* à mettre en place cette nouveauté n'est autre que Joseph Barrère, son contemporain et compatriote gascon (fig. 2).

Avant cela, les écarteurs étaient libres de s'engager avec qui ils voulaient, pour la course qu'ils voulaient. Liberté et indépendance totale pour les uns, mais précarité et incertitude pour beaucoup, y compris les organisateurs de spectacle. Avec ce système, les organisateurs se voient non seulement garantir un plateau comprenant vaches et écarteurs mais aussi – ces derniers connaissant parfaitement le bétail qu'ils écartent – un spectacle de meilleure qualité. En outre, il s'agit d'un changement déterminant pour les écarteurs qui signent désormais des contrats leur assurant un revenu pour toute la *temporada*[12] mais aussi un travail pour les mois d'hiver. Ainsi, pour Simounet, l'écarteur vedette du roman de Delbousquet :

> « L'hiver, il demeurait le premier vacher de Pouyabère, surveillait le bétail et les hommes, achetait, vendait, organisait les travaux. Le printemps venu, il redevenait le toréador audacieux, à qui les anciens eux-mêmes, les vieux amateurs d'autrefois, ne ménageaient point leurs bravos. Il aimait cette

12. La « saison » de la course landaise, généralement du mois de mars à octobre.

double existence de solitude et de plaisir, il retrouvait sans regret ses grands horizons monotones [13] ».

L'élevage

Le deuxième élément historique révélé ici concerne le bétail utilisé en course landaise et plus précisément le remplacement du bétail autochtone par des vaches espagnoles. Pouyabère, un des personnages principaux du roman, possède en effet une *ganaderia*.

L'utilisation seule de ce mot espagnol à la place de gasconisme « baquade » (ou « bacquade ») en dit long sur les évolutions rencontrées à l'époque. En effet, jusqu'au dernier quart du XIX[e] siècle, c'est un bétail autochtone qui est utilisé dans les courses landaises. À l'heure où aucun élevage spécialisé n'existe, des vaches, des bœufs – plus rarement des taureaux – sont repérés pour leurs qualités de bravoure par leurs propriétaires, qui s'enorgueillissent ensuite de les prêter ou de les louer aux organisateurs de fêtes locales afin que de jeunes gens puissent se risquer à quelques feintes sur des places de villages transformées en arènes éphémères.

Ce bétail, issu de troupeaux à demi-sauvages élevés en liberté dans les plaines marécageuses du littoral landais, a les caractéristiques de l'actuelle race « Marine », dont il ne reste malheureusement plus que quelques exemplaires : petites au garrot, de robe rousse, avec une tête, un avant et des membres « brun fumé ».

Tout change à partir de 1852 avec l'introduction, pour la première fois lors d'une course à Magescq (Landes), du bétail espagnol. Rachetés aux organisateurs d'une corrida sans mise à mort qui s'est tenue à Saint-Esprit-lès-Bayonne, six taureaux sont proposés quelques jours plus tard dans les arènes de Magescq aux écarteurs landais. C'est la vedette de l'époque, Jean Chicoy, qui s'avance alors courageusement au milieu de l'arène, car personne ne veut s'y « frotter ». Il faut dire que nul à l'époque ne connaît le comportement de ce type de bétail dans une confrontation « *a cuerpo limpio* » et l'on peut comprendre les réticences initiales. Chicoy parvient à feinter à plusieurs reprises ces taureaux, bientôt imité par ses compagnons de piste. Si le triomphe est total, cet épisode marque aussi le début de la fin pour le bétail local. Favorisant les qualités de vitesse et d'endurance, la « ligne noble et les cornes effilées [14] » du bétail espagnol qui font le « sel » de la course actuelle, les éleveurs de course landaise vont commencer, à partir de cette date, à aller en Navarre acheter des vaches et des taureaux braves, délaissant progressivement le bétail landais qui va péricliter.

13. Delbousquet, 1999, p. 62.
14. Delbousquet, 1999, p. 30-31.

L'Écarteur montre clairement cette évolution. Le bétail reste élevé en liberté, paissant à « demi-sauvage [15] » dans les « landes de rase bruyère [16] », gardé par le vacher Lugat et ses chiens. Mais l'on a bien changé d'ère, avec ces vaches ainsi décrites :

> « […] robe fauve comme des lionnes, armées puissamment de cornes élargies et courbes, dont la pointe aiguë pouvait trouer l'acier. Elles étaient sveltes et musculeuses, d'une agilité redoutable ; nourries à l'avoine depuis le printemps, leurs membres étaient pareils à ceux des chevaux de race pure, et leur galop, sur le sable de l'arène, avait la détente puissante et la rapidité du vol [17] ».

Leur nom seul trahit leurs origines outre-pyrénéennes. Fini les « Parisienne », « Argentine », « Mélanie » ou « Trémoulette ». Vive désormais les « Señorita ! Caracola ! Capitana ! Zapatero ! Paloma ! [et] Navarra [18] ». Delbousquet acte même la quasi-extinction de la race autochtone à cette époque déjà puisqu'il prête à son *ganadero* l'intention de croiser certaines de ces vaches espagnoles avec « des taureaux landais de race pure » à condition, ajoute-t-il, qu'« il en reste ».

Ainsi, à la manière de ses collègues contemporains, le *ganadero* Pouyabère se rend-il régulièrement en « Navarre espagnole [19] » pour en revenir avec des lots « de bêtes admirables, dont il obtint des croisements heureux » afin de renouveler son cheptel et dénicher les perles rares qui feront la réputation de sa *ganaderia*.

Les arènes

La description des arènes dans *L'Écarteur* contribue à montrer l'aboutissement du processus de « civilisation » de la course landaise, la thèse du sociologue allemand Norbert Elias décrivant un processus de « civilisation » et de « domestication » des mœurs en occident au cours des siècles, pouvant être reprise ici.

Avant la codification du XIX[e] siècle, la course landaise est par essence un jeu désordonné, sans règle préétablie, qui consiste littéralement à courir devant des bovins dans les rues de Gascogne. C'est ce que les archives les plus anciennes, afférentes à cette tradition, révèlent. Ainsi, on apprend qu'il existe dès 1289 une coutume à Bayonne de les faire courir dans les rues de la ville.

---

15. Delbousquet, 1999, p. 52.
16. Delbousquet, 1999, p. 19.
17. Delbousquet, 1999, p. 163.
18. Delbousquet, 1999, p. 133.
19. Delbousquet, 1999, p. 24.

De la même façon, une lettre du roi Charles VII de 1457 montre qu'il existe une coutume à Saint-Sever « de faire courir le jour de la Saint Jean Baptiste […] en chaque rue un taureau » et une requête du syndic de Mont-de-Marsan de juillet 1636 indique que « de memoyre perdue du tout à jamais » il est de tradition « de solempniser la feste de saincte Marye Madellayne, patronne de ladicte ville, [en faisant] des course[s] de thoreaux ». Ainsi, pendant longtemps (au moins jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle), les courses landaises ressemblent plus à de « sauvages galopades » qu'à un spectacle codifié et réglé.

Paradoxalement, c'est sous la pression conjuguée d'interdictions émanant des autorités religieuses et civiles, que la course landaise « moderne » va naître. En effet, sous prétexte de troubles à l'ordre public et d'accidents trop nombreux, les évêques, les intendants puis les préfets vont tenter d'interdire ces jeux. Tous se heurtent à une résistance acharnée des populations locales, attachées au plus haut point à cette tradition. Le premier à reconnaître l'impossibilité d'une interdiction est l'intendant d'Étigny. Dans une lettre au roi Louis XV du 9 février 1757, il affirme en effet : « ce seroit inutilement que les magistrats de tous les endroits où l'on fait de ces courses voudroient les empecher par des ordonnances ou des reglements de police, le peuple ne s'y soumettrait point […] ». Il ajoute une chose fondamentale, car cela va déterminer l'avenir de la course et notamment sa circonscription dans des arènes : « si ces courses se faisoient hors des villes ou dans des quartiers qui leur fussent affectés […], je ne verrois nulle necessité de les deffendre […] ».

Dès le 16 février 1757, une ordonnance de Louis XV autorise donc les courses à condition qu'elles soient tenues hors agglomération, dans un endroit clos par des barrières et avec l'autorisation des autorités locales. C'est à la fois l'acte de naissance des arènes, celui de la domestication d'un jeu jusqu'alors incivilisé et frustre, mais aussi d'une plus nette différenciation entre les acteurs et les spectateurs. Après plusieurs tentatives d'interdiction à la fin du XVIII[e] et au début du XIX[e] siècle, il revient au premier préfet du département des Landes, Alexandre Méchin, « désirant laisser aux habitants de ces contrées la jouissance d'un exercice qu'un long usage leur a rendu cher [20] », de signer un arrêté le 3 juin 1802, confirmant l'autorisation sur « une seule place [qui] sera désignée par le Maire pour cet exercice » et « elle devra être exactement fermée à toutes les issues, par des madriers de 21 centimètres […] au moins [21] ».

Les arènes – désormais situées sur un espace dédié, à l'écart du centre du village – ne s'érigent cependant pas d'emblée « en dur ». Pour quelques décennies encore, la clôture d'une place avec quelques charrettes et barrières de bois suffit. Progressivement, ces enceintes primitives s'élèvent en des

20. Arrêté préfectoral du 3 juin 1802 (14 prairial, an X), Archives départementales des Landes (8K4).
21. Arrêté préfectoral du 3 juin 1802 (14 prairial, an X), Archives départementales des Landes (8K4).

structures de bois circulaires, symboles du succès grandissant du jeu et de sa structuration. Les loges apparaissent ensuite, souvent surplombées d'une tribune encore réservée aux notables, mais l'enceinte de bois, plus ou moins précaire, subsiste. C'est au tout début du XX^{e} siècle, sans doute pressées par les nombreux accidents et les risques d'incendie, que beaucoup de municipalités choisissent de construire des arènes en dur, comme à Gabarret dans les Landes.

Delbousquet – qui s'inspire fortement de la terre sur laquelle il vit et chevauche au quotidien – fait donc logiquement des arènes de Gabarret l'épicentre de son roman.

Ainsi, se rendant aux arènes pour une course, l'écarteur Simounet « travers[e] les allées de platanes qui menaient aux arènes. On avait réservé, tout au milieu des grands arbres, une clairière où s'élevaient les amphithéâtres, de sorte que les ramures horizontales aux larges feuilles palmées s'étendaient au-dessus des gradins, formant un auvent d'ombre mouvante et trouée de soleil [22] ». Après avoir pénétré dans l'enceinte, « examiné la piste rectangulaire, les barrières, les gradins [23] », humé « l'arôme des sables chauds et des planches gluantes de résine », l'écarteur fait face aux loges flambant neuves, où flottent « les feuilles larges des platanes, les oriflammes tricolores, et les drapeaux, découpés nettement sur l'azur splendide [24] » : « Oh ! Ce seront de belles courses. Les dix loges de face s'ouvrant directement dans l'arène, sous les tribunes des premières, seront habitées par dix des meilleures bêtes [...]. Il faut inaugurer dignement les arènes neuves [25] ».

L'évolution des tenues

La tenue des écarteurs, telle qu'elle est décrite dans *L'Écarteur*, est assez conforme à ce que l'on peut voir aujourd'hui. Elle est pour Delbousquet l'incarnation vestimentaire d'une touche pointilliste, où les jeux de lumière et de couleurs se mêlent sous sa plume autant qu'ils se reflètent dans le boléro des toréros landais. L'écarteur Simounet apparaît ainsi :

> « […] coiffé d'un petit béret brodé qui couvrait à peine ses cheveux bruns, vêtu d'une courte casaque de velours de pourpre chamarrée d'or, s'ouvrant sur une chemise blanche, et du pantalon blanc des écarteurs landais, dont le bas, légèrement pincé aux chevilles, découvrait ses pieds agiles chaussés de sandales de corde, aux rebords grillagés de ganse, aux pointes ornées de fleurs écarlates ».

22. Delbousquet, 1999, p. 152.
23. Delbousquet, 1999, p. 154.
24. Delbousquet, 1999, p. 174.
25. Delbousquet, 1999, p. 155-156.

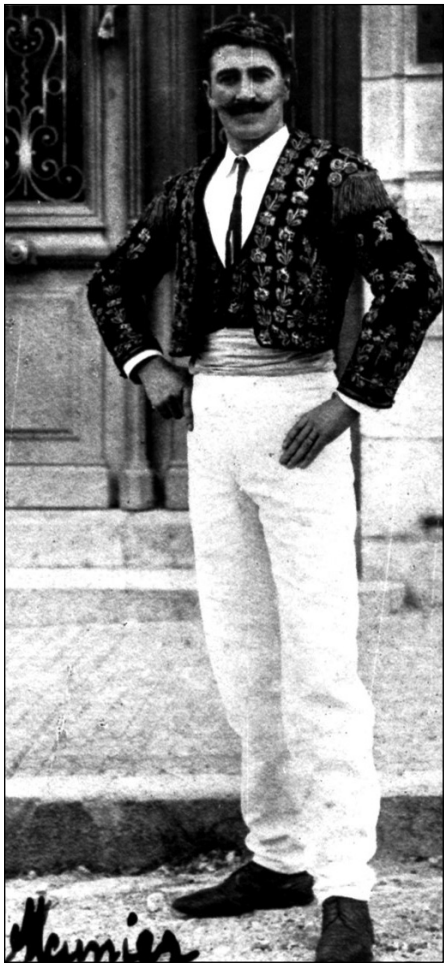


Fig. 3. Exemple de tenue, début du XX[e] siècle.

Le boléro est bien entendu omniprésent, qu'il s'agisse de le réparer, de le préparer ou simplement d'admirer ces « vestes chamarrées [26] ».

Coiffés du béret et arborant leur boléro, les acteurs sont également « tous en chemise » « d'une blancheur éclatante », sur laquelle tranche une ceinture tantôt « écarlate [27] », « pourpre » ou « bleu[e] [28] ». Un pantalon de toile blanche – en plusieurs exemplaires, afin de pouvoir « en changer, si une corne les troue [29] » – et de simples « sandales de corde » complètent la tenue.

Il faut dire cependant qu'à l'époque du roman, cette tenue est une nouveauté, fruit de nombreuses mutations au cours des trente années précédentes. En effet, avant la codification du XIX[e] siècle, il est probable que ceux qui se risquent devant le frontal des fauves dans la rue ou dans les arènes improvisées, le font « en habit de ville », c'est-à-dire peu ou prou dans la tenue qu'ils portent au quotidien.

La structuration du début du XIX[e] siècle, la codification du jeu et la « professionnalisation » – encore toute relative – de la plupart des acteurs, amènent les écarteurs à vouloir se singulariser en s'inventant une tenue qui, non seulement les distinguerait dans l'arène, mais encore les magnifierait. Les premières tentatives sont incertaines, tout autant qu'elles apparaissent dangereuses, avec ces blouses aux manches amples, parfaits étendards à clouer à coup de corne... Seul le pantalon blanc et le béret permettent de reconnaître des toréros de chez nous.

---

26. Delbousquet, 1999, p. 165.
27. Delbousquet, 1999, p. 151.
28. Delbousquet, 1999, p. 165.
29. Delbousquet, 1999, p. 163.

Tout change avec l'arrivée et la diffusion dans le sud-ouest de la France des corridas [30], auxquelles les acteurs de la course landaise ne vont pas seulement emprunter le bétail et la sémantique, mais aussi la tenue. L'influence d'outre-Pyrénées est très prégnante dans la tenue d'alors. Tout ce qui fait encore aujourd'hui la tenue des *matadors* y est, ou presque : la veste brodée, le gilet, la culotte resserrée au-dessus du genou à l'aide de cordons, la chemise blanche, la ceinture et la paire de bas. L'influence est d'autant plus grande que l'époque est l'âge d'or de la course mixte, ou « course hispano-landaise », dans lesquelles toréros landais et espagnols partagent l'affiche : une partie est réservée à la course landaise – généralement des écarts et des sauts sur du bétail nouveau et sans corde – et l'autre à une corrida. La proximité des arts tauromachiques est alors très forte et les Landais vont en être fortement influencés. C'est l'époque où des toréros landais, grisés par le succès ou en mal de reconnaissance, tentent l'aventure espagnole, en allant se produire outre-Pyrénées, à l'image de Pierre Cazenabe, dit Félix Robert.

Progressivement, la tenue des écarteurs se codifie et se singularise, en même temps que les courses mixtes passent de mode. Ainsi, à l'époque de la sortie de *L'Écarteur*, la tenue se rapproche de ce que nous connaissons aujourd'hui : pantalon blanc, chemise blanche, large ceinture de couleur, boléro de velours brodé, même si certains éléments manquent encore, comme la cravate, le gilet ou les bottines (fig. 3). Ces derniers sont progressivement adoptés et définitivement associés à la tenue du toréro landais dans l'entre-deux-guerres.

Ainsi, en publiant *L'Écarteur*, Emmanuel Delbousquet nous livre un roman où son talent de peintre des mots atteint sa pleine puissance, tout en faisant œuvre d'historien, pour contribuer, à sa manière, à notre connaissance de la course landaise.

Si cet apport peut paraître dérisoire au regard de l'importance littéraire et poétique de son œuvre, il n'est pas moins prépondérant pour ceux qui s'intéressent à ce jeu gascon, à son histoire, à ses évolutions, démontrant de manière éclatante qu'une tradition, bien qu'enracinée, ne cesse d'évoluer.

G. C.

Bibliographie

Dauga Marylis et Puyo Jean-Pierre, 2003. « Les écarteurs landais entre mythe et réalité (XIXe-XXe) », dans Christian Desplat (sous la direction de), *L'Homme du Midi. Sociabilités Méridionales*, Paris, éd. CTHS, 126e congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Toulouse, 2001, p. 185-202.

30. La première corrida « formelle » organisée en France a lieu à Bayonne, le 21 août 1853.

DELBOUSQUET Emmanuel, 1999. *L'Écarteur*, Nérac, Éditions d'Albret/Amis du Vieux Nérac.

EMMANUEL-DELBOUSQUET Germaine, 1954. *Au jardin de mon père*, Agen, Éditions de l'Imprimerie Moderne.

EMMANUEL-DELBOUSQUET Germaine et EMMANUEL-DELBOUSQUET Henry, 1959. *Emmanuel Delbousquet (1874-1909). Sa vie, son œuvre*, Agen, Éditions de l'Imprimerie Moderne.

Bertrand de Lur Saluces et le « prodigieux moujik »

par Émilie CHAMPION

> « Le soleil s'est caché sur le château d'Yquem, n'est plus le grand seigneur dont l'intelligence du cœur et l'amour du beau ont marqué notre époque. Le marquis Bertrand de Lur Saluces restera dans les mémoires comme ayant surgi directement de la Renaissance [1] ».

Cet extrait de l'hommage rendu par Jacques Chaban-Delmas au marquis de Lur Saluces (fig. 1) met en avant les qualités et les valeurs d'un homme d'un autre temps, d'un humaniste.

Bertrand de Lur Saluces, né en 1888, est issu d'une ancienne et prestigieuse famille noble aquitaine. À la mort de son père, Eugène de Lur Saluces, en 1922, il hérite d'un patrimoine considérable qu'il doit gérer. Propriétaire de plusieurs domaines dans le Sauternais, il devient une figure marquante du monde du vin de Bordeaux comme l'avaient été avant lui ses ancêtres Françoise-Joséphine de Sauvage d'Yquem et Romain-Bertrand de Lur Saluces. Parallèlement à son activité de viticulteur, il est à la tête des fonderies du village d'Uza, dans les Landes, propriété qui était entrée dans le patrimoine familial en 1472, en même temps que le château de Fargues, lors du mariage de Pierre II de Lur avec Isabeau de Montferrand.

Bertrand de Lur Saluces a beaucoup marqué le monde du vin au XX^{e} siècle, comme le montre le discours de Jacques Chaban-Delmas ne rendant hommage qu'à l'ambassadeur des grands crus bordelais, mais une facette de cet homme reste ignorée : son goût pour l'écriture et son talent d'écrivain. Il

1. Hommage de Jacques Chaban-Delmas au marquis de Lur Saluces.

est donc intéressant d'étudier cette inclinaison pour la littérature qui l'a poussé à écrire de nombreux articles et un livre intitulé *Lomonossof. Un prodigieux moujik* [2].

Pourquoi avoir choisi d'écrire la biographie d'un fils de pêcheur russe ? Quelles ont été les étapes de sa rédaction ? Enfin, quelle a été la portée de ce livre ? Pour répondre à ces questions, il faut s'intéresser à la formation de Bertrand de Lur Saluces, essentielle par la suite puisqu'en homme de convictions, il prenait régulièrement sa plume pour défendre ses idées. Sa culture lui a surtout été utile au moment de la rédaction de l'œuvre de sa vie pour laquelle il s'est beaucoup investi.

Bertrand de Lur Saluces, la formation d'un érudit

Les études

L'analyse de la formation de Bertrand de Lur Saluces est un point essentiel car elle va par la suite déterminer ses choix. C'est en Belgique qu'il commença ses études. En 1900, son père, le comte Eugène de Lur Saluces, royaliste et contestataire actif sous la III^e^ République, avait été contraint à l'exil par la Haute Cour pour avoir participé au coup d'État manqué, organisé par Paul Déroulède. Au collège d'Anthoin, Bertrand devient bachelier ès philosophie en 1904 et ès mathématiques l'année suivante. Cette éducation, amorcée au collège, il la perfectionna tout au long de sa vie, se passionnant tout autant pour les matières scientifiques que littéraires.

Sa formation est interrompue par son départ pour la première guerre mondiale. Appartenant à une famille de noblesse d'épée, la défense de la patrie a été une priorité pour lui et il participa aux deux conflits mondiaux du XX^e^ siècle [3]. À partir de 1918, et malgré ses responsabilités, il prépara à l'université une licence ès sciences, obtenue en 1920 et des années après, en 1931, une licence ès lettres, option langue russe. Pierre Sémirot, successeur du marquis à l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux souligna à juste titre lors de son discours de réception : « Il connaissait aussi bien la mécanique céleste que le latin et le grec » avant d'ajouter qu'« il parlait couramment l'allemand, l'italien, l'anglais et le russe [4] ».

---

2. Lur Saluces, 1933.
3. Il s'engagea dans la cavalerie en 1909 et en 1914-1918, il prend part aux premiers combats dans son arme d'origine puis passa dans l'artillerie. Son action lui valut le grade de lieutenant, une citation à l'ordre de la division en 1917, la croix de guerre avec les palmes et la croix de la Légion d'honneur à titre militaire en 1918. Il participa au combat du Chemin des Dames, fut blessé et gazé. Il revint avec une bronchite chronique. En 1939, à 51 ans, il est rappelé sous les drapeaux en qualité de capitaine d'artillerie avant d'être fait prisonnier avec tout son régiment en 1940. Il vit deux ans dans les *oflags*.
4. Sémirot, 1972, p. 9.

Cette facilité pour les langues et plus particulièrement son attrait pour la Russie, la langue russe, contre l'avis de sa mère, venait de son intérêt pour la culture du monde. Par la suite, ses nombreux voyages, la lecture d'auteurs anciens et modernes tout comme, plus surprenant, les cours de mathématiques qu'il suivit lorsqu'il était détenu, durant deux ans, dans un *Oflag* pendant la seconde guerre mondiale, parachevèrent sa vaste culture. En 1951 et 1965, il présenta devant l'académie de Bordeaux deux belles communications sur ses voyages en Grèce. Il ne négligeait aucun art : le théâtre, la musique ou la sculpture et prit une part active au maintien de la langue d'oc en défendant l'école Jaufré Rudel, car Bertrand de Lur Saluces était un homme de combats et de convictions.

Fig. 1. Bertrand de Lur Saluces

Un homme de convictions

C'est un homme de convictions qui met son goût pour l'écriture au service des causes qu'il défend. Héritier du patrimoine Lur Saluces, il devient propriétaire et gérant de plusieurs domaines dans le Sauternais. Le château Coutet est vendu en 1922 et Filhot en 1935 à son beau-frère Étienne Durieu de Lacarelle. Il conserve le château de Fargues, qu'à partir des années 1920, il destine à la production de vin de Sauternes, et le château d'Yquem, seul sauternes classé Premier cru supérieur en 1855. À ce titre, il s'engage pour la défense et la promotion du vin de France, en tant que président de l'Union des grands crus classés de la Gironde et du Comité national de la propagande des vins. Pour illustrer son action, il rédigea des articles dans des journaux nationaux ou des parutions diverses consacrées au vin, entre autres, la préface du *Vin de France dans l'Histoire*[5], un texte sur « Les grands vins de Bordeaux sur le plan mondial[6] », plus surprenant, un article « En Montparnasse, lorsque le vin de France est roi » paru dans *L'Officiel de la Couture* en 1935[7].

Mais c'est au sein du Syndicat viticole des vins de Sauternes et Barsac que son action est la plus décisive. Ce syndicat est né en 1908, sous la présidence du père de Bertrand, le comte Eugène. C'est à cette époque que se pose la question des délimitations régionales et administratives. Mais c'est véritablement sous la présidence de Bertrand de Lur Saluces que

5. Lur Saluces, 1953.
6. Lur Saluces, 1946 et 1955.
7. Lur Saluces, 1935. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds du Syndicat viticole du vin de Sauternes et Barsac, Liasse 32, Dossier 1.

l'action du syndicat s'accélère. En tant que président du Syndicat des vins de Sauternes et Barsac, il participe à la création de l'appellation. En vertu de la loi de 1919, au prix de 26 procès très coûteux, échelonnés sur 15 ans, 17 communes sont éliminées de la zone d'appellation d'origine. Entre les deux guerres, de nombreuses fraudes contribuèrent à donner une mauvaise image du vin de Sauternes [8]. Bertrand de Lur Saluces s'attaque au problème et écrit le 11 octobre 1928 dans *La Feuille Vinicole* :

> « "Il semble, en effet, que le nom de Sauternes n'évoque plus pour nos jeunes générations le nectar duquel nos aïeux disaient avec un respect attendri qu'il était le premier vin du monde et le soleil en bouteilles". Si cela était vrai, ce serait sans doute à cause de l'abus si copieux qui fut fait du nom de Sauternes par tant de non ayants droit, jusqu'au jour où notre syndicat s'est occupé d'y mettre bon ordre. Or la preuve que le nom de Sauternes a conservé tout de même quelque notoriété à travers le monde, je la trouve précisément dans le soin qu'on prend à se parer de son éclat […] Jugeant sans doute que cet éclat prétendu terni vaut cependant la peine d'être exploité [9] ».

Le style du marquis se révèle clair, incisif, propre à son caractère. Il multiplie les correspondances avec les avocats du syndicat (comme maître Roquette-Buisson), les articles dans la presse, les conférences sur la particularité du vin de Sauternes et est très sollicité par différents journaux et gazettes. Le 3 décembre 1924, *La Publication Officielle* lui demande un article illustré et en avril 1924 [10] c'est au tour de *L'Illustration* de contacter le président du syndicat [11]. Sur le plan national, ses articles publiés dans les grands journaux français contribuèrent à apporter une aide efficace au sénateur Joseph Capus qui fut à l'origine de l'action en faveur de la défense des vins. En 1935, le Comité national des appellations d'origine (devenu en 1947 l'Institut national des appellations d'origine) voit le jour grâce à l'action combinée du sénateur et du marquis, consulté pour la rédaction de décrets. Le parallèle entre le viticulteur et l'auteur est fait dans un article par Charles Laquièze :

> « Nous ne doutions pas que le premier viticulteur de France, celui qui sait mettre dans son vin le merveilleux éclat des topazes et le velouté de l'élyséen nectar, soit un homme d'esprit [12] ».

Mais son œuvre majeure, méconnue, reste une biographie sur un personnage russe. Sa formation, complète, lui permet d'être le premier et l'un

---

8. Calauzènes, 2009.
9. Lur Saluces, 1928.
10. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds du Syndicat viticole du vin de Sauternes et Barsac, Liasse 22, pièce 9.
11. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds du Syndicat viticole du vin de Sauternes et Barsac, Liasse 22, pièce 17.
12. Laquièze, 1933.

des seuls à pouvoir aborder la totalité de la vie et de l'œuvre d'un personnage au savoir encyclopédique.

L'œuvre de sa vie : Lomonossof

Un choix surprenant

Le 13 juin 1967, Tchenakal, directeur du musée Lomonossof de Saint-Pétersbourg, écrivait une lettre au marquis de Lur Saluces pour connaître les différents détails sur la parution du livre *Lomonossof. Le prodigieux Moujik* (fig. 2). Bertrand de Lur Saluces lui apporte les réponses demandées [13]. Cette biographie consacrée à ce savant russe du XVIII[e] siècle est parue en 1933 chez l'éditeur parisien Émile-Paul Frères. Elle a fait l'objet de 4 éditions simultanées et a été tirée à 3 000 exemplaires.

Le marquis a réalisé une biographie de 332 pages, illustrée de 10 gravures sur Lomonossof mais aussi sur ses protecteurs, les lieux qui ont marqué sa vie et la bataille de Poltava [14].

Pour la première fois en France, un auteur s'intéresse à ce personnage méconnu et, surtout, lui consacre une étude complète, à l'image de ce savant à la connaissance encyclopédique dont Pouchkine dira plus tard : « il a été à lui seul notre première université ». Il était chimiste, physicien, ingénieur, astronome, auteur de pièces de théâtre, de poèmes, grammairien et mosaïste. D'où l'importance de la formation de Bertrand de Lur Saluces. Que nous apprend le marquis sur le personnage ? Michel Lomonossof est un « moujik », fils d'un pêcheur du nord de la Russie. Il eut une enfance rude et navigua dès l'âge de 10 ans. Bertrand de Lur Saluces ajoute que c'est à partir de ce moment qu'il prit l'habitude de boire de la vodka, souvent avec excès. Il écrit à ce sujet :

> « Henkel, de son côté, reprochait à Lomonossof ses "mauvaises habitudes". Il l'accusait de boire et de faire du scandale dans son laboratoire […] Tout cela était malheureusement très exact, et nous touchons ici à l'un des aspects de Lomonossof, qui constitue pour lui l'envers de la médaille : il buvait [15] ».

Par la suite, Bertrand de Lur Saluces présente les qualités qui, selon lui, permirent à ce « moujik », qui normalement, à cause de sa condition sociale, ne devait pas avoir accès à l'école, de faire des études. Sa grande vigueur physique, sa capacité de travail hors du commun, une très grande intelligence,

13. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds Bertrand de Lur Saluces, Liasse 3, Dossier 4.
14. Les gravures représentent dans l'ordre de la lecture, Pierre le Grand, la ville de Marbourg, le comte Chouvalof, le comte Razoumovski, Lomonossof, Soumarokof, l'impératrice Élisabeth, Volkof, le comte Vorontsof et la bataille de Poltava.
15. Lur Saluces, 1933, p. 78-79.

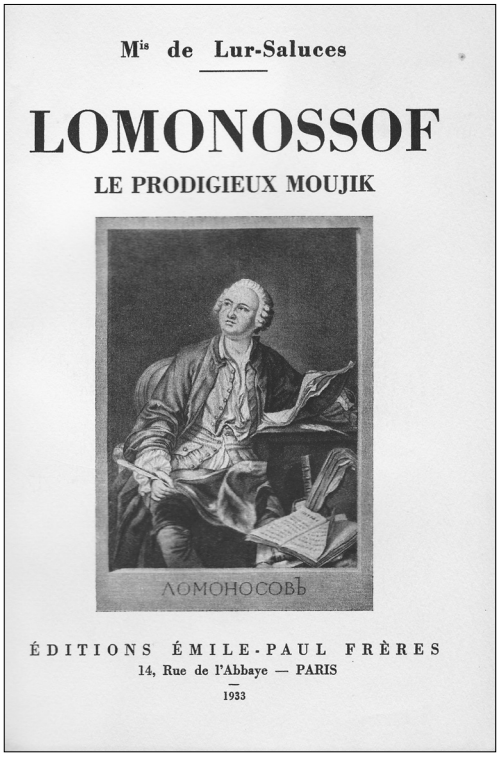


Fig. 2. Couverture de *Lomonossof. Le prodigieux Moujik*.

l'admiration qu'il vouait à Pierre le Grand et les écrits élogieux adressés à la Grande Élisabeth et à Catherine II lui permirent de s'ouvrir à la culture au point de devenir le premier scientifique et littérateur de l'Empire [16].

Si l'on regarde le sommaire du livre, l'on constate que le marquis a choisi un plan chronologique mettant en valeur l'élévation sociale du personnage : sa formation, la maturité et enfin la gloire. Le caractère complet de l'œuvre apparaît aussi avec les différents chapitres consacrés à la chimie, à l'étude des astres, à l'homme de lettres (à la fois poète et écrivain) et enfin, à l'érudit au service du pouvoir (« Le chantre d'Élisabeth »). Il y a aussi des chapitres plus disparates qui axent sur les autres talents du personnage : le mosaïste (il y a parmi les gravures trois mosaïques de Lomonossof), l'historien et le fondateur de l'université de Moscou.

Le marquis s'est particulièrement impliqué pour la parution du livre, révélant des idées bien arrêtées. Il lui a fallu en premier lieu trouver un éditeur. Une lettre du 25 novembre 1932, envoyée au marquis par un ami, révèle que Bertrand de Lur Saluces avait contacté plusieurs éditeurs pour la parution de son livre [17]. Le marquis finance entièrement les frais de publication (c'est-à-dire l'impression, le papier, le brochage, les gravures et la publicité) en échange de 45 % des ventes réalisées [18].

Enfin, les nombreux brouillons conservés par le marquis sur les premières épreuves de son livre révèlent toute l'attention qu'il a portée à la rédaction et à la présentation du livre rectifiant la moindre faute d'orthographe, la ponctuation, le style d'écriture. La page de titre notamment a fait l'objet d'une grande attention. Bertrand de Lur Saluces a demandé que son titre de marquis soit écrit en abrégé, voulait que le titre ne soit pas en italique et préférait deux traits parallèles à une figure plus sophistiquée [19].

16. Lur Saluces, 1933, p. 8-9.
17. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds Bertrand de Lur Saluces, Liasse 4, Dossier 5.
18. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds Bertrand de Lur Saluces, Liasse 4, Dossier 4.
19. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds Bertrand de Lur Saluces, Liasse 3, Dossier 3.

Le choix de ce personnage peut surprendre. Il existe plusieurs pistes de réflexion pour répondre.

Quelques éléments de réponse

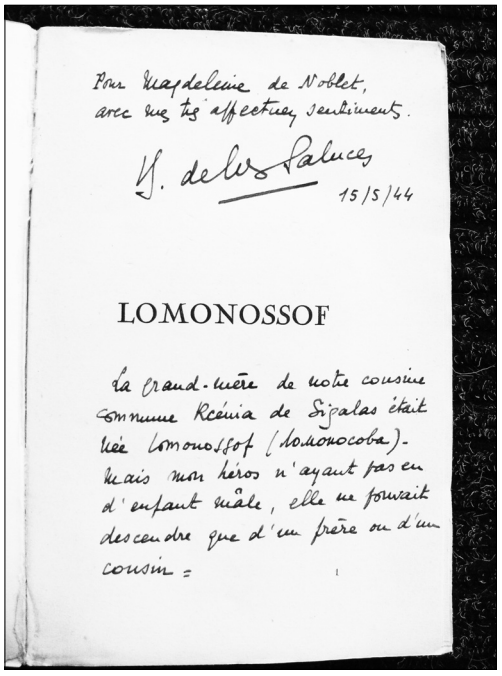
Le marquis pouvait se permettre de faire une biographie sur un savant russe car il avait une parfaite maîtrise de la langue et de la culture russe, ce qui lui avait déjà permis de traduire l'œuvre de Pouchkine en français. C'est lors de ses études de littérature russe que Lomonossof avait retenu son attention parmi différents auteurs, peut-être parce qu'il s'agissait d'un personnage autant littéraire que scientifique.

Les raisons de ce choix sont données en partie par Bertrand de Lur Saluces lui-même, dans une lettre du 30 octobre 1932 qu'il adresse à l'éditeur Payot au moment de la publication de son ouvrage. Il y exprime son objectif et justifie cette décision :

> « Mon but en écrivant ce livre a été, comme je vous l'ai dit, de faire connaître au lecteur français une figure du XVIII[e] siècle russe qui non seulement prête au récit, mais que l'on doit obligatoirement connaître, vu son importance historique [20] ».

Cette explication laisse percevoir la vérité qui est l'admiration de Bertrand de Lur Saluces pour ce personnage. Le fait est confirmé par les adjectifs qu'il utilisait pour qualifier Lomonossof. Dans une dédicace faite à Magdeleine de Noblet, le 15 mai 1944, il écrit (fig. 3) :

> « La grand-mère de notre cousine commune, Xénia de Sigalas était née Lomonossof. Mais mon héros n'ayant pas eu d'enfant mâle, elle ne pouvait descendre que d'un frère ou d'un cousin [21] ».


Pour Magdeleine de Noblet,
avec mes très affectueux sentiments.
H. de Lur Saluces
15/5/44

LOMONOSSOF

La grand-mère de notre cousine commune Xénia de Sigalas était née Lomonossof (Lomonocoba). Mais mon héros n'ayant pas eu d'enfant mâle, elle ne pouvait descendre que d'un frère ou d'un cousin =

Fig. 3. Dédicace à Magdeleine de Noblet.

20. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds Bertrand de Lur Saluces, Liasse 4, Dossier 11.
21. Archives familiales de Lur Saluces. Non classé.

Outre l'erreur du lien familial entre son ancêtre et le savant russe, l'admiration pour celui qu'il nomme son « héros » est perceptible. De même, il se dit très heureux s'il a pu faire connaître aux Français « la vaste personnalité de cet homme immense [22] ». Plus que sa personnalité, c'est, selon les termes d'Alexandre de Lur Saluces, son neveu, « la multiplicité de ses talents » que semblait préférer plus particulièrement le marquis chez Lomonossof.

Les interrogations de Bertrand de Lur Saluces sur le choix du titre du livre sont à ce sujet très révélatrices. Dans une lettre du 25 novembre 1932, le marquis hésite entre plusieurs titres à donner à sa biographie : *Lomonossof ou l'essor de la pensée russe au XVIII^e^ siècle* retenu par le destinataire de la lettre ou *Lomonossof (la vie et l'œuvre)* et en manchette la citation de Pouchkine pour insister sur l'étendue du savoir du savant et aussi sur son importance avec l'hommage rendu par Pouchkine [23]. Une autre proposition avait été faite, *Un géant de la pensée russe au XVIII^e^ siècle*, où toute l'admiration du marquis perce à travers le terme de « géant ». Tous ont finalement été rejetés car ils étaient discutables à ses yeux. « Ce qu'il faudrait, conclut-il, c'est synthétiser, par un mot, le caractère encyclopédique du personnage et son influence d'ordre historique ». En choisissant le « prodigieux moujik », Bertrand de Lur Saluces a voulu insister le caractère et la réussite hors norme de ce savant.

Finalement, c'est peut-être Henry James, un journaliste, qui a trouvé la véritable raison du choix du marquis en déclarant le 8 juin 1933 que le marquis avait choisi Lomonossof car il avait horreur « des chemins battus [24] ».

La portée de l'œuvre

Un livre de qualité mais à public restreint

Charles Laquièze, journaliste au journal satirique de Bordeaux, *Le Moustique*, marquait dans un article du 17 juin 1933 sur Lomonossof : « Ce n'est pas avec un tel sujet qu'on peut toucher les masses [25] ». En effet, ce choix ne s'adresse qu'à un public restreint. Le marquis avait été mis en garde par son éditeur en novembre 1932. Il lui indiquait que « les circonstances commerciales difficiles » imposaient des mesures de prudence « à l'égard d'un ouvrage malgré tout assez spécial [26] ». Un autre éditeur, Payot, lui avait indiqué précédemment qu'une biographie récente d'un autre Russe bien autrement illustre et attractif que Lomonossof puisqu'il s'agissait de Pouchkine, par

22. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds Bertrand de Lur Saluces, Liasse 3, Dossier 4.
23. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds Bertrand de Lur Saluces, Liasse 4, Dossier 7.
24. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds Bertrand de Lur Saluces, Liasse 4, Dossier 12.
25. Laquièze, 1933.
26. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds Bertrand de Lur Saluces, Liasse 4, Dossier 4.

M. Hofman, avait été un échec [27]. Néanmoins, contre toute attente, la biographie rédigée par Bertrand de Lur Saluces rencontra un certain succès de librairie. En juin 1933, le marquis revient de Paris « très ragaillardi » tel qu'il l'écrit car son « bouquin est encore à bien des devantures, ou à l'intérieur, en très bonne place [28] ». Cette mise en avant est due à une bonne vente et plusieurs dépôts ont dû renouveler leur stock. Le marquis relativise cette bonne nouvelle puisque seuls 3 000 exemplaires avaient été édités et que le premier envoi ne comprenait que 1 800 ouvrages.

L'accueil réservé par les premiers lecteurs a été largement positif. Au moment de la sortie du livre, les comptes-rendus, les articles et les résumés dans la presse française font à la biographie « un accueil très satisfaisant ». C'est le cas de la *Revue des mondes historiques*, de *La vie bordelaise*, ou encore du *Monde Slave*, de *Polybiblion* [29]. Cette renommée valut à l'auteur une certaine reconnaissance, mettant en valeur les qualités littéraires du marquis. Il est admis à l'Académie nationale des Sciences, Belles-lettres et Arts de Bordeaux et devient membre de la Société des gens de lettres de France, nomination qui lui tenait particulièrement à cœur à la lecture de sa correspondance avec ses amis M. de Roton et M. Batilliat. Autre preuve du bon accueil réservé au livre, chaque année, la Sorbonne organisait, au cours de la soirée de la culture russe, une conférence en l'honneur d'un grand écrivain russe et en 1935, en hommage au livre du marquis, Lomonossof fut choisi.

La plus grande reconnaissance se fait sur le plan international, avec parfois des références surprenantes comme lorsqu'un professeur de chimie organique américain, Tenney L. Davis, fait lire et étudier le Lomonossof du marquis à ses étudiants : « *I think that you have done an excellent and valuable piece of work in writing the book* [30] ».

Les Russes eux-mêmes ont consacré dans leurs journaux plusieurs comptes-rendus et surtout deux livres français d'écrivains russes font « un écho très élogieux [31] » à l'ouvrage en citant le marquis. D'abord le livre de Nicolas Evreïnoff sur *L'histoire du théâtre russe* paru en 1947 s'est appuyé sur les traductions de Bertrand de Lur Saluces pour deux tragédies de Lomonossof, soulignant la qualité du travail [32]. L'autre est le livre de Daria Olivier publié en 1962 sur *Élisabeth de Russie* qui parle dans sa préface de l'œuvre du marquis : « Le marquis de Lur Saluces, dans son remarquable ouvrage

---

27. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds Bertrand de Lur Saluces, Liasse 1, Dossier 11. Lettre du 30 octobre 1932.
28. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds Bertrand de Lur Saluces, Liasse 4, Dossier 8.
29. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds Bertrand de Lur Saluces, Liasse 4, Dossier 7.
30. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds Bertrand de Lur Saluces, Liasse 2, Dossier 6. On pourrait traduire cette phrase ainsi : « Je pense que vous avez réalisé un excellent et précieux travail en écrivant ce livre ».
31. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds Bertrand de Lur Saluces, Liasse 3, Dossier 5. Brouillon du marquis en réponse à une lettre de Tchenakal.
32. Evreïnoff, 1947, p. 152-153.

consacré au « “chantre d'Élisabeth”, Michel Lomonossof, est l'un de nos rares contemporains à avoir consacré des lignes élogieuses à l'impératrice [33] ».

Le succès a été tel que le livre est resté une référence pendant des années à tel point qu'une réédition est évoquée.

Un projet de réédition

En 1968, Bertrand de Lur Saluces est contacté par le directeur du musée Lomonossof de Saint-Pétersbourg pour rééditer son livre de 1933. Il donne alors quelques conseils au marquis et détaille quelques points qu'il conviendrait de modifier pour améliorer la qualité et la fiabilité de la biographie. Pour cette nouvelle édition, il conviendrait de réactualiser le texte. Tchenakal écrit :

> « En effet, depuis la date de sa première édition 34 années se sont écoulées. Pendant cette période, l'étude de la vie et de l'œuvre de Lomonossof a fait de grands progrès, on a mis à jour et étudié beaucoup de nouveaux détails de sa biographie créatrice, beaucoup de nouveaux livres et articles le concernant, ont été publiés [34] … »

Le marquis s'était constamment tenu informé des publications concernant son personnage, comme par exemple le livre de Korovin sur *La bibliothèque de Lomonossov* [35].

Parmi ces « nouveaux détails » évoqués par Tchenakal, un en particulier fait débat. Bertrand de Lur Saluces avait insisté sur la grande consommation d'alcool de Lomonossof qui lui avait attiré quelques déboires au cours de sa formation et de sa carrière. Ce point était remis en cause dans les années 1960 et Tchenakal en informe le marquis : « Il me semble que dans la nouvelle édition de votre livre, il vaudrait mieux ne pas parler de Lomonossof comme d'un grand amateur de spiritueux, comme vous l'avez fait précédemment dans votre livre [36] ».

D'après Tchenakal, l'auteur ne disposait d'aucune donnée documentaire à ce sujet et il ajoute qu'il ne pouvait pas en trouver puisqu'il n'y en a pas. Entre 1955 et 1961, Tchenakal, en travaillant sur *Les annales de la vie et de l'œuvre de Lomonossof*, ajoute :

> « Nous avons le premier passé en revue toutes les sources, archives et littérature, parvenues jusqu'à notre époque […] et aucune de ces sources ne

---

33. Olivier, 1962, p. 14.
34. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds Bertrand de Lur Saluces, Liasse 3, Dossier 4. Lettre du 14 décembre 1967.
35. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds Bertrand de Lur Saluces, Liasse 3, Dossier 4. Lettre de juillet 1968.
36. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds Bertrand de Lur Saluces, Liasse 3, Dossier 4. Lettre du 12 août 1968.

> nous a donné de raison de compter Lomonossof parmi les gens ayant un goût tout particulier pour l'alcool [37] ».

Bertrand de Lur Saluces refuse cette remarque qu'il estime uniquement politique et ce projet de réédition ne verra finalement jamais le jour.

Lomonossof est l'œuvre d'une vie puisque le livre paraît en 1933 et qu'en 1968 Bertrand de Lur Saluces pensait à une réédition. Sa mort subite en décembre 1968 mit fin à ce projet. Son goût pour la culture russe avait surpris ses amis et sa famille et son choix de faire la biographie d'un moujik russe démontrait la force de caractère du marquis. Finalement, il n'était pas si différent de son « héros » au savoir encyclopédique et attaché au régime tsariste dont il était un fervent défenseur. Choisi par le maire Jacques Chaban-Delmas pour faire le discours d'accueil lors de la venue du président Khrouchtchev au siège du Comité interprofessionnel des vins à Bordeaux, il avait cité Pouchkine et ses vers sur le vin de Bordeaux pour éviter une complaisance avec ce personnage officiel peu en harmonie avec ses idées. Et c'est le dirigeant russe qui rend un bel hommage à la culture de Bertrand de Lur Saluces en s'exclamant : « Mais qui est ce Marquis qui connaît mieux que moi la littérature russe [38] ? »

Finalement, le journaliste Charles Laquièze résume parfaitement l'esprit dans lequel le marquis avait publié son livre :

> « [M. de Lur Saluces] n'a pas écrit cet ouvrage pour emballer les "nouvelles madames", il l'a écrit pour son plaisir, pour ses amis, pour ceux qui sont aptes à le comprendre, et pour ceux qui savent apprécier les belles choses et les grands vins [39] ».

É. C.

Bibliographie et sources

Archives familiales de Lur Saluces, Fonds du Syndicat viticole du vin de Sauternes et Barsac et Fonds Bertrand de Lur Saluces.

Hommage de Jacques Chaban-Delmas au marquis de Lur Saluces.

Calauzènes Jérôme, 2009. « Le syndicalisme viticole en Sauternais jusque dans les années 1930 : naissance, action, limites », dans Collectif, *Vignobles et vins en Aquitaine*, Bordeaux, éd. MSHA.

Evreïnoff Nicolas, 1947. *Histoire du théâtre russe*, Paris, éd. du Chêne.

Laquièze Charles, 1933. « Lomonossoff », *Le Moustique*, 17 juin.

37. Archives familiales de Lur Saluces, Fonds Bertrand de Lur Saluces, Liasse 3, Dossier 4. Lettre du 12 août 1968.
38. Tchekhov et Lecasble, 2014, p. 68.
39. Laquièze, 1933.

Lur Saluces Bertrand de, 1928. « Appellation d'origine *Sauternes* », *La Feuille Vinicole*, 11 octobre.

Lur Saluces marquis de, 1933. *Lomonossof, Le prodigieux moujik*, Paris, éd. Émile-Paul Frères.

Lur Saluces Bertrand de, 1935. « En Montparnasse, lorsque le vin de France est roi », *L'Officiel de la couture*, n° 165.

Lur Saluces Bertrand de, 1946. « Les grands vins de Bordeaux sur le plan mondial », *Bordeaux et le Sud-Ouest*, n° 1 et 2, 1re année, Bordeaux.

Lur Saluces Bertrand de, 1953. « Préface », dans *Le vin de France dans l'histoire*, Paris, éd. Institut national des appellations d'origine des vins et eaux-de-vie.

Lur Saluces Bertrand de, 1955. « Les grands vins de Bordeaux », *Le Bottin Mondain*, p. 435-437.

Olivier Daria, 1962. *Élisabeth de Russie*, Paris, Librairie Académique Perrin.

Sémirot Pierre, 1972. « Éloge de M. le marquis de Lur Saluces », *Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 4e série, t. XXVI.

Tchekhov Serge et Lecasble Stéphanie, 2014. *Histoire des familles et châteaux de Bordeaux*, éd. Serge Tchekhov et Benoît Escoffier.

Kléber Haedens (1913-1976) ou la tentation autobiographique : la ville de Libourne dans l'entre-deux-guerres

par Alain CHAUME

« Il existe un certain nombre de villes dont nous ne partons jamais réellement [1], » constate Kléber Haedens. Il passe son adolescence à Libourne qui appartient à ces lieux de mémoire. L'écrivain lui donne une place importante dans deux romans qui commencent et terminent sa carrière littéraire, *L'École des Parents* (1937) et *Adios* (1974). Il évoque aussi la petite cité médiévale voisine connue dans le monde entier par ses grands vins :

> « Saint-Émilion est à deux pas de la Dordogne, par conséquent de la lamproie et, par bonheur, nous sommes dans la courte saison de la lamproie fraîche, une des choses les plus moelleuses et les plus fines qui se puissent manger [2] ».

Il affirme en bon gascon que « contrairement à ce que pensait Barrès, la vraie colline inspirée c'est celle de Saint-Émilion [3] ».

---

1. Haedens, 1963.
2. Haedens, 2000.
3. Haedens, 1974.

La tentation autobiographique reste le lot de bien des premiers romans[4]. En 1937, Kléber Haedens succombe à cette facilité dans *L'École des Parents*[5]. Il s'inscrit dans le pacte autobiographique défini par Philippe Lejeune comme un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité[6] ».

Après un séjour exotique dans l'île de Gorée, il raconte le retour en métropole accompagnant un père officier de la coloniale affecté à Libourne. L'arrivée à Bordeaux contraste avec les chaudes couleurs de l'Afrique :

> « On était à Bordeaux et déjà il n'y avait plus de soleil. Le quai Bacalan était sale, les pavés étaient restés boueux des pluies récentes et l'air était plein de poussière et de fumée. Derrière les hangars de la Compagnie, on apercevait de hautes maisons presque noires avec les volets clos[7] ».

Le père dans le roman décide d'envoyer son fils poursuivre ses études au prytanée de La Flèche, parcours suivi aussi par l'auteur. Le capitaine Haedens résume sa décision :

> « Les vacances sont maintenant finies : nous allons rentrer à Livrac [Libourne] où je suis affecté et où je pourrais ne rentrer qu'au mois de janvier puisque ma permission va jusque-là. Mais je répugne à l'idée que tu pourrais demeurer dans l'oisiveté qui est, comme tu sais, la mère de tous les vices. Ainsi donc, nous partirons à Livrac et tu iras au collège de la ville comme externe surveillé. Là tu travailleras en vue du concours de l'Acropole [prytanée de La Flèche]. J'ai dit : tu peux circuler[8] ».

Kléber Haedens donne une description peu flatteuse de la ville où il débarque après des vacances dans l'île de Ré :

> « Livrac [Libourne] est une petite ville de la Gironde située au confluent de l'Isle et de la Dordogne, à une trentaine de kilomètres de Bordeaux. Elle est célèbre par une vigoureuse équipe de rugby et par ses vins. Elle possède en outre, un régiment d'artillerie coloniale, une mairie du XVI^{e}, une église du XV^{e} et quelques monuments du style cher à la III^{e} République. La ville passe pour être agréable et coquette, mais chacun de ses murs sue l'ennui. Les distractions y sont rares, et les Livracais ont l'âme tournée vers la médisance. Les moindres amours des collégiens y sont commentés avec verve[9] ».

---

4. Chaume, 2012a.
5. Haedens, 1937.
6. Lejeune, 1975.
7. Haedens, 1937, p. 130.
8. Haedens, 1937, p. 133.
9. Haedens, 1937, p. 134.

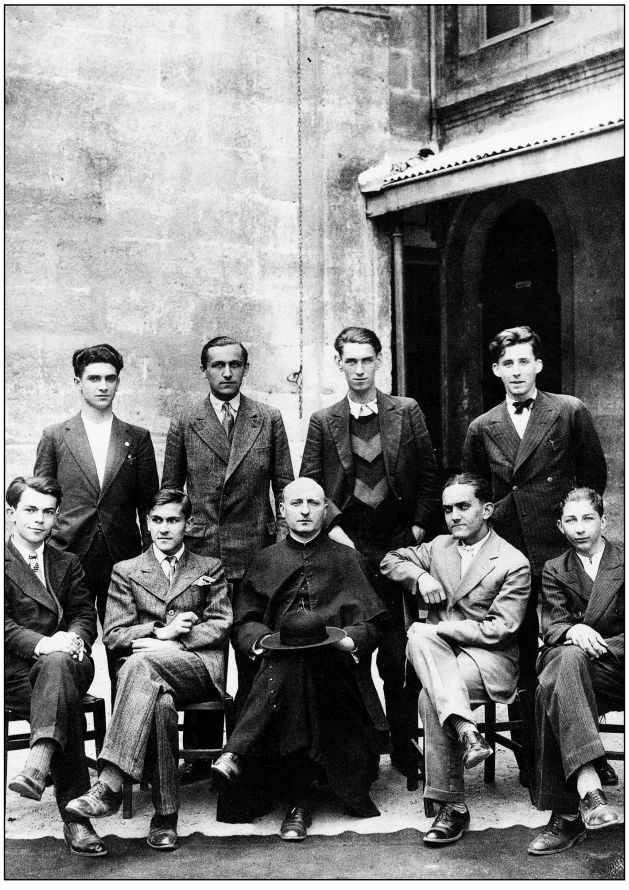


Fig. 1. Classe de philosophie de l'institution Montesquieu à Libourne en 1931-1932. Debout de gauche à droite, après deux inconnus, Kléber Haedens et Pierre Teurlay ; assis de gauche à droite, Jean Lefrançois des Courtis, Jacques Armand, l'abbé Lacaze, Jean Combes, Yves Merlet (coll. Société historique et archéologique de Libourne).

L'auteur n'est pas plus tendre avec l'institution privée qui l'accueille. L'institution Montesquieu (fig. 1) est présentée de façon peu amène :

> « […] il n'est pas jusqu'au subconscient de l'honorable Supérieur de l'Institution Voltaire [Montesquieu] (à Livrac [Libourne] le collège religieux s'appelle ainsi) qui ne soit fouillé avec une cruauté presque sadique. Quant à ce collège auquel Jean se trouvait destiné, c'est un rassemblement lamentable d'élèves médiocres et de professeurs nuls, à la tête duquel se trouve un principal du nom de Ramol, fat, pédant, cocu, et qui porte sur son crâne chauve des

> chapeaux à bords plats pour confirmer qu'il est licencié ès lettres et, somme toute, un artiste. Jean vécut dans cet établissement les dix mois les plus ternes de son existence [10] ».

À la fin de sa vie, il dresse un tableau positif de ses années de formation dans le roman *Adios* [11], en soulignant le rôle de l'abbé André Lacaze dans la naissance de sa vocation littéraire [12]. Kléber Haedens découvre la littérature à travers l'enseignement de l'abbé et la bibliothèque d'un ami libournais. Ce condisciple lui prête l'ouvrage d'un « célèbre critique parisien », *La littérature française contemporaine*. C'est une révélation [13]. Adolescent, il reconnaît « une passion livresque tirée des propos de l'abbé Cahuzac [abbé Lacaze] sur les Amours de Ronsard [14] », tout en découvrant le *Voyage au bout de la nuit* [15]. Le contact avec la littérature contemporaine est un réel choc. « Pendant mon enfance mes parents ne m'avaient jamais permis de m'approcher d'une foire, lieu de dissipation et de dépenses [16] ». Ce constat est à nuancer sérieusement mais il souligne un bouleversement.

Le souvenir de Libourne l'accompagne jusqu'au prytanée. Il remporte un succès d'estime en présentant dans un dessin « le marché de Livrac [Libourne] en quelques coups de crayon débordant de vie et d'humour [17] ». Lors des vacances, il séjourne dans la ville. Ses parents se sont installés non loin des casernes :

> « Le commandant, ainsi qu'il en avait l'habitude, avait cherché un logement qui ne fut pas trop éloigné de la caserne. Il avait pris de la graisse au Sénégal, et chaque fois qu'il marchait trop longuement, il était saisi d'étouffements qui l'obligeaient à s'arrêter. Cette fois, le hasard l'avait bien servi, et il n'avait qu'un jardin public à traverser pour se trouver devant la grille de la caserne. Thérèse, de son côté, avait fait effort pour rendre la maison agréable. Avec ses économies d'Afrique, elle avait pu se mettre "dans ses meubles" et une partie de son grand rêve (qui était d'avoir des meubles et une maison à elle) se trouvait ainsi réalisée. En attendant, elle avait loué une maison sans apparence, composée de pièces petites et sombres où l'électricité devait rester allumée toute la journée. Cela l'ennuyait un peu, mais par contre, elle avait pu s'offrir le luxe d'un salon, lequel était minuscule et contenait tout juste un piano qui était la grande fierté de Thérèse. Elle disait : – Y a pas à dire, mais un piano ça donne du cachet à un appartement. Et le commandant, qui n'aimait pas la musique, était bien de cet avis [18] ».

---

10. Haedens, 1937, p. 134-135.
11. Haedens, 1974.
12. Chaume, 2012b.
13. Chaume, 2012a.
14. Haedens, 1974, p. 255.
15. Haedens, 1974, p. 258.
16. Haedens, 1974, p. 326.
17. Haedens, 1937, p. 162.
18. Haedens, 1937, p. 171-172.

De retour à Libourne, ses résultats scolaires ne sont guère à la hauteur des attentes du capitaine Haedens : « Il avait parlé encore une fois d'envoyer Jean [Kléber] chez un épicier ou chez un quincaillier de la rue Montesquieu [19] ». Sa mère conserve des ambitions pour un fils inapte aux mathématiques et aux ambitions littéraires naissantes. « Thérèse [Edith] lui envoyait des lettres où elle lui disait qu'elle lui cherchait une place dans une banque de Livrac et qu'elle était sur le point d'aboutir [20] ». La tentation d'une vie rangée s'ouvre à lui dans la petite sous-préfecture :

> « Peut-être après tout, accomplirait-il sa tâche dans la peau d'un employé de banque. Quelle importance cela pouvait-il avoir ? Il serait un employé ponctuel, qui ne se tromperait pas dans les additions et qui porterait des vêtements de confections achetés aux "100.000 Paletots". Ce serait amusant cette mascarade pour voir le monde. Et les hommes parleraient de son âme, et ses camarades l'entraîneraient dans des maisons de passe et au bal du café Montesquieu. […] Le samedi soir, il irait au café avec les copains prendre un mandarin-fraisette, et après-dîner, on le verrait au cinéma où il aimerait les mauvais films. Voilà, voilà la vie [21] ».

L'écrivain fuit finalement une vie médiocre pour les lumières de la capitale après des études d'économie à Bordeaux. Il fait dire à son héros : « En regardant son passé, il ne découvrait de lui qu'une image falote, aussi plate qu'une ombre. Un voile était tombé entre sa vie présente et ses parents qui avaient dirigé sa vie ancienne [22] ». Il ose déjà établir un bilan de sa jeunesse : « De ses premières années sur terre, il avait retenu un solide mépris pour les hommes et le souvenir ému de quelques amitiés [23] ». Parmi ces amitiés, Pierre Teurlay, alias Jean Freustié, avec lequel il entretient une longue relation renforcée par une passion commune, la littérature [24].

« Quand on a découvert la littérature aux environs de 1930, on ne peut guère se comporter comme si l'on avait eu dix-huit ans à l'époque du symbolisme [...] », constate Kléber Haedens en 1943 dans son introduction à une histoire de la littérature française [25]. Son biographe Étienne de Montety affirme que : « L'écrivain Kléber Haedens est né en 1937 à la brasserie Lippe [26] ». L'écrivain publie cette année-là son premier livre *L'École des Parents*, un brûlot sardonique sur un passé proche, illustration d'une première tentation autobiographique.

---

19. Haedens, 1937, p. 173 et Chaume, 2006.
20. Haedens, 1937, p. 207.
21. Haedens, 1937, p. 208-209.
22. Haedens, 1937, p. 176.
23. Haedens, 1937, p. 207.
24. Chaume, 2014.
25. Haedens, 1943.
26. Montéty, 1996.

En 1974, le journaliste Mathieu Delmer dresse un portrait de l'écrivain après la sortie en librairie de son dernier livre *Adios* :

> « Un grand garçon d'un mètre quatre-vingt-six qui est la douceur même avec un je ne sais quoi de Gabin dans le visage, coiffé de cheveux gris et dociles, le regard tantôt ouvert, tantôt sourcilleux. Un mélange de paysan normand et d'ancien élève d'Oxford. Une jeunesse toute prête à jaillir d'une cinquantaine nonchalamment portée. Cet homme, dont la passion pour la littérature a tissé toute l'existence, n'a rien d'un homme de lettres. […] L'auteur d'*Une histoire de la littérature française* semble dérober que son goût pour le sport, la musique, les anecdotes, les grandes promenades, l'amitié, bref, la vie tout court [27] ».

Dans le *Contre Sainte-Beuve*, Marcel Proust recommande de ne jamais tenter d'expliquer une œuvre simplement par la biographie de son auteur. Il est, par contre, tentant d'éclairer la vie d'un écrivain par l'étude de son œuvre. Le travail de mémoire, le choix des souvenirs et l'introduction d'une part de fiction offrent des limites à ce travail. Nous l'avons entrepris pour un écrivain ayant des attaches libournaises, Kléber Haedens. Dans *Adios*, il tente d'établir le roman d'une vie en consacrant l'essentiel de l'ouvrage à ses années libournaises. Dans ces souvenirs, il y a sans doute quelques affabulations. Devenu gascon, il reconnaît « une part d'autobiographie dans [son] livre, mais aussi beaucoup de choses inventées [28] ».

Jean Freustié, romancier et critique littéraire au *Nouvel Observateur*, donne un article sensible sur l'ouvrage de son ami, écrivant que, dans ce récit :

> « tout se passe comme si une extravagante pudeur tendait à cacher l'essentiel derrière l'accessoire. […] Ce qu'il y a peut-être de plus émouvant dans ce beau livre, écrit sans recherche, avec une plume vibrante, c'est la brièveté de la courbe dans laquelle s'inscrit une vie ».

Il salue « un enfant solitaire ». Dans l'hebdomadaire *Le Point*, François Nourrissier [29] insiste sur « le frémissement imperceptible », « l'écriture un peu tremblée » et le regard fixé sur le passé se dégageant du roman. Il constate un adieu à son épouse Caroline Haedens, récemment décédée. Dans *Le Monde*, Bertrand Poirot-Delpech révèle à travers ce livre d'une vie une « confiance en une certaine fraternité à demi-mot ». L'universitaire Jacques Lecarme y reconnaît enfin « un roman parfait et bouleversant », « un des plus beaux romans des Hussards » marqué par « une sublime nostalgie », « un roman épique de la machine à écrire et du ballon ovale, ces deux emblèmes du vingtième siècle [30] ».

---

27. Delmer, 1974.
28. Delmer, 1974.
29. François Nourrissier est aussi un proche de l'écrivain.
30. Lecarme, 2000.

Jérôme Dutoit, nom choisi par l'auteur dans le récit, considère n'avoir pas connu en famille la joie naïve d'être aimé pour lui-même. Il affirme : « J'étais une sorte d'enfant abstrait, considéré seulement dans la mesure où il exécuterait certaines consignes et remplirait certains devoirs [31] ». Le poids de la famille ne peut que contrarier « la naissance d'un nouveau Pascal, d'un nouveau Max Linder, d'un nouveau Carpentier [32] ». Kléber Haedens met la barre très haut, en prenant comme modèle Pascal [33], auteur au centre de la relation amicale de l'abbé Lacaze et de François Mauriac ; Max Linder, gloire internationale du cinéma d'origine libournaise ; et le boxeur français Carpentier, alors récent champion du monde. Il résume les centres d'intérêt de sa vie : la littérature, le cinéma et le sport.

L'arrivée à Libourne prend, sous la plume de l'auteur, une dimension à la fois épique et dérisoire : « Contrairement à ce que prétendent certains auteurs, il n'existe à Libourne aucune statue équestre de Napoléon I[er] [34] », phrase à rapprocher de la description prosaïque de l'arrivée dans cette ville par la place de la gare : « Devant nous s'ouvrait une place en demi-lune traversée par l'haleine de ses caboulots [35] ». Père et fils se rendent dans le meilleur hôtel-restaurant face à la gare. Du cuisinier, Kléber Haedens affirme que « c'est le nec plus ultra des maîtres queux girondins [36] ». Les vieux Libournais reconnaissent l'hôtel Loubat (fig. 2), une des meilleures adresses de la ville. Le repas pris par le père et le fils appartient à la gastronomie du lieu, alliant les meilleurs mets aux grands vins de la région. Lamproie à la bordelaise, civet de lièvre et château-pétrus de 1928 constituent un menu d'anthologie à la hauteur des habitudes alimentaires de la bourgeoisie libournaise de l'entre-deux-guerres. Le souvenir intact de ce moment de bonheur partagé apparaît dans une évocation gourmande digne des jugements des plus grands critiques gastronomiques :

> « On nous apportait les tronçons de lamproie drapés dans leur sauce brune et cernés par la cour fondante des jeunes poireaux. […] Avec la complicité majestueuse d'un grand vin de Pomerol mon père était en train de s'évader [37] ».

L'hôtel Loubat et son restaurant restent une référence gastronomique. Kléber Haedens et son père découvrent avec beaucoup d'émerveillement ce haut lieu des agapes de la bourgeoisie locale et des clients de passage. L'auteur

---

31. Haedens, 1974, p. 212.
32. Haedens, 1974, p. 131.
33. Kléber Haedens dit qu'il est entièrement de l'avis de Pascal : « le divertissement nous sauve du malheur parce qu'il nous empêche de penser à nous » (Haedens, 1974, p. 349).
34. Haedens, 1974, p. 174.
35. Haedens, 1974, p. 174.
36. Haedens, 1974, p. 175.
37. Haedens, 1974, p. 176-177.

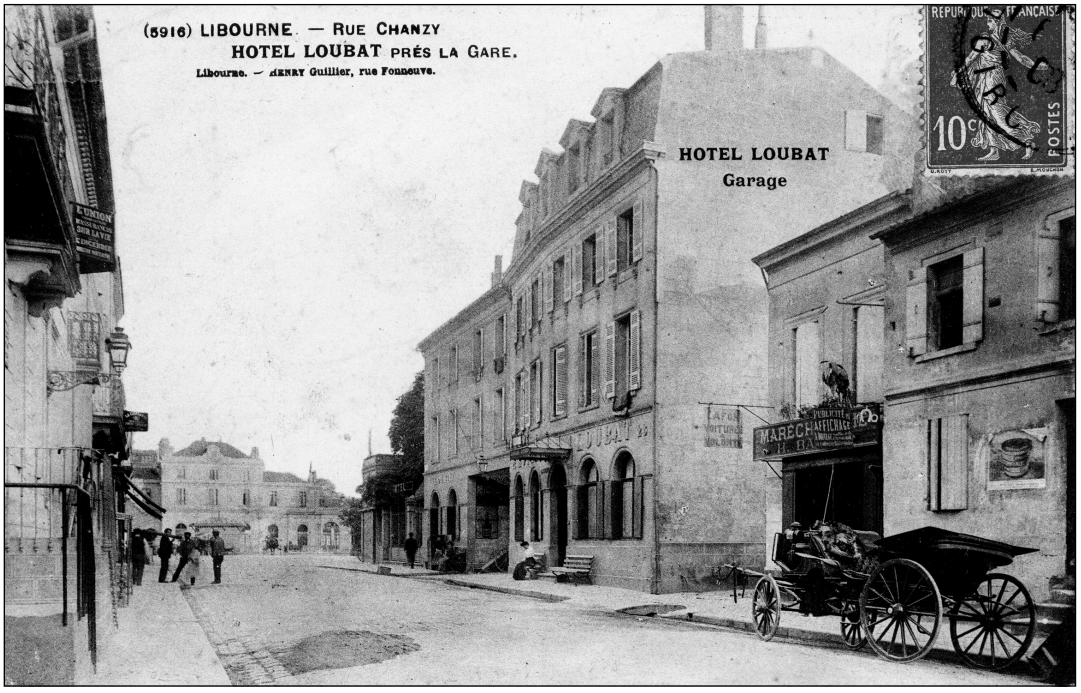


Fig. 2. L'hôtel-restaurant Loubat, un haut lieu de la gastronomie bourgeoise à Libourne (coll. Claude Pestaña).

se rappelle d'autre part les frasques de son condisciple Moskowski dans l'établissement :

> « [le jeune homme] avait décidé de se faire servir un repas campagnard composé d'un foie gras des Landes et d'une poule au pot béarnaise, avec des légumes de Chalosse. Comme le château-figeac 1928 était loin de lui déplaire, il avait bu comme un templier [38] ».

L'ambiance générale de la ville apparaît des plus tristes. « À la mauvaise saison les gens se couchent tôt, les boutiques s'éteignent, on ne voit plus que des rues désertes, des trottoirs qui montent vers des places ou des statues [39] ». L'auteur présente ainsi la ville qui l'accueille par un automne froid et pluvieux. Il la décrit comme une « petite ville confite entre ses vignobles et son absence de tramways [40] », faisant ici allusion à un tramway urbain puisque Libourne possède à l'époque une liaison par tramway avec Saint-André-de-Cubzac

38. Haedens, 1974, p. 260.
39. Haedens, 1974, p. 194.
40. Haedens, 1974, p. 205.

et Puisseguin. Il mentionne la statue du duc Decazes, témoin involontaire d'amours adolescentes [41]. Il insiste de plus sur l'importance de la rivière : « sur les bords de la Dordogne, passant devant de longs bâtiments qui sentent le négoce [42] » et « une barque lente se laissait porter vers la Dordogne où s'entraînait encore le huit du club d'aviron [43] ». Kléber Haedens émaille le texte de notations très justes sur sa ville d'adoption : « À minuit, c'est une rue déserte. On n'y trouve que des chais et des tonnelleries [44] », « l'homme en blouse grise à la quincaillerie Folengo [45] », « pousser une voiture d'enfant sous les ombrages des allées Tourny [46] ».

Kléber Haedens décrit la région proche fort différente de l'île ensoleillée de Gorée. Sur la route de Saint-Émilion, il brosse un tableau sensible de la campagne :

> « Je ne voyais que des vignes. Où trouver un lieu assez protégé des regards ? Toute cette campagne est peignée comme une vestale, chaste et sans ombre. Un sentier s'ouvrait à ma droite. Il courait au pied d'un vieux mur et longeait de hautes vignes [47] ».

Plusieurs années plus tard, il rencontre sur l'île d'Oléron un ancien condisciple, Roger Manin, dont la femme évoque la réalité provinciale de leur vie : « Mon mari est médecin généraliste à Saint-Médard-de-Guizières. Nous sommes plus près de Coutras, mais notre capitale sentimentale reste Libourne. Nous y allons au moins une fois par mois [48] ».

La mère de Jérôme Dutoit se complait dans ce genre de vie. Elle fait preuve d'une étroitesse d'esprit caricaturale, bien éloignée du caractère de la mère de l'auteur. Elle a un dédain pour la fête de Noël. Elle décrit ce jour-là les clients du café du Phoenix :

> « Et tous ces hommes au café. Ils vont être jolis ce soir, je vous le promets. Au Phoenix c'était tellement bondé qu'ils débordaient sur les trottoirs au milieu de ces grands chiens prétentieux qu'ils appellent… ça se prononce berzoye, barzouille, barzille, je ne sais pas. Et pourtant ça pinçait dur ce matin. Ils n'avaient même pas l'air de s'en apercevoir [49] ».

Le propriétaire du café possède des chiens de race, des lévriers russes ou barzoïs. Le jeune Kléber Haedens devient un habitué de l'établissement,

---

41. Haedens, 1974, p. 239.
42. Haedens, 1974, p. 246.
43. Haedens, 1974, p. 243.
44. Haedens, 1974, p. 250.
45. Haedens, 1974, p. 257.
46. Haedens, 1974, p. 257.
47. Haedens, 1974, p. 259.
48. Haedens, 1974, p. 366.
49. Haedens, 1974, p. 229.

Fig. 3. Kléber Haedens, capitaine d'une belle équipe seconde à l'U.A.L. en 1933-1934 (coll. Société historique et archéologique de Libourne).

siège du club de rugby (fig. 3.) : « Après le match, rapporte l'auteur, nous revenions ensemble [50] entre les maisons basses des faubourgs jusqu'au café du Phoenix où nous attendaient les grands chiens impérieux et l'apéritif de tradition [51] ». La description du café présente l'approche d'un lieu mythique du rugby libournais :

> « Une cloison artistique, perpendiculaire à l'entrée, séparait le café en deux salles. Comme dans ces rues où les passants prennent tous le même trottoir, dans le vieux café les fidèles n'occupaient jamais que la salle de gauche. Il fallait les apéritifs fiévreux des fins de matinée du dimanche, quand l'UAL jouait en championnat, pour remplir tout le rez-de-chaussée et même la salle du premier étage [52] ».

Il mentionne aussi un autre établissement prestigieux, le café de l'Orient où son ami Roger Manin « allait jouer au ping-pong [53] ».

Après une expérience de journaliste sportif, Kléber Haedens fait son service militaire à Libourne. Il souligne que son « costume de tourlourou » lui avait ouvert les bals publics, lui permettant de séduire quelques vendangeuses [54]. L'uniforme exotique des soldats du 1er régiment d'artillerie coloniale était un atout pour les jeunes Libournais incorporés dans cette unité. Le père de l'auteur termine d'ailleurs sa carrière dans ce glorieux régiment.

Jacques Lecarme souligne dans ce roman une dimension de testament : « En somme Haedens dépasse ici toutes ses œuvres antérieures et donne à ce sport [le rugby] le grand roman d'apprentissage qu'aucun autre écrivain n'a écrit ni même conçu [55] ». L'auteur précoce d'*Une Histoire de la littérature française* plusieurs fois rééditée publie à la fin de sa vie un très beau récit d'adolescence. La sensualité a guidé cet écrivain, ancien secrétaire de Charles Maurras, admirateur de Léon Daudet [56] et compagnon fidèle plus tard des Hussards.

---

50. Kléber Haedens est en compagnie d'un autre trois-quarts aile, Léandre.
51. Haedens, 1974, p. 241.
52. Haedens, 1974, p. 248-249.
53. Haedens, 1974, p. 248.
54. Haedens, 1974, p. 276.
55. Lecarme, 2000.
56. Daudet, 1968. Haedens consacre ainsi une préface pleine d'admiration à une édition d'un choix de souvenirs littéraires de Daudet qui font « sursauter les tartuffes et les conservateurs ».

Antoine Blondin apprécie beaucoup le récit de son ami. Il écrit des lignes pleines d'aménité sur cet écrivain si proche de lui par l'amour du sport. Il rédige une critique pertinente de ce roman :

> « Si *Adios* a été imaginé par un érudit casanier, on pourrait crier au chef-d'œuvre devant ce roman de génération, à mettre aux côtés de *David Copperfield* ou de *L'Éducation sentimentale*. Que nous en pressentions la part autobiographique et documentaire, décale l'admiration, la transporte sur un plan où devient appréciable le juste poids d'une existence humaine [57] ».

La gastronomie et l'amour du vin apportent des plaisirs sensuels à ce Hussard : « Le chant profond d'un cheval-blanc 60 préparant l'ardeur savante et singulière d'un mouton-rothschild 62 éclairait les délices de l'oiseau sauvage et du long crépuscule landais [58] ». Littérature, rugby et plaisirs de la vie sont les piliers d'une âme formée dans l'entre-deux-guerres à Libourne. À la fin de la route, Kléber Haedens se déclare fidèle aux grands vins du Libournais : « Il levait son verre de château-figeac et disait d'une voix grave : "C'est plus loin qu'il faut chercher" [59] ».

A. C.

Bibliographie

Chaume Alain, 2006. « Kléber Haedens (1913-1976), de l'Institution Montesquieu à Libourne au Grand Prix du roman de l'Académie française », *Confluents,* 30e année, n° 319.

Chaume Alain, 2012a. « Kléber Haedens à Libourne : les années de formation d'un écrivain (1930-1935) », *Revue historique et archéologique du Libournais*, t. LXXX, n° 300, p. 46-74.

Chaume Alain, 2012b. « L'abbé André Lacaze, un ami de François Mauriac devenu professeur de philosophie à l'institution Montesquieu de Libourne (1913-1934) », dans Champ Nicolas et Suire Éric (dir.), *Les appartenances religieuses. Confessions, sensibilités et particularismes dans l'histoire du Sud-Ouest*, Bordeaux, éd. Fédération historique du Sud-Ouest/Fédération des Sociétés savantes de la Charente-Maritime, p. 153-167.

Chaume Alain, 2014. *Jean Freustié. Itinéraire d'un écrivain girondin (Libourne-Bordeaux-Paris)*, Bordeaux, éd. Fédération historique du Sud-Ouest/Société historique et archéologique de Libourne.

Daudet Léon, 1968. *Souvenirs littéraires*, éd. Kléber Haedens, Paris, éd. Bernard Grasset.

57. Cité note 16 dans Lecarme, 2000.
58. Haedens, 1974, p. 371.
59. Haedens, 1974, p. 306.

Delmer Mathieu, 1974. « Kléber Haedens du Rugby à la Littérature », préface, dans Haedens Kléber, *Adios*, Paris, éd. Librairie Jules Tallandier/Cercle du Nouveau Livre.
Haedens Kléber, 1937. *L'École des Parents*, Paris, éd. Corréa.
Haedens Kléber, 1943. *Une histoire de la littérature française*, Paris, éd. René Julliard.
Haedens Kléber, 1963. *L'air du pays*, Paris, éd. Albin Michel.
Haedens Kléber, 1974. *Adios*, Paris, éd. Grasset.
Haedens Kléber, 2000. *Lettres de la petite ferme*, Paris, éd. Grasset.
Lecarme Jacques, 2000. « Quand les Hussards se passent le ballon ovale », dans Dambre Marc. (dir.), *Les Hussards, une génération littéraire*, Paris, éd. Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 79-98.
Lejeune Philippe, 1975. *Le Pacte autobiographique*, Paris, éd. du Seuil.
Montéty Étienne de, 1996. *Salut à Kléber Haedens*, Paris, éd. Grasset et Fasquelle.

Jacques Le Tanneur. L'œil et la plume

par Gracianne et Geoffroy COUVRAT DESVERGNES

Jacques Le Tanneur (fig. 1) est une figure de la vie littéraire et artistique du Bordeaux de l'entre-deux-guerres. Dessinateur, illustrateur, il a également été journaliste, critique, humoriste, écrivain... Et il a même été publicitaire, mettant son crayon au service des grandes marques – régionales – durant les Années folles.

Fig. 1. Jacques Le Tanneur.

Les années de jeunesse : une passion précoce pour le dessin et la tauromachie

Jacques Le Tanneur est né à Bordeaux dans une famille de banquiers. La banque Letanneur, qui a été créée en 1861 au 35 de la place Gambetta, est alors dirigée par Fernand et Gabriel Letanneur, respectivement le père et l'oncle de Jacques. Fernand Letanneur a épousé Cécile Larré, dont la famille, bordelaise, est de lointaine ascendance basque. Ils auront deux enfants : Madeleine et Jacques qui naît le 6 décembre 1887.

Jacques présente dès l'enfance des dispositions exceptionnelles pour le dessin, mais son père souhaite qu'il suive la tradition familiale et devienne banquier. C'est en autodidacte qu'il se forme.

Durant ses années de collège (à Sainte-Marie de Grand-Lebrun où François Mauriac, de deux ans son aîné, est son condisciple), Jacques Le Tanneur se passionne pour la tauromachie à laquelle il a été initiée par son

père. La *Plaza de toros* de Bordeaux, inaugurée en 1899 rue de la Benatte, accueille alors de nombreuses corridas ou brillent tous les grands noms de la scène tauromachique espagnole.

> « Tous mes cahiers de classe étaient noircis de dessins tauromachiques. Ma spécialité était si connue que certains de mes camarades me donnaient des carnets à eux pour que je leur fasse quelques toreros et quelques taureaux. Aussi il m'arrivait parfois pendant l'explication latine d'être en train de satisfaire à mes nombreuses commandes [1] ».

C'est à l'adolescence que se manifeste pour la première fois la coxalgie tuberculeuse dont il est atteint. C'est une maladie qui est mal soignée à l'époque. Son traitement repose essentiellement sur des cures : Jacques fréquente Luchon, Arcachon – dont les pins sont censés avoir un effet bénéfique – et surtout Biarritz et ses thermes salins. La maladie va jouer un rôle important dans sa vie puisqu'elle l'écarte définitivement de la carrière de banquier. Elle l'empêche aussi de suivre l'enseignement de l'école des beaux-arts comme il le souhaitait. Il met cependant à profit les longues périodes de cure ou de convalescence pour cultiver ses dispositions pour le dessin et l'écriture. Ainsi naît sa double vocation de journaliste et d'illustrateur…

Journaliste et illustrateur

Cette vocation s'exprime précocement : Jacques Le Tanneur a 17 ans lorsqu'il expose pour la première fois à Bordeaux, lors de l'exposition de 1905. L'année suivante, il perd son père.

Dès 1907, il collabore au *Tout-élégant illustré du Sud-Ouest*, luxueuse revue bimensuelle qui vient d'être créée à Bordeaux et rend compte de « l'actualité littéraire, artistique et mondaine du Sud-Ouest ». La contribution de Jacques Le Tanneur y est importante, à la fois en tant que reporter et illustrateur. Il fait la chronique des évènements marquants de sa ville : une visite du roi d'Espagne, le compte-rendu d'un célèbre procès de l'époque, « le crime des bandits de Langon », ou la nouvelle revue théâtrale que prépare Louis Lemarchand, auteur à la mode qui connaîtra une brillante carrière à Paris comme fournisseur attitré des Folies Bergère. Ces articles écrits dans un style alerte sont tous illustrés par leur auteur. Il illustre également d'autres textes publiés par la revue, comme, en décembre 1907, un conte de Noël d'André Lafon, futur auteur de *L'élève Gilles*. Enfin, on lui doit certaines couvertures. Le *Tout-élégant* disparaît quelques années plus tard, avant même la tourmente de 14-18 qui porte un coup sévère à ce type de presse.

---

1. *Toros et toreros* (archives familiales).

En 1914, puis en 1917, Jacques Le Tanneur est déclaré inapte au service militaire pour raison de santé. Nous ne connaissons pas ses activités durant la guerre.

Au tout début des années 20, les suites d'une opération lui imposent une longue convalescence à Arcachon, qu'il met à profit pour travailler le dessin et la peinture. Rétabli, il crée avec quelques amis, dont le peintre Georges de Sonneville, la Société des dessinateurs et humoristes bordelais qui organise tous les ans son propre Salon, auquel participe régulièrement la Société des dessinateurs humoristes de Paris.

À partir de 1924, il devient collaborateur de l'hebdomadaire *La Vie bordelaise.* Sous-titrée *Chronique mondaine, littéraire, artistique et sportive du Sud-Ouest*, *La Vie bordelaise* avait cessé de paraître en 1914. Lorsqu'elle renaît, en 1924, le journaliste Paul Berthelot écrit dans *la Petite Gironde*[2] :

> « Comme l'oiseau reparaît après la tempête, *La Vie bordelaise* va reprendre son vol. Avouez que son babillage nous manquait ? Sans doute les graves confrères parlent art, littérature, parfois même mondanités. Mais ils ne parlent que des vedettes, des étoiles de première grandeur, des autres. *La Vie bordelaise* parlait de nous ».

Les Heures Bordelaises

Comme une illustration à ce propos, Jacques Le Tanneur fait paraître, cette même année 1924, un bel album (fig. 2). Tiré à 300 exemplaires et publié par *La Vie bordelaise*, il rassemble des chroniques parues dans les colonnes de l'hebdomadaire entre février et avril 1924. Ces *Heures Bordelaises* sont des scènes de la vie quotidienne, de la rue comme des salons, rassemblés en courts chapitres qui suivent les heures canoniales d'une journée.

Ainsi, dans « Matines et laudes », Jacques Le Tanneur décrit « l'heure douteuse » où se croisent les noctambules et les maraîchers, « à la lueur des étoiles vacillantes de la régie municipale », les uns pour rentrer se coucher, les autres pour rejoindre le carreau des Capucins où s'amoncelle « tout ce qu'enfantent pour l'homme les entrailles de la terre et les profondeurs de la mer ».

« Prime et Tierce » voit l'ouverture des boutiques, c'est l'heure du « footing » hygiénique, celle « où les *dilettanti* aiment marcher pour marcher », tandis que « le dernier disciple de Brillat-Savarin, soucieux de ne laisser à quiconque le soin d'établir son menu » visite les commerçants, « auscultant le crémeux camembert et flairant la bécasse ».

---

2. Cet article paru dans *La Petite Gironde* a été repris dans *La Vie bordelaise* du 27 janvier au 2 février 1924.

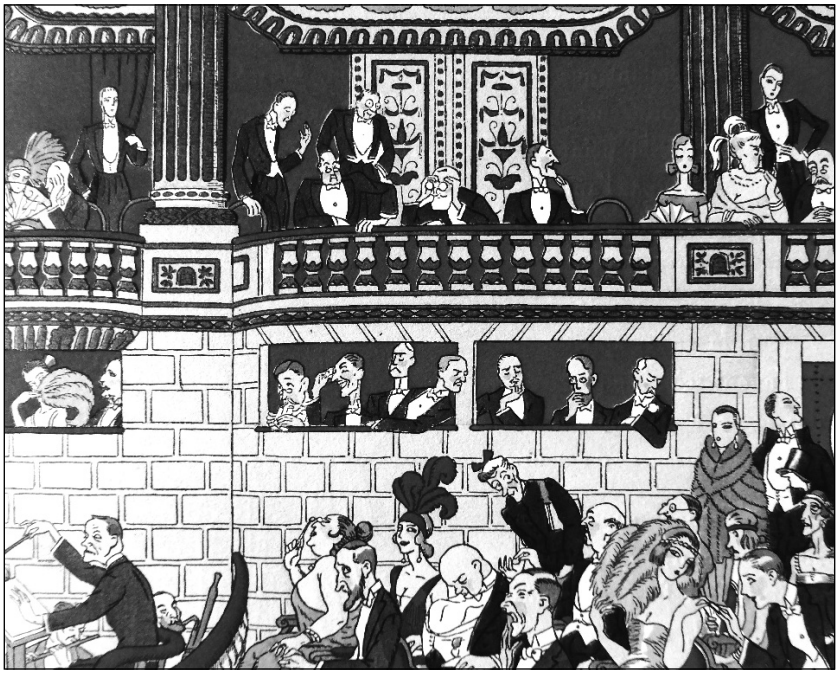


Fig. 2. Extrait des *Heures Bordelaises* (1924).

« Sexte » décrit l'assaut des trop rares tramways par les employés du centre-ville qui tentent de rentrer chez eux pour y déjeuner.

« None » évoque l'heure de la promenade des enfants et surtout de leurs nourrices qui se rendent au Jardin Public comme à leur cercle. Elles se regroupent en clans, suivant des préjugés qu'elles empruntent à leurs employeurs : « Vous ne voudriez tout de même pas que Mélina du Pavé des Chartrons ou Céline de Notre-Dame, fraye avec Julie de Saint-André ou Maria de Saint-Seurin ? » Jacques Le Tanneur s'amuse du déguisement des nurses « travesties en infirmières anglaises, toutes raides dans leurs voiles bleus » et note que : « la livre est chère, neuf sur dix de ces insulaires ont vu le jour à Saint-Michel, à Paludate, à Caudéran ou à la Bastide. Qu'importe ! elles ont peut-être un peu de sang anglais dans les veines : les troupes du Prince Noir ont laissé tant de souvenirs dans la région ! ».

« Complies », c'est l'heure où « se confrontent dans le Théâtre de Louis, la Bouteille et les Épices venues pour goûter aux joies pures de l'Harmonie et du Paraître ». Dans la salle, résumé de la société, chacun occupe son territoire, qu'il appartienne à la caste des négociants en vin, à celle des armateurs ou des commerçants : « Du haut de son goulot, la Bouteille toise dédaigneusement la Morue, aplatie à l'orchestre ».

Les Heures Bordelaises adressaient aux Bordelais de multiples clins d'œil. Ainsi, en frontispice de l'ouvrage, une illustration représente la Grosse Cloche et sa célèbre horloge qui surmontent une curieuse devise, « Ah pôvre, il est midi ! », refrain d'une chanson d'Ulysse Despaux, célèbre chansonnier bordelais de l'époque. À François Mauriac, il emprunte le nom d'« Harry Maucoudinat », personnage de *Préséances*, paru quatre ans plus tôt. Certains Bordelais pouvaient d'ailleurs se reconnaître dans les dessins accompagnant les textes, ce qui, bien sûr, augmentait l'attrait de l'album.

Avec *Les Heures Bordelaises*, Jacques Le Tanneur a trouvé un style : les textes courts sont pleins d'humour et d'une indulgente ironie. Les dessins, proches de la « ligne claire », que popularisera Hergé, sont parés de couleurs vives. Le trait n'est jamais forcé. Paul Berthelot note : « Il n'appuie pas mais si léger qu'il ait passé, il a su rendre un piquant hommage à la vérité ». Jean Valmy-Baysse [3] commente dans un article contemporain à la parution [4] : « Il nous fait la grâce peu commune de ne point appuyer les effets. Ses estampes aux lignes précises, aux couleurs vives, ses courts chapitres, tout cela, c'est de la miniature. Mais quel charme dans le détail, et quelle vérité ! » Pour le journaliste et hommes de lettres Georges Planes, « il a saisi sur le vif et pour jamais toute une société, dont le snobisme hautain s'allie d'ailleurs à de solides qualités provinciales ».

Dessinateur publicitaire

On retrouve les élégants personnages des *Heures Bordelaises* dans les publicités que crée Jacques Le Tanneur à cette époque. Les femmes longilignes, au cou et aux mains effilés, sont très inspirées par le style art-déco des années 20. Elles s'habillent chez *Alice Goyer*, ne sortent pas sans un chapeau de la modiste *Angèle* et prennent le thé à *La Marquise de Sévigné*. Les hommes ne sont pas en reste : clients des tailleurs *Cornali* ou *Albert Van Moere*, élancés, les cheveux courts et plaqués, d'une élégance qui nous paraît quelque peu efféminée, ils sont une illustration du fameux « chic » bordelais. Ces « réclames » paraissent dans des revues, les catalogues des expositions ou de la Foire de Bordeaux, et surtout dans les programmes du Grand-Théâtre.

Chroniqueur

La contribution de Jacques Le Tanneur à *La Vie bordelaise* privilégie deux domaines qu'il aime particulièrement : le théâtre et le monde de la

3. Jean Valmy-Baysse (1874-1962), romancier, poète et essayiste français.
4. « Bordeaux qui passe », *Jeudi*, 1er janvier 1925.

tauromachie. Il y fait la chronique de bon nombre des très nombreux spectacles qui sont donnés à Bordeaux – la ville compte alors une dizaine de théâtres – et le compte-rendu des rencontres taurines.

Dans le domaine de la tauromachie, ses compétences d'*aficionado* et de spécialiste sont reconnues puisqu'il contribue à une demi-douzaine de revues. Sa principale collaboration dans ce domaine est la célèbre revue *A los toros !* de Bayonne. Mais il collabore également à *La Corrida* de Marseille, *L'aficion* de Montpellier, *Toros* de Nîmes, entre autres. Il y tient le rôle de « correspondant », voire d'« envoyé spécial » en Espagne.

Enfin, le journaliste-artiste ne manque jamais une occasion d'écrire sur les peintres basques qu'il aime, à l'occasion d'expositions de leurs œuvres à Bordeaux ou Bayonne : Philippe Veyrin, René Choquet, Ignacio Zuloaga et surtout Ramiro Arrue, dont il possède plusieurs œuvres et qu'il reçoit chez lui quand il est de passage à Bordeaux. Il écrit ainsi :

> « Le trait d'Arrue est simple et précis, sa palette a des couleurs d'une richesse merveilleuse mais toujours assourdies car il n'est pas l'homme du plein midi ; son heure est celle où l'ombre s'étend lentement sur la montagne et où le ciel se nuance de toutes les tonalités de la lumière déclinante. Arrêtez-vous longuement devant son œuvre. Tout le meilleur du talent de ce jeune artiste, qui fera parler de lui, est dans ces gouaches solidement établies, admirablement composées, d'une harmonie, d'une saveur si séduisantes ».

Jacques le Tanneur dit ailleurs que ce sont les premières œuvres de Ramiro Arrue qui lui ont révélé le charme particulier, l'originalité, « l'âme » du Pays basque.

Le Pays basque de Jacques le Tanneur

Le Pays basque, il le connaît depuis l'enfance, lorsqu'il y passait des vacances en famille. Plus tard, dans les années 1905-1910, il fait à Biarritz de fréquents séjours de cure aux « Thermes salins », inaugurés en 1893. Sa correspondance, en particulier avec le journaliste Roger Pourcin-Tournefeuille, un ami d'enfance, témoigne des sentiments contradictoires que lui inspire alors la côte basque : « Le luxe éclaboussant de cette ville [Biarritz] m'enrage et tourne en bile le mauvais sang que je me fais déjà. Aussi évitais-je le plus possible de me mêler à ce mouvement[5] ».

Mais dans une autre lettre il avoue : « Atteint moi-même par la folie ambiante […] gagné par la manie des grandeurs ou des largesses, j'ai offert mercredi à goûter à tout un atelier de modistes[6] ».

5. Lettre postée le 15 septembre 1910 (non publiée, archives privées).
6. Lettre postée le 2 octobre 1910 (non publiée, archives privées).

Cette correspondance est un témoignage sur le Biarritz mondain du début du siècle, les célébrités que l'on y croise, les distractions offertes aux touristes. Ainsi raconte-t-il dans une lettre d'octobre 1910 : « Je fus mercredi soir contempler les ébats chorégraphiques de Régina Badet. Henri Barbusse, rédacteur en chef de *Je sais tout*, commentait ses danses. Chaque semaine a lieu en effet une matinée littéraire [7] ».

Le programme culturel est pléthorique. Un jour, Jacques Offenbach fait une causerie intitulée « Les Opérettes de mon grand-père ». Le lendemain, c'est le nouveau vaudeville de Georges Feydeau *On purge Bébé* qui est joué. Les distractions sportives ne sont pas en reste : le *Carlton Hôtel* propose ainsi aux touristes des promenades… en aéroplane. « Mais évidemment – glisse l'épistolier – dans une ville où on a vu un chien se vendre 12 000 francs, le kilomètre effectué dans ces conditions revient assez cher [8] ».

La relation de Jacques Le Tanneur avec le Pays basque va évoluer au fur et à mesure qu'il apprend à le connaître, elle devient un attachement profond et sincère. Il y fait des séjours de plus en plus longs à partir de la fin de la guerre. Il se souvient que ses ancêtres maternels portent un nom basque et se revendique une appartenance. « De cette origine – dira le peintre et bascologue Philippe Veyrin dans un article posthume – il ne tirait pas qu'orgueil, mais aussi un désir de connaissance intime, un exigeant souci d'aller au-delà des lieux communs dont se contentent les étrangers [9] ».

Sur la falaise de Bidart, il loue une vieille maison de pêcheur sans aucun confort, *Barognenea*, dont il doit se séparer lorsque son propriétaire décide de la démolir. Quelques années plus tard, après son mariage, en 1926, avec Germaine Wurtz-Hurpin, il fera construire, à proximité, une maison baptisée *Panchika-Baïta*, en l'honneur de sa fille Françoise (Panchika, en basque).

Jacques Le Tanneur est membre de la Société des sciences, lettres et arts de Bayonne à laquelle la municipalité a confié, en 1922, la création d'un Musée basque et de la tradition bayonnaise. Il trouve dans le cadre de la création du musée l'occasion d'apporter sa contribution au mouvement bascophile dont, jusqu'alors, il a suivi avec intérêt les travaux sans y contribuer « autant, par sa réelle modestie que par le tact subtil dont il ne se départait jamais » selon Philippe Veyrin [10]. Il crée une affiche pour le Musée basque (encore exposée aujourd'hui dans le Musée), offre deux gouaches, écrit des articles pour le *Bulletin*, dont certains seront repris dans le livre *À l'ombre des platanes* qu'il fait paraître en 1932.

---

7. Lettre postée le 2 octobre 1910 (non publiée, archives privées).
8. Lettre postée le 2 octobre 1910 (non publiée, archives privées).
9. Veyrin, 1935.
10. Veyrin, 1935.

À l'ombre des platanes

Sous-titré *Chroniques des provinces basques* (fig. 3), l'ouvrage est constitué de 12 chapitres sans lien véritable, puisqu'il s'agit d'articles que Jacques Le Tanneur a publiés dans différentes revues. Un éditeur bordelais l'a convaincu de les rassembler dans un livre qu'il illustre de dessins et de deux beaux hors-textes en couleurs. La dédicace de l'ouvrage au commandant Boissel, premier conservateur du Musée basque résume l'intention qui inspire l'auteur : « Au commandant Boissel qui arrache tous les jours au "progrès" destructeur un peu de l'âme basque ». Il écrit dans le prologue de son ouvrage :

> « Si j'aime encore et toujours ce pays, c'est parce-que, plus que tout autre, malgré tout, et pied à pied, il se défend. Ayant en partie abandonné la côte, qui est comme le *no man's land* du front, la partie sacrifiée, livrée à tous, il continue, retranché dans ses vallées, protégé par ses montagnes, de tenir tête à l'envahisseur ».

Fig. 3. Couverture de *À l'ombre des platanes*.

L'envahisseur c'est, bien sûr, le tourisme dont il redoute qu'il ne ruine les paysages et les âmes. Il se situe ainsi dans la continuité de Pierre Loti, à qui il consacre un chapitre entier de son livre. Avant Loti, Victor Hugo, à l'occasion d'un voyage qu'il fit au Pays basque en 1843, exprimait déjà sa crainte que Biarritz ne devienne à la mode et écrivait : « Alors Biarritz, ce village si agreste, si rustique et si honnête encore sera pris du mauvais appétit de l'argent, *sacra fames* ». Cette crainte est bien plus réelle encore pour Jacques Le Tanneur qui voit s'élever, dans les années 20, casinos, hôtels et villas et assiste tous les étés à l'invasion des villes de la côte par les touristes venus de Paris ou de l'étranger pour goûter, au Pays basque, aux distractions qui sont les leurs ailleurs :

> « Leurs yeux émerveillés conservent le reflet des fêtes nocturnes organisées par des metteurs en scène parisiens. Sans doute diffèrent-elles peu de celles auxquelles ils ont déjà assisté dans la capitale, à Deauville, à Monte-Carlo, à Venise, tout le reste de l'année. […] Courses de chevaux, parties de golf et de polo, bains de soleil dans l'étroit rectangle du Port-Vieux, au Miramar ou sur la Côte des Basques, lente déambulation sur la jetée à la chute du jour, parmi les représentants les plus autorisés du monde, du demi-monde et de tous les mondes, escales tardives chez le pâtissier à la mode, soupers à la Réserve ou à la Chaumière, cocktails, tangos et blues, […] tels sont les divers numéros du programme qui réglemente leurs faits et gestes ».

Tout autre est le programme de Jacques Le Tanneur qui vit cependant un paradoxe. Car si son regard de journaliste n'est pas indifférent à l'effervescence mondaine et artistique de la côte, il recherche avant tout l'authenticité dont il est épris.

Sa santé s'est améliorée. Il parcourt les sept provinces, à pied, à cheval, en autocar. « Il n'est – dit son ami Georges Planes [11] – aucun point de la côte, de Bayonne à Bilbao, aucun village de l'intérieur, de Saint-Jean-Pied-de-Port à Mauléon, qu'il n'ait exploré ». Il observe, le crayon à la main, écoute, interroge, participe aux fêtes et aux processions. Les pages d'*À l'ombre des platanes* font partager au lecteur ses excursions et ses observations. Ainsi, par une belle après-midi de novembre, dans Saint-Jean-de-Luz désertée par les estivants, où il attend l'autocar qui doit le conduire à Aïnhoa, il note :

> « Dans ces rues silencieuses résonnait seul le claquement des sabots des petites Bretonnes qui, chaque année, à cette époque, suivant avec leurs maris les pérégrinations de la sardine, abandonnent la terre d'Armorique pour la côte euskarienne ».

À Aïnhoa où vit son ami Philippe Veyrin, il remarque, dans l'église, les corbeilles d'osier contenant les cires de deuil qui seront allumées pendant les offices pour évoquer les défunts et les chaises marquées chacune du nom de leur propriétaire ou plutôt de celui de sa maison, « car la place à l'église comme le droit à la tombe est liée au sort de la maison ». Un chapitre est d'ailleurs consacré aux maisons basques dont il détaille les points communs et les différences, selon qu'elles sont du Labourd, de Basse-Navarre, de Soule ou des provinces du sud.

Jacques Le Tanneur évoque les nombreux artistes et écrivains qui vivent au Pays basque et dont certains sont ses amis. À Ciboure, plus épargnée par le tourisme que ses sœurs de la côte, de nombreux artistes se sont réfugiés :

---

11. *La Liberté du Sud-Ouest*, 28 janvier 1933 (article signé du pseudonyme « Alceste et Philinte »).

> « C'est là, dans une petite maison rose situé à mi-côte de Bordagain […] que travaille Arrue. Labrouche, Masson, Colin, Ribera, Roganeau y passent plusieurs mois chaque année. Et un peu plus loin, face à la Rhune, Choquet campe des petits chevaux et des mules sur les horizons sauvages que découvrent ses fenêtres ».

Dans la belle préface que Francis Jammes écrit pour *À l'ombre des platanes*, il compare l'auteur à « un parfait poète qui emprunte le masque d'un peintre ». Nous savons par un de ses biographes [12] que Francis Jammes appréciait l'œuvre picturale de Jacques Le Tanneur. Lorsqu'il publie en 1926 *Le mariage basque*, il en offre un exemplaire à Jacques Le Tanneur, avec cette dédicace : « À Jacques Le Tanneur, parce qu'il a donné au Musée Basque tant d'esprit, de talent et de cœur […] ».

L'œuvre basque de Jacques Le Tanneur, c'est aussi celle d'un « fécond imagier ». Dessinateur avant tout, il utilise l'aquarelle ou la gouache. Les personnages, les animaux, les édifices tiennent, volontairement, une place plus importante que le paysage lui-même. Il veut être le peintre des mœurs basques. Pelotaris, muletiers ou pêcheurs, femmes sortant de l'église, danseurs ou musiciens sont ainsi campés, dans de vives couleurs ou, parfois, dans des teintes sépia. La popularité de ces estampes est si grande que leur auteur avait, selon Veyrin [13], « à chaque instant la surprise de les retrouver copiées, avec plus ou moins de bonheur, sur toutes sortes de menus objets : foulards de soie, fonds d'assiettes ou de cendriers, plateaux pyrogravés, cuirs repoussés, que sais-je encore ? Agacé de prime abord par cette surprenante diffusion, l'artiste avait fini par s'y résigner, voire à s'en amuser, parfois même à la diriger ». En effet, la plupart de ces estampes furent reproduites en cartes postales et largement diffusées, pendant de nombreuses années après la mort de leur auteur. Certaines œuvres originales de Jacques Le Tanneur, introuvables, nous sont ainsi connues par ces cartes postales.

Enfin, il collabore avec la faïencerie Henriot de Quimper pour la création de vaisselle et pièces de faïence régionalistes. Là aussi, la production de faïences de Quimper décorées de motifs « Le Tanneur » perdurera pendant de nombreuses années après la disparition de Jacques Le Tanneur, avec ou sans signature, avec plus ou moins de bonheur et de ressemblance avec les modèles originaux, jusqu'à ces « basquaises » approximatives, au nez pointu ou retroussé, qui finissent par ressembler davantage à Bécassine ou à Marie Quillouch qu'à l'*amatxi* dessinée par Jacques Le Tanneur.

---

12. Inda, 1982.
13. Veyrin, 1935, p. 7.

Conclusion : le regard de Jacques Le Tanneur, ethnologue et artiste

Jacques Le Tanneur meurt à Bordeaux en janvier 1935 des suites de sa coxalgie, alors qu'il vient d'avoir 47 ans et qu'il travaillait à un nouveau livre, sur sa ville natale cette fois. Il est paradoxalement mieux connu au Pays basque qu'à Bordeaux, à cause de la diffusion de ses œuvres et d'un goût pour le régionalisme plus développé. Cependant, les livres consacrés aux peintres basques lui accordent quelques lignes, voire le passent sous silence. Est-il considéré comme un simple illustrateur et non comme un véritable artiste ? Lui reproche-t-on une vision folkloriste de son sujet ?

Nous avons montré qu'au contraire, il avait une connaissance approfondie du Pays basque, « un désir de connaissance intime », comme le dit Philippe Veyrin [14] avec qui il partageait un regard d'ethnologue et d'artiste. On peut dire de lui qu'il fut un *euskaltzale,* autrement dit un amoureux du Pays basque.

Les contemporains de Jacques Le Tanneur ont reconnu en lui un esprit indépendant, une personnalité attachante, d'une grande sensibilité et doué d'un sens de l'observation peu commun. Dans *Les Heures Bordelaises* comme dans *À l'ombre des platanes*, c'est ce regard d'ethnologue qui s'exprime, c'est cette connaissance intime de sa région et de ses habitants. Ils l'ont surtout reconnu pour l'artiste qu'il était. Lors de sa disparition prématurée, nombre d'articles lui rendirent hommage, de Bordeaux, d'Arcachon, de Bayonne, de ce Sud-Ouest qu'il avait aimé.

Pour terminer, voici, entre autres, ce qu'écrivit un journaliste de *La Petite Gironde* [15] :

> « Très cultivé, bibliographe averti, d'une grande finesse d'esprit, passionné par toutes les traditions locales, fervent adepte de l'art tauromachique, il s'intéressait à toutes les manifestations intellectuelles et artistiques de notre ville. Mais rien ne résonnait en lui plus profondément que l'appel d'Eskual Herria. C'est là que depuis trente ans, rayonnant sur toutes les routes du pays, à pied, son bâton à la main, conversant avec les paysans, entrant dans les auberges, s'agenouillant dans les églises, suivant d'un œil rapide la pelote bondissant à la pierre des frontons, saisissant toutes les scènes locales, pénétrant l'intimité de ce pays secret, que si peu connaissent vraiment, c'est là que Jacques Le Tanneur se sentait vivre d'intense façon, c'est là que son cœur d'artiste battait passionnément ».

G. et G. C. D.

---

14. Veyrin, 1935, p. 7.
15. J. W., 1935.

Remerciements : En 1999, Philippe Maffre a écrit un article sur Jacques Le Tanneur dans la revue Le Festin*. Nous nous sommes bien sûr inspirés de cet article. Nous avons consulté des archives familiales, en particulier celles de Panchika Le Tanneur, la fille de Jacques Le Tanneur. Nous avons aussi été aidés par deux collectionneurs bordelais : Francis Baudy, qui avait monté en 2012 une exposition sur quatre illustrateurs bordelais, parmi lesquels Jacques Le Tanneur, et Michel Dubedat qui nous a communiqué des documents d'un grand intérêt sur la vie de notre artiste. Emmanuel Planes, enfin, nous a communiqué un texte sur Jacques Le Tanneur et le Pays basque, dont nous nous sommes inspirés. Nous souhaitons tous les remercier.*

Bibliographie

Inda J.-P., 1982. *Francis Jammes et le Pays Basque*, Bayonne, éd. Limarc.

J. W., 1935. « Jacques Le Tanneur est mort », *La Petite Gironde*, 22 janvier.

Le Tanneur Jacques, 1924. *Les Heures Bordelaises*, Bordeaux, éd. La Vie bordelaise.

Le Tanneur Jacques, 1932. *À l'ombre des platanes*, Bordeaux, éd. Raymond Picquot.

Maffre Philippe, 1999. « La planète Le Tanneur », *Le Festin*, n° 29, février.

Veyrin Philippe, 1935. « Jacques Le Tanneur - Notices pour l'établissement d'un catalogue », *Bulletin du Musée Basque*, 1er février.

Les métamorphoses de Jean Rameau au Pourtaou : de la ferme à l'œuvre d'art totale

par Éric CRON

« Quand retentit pour la première fois ce nom sonore de poète, un silence étonné se fit et l'attention devint religieuse lorsque Rameau, se levant du fond de la salle où il était assis tout seul, s'avança vers la scène. Mince, enveloppé dans un long pardessus flottant ainsi qu'une soutane, il a la démarche déhanchée par une légère claudication. De face, sous son abondante toison noire et avec sa barbe de jeune dieu, il ressemble vaguement à Jean Richepin. Même tête énergique et expressive, mais bien plus fine ; le nez aux lignes arrêtées et pures, la bouche hardiment dessinée, toute la physionomie éclairée par d'étranges yeux bleus, tantôt d'une infinie douceur, tantôt fulgurants comme des épées neuves. La voix est aussi merveilleuse : chaude, timbrée, musicale, passant avec une étonnante souplesse des intonations les plus profondes aux éclats les plus aigus ; passionnée, grondante comme un torrent, douce comme un souffle, déchirante comme une viole d'amour ; les gestes sont larges, variés, inattendus et frappants : les vers sont amples, harmonieux, évocateurs avec des rimes nombreuses et sonores comme le bronze [1] ».

1. *Figures contemporaines, tirées de l'album Mariani*, 1894.

C'est ainsi que l'*Album Mariani*, du nom de l'inventeur d'une boisson tonique à succès, Angelo Mariani, – qui eut l'idée de démarcher les personnalités de son époque pour qu'elles en vantent les mérites – décrivit avantageusement, au salon des Hirsutes, le poète Jean Rameau qui avait accepté de se plier à cet exercice de réclame [2].

Originaire de Gaas, près de Pouillon, au sud du département des Landes, Laurent Labaigt (1858-1942), de son vrai nom, vécut un temps à Bordeaux où il prit le nom de Jean Rameau. Il y fonda une revue littéraire éphémère, *Le Troubadour*, à laquelle contribua notamment Jean Fernand-Lafargue. Vers 1881, il s'installa à Paris et fit ses premières armes au cercle des Hydropathes, puis au salon des Hirsutes, au sous-sol du café *Le Soleil d'Or*, place Saint-Michel, où il se distingua rapidement. Jean Rameau publia en 1883 un premier recueil, *Les poèmes fantasques*, aux éditions Monnier, avec les illustrations d'Ary Gambard, avant de gagner en 1885 un concours de poésie organisé par *Le Figaro*. Tombé aujourd'hui dans l'oubli, Jean Rameau fut pourtant l'auteur d'une œuvre prolifique : une cinquantaine de romans, sept recueils de poésie, 2 500 contes et de nombreuses chroniques se vendirent pendant des décennies. Préférant rester le poète panthéiste et naturaliste qu'il avait toujours été, il passa sans doute à côté de l'avant-garde littéraire au début du XX^{e} siècle et fut progressivement délaissé par les critiques et le public parisien. Désenchanté, incapable de surmonter ce rejet, dont il garda une profonde amertume, il quitta Paris en mai 1930 et s'installa définitivement au Pourtaou qu'il venait d'achever. La maladie de sa femme, qui décéda en 1935, contribua à l'isoler davantage : « Mon regard reste fixé sur le portail qui ne s'ouvre jamais, cependant que les chiens pour me donner l'illusion aboient sans cesse... Je suis seul [3] ». En 1937, Jean Rameau vendit en viager le Pourtaou à sa « nièce », Marie Suzanne Isabelle Castets, qui se maria ensuite avec George Sarthou. Il resta au Pourtaou l'essentiel de son temps jusqu'à sa disparition survenue le 21 février 1942.

L'étude du Pourtaou reste déterminante pour comprendre la complexité de Jean Rameau et l'importance qu'il accordait à ses prétentions artistiques [4]. À l'instar d'Edmond Rostand qu'il a connu – mais avec des moyens et une capacité à s'entourer de grands talents bien moindres que ceux mis en œuvre à la villa Arnaga –, Jean Rameau conçut au Pourtaou, près de sa terre natale, un poème d'architecture, d'art et de parterres fleuris. Il donna naissance, parfois de ses propres mains, à une œuvre inclassable et composite, en s'improvisant architecte, paysagiste, peintre, sculpteur, créateur de mobilier, assembleur d'objets et d'œuvres en tout genre.

2. Les conditions précises de la participation de Jean Rameau à cet exercice de réclame ne sont pas connues.
3. Extrait d'une lettre à Rose Malhamé, publiée dans Lafargue, 1987, p. 100.
4. Nous adressons nos plus sincères remerciements à Jacqueline Sarthou pour son accueil sans faille au Pourtaou et dans ses archives. Cf. également Charneau, 2004.

Le Pourtaou

Jean Rameau acheta, le 10 août 1899, à Étienne Vincent Hector du Poy, avocat à Dax, et à son épouse Charlotte Le Saulnier de la Villehélio, « le domaine dit du Pourtaou composé de bâtiments d'habitation et d'exploitation, pavillon et terres de diverses natures, et comprenant les métairies du Pourtaou, de Seignouraou et de Lartigasse et les enclos de Berrié et du Belvédère ». Situé à Cauneille (Landes), l'ensemble faisait alors plus de 65 hectares et fut vendu pour la somme de 78 000 francs. Étienne Vincent Hector du Poy agissait dans cet acte de vente autant en son nom personnel que comme mandataire de sa mère, Jeanne Marie Victoire Camiade, veuve d'Henri du Poy, qui avait acheté le Pourtaou en 1892 lors d'une vente aux enchères consécutive à la succession vacante de Vincent Henri Garay. C'est ce dernier qui avait constitué le domaine du Pourtaou en plusieurs acquisitions [5]. Formant à l'origine un plan en L, composé à l'est de deux bâtiments parallèles et à l'ouest d'un retour, la maison du Pourtaou fut dotée au XIX^e^ siècle d'un chai dans l'angle rentrant que Jean Rameau dénommera « Notre-Dame des Poules ». Plusieurs photographies, dont l'une est datée du 24 septembre 1899, donnent un aperçu précis de cet état avant Jean Rameau. Cette acquisition et les travaux qui suivirent constituèrent un point d'orgue à la réussite parisienne du poète, traduisant dans la pierre l'ascension sociale d'un enfant du pays.

De nombreux dessins annotés de Jean Rameau et une quantité importante de notes et de lettres apportent de précieuses informations sur le processus créatif de l'auteur et la lente mutation du Pourtaou, qui passa du statut de ferme à celui d'une demeure aux allures de villa italienne. Deux grandes phases se dessinent à la lecture de ces documents, illustrant deux approches bien distinctes : une première au début du XX^e^ siècle où Jean Rameau s'appuya sur un entrepreneur de Pouillon, Paul Camiade, y compris sur le plan de la conception du projet, puis une seconde où, après s'être brouillé avec ce dernier, il conçut seul les transformations et traita directement avec l'ensemble des artisans en réalisant parfois lui-même une partie du décor. Ces archives dressent le portrait d'un touche-à-tout doté d'une imagination prolifique, d'un homme complexe, exigeant, maniaque et perfectionniste. Chaque élément de structure, de décor ou de mobilier, qu'il soit extérieur ou intérieur, chaque corps de moulure, était pensé, mesuré et évalué financièrement. Cette extrême attention qu'il accordait au moindre détail et surtout aux coûts le conduisit bien souvent dans une impasse conflictuelle avec les entrepreneurs et les artisans

5. Cf. origine de propriété de la vente du 10 septembre 1892. Vincent Henri Garay avait notamment acheté la ferme du Pourtaou en 1858 à Marie Rachel et Marie Hortense Bordenave. Sauf mentions contraires, les références d'archives sont issues des fonds privés conservés au Pourtaou. Elles sont actuellement en cours de classement grâce à l'heureuse implication de Jacques Pons, ancien directeur des Archives départementales des Landes, actuellement directeur des Archives départementales des Pyrénées-Atlantiques.

qu'il obligeait à revoir les prix à la baisse tout en augmentant parfois la somme des travaux à réaliser.

Une nouvelle façade orientale en quête d'anoblissement

Le devis estimatif de Paul Camiade fut signé par Jean Rameau le 5 octobre 1902 et arrêté à la somme de 22 000 francs après que l'entrepreneur eut consenti à un rabais. Lors de cette première tranche de travaux, si le « soul » de l'ancienne ferme fut conservé dans ses proportions pour accueillir une grande salle, la façade, le plancher et la charpente furent entièrement reconstruits. Une imposante cheminée fut rajoutée et un nouvel escalier « exécuté à l'Anglaise » prit place dans une travée entièrement ouverte sur la grande salle. La salle à manger, encadrée d'une cuisine et d'une chambre, fut aménagée à l'arrière de cette dernière. La modification la plus importante, anoblissante à certains égards, consista à bâtir un pavillon en saillie sur la façade orientale (fig. 1), en partie sur l'emprise de l'ancienne étable. Un « salon premier-empire » put ainsi être créé au rez-de-chaussée, tandis que le premier étage accueillit la chambre du « Bon Dieu » et le second la chambre « Louis-Seize », ces dernières par leur ameublement constituant la fierté de Jean Rameau. Une chambre principale et une secondaire, reliées par un couloir, figurent également sur le plan de Paul Camiade, au premier étage, au-dessus de l'entrée de la grande salle. La plus importante changea toutefois rapidement d'affectation pour accueillir

Fig. 1. Le Pourtaou, façade est.

une bibliothèque et gagna en superficie par la suppression du couloir. Les éléments de décor des façades se limitèrent durant cette première campagne à la présence de mascarons sur les platebandes des ouvertures. Si Jean Rameau n'envisageait pas alors de toucher au chai, les anciennes dépendances situées à l'arrière devaient être également reprises pour abriter une remise, une écurie, une sellerie et une chambre. Compte tenu du fait qu'il se réserva exclusivement le Pourtaou, Jean Rameau fit bâtir enfin une autre ferme, au sud-ouest, pour le métayer. D'après les paiements versés à Paul Camiade, l'ensemble de ces travaux fut achevé à l'été 1904 [6] et c'est devant la façade orientale fraîchement terminée que Jean Rameau fils et sa mère Julia Ovens décidèrent de se faire photographier le 3 octobre 1905, le jour du départ au service militaire. À cette même campagne, mais ne figurant pas sur les plans de Paul Camiade, peut être associée la création au premier étage, à droite de l'escalier, de deux autres chambres, dont l'une dédiée à saint Vincent de Paul. La maison ainsi transformée par Jean Rameau figure sur une photographie antérieure à la première guerre mondiale et est décrite dans le poème « Ma maison », publié en 1912 dans le recueil *La Lyre Haute*.

Durant cette première phase, les échanges entre Paul Camiade et Jean Rameau se détériorèrent progressivement, tant ce dernier se montra perpétuellement inquiet. Dans une lettre du 1er octobre 1902, l'entrepreneur rappela que tout avait été fait pour ne pas abîmer les arbres durant le chantier et qu'il avait commencé les terrassements de la maison du métayer. Dans une autre lettre du 18 décembre 1903, il rassura à nouveau Jean Rameau sur la conduite des travaux : « nous nous y connaissons un petit peu nous autres aussi ». Il lui indiqua que « le socle devant est fini aujourd'hui, il fait honneur au perron », que le carrelage a été livré, que les vitraux vont être montés et que « l'escalier est en marche ». Le 5 avril 1904, il fut contraint de se justifier : « J'ai été tellement occupé depuis votre départ que je n'ai rien fait des petites choses à finir au Pourtaou […]. Enfin, ce n'est ni l'ingratitude ni l'oubli qui causent mon état, voilà pourquoi il me semble que j'en viendrai à bout ». En réalité, Paul Camiade reçut régulièrement des lettres de Jean Rameau doutant de la bonne conduite du chantier et de la qualité des réalisations [7]. La rupture fut consommée à la suite d'un différend entre les deux hommes au sujet du compte final des travaux, l'entrepreneur étant accusé de vouloir sortir du

6. Les différents acomptes versés à Paul Camiade s'échelonnent de 1902 à 1905 : 3 000 francs en septembre 1902 ; 3 000 francs en avril 1903 ; 1 000 francs en août 1903 ; 2 000 francs en septembre 1903 ; 2 000 francs en octobre 1903 ; 6 000 francs évoqués dans une lettre de décembre 1903 ; 1 000 francs en mars 1904 ; 2 000 francs en mai 1904 ; solde de 2 000 francs en août 1904 ; 1 000 francs en mai 1905 pour des « travaux supplémentaires ».

7. Des notes de Jean Rameau non datées, mais correspondant à cette première phase, sont sans appel pour Paul Camiade : « La plupart des murs (même les neufs ne sont pas droits) » ; « presque toute la menuiserie a des défauts » ; Dans la grande salle : « le pavé est affreux » ; « les serrures à ressort ne sont pas pratiques et ne peuvent s'ouvrir qu'avec une grande difficulté » ; Dans la bibliothèque : « cheminée de travers » ; « jour sous la porte ».

marché à forfait de 22 000 francs. Sa défense figurant dans un document du 24 mai 1905 illustre la dégradation irréversible de leur relation :

> « Vous m'avez présenté un mémoire rédigé de votre main qui n'est autre chose qu'un tire la ficelle de votre côté pour essayer d'obtenir encore un autre profit à votre faveur et vous ne tenez pas du tout compte des excédents de travaux ni des choses qui sont à ma faveur. Moi, je me serai bien gardé de ne pas respecter le marché tel qu'il a été conçu parce qu'il m'aurait semblé de ne pas rester dans mon rôle d'homme honnête et d'honneur et pour moi l'honneur passe avant tout le reste (un peu d'argent ce n'est rien) ».

Un dessin de l'illustrateur Charles Darrigan de 1903, représentant un face-à-face entre Paul Camiade à gauche et Jean Rameau à droite, sur le chantier du Pourtaou, traduit avec humour la complexité de cette relation, comme le relate le dialogue : « Moi, voyez ! Je ferai tout ce que vous voudrez... mais,... je ne veux pas être lié !!! ».

Alors que le gros-œuvre était terminé, Jean Rameau se préoccupa de faire réaliser des meubles sur mesure pour le Pourtaou. Deux lettres du sculpteur de Dax Peyruquéou, en date du 27 décembre 1903 et du 11 janvier 1904, précisent qu'une table de style Renaissance de 4,50 m de longueur était sur le point d'être achevée pour la grande salle où elle se trouve encore aujourd'hui. L'aménagement intérieur de la maison fut l'objet durant les années suivantes de continuelles interventions. Le 6 août 1908, le décorateur de Bordeaux E. Leduc accuse réception notamment du versement d'un solde de 200 francs pour la peinture du plafond du salon. Jean Rameau se préoccupa également de son jardin dès 1912, puis en 1915 et 1916 pour créer une roseraie, et en 1916 et 1917 pour planter de nombreux arbres. Ces plantations étaient associées à des fabriques et à du mobilier orné de têtes à l'antique et de figures fantastiques. Sur un plan non daté du jardin, la malice du poète se fait clairement ressentir autant que son goût pour la nature : « Qu'on me pardonne de citer aujourd'hui tant de poètes. Mais à propos d'arbres et de fleurs, peut-on oublier les poètes ? Sans arbres et sans fleurs, y aurait-il jamais eu des poètes ? Sûrement non, il n'y aurait eu que des agents du fisc ».

La grande « librairie » du Pourtaou

Après la première guerre mondiale, en écho à la mémoire de son fils mort en 1916, à qui il s'adressait de manière posthume pour lui présenter ses projets, Jean Rameau engagea une seconde campagne de travaux qui lui tenait particulièrement à cœur. Il fit surélever le reste de la maison pour aménager sa « librairie » au premier étage, au-dessus de la grande salle, dans le prolongement de la première bibliothèque. Pour cette seconde phase, il se

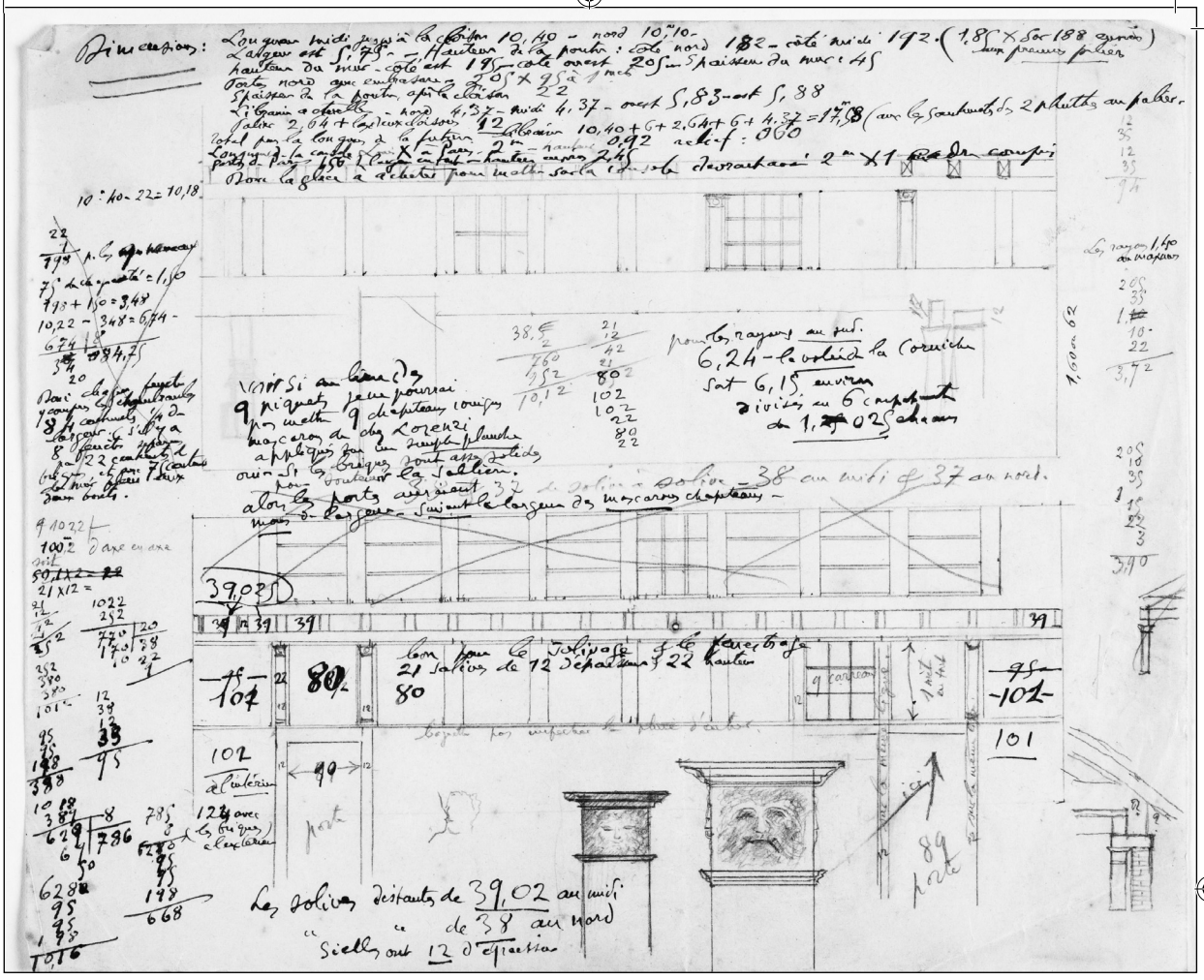


Fig. 2. Dessin de Jean Rameau (aménagement de la bibliothèque).

passa d'architecte et conçut seul les extensions avant de transmettre ses dessins aux entrepreneurs (fig. 2). Dans cette « librairie », pièce ô combien symbolique, au milieu d'un répertoire décoratif à l'antique, trônent les portraits de Jean Rameau et de son fils enchâssés dans les trumeaux des portes – qu'il peignit vraisemblablement en 1922 –, ainsi que ceux sculptés de Chateaubriand et Lamartine. Le gros-œuvre était suffisamment avancé en octobre 1924 pour que Jean Rameau envisageât de s'attaquer au décor intérieur et aux rayonnages de la bibliothèque.

L'élément le plus spectaculaire de cette « librairie » concerne le mur de séparation entre l'ancienne bibliothèque et la nouvelle, pour lequel il y eut plusieurs hésitations. Après avoir envisagé un temps d'installer un « jubé » provenant vraisemblablement de l'église de Tartas, puis d'y mettre une grande baie cintrée encadrée de deux portes, le choix final se porta sur une composition triomphale surmontée de trois panneaux rectangulaires ornés de figures féminines du côté de la bibliothèque et d'un fronton triangulaire de l'autre (fig. 3). Si Jean Rameau conçut ce décor sur le papier, au même titre que les élévations, il s'improvisa également sculpteur et peintre. Porté par

Fig. 3. La bibliothèque du Pourtaou.

des piliers dont les chapiteaux sont ornés de visages célèbres ou de personnes familières, comme celui de sa mère, le fronton triangulaire est orné d'un bas-relief dont la composition très originale porte la signature de Jean Rameau. Une allégorie de la renommée occupe le centre, au-dessus d'une foule dont les bras tendus portent pour certains les attributs de tout ce qui peut être lié à une reconnaissance sociale. Encadrée par les façades de l'Arc de triomphe et du Panthéon, la figure féminine est associée en arrière-plan à des oiseaux de mauvais augure et constitue une synthèse de son amertume et de son échec parisien, comme le relate un poème écrit en 1937 :

> « Oui j'ai souffert. Tous les chagrins, toutes les transes,
> Tous les déchirements du monde, je les eus.
> Qui donc, sur ce vieux globe aux tragiques errances
> Connut plus de navrances ?
> Marie, au Golgotha, ne perdit que Jésus.
> Moi, j'ai perdu le mien – mon fils – et père et mère,
> Et femmes et sœurs ; la Gloire aussi je la perdis
> Car j'ai voulu, fouettant la croupe à ma chimère

Aller plus haut qu'Homère
Et je tombe au puits noir des poètes maudits.
J'ai reçu tous les coups, subi tous les supplices,
Trouvé sur mon chemin toutes les trahisons.
Jeune, si j'ai pu mordre au pain blanc des délices,
Vieux, au fond des calices,
Je n'ai bu que des fiels, des larmes, des poisons... [8] ».

Dans la continuité de ces travaux, Jean Rameau décida de doter la maison d'une nouvelle façade à l'ouest, composée de deux pavillons encadrant un corps central. D'après les premières évaluations financières datées de 1919 et plusieurs dessins contemporains, un premier projet prévoyait d'aménager à l'étage du corps central, au-dessus de la salle à manger, une loggia à cinq travées délimitées par quatre colonnes, qui conférait à cette façade un aspect résolument italianisant. L'idée de la loggia fut finalement abandonnée au profit d'un salon et les travées furent comblées par des arcades cintrées et des menuiseries de fenêtre. Il faudra toutefois attendre le 2 juin 1928 pour que l'entrepreneur Jean-Baptiste Adrillon envoie un devis pour la construction des deux pavillons qui seront achevés en juillet et août de la même année. Comme avec Paul Camiade, les relations finirent par se dégrader entre les deux hommes, comme le relate une copie d'une lettre du 25 octobre 1929 de Jean Rameau :

> « Fatigué de vous écrire, de passer chez vous et de n'avoir point de réponse, je suis obligé de vous dire ceci : les travaux que vous avez commencés l'année dernière, je vais les faire achever et je ferai réparer à vos frais les erreurs ou malfaçons dûment constatées dans certains de ces travaux. Il y a une cheminée à laquelle vous avez donné 25 de saillie d'un côté et 20 de l'autre. Il y a tout votre ciment fendu, écaillé, au chéneau de la maison et qui a noyé le mur intérieurement, fait de grands dégâts dans les tapisseries... Il y a enfin le dôme de la gloriette fendillé aussi et à travers lequel l'eau passe comme à travers un crible ».

Le programme ornemental de la façade occidentale se distingue lui-aussi de la première campagne par l'éclectisme de ses références. À côté des emprunts au répertoire classique, il est un hymne à la nature et au genre animal dont Jean Rameau fut un grand défenseur. Il reçut en 1899 la médaille d'argent de la Société protectrice des animaux. Les chapiteaux des colonnes du premier étage sont sculptés de têtes d'homme à l'antique, tandis que la corniche portant les balustres et les piédestaux des ouvertures centrales est supportée par deux piliers sur colonnes jumelées ornés de griffons. Pour l'entablement des fenêtres extérieures, Jean Rameau s'inspira de Buffon et de Rodolphe Pfnor pour les

8. Publié dans Lafargue, 1987, p. 104.

modèles d'un bestiaire peuplé de singes, lions, rats, béliers, poissons, rats, chiens, lapins, canards, loups, etc.

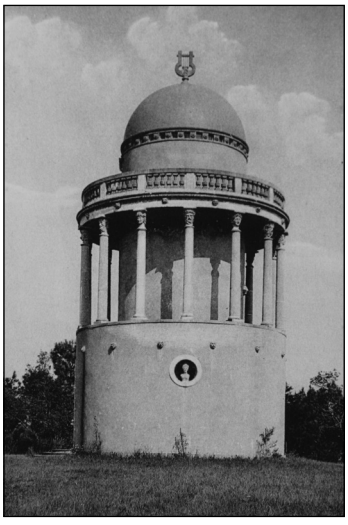


Fig. 4. La « gloriette ».

La « gloriette »

À l'emplacement de l'enclos du belvédère, sur la colline dominant au nord le Pourtaou et ouvrant au sud sur l'horizon pyrénéen, Jean Rameau se fit bâtir son ultime demeure qui prit le nom de « gloriette » (fig. 4). Après avoir estimé lui-même le montant des travaux, en sous-évaluant les matériaux de construction au grand dam de son fournisseur, il passa un marché, le 1er août 1926, avec Jean-Baptiste Adrillon, entrepreneur de maçonnerie à Cagnotte, qui s'associera avec un maçon originaire de Pouillon, Pourtau. Les travaux débutèrent par la destruction d'une autre tour, dont on ignore tout. À la fin de l'année, alors que le chantier était interrompu, le premier niveau était monté. Les balustres furent posés en octobre 1927 et le 6 janvier 1928 Pourtau transmit la facture totale de ses travaux à la « gloriette » alors achevée. Le forgeron de Cagnotte Leshauries en fit de même le 10 juin 1928 pour l'ensemble de la serrurerie.

Après avoir établi plusieurs projets, dont l'un d'inspiration égyptienne, Jean Rameau opta donc pour un belvédère circulaire à trois niveaux, variante du *tempietto*. Le rez-de-chaussée, doté d'une porte cintrée et de trois oculus abritant à l'origine les bustes de Jean Rameau, de sa femme et de son fils, est surmonté d'une galerie circulaire scandée de quatorze colonnes, dont les chapiteaux sont composés de têtes d'homme et de femme représentant les Sept Sages et les Sept Folles de la Grèce antique. Trois portes, dédiées à la lune, au soleil et aux étoiles, donnent sur cette galerie et une chambre est aménagée sous la coupole. L'ensemble est surmonté d'une terrasse et d'un dôme sommé d'une lyre aux initiales JR. Si Jean Rameau avait émis le souhait d'être enterré debout au centre de la « gloriette », afin de pouvoir admirer le paysage cher à son cœur, il fut finalement enseveli à l'extérieur, contre la « gloriette », et à l'horizontal.

Les recompositions lyriques de Jean Rameau

Jean Rameau ne conçut pas seulement *ex nihilo* les décors de sa maison. À partir d'objets glanés ici et là et d'œuvres d'art auxquels il donna une nouvelle destination, il passa maître dans l'art du détournement et de la recompo-

Fig. 5. La chambre du « Bon Dieu ».

sition en multipliant les effets et les variations avec un lyrisme pour le moins personnel. Plusieurs cheminées furent ainsi assemblées à partir de colonnes provenant d'ensembles religieux, la plupart du temps des retables, à l'image de celles torsadées de la salle à manger. L'exemple le plus spectaculaire reste celui de la chambre du « Bon Dieu », dont la cheminée, le lit à baldaquin et les tables de nuit ont été réalisés à partir des éléments d'un maître-autel de la seconde moitié du XVII[e] siècle provenant vraisemblablement de l'église Saint-Barthélemy de Mouscardès, à quelques kilomètres de Cauneille[9] (fig. 5). Un guéridon Empire fut quant à lui complété par trois griffons donnant naissance à un nouveau meuble pour le moins original. La porte dite des Empereurs (fig. 6), donnant accès à la « librairie » depuis le palier du premier étage, est un autre exemple de ce processus de régénération. Les bases et les chapiteaux des pilastres encadrant la porte sont ainsi incrustés de médaillons représentant des empereurs romains de profil (de gauche à droite et de haut en bas : Giulio, Néron, Galba, Vespasien, Domitien, Claude, Othon, Cesaré). La porte est ornée dans la partie supérieure d'une lyre avec un médaillon à l'effigie de Napoléon, de deux autres médaillons représentant Caligula et Octave au centre et, en toute simplicité, du monogramme de Jean Rameau dans la partie inférieure. Homère et Victor Hugo veillent sur cette mise en scène. Dans

9. Maisonnave, 2006. Le maître-autel de Saint-Barthélemy de Mouscardès, dont la description correspond aux éléments de la chambre du « Bon Dieu », fut supprimé de l'église en 1902, concomitamment aux travaux du Pourtaou.

Fig. 6. La porte dite des Empereurs.

le salon des poètes, où trônent les bustes de Voltaire, La Fontaine, Racine, Molière et Corneille, des petits bas-reliefs en bronze reproduisant des pastorales de François Boucher – *Le sommeil interrompu*, *La cueillette des cerises*, *La cage* – viennent s'incruster dans un panneau de bois semblant former un seul et même meuble avec la console rocaille qui lui est associée.

Au cœur d'un paysage vallonné et boisé dominant le Gave de Pau – cadre idyllique de la nouvelle Arcadie du poète qui s'est laissé gagné par l'amertume de la solitude –, Jean Rameau convoqua donc dans sa demeure remodelée ses êtres chers et ses pairs littéraires et conçut une ode à la nature, avec un syncrétisme historique jamais très éloigné d'un certain culte de la personnalité. L'accumulation d'objets côtoie une conception toute personnelle du décor, réalisé avec un talent parfois approximatif mais toujours plein de poésie et d'amusement. Si certaines de ses compositions font parfois penser à l'art brut, elles puisent la plupart du temps leur inspiration dans des références littéraires et artistiques. Comme une échappatoire à son revers de fortune parisien, Jean Rameau en fit le symbole du retour à la nature, le pendant d'une poésie résolument naturaliste et sentimentale.

É. C.

Bibliographie et sources

Archives privées conservées au Pourtaou.

Figures contemporaines, tirées de l'album Mariani, volume 1, Paris, Ernest Flammarion, 1894.

Charneau Bertrand, 2004. « Jean Rameau, sentinelle du Pays d'Orthe », *Le Festin*, n° 49, avril, p. 84-89.

Lafargue Charles, 1987. « La vérité sur les dernières années de Jean Rameau », *Bulletin de la société de Borda*.

Maisonnave Jean-Philippe, dossier Inventaire général, 2006.

Le cinéaste Louis Delluc (1890-1924), homme de lettres oublié

par Gilles DELLUC
avec la collaboration de Brigitte DELLUC

Le nom de Louis Delluc est connu de tous. Comme celui de Nobel ou de Cognacq : à cause d'un prix décerné chaque année. Le prix du meilleur film français. Mais la courte vie du cinéaste, marquée par la maladie, est ignorée, ses films oubliés et son œuvre littéraire quasi inconnue. Ce jeune homme, d'une activité débordante, a écrit des romans, des pièces de théâtre, des nouvelles, des poèmes, des livres sur le cinéma et d'innombrables critiques de spectacles et de films. De surcroît, sans lui, nous ne saurions pas aimer le cinéma : chef de file de la première avant-garde, il a éveillé le cinéma français. C'est son œuvre littéraire qui est évoquée ici.

Un jeune homme de lettres plein d'avenir

Ce jeune provincial de Cadouin en Périgord (fig. 1) est frappé, dès l'adolescence, d'une tuberculose dont il ne se débarrassera jamais complètement. Avec ses parents, il monte à Paris en 1903.

Tout jeune, il écrit déjà des poèmes, des pièces, des textes aux phrases incisives, des critiques de spectacles. Bientôt, il va mener une carrière d'homme de lettres : « À Paris, cela est commode, écrit-il à son oncle, le travail s'allie heureusement à toutes les distractions [1] ».

1. Archives Delluc.

Fig. 1. Louis Delluc enfant à Cadouin. En 1898, avec ses parents, il quitte ce petit village du bas Périgord (coll. Delluc).

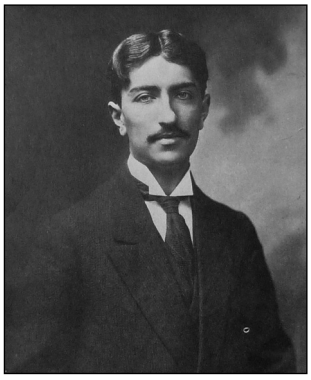


Fig. 2. Un beau portrait par Paul Nadar vers 1910. Peu avant la Grande Guerre, Louis Delluc est un très élégant dandy.

En 1903, Louis entre en quatrième au lycée Charlemagne. Il a 13 ans et il y rencontre Léon Moussinac, futur critique de films et écrivain du PCF. Ils deviendront de grands amis et « le nombre de pièces en cinq actes et en vers, que nous écrivîmes en ce temps est impossible à dire[2] ». Avec sa mère et Léon, il multiplie les sorties au théâtre : l'Odéon, le Français, le théâtre Sarah-Bernard. Au « poulailler » bien sûr. Il reçoit des prix pour ses pièces de théâtre et ses poèmes – dont un sonnet en alexandrins mirlitonesques dédié à Cyrano de Bergerac, en août 1905 : « Je suis fils de Gascogne, et ce m'est un honneur / Je suis un pauvre gueux, vivant sans sou ni maille…[3] » Notre futur journaliste touche ses premières piges pour ses comptes rendus de spectacles donnés au *Petit Poète de Nice* (1907-1908), puis au *Courrier de Paris-Province* (1908-1909)[4].

De sa belle écriture, il écrit *Hippolyte*, tragédie en vers d'après Euripide. En alexandrins, comme Racine… : le mythe de Phèdre amoureuse d'Hippolyte. Dès 1908, il fait imprimer ses *Chansons du jeune temps* : une quarantaine de poèmes, dédiés à l'amour, à la nature, au soir et à la nuit[5]. Son premier livre…

La rentrée de 1908 le voit à Henri IV, le grand lycée parisien, où il rencontre Marcel Jouhandeau, jeune écrivain lui aussi. Sans doute pour des raisons de santé, il renonce à préparer l'École normale supérieure. Entre ses deux bachots en 1908, il présente une première attaque de tuberculose pulmonaire : sa mère éprouve, écrit-il, « des terribles fatigues contractées à [le] soigner[6] ». Dès 1909, il part à Orange faire un reportage pour la toute jeune *Nouvelle Revue française*.

À 20 ans, en 1910, il débute à *Comœdia illustré*, célèbre revue artistique bimensuelle : jusqu'à la guerre, il y est critique de spectacles (théâtre, cirque, ballets…) (fig. 2). Il devient l'ami d'hommes de théâtre : Mounet-Sully et Paul Mounet, ses illustres compatriotes bergeracois, et le tragédien lyrique Édouard de Max (1869-1924), un des meilleurs du théâtre classique. Dans la veine d'Edmond

2. Moussinac, 1946.
3. Comme Rostand, il oublie que Bergerac est située en Guyenne et non en Gascogne et ignore que le vrai fief de Cyrano est en vallée de Chevreuse.
4. Son compatriote, l'académicien Jules Claretie, administrateur général de la Maison de Molière, le félicite pour ses *Profils de théâtre* parus dans ce même journal.
5. Les références à l'œuvre littéraire de L. Delluc sont détaillées en annexe.
6. Carte postale du 25 juillet 1908 dans Rossy-Delluc, 1991. Voir aussi Delluc, 2016.

Rostand, il écrit et fait éditer *Francesca* par Bernard Grasset [7]. Cette pièce est représentée, en juin et juillet 1911, aux théâtres de verdure de Marnes-la-Coquette, puis du Pré-Catelan : trois actes en vers autour de l'amour. Deux ans après son entrée à *Comœdia illustré*, il en devient le secrétaire de rédaction [8].

Louis Delluc s'éveille au cinéma

À l'époque, Delluc déteste le cinématographe. Pour lui, c'est du théâtre filmé, des actualités bidonnées, des gaudrioles indignes et des séries discutables comme *Fantômas*…

Une femme étrange va changer tout cela. Juste avant la guerre, lors d'une lecture de poèmes à l'Odéon, Louis Delluc a rencontré la tragédienne Ève Francis. Ève est une très belle femme de 4 ans son aînée (elle est née en 1886). À Bruxelles, elle fut l'élève des Dames de Marie. À *L'Œuvre* en juin 1914, elle joue le rôle de la malheureuse Sygne de Coûfontaine dans *L'Otage* de Paul Claudel. Louis et Ève deviennent des personnages « très parisiens » dans le Paris de l'avant-guerre.

Dès la mobilisation, cocardier, il veut s'engager, mais il est réformé. En juillet 1914, Louis rejoint Ève à Ostende et va écouter Jean Jaurès au fameux meeting pacifiste du Cirque royal de Bruxelles.

Un soir de 1916, Ève lui fait découvrir *Forfaiture* de Cecil B. de Mille. Coup de foudre : il est conquis par le cinéma américain. Une nouvelle vie commence. Louis Delluc va devenir – tout simplement – le personnage clef du cinéma français. Il fonde la critique cinématographique, écrit d'innombrables articles, donne son avis avec lucidité et indépendance. Il invente le mot « cinéaste », avant de le devenir lui-même et crée les ciné-clubs.

Il est mobilisé seulement en 1918. La Victoire venue, il ne lui reste que cinq ans pour éveiller le cinéma français [9]. Critique de films, théoricien puis réalisateur, il est le chef de file de l'avant-garde qui va marquer le cinéma des années vingt, jusqu'au parlant.

Louis Delluc est mort, en 1924, d'une reviviscence de sa tuberculose, après le tournage de son film *L'Inondation*. De sa plus belle plume, Abel Gance écrivit alors : « Ce grand triste aux yeux de gazelle touchée par le plomb tenait dans son regard les plus pâles orchidées du monde, mais combien peu y savaient lire… [10] ».

---

7. Sans doute à compte d'auteur, peut-être avec l'aide d'Édouard de Max. Grasset va éditer bientôt *Du côté de chez Swann*, à compte d'auteur et sans l'avoir lu.
8. Voir le numéro extraordinaire du 20 mai 1914 consacré aux Ballets russes (textes de Louis Delluc).
9. Les 4 films conservés de L. Delluc, restaurés, sont présentés dans un coffret de DVD, avec accompagnement musical et copieux bonus documentaire, notamment biographique par G. Delluc et Ève Francis (Les Documents cinématographiques, 2016).
10. Gance, 1930.

Delluc n'avait que trente-trois ans. Cela donne « un coup de vieux » que de mourir si jeune. On oublie qu'il était le contemporain de Charles de Gaulle.

La Grande Guerre : poèmes, critiques de film, romans…

1914. Louis Delluc veut s'engager. Échec : il est « faible de constitution », comme on dit alors, pudiquement. Le poète se venge de ce revers : il écrit des poèmes de guerre dont une cocardière *Chanson de route d'un qui n'est pas parti* que Mounet-Sully déclamera en public [11] : « Vous n'avez pas voulu de moi, mais sur vos routes / J'ai suivi la cohorte immense et j'ai chanté. »

En août, la retraite des armées, de Charleroi jusqu'à la Marne, contraint Louis à se replier en Dordogne avec Ève Francis, jusqu'à la contre-offensive de septembre. De retour à Paris, il termine la rédaction de ses poèmes patriotiques pour Édouard de Max, dans « une brochure de vers mauvais, parce que les poètes m'ont tout l'air d'être au garage depuis qu'il leur faut célébrer des faits au-dessus de leurs petites histoires… ».

En septembre 1915, il écrit un livre patriotique, qui sera publié l'année suivante : *Monsieur de Berlin.* Pour lui, le kaiser Guillaume II est un bourreau, il est dément. Son état-major ? Des infirmiers et des dompteurs. Ses soldats ? Des monstres : ils tuent, violent et pillent les terres conquises. Le livre est dédié à « Misaine » (Ève Francis) : elle lui apparaît « avec un interminable sourire délicieux, qui ne montrait pas ses dents, et qui, avec un tout petit pli de ses lèvres, éclairait toute sa figure. Ses yeux gris semblaient dorés. Misaine s'habille naturellement bien. Elle a une élégance de race, de sang, d'âme. »

1916 est une année décisive pour le jeune couple. Ève crée *Le Partage de midi* de Paul Claudel. Louis écrit *Les Secrets du confessionnal* [12]. Curieux sujet. Dès sa jeunesse, son ami Léon Moussinac avait cru bon de préciser qu'il n'était pas religieux [13]. Peut-être Louis pense-t-il, comme il le dit dans ce roman, que « les chrétiens ont autant d'images de Dieu qu'ils ont de péchés. Et autant de religions qu'ils ont de paroisses ». Ce curieux livre est une méditation dominée par la figure d'un Socrate chrétien. Son héros termine dans les ordres, chez les dominicains. Robe blanche, scapulaire blanc, les pieds nus dans les sandales dures… : « Je serai le seul là-dedans qui ne doutera jamais de Dieu ». Il meurt dans la sérénité des paysages basques. C'est un livre prémonitoire, où on lit : « J'ai une grande blessure qui ne se fermera pas. J'ai la fièvre. Et la folie va se jeter sur moi. Rien ne peut me guérir ». Il décrit même ce que sera sa triste fin, dans huit ans : le désarroi du héros, la recherche de la sagesse, le

11. Francis, 1949.
12. Ce livre ne sera publié qu'en 1922.
13. La tombe de Louis et d'Ève ne porte pas de croix. La rue Cadet a donné son nom à une salle de cinéma.

Pays basque et l'hôtel *Imatz* d'Hendaye, les montagnes de la crête d'Espagne, l'amour et la mort.

Peu après, en octobre-novembre 1916, à Paris, à Èze et à La Turbie, il écrit le scénario de son tout premier film, *Le Train sans yeux*. Faute d'être tournée, cette ébauche deviendra un roman [14]. Son intrigue respecte les trois unités : 12 heures et demie dans le rapide Paris-Côte d'Azur…

La maladie ne quitte pas l'auteur : il fait en 1917 une cure de « bon air » à Chamonix avant de créer à l'Opéra un ballet parlé, *La Princesse qui ne sourit plus* (musique de Claude Debussy, présent dans la salle). Argument de la pièce : une jeune fille neurasthénique cherche une distraction dans un asile de fous. Elle trouve un peu de calme auprès du plus fou d'entre eux. En même temps, il devient rédacteur en chef de l'hebdomadaire professionnel *Le Film* d'Henri Diamant-Berger (jusqu'en octobre 1918) : ce sont ses premières critiques et chroniques « cinégraphiques ».

La guerre s'éternise, atroce. Louis Delluc la hait secrètement. Son nouveau livre, *La Guerre est morte*, est un roman double, en demi-teinte : amour pour Ève Francis ; pacifisme tout en mots couverts, avec un sinistre aventurier-espion et un aviateur-héros qui veut arrêter la guerre. L'action se passe dans la journée du 27 novembre 1915. Il a été écrit à Paris, dit-il, « entre le 29 novembre et le 10 décembre 1915 », mais l'essentiel a été rédigé en deux jours et demi selon Ève [15], « alors que mûrissait la révolte chez les soldats du Chemin des Dames [16] ». La censure interdit en 1916 la pièce *Edith Cavell*, consacrée par Louis Delluc à l'héroïque infirmière britannique.

1917 est « l'année trouble ». Sa naïve participation au quotidien *Le Bonnet rouge*, devenu anarcho-défaitiste et commandité par l'Allemagne, le contraint à un court exil à Clermont-Ferrand.

Louis et Ève se marient en janvier 1918, mais Louis finit par être « pris bon » pour l'armée. À Paris, comme planton aux Invalides... Il se lie d'amitié avec Aragon, alors médecin auxiliaire, et avec la cinéaste Germaine Dulac. Il publie un hommage à son autre ami, Édouard de Max, désormais sociétaire de la Comédie française : *Chez de Max.* Illustrés de portraits pleine page d'acteurs, ce sont les « souvenirs personnels » de ce tragédien, racontés par Delluc.

Cette même année, il commence ses critiques de films au quotidien *Paris-Midi* (jusqu'en 1922). Mais, suite à l'affaire du *Bonnet rouge* et, par mesure disciplinaire, il est affecté à Aurillac (Cantal), comme simple soldat (fig. 3). Très vite il tombe malade – une grave scarlatine –, est hospitalisé puis transformé en infirmier militaire d'occasion. Ève se désespère : « Je suis

14. Publié en 1919. Il ne sera porté à l'écran qu'en 1926, par A. Cavalcanti. Ce film décevant est perdu.
15. Louis Delluc n'y manque pas une allusion à Paul Claudel, son concurrent dans le cœur d'Ève : « Un jour le hasard l'a jetée dans les bras d'un faiseur de drames littéraires… ». Ce roman serait imité du *Vicaire de Wakefield*, surtout pour la pureté des sentiments (Aragon, préface de 1952).
16. Aragon, préface de 1952.

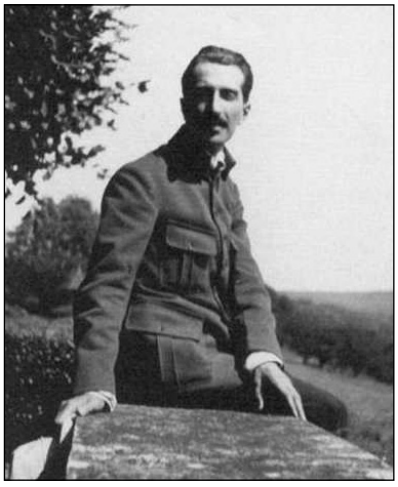


Fig 3. Louis Delluc, bidasse à Aurillac en 1918. Bientôt malade puis infirmier d'occasion (coll. Delluc).

seule à Paris. Mon mari est à l'hôpital d'Aurillac, malade et excédé du militarisme outrancier qu'un commandant, abominable baderne, lui impose ». Il ne sera démobilisé qu'à la fin de l'année.

Précurseur de Céline ?

Le bidasse Delluc rentre à Paris en novembre et, le mois suivant, il part à Guétary, près de Biarritz, pour écrire *La Danse du scalp* (initialement *L'Escorché)* : « J'ai vu tant de laideur et de douleur depuis six mois que cette harmonie m'est indispensable ». C'est un « gros méchant bouquin sur le service de santé. J'ai presque envie d'en faire un second [17] ». Ces pages d'une amère cruauté sont écrites au vitriol et ne sont pas à la gloire des hôpitaux militaires de l'arrière. « Mahée » (Ève Francis) y apparaît en contrepoint de l'horreur. Ce livre pamphlétaire lui est dédié avec la mention : « Toi seule pourras dire si c'est un cri de haine ou bien un cri d'amour ». Le style du texte innove : il imite le langage parlé avec sa violence, son argot, ses hésitations, interrogations, exclamations. Il ressemble étonnamment à ce qu'écrira Céline, bien plus tard, dans *Mort à crédit* (1936). Qu'on en juge avec cet étonnant voyage au bout de l'ennui :

> « Ça se passait à Paris, sur une place… une place que j'ai jamais vue, par exemple… Grande comme… Supposez le Champ de Mars, la Concorde, les Tuileries, réunis... Ben, c'était encore plus grand... Et tout autour du carré, comme pour une revue, la gradaille... Tous les officiers et sous-officiers de la guerre étaient là, au garde-à-vous... Naturellement cette histoire-là se passait après la guerre... Un rêve, dame ! Tout ce qui avait eu du galon... généraux... sergents... maréchaux... des tas... des tas... tous, quoi... et c'est pas pour dire mais on ferait pas mal de régiments avec les officiers de la guerre... on avait même retrouvé les morts... parce qu'il faut être juste... et ce n'est pas une raison... d'être mort... pour pas être traité convenablement... même ceux tués par les balles françaises... par hasard ou par châtiment... »

On comprend que la censure ait différé la publication de cet ouvrage [18]. Il sera publié l'année suivante, de même que *Cinéma et Cie* et *Le Train sans*

17. Lettre à Aragon, 21 juillet 1918.
18. À la sortie de *La Danse du scalp*, l'hebdomadaire *Aux Écoutes* (3 août 1919) conclut : « C'est le livre que bien des gens avaient "rentré" en eux et qu'après la guerre, ils n'ont plus eu une rage suffisante pour "sortir" ».

yeux. C'est aussi en 1919 que Delluc termine *Le Roman de la manucure.* Un curieux journal (imaginé), peut-être un roman à clef sans clef, qui sera publié en 1931. Dans le même volume sont insérées les 80 pages des *Animaux malades de la paix* : une sorte de pacifiste et simiesque *Île des pingouins*. Le manuscrit porte la mention suivante : « Aurillac-Paris, 1919 ».

La vie redevient normale, pleine d'espoir et de projets. Louis ne va plus penser qu'à préparer des *scenarii*, trouver des fonds pour tourner des films, tout en reprenant sa collaboration à *Comœdia illustré* (pour la critique de films) [19] et en créant au théâtre *Lazare le ressuscité.*

1920. Il a 30 ans. Il écrit et crée sur la scène *Ma Femme danseuse* (avec Ève Francis), tourne *La Fête espagnole* (toujours avec elle), en collaboration avec Germaine Dulac, et fonde *Parisia-Films*. La même année, il tourne aussi *Fumée noire*, *Le Silence* et *Le Chemin d'Ernoa* (encore avec Ève Francis), publie le livre *Photogénie,* lance *Le Journal du Ciné-Club.*

L'année suivante, il fonde *Alhambra-Films*, tourne *Fièvre* (avec Ève Francis) et *Le Tonnerre* ; il se lie d'amitié avec Jean Epstein, futur cinéaste. Il lance la revue *Cinéa,* continue ses critiques et chroniques cinématographiques pour divers journaux et donne une conférence au Colisée : « Cinéma, art populaire ». Et il publie *La Jungle du cinéma* et *Charlot…*

En 1922, le cinéma accapare de plus en plus Delluc. L'été voit le tournage de *La Femme de nulle part* près de Gènes (Ève Francis joue le rôle-titre), la rencontre du photographe suisse Oscar Cornaz, qui devient un ami, et le début de la publication d'un feuilleton dans *Cinéa* : *Chagrine demoiselle photogénique*. En août, Louis écrit un nouveau roman, qu'il dédie à Ève Francis, comme toujours. Ce livre s'intitule *Le Dernier sourire de Tête brûlée*. Oui, le dernier sourire… [20]

En effet, il vit un drame intime. Le couple n'a pas eu d'enfants. Ève, la femme de sa vie, se sépare brusquement de lui durant cet été-là. Ce drame conjugal, brochant sur d'incessantes difficultés financières, lui sera fatal.

La dernière année d'un homme de lettres-cinéaste

Voici la dernière année de Louis Delluc. Il écrit pour le journal *Bonsoir*, publie *Drames de cinéma* et rédige *Les Cinéastes*.

Mais la roue tourne. Séparé d'Ève, il regagne l'appartement de ses parents, rue de Beaune, près de l'Institut. Il continue à écrire pour la presse et crée le *Club français du Cinéma*. Mais il passe ses soirées au bar du Colisée (d'où on aperçoit l'écran et on entend l'orchestre) et ses nuits dans des virées

19. Entre 1919 et 1921, il écrit aussi pour *Le Monde nouveau, Le Crapouillot, L'Esprit nouveau, Comœdia quotidien, Le Magasin pittoresque, Bonsoir.*
20. Publication posthume en 1928.

Fig. 4. *L'Homme des bars*. Recueil de nouvelles de Louis Delluc. Dessin de Vincent (1923).

avec Aragon. De ces errances, il sortira un recueil de nouvelles : *L'Homme des bars* (fig. 4), truffé d'anecdotes, virevoltant de Saint-Sébastien à Marseille, de Paris Saint-Lazare à Paris-Vaugirard, du bar du Colisée au café du Square à Aurillac. Et autres lieux, peuplés de rencontres bizarroïdes et arrosés de boissons aléatoires… [21]

Oscar Cornaz, qui le voit malheureux, l'invite quelques jours à Lausanne. De même, Marcel L'Herbier lui confie le tournage du film *L'Inondation*, d'après André Corthis. Toujours avec Ève Francis malgré leur séparation. Il pleut à verse. Un mistral glacial souffle. C'est au cours de ce tournage, au creux de l'hiver, dans la basse vallée du Rhône, que Delluc ressent les premiers signes de l'aggravation de sa maladie.

Au début de 1924, il part quelques jours au Pays basque : l'air de ce pays n'a-t-il pas guéri Edmond Rostand ? Il écrit ses derniers articles pour *Bonsoir.* Mais il est très malade, frappé d'une phtisie galopante, alors rapidement mortelle. Dans son beau roman *Aurélien* (1944), Aragon, qui fut étudiant en médecine et médecin de guerre, le décrira, lamentable, amaigri, les mains tremblantes : Louis y apparaît sous le nom du triste Dr Decœur, époux de l'actrice Rose Melrose, *alias* Ève Francis.

Il s'éteint en mars et est inhumé dans l'immense cimetière de Bagneux. Ce sera alors l'hommage unanime du monde du cinéma et de la presse, puis la publication en 1928 du *Dernier sourire de Tête brûlée*, au titre évocateur, et, en 1931, celle de son *Roman de la manucure.*

Ève continuera à travailler, assistant Marcel L'Herbier dans ses réalisations, puis le grand Henri Langlois à la Cinémathèque du Palais de Chaillot. Elle fera une dernière apparition (quelques secondes) dans *Adieu Poulet* en 1975 et quittera ce monde en 1980. Non sans avoir écrit deux passionnants livres de souvenirs [22] et donné de belles interviews à la télévision. Malgré leur séparation, elle conservera pieusement la mémoire de Louis Delluc. Elle fera refaire sa tombe à Bagneux et tiendra à reposer à ses côtés. Sur le beau granit de cette sépulture, elle fera graver : « Louis Delluc. Homme de lettres ». Tout simplement…

En 1936, les critiques de cinéma fonderont le prix Louis-Delluc. En 1985, 1986 et 1990, la Cinémathèque publiera tous les écrits cinématogra-

21. L'acteur Ph. Léotard assurera en connaisseur la préface de la réédition : « Cher Louis Delluc, Vous donnez à lire comme à boire. J'ai dû rêver ! Vous me parlez d'un homme qui me ressemblait comme un frère ».
22. Francis, 1949 et 1973.

phiques de Louis Delluc en 4 gros volumes [23]. Quelques ouvrages seront réédités : des livres consacrés au cinéma et quelques autres aussi.

Comment conclure ces quelques pages sur cette double vie haletante de Louis Delluc ? Peut-être en empruntant quelques mots à un de ses amis, lui aussi homme de cinéma [24] :

> « Pour conter ce que nous avons su de son âme, de son étonnante intelligence, de son *cœur sans issue*, quelques lignes sont plus qu'insuffisantes, et très probablement, d'ailleurs, il n'aimerait pas *ça*, il dirait sur un ton de fatigue : "Ils ne me laisseront donc jamais tranquille…" »

G. D. et B. D.

Bibliographie

Archives Delluc.

Delluc Gilles, 2002. *Louis Delluc (1890-1924). L'éveilleur du cinéma français au temps des années folles*, Périgueux, Pilote24 éditions et Paris, Les indépendants du 1er siècle, préface de J.-Ch. Tacchella.

Delluc Gilles et Brigitte, 2016. « Louis Delluc, homme de lettres, cinéaste et malade », *BSHAP*, t. CVXLIII, p. 79-106.

Francis Ève, 1949. *Temps héroïques*, Paris, éd. Denoël.

Francis Ève, 1973. *Un autre Claudel*, Paris, éd. Grasset.

Gance Abel, 1930. *Prisme. Carnets d'un cinéaste*, S. Tastet éditeur.

Moussinac Léon, 1946. *L'Âge ingrat du cinéma*, Paris, éd. Le Sagittaire.

Rossy-Delluc Thomas et Sophie, 1991. « Trois cartes postales de jeunesse de Louis Delluc », dans Collectif, *Bergerac et le Bergeracois*, Actes du congrès de la FHSO/SHAP, p. 593-602.

Annexe. L'œuvre littéraire de Louis Delluc [25]

Archives : Bibliothèque du Film de la Cinémathèque française et famille Delluc

1906 environ : *Hippolyte* (tragédie en 3 actes), manuscrit avec frontispice, 81 p., non publié mais relié (archives famille Delluc).

1908 : *Chansons du jeune temps* (poésies 1906-1908), Paris, Imprimerie Saint-Gervais, 86 p.

1911 : *Francesca ou Comme la plume au vent* (3 actes en vers), Paris, éd. Grasset. Réédité en 2013 par *Book on Demand Ltd*.

1916 : *Monsieur de Berlin*, Paris, éd. Fasquelle. Réédité en 2011 et 2015 par Nabu Press et FB éditions.

---

23. Les critiques des autres spectacles, dont celles de *Comœdia illustré* d'avant 1914, n'ont pas encore été recueillies.
24. André Daven, *Comœdia illustré*, 1924.
25. Ne pas confondre avec Louis Delluc (1894-1974), instituteur sarladais, romancier et poète occitan (voir p. 377 dans ce volume).

1917 : *La Guerre est morte*, Paris, L'Édition. Tête de femme en couverture, signée de Gerda Wegener, 1914. Le beau manuscrit a été conservé (Cinémathèque). Réédition par Les Éditeurs français réunis, Paris, 1952 (préface de L. Aragon), et Le Castor astral, 1991 (même préface, illustration de couverture par J.-F. Bouchot).

1918 : *Chez de Max* (études et souvenirs), Paris, L'Édition. Avec un portrait du tragédien sur la couverture et des portraits pleine page d'acteurs oubliés.

1918 : *La Princesse qui ne sourit plus*, Paris, L'Édition. Ce ballet parlé en vers est précédé de *Chanson de route d'un qui n'est pas parti*, *Marche funèbre des Hohenzollern*, *Le Porc-Épic*, *Prière aux aviateurs* (poèmes écrits pour Édouard de Max et interprété par lui). Réédition par les Éditions d'aujourd'hui, les Introuvables, Paris, 1978, avec la mention « c/ Ève Francis Delluc ».

1919 : *Le Train sans* yeux, synopsis puis roman, Paris, éd. Crès. Livre écrit en octobre et novembre 1916.

1919 : *La Danse du Scalp* (roman), Paris, éd. Grasset. Un médecin major est dessiné sur la couverture.

1920 : *Photogénie*, Paris, éd. De Brunoff. Réédité par Cinémathèque française, 1985. Un portrait de Louis Delluc par B. Becan, sur la couverture, et des clichés d'acteurs h.-t.

1921 : *Monsieur de Berlin* (roman), Paris, éd. Fasquelle. Écrit en 1916 ou 1917. Réédité en 2011 et 2015 par Nabu Press et FB éditions.

1921 : *Charlot*, Paris, éd. De Brunoff. Réédité par Éditions d'aujourd'hui, Paris, 1975 et Cinémathèque française, Paris, 1985. Charlot, dessiné par Petitjean en couverture, et des portraits d'acteurs. Édition en anglais : John Lane, the Bodley Head Ltd, Londres, New-York, 1922.

1921 : *La Jungle du cinéma* (nouvelles inspirées par le cinéma), 1918-1921, Paris, éd. La Sirène. Réédité par Cinémathèque française, Paris, 1985.

1922 : *Les Secrets du confessionnal* (roman), Paris, éd. Le Monde nouveau. Livre écrit en août 1916.

1923 : *L'Homme des bars* (nouvelles), Paris, éd. La Pensée française. Un portrait de Louis Delluc par Vincent sur la couverture. Réédité en 1991 par Le Castor astral, Pantin (préface de Ph. Léotard). Une belle édition tchèque a paru en 1925, sous le titre de *Lidé z Baru*, Aventium, Prague, avec 34 dessins du surréaliste Josef Šíma.

1928 : *Le Dernier sourire de Tête brûlé* (roman), Paris, éd. Le Monde moderne.

1931 : *Le Roman de la manucure* (roman), suivi de *Les Animaux malades de la paix*, Paris, éd. Les Portiques. Dessins du Suédois Bernhard Kahn, dit Bécan.

s.d. 1 : *Textes inédits (poèmes, contes et une vingtaine de pièces de théâtre)*, tapuscrits conservés à la Bibliothèque du Film de la Cinémathèque française.

s.d. 2 : *Eïra Puma*, un roman intitulé ainsi est annoncé comme « à paraître » dans *La Guerre est morte* (1917) et dans *Le Roman de la manucure* (1931).

La villégiature de Léon Bloy sur les bords de l'Isle pendant l'été 1911

par Jean F. DÉNOYER

Le 3 mai 1873, âgé de 27 ans, le Périgourdin Léon Bloy s'installe à Paris. Après un premier séjour parisien de six ans, de juin 1864 à juillet 1870, il avait rejoint Périgueux pour participer à la deuxième phase du conflit de 1870. Démobilisé, il mena une vie étriquée et désenchantée dans « cette ville de franc-maçonnerie et de prostitution » et dût se résoudre à regagner Paris « ville de damnation » mais également « ombilic de l'intellectualité humaine ». Il affirmera plus tard dans *Le Désespéré* qu'il méprisait Paris et cependant « il ne concevait pas habitable aucune autre ville terrestre. C'est que l'indifférence de la multitude est un désert plus sûr que le désert même pour ces cœurs altiers qu'offense la salissante sympathie des médiocres [1] ». Dans « ce cloaque cent fois maudit », la vie de Léon Bloy [2] fut, pendant de très nombreuses années, « un pèlerinage aux enfers » : décès de compagnes et de trois fils, misère matérielle « noire », partagée à partir de 1890 par son épouse Jeanne Molbech, déménagements fréquents, perpétuelle recherche de revues, d'éditeurs ou de mécènes susceptibles de publier ses écrits, nombreuses ruptures avec ses confrères et amis, dont son cousin Émile Goudeau [3] qui l'avait introduit en

1. Bloy, 1963-1975, t. III, p. 157.
2. Bollery, 1947-1954.
3. Émile Goudeau (1849 Périgueux - 1906 Paris), cousin germain de L. Bloy par sa mère. Cf. Goudeau, 2000 ; Wagneur, 1998 ; Fontana, 1994.

1882 dans le cabaret et le journal du *Chat Noir*. Ce n'est qu'à partir des années 1900 que la situation de Bloy s'améliore grâce aux secours d'amis fidèles : René Martineau à partir de mars 1901, Jacques et Raïssa Maritain à partir de juin 1905, et surtout d'ingénieurs des Mines et de leurs familles, Pierre Termier en janvier 1906, Philippe Raoux en avril 1907, Gabriel Chanove, Louis Quarré… Bloy a noté dans son journal, au 19 août 1910, « l'effet incompréhensible de ses livres sur des gens de toute culture et de tout milieu qui lui procurent spontanément les ressources nécessaires [4] ». Par ailleurs, Bloy a rencontré en mai 1896 Alfred Vallette qui deviendra son dévoué éditeur principal au *Mercure de France* et dont l'épouse, la Périgordine Rachilde – « pauvre chambrière du démon de la luxure » d'après Bloy [5] – soutiendra sans faille son compatriote dans la presse et dans la revue du *Mercure*.

Aussi Bloy peut-il enfin se consacrer un peu plus sereinement à son œuvre et profiter, le cas échéant, de quelques villégiatures offertes par des admirateurs. Ainsi, le 3 novembre 1909, Bloy indique dans son journal que « deux âmes exquises sont venues à moi… qui sont parmi ce que j'ai trouvé de meilleur en ce monde ». Il s'agit de Juliette Lagarrigue-Vignes, directrice d'une maison de couture parisienne qu'elle transporte à Cannes en hiver, et de son époux le Dr Georges Vignes. Ils avaient découvert Bloy en 1905 en lisant *Le Désespéré* et avaient décidé de le secourir, « projet inspiré dès le premier moment par l'admiration et la pitié [6] ». Ce couple était propriétaire du domaine de Taillepetit à Annesse-et-Beaulieu, douze kilomètres à l'ouest de Périgueux. Fin août 1910, Bloy y alla seul passer quelques jours. Le 27 août 1910, il écrit à son amie Jeanne Termier [7] :

> « Mes amis, excellentes gens, incroyablement passionnés pour moi, ont voulu m'avoir chez eux une semaine… Cet endroit du Périgord est un pays de rêve, tel qu'il n'en existe plus que dans les vieux contes. Je ne finirais pas d'en parler »

Il ajoute [8] :

> « À l'heure où je vous écris, dans le voisinage de quelques arbres centenaires, infiniment loin des automobiles et même des aéroplanes, j'ai l'âme ravie d'entendre ma chère Isle, la douce rivière de mon enfance, qu'un barrage de moulin fait mugir affectueusement tout près d'ici. Me voilà très rêveur

4. Dans le journal dit « inédit », en cours de publication depuis 1996 aux éditions L'Âge d'Homme à Lausanne, Bloy note chaque jour l'argent reçu et établit une récapitulation mensuelle. Cf. pour la période 1908-1911 le t. IV édité en 2013.
5 Arveiller et Glaudes, 1988, p. 335, lettre à Édouard Bernaert du 7 juin 1899. Marie Marguerite Eymery dite Rachilde (1860 Château-L'Évêque - 1953 Paris) a consacré un beau portrait à Léon Bloy dans *Portraits d'hommes* (Rachilde, 1930). Bloy y est décrit comme brute sublime, saint énergumène, socialiste du temps de saint Bernard, aumônier des croisades…
6. Bloy, 1999, 3 novembre 1909.
7. Bloy, 1927, p. 281.
8. Seul ce paragraphe est repris dans le journal (Bloy, 1999).

> comme autrefois, il y a quarante ans, lorsque j'ignorais encore tant de belles choses modernes qui ont fait de moi le "Vieux" que vous honorez de votre affection ».

Le Dr Vignes fit part à Bloy de son projet de l'accueillir avec sa famille tout l'été 1911 « dans son voisinage ». Ce projet se réalisera. Bloy, sa femme et ses deux filles, Véronique, 20 ans, et Madeleine, 14 ans, séjournèrent à Annesse du 4 juillet au 11 octobre 1911 [9], dans un pavillon situé au bord de la rivière, à dix minutes du bourg, « village rudimentaire habité par cent cinquante ou deux cents êtres humains d'une rusticité incontestable ». Ils passèrent la presque totalité de leur séjour dans ce lieu et les environs immédiats. Bloy « n'ayant pas le courage ni le temps de pénétrer dans la ville où je suis né, il y a si longtemps, mais qui ne peut plus me donner que de l'amertume et dont le faubourg voisin de la gare me comble de dégoût [10] ». Déjà, en 1887, dans *Le Désespéré*, il avait déclaré sa détestation de ce quartier qui s'était développé autour de la gare construite en 1862 [11] :

> « Les chemins de fer se construisaient alors partout avec fureur. Périgueux était précisément le foyer d'irradiation de ce réseau de lignes que la spéculation jeta comme un filet sur le centre de la France et qui s'appela, pour cette raison, le Grand Central d'Orléans.
>
> L'araignée industrielle, aujourd'hui repue et même crevée, avait fixé là son laboratoire et pompait les sucs financiers de beaucoup de provinces, naguère tranquilles, qu'elle avait promis d'enrichir. La frénésie californienne, la prostitution et le jobardisme civilisateur battaient leur plein. La vieille petite cité romaine, envahie par plusieurs armées d'ingénieurs poussiéreux et de limousins prolifiques, s'était accrue du double en quelques années et menaçait tout à l'heure de son inondante obésité les montagnes à hauteur d'appui qui l'avait contenue pendant vingt siècles… »

Nous verrons toutefois qu'en fin de séjour Bloy effectuera une visite rapide aux lieux de sa naissance.

Bloy en villégiature conserve les rituels de sa vie parisienne : messe quotidienne, « apéritif » en fin d'après-midi, lectures, correspondances, rédaction de son journal et d'une nouvelle œuvre.

Bloy assiste chaque jour à la messe à l'église Saint-Blaise [12] :

---

9. Bloy a rendu compte de ce séjour dans *Le Pèlerin de l'Absolu*, 6e volume du journal publié en juillet 1914 (Bloy, 1999, t. II, p. 231-248). Les noms des personnes et des lieux ont été changés. Ampelosse = Dr Vignes ; la couturière = Mme Vignes ; Saint-Expédit = Annesse ; Pielevé = Taillepetit. Dans sa biographie, Bollery a évoqué très brièvement ce séjour (Bollery 1947-1954, t. III, p. 381). Des développements plus importants figurent dans Rocal, 1932 (G. Rocal a rencontré les Vignes).
10. Bloy, 1999, 8 juillet 1911.
11. Bloy, 1963-1975, t. III, p. 53. Sur l'arrivée du chemin de fer à Périgueux, Collectif, 2011, p. 226-230.
12. Dans une lettre à Termier, du 18 octobre 1911, Bloy note que « ce grand personnage me suit et me conduit partout » (Bloy, 1927, p. 165). Le 26 juin 1910, en villégiature à Cayeux, il avait découvert dans l'église une statue de ce saint, « l'un des quinze martyrs apotropéens... Saint Blaise a voulu ma présence ici… » (Bloy, 1999, 26 juin 1910). Voir également Bloy, 1999, 7 août 1911.

> « Aux trois quarts détruite et privée de tout décor qu'elle put avoir au XIVe ou XVe siècle, longtemps avant les mutilations et profanations huguenotes, quand elle était, comme tant d'autres ruines actuelles, une église abbatiale où priaient des peuples chrétiens qui ne se souviennent plus aujourd'hui d'aucune prière [13] ».

Cette église est déserte en semaine ; parfois s'y réfugient « un crapaud venu chercher un peu de fraîcheur et une cigale égarée loin du soleil ». Les dimanches, les rares fidèles sont peu attentifs. Ainsi, le 16 juillet :

> « [Les Bloy sont] incommodés par d'ignobles jeunes filles d'un château voisin qui ne cessent de rire et de grimacer, ayant apporté un journal de caricatures qu'elles lisent pendant la messe. Qu'est-ce que ces petites salopes viennent faire à l'Église ? [14] ».

Le 3 août, un matin de première communion, il note que participent à la fête « trois enfants seulement. Je me sens très ému en priant pour ces pauvres petits à qui sera refusée, sauf miracle, toute vie surnaturelle consécutive à ce sacrement, dans leur milieu bestial de paysans païens et hypocrites [15] ». Notons ici qu'à l'instar de ses consœurs périgordines, G. de Peyrebrune et Rachilde, Bloy affiche dans son œuvre son mépris des autochtones [16]. Le curé d'Annesse est Élie Paviot [17], ancien ouvrier papetier chez Jardel, à Couze, « un des prêtres les plus simples et les plus doux que j'aie rencontrés. Finesse de l'esprit et humilité du cœur, combinaison presque introuvable… Je lui fais lire tous mes livres que je lui ai donnés et il passe la moitié de son temps à cette lecture… », écrira-t-il le 18 octobre à Termier [18]. Le curé participe volontiers à des repas « largement arrosés » et à de joyeuses libations [19]. Ces réunions sont parfois perturbées par l'arrivée de l'abbé Martial Seguy [20], curé de Léguillac-de-l'Auche, « ecclésiastique bellâtre et sot… ministre sans aucun zèle et probable espion… pasteur gyrovague et pique-assiette, fort empressé de plaire aux dames des chefs-lieux de cantons circonvoisins [21] ».

Autre rituel respecté : celui de « l'apéritif ». Le 31 juillet 1911, il écrit à son ami Alfred Pouthier [22] qu'il y a dans le village « un tout petit endroit où des

---

13. Bloy, 1999, 5 juillet 1911.
14. Bloy, 1999, 16 juillet 1911.
15. Bloy, 1999, 3 août 1911.
16. Descamps et Sanchez, 2005.
17. Bouet, 2010, n° 2205. É. Paviot (1874-1913), curé d'Annesse depuis le 10 janvier 1902, est mort subitement d'une crise hépatique le 6 juillet 1913, laissant Bloy très affecté.
18. Bloy, 1927, p. 165.
19. Rocal, 1932, p. 85.
20. Bouet, 2010, n° 2570. M. Seguy (1880-1955), curé de Léguillac du 1er juillet 1910 à 1919. Rocal estime que « ce fut un pauvre cerveau qui sombra dans la folie » (Rocal 1932, p. 84). Le 11 juillet 1913, Bloy l'accusera d'avoir une part déterminante de responsabilité dans le décès de Paviot : « Parasite même du cercueil, le frétillant curé de Léguillac sera consolé sans doute par ses Philothées » (Bloy, 1999, t. II, p. 247).
21. Bloy, 1999, 17 septembre 1911.
22. Bollery, 1947-1954, t. III, p. 381.

autochtones primitifs et roublards me considèrent. J'y vais quelquefois seul, sans illusion… ». Il s'agit de l'établissement du cabaretier-buraliste Lacoste, compagnon de combat en 1870. L'auteur des « contes militaires » de *Sueur de sang* [23] n'a pu s'empêcher d'évoquer avec lui certaines figures de francs-tireurs révoltés par le « spectacle de la patrie mangée vive [24] ».

Bien entendu, pendant son séjour, Bloy n'arrête pas de lire et d'écrire. Il lit les ouvrages et les journaux envoyés par ses amis et répond à leurs lettres. Il en fait état dans son journal qu'il tient depuis 1892 et dont il publie des extraits plus ou moins remaniés à partir de 1898 : *Le mendiant ingrat*. En mai 1911, a paru le cinquième volume du journal, *Le Vieux de la montagne*.

Répondant le 25 juillet à des lettres de son ami Jean de La Laurencie [25], il a l'ahurissement et la douleur d'apprendre qu'il n'est pas exempt d'antisémitisme :

> « J'avais pourtant orné votre bibliothèque d'un bel exemplaire du *Salut par les Juifs* [26]. Qu'en avez vous fait ? […] Les Juifs sont toujours le Peuple de Dieu et tout leur est promis […] Sachez que je mange, chaque matin, un Juif qui se nomme Jésus-Christ, que je passe une partie de ma vie aux pieds d'une Juive au Cœur transpercé dont je me suis fait l'esclave… [27] ».

Le 18 août, il dédicace *Le Salut par les Juifs* à une jeune fille :

> « Voici celui de mes livres que je préfère et qui m'a le plus coûté. Il n'a que 160 pages mais dites-vous que chacune d'elles est peut-être une goutte du Sang de Jésus au Jardin de son Agonie et priez quelquefois pour le pauvre homme qui les a recueillies à genoux et en pleurant [28] ».

Il convient de noter que les pages énigmatiques du *Salut par les Juifs* ont perturbé certains catholiques judéophobes de l'entourage de Bloy qui n'ont retenu que les pages du début de l'essai qui exaspèrent jusqu'à l'intolérable « les exécrations du monde » contre les Juifs [29]. À un correspondant qui l'avait lu avec « les lunettes de M. Drumont [30] », il avait indiqué le 23 juin qu'il

---

23. Bloy, 1963-1975, t. VI. Cet ouvrage de 1893 fut réédité en 1913.
24. Dénoyer, 2016.
25 J. de La Laurencie (1863-1942), gendre de Vincent d'Indy, secrétaire de la *Schola Cantorum*.
26. Bloy, 1963-1975, t. IX, septembre 1892. Réédité légèrement modifié en janvier 1906 par J. Maritain ; édition dédiée à sa filleule juive convertie, Raïssa Maritain, qui a consacré de belles pages à cet ouvrage (Maritain, 1945). La question juive est également abordée dans *Le Sang du pauvre* (novembre 1909) aux chap. XVII et XVIII qui sont parmi « les choses dont je suis le plus fier » (Bloy, 1999, 23 juin 1911).
27. Bloy, 1999, 25 juillet 1911.
28. Bloy, 1999, 18 août 1911.
29. L'œuvre de Bloy contient d'ailleurs quelques portraits d'une judéophobie hyperbolique comme celui de Judas Nathan dans *Le Désespéré* (Bloy, 1963-1975, t. III, p. 164) ou du graveur Klatz dans *La Femme pauvre* (Bloy, 1963-1975, t. VII, p. 133). En ce qui concerne le premier portrait insupportable, Bloy indique dans *Le Salut par les Juifs* qu'il ne voit pas « le moyen de changer un quart de ligne à cette page gracieuse » (Bloy, 1963-1975, t. IX, p. 25).
30. Drumont avait publié en 1886 *La France juive*, best-seller de 1 200 pages (Drumont, 1886).

utilisait la méthode d'argumentation de saint Thomas d'Aquin, qui « consiste à épuiser l'objection de l'adversaire en le laissant parler tant qu'il peut ».

À partir du 31 juillet, il va commenter au jour le jour, avec beaucoup d'ironie, un roman de Paul Bourget, *La grande sœur*, publié en feuilleton dans *Paris-Journal*. Bloy avait brossé un portrait-charge de son ami de 1876 dans *Le Désespéré*, à travers le personnage d'Alexis Dulaurier et il l'avait pris pour cible dans ses pamphlets : *Les dernières colonnes de l'Église* [31] et *Belluaires et porchers* [32]. En réalité, Bloy est fasciné par « l'eucharistique succès de cet évangéliste du Rien », de « ce greluchon de l'impénitente Sottise », de « ce romancier sans muscles ni cartilages ».

Du 7 au 28 août, Bloy rédige les quarante pages de « sa très difficile » *Introduction à la vie de Mélanie*. L'apparition de la Vierge en pleurs à La Salette (Isère) en 1846, année de la naissance de Bloy, à deux petits bergers, Mélanie Calvat et Maximin Giraud, à qui elle annonce l'imminence d'une série de catastrophes, est la matrice théologique de sa vision apocalyptique de l'histoire [33]. En juin 1908, Bloy avait publié *Celle qui pleure* au *Mercure de France* [34], grâce à l'aide financière de P. Termier et à partir de documents remis par l'abbé Émile Combe, curé de Diou (Allier), chez qui Mélanie séjourna en 1900 [35], et par l'abbé Hector Rigaux, curé d'Argœuves (Somme), passionné de Nostradamus, en la compagnie duquel Mélanie vint à La Salette en 1903. Deux ans plus tard, après un quatrième et dernier pèlerinage à La Salette, du 13 au 18 juin 1910, avec son ami P. Raoux, Bloy voulut écrire la biographie « historique » de la voyante. L'abbé Combe ayant refusé, malgré ses suppliques, de lui transmettre de nouveaux documents (9 octobre 1910), il devra se contenter de composer une introduction à *La Vie de Mélanie, bergère de La Salette écrite par elle-même en 1900. Son enfance (1831-1846)* [36]. Le 22 septembre, il apprendra qu'à La Salette on regrette de ne pas avoir un Henri Lasserre [37] pour

31. Bloy, 1903, chap. V.
32. Bloy, 1905, chap. XVI : « L'Eunuque ».
33. Voir Stern, 1988 et Stern, 1991.
34. Bloy, 1963-1975, t. X, p. 111-259.
35. Et qui s'était risqué à une chronologie de l'Apocalypse qu'il nommait « le Grand Coup ».
36. Publié au *Mercure de France* en février 1912. Pour l'introduction : Bloy, 1963-1975, t. X, p. 263-281. Seul compte-rendu enthousiaste dans la presse, celui de la mécréante Rachilde (Rachilde, 1912). « Une surprise merveilleuse, une des belles émotions de ma vie » pour Bloy (Bloy, 1999, 14 et 17 mars et 29 août 1912).
37. Paul-Joseph Henri Lasserre de Monzie (1828 à Carlux - 1900 Coux-et-Bigaroque, château des Bretoux), auteur d'un célèbre *Notre Dame de Lourdes* (1863), avait été présenté à Bloy par Ernest Hello (H. Lasserre lui avait donné, en 1872, une introduction pour son ouvrage *L'Homme*) (Laubarède, 1901). Lasserre procura à Bloy les ressources nécessaires à un premier séjour à la Grande Trappe de Soligny (Orne) du 22 septembre au 2 octobre 1877 mais, en janvier 1878, il lui refusa les moyens d'épouser Anne-Marie Roulé, la jeune prostituée visionnaire avec laquelle il vivait (Bollery, 1947-1954, t. I, p. 314-325 et 351-354 : longues lettres particulièrement obséquieuses de Bloy à Lasserre). Bloy l'exécutera dans *Le Désespéré* : « Commis voyageur dans la piété, Gaudissard du miracle qui place, mieux que pas un, ses petites guirlandes virginales en papier d'Azur… Aussi, la plus incontinente fortune s'est hâtée d'accourir vers cet audacieux accapareur qui débitait la Vierge Marie dans les boutiques et les marchés » (Bloy, 1963-1975, t. III, p. 185). En réalité Bloy ne s'intéresse guère à l'apparition de Lourdes. « Je ne sens pas d'attrait, confesse-t-il, vers une Immaculée Conception couronnée de roses, blanche et bleue, dans les musiques suaves et les

célébrer le sanctuaire. Bloy réagit : « On a fait ce qu'on a pu pour l'avilir mais cet opprobre lui a manqué jusqu'à ce jour, c'est bien vrai [38] ».

Pendant une grande partie de son séjour, jusqu'à la mi-septembre, Bloy se plaint sans cesse de la « la canicule sans pardon qui l'anéantit, le fait inférieur aux plus inertes animaux… J'étais venu plein de projets sublimes et me voilà presque infirme, incapable de jouir de cette magnifique nature au milieu de laquelle je semble vivre », écrit-il à son ami Philippe Raoux [39].

Le 27 juillet, il trouve assez de force pour excursionner dans la grande île de la rivière :

> « Il me semble que je m'en souviendrai toujours, de même qu'on se souvient de ces images puériles et merveilleuses qu'on admirait dans l'enfance et qui semblent plus réelles que tout ce qui peut être vu au cours de la vie.
>
> Illusion d'une forêt enchantée. Ombre et silence sous des chênes druidiques dont quelques uns sont plusieurs fois centenaires. On veut, paraît-il, les abattre par spéculation ignoble et c'est de quoi pleurer. Je souffre de ne pouvoir sauver cette solitude sublime où pourraient être construits un ermitage et une chapelle. Nous revenons avec cette pensée triste et saturés d'admiration [40] ».

Le 14 septembre, il constate avec tristesse « la destruction d'une avenue d'arbres magnifiques dont la vue nous enchantait. Nous les voyons couchés sur le sol, abattus par la volonté d'un ignoble propriétaire. Il est au pouvoir d'un goujat de détruire les plus belles œuvres de Dieu [41] ».

Si Bloy est incommodé par la chaleur atroce et les mouches qui le tourmentent sans relâche [42], il est surtout perturbé par le comportement de ses hôtes. En acceptant cette villégiature périgordine, il avait surtout « espéré agir utilement sur l'âme de ces personnes dénuées de vie religieuse [43] ». Dès le 22 juillet, « il commence à désespérer de son ascendant sur Vignes et sur sa femme, plus obstinée que lui, me semble-t-il. Nulle hostilité visible, mais une si parfaite ignorance et un désir si évident de continuer à croupir ! [44] ». Le 3 août, il constate :

---

parfums. Je suis trop souillé, trop loin de l'innocence, trop voisin des boucs, trop besoigneux de pardon (Bloy, 1963-1975, t. X, « Celle qui pleure », p. 172). Le 22 octobre 1889, il avait indiqué à sa fiancée danoise : « Je suis aussi développé du côté des sens que du côté de l'esprit. Inutile d'insister, n'est-ce-pas ? Vous avez compris ». Le 21 novembre 1889, il s'était décrit : « un fils du brûlant Midi, saturé de vie sensuelle, avide de joies extérieures, plein de rêves d'or, à moitié fou, dit-on, et par surcroît gâté, piétiné, ravagé par une vie effroyable à laquelle se sont mêlées des passions d'enfer » (Bloy et Molbech, 2010, p. 107 et 155).

38. Bloy, 1999, 22 septembre 1911.
39. Bloy, 1937, p. 114.
40. Bloy, 1999, 27 juillet 1911.
41. Bloy, 1999, 13 septembre 1911.
42. Bloy, 1999, 13 septembre 1911.
43. Bloy, 1999, 4 juillet 1911.
44. Bloy, 1999, 22 juillet 1911.

> « Nous devenons peu à peu inexistants et, dans le pays, on commence à voir en nous des amis pauvres hébergés […] Pas une seule fois nous n'avons été invités à partager un repas. Nous pourrions mourir de faim à la distance d'un jet de pierre. C'est inouï en Périgord, où il y a encore des traditions d'hospitalité. Je n'y comprends rien. Quant aux espérances que nous avions pu concevoir pour les âmes de ces pauvres gens, il faut décidément y renoncer. Mais alors que sommes-nous venus faire ici ? [45] ».

Le 31 août, il rend visite à son hôte qu'il trouve « morne et accablé » :

> « Impossible de secourir ce malheureux qui refuse toute consolation religieuse et qui n'a près de lui que des inférieurs préférés à nous [46]. J'ai pensé souvent que la neurasthénie que l'on rencontre partout maintenant et qui a tellement le caractère d'une illusion diabolique, devrait être traitée par l'exorcisme. Abolition de la volonté, impulsion fréquente vers le suicide, comment ne pas reconnaître l'Ennemi à de tels signes et aussi comment ne pas voir que ce mal, si parfaitement inconnu avant *1864*, s'est propagé depuis l'institution démoniaque du *divorce* ? [47] ».

Le 4 septembre, « vainement, il lui conseille d'aller trouver Pie X qui le guérirait peut-être » ! Ces propos de Bloy sont d'autant plus étranges que son journal est la chronique de ses crises de mélancolie « dont il sent la présence redoutable », de sa longue marche dans les ténèbres, de ses jours de « captivité et d'exil », des fantômes douloureux qui l'environnent jour et nuit, de ses tentations mortelles [48].

Quoi qu'il en soit Bloy, « consterné et effrayé », constate le 14 septembre son échec de « convertisseur ». Heureusement, le 2 septembre, des nouveaux convertis depuis le 24 février, Pierre Matthias [49] et Christine Van der Meer de Walcheren et leur fils Pierre-Léon, sont venus lui tenir compagnie. Bloy avait écrit à Termier le 28 août : « C'est ma plus récente récolte. Je n'ai jamais rencontré d'âmes plus merveilleuses et c'est une joie pour nous qu'il nous est impossible de dire. Des êtres en qui Dieu se complaît et qui pourraient très bien ressusciter des morts [50] ». Le 30 septembre, il confirme que « le mois de septembre a été rendu très doux par la présence de ces chers filleuls. Je n'ai jamais rencontré rien de plus exquis de plus consolant que ces compagnons de notre solitude en ce pays barbare… [51] ».

---

45. Bloy, 1999, 3 août 1911.
46. M. et M^me^ Henry, des amis de Paris invités au « Château », que Bloy juge très méchamment dans son journal inédit.
47. Bloy, 1999, 31 août 1911.
48. Bloy écrit à sa fiancée le 21 novembre 1889 : « Malheureuse fille, tu épouseras un homme bien triste… Je suis triste naturellement, comme on est petit, comme on est blond. Je suis né triste, profondément triste, horriblement triste… Si tu deviens ma femme, c'est un malade qu'il te faudra soigner » (Bloy et Molbech, 2010, p. 135-136). Le délire mélancolique imprègne toute la correspondance de Bloy avec ses proches (Bloy, Montchal, L'Huillier, 2012).
49. Van der Meer de Walcheren, 1917.
50. Bloy, 1927, p. 162.
51. Bloy, 1927, p. 163.

Début octobre, en leur compagnie, il effectue des excursions à Saint-Astier, « étrange petite ville balzacienne où des vestiges d'un passé lointain sont rencontrés par nous à chaque pas [52] », et dans les environs d'Annesse, « d'où l'on voit l'admirable vallée de l'Isle, rivière autrefois chrétienne qui se déroule maintenant, comme un scolopendre venimeux, dans cette campagne de Jésus-Christ que le blasphème et l'avarice ont empoisonnée [53] ».

Le 7 octobre enfin, ils vont passer la journée dans la ville natale de Bloy.

> « Périgueux. Il ne fait pas bon revoir, à soixante-quatre ans, les choses qu'on aima ou qu'on admira dans l'enfance. Sans doute, il y a Saint-Front, la fameuse cathédrale romano-byzantine vénérée par les archéologues du monde entier, dont la beauté colossale étonne mes compagnons et moi-même. Mais ce n'est pas la cathédrale aux vieilles pierres d'autrefois, ma cathédrale, et la restauration quelque pieuse et attentive qu'elle ait été, en a fait une chose nouvelle qui déconcerte mes souvenirs [54] ».

Cette « chose nouvelle » était le résultat d'un demi-siècle de reconstruction par les architectes Paul Abadie (pendant une trentaine d'années), Louis-Clémentin Bruyerre et Paul Boeswillwald [55]. Bloy observe justement : « Cependant, elle me force de penser à la basilique de Montmartre [56] qui n'est qu'une complication fâcheuse du même type et que le rapprochement écrase [57] ». Il a un douloureux serrement de cœur en apercevant de loin, sur la colline de Promsault-Les Cébrades [58], « le petit domaine paternel, aliéné depuis longtemps, qui fut le lieu de ma naissance et de mes premières années ». La maison natale de Bloy, dite « le Fenestreau », a été, en fait, démolie en 1875 par son père Jean-Baptiste, qui a bâti le logis actuel, avec une partie des matériaux de l'ancien, pour faciliter les déplacements de son épouse et de sa sœur, la « tante Eugénie », invalides [59] :

> « Le paysage même a changé. Plus un de mes chers arbres que je connaissais tous, que j'appelais par leur nom amoureusement, chacun d'eux ayant été pour quelque chose dans les premières empreintes de mon âme. Un pâturage stupide les a remplacés.

---

52. Bloy, 1999, 2 octobre 1911.
53. Bloy, 1999, 6 octobre 1911.
54. Bloy, 1999, 7 octobre 1911.
55. Laroche, 1999, p. 267-280.
56 P. Abadie remporta le premier prix du concours organisé en 1874 pour l'édification de cette église dont il dirigea le début de la construction et dont il ne vit pas l'achèvement. Il décéda le 2 août 1884.
57. Bloy, 1999, 7 octobre 1911.
58. Le faubourg Saint-Georges à Périgueux, route de Bergerac, où était située cette propriété rurale, acquise en 1845 et vendue en 1882, a été rattaché définitivement à la commune de Notre-Dame-de-Sanilhac dans le dernier quart du XIXe siècle après le règlement de nombreux conflits de limites entre les deux communes.
59. J.-B. Bloy a également démoli et reconstruit en 1871-1872 la maison dont il était propriétaire en indivis avec sa sœur, rue Séguier à Périgueux (Rocal, 1932, p.154-159).

> Ainsi de tout le reste. J'ai voulu revoir la léproserie, bâtisse vénérable du XII[e] siècle qui me fit tant rêver. Cet habitacle plein de mystère, au pied d'un énorme rocher et séparé par la rivière de tous les humains de la plaine, était, il y a cinquante ans, la demeure isolée d'un vieux pêcheur que je vois encore et qu'on appelait romantiquement Jean-le-Gabarier. Aujourd'hui c'est un chalet tyrolien ou alsacien avoisiné par des villas ridicules [60] ».

La commanderie de Charroux, appelée à tort la Maladrerie, en rive gauche de l'Isle, au pied du massif d'Ecornebœuf, avait, en effet, été restaurée, en 1907, par l'hôtelier et préhistorien Louis Didon [61] :

> « La nuit des embellissements modernes est tombée sur toutes les choses lumineuses. La rivière elle-même est embellie. Tout ce que j'ai vu si grand et si fier, quand j'avais quinze ans, est devenu cette morne élégance bourgeoise qui procure le désespoir [62] ».

Depuis la mise en service d'un nouveau bac à Campniac en septembre 1873, de nombreux promeneurs venant de la rive droite fréquentaient les lieux. Paul Nizan, dans son roman *Antoine Bloyé* (1933), indique que pendant le « beau » mois de juillet 1914 des barques descendaient la rivière jusqu'au bac de Campniac et « des jeunes filles rafraîchissaient leurs mains moites au fil de l'eau ». La visite décevante se poursuit :

> « La Tour de Vésone et les Arènes, ruines puissantes attestant la splendeur antique de la cité romaine que fut Périgueux, il y a deux mille ans, ornent maintenant des squares municipaux d'une coquetterie infernale !… Ma chère Tour, située autrefois au milieu des champs, à l'ombre énorme de laquelle s'abritaient les bœufs quand ils arrivaient au bout du sillon, et dont les pierres indestructibles faisaient la joie des ânes paissants qui venaient y gratter leur dos… ma pauvre vieille tour encagée dans une grille et surveillée par un gardien qui vend des cartes postales ! … Nous fuyons avec rapidité [63] ».

Le 11 octobre, retour à Bourg-la-Reine. À l'heure des adieux au cher curé Paviot, on sanglote et on lui conseille de s'adresser à saint Blaise [64]. Une froide politesse préside à la dernière entrevue avec les Vignes. Mais très vite une crise éclate. Le 19 octobre, Vignes écrit à Bloy « une lettre foudroyante », l'accusant de « manquer de franchise, d'amitié et d'esprit pacifique ». Une cousine, quincaillère à Saint-Astier, lui avait en effet rapporté que M[me] Bloy lui avait fait part « en secret » de son étonnement de ne pas avoir été invitée dans

---

60. Bloy, 1999, 7 octobre 1911.
61. Delluc, 2006. Cet édifice est situé sur la commune de Coulounieix-Chamiers.
62. Bloy, 1999, 7 octobre 1911.
63. Bloy, 1999, 7 octobre 1911. Le jardin entourant la tour a été tracé en 1895-1896.
64. 15 octobre (Bloy, 1927, p. 166).

l'intimité familiale des Vignes [65]. Bloy, « ayant la certitude absolue de n'avoir encouru aucun reproche », évoque « cette petite catastrophe extraordinaire » dans son journal [66] et dans sa correspondance d'une manière très blessante pour les Vignes [67]. Le docteur lui fit part de son indignation :

> « Après l'émotion, la révolte et le mépris, nous avons constaté "la couturière et moi" qu'un sentiment était mort en nous, "la charité", et que c'était vous, Léon Bloy, qui l'aviez tué. J'ai donc tenu absolument à ce que vous sachiez que deux êtres, dont au moins un homme, ont eu peut-être le meilleur de leur âme desséché au souffle infernal de votre esprit passionné. Désormais nous ne pourrons ni donner, ni croire [68] ».

Dans le post-scriptum d'une lettre à Pierre Termier du 17 novembre 1911, Bloy indique : « Une lettre du Périgord m'apprend que Dieu regarde dans mon âme et qu'IL n'y aperçoit rien de propre. C'est vrai [69] ».

Bloy ne devait jamais revoir ni Périgueux ni le Périgord.

J. F. D.

Bibliographie

Arveiller M. et Glaudes P., 1988. *Léon Bloy*, Paris, éd. de L'Herne.

Bloy L., 1903. *Les dernières colonnes de l'Église*, Paris, éd. Mercure de France.

Bloy L., 1905. *Belluaires et porchers*, Paris, éd. Stock.

Bloy L., 1927. *Lettres à Pierre Termier (1906-1917), suivies de lettres à Jeanne Termier (Madame Jean Boussac) et à son mari*, Paris, éd. Stock.

Bloy L., 1937. *Lettres à Philippe Raoux*, introduction et notes de Pierre Humbert, Paris, éd. Desclée de Brouwer.

Bloy L., 1963-1975. *Œuvres*, édition établie par J. Bollery et J. Petit, Paris, éd. Mercure de France, 15 volumes.

Bloy L., 1996. *Journal inédit, I. 1892-1895*, édition établie par M. Malicet et M. Tichy, Lausanne, éd. L'Âge d'Homme.

Bloy L., 1999. *Journal*, édition établie par P. Glaudes, Paris, éd. R. Laffont, coll. Bouquins, 2 volumes.

Bloy L., 2000. *Journal inédit, II. 1896-1902*, édition établie par M. Malicet et M. Tichy, Lausanne, éd. L'Âge d'Homme.

Bloy L., 2007. *Journal inédit, III. 1903-1907*, édition établie par M. Malicet, M. Tichy et J. Royer, Lausanne, éd. L'Âge d'Homme.

---

65. Dans *Le Pèlerin de l'Absolu,* Bloy, rendant compte de sa visite à Saint-Astier (Pignoufs-sur-l'Isle), a ajouté : « L'industrie principale de ce chef-lieu paraît être l'exportation des imbéciles ».
66. Bloy, 1999, 19, 22 et 27 octobre et 8 novembre.
67. Bloy, 1937, 11 novembre 1911, p. 121-123.
68. Lettre non publiée dans le journal. Rocal, 1932, p. 100-104.
69. Bloy, 1927, p. 167.

Bloy L., 2013. *Journal inédit, IV. 1908-1911*, édition établie par M. Malicet et J. Royer, Lausanne, éd. L'Âge d'Homme.
Bloy L. et Molbech J., 2010. *Correspondance (1889-1890)*, Paris, éd. Classiques Garnier.
Bloy L., Montchal L., L'Huillier H., 2012. *Correspondance 1884-1906*, Paris, éd. Classiques Garnier.
Bollery J., 1947-1954. *Léon Bloy, Essai de biographie*, Paris, éd. Albin Michel, 3 vol.
Bouet R., 2010. *Dictionnaire biographique du clergé concordataire du Périgord*, t. II, Coulounieix-Chamiers, impr. Fanlac.
Collectif, 2011. *Histoire de Périgueux*, Périgueux, éd. Fanlac.
Delluc B. et G., 2006. « Louis Didon (1866-1927), préhistorien, archéologue et maître d'hôtel », *BSHAP*, t. CXXXIII, p. 97-122.
Dénoyer J.-F., 2016. « Guerre et apocalypse dans l'œuvre de Léon Bloy », *Bulletin du Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, n° 117, 2e tr.
Descamps D. et Sanchez N., 2005. « Le Périgourdin, bête noire de G. de Peyrebrune et de Rachilde », *Mémoire de la Dordogne*, n° 17, p. 3-5.
Drumont E., 1886. *La France juive*, Paris, éd. Flammarion, 2 vol.
Fontana M., 1994. « Léon Bloy et le Chat noir », *La Revue des lettres modernes, Léon Bloy 2 : Le rire de Léon Bloy,* textes réunis et présentés par J. Royer et B. Sarrazin, p. 35-47.
Goudeau É., 2000. *Dix ans de bohème*, éd. Champ Vallon, avec notes et documents par M. Golfier et J.-D. Wagneur.
Laroche C., 1999. « Saint-Front de Périgueux : la restauration du XIXe siècle », dans *Congrès archéologique de France, 156e session, 1998, Périgord*, Paris, éd. Société française d'archéologie.
Laubarède E., 1901. *Henri Lasserre, l'homme, l'écrivain, l'œuvre*, Paris, éd. A. Savaète.
Maritain R., 1945. *Les grandes amitiés*, Paris, éd. Desclée de Brouwer.
Rachilde, 1912. « L'École du silence », *Paris-Journal,* 17 mars 1912.
Rachilde, 1930. « Léon Bloy. L'ange exterminateur », dans *Portraits d'hommes*, Paris, éd. Mercure de France, p. 159-173.
Rocal G., 1932. *Léon Bloy et le Périgord*, Paris, Librairie Floury.
Stern J., 1988. « La Salette vue par Léon Bloy », dans *Léon Bloy*, Cahier de l'Herne, p. 161-170.
Stern J., 1991. « Le sens de l'apparition de La Salette », *Bulletin de la Société des Études bloyennes*, nos 10-11, p. 69-89.
Van der Meer de Walcheren P. M, 1917. *Journal d'un converti*, Paris, éd. G. Crès, introduction par L. Bloy.
Wagneur J.-D., 1998. « Émile Goudeau, écrivain surnuméraire », dans *Les à-côtés du siècle, Premier Colloque des Invalides, 7 novembre 1997*, Montréal / Tusson, éd. Paragraphes / Lérot, p. 145-152.

Un poème de Catherine Pozzi

par Jean-René DUJARRIC DE LA RIVIERE (†) *

L'histoire de la poésie française comporte des fulgurances. L'œuvre poétique de Catherine Pozzi (1882-1934), et particulièrement le poème intitulé « Ave », est de cet ordre. Il suffit à Thierry Maulnier d'en citer un seul vers « Feu sans foyer dont j'ai fait tout mon jour », à la fin de son *Introduction à la poésie française*, en 1939, pour que le nom de Catherine Pozzi s'impose à nous. C'est ce poème, le seul publié de son vivant, et dont elle a écrit : « Je sais qu'*Ave* est l'extrême beauté que, moi, je puisse atteindre », que nous nous proposons de présenter ici.

Catherine Pozzi, née en 1882 à Paris, est issue, côté paternel, d'une famille protestante qui a fui l'Italie pour, après diverses étapes, se fixer à La Graulet, commune de Cours-de-Pile, près de Bergerac (fig. 1). Sa mère est lyonnaise, elle aimera plus tard se rattacher à une autre poétesse, Louise Labbé : « Louise aussi de Lyon et d'Italie ». Son père, Samuel Pozzi (1846-1918) [1], fut un obstétricien renommé, poursuivant en même temps une carrière politique et des activités littéraires, recevant à Paris place Vendôme, au sommet de sa réussite, le tout Paris de la médecine, de la politique et des arts. Loin d'un père tout occupé au dehors et d'une mère effacée, la première sensation de Catherine Pozzi est l'isolement et l'incompréhension : elle prend l'habitude de se confier à un Journal auquel elle s'adresse en ces termes : « toi que Dieu seul

---

* M. Dujarric de La Rivière est décédé quelques semaines avant notre congrès, le 11 juillet 2016. Son texte a été lu par son ami M. Jean-Pierre Boissavit, qui a bien voulu ajouter des notes de bas de page à la présente édition.

1. Surnommé le « Docteur Dieu » par Sarah Bernhardt, il fut l'inventeur de la pince Pozzi encore utilisée aujourd'hui en gynécologie. Il fut sénateur de la Dordogne de 1898 à 1903.

Fig. 1. Domaine de La Graulet (coll. SHAP, fonds P. Pommarède).

doit connaître », et qu'elle continuera toute sa vie. En même temps s'exerce sur la jeune fille, dont les aspirations à l'indépendance et au savoir sont très en avance sur son temps, la pression familiale et sociale : son éducation doit la préparer au mariage et au rôle d'épouse. Elle se voit « s'épanouir en crétine jeune fille à marier », le lycée est réservé à son frère Jean, le futur ambassadeur, dont elle rédige cependant les dissertations ! C'est cette pression, à n'en pas douter, qui la conduit à épouser, en 1909, Édouard Bourdet (1887-1945) [2], l'homme de théâtre, rencontré dans les salons de la place Vendôme, dont elle aura un fils, Claude Bourdet (1909-1996) [3], et dont elle se séparera en 1918, sans avoir jamais voulu porter son nom.

Elle est de santé fragile. La tuberculose se déclare dès 1912. Un traitement malheureux, par auto-vaccination, diffuse le bacille, qui attaque les os. Elle cherche à soulager ses souffrances par des médicaments, morphine, laudanum, urée, opium, et plus tard scopolamine, auxquels elle demande aussi, à la manière d'Henri Michaux (1899-1984) [4], un stimulant à la création poétique. Sa maigreur est extrême : à la fin de sa vie, elle pèse trente-cinq kilos. Ce corps sans force la condamne à l'impuissance : « Je suis faible et ne puis rien ». « Il n'y a aucune force dans ce corps ». Elle se sent menacée à chaque instant par

2. Parmi ses principaux ouvrages : *Vient de paraître* (1927), *Le sexe faible* (1929) et *Les temps difficiles* (1934).
3. Résistant en Périgord pendant la guerre 1939-1945, Compagnon de la Libération, co-fondateur de *L'Observateur* (aujourd'hui *L'Obs*) en 1950.
4. Poète et peintre belge, naturalisé français en 1955.

la mort. Isolée dans son milieu et sa famille par ses aspirations, elle l'est aussi désormais par la maladie et cherche ardemment « la région où vivre [5] ». Elle fera, écrit-elle, « le choix de l'âme et de l'esprit », jusqu'à l'extrême : « Je savais que je serais capable de mourir pour ce réel étrange qui s'appelait métaphysique, science, poésie... Vérité, Bien ». Elle a « la curiosité profonde des secrets du ciel et de la terre ». Elle s'exprime donc principalement en poésie, mais aussi dans une nouvelle autobiographique *Agnès*, en même temps qu'elle poursuit des études scientifiques, après avoir obtenu le baccalauréat à l'âge de trente-sept ans.

Sortir de la solitude, c'est en même temps pour elle trouver « cet autre moi-même », son « esprit second ». Plus loin : « L'homme qui partagera mon travail, je serai sienne ». Elle croit le trouver en la personne de Paul Valéry (1871-1945) [6], dont elle fait la connaissance à l'hôtel Ritz à Paris en 1920 : « Au milieu de ma vie, j'ai cru pouvoir édifier un amour qui serait toute une lumière ». Entre eux, la séduction intellectuelle est immédiate. Il note dans ses *Cahiers* à la date de 1920 : « quelque chose d'immense, d'illimité, d'incommensurable ». Il trouve en elle un catalyseur, un stimulant de son inventivité, « un oiseau rare », écrit-il. Il voudrait même lui confier la tâche gigantesque, qui ne sera réalisée que bien des années plus tard, de « classer, ordonner, éditer » ses *Cahiers*. En même temps, il sollicite d'elle avec insistance une relation physique à laquelle elle finit par consentir à l'occasion d'un séjour dans la propriété familiale du Bergeracois. Mais elle ne peut arracher son nouvel ami ni au prosaïsme du foyer – Paul Valéry a trois enfants – ni à la vie mondaine : après le labeur matinal quotidien, il est chaque jour l'hôte adulé des salons parisiens et son exigeante amie n'a pas de mots assez durs à l'égard de ces femmes du monde qui, dit-elle, « jeunes étaient des poupées, et aujourd'hui sont des oies ». Elle voudrait « ramener à son essence » celui en qui elle voit, en langage prométhéen, « un témoin du feu divin ». Elle finira par renoncer et la liaison prend fin, à son initiative, en 1928.

L'œuvre littéraire de Catherine Pozzi se compose principalement d'un abondant *Journal*, édité par Claire Paulhan, où nous avons puisé le plus souvent possible pour lui donner la parole, mais aussi, comme nous l'avons dit, d'une nouvelle, *Agnès,* et même d'un traité de la liberté sous le titre sibyllin de *Peau d'âme*, et de poèmes qu'elle espérait voir réunis dans une plaquette. Un seul sera publié de son vivant, dans la NRF en décembre 1929, cinq ans avant sa mort. Ce poème, privilégié par elle-même, figure dans les principales anthologies de la poésie française – citons pour exemple André Gide et

5. Extrait du *Cygne* de Stéphane Mallarmé.
6. Écrivain et poète proche de Stéphane Mallarmé, membre de l'Académie française.

Robert Sabatier – mais c'est dans l'*Anthologie de la poésie mystique* de Jean Mambrino qu'il trouve le plus naturellement sa place, aux côtés de John Donne et des poètes élisabethains. Découvrons-le ici, sachant que l'analyse ne détruit pas le plaisir, elle l'augmente, après un détour, elle le restitue, plus complet. Juxtaposer, provisoirement, au poème un argument en prose et l'oublier ensuite nous permet, précisément de mesurer ce qu'on peut appeler le « travail de poésie ». Commençons par les deux premières strophes :

Ave
Très haut amour, s'il se peut que je meure
Sans avoir su d'où je vous possédais
En quel soleil était votre demeure,
En quel passé votre temps, en quelle heure
Je vous aimais,

Très haut amour qui passez la mémoire,
Feu sans foyer dont j'ai fait tout mon jour,
En quel destin vous traciez mon histoire,
En quel sommeil se voyait votre gloire,
O mon séjour...

« Sans avoir su » : l'auteur envisage la possibilité d'avoir aimé totalement, d'avoir en quelque sorte fait dépendre toute son existence d'un objet qui lui sera toute sa vie demeuré caché, mais qu'elle possède cependant en quelque manière, et qui est son unique bien : cet étrange paradoxe est sa condition. Sans savoir, sans voir : cela est bien l'idée dominante, le leitmotiv de ces deux strophes, qui présentent une unité syntaxique très forte : les compléments du verbe : « sans avoir su », qui sont à chercher encore dans la deuxième strophe, sont autant de questions : « d'où », « en quel soleil » « en quel passé » « en quelle heure » « en quel destin » « en quel sommeil », qui resteront sans réponse. Le mètre utilisé est le décasyllabe (celui du *Cimetière marin* de Paul Valéry), mais la strophe tourne court : une chute brusque : un vers de quatre pieds qui semble tronqué et donne ainsi la sensation presque physique, à la fin des deux premières strophes, de l'échec et de l'incomplétude. Trois des quatre décasyllabes sont astreints à des terminaisons identiques ce qui renforce le sentiment d'un être unifié dans une quête unique. Voyons les trois strophes suivantes :

Quand je serai pour moi-même perdue
Et divisée à l'abîme infini,
Infiniment, quand je serai rompue,
Quand le présent dont je suis revêtue
Aura trahi,

Par l'univers en mille corps brisée,
De mille instants non rassemblés encore,
De cendre aux cieux jusqu'au néant vannée,
Vous referez pour une étrange année
Un seul trésor

Vous referez mon nom et mon image
De mille corps emportés par le jour,
Vive unité sans nom et sans visage,
Cœur de l'esprit, ô centre du mirage
Très haut amour.

Osons un équivalent prosaïque : la mort qui sera dispersion dans le temps et dans l'espace n'apportera pas non plus la vision de l'objet qui aura, tel un aimant, attiré toute sa personne et rempli toute son existence : il restera « sans nom et sans visage », car, plus profond que l'esprit, il est « le cœur de l'esprit », le noyau caché, en quelque sorte, qui rendra l'unité, car il est lui-même unité, qui recomposera ce que la mort aura décomposé. L'auteur, qui aura consenti à la nuit, s'assure dans cette espérance, et la salutation, avec la reprise de l'invocation initiale, se referme sur elle-même.

Si la première lecture nous a donné au premier abord le sentiment d'une réussite toute entière jaillie de l'inspiration, nous avons voulu montrer tout l'art qui est ici mis en œuvre pour en façonner la matière. Ce n'est pas déprécier le poète que de voir en lui un artisan. Sur sa carte d'identité, à la rubrique profession, Paul Valéry avait écrit : « artisan en chambre ». Nous souhaitons que le lecteur, au terme de cette brève étude, retrouve, inaltéré, ce plaisir immédiat que dispense la beauté.

J.-R. D. de La R. (†)[7]

7. Fils du Périgordin René Dujarric de La Rivière (1885-1969), médecin et biologiste pastorien qui contribua à la conception et donna son nom au centre hospitalier de Périgueux. Il fut l'inventeur de l'antidote de l'amanite phalloïde et d'une technique de filtration qui lui a permis d'identifier le virus de la grippe espagnole. Président de l'Académie des sciences. Il eut trois enfants de son mariage avec Marcelle Marianne Friedmann : Jean-René, François et Élisabeth, artiste peintre.

Jules Claretie (1840-1913), une adolescence en Périgord

par Ghislaine FAURIE LAJONIE

Jules Michelet indique que « la famille de monsieur Claretie est originaire de Guyenne. Ses ancêtres étaient périgourdins de Sainte-Alvère et de Limeuil ». Ses parents étant peintres sur porcelaine, ils sont partis travailler à Limoges. Arnaud Arsène Claretie naît dans cette ville le 3 décembre 1840 [1]. Surnommé Jules, il appartient à une famille de notables de Limeuil et de Sainte-Alvère. Il écrit : « limousin de naissance, je suis périgourdin de race ». Il est à la fois journaliste, romancier, administrateur du Théâtre-Français en 1885, président de la Société des gens de lettres et membre de l'Académie française en 1888. Dans la préface de la réédition de *Pierrille*, publiée à Paris en 1890, il écrit qu'« il n'y a rien pourtant dans ce petit roman que le fantôme des jeunes années et peut-être un parfum du terroir [2] ».

Les lieux

Ses souvenirs d'adolescent le ramènent à un lieu magique, Ratevoul, situé dans la commune de Sainte-Alvère, mais aussi à Limeuil où certains membres de sa famille étaient notaires ou avocats. Ratevoul lui vient de sa

1. Il est né dans un bâtiment attenant au cloître des Augustins où était installée la fabrique de porcelaine Baignol.
2. Deuxième édition publiée à Paris chez Dentu en 1890.

grand-mère paternelle, Rose Galathée Pélissier de Labatut. L'arrière-grand-père, Jean Baptiste François Pelissier de Labatut, a acquis le domaine par échange avec Henry de Lostanges contre celui de Puy-de-Rège. Le lieu est signalé sous le toponyme Ratebouil dans le *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne* [3], mais dans le *Livre nofragé* [4] on trouve le toponyme Ratavolp en 1460.

J. Claretie décrit, dans *Pierrille*, le hameau de La Queyrie, à Saint-Alvère, « avec ses toits rouges, semble sourire entre les arbres. Des figuiers aux larges feuilles, des amandiers poudrés de blanc au printemps et des pêchers tout roses, des ormes puissants, d'une vieillesse robuste, l'entourent comme d'un verger ». En ce lieu, chacun se réchauffe autour d'un bon feu, « tout en travaillant au chanvre, à l'écossement du sarrasin, à filer ou à raccommoder simplement les hardes ». On raconte des récits mystérieux, que certains écoutent avec terreur, souvent des histoires de revenants et de loup-garous, lors des longues veillées où l'on boit du vin de Bergerac en mangeant des galettes de maïs et en consommant trempées dans du lait, les châtaignes blanchies.

La maison familiale et Limeuil sont aussi décrit par l'auteur dans le roman *Madeleine Bertin* paru en 1869 :

> « J'habitais à Limeuil, la vieille maison qui était la maison paternelle. Là-haut, dans cette rue en pente qui descend vers la Vézère une petite maison du dernier siècle avec une marche de pierre devant la porte de chêne noir sculpté. Combien de fois me suis-je assis sur cette pierre, au soleil, regardant avec envie courir sur le mur ourlé de joubarbe qui faisait face les lézards gris, ce qu'on appelle chez nous des rapiettes ».
>
> « Limeuil est une petite ville, bizarrement juchée comme une ville espagnole, au haut d'un mont, vraie cité du Moyen Âge, avec ses portes farouches d'un ciment robuste ».

De cette éminence, Jules regarde « la large Vézère, qui coule rougie par le moindre orage, se jette dans la Dordogne sans se mêler aux eaux grises ». En ce lieu, il y a la maison paternelle avec ses souvenirs, « chère maison, humble et noire, où mon père était né, où mon aïeul avait vécu, où vivait encore une vieille grand'tante ». La demeure possède « une haute cheminée à large plaque de fonte, aux chenets brillants, plantés sur deux pieds de chimères ».

Dans une nouvelle intitulée « La corde » dont le recueil porte un titre-chapeau *La cigarette,* le père Thomassière apprend par son ami Langlade que son fils fait des frasques à Paris :

> « C'était sur le perron d'une vieille maison périgourdine qu'ils achevaient de déjeuner, les vieux amis. Une maison patriarcale et silencieuse donnant sur un jardin qu'un soleil de septembre, brillant comme un soleil

3. Gourgues, 1873.
4. Archives départementales de la Dordogne, 2 E 626-1.

> de juillet, criblait de chauds rayons. Sous la véranda du petit perron, bien à l'ombre, heureux de vivre, M. Thomassière, l'ancien notaire, et Langlade, le juge de paix, regardaient les papillons ».

On sent le vécu de l'auteur auprès de son grand-père, Arnaud Claretie, marié avec Rose Galathée Pélissier de Labatut, cousine au deuxième degré du poète Joseph Lafon-Labatut [5]. Il évoque aussi les plaisirs pantagruéliques de la table périgordine : pâté de lièvre, lamproie, perdrix rouges, écrevisses du « ruisseau de Saint-Alvère » (la Louyre) [6], muscat rosé et figues, le tout arrosé du vin de Costo-Rasto [7].

Jules Claretie notait tout ce qui se disait lors des « dîners Bixio », dans l'espoir d'écrire ses mémoires. Le « dîner Bixio » constitue l'un des plus importants clubs intellectuels de l'époque. Fondé en 1856, Claretie y est admis en 1881. Il n'écrira pas ses mémoires mais son fils Georges (1875-1936) [8] a repris ses notes et les a publiées en 1924. Le fils évoque son père :

> « À côté de sa vie quotidienne de directeur de théâtre, l'homme de lettres, dans un livre, dans un cahier spécial, décrivait les séances du jeudi à l'Académie, où toutes nos gloires contemporaines apparaissaient avec leurs grandeurs et leurs petitesses, leurs talents et leurs travers, leurs ridicules parfois, car mon père était un irréductible railleur. [Cependant il] n'a jamais diffamé personne ».

Dès qu'un des membres du « dîner Bixio » décède, il est remplacé. C'est ainsi que le médecin périgordin Samuel Pozzi y fut élu. J. Claretie note le 2 décembre 1899 : « n'étant plus que 12 à ces repas : nous avons nommé Pozzi ».

La famille

Le portrait du grand-père est évoqué dans la nouvelle « La corde » et dans *Pierrille* :

> « avec son nez en bec d'oiseau, sa mine grave, sa figure allongée dont une cravate haute, à la mode de 1830, étranglait le cou et faisait s'écarter les favoris blancs des deux côtés des maxillaires ».
>
> « Tête fine et fière, profil net et élégant, la lèvre et le menton rasés, un beau-sourire, découvrant à soixante-douze ans, les dents irréprochables, une

5. Joseph Lafon-Labatut a écrit *La femme du diable* et *Les derniers tâtonnements.* Ce dernier ouvrage est publié en 1890 avec la contribution de Jules Claretie qui dit dans la préface : « ce qui me plaît dans l'art et la vie de Lafon-Labatut, c'est que ce poète […] se plaisait aussi à rimer des chansons dans notre patois du Périgord ».
6. Jules Claretie ne met jamais de « e » à Sainte-Alvère dans ses écrits.
7. Aujourd'hui Costeraste, lieu-dit situé dans la commune de Sainte-Alvère.
8. Marié avec Eugénie Risler (1880-1959).

> chevelure d'un blanc d'argent sur un front hautain, cette physionomie d'aïeul ne m'est point sortie de la mémoire. J'entends encore la voix railleuse du vieillard. Je le vois, toujours, sur son petit cheval noir trottant vers Saint-Alvère avec sa canne à pommeau d'or tenu au poignet par un cordonnet de cuir ».

On peut penser que le grand-père a pu influencer le goût pour l'histoire de la Révolution de son petit-fils.

Limeuil est le village où son grand-père est né et où habite son oncle. Quatre tantes, des « vieilles filles », habitent une petite maison : tante Fontette morte à 104 ans, les tantes Angèle, Agathe et Suzette. Elles faisaient des tortillons que Jules allait manger sous les figuiers du jardin. La tante Suzette lui donne des pièces d'or pour acheter des livres, « les premiers livres de ma bibliothèque ».

Les passions

Il a de nombreuses passions : la nature, les insectes, la lecture et la bibliothèque de son grand-père. Ses passions et son amour de la nature se concentraient entre les mois d'août et septembre. Ses parents l'envoyaient en vacances chez son grand-père à Ratevoul [9]. Il faisait le voyage en diligence de Limoges à Périgueux. Le voyage de Ratevoul à Limeuil « était, en ce temps-là, pour moi une aventure ». Il savoure ces moments de vacances loin du Limousin.

Il y avait, dans le salon, une grande armoire remplie de livres anciens, d'estampes et de gravures du XVI[e] siècle. Des volumes reliés en cuir fauve côtoient des elzevirs couverts de parchemin. On trouve à côté des contes de Crébillon fils, *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* de l'abbé Prévost. Il cite souvent un ouvrage d'Agrippa d'Aubigné qui l'amusait beaucoup, intitulé les *Aventures de baron de Faeneste*, édité à Amsterdam en 1731, qui évoque le duc d'Epernon, que d'Aubigné nomme aussi le cadet de Paulastron [10], de manière truculente. Le baron de Faeneste parle le dialecte gascon [11] que Jules pratique dès son enfance. Il consulte les classiques : « J'ai pour la première fois parcouru le vieux Corneille ». Cette bibliothèque qui paraît fabuleuse ne l'est pas. Lors de l'inventaire de Ratevoul, fait le 25 octobre 1861, après le décès du grand-père, par le notaire Guillaume Reynier de Sainte-Alvère, on trouve dans la chambre au-dessus du salon, un tableau représentant la *Descente de la croix* estimé à 50 centimes et quarante livres de peu de valeur estimés à deux francs. Le grand-père possède également un graphomètre avec ses accessoires et sa boîte à compas estimés à dix francs.

9. En 1478, Jean de Ratavol est seigneur de Fayolle à Clermont-de-Beauregard. En 1782, Joseph Duchassaing, seigneur de Fonbressein et de Ratevoul, possède le château de Puy-de-Rège à Pézuls.
10. Polastron est une localité du Gers.
11. Selon Mérimée, le gascon de Nérac.

Jules Claretie fait comme tous les enfants à la campagne, il joue avec des choses simples, il use « en frottant sur la pierre humide des noyaux d'abricots qui, troués, devenaient des sifflets ». Vers 1851, ses parents, décorateurs sur porcelaine [12], partent pour Paris, où ils font commerce de la porcelaine de Limoges. Sa mère a la passion des fleurs bleues peintes sur les bords des assiettes : myosotis et bleuets sont ses préférés. Jules continue ses études au collège Chaptal : « Ma passion d'écrire était telle dès le jeune âge que j'avais fondé au collège Chaptal où j'étais élève, un journal manuscrit intitulé *L'Abeille*, que je rédigeais à moi seul [13] ».

Dès son entrée au lycée Bonaparte, il écrit des drames et des romans. Le premier est *Le rocher des fiancés* paru dans une revue intitulée *Cinq centimes illustrés* sous la signature d'Arnolfo Lacretie. Le patronyme est l'anagramme de Claretie. Il utilise de nombreux pseudonymes pendant sa vie. On le connaît aussi sous les noms d'Olivier de Jalin, de Candide ou de Perdican. En 1863, il publie *Pierrille, histoire de village* [14], roman écrit quatre ans plutôt, qui évoque les vacances auprès de ses grands-parents. Il publie un recueil de nouvelles, *Les ornières de la vie*, qu'il dédie à sa mère Marie Aline Gillet (1819-1894). Dans la préface, il évoque quelques existences manquées, celles de l'artiste, de l'homme du monde, du bourgeois, du soldat et du prolétaire lorsque un grain de sable vous précipite vers une situation difficile.

La nature et l'observation lui procurent d'immenses plaisirs et à nous, lecteurs, de belles pages de prose poétique, comme dans *Madeleine Bertin* :

> « Mes lointains souvenirs s'encadrent dans ces paysages périgourdins, noirs et robustes grands bois de châtaigniers, champs de maïs, coteaux de vignes que j'ai regrettés tant de fois, où je connais, ou je rêvais ou je dénichais des oiseaux dans les arbres où je cherchais dans les bruyères les jaunes oranges [15] fraîches, dorées ».

Avec *Les amours d'une cétoine*, il pense écrire un conte « fantaisiste » :

> « C'était une belle cétoine et quand elle traversait un rayon de soleil, son corselet d'un vert doré se nuançait de reflets rougeâtres. On eût dit une étincelle. […] Une cétoine volant par les airs, brillante comme une goutte de rosée et verte comme une émeraude. Le dessous du corps gentiment lamellé et couvert d'une peluche orangée, lançait par intervalles de petites flammes semblables aux reflets du paillon ».

---

12. Archives départementales de la Dordogne, 3 E 21771, acte du 13 juillet 1855.
13. Cité dans Grappe, 1906.
14. L'ouvrage *Pierrille* a été réédité par les éditions du Roc de Bourzac.
15. Il évoque les oronges, champignons très prisés des Périgordins.

Ces descriptions naturelles ne peuvent faire partie de la prose fantaisiste. Pour les auteurs de *La Fantaisie post-romantique* [16], Jean-Louis Cabanès et Jean-Pierre Saidah, Jules Claretie est « infidèle à l'esthétique de la fantaisie » mais apporte simplement un peu de féérie et une esthétique de l'infiniment petit. Le Bordelais Catulle Mendès était l'un des chefs de file de la Fantaisie avec sa *Revue fantaisiste*, fondée en 1860.

Passionné par l'histoire et profondément républicain, il tient un journal quotidien sur les évènements durant le siège de Paris du 9 septembre 1870 au 28 janvier 1871 qui sera publié sous le titre : *Récits de guerre. Paris assiégé 1870-1871.*

Il aidera les Périgordins venus à Paris et a la nostalgie du Périgord qu'il évoque ainsi dans *Pierrille* : « J'aurais voulu peindre plus vivement ce beau et fier Périgord qui représentait, pour mon enfance, la liberté, les jeux, le libre plaisir à travers les champs et les bois ».

Jules Claretie a écrit 25 romans, 5 pièces de théâtre, 10 ouvrages historiques et de nombreux articles de presse. Il fait paraître des études sur *Pétrus Borel,* puis *Le dernier baiser, L'incendie de la Birague* et *Les voyages d'un parisien*.

Il soutient le Club des hydropathes et le Périgourdin Émile Goudeau [17]. Il écrit à ce propos [18] :

> « Les hydropathes qu'est-ce que cela ? C'est une façon de club, une association littéraire de la rive gauche, qui semble croître chaque jour en nombre et en importance, et qui a son journal, son moniteur officiel *l'Hydropathe*, comme elle a son président, M. Émile Goudeau, un poète, l'auteur d'un vigoureux volume de vers qui s'appelle hardiment : *Fleurs du bitume* ».

Dans *La bibliographie générale du Périgord* d'Anatole de Roumejoux, la notice « Claretie » est impressionnante ; elle comprend 9 pages de références. Certains de ses ouvrages ont eu un grand succès : *Monsieur le Ministre* a été réédité 23 fois. Il est étonnant que cet auteur n'ait pas eu de biographes depuis les années 1930. Ses écrits restent une base importante de notre histoire, notamment ceux concernant la Révolution, ainsi que son journal de la guerre de 1870 à Paris. Jules Michelet prétend que l'ouvrage sur *Les derniers Montagnards* est l'œuvre la plus aboutie sur cette période. On peut regretter qu'il ait eu la dent si dure pour les occitanistes et l'école félibréenne évoquant, lors de l'édition des *Derniers tâtonnements* de son parent Joseph Lafon-Labatut (fig. 1), leur soif de « décentralisation littéraire ».

16 Cabanès et Saidah, 2003.
17. Émile Goudeau est né le 29 août 1849 à Périgueux, fils de Germain et de Marie Clémentine Carreau, cousin germain de Léon Bloy.
18. Information donnée par Jules Claretie au journal *L'indépendance belge* en février 1879.

Fig. 1. Jules Claretie (eau-forte de E. de Liphart, coll. SHAP, fonds Saint-Martin, BA 64) et son parent Joseph Lafon-Labatut (extrait de *Les derniers tâtonnements*, 1890).

Il conclut que « l'unité française [pourrait] être entamée par l'amour propre de quelques félibres ». Il est dans la tradition jacobine en fidèle admirateur des Montagnards. Il décède le 23 décembre 1913, inquiet pour l'avenir. Il pressent depuis longtemps des évènements terribles pour la France et l'exprime lors de dîners entre amis.

Sa bibliothèque et sa collection d'œuvres d'art sont vendues en plusieurs fois à l'hôtel Drouot. Le 8 mai 1914, cinq mois après sa mort, c'est la vente des tableaux, des dessins, des aquarelles et des sculptures de Charpentier, de Falguière et de Fremiet composant sa collection personnelle. Sa bibliothèque est mise aux enchères en trois fois en 1918, du 20 au 24 octobre 1919 et en 1920.

On peut penser qu'après la mort de son grand-père en 1861, Jules Claretie n'est jamais revenu à Ratevoul ou à Limeuil. Ses parents ont d'ailleurs nommé un mandataire pour régler la succession. Peut-être peut-on cependant dire que le Périgord n'est pas étranger à la pensée de Jules Claretie lorsqu'il écrit que « jusqu'à la fin, je resterai curieux des livres, des hommes et des choses ».

G. F. L.

Sources et bibliographie

Archives départementales de la Dordogne : 2 E 1850/438.

Berthier Marcel, 1998. « Jules Claretie et son premier roman : *Pierrille* », *Bulletin du Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, n° 53.

Cabanès Jean-Louis et Saidah Jean-Pierre (dir.), 2003. *La Fantaisie post-romantique*, Toulouse, éd. Presses universitaires du Mirail.

Cherville G. de, 1883. *Jules Claretie*, Paris, éd. A. Quantin.

Claretie Jules, 1861. « Les amours d'une cétoine », *Revue fantaisiste*, n° 1.

Goudeau Émile, 1996. *Dix ans de bohème*, Paris, éd. Seyssel / Champ Vallon.

Gourgues A. de, 1873. *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne*, Paris.

Grappe Georges, 1906. *Jules Claretie : biographie critique*, Paris, éd. E. Sansot.

Mendès Catulle (dir.), 1971. *Revue fantaisiste n° 1 à 6*, Genève, éd. Slatkine (reprint).

Pincos Jean, 1980. « Jules Claretie », dans *Cent portraits périgourdins*, Périgueux, éd. SHAP/Fanlac.

François Augiéras et le « Périgord sacré »

par Gérard FAYOLLE

François Augiéras (1925-1971), écrivain et peintre, va mener une vie errante. Mais il ne peut se détacher du Périgord de son adolescence où il finira par mourir misérable. Entre ses évasions hors d'Europe, il y retrouve sa principale source d'inspiration.

Un point d'attache, le Périgord

Né en 1925 aux États-Unis, il arrive en France cette année-là, année de la mort de son père. Après son enfance parisienne, il suit sa mère qui s'installe en Dordogne en 1933. À partir de 1944, il accomplit de nombreux séjours en Algérie, notamment chez le colonel Augiéras, son oncle, à El Goléa. On le retrouve en Sicile en 1950, à la recherche d'André Gide qu'il réussit à rencontrer à Taormina, puis à Agadir, à Marrakech, à Gabès. Chaque année, il part à l'aventure vers Trieste, Delphes, Dakar, la Mauritanie, le Mali. Il est un peu plus présent en France au début des années soixante suite à son mariage, mais dès 1964 il part pour le mont Athos. Il fait encore deux voyages en Grèce puis à Tunis en 1971, l'année même de sa mort.

À l'errance du voyageur s'ajoute l'instabilité des modes de vie, des relations, des projets et des ambitions. Sans diplôme, il veut se consacrer à ses deux passions, l'écriture et la peinture. Il n'exerce donc aucune profession bien déterminée malgré des tentatives d'engagement dans la marine, ou comme berger, ou encore dans les harkis en 1958 ! Après son mariage en 1960 avec une cousine, sa vie de couple deviendra vite difficile. Sa vie privée, très libre pour l'époque et qu'il décrit dans ses ouvrages, lui vaut la réprobation de ses

contemporains. On chercherait également en vain une certaine cohérence dans sa pensée politique. Il fait généralement preuve d'indifférence pour l'actualité.

Si nous devions chercher dans sa courte biographie des constantes, nous noterions sa fidélité à un groupe d'amis du Périgord, et bien entendu son souci d'écrire et d'être édité, ou de peindre. Mais là encore, les succès seront modestes, et nous pouvons même parler d'échec, du moins de son vivant. Des contrats d'édition très difficilement obtenus, peu de lecteurs, de rares expositions de peinture, jalonnent une existence menée dans un Périgord indifférent ou hostile.

Peu de textes sont finalement édités durant sa vie. Son premier livre, *Le vieillard et l'enfant,* édité sous un faux nom par Pierre Fanlac à Périgueux dès 1949, est réédité en 1954, 1958 et en 1963 aux éditions de Minuit. *Le voyage des morts* est édité en 1959 à la Nef de Paris et *L'apprenti sorcier* chez Julliard en 1964. Suivent en 1968 *Une adolescence au temps du Maréchal* chez Christian Bourgois et, en 1970, *Un voyage au mont Athos* chez Flammarion. *Domme ou l'essai d'occupation* ne sera édité qu'en 1982, chez Fata Morgana à Montpellier, alors qu'il avait espéré son édition jusqu'à sa mort. Si de nombreux travaux ont depuis été consacrés à son œuvre, qui fait l'objet de rééditions chez Grasset ou à La Différence, nous retiendrons qu'il n'a pas connu les succès littéraires, ce qui ne l'a pas empêché de s'acharner à écrire dans une quasi-solitude. Sa correspondance, surtout avec son ami l'instituteur périgordin Paul Placet, nous fournit heureusement nombre d'informations sur ses idées, son inspiration et ses ambitions littéraires.

Loin des villes

L'écrivain fuit la civilisation urbaine. Il parle dans ses lettres à Paul Placet des sites qui pourraient le séduire mais que polluent les touristes : « J'ai filé sur l'Italie ; Rome, Naples, Florence, Venise m'ont exaspéré, je n'ai pas séjourné plus de quelques heures dans ces villes qui relèvent d'un humanisme mort et enterré depuis longtemps » (juin 1956). Même déception à Delphes : « La Grèce antique est morte, et les quelques ruines encore debout servent d'amusement à d'infâmes touristes ; j'en avais les larmes aux yeux ». Même déception en août, lors de son retour en France : « la France est finie, usée jusqu'à la corde, un pays de petits retraités, et depuis ton départ j'y suis très malheureux ». Paris, pays des auteurs à la mode et des éditeurs tout-puissants, symbolise un monde qui lui est hostile, qui lui fait barrage et qu'il faut fuir.

Quand paraît, en 1968, *Une adolescence au temps du Maréchal*, les lecteurs peuvent mesurer son hostilité qui date de l'enfance : « Visiblement je déteste Paris… le prestige de Paris est un mythe qui ne recouvre rien… Ma vie entière je prendrai le contre-pied de Paris ». Et cette répulsion annonce la recherche des solitudes : « Je chercherai d'autres mondes, persuadé toujours que l'avenir de l'homme va se jouer loin des grandes concentrations

urbaines ». C'est donc loin des villes que l'écrivain veut vivre, dans le Périgord qu'il a découvert dans sa jeunesse avec ses amis artistes. Mais il ne saurait s'accommoder d'un Périgord touristique ou mondain.

Loin du Périgord officiel

Il y aura une incompatibilité totale entre le Périgord des Trente Glorieuses et François Augiéras. Bien qu'issu d'une vieille famille de notables locaux, élevé dans un « beau quartier » et aidé par un oncle bourgeoisement installé à Atur, le jeune élève de Saint-Joseph choisit vite les chemins détournés, à l'époque, incertaine il est vrai, d'« une adolescence au temps du Maréchal ». Un moment séduit par quelques idées de Vichy, il abandonne vite les préoccupations politiques et sociales. Il ne s'intéressera que fort peu au problème algérien.

Dans ses ouvrages et dans ses lettres, le monde en mutation n'apparaît que rarement. En 1967, il témoigne du rejet d'un Périgord qui goûte aux délices de la société de consommation : « Nous traversons vite l'ennuyeuse richesse des lieux… au bout la ville de Sarlat… En ce mois d'été, elle s'agite, grouille, mêle l'art et les affaires. Pour quelques semaines, elle devient bazar. Les vacances s'affichent. La malheureuse y perd son âme ! [1] ».

De même, il ne s'intéresse en aucune façon à la fréquentation des cadres de cette société. À part ses amis peintres, il n'a de rapports relativement suivis qu'avec les responsables des hospices, sa logeuse au Moustier, les loueurs des locaux très modestes qu'il occupe brièvement, comme au village de Meyrals. Et parfois ses relations avec les autorités locales deviennent orageuses. Ses rapports, ou plutôt l'absence de rapports qu'il entretient avec le maire de Domme et qu'il évoque dans *Domme et l'essai d'occupation*, sont révélateurs de sa rupture avec la société civile. Même s'il mentionne avec quelque fierté un article du journal *Sud Ouest* qui le présente comme « un grand écrivain, membre de l'Académie du Périgord ». Mais ces allusions à la vie publique restent très rares. Il est plus connu au village pour les mœurs qu'on lui prête que pour ses livres. On le soupçonne de diverses infractions. Ses seuls amis au village sont une très jeune fille et un garçon un peu sauvage, fils de gitan. Sa réputation en souffre gravement ! Il le reconnaît, et sans doute est-il fier d'être un hors-la-loi. « Je suis brûlé en Périgord, perdu de réputation, et, dans une certaine mesure traqué, au ban de la société… ».

C'est donc le statut de marginal, si l'on ose dire, qu'il aura pratiquement conservé toute sa vie. Livré à lui-même, face à l'hostilité et aux préjugés, sans moyens, il a été condamné à errer de maison de repos en hospice, d'asile en locations modestes et parfois chez son ami Paul Placet. Les Eyzies, Le

1. Placet, 1988.

Moustier, Brantôme, Montignac, Paunat, Limeuil, Domme ont été les étapes du SDF, qui s'est retrouvé le plus souvent dans le Périgord Noir qu'il affectionne, mais pas celui des flux touristiques, des châteaux et des festivals.

La recherche d'un autre monde

Augiéras a été ballotté dans un monde instable. L'époque n'était guère favorable aux études suivies et aux plans de carrière très élaborés. Mais, s'il a été victime, comme beaucoup, de cette situation, il se distingue par une indifférence affichée aux grands événements, qui pourtant ne manquent pas. S'il s'est déclaré un moment séduit par le pétainisme, le retour à la terre, il a vite écarté cette attirance de même que celle du nazisme : « Le germanisme m'intéressait comme un retour aux forces cosmiques, solaires, la vraie religion de l'Europe. Seulement, sur ce point. J'ignorais les crimes nazis, le racisme, l'antisémitisme. Dès que j'en aurais connaissance, je prendrais mes distances aussitôt [2] ».

La découverte d'un territoire

François Augiéras trouve plutôt dans les organisations de jeunesse mises en place par Vichy un moyen de commencer son errance. Elles lui permettent de circuler autour de Périgueux puis, après la Libération, de découvrir le Périgord avec quelques amis, Paul Placet et les peintres Jean Boyé, Marcel Loth et Guy Célérier. Au hasard de leurs promenades à bicyclette, ils sont attirés vers le Périgord Noir. Augiéras parlera de ses visites à Saint-Amand-de-Coly. S'il refuse le christianisme, il est sensible au charme et à la paix des églises romanes. « Les moines bâtisseurs qui s'en allaient étudier en Orient étaient un peu fous. L'église romane, c'est leur folie… surtout un lieu de haute magie, de délire. Très peu chrétien, en somme ! [3] ». Les églises rurales du Sarladais recevront ainsi ses visites et il aimera y méditer, lorsqu'elles sont vides, bien entendu.

Certains sites déclenchent son exaltation. Comme Le Moustier, site préhistorique sous sa falaise, au bord de la Vézère, car son attachement à cette région est dû en grande partie à la richesse de son patrimoine préhistorique. Pour le mesurer, écoutons encore Paul Placet qui visite Lascaux avec lui en 1960. Ils y pénètrent la nuit, par autorisation spéciale, alors que les visiteurs sont partis. Ils ont « l'impression d'être des élus au seuil du temple » et plus loin, en avançant dans la caverne « Je regarde le visage de François. Une joie

2. Augiéras, 1968.
3. Placet, 1988.

violente l'inonde ». Les visiteurs réussiront à descendre dans la fameux gouffre où l'on peut voir une représentation humaine. L'exaltation d'Augiéras est alors à son comble. Il s'attarde au fond du puits. Ses amis qui l'attendent diront qu'il s'est livré à une démonstration amoureuse face aux gravures millénaires. Il leur déclare : « Mon geste devait être fait et j'ose affirmer qu'il relève du sacré [4] ».

« Mariage avec la Vézère »

Cet attachement au passé mystérieux va de pair avec une déclaration d'amour à la Vézère. Elle devient ainsi, dans plusieurs ouvrages, un véritable personnage. Le village des Eyzies, et particulièrement la modeste maison sous la falaise où s'est réfugié Paul Placet, devient un lieu privilégié pour la méditation, le rêve et même la recherche d'une nouvelle sagesse. Il écrit en 1950 : « Mon cher Paul, ce n'est pas une maison que tu occupes, c'est une croisée de routes très anciennes, un miroir, c'est un écho pour des expériences futures dont la portée nous échappe aujourd'hui ». À partir des Eyzies, les excursions permettent la découverte de nouveaux lieux, comme le château de Commarque, où il va seul camper la nuit sur les rives de la Beune. En 1966, il rêve d'acheter une grotte dans cette vallée d'un modeste affluent de la Vézère. Il veut y créer « une sorte de nouvel ermitage, très style Mont Athos ».

La rivière attire le peintre autant que l'écrivain. « Le pays avait un air de fête, la Vézère coulait devant les forêts et les rocs, les falaises ocres flambaient sous le ciel bleu » écrit-il dans *Les barbares d'Occident,* où il parle de la rivière comme d'« une épouse mystérieuse ». Dans ses lettres à Paul Placet, il évoque fréquemment cet attachement, parlant de « sa magie », de leurs descentes en barque d'« un fleuve merveilleux », du « lien magique ». Lors d'un orage, angoissé, il prie « les dieux de la Vézère ».

En 1968, alors qu'il doit faire un séjour dans une maison de convalescence à Brantôme, il indique aussi, à propos de la Vézère : « Là seulement, je suis à l'abri de tout danger, protégé par des forces sacrées ». Le 20 mai 1970, il rédige son testament : « Je crois en la survie de mon âme immortelle. Étant de religion non chrétienne, je souhaite que mon corps soit brûlé sur une île de la Vézère et mes cendres jetées au fil de l'eau ». En novembre 1971, vers la fin de sa vie, il évoque encore la rivière « que j'ai tant aimée et qui fut ma seule épouse ».

« Domme, un lieu saint pour l'homme »

C'est au cours des années 1967 et 1969 qu'Augiéras réside dans une maison de repos à Domme. Il y recherche toujours la solitude, dans une grotte

---

4. Placet, 1988.

où il passe l'essentiel de ses journées et de ses nuits, dans un site qui lui inspire *Domme ou l'essai d'occupation*. Il y exprime un attachement redoublé car il y trouve dès son arrivée « un des plus beaux paysages de la planète ». Ce site l'intéresse d'autant plus que l'ouest de ce vaste plateau est « totalement revenu à la sauvagerie ». Sa joie est à son comble quand il découvre, dans les ruines de ce qu'il appelle le château : « Un lieu perdu pour les Hommes et devenu sacré depuis qu'ils l'ont quitté ». Il se hâte de peindre d'immenses étoffes pour décorer cet asile « inconnu des humains… fragment d'un autre monde ».

Le territoire de l'écrivain n'est donc pas celui des touristes, ou celui des historiens, c'est un pays plein de mystère. La présence humaine depuis des millénaires lui donne une dimension exceptionnelle. Augiéras, qui se reconnaît peu de maîtres à penser, a quand même été sensible au célèbre texte d'Arthur Miller, qui qualifie, en 1941, le Périgord de « lieu saint pour l'homme ». Il pense comme l'écrivain américain que « lorsque la grande ville aura fini d'exterminer les poètes, leurs successeurs trouveront ici refuge et berceau ». C'est ce Périgord qui va alimenter la recherche d'Augiéras, vers un nouveau paganisme.

Paul Placet note cette passion de son ami et décrit un « lieu fait pour séduire immédiatement Augiéras qui sentait battre là le cœur du monde ![5] ». Il a, en effet, dit à son ami : « Tu sais qu'il existe un pacte magique entre le Périgord et moi ». Et plus tard : « En Dordogne, il me semble souvent boire à une source de vie, de bonheur, et puis il y a un pacte secret entre le Périgord et nous ». Il proclame : « je fais l'amour avec le monde[6] ». Il donne à ce pays une dimension différente de celle des paysages de l'Europe. Dans *Les barbares d'occident*, il y a vu « un pays très beau, très peu français… un étrange Périgord, si proche de l'Asie ». Cette vision d'un pays inclassable apparaît particulièrement dans *Domme* : « le Périgord est hors de l'Histoire[7] ». Et ce pays si particulier se trouve doté d'une mission. Bien au-delà de la beauté de ses paysages, au-delà de sa très longue histoire, il est une zone tout à fait exceptionnelle : « J'aime ce pays, mais non pas à la façon des hommes : je suis sensible à sa très rare beauté, cependant il est pour moi une zone de magnétisme intense, sans pareil à l'ouest de l'Europe… Les Hommes voient-ils le Périgord tel qu'il est dans sa secrète réalité : une terre largement ouverte sur l'Univers des Astres, un pays sacré, appelé à un étrange avenir ».

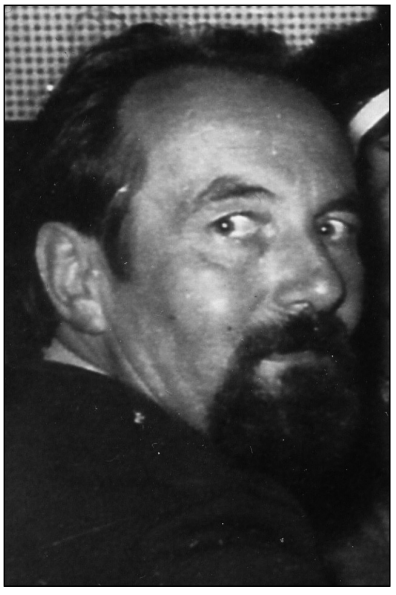
« Une nouvelle religion »

Cette exaltation conduit l'écrivain à la recherche de ce qu'il appelle une nouvelle religion. C'est bien un nouveau paganisme qui apparaît,

5. Placet, 1988.
6. Placet, 1988.
7. Augiéras, 1982.

particulièrement dans *Domme*[8]. Cette recherche mystique est intimement liée au paysage. Il le ressent en errant sur la falaise : « Quelque chose se passe, hors de l'Histoire : la mise en place d'une civilisation venue des astres à l'insu des humains ». Sur une prairie, il va tenter d'édifier un autel où il brûlera de l'encens « à la gloire de l'Univers-Divin », expression qu'il utilise souvent, comme « l'Univers qui est Dieu » ou « la Lumière Primordiale ». Il en reçoit de « vastes pulsations » et définit sa doctrine : il prévoit la fin de la civilisation actuelle qu'il condamne vigoureusement : contemporains « sottement chrétiens… matérialisme borné… humanisme fade », ces expressions qualifient le monde dont il se retire. Ce monde fini, il le contemple, seul dans l'église de Domme où « une religion qui se meurt berce toujours dans ses bras maternels une religion qui vient d'ailleurs et qui va lui succéder ».

Mais c'est au printemps, dans sa prairie, qu'il peut vénérer, « loin des stupides cloches de Pâques », « l'Univers-Divin » ou « l'Énergie Primordiale » en faisant brûler de l'encens. C'est au moment du solstice d'été qu'il va le vénérer, à l'écart du traditionnel feu de la Saint-Jean allumé sur la place du village et qu'il méprise. Il s'agit pour lui d'un moment essentiel : « En plein XX^{e} siècle, au cœur de l'Europe, et, curieusement, dans le pays des cavernes peintes, près des Eyzies et de Lascaux, une civilisation différente est apparue en quelques mois… Un univers magique, en opposition absolue avec le rationalisme et l'humanisme de l'Homme Récent ». Et quand il a fait brûler un grand feu, il entre dans une sorte d'extase : « Je me suis étendu parmi les herbes sèches, à côté des cendres chaudes. C'est un appel amoureux, sexuel, à un niveau de conscience ignoré des humains ».



François Augiéras à Royan en 1969 (coll. privée).

Mais cet enthousiasme retombe quand viennent notamment les problèmes de santé et quand il faut retrouver l'hospice de Montignac. S'il a le plaisir d'exposer ses toiles à Sarlat en août 1971, il est victime d'un infarctus en décembre. Ses amis ne peuvent satisfaire ses dernières volontés de voir ses cendres dispersées sur la Vézère. Ils vont décider de faire enterrer l'écrivain dans le cimetière de Domme où il repose dans une tombe très modeste, face aux collines du Sarladais.

8. Augiéras, 1982. Toutes les citations qui suivent en sont extraites.

Son œuvre lui survivra grâce à ses éditeurs, et notamment le premier d'entre eux, Pierre Fanlac, puis Jean Chalon et Pierre Seghers, grâce aussi à ses amis peintres comme José Corréa, Guy Célérier, Marcel Loth et Jean Boyé et surtout grâce au soutien fidèle de l'écrivain Paul Placet. Celui-ci chantera, dans son style personnel, le souvenir de son ami et la mystérieuse poésie du Périgord Noir. Celle qui inspirait Augiéras à la recherche d'une nouvelle sagesse.

G. F.

Bibliographie

Augiéras François, 1968. *Une adolescence au temps du Maréchal,* Paris, éd. Christian Bourgois.

Augiéras François, 1982. *Domme ou l'essai d'occupation*, Montpellier, éd. Fata Morgana.

Augiéras François, 1990. *Les barbares d'Occident*, Montpellier, éd. Fata Morgana.

Augiéras François, 2000. *Lettres à Paul Placet*, Périgueux, éd. Fanlac.

Placet Paul, 1988. *François Augiéras, un barbare en occident*, Périgueux, éd. Fanlac.

Sanchez Serge, 2006. *François Augiéras, le dernier primitif*, Paris, éd. Grasset.

Edmond Rostand et la Grande Aquitaine

par Michel FORRIER et Béatrice LABAT

La vie et l'œuvre d'Edmond Rostand

Originaire de Provence, rien ne semblait prédisposer le poète et dramaturge Edmond Rostand (fig. 1), à succomber au charme de la Grande Aquitaine. Pourtant bien avant de se fixer au Pays basque, il l'introduisit dans son œuvre.

C'est à Marseille, qu'il voit le jour le 1er avril 1868, au sein d'une famille de poètes et de musiciens. Son père, Eugène Rostand [1], avocat et économiste, est également auteur de plusieurs recueils de vers. Bercé par les rimes, c'est naturellement que le petit Edmond s'éveille à la poésie. Il en acquiert un sens si accusé du rythme que sa pensée en prend elle-même la forme. Si son enfance fut rêveuse et fantaisiste, son éducation fut soignée et brillante. En 1875, il débute ses humanités dans une institution privée. Quatre ans plus tard, il intègre le lycée Thiers, de sa ville natale. En 1884, afin de l'éloigner d'une épidémie de choléra qui sévit sur la Provence, ses parents l'envoient au collège Stanislas, à Paris.

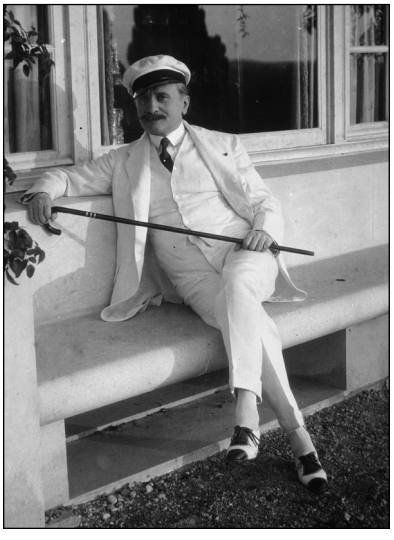


Fig. 1. Edmond Rostand (collection musée Edmond Rostand-Villa Arnaga).

1. Eugène Rostand (Marseille, 23 juin 1843 – Cambo-les-Bains, 20 janvier 1915), avocat, économiste, homme de lettres, membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

Chaque été, la famille quitte les bords de la Méditerranée afin d'aller villégiaturer aux Pyrénées, à Luchon. Mise en valeur au XVIII[e] siècle par le baron Antoine Mégret d'Étigny, lieutenant de la généralité de Gascogne, Béarn et Navarre, la station acquit une grande notoriété, en 1867, suite à la visite du prince impérial et de sa mère l'impératrice Eugénie. Au luxe des estivants notoires que son père fréquente, il préfère rêver devant son théâtre de pupazzi. À dix-sept ans, ses habitudes changent, désormais il cherche à se distinguer dans les salons. Un jour, il fait ses débuts à la scène, en chantant dans le chœur des enfants du premier acte de *Carmen*.

Si, en 1887, le premier séjour de Rosemonde Gérard [2] à Luchon marque le début d'une belle histoire d'amour, il correspond également à l'éclosion du talent d'Edmond Rostand. La même année, les Parisiens le découvrent à travers un conte : *Le costume du petit Jacques* [3] ; tandis qu'en Provence, il remporte le concours de l'Académie des sciences, lettres et arts de Marseille avec un essai : *Deux romanciers de Provence, Honoré d'Urfé et Émile Zola*. En 1888, il fait représenter dans la capitale *Le Gant Rouge* [4], un vaudeville, interprété sans succès ; puis il donne *À qui la pomme*, une comédie légère, comptant parmi ses interprètes le Bordelais Félix Galipaux [5]. En 1889, encouragé par sa fiancée, qui vient de publier un recueil de poèmes, *Les Pipeaux*, il publie à son tour *Les Musardises*, un volume de vers, à peine remarqué par la critique.

L'année de son mariage, en 1890, il compose *Les Deux Pierrots*, un lever de rideau, en vers, refusé par la Comédie-Française. En épousant la petite-fille du comte Étienne Gérard, maréchal du roi Louis-Philippe I[er], Edmond Rostand s'assure une existence opulente, à l'abri du besoin. Le couple s'installe à Paris, boulevard Malesherbes, dans l'hôtel appartenant à Rosemonde, avant d'aller résider rue Fortuny, non loin du parc Monceau. C'est là que naissent leurs enfants, Maurice [6] et Jean [7]. Au début de l'année 1897, il acquiert, rue Alphonse de Neuville, un hôtel qu'il fait confortablement aménager.

Rosemonde, qui croit fermement au succès de son mari-poète, le pousse à travailler. Il adapte à la scène un roman de la comtesse Puliga, *Madame d'Épone*, mais l'affaire n'a pas de suite. Surtout, il imagine *Les Romanesques*, une comédie en vers, qui, après plusieurs lectures, est inscrite au répertoire du Théâtre-Français. En 1893, la *Revue Historique* publie une étude du médiéviste

---

2. Louise Rose Étiennette, dite Rosemonde, Gérard, Paris (5 avril 1866-8 juillet 1953), poétesse.
3 Rostand, 2011.
4. Rostand, 2009.
5. Félix Galipaux (Bordeaux, 12 décembre 1860 – Paris, 7 décembre 1931), dramaturge, romancier, humoriste et comédien.
6. Maurice Rostand (Paris, 26 mai 1891 – Ville-d'Avray, 21 février 1968), poète, romancier et auteur dramatique.
7. Jean Rostand (Paris, 30 octobre 1894 – Ville-d'Avray, 4 septembre 1977), écrivain, moraliste, biologiste et historien des sciences, membre de l'Académie française.

Gaston Paris portant sur Jaufré Rudel, troubadour saintongeais du XII[e] siècle, parti à la recherche d'une princesse inconnue... Le sujet interpelle Rostand. S'il reprit d'une certaine façon cette légende, le récit le conduisit à s'intéresser à l'Aquitaine à travers ce prince de Blaye qui, en 1147, partit pour la seconde croisade avec le comte de Toulouse, Alphonse VI, et son fils Bertrand, afin d'aller délivrer le tombeau du Christ. Respectant la fable, Rostand utilisa également le personnage de la fille d'Hodierne, comtesse de Tripoli, fille de Baudouin roi de Jérusalem, et épouse de Raymond II de Toulouse qui régna sur Tripoli (1137-1152). Suivant le mythe, la jeune princesse Mélissinde attira de nombreux prétendants avant que sa disparition ne fasse place à toutes sortes d'hypothèses. Pour Rostand, le rêve c'est le culte de l'illusion, ou plutôt de la nécessité de s'illusionner, idée maîtresse qui jalonne tout son théâtre. Il n'a que vingt-sept ans quand *La Princesse Lointaine* est représentée, à Paris, dans une distribution prestigieuse. Si elle n'y obtient qu'un vague succès, elle séduisit son interprète Sarah Bernhardt [8] qui s'attacha passionnément à la réussite du poète.

Déçu, il sombre dans une crise de mélancolie. Soutenu par son épouse, il imagine *La Maison des Amants*, une pièce destinée au Bergeracois Mounet Sully [9], mais le projet est abandonné en raison de la santé fragile de l'auteur. Consolé par sa muse, une fresque de l'église de Luchon lui inspire *La Samaritaine*, une pièce, qu'il offre à son amie Sarah Bernhardt. Tenant compte des remous que suscite l'affaire Dreyfus, il temporise en lui donnant un esprit fraternel, tout en lui laissant un aspect divin. Écrite en vers, *La Samaritaine* est représentée à Paris, chez et par Sarah Bernhardt, en avril 1897. Au baisser du rideau, il comprit que le succès était proche. Les spectateurs étaient ravis, la critique favorable. Cependant, sans crier au scandale, les conservateurs mettaient en garde leurs amis face à la manière quelque peu profane dont était traitée la fable évangélique.

Soucieux de frapper encore plus fort, il peaufine les dialogues d'un projet qui lui tient à cœur. Depuis *Les Grotesques*, de Théophile Gautier, qu'il avait étudié au lycée, il avait en mémoire le personnage de Cyrano. Pour interpréter ce rôle plein de panache, il trouve en la personne de Constant Coquelin [10] le comédien divertissant et brillant qu'il recherchait. Au-delà du comique insolent, toujours fier et empanaché, Cyrano ne cesse de rêver de supplanter le bellâtre Christian de Neuvillette dans le cœur de la belle Roxane. Convaincu du succès, Coquelin loue à ses frais le théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris. Le 28 décembre 1897, lorsque au dernier acte, le rideau tombe

---

8. Henriette Marie Sarah Berhnardt, dite Sarah Bernhardt (Paris, 30 octobre 1844 – 26 mars 1923), actrice.
9. Jean Sully Mounet, dit Mounet-Sully (Bergerac, 27 février 1841 – Paris, 1[er] mars 1916), acteur.
10. Benoît Constant Coquelin, dit Coquelin aîné (Boulogne-sur-Mer, 23 janvier 1841 – Couilly-Pont-aux-Dames, 27 janvier 1909), comédien.

sur l'ultime réplique, le public, la critique, se lèvent d'un même élan pour saluer la naissance inattendue d'un nouveau chef d'œuvre dramatique.

Le nom de Bergerac n'est nullement lié à cette ville du Périgord, située sur les bords de la Dordogne. Le véritable Hercule Savinien de Cyrano [11] passa son enfance dans la région parisienne, sur les terres de Mauvière et de Bergerac, commune de Saint-Forget, à trente kilomètres de la capitale. En 1897, la terre de Bergerac appartenait à Aglaé de Gramont, la marraine de Rosemonde. Ce qui relie cette œuvre à l'Aquitaine, ce sont plus précisément les vers brossés en l'honneur des Gascons qui composent la compagnie de mousquetaires du capitaine Carbon de Castel-Jaloux.

La foudroyante célébrité de *Cyrano de Bergerac* porta Rostand au fait d'une renommée extraordinaire. Abreuvé de reconnaissance, couvert de gloire, il n'eut pour lui de bien complet que la douleur de se montrer digne de celle-ci. Sans cesse consolé par son épouse, il se remit au travail en abordant le destin tragique du fils de Napoléon I^{er} avec *L'Aiglon*. Sarah Bernhardt, à qui le rôle titre est destiné, est enthousiaste à l'idée de se travestir et d'incarner à cinquante-six ans, un jeune homme de vingt ans. Ne reculant devant aucune dépense, elle achète un théâtre qui désormais portera son nom. À l'aube du vingtième siècle tout est prêt, quand, épuisé par les obligations de sa notoriété, il s'effondre, atteint d'une pneumonie. Privé de l'effet de surprise dont avait bénéficié *Cyrano de Bergerac*, la pièce connut malgré tout un franc succès.

Soigné par le professeur Grancher, un ami de Louis Pasteur, il vient au Pays basque afin d'y recouvrer la santé. Après cinq mois de convalescence, il retrouve Paris, où, le 30 mai 1901, il est élu à l'Académie française. Ce n'est que l'année suivante, lors d'un second séjour, qu'il tombe véritablement amoureux de Cambo-les-Bains, qu'il décide d'y faire bâtir une maison entourée d'un beau jardin. À ses amis qui lui demandent ce qui le retient si loin de Paris, il compose un sonnet : *Ce que je fais,* afin de les rassurer sur ses occupations.

En 1902, l'idée de la pièce *Chantecler* lui permet de répondre en poète à tous ceux que son idéal dérange. À la manière d'Aristophane, des fabulistes, il dénonce les vanités humaines à travers des animaux de basse-cour. Jamais auparavant il n'a été plus sincère, plus direct. Le coq Chantecler c'est lui le poète, l'idéaliste qui à foi en sa mission de guider les êtres vers la clarté, la liberté. Tout au long de ses quatre actes, cette œuvre porte l'empreinte du Pays basque. Les indications scéniques décrivant le vallon du deuxième acte constituent certainement l'une des plus belles pages jamais écrites sur Cambo. Desservie par de nombreux retards et les difficultés techniques d'une représentation compliquée, *Chantecler* franchit les feux de la rampe, au théâtre de la Porte Saint-Martin, en février 1910, sans obtenir le succès escompté.

---

11. Hercule Savinien de Cyrano, dit de Bergerac (Paris, 6 mars 1619 – Sannois, 28 juillet 1655), auteur.

Après ce demi-échec, de plus en plus souffrant, délaissé par son épouse, par son fils Maurice, il se console en se consacrant à l'embellissement de sa *Villa Arnaga*. Pour son amie Sarah Bernhardt, il travaille une seconde version de *La Princesse Lointaine*, esquisse une nouvelle pièce, *La dernière nuit de Don Juan*, tente de reprendre l'écriture d'un *Faust* [12], mais la vitalité d'autrefois a disparu. Aux premiers jours de la Grande Guerre, il sombre dans la mélancolie. Tourmenté, angoissé par la violence des combats, il étouffe, se prive de la lumière du jour. La disparition au champ d'honneur de toute une jeunesse, qui avait foi en lui, ruine son rêve de fraternité. C'est avec une peine immense, qu'il apprend la mort des poètes : Louis Gendreau [13], Émile Despax [14], Jean de La Ville de Mirmont [15], Olivier Hourcade [16], André Lafon [17], ou bien encore Joseph Labaigt [18], fils de son ami Jean Rameau. Réclamé par ses confrères de l'Académie française, il s'installe à Paris, où il écrit des vers de circonstance. Dans *Le Faucheur Basque*, il évoque la grandeur de la France à travers la pensée d'un soldat qui n'avait, jusqu'alors, vu que les Pyrénées. C'est à Paris, loin de Cambo-les-Bains qu'il s'éteint, de la grippe espagnole, à l'âge de cinquante ans, vingt et un jours après l'armistice.

Arnaga, l'œuvre néobasque d'Edmond Rostand

Edmond Rostand, auteur de Cyrano de Bergerac et de l'Aiglon, connaît en ce début de XX^{e} siècle le piège de la notoriété. Il est assailli par ses admirateurs et par les journalistes. Paris est devenu son calvaire. Il va chercher l'apaisement dans la petite station thermale de Cambo. Il finit par en être totalement conquis :

> « Je ne m'étais jamais attaché à un endroit […] C'est là pour moi du nouveau. Pourquoi donc le Pays basque, où je n'ai vécu que peu de mois m'a-t-il donné cette sourde envie de revenir, alors que d'autres endroits, où j'ai passé des années, m'ont laissé indifférents ? […] j'ai voulu prendre l'air de ce pays … et maintenant, c'est le pays qui m'a pris [19] ».

Ce nouveau sentiment s'ancre profondément en lui. Alors que lors de son premier séjour, il refuse les promenades que lui propose son ami Paul Faure, un an plus tard il achète un cheval. « Lui, que je n'avais jamais pu

---

12. *Faust de Goethe*, texte inédit d'Edmond Rostand, dont Philippe Bulinge à réuni divers projets et établi une publication (Rostand, 2007).
13. La Roche-Chalais, 2 janvier 1885 – Crouy-sur-Aisne, 13 janvier 1915.
14. Dax, 14 septembre 1881 – Moussy, 17 janvier 1915.
15. Bordeaux, 2 décembre 1886 – Verneuil, 28 novembre 1914.
16. Bordeaux, 1er juin 1892 – Ouches, 21 septembre 1914.
17. Bordeaux, 17 avril 1883 – 5 mai 1915.
18. Pouillon, 19 mars 1881 – Craonne, 15 septembre 1914.
19. Faure, 2009, p. 49.

emmener plus loin que le parc de Cambo, il m'annonça qu'il se proposait d'aller chaque jour par les sentiers et par les routes, à l'aventure » raconte son confident dans le livre *Vingt ans d'intimité avec Edmond Rostand*. Ces promenades vont marquer le poète. Lui qui n'avait vécu que dans des villes, s'imprègne désormais de tous les détails des paysages, prairies, cours d'eau, bois, sentiers, montagnes, villages. À Paul Faure, « ces promenades, il les raconte, non en touriste qui n'a vu d'un paysage que les lignes et n'a retenu que les traits principaux composant ce qu'on appelle un site, mais en poète, qui a été plus sensible à l'âme cachée derrière les choses qu'à leur aspect ».

En 1902, sa décision est prise, il va acheter un terrain et y construire la demeure de ses rêves. Cela fait longtemps qu'il veut bâtir une maison avec un beau jardin. On lui avait proposé de lui offrir un terrain en Provence, mais il se plaît à Cambo.

Désormais, les promenades de Rostand ont un but précis : trouver un terrain pour sa maison. C'est chose faite au printemps 1902. L'endroit parfait est situé en limite de Cambo. C'est un vaste plateau orienté est-ouest en forme d'éperon surplombant le confluent de la Nive et du petit ruisseau, l'Arraga. De tous les côtés de ce promontoire, un paysage de montagnes, de vallons couverts de fermes rouges et blanches se déploie, admirable, majestueux.

Tout va ensuite très vite. L'acte d'achat est signé le 15 juillet 1902. M. et M^me^ Hirigoyen reçoivent 20 000 francs et M^lle^ Etchegoyen 12 000 francs. L'architecte est choisi. Sur recommandation de son père, Edmond Rostand fait appel à Albert Tournaire, Grand prix de Rome, qui avait construit la Caisse d'épargne de Marseille. Première quinzaine d'août, l'architecte est à Cambo. Rostand se réjouit qu'il ait « si merveilleusement compris le projet de maison et de jardin qu'il rêve [20] ». Le 15 octobre, le plan du domaine est dressé par un géomètre de Constantine [21]. Les prémices de l'organisation spatiale du domaine y figurent : le tracé des chemins et la position de la maison excentrée vers l'éperon afin de dégager un vaste espace pour le jardin.

Une maison inspirée des fermes labourdines

Le rôle crucial d'Edmond Rostand dans les choix architecturaux est apparu lors de la donation, en 2004, d'un important fonds par M. et M^me^ Jean Tournaire, descendants d'Albert Tournaire. Le poète a une idée très précise pour sa maison (fig. 2). Il la veut inspirée des fermes basques du Labourd. Sait-il qu'il s'inscrit ainsi dans le régionalisme architectural qui

20. Lettre de Rosemonde Rostand à Albert Tournaire, collection musée Edmond Rostand, Inv 2011.0.68.
21. Lettre d'Edmond Rostand à Albert Tournaire, collection musée Edmond Rostand, Inv 2008.0.863-1.

Fig. 2. La Villa Arnaga (collection musée Edmond Rostand-Villa Arnaga).

apparaît en France à cette époque, deux villas ayant été construites à Biarritz, la Villa Toki-Eder en 1896 et la Villa Haizurra en 1900. Quoiqu'il en soit, Arnaga esquisse pour la première fois, au moins avec cette ampleur, ce nouveau style régional que l'on appellera le Néo-basque.

Comme la ferme labourdine, la maison est classiquement orientée est-ouest avec la façade principale à l'est. Les murs présentent deux modes de construction. Les parties hautes sont en colombage, les pans de bois sont peints en rouge tranchant sur le blanc de l'enduit. Alternant avec les poutres verticales, des sablières en encorbellement rythment les étages tout en conservant leur fonction première d'éviter le ruissellement des eaux de pluie. Les fenêtres avec leurs volets traditionnels correspondent à la distribution intérieure dans des alignements par niveau. On retrouve sous le toit les petites ouvertures d'aération triangulaires de l'architecture vernaculaire.

La partie basse est en pierre apparente. Claude Laroche [22], du Service de l'Inventaire d'Aquitaine, estime que l'introduction de ce nouveau soubassement proviendrait d'un effet involontaire visible sur quelques maisons traditionnelles qui présentent « en partie basse leur maçonnerie apparente, le plus souvent par suite de la dégradation de l'enduit ». Il voit une autre source possible, la « maison navarraise qui peut comporter quelques assises basses en maçonnerie apparente contrastant avec le blanc ». Pour le chercheur, cette construction mixte témoigne d'une volonté de hiérarchiser les niveaux. Le rez-de-chaussée en pierre correspond aux espaces publics, salle de réception, salle

22. Laroche, 1993.

à manger, bibliothèque… tandis que les pans de bois abritent l'espace privé des chambres. Ces « effets contrastés assurent visuellement une sorte d'ancrage tellurique de la villa tout en signifiant la hiérarchie des fonctions. »

De grandes baies vitrées arrondies percent les façades. Le poète et son architecte les ont empruntées à la province basque de Basse-Navarre. Au rez-de-chaussée, Rostand les veut « comme des baies, porches très arrondis de cintre, très larges de base [23]. » Il ne veut pas de hauts cintres trop vus à Paris. Rostand explique : « Des excursions que j'ai faites ces jours-ci en pays basque espagnol m'ont profondément convaincu du caractère que donnent à la maison ces sortes de baies en tunnel [24] ». « Il résulte un effet plus agréable de ce qu'on pourrait appeler le non-parallélisme des cintres. Dans tous les cas, l'impression est plus inattendue et plus nouvelle [25] ».

Autre élément pris à la ferme labourdine, la toiture de tuiles en pente douce est asymétrique. Dans les maisons traditionnelles, cette forme est liée aux agrandissements successifs, garage, appentis ou entrepôt. Cette asymétrie s'accompagne de murs de refends qui émergent du soubassement de pierre sur de gros corbeaux. Le débordement de la toiture est particulièrement voulu par Edmond Rostand qui veut que sa maison ait l'air d'une personne qui a un chapeau à large bord. La saillie doit donner le même effet que « sur les petites maisons basques ».

Les jolis balcons labourdins se multiplient jusqu'à former, ici une galerie périphérique, là une plate-forme hémisphérique évoquant le balcon de Roxane. Sur la façade ouest, une loggia est installée en retrait dans un renfoncement. Elle n'existe pas dans l'architecture vernaculaire mais peut être vue comme un lorio, le porche abrité des fermes, placé ici à l'étage.

L'entrée de la maison s'effectue sur la façade nord. Il aurait pu s'agir d'une interprétation du même lorio. Mais un croquis de Rostand envoyé à Tournaire montre qu'il l'a trouvé de l'autre côté de la frontière. À côté du dessin qu'il en a relevé, il écrit : « Quelle jolie porte ! Et il y en a beaucoup comme ça en Espagne basque [26] ». Il y détaille la porte avec ses clous, et une ferrure qu'il trouve « très jolie, très simple ». Ce dessin sera repris par Tournaire pour devenir l'entrée monumentale d'Arnaga. On y retrouve la ferrure cruciforme et même les trois fenêtres arrondies du premier étage. Au-dessus du porche, un linteau est resté vierge d'inscription alors que traditionnellement elle porte des informations sur les propriétaires.

---

23. Lettre d'Edmond Rostand à Albert Tournaire du 27 octobre 1903, collection musée Edmond Rostand, Inv 2011.0.99.
24. Lettre d'Edmond Rostand à Albert Tournaire du 27 octobre 1903, collection musée Edmond Rostand, Inv 2011.0.99.
25. Lettre d'Edmond Rostand à Albert Tournaire du 28 octobre 1903, collection musée Edmond Rostand, Inv 2011.0.98
26. Lettre d'Edmond Rostand à Albert Tournaire du 28 octobre 1903, collection musée Edmond Rostand, Inv 2011.0.25.

Les libertés du néo-basque

Rostand et Tournaire n'ont pas suivi à la lettre ces architectures ancestrales. Ils s'en sont dégagés pour répondre aux besoins spécifiques de ce riche commanditaire. Albert Tournaire va proposer des modifications qui font considérer Arnaga comme emblématique de l'émergence du néo-basque.

Avec l'hygiénisme qui se développe tout au long du XIX^{e} siècle apparaît l'importance de facteurs environnementaux pour la santé notamment l'air et la lumière. Pour s'y conformer, l'architecte doit faire entrer largement la lumière dans la maison. Les ouvertures sont multipliées sur les quatre façades et surtout la profondeur de la maison est fortement réduite.

Autre ajout important, le lien entre l'intérieur et l'extérieur. Les balcons et les loggias permettent déjà de faire cette transition. Rostand et Tournaire vont aller plus loin en créant une terrasse surélevée. Véritable jardin en hauteur avec ses dallages et ses carrés fleuris, c'est à la fois une pièce de la maison et l'avant-scène du jardin. Pour la concevoir, l'architecte rompt à nouveau avec le modèle de la ferme en construisant un avant-corps à deux étages, perpendiculaire à la maison.

Le lien jardin et maison est aussi visible dans les pergolas qui s'appuient sur les façades. Celle de la façade occidentale, hémisphérique et dotée d'une fontaine à miroir d'eau, s'ouvre depuis la salle à manger à laquelle elle apporte une climatisation naturelle. La pergola septentrionale sert de belvédère pour la contemplation des montagnes basques depuis la Rhune jusqu'à l'Artzamendi.

Des jardins jusqu'aux montagnes

Rostand veut un espace extérieur doté de jardins si vastes qu'il veut y faire figurer en l'arrière-plan les montagnes pyrénéennes. Un jardin régulier, inspiré des jardins à la française, s'étend sur le plateau depuis la façade principale. Il est classiquement organisé autour de pièces d'eau, d'allées géométriquement organisées, de pièces de gazons, de parterres fleuris. Il se termine par une grande pergola à colonnade (fig. 3).

En arrière-plan, ce sont cette fois les pentes verdoyantes de l'Ursuya, du Baïgurra, de l'Artzamendi, du Mondarrain, de la Rhune qui se révèlent être les véritables confins du jardin.

Côté ouest, une grande pelouse amenait doucement les pas du promeneur jusqu'à un promontoire d'où il pouvait voir les maisons blanches sur les coteaux et la Nive s'écouler en lacet vers Ustaritz. Tout autour des jardins, comme écrin, « un bois long et étroit, très basque avec ses chênes épais, bas, pareils à des candélabres massifs et tordus ».

La nature et les paysages font partie du projet de Rostand. Dès sa première découverte de ce vaste terrain, il a la vision d'un autre paysage qu'il regarderait de la maison : des vallées, des rivières, des villages.

Fig. 3. Les jardins de la Villa Arnaga
(collection musée Edmond Rostand-Villa Arnaga).

> « De ce côté-ci, la montagne, rien que la montagne, mais la montagne qui n'est pas muraille, qui n'attriste pas, qui reste riante et qui porte sur ses flancs les mêmes petites maisons blanches que de l'autre côté. Vue d'ici, elle forme un tableau où rien ne choque, où les moindres détails semblent avoir été disposés par une volonté d'artiste ».

La rencontre d'un poète et d'un territoire, la collaboration étroite entre l'architecte et le commanditaire ont permis la création d'une œuvre inédite qui eut de profondes retombées. Jean-Claude Lasserre estimait que « la formule esquissée pour la première fois, au moins avec cette ampleur dans la demeure d'Edmond Rostand, "Arnaga" à Cambo, trouva surtout au lendemain de la première guerre mondiale, un écho attentif chez un groupe d'architectes locaux qui lança, promut, propagea dans tout le Sud-Ouest, avec habileté et constance, le monument architectural néo-basque [27] ».

M. F. et B. L.

Bibliographie

FAURE Paul, 2009. *Vingt ans d'intimité avec Edmond Rostand*, Bayonne, éd. Iru Errege.

LAROCHE Claude, 1993. *Architecture et identité régionale, Hossegor, 1923-1939*, Bordeaux, éd. L'Inventaire / Le Festin.

LASSERRE Jean-Claude, 1986. « Le néo-basque : une autre face de la modernité (1920-1940) », *Monuments historiques*, n° 147.

ROSTAND Edmond, 2007. *Faust de Goethe*, Paris, éditions Théâtrales (édition Philippe Bulinge).

ROSTAND Edmond, 2009. *Le Gant Rouge*, Paris, éd. Mallet (publication de Michel Forrier & Olivier Goetz).

ROSTAND Edmond, 2011. *Le Costume du petit Jacques*, Orthez, éd. Gascogne (présentation Michel Forrier).

27. LASSERRE, 1986.

Garonne et Gironde. Le fleuve de Jean Balde

par Denise GELLINI

Jeanne Marie Bernadette Alleman, née à Bordeaux en 1885, morte dans sa maison de Latresne en 1938, emprunte son pseudonyme, Jean Balde, à son grand-oncle Jean-François Bladé, historien et collecteur de contes gascons. Son père a un commerce de bouchons et quelques vignobles dans l'Entre-deux-Mers. Il subira la crise qui touche le négoce du vin – ce sera un des thèmes des romans de Jean Balde. La jeune fille doit donc travailler : elle sera professeur au cours Ruello à Bordeaux, tout en poursuivant ses études.

Elle a des relations étroites avec le milieu littéraire bordelais de son époque : François Mauriac, Martial Piéchaud, le poète Jean de La Ville de Mirmont et surtout André Lafon, son fiancé, qui meurt en 1915, et dont elle portera le deuil toute sa vie. Elle écrit d'abord des poèmes lyriques, puis ensuite surtout des romans : en 1920 *Les Liens* dont une large partie se déroule dans la vallée de Campan ; *La vigne et la maison* en 1922 obtient le prix Northcliffe, équivalent anglais du Fémina ; *Le Goéland* (1926) se situe parmi les ostréiculteurs du Bassin d'Arcachon ; *Reine d'Arbieux*, en 1928, est récompensé par le grand prix du roman de l'Académie française ; on peut ajouter aux romans quelques biographies, une pièce de théâtre et la direction d'une collection : *Les Cahiers féminins* : « écrits par des femmes, sur des femmes, pour des femmes ». Dans les années 1930, envoyée par l'Alliance française aux Pays-Bas, en Angleterre puis à Alger, elle donne des conférences sur le thème du roman français. François Mauriac lui remet la Légion d'honneur le 1er mars 1938, quelques semaines avant sa mort, le 4 mai.

La diagonale sud-est nord-ouest que tracent Garonne et Gironde dessine l'axe matriciel qui organise le territoire girondin ; le modelage des

paysages, les activités humaines sont étroitement liés à l'eau. On se déplace longtemps sur le fleuve, depuis Ausone qui allait toujours en bateau dans les *villae* qui bordent la Garonne jusqu'en 1822 où un pont relia enfin les deux rives bordelaises. Ville de fond d'estuaire à la jonction des voies fluviales et maritimes, avant d'être riche par ses vins, Bordeaux l'est par ses fleuves qui lui ont permis d'atteindre l'océan et de commercer avec le monde. C'est pour profiter de cette artère propice aux flux marchands que cette région si peu adaptée à la culture de la vigne avec ses terres basses, ses palus inondables, son climat pluvieux, est devenue, véritable violence faite à la nature, un terroir exceptionnel. Profondément girondine et fille de vignerons, Jean Balde établit ses romans, à peu d'exceptions près, dans les paysages connus depuis l'enfance, où elle a vécu et rêvé le long du fleuve. C'est d'abord, dans *La Vigne et la Maison* et *La Maison Marbuzet*, la ville de Bordeaux, sa ville natale, où se côtoient et s'opposent les quartiers populaires vibrants d'activité et la noble architecture des quais – la morue et le vin, comme l'écrit avec esprit Louis Emié. C'est ensuite la rive droite, du côté de Latresne, au bord du serpent argenté du fleuve, dans *La Vigne et la Maison* et *La Survivante*. Enfin le vaste jardin du Médoc, où les ceps parfaitement alignés entourent des châteaux au charme suranné, est évoqué dans *La Touffe de Gui* et *La Maison Marbuzet*, et les mattes [1] marécageuses du Bas-Médoc à l'extrémité de la presqu'île, jusqu'aux sables envahissants de la Fin-des-terres, dans *L'Arène brûlante*.

Née à Bordeaux, place de la Bourse, « d'origine fluviale, comme une nymphe », dit d'elle son ami Francis Jammes, Jean Balde réserve une place particulière à cette ville dont la Garonne est la gardienne. Elle peint avec précision son caractère double, fait de contrastes. Derrière sa maison palatiale construite par Ange Jacques Gabriel sous Louis XV, derrière cette place héritière des places royales parisiennes avec l'harmonieuse symétrie des immeubles où la pierre blanche s'anime de l'exubérance des sculptures « rococo » – cartouches, mascarons, arabesques et coquillages–, s'ouvre une « rue noire » où « quelques maisons bourgeoises, assez humiliées, voisinaient avec des cabarets borgnes » et des « filles dépeignées, en bas de coton roses et violets, [qui] guettaient sur le seuil des mastroquets » l'arrivée des marins. Des rixes éclataient la nuit et « au petit jour, les flics secouaient un Breton ivre mort dans le ruisseau [2] ».

Ce double visage de la ville apparaît aux yeux des pêcheurs de morue lorsque leurs goélettes remontent le fleuve :

> « Le cortège avançait dans l'immense croissant formé par la rade, laissant derrière lui les bassins de réparation, les quais verticaux où s'amarrent

1. Terme local désignant les polders.
2. Balde, 2014, p. 23.

> les paquebots massifs des grandes Compagnies. Il passait devant la longue façade du dix-huitième siècle, coupée de loin en loin par de grands cours et de vastes places ; la plus belle, l'esplanade des Quinconces, encadrée d'arbres, luxe royal d'air et d'espace, au cœur d'une ville toute commerçante, lui présentait son double phare, sa terrasse dressée au-dessus du port, sa rampe à balustres que l'on pourrait voir au fond d'un tableau de Claude Lorrain ou de Véronèse, la place Richelieu, avec ses hôtels où siègent les sociétés de navigation ; l'ancienne place Royale, symétrique et harmonieuse, d'une noble architecture Louis XV, qui a gardé sous les fumées les belles lignes de Gabriel, et où l'âme même de la Cité règne vigilante et laborieuse. La Bourse et la Douane y ont été bâties face à face, comme à Venise la Libreria vis-à-vis du palais des Doges. Ce décor classique, d'un goût sobre et pur, s'accorde avec l'idéal de mesure, d'ordonnance régulière et de correction que l'aristocratie bordelaise impose à sa ville. Mais le vieux quartier est proche, pittoresque et sale, tout grouillant de vie populaire. C'est devant lui que les goélettes viennent s'amarrer sur les bouées de corps mort.
>
> Les hommes de la mer débarquent. Ils ont revu de loin, en bas des maisons rangées sur le port, une bordure lépreuse de bars équivoques. Leurs larges carrures encombrent l'entrée toujours ouverte. Un perroquet enchaîné la garde. Des lanternes vénitiennes, orange, vertes, multicolores, s'y allument le soir dans la fumée, au-dessus des filles qui versent à boire. Ils se groupent aussi, le long des trottoirs, devant les petites voitures drapées d'andrinople où les marchands ambulants débitent des foulards, des bretelles et des pipes mélangés aux porte-monnaie. Par derrière cette façade, à la fois princière et sordide, les maisons louches entr'ouvrent sur des ruelles leur corridor noir où l'on trouve parfois au petit jour de grands corps couchés [3] ».

Depuis la construction du Pont de Pierre, en 1822, le vieux quartier du commerce portuaire, le quartier de la Rousselle, « macérant dans l'ombre et la saumure » se trouve exclu de la zone d'activité des navires ainsi que le quartier de Bègles où s'établissaient, au milieu des palus, les sécheries de morue, avec les « pendilles » alignées le long du fleuve [4].

> « Il y a là pour les attendre de grosses gabares qui s'attachent au flanc des bateaux pêcheurs. Une fourmilière d'hommes se font passer de main en main les grands poissons plats qui n'apparaissent que pour disparaître… les charretiers mettent en branle les longs camions bas que tirent plusieurs chevaux attelés en flèche. Les chargements s'engouffrent dans l'ancien Bordeaux où serpente, sombre et célèbre depuis des siècles, la rue de la Rousselle. Un relent de morue y flotte ; les grands-parents de Montaigne, plusieurs générations d'Eyquem s'y sont enrichies [5] ».

---

3. Balde, 1993, p. 154.
4. Une toile de Georges de Sonneville, *Le Pont de Pierre*, peint le mouillage des morutiers le long du quai Richelieu en aval du pont dont la ligne rose sépare le ciel mouillé de la Garonne boueuse.
5. Balde, 1993, p. 155.

C'est dans le vieux quartier de Saint-Michel que s'exprime particulièrement l'esprit gouailleur du peuple bordelais autour du clocher aigu, « la flèche » :

> « Un monde spécial s'accroche à elle, la foule des vanniers, des marchands de filets, des gagne-petit, et aussi la clientèle du bateau-soupe mouillé à côté des bains sur le bord du fleuve… L'Espagne est là aussi, avec ses femmes rondes comme des tourelles dans des entrepôts de grenades ; l'Afrique y mêle ses grands diables de nègres en bourgeron bleu et casquette sombre, balançant leurs bras, quand ils ne pressent pas sur leur cœur des paquets enveloppés de gros papier jaune. Et voilà que la marée humaine roule encore parmi tous ceux-là, énormes et enfantins, accompagnés parfois par une coiffe blanche, ceux qu'on appelle ici les "Terre-Neuviens" [6] ».

Si la romancière décrit avec affection ces vieilles ruelles, image pittoresque de la ville vibrante d'odeurs et de cris, riche d'un petit peuple dynamique et cosmopolite, l'enlaidissement du port la bouleverse et elle s'indigne face à ce vandalisme, « destruction mécanique et scientifique », « sabotage désordonné » par le plus brutal des matérialismes.

> « De hideux hangars ne déshonorent-ils pas l'harmonieuse façade des quais, étirée comme un décor royal sur le bord du fleuve ? Il y avait là un panorama unique en France. La courbe du fleuve – si bien nommée le port de la lune – le quai, l'ordonnance des façades, arrière-plan de la ville, composaient un ensemble d'une valeur inestimable. Qu'est-il arrivé ? Quelle catastrophe ! [7] ».

Cependant, les derniers chapitres de *Reine d'Arbieux* mènent les héros jusqu'au port, devant ces hangars qui déparent les quais, hangars peu esthétiques mais indispensables au trafic, richesse de la ville [8]. La romancière décrit le chargement du vin dans les cargos amarrés le long des quais dans la journée :

> « Les grues, déployant leur bras raide, enlevaient les barriques au-dessus des quais. Les fûts, scellés comme des lettres royales d'un cachet de cire, entraient aussi dans les aventures. À côté des cargos soufflant, crachant la fumée, leurs bataillons rangés en carrés, massifs, réguliers, exhalant les capiteux effluves des vignobles, attendaient leur ordre d'embarquement. Flammes dansantes, les pavillons bigarrés s'étiraient au vent. Le port sentait le vin et la mer [9] ».

---

6. Balde, 1993, p. 156.
7. Balde, 2014, p. 53.
8. Le roman est contemporain des tableaux de Charles Lacoste où passé et présent coexistent : ainsi la toile *Le Port de la Lune* (1938) avec un trois-mâts retour de Terre Neuve près d'un bateau à vapeur et, à l'arrière-plan, les bras dressés des grues.
9. Balde, 1928, p. 189.

Tandis que dans le brouillard nocturne, c'est l'embarquement des voyageurs à bord d'un paquebot :

> « Immobile, alourdi par la cargaison, le Lotus, engouffrait les derniers colis dans ses flancs de bête repue. Toute la journée, les grues avaient balancé sur le pont des grappes de caisses, du geste raide de leur bras de fer. Maintenant la brume montée après le coucher du soleil noyait de ses nappes la ville et le port. Les feux semblaient détrempés. […] Les voitures chargées de malles – taxis, vieux coupés – se succédaient devant le hangar de la Compagnie Transatlantique. Quelques falots éclairaient la file estompée des gens qui montaient à bord : militaires, jeunes filles en manteaux de voyage, surchargées de châles et de romans, coloniaux transportant des chaises pliantes, familles affairées. Entourés d'amis qui les accompagnaient jusqu'à leur cabine, se répandaient sur le pont et dans les salons, les passagers prenaient d'assaut, avec un bourdonnement continu cette citadelle pacifique, plantée droit dans l'eau, encore accostée au quai, mais débordante de lumière, sa double cheminée respirant un souffle de feu, et l'avant tourné vers les grands espaces invisibles, l'estuaire, le large, les nappes dansantes de l'Atlantique [10] ».

« Un port, c'est le départ, l'attente et le retour. / Un port, c'est tout le grand désespoir de l'amour… », écrit Jean de La Ville de Mirmont ; Jean Balde n'oublie pas la scène des adieux :

> « Il y avait là, cachés dans l'ombre, des couples enlacés, répandant une sorte de sourd murmure qui pénétrait cette nuit d'une chaleur humaine. D'éphémères plaisirs, des amours de passage se dénouaient ; des ménages se disaient adieu [11] ».

Comme l'héroïne de *La Vigne et la Maison,* Jean Balde pouvait dire d'elle-même :

> « [Mon] pays c'était une campagne non point solitaire, mais pleine de grâce, soulevée par le mouvement paisible de ses coteaux ; pleine de vie aussi, liée par le large flot brillant du fleuve à la grande ville, dont elle voyait le soir scintiller les feux [12] ».

Pour aller de Bordeaux à La Tresne, où se situait le domaine familial du Casin, le moyen le plus commode était de prendre sur le ponton de la Bourse « un petit bateau d'un vert de grenouille, nullement vénitien, que l'on appelait la gondole ». Elle allait et venait d'une rive à l'autre, et, « pareille, de loin, à une mouche verte, gonflait son panache de coton blanc [13] ». Trois compagnies

---

10. Balde, 1928, p. 191.
11. Balde, 1928, p. 206-207.
12. Balde, 1993, p. 72.
13. Balde, 2014, p. 23.

de bateaux traversaient alors la Garonne : les Hirondelles, la première, créée en 1865, puis les Gondoles et les Abeilles. Les petits vapeurs de 22 mètres, coiffés d'une haute cheminée pour être bien visibles, étaient fabriqués à Bordeaux. De grands panneaux de réclames, pour *La Bénédictine de Soulac*, les *Cafés Masset* ou le *Picon* les couvraient en partie. Des navettes régulières reliaient La Bastide / Lormont / La Tresne. Ce même service a été rétabli aujourd'hui par des navettes modernes qui ont repris les noms des Gondoles et des Hirondelles.

La maison, le refuge, c'est le Casin, longue maison basse, un peu délabrée qui souffre de l'humidité des palus sur lesquels elle est bâtie. Autrefois entièrement plantée de vignes, une grande partie de la propriété n'est bientôt plus qu'une prairie après le drame du phylloxéra. D'un roman à l'autre, Jean Balde esquisse un calendrier des variations climatiques, inquiétude permanente de la fille de viticulteur, propriétaire elle-même du reste de ces vignes qui ont ruiné son père et pour la défense desquelles elle a combattu, chaque saison apportant de nouveaux périls.

> « Chaque année, le printemps rouvrait pour nous une grande aventure. Les gelées surtout étaient redoutées. On se levait la nuit. On ouvrait sa fenêtre à la chandelle pour observer le thermomètre et l'état du ciel : si le vent d'ouest amenait les nuages, on serait sauvé. » [On essayait de lutter contre le gel en allumant des foyers pour envelopper les vignes] « scintillantes de gelée blanche d'un nuage protecteur… Mais on avait compté sans le vent du fleuve qui chassait les vapeurs épaisses [14] ».

Les pluies violentes de l'hiver font craindre les inondations pour le Casin et les maisons du bord de l'eau proches des palus. *La Survivante* évoque :

> « des pluies terribles, au moment des grandes marées et la Garonne a passé par-dessus les digues… L'eau heureusement, n'est pas entrée dans la maison. Nous en aurions eu pour des années à vivre dans l'humidité. On disait déjà que ce serait comme cet autre hiver, où l'inondation nous avait bloqués au premier étage ; les barriques flottaient dans le chai, les cuirs des voitures ont toujours gardé l'odeur de moisi [15] ».

L'été « le vent sec et brutal » transforme le fleuve en « un étincelant chemin de lumière, « les fenêtres sont aveuglées du côté qu'éblouit le ciel » ; « jusqu'à trois heures la campagne est vide, les volets fermés. Les gens se lamentent sur les puits taris. On trouve dans les basses-cours des poules crevées [16] ». En automne, le vent d'ouest « entraîne de grandes nappes grises, des vols égarés d'oiseaux de mer, et soulève en lames courtes la rivière couleur

---

14. Balde, 2014, p. 169.
15. Balde, 1923, p. 197-198.
16. Balde, 1993, p. 70.

de plomb sur laquelle blanchissent des crêtes d'écume [17] ». Lorsque le vent cède, le brouillard est si épais que toute la campagne en est ouatée et qu'on ne peut découvrir ni le fleuve ni les coteaux. Seuls les mois de mai et de juin apportaient le répit et l'espoir. « Le mois de mai, le mois des lilas, des marronniers en fleur, des haies odorantes, ramenait une succession de jours lumineux. Les prairies dont le vent ridait l'herbe longue semblaient des lacs d'or [18] ». On célébrait alors les Rogations, processions dans les chemins de terre, pour demander la bénédiction céleste sur les récoltes. On les imaginait déjà belles et abondantes en soupesant les sacs gonflés de fèves ou de petits pois, en remplissant les larges corbeilles de cerises rubis. Puis commençait la fenaison sur les rives du fleuve calme et brillant de lumière.

Contrainte de travailler pour pourvoir aux besoins de sa famille : « pendant seize ans, écrit-elle, ma vie s'est usée entre Bordeaux et La Tresne en allées et venues presque quotidiennes [19] ». Pour se rendre au Cours Ruello, cours Tournon, où elle enseignait, elle empruntait dès l'aube « le petit train poussif, astucieusement baptisé "tramway de Cadillac" sans doute pour décrocher l'autorisation de passer sur la route ». Elle débarquait à La Bastide lorsque les commerçants ouvraient leurs volets et passait le pont au-dessus du fleuve scintillant des feux des bateaux. Les soirs d'hiver, « sur le quai enduit d'une boue grasse et luisante de pluie, elle attendait longtemps le tramway. À cette heure tardive, les voitures jaunes débordaient de grappes humaines [20] ». Ouvert à l'exploitation en 1897, ce tramway a la faveur des habitants de la rive droite et transporte près de mille voyageurs dans ses cinq trains quotidiens qui longent la Garonne de Bordeaux au port des Collines. La nuit du dimanche, le « train des théâtres » quitte la ville à minuit trente ; au printemps, « le train des pois » porte les primeurs vers le marché des Capucins. Le trafic sera interrompu en 1933 et, dans son roman *Le Pylône et la Maison*, Jean Balde en explique la raison et dit son soulagement avec une certaine violence :

> « Combien de temps ce petit train essoufflé avait-il menacé les enfants sur le pas des portes ? […] Non que ledit "tramway" – cauchemar des mères – n'eût pas rendu des services ! Mais par quelle aberration ou quelle folie l'avait-on autorisé à cahoter ses voitures jusque dans les villages au seuil des maisons ? […] Combien a-t-il fallu de victimes, de vies sacrifiées, de voitures broyées, pour que la réaction se dessinât ? [21] ».

Le poète André Berry dit aussi les dangers de ce petit train trop urbain, mais c'est la nostalgie qui prime dans son évocation :

---

17. Balde, 1993, p. 236.
18. Balde, 1923, p. 232.
19. Balde, 2014, p. 175.
20. Balde, 1936, p. 76.
21. Balde, 1936, p. 84.

« C'est grâce à toi, Crache-Fumée
Que j'ai pu si souvent revoir
Bordeaux, ma ville bien-aimée
Et Quinsac, mon plaisant terroir [22] ».

Les souvenirs d'enfance liés à la présence du fleuve corrigent la mélancolie d'une vie dure et gomment le drame de l'échec professionnel et financier de sa famille. La navigation sur la barque menue qui les éloignait, elle et son frère, du rivage jusqu'à l'île d'Arcins, « dans sa ceinture d'aubiers argentés [comme un] majestueux vaisseau de feuillage ancré au milieu du fleuve », les haltes dans les esteys envahis d'oseraies et de vase ; le spectacle des pêcheurs d'aloses, le poisson d'argent, venu des eaux froides de l'Océan, qui remonte au printemps la Garonne vers des zones de frayères dans les galets du fleuve :

« Pâques ramenait les pêcheurs d'aloses. Ils couchaient dans une cabane et avaient établi un tresson [23] sur une petite place. J'eusse passé des heures à regarder ces hommes jeter leur filet. Les lièges décrivaient un cercle immense sur l'eau scintillante. Le moment passionnant était celui où une équipe, tirant à pleins bras, ramenait sur la berge la poche gigantesque. Travail pénible ! On voyait sur les bras velus se gonfler les muscles et s'arcbouter les jambes dans la vase. Aux dernières brassées, le filet était plein de bonds et de soubresauts. Le grouillement d'argent des aloses jetées sur la berge rappelait la pêche miraculeuse. Dans la gloire printanière du soleil d'avril ou de mai, ces poissons, saisis par les ouïes, ruisselaient de reflets… Le retour des pêcheurs, marchant deux par deux, balançant entre eux les corbeilles débordant de leur butin, encore agité de tressaillements prenaient l'allure d'un triomphe [24] ».

Ce sont aussi les flâneries adolescentes sur le chemin de halage où s'ouvrent les magnifiques portails des propriétés des négociants bordelais qui parfois convient la jeune fille.

« Au bout des allées d'ormeaux parfaitement droites qui les précédaient, leur façade blanche apparaissait non plus close et impénétrable, mais recevant la lumière par leurs fenêtres à petits carreaux. Elles avaient, ces maisons du dix-huitième siècle, des grâces charmantes et particulières. L'une se décorait d'un péristyle à quatre colonnes et du bandeau qui bordait son toit. D'autres avaient le charme d'une grande porte ouvrant sur un vestibule, ou même simplement la beauté simple de quelques marches bien disposées, à pans coupés, formant un perron entre des murs tapissés de rosiers et de mimosas [25] ».

---

22. Berry, 1930.
23. Le tresson est un grand filet barrant les trois quarts du fleuve. On pêche aussi avec la senne qui encercle le poisson.
24. Balde, 2014, p. 176.
25. Balde, 1993, p. 82.

Jean Balde découvre le Médoc par la portière d'un tortillard poussif qui a remplacé les charrettes à bœufs. Elle en aime particulièrement « le paysage que traversent les méandres argentés du fleuve, grand parc vallonné où se succèdent les châteaux posés au milieu des vignes […] La vue s'étend sur la Garonne où montent et descendent les cargos et les gabares chargés de futailles [26] ». Le fleuve et la vigne donnent à ce pays sa physionomie. Activité sur le fleuve, activité dans les domaines qu'elle évoque en automne lorsque des essaims de vendangeurs s'égrènent au milieu des vignobles et autour des charrettes chargées de douils. Dans ses romans, la fine connaisseuse des vins baptise ses personnages du nom des grands crus du Bordelais : Madame Marbuzet doit son nom à un château de Saint-Estèphe, le roman dont elle est la protagoniste se situe au château de Bellegrave, propriété viticole du marquis d'Arcins ; le sympathique Monsieur Cantemerle de *La Touffe de Gui* porte le nom pittoresque d'un célèbre cru du Haut Médoc, tandis que Mademoiselle de Lagarette doit le sien à un vignoble voisin de Quinsac, dans l'Entre-deux-Mers.

Cette région n'a pas toujours été ce jardin plantureux et pacifique ; Jean Balde l'insère dans l'histoire par des anecdotes, des citations, la trace d'anciennes places fortes :

> « Tout ce Médoc, véritable presqu'île entre l'Océan et la Gironde, était bordé de vieux castels aujourd'hui détruits, qui gardaient le pays des envahisseurs arrivant par eau. Sentinelle au-dessus du fleuve, Latour au temps de la guerre avec les Anglais, eut son importance… [Et elle évoque le troubadour] Geoffroy Rudel, comte de Blaye, sur la plate-forme de sa grande tour dressée à pic au-dessus de l'eau, regardant par les créneaux passer les galères [27] ».

Après Lesparre, la physionomie du pays change. On entre dans de mélancoliques solitudes de prés et de landes. Une tante de Jean Balde habite près de Queyrac, dans la campagne du bas Médoc, « la Fin-des-Terres, dont elle aimait les grands horizons ». La romancière situe la plus grande partie de *L'Arène brûlante* à l'extrémité de la presqu'île qui fut en partie conquise sur la mer. Les travaux de dessèchement réalisés autrefois par des Hollandais ont créé des polders appelés mattes, étendues marécageuses entourées de digues d'où l'eau s'écoule par des écluses. Pays triste, sans arbres, divisé par quelques haies de tamaris ployées par le vent au-dessus desquelles tourbillonnent les oiseaux de mer. La Boétie, lorsqu'il en écrivit l'historique et la description, l'appelle « le solitaire et sauvage pays du Médoc ».

> « La maison de campagne où Anna Elissay habitait se trouvait à peu de distance du fleuve, au milieu d'une étendue de prés que clôturaient de larges

26. Balde, 1924, p. 432.
27. Balde, 1924, p. 432.

> fossés. Un pays infiniment plat, sur lequel un arbre isolé, la voile d'un bateau, des nuées d'un gris crémeux montant dans le ciel prennent une valeur dont rien ne peut détourner l'esprit. Il y a une grandeur mélancolique dans ces horizons qui révèlent en automne tout leur caractère. Les écluses règnent, hautes clés de fer, sur les « mattes » qui n'étaient jadis que des marécages. Le bétail y vit, disséminé et presque à l'état sauvage, tournant en novembre sa croupe à la pluie et s'abritant derrière les haies de tamaris fouettées par le vent [28] ».

On parle encore dans ce Bas-Médoc de domaines engloutis jadis. La vieille et curieuse église de Soulac porte le nom significatif de Notre-Dame de Fin-des-terres [29].

> « Cette ancienne basilique est restée ensevelie sous les sables pendant près d'un siècle. Comme Lazare elle est sortie du tombeau. Un archevêque de Bordeaux la ressuscita. Le grand-père d'Anna, m'a-t-elle raconté, attachait jadis son cheval à l'anneau de fer du clocher [30] ».

> « En face de l'estuaire, où de larges taches limoneuses décèlent le mariage du fleuve avec l'Atlantique, la blanche tour de Cordouan – sorte de cierge pascal de l'Océan – a été construite sur un écueil où un ermite allumait jadis de grands feux de bois pour guider, la nuit, les bateaux [31] ».

Jean Balde évoque aussi le passage en 1777 de *La Victoire*, le bateau de La Fayette, les chasses au sanglier du comte Lahens « qui organisa des battues de Soulac à l'étang d'Hourtin » et l'arrivée du chemin de fer qui l'enrichit et transforma ses terrains en lotissements où des villas sortent des sables.

Le large estuaire azuré du fleuve donne une « impression exaltante de lumière et d'espace ». Depuis la pointe en sable, déserte, on contemple les voilures devant les falaises crayeuses de Saintonge. Tandis que « sur la jetée qui la cuirasse, les vagues battent les blocs de pierre. L'océan se découvre enfin, nappe infinie, soulignant de son bleu plus dense le pastel lointain de l'horizon [32] ».

D. G.

---

28. Balde, 1933, p. 19.
29 Un frère de Montaigne y aurait eu une terre qui fut ensevelie sous les sables.
30. Balde, 1933, p. 11.
31. Balde, 2014, p. 156.
32. Balde, 2014, p. 155.

Bibliographie

Œuvres de Jean Balde

1923. *La Survivante*, Paris, éd. Plon.
1924. « Au Pays girondin », *La revue de Paris*, 15 janvier, p. 424-440.
1928. *Reine d'Arbieux*, Paris, éd. Plon.
1933. *L'Arène brûlante*, Paris, éd. Le Livre moderne illustré (1re éd. Paris, éd. Plon, 1929).
1934. *La Maison Marbuzet*, Paris, éd. Plon.
1936. *Le Pylône et la Maison*, Paris, éd. Plon.
1993. *La Vigne et la Maison*, Bordeaux, éd. L'Horizon chimérique (1re éd. Paris, éd. Plon, 1922).
2014. *La Maison au bord du fleuve, souvenirs bordelais*, Bordeaux, éd. Le Festin (1re éd. Bordeaux, éd. Delmas, 1937).

Bibliographie complémentaire

Berry André, 1930. *Chantefable*, Paris, éd. Firmin Didot.
du Vignau Anne, 2011. « Jean Balde dans sa maison de campagne du Casin à La Tresne », dans *Maisons de campagne et maisons de la campagne en Aquitaine de l'Antiquité à nos jours, Actes du LXIIIe Congrès de la FHSO*, Bordeaux, éd. FHSO, p. 341-352.
Gellini Denise, 2011. *Visages du Sud-Ouest dans l'œuvre de Jean Balde*, Paris, éd. Le Jardin d'Essai.
Gellini Denise, 2012. *Francis Jammes et Jean Balde, une amitié*, Orthez, éd. Association Francis Jammes.
Monférier Jacques, 1997. *Jean Balde*, Bordeaux, éd. Mollat.

Louis Geandreau, Poilu et poète périgordin disparu dans la Grande Guerre

par Lisa GIRAUD TAYLOR

« Monte vers l'idéal dénicher la lumière »
Louis Geandreau, *Le Petit Poucet*, 1905 [1]

Dans mon enfance, je me suis attachée à une tombe, simple pierre blanche du Périgord Vert, sans fioriture, ni plaque d'email. Une simple mention gravée évoque un « Louis Geandrau[d], mort pour la France ». Un après-midi, j'ai fouillé dans la bibliothèque familiale et j'ai trouvé « mon Louis, mort pour la France ». Sa vie fut courte mais riche et elle vaut qu'on s'y attarde comme il se doit.

Vie personnelle

Louis Geandreau (fig. 1) est né le 2 janvier 1885 à La Roche-Chalais, canton de Saint-Aulaye, fils de Jean Gustave Geandreau, horloger, et de Marie Monique Pétronille Viollaud, mariés à Saint-Martial-Viveyrols le 12 septembre 1881.

1. Geandreau, 1917.

Fig. 1. Louis Geandreau.

Louis a un frère aîné, déclaré « Louis » Geandreau, né le 28 août 1882 à La Roche-Chalais, surnommé familièrement « André ». Louis vit avec ses parents à La Roche-Chalais jusqu'en 1890 où il part pour Bordeaux. Il passe régulièrement ses vacances chez sa tante maternelle à Saint-Martial-Viveyrols, au lieu-dit « Le Bournet » avec son frère André. Il se lie d'amitié avec les métayers de sa famille dont il demandera régulièrement des nouvelles dans ses lettres envoyées du front. Il fréquente l'école communale puis l'institution Lhéritier, où il obtient son baccalauréat en lettres et philosophie avec deux langues vivantes déclarées, allemand et espagnol. Parallèlement de la préparation du baccalauréat, il écrit deux pièces en vers : *Au Clair de Lune* et *L'échéance.*

À 18 ans, il réussit le concours du surnumérariat des P.T.T. avec d'excellentes notes et appréciations [2]. Il passe également les épreuves de thème et version en langues allemande et espagnole. Il est nommé à Etampes (Seine-et-Oise, aujourd'hui Essonne), puis est muté à Bordeaux-Saint-Jean par arrêté du 13 octobre 1903, mutation appuyée par le cabinet du sous-secrétaire d'État aux P.T.T.

En 1906, il est appelé pour le service militaire au 57e régiment d'infanterie, dans une compagnie détachée à Royan. Il intègre le corps d'élève-officier à Montauban, puis est nommé sous-lieutenant au 34e R.I., à Mont-de-Marsan. À sa sortie du service militaire, en 1908. il est nommé commis ambulant sédentaire sur la ligne des Pyrénées. De retour à Bordeaux, il collabore à des revues telles que *Le Monde du Théâtre*, *Le Mondain*, *Burdigala*, *La Vie Bordelaise*, *La Plume*, *La Lecture Française* (dont il devient rédacteur-en-chef en 1912, et jusqu'à la fin de la revue en 1914) ; il crée des cercles littéraires. Il se marie le 10 juin 1911 à Bordeaux avec Anna Jeanne Jouin. Détaché en service à Pau en 1914, il rejoint, lors de la mobilisation, le dépôt du 34e régiment d'infanterie à Mont-de-Marsan qui part vers l'Aisne. Il rejoint ensuite le 2e bataillon du 44e R.I. Il est tué à l'ennemi lors de la bataille de Crouy, le 13 janvier 1915.

Vie artistique

Depuis ses jeunes années, Louis aimait écrire (fig. 2). À seize ans, féru de poésie et de théâtre, et armé d'une volonté pleine de panache, il écrit des

2. Archives nationales, dossier F/90/20537.

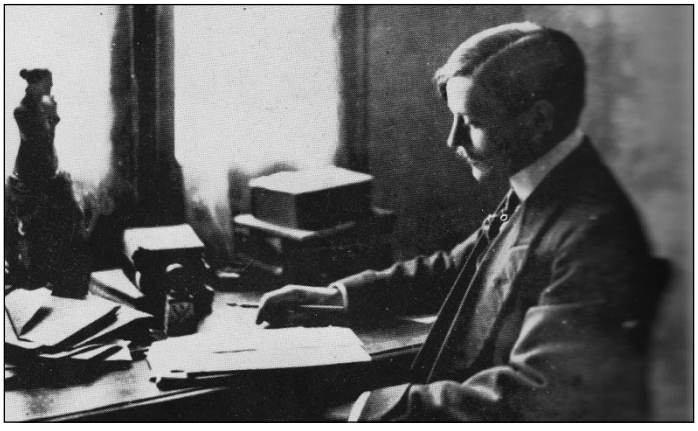


Fig. 2. Louis Geandreau à son bureau.

pièces en vers qu'il monte et joue lui-même, entraînant ses amis, cousins et cousines. Parallèlement à son activité professionnelle (surnuméraire puis commis ambulant des P.T.T.) et à son service militaire, il ne cesse d'écrire des vers et de se lier à la vie littéraire bordelaise en vogue. En 1906, basé à Royan lors de ses classes, il publie une annonce pour établir une correspondance littéraire. Léon Guillot de Saix (1885-1964), lui-même en service militaire à Dijon, lui répond ; s'établit alors une collaboration littéraire et une amitié qui durera bien au-delà de la mort de Louis, Guillot de Saix ne cessant d'honorer son ami dans le cadre de ses fonctions artistiques. Leur collaboration fructueuse commence notamment avec l'écriture, pendant leur service militaire, de *Narcisse*, ce qui vaudra à Guillot de Saix quelques quolibets et une mauvaise notation mentionnant, après la découverte d'un manuscrit : « S'amuse à faire des chansons [3] ». Dès 1909, *Le Marquis de Carabas*, suite rêvée et ingénieuse du *Chat Botté*, est jouée par une troupe d'amateur dirigée par Victor Bachelet, à Bordeaux.

Avec Carlos Larronde (1888-1940), il rejoint la jeunesse intellectuelle de Bordeaux qui bénéficiait d'une nouvelle liberté dans la poésie et aspirait à la reconnaissance. Parmi eux, François Mauriac, Olivier Hourcarde, etc. Au cours de ses affectations militaires, il rencontre Henri Moreau et établit une relation poétique faite d'échange de poèmes et de critiques constructives. Il l'accueille au sein de *La Lecture Française*. Moreau épousera la veuve de Louis en 1919. En mai 1911, Louis s'associe notamment à Carlos Larronde, au sein de la filiale bordelaise du Théâtre d'Astrée, cercle artistique parisien donnant des représentations au théâtre Femina sur les Champs-Élysées. Parmi les œuvres jouées par le Théâtre d'Astrée, on retrouve ses pièces *Sons de cloches*, *Petites manœuvres* et *La belle au cœur dormant*. Le 20 juin 1911, la Société des poètes

3. Geandreau, 1917.

girondins et du Sud-Ouest voit le jour ; Louis en prend la présidence après Larronde, lequel écrira le 20 novembre 1917 : « Gendreau avait trop de facilité. Il avait même du talent [4] ».

Louis ne se contente donc pas d'écrire des vers, du théâtre et des proses, il participe à des revues comme rédacteur, chroniqueur ou simple poète. On le retrouve dans les publications telles que : *La Lecture Française* (dont il devient le rédacteur en chef après Jean de Verval), *Les Arts et Lettres*, *Le Mondain*, *La Plume*, *Le Monde du Théâtre*, *La Vie bordelaise*, *Burdigala*, etc. Il est aussi le secrétaire girondin des *Cousins des Annales*. Il utilise son propre nom mais se dissimule aussi derrière deux pseudonymes : Virgule pour animer la « Causerie » de *La Lecture Française* ; Maxime du Bournat pour relater avec humour ses impressions et pulsations de ses années de service militaire sous le titre « Le Képi sur l'oreille » publié dans la même revue. *Le Marquis de Carabas*, pièce en vers, est éditée en 1912 par Féret et Fils, jouée en juillet 1912 par le Théâtre d'Astrée à Bordeaux, et préfacée par Camille Le Senne qui écrit : « Voici la première œuvre publiée d'un vrai poète et ce m'est une joie de poser ici la pierre d'assise d'un monument que tout promet solide et beau ».

Ses productions poétiques fleurissent régulièrement dans les revues citées et notamment *La Lecture Française*, et ses pièces écrites à quatre mains se développent. *Narcisse* attise l'intérêt de Sarah Bernhardt qui envisagera, en septembre 1915, de la monter à la fin de la guerre, car elle sied mieux son théâtre et sa programmation. Cette pièce recevra un prix par l'Académie française en 1962. *Galthier L'Oyseau*, écrite en 1913, avec Guillot de Saix, fut imaginée en observant un vol de buses dans le parc du château d'Henri IV à Pau, lors d'une affectation où il songea aux pionniers de l'aviation. La pièce fut jouée à Bordeaux le 11 mai 1916 au théâtre de l'Alhambra, par la compagnie de Charles Léger, directeur du Théâtre des Poètes, lors d'une matinée à la mémoire des poètes gascons tombés au champ d'honneur ; lors de la représentation du théâtre « Aide et protection [5] » au Théâtre national populaire (au Palais du Trocadéro) le 11 novembre 1926, la pièce est rejouée avec une lecture de la préface d'Edmond Rostand lue par Caroline-Eugénie Weber [6].

Au début de la guerre, Guillot de Saix et Louis élaborent *Jean de La Fontaine ou le Distrait volontaire*. Aussi appelée *Clymène*, la pièce fut chroniquée par François Mauriac et des journaux tels que *Le Figaro*, *Le Gaulois*, *L'Écho de Paris* qui furent admiratifs de la créativité, des alexandrins et la trouvèrent de bonne facture, pleine d'audace et bien étonnante. Elle obtient d'ailleurs le prix de la meilleure pièce de l'Académie française en 1923 ainsi que le prix Toirac en 1924. Cette pièce était la préférée d'Edmond Rostand

4. Todd, 2007.
5. Compagnie théâtrale subventionnée par la Ville de Paris et dirigée par Gabriel Imbert et Pierre Aldebert. Elle se consacra à ses débuts aux œuvres d'anciens combattants.
6. Caroline-Eugénie Weber, dite Mme « Segond »-Weber, est une actrice française née le 6 février 1867 à Paris, où elle est morte le 14 juin 1945.

parmi les productions théâtrales de Louis, et il œuvra à faire reconnaître son disciple le plus fidèle, à titre posthume.

En avril 1917, sur la recommandation d'Edmond Rostand, Guillot de Saix et la veuve de Louis, Anna, s'attèlent à rassembler ses poèmes, son théâtre et son dernier poème, écrit dans une tranchée de l'Aisne en novembre 1914, le fameux *Ce que c'est* (voir en annexe). Ce recueil posthume, intitulé *Le ciel dans l'eau*, contient quatre sections de poèmes intitulées *En attendant l'autre soleil*, *Vieux vers*, *Amoureuse amitié* et *Vieilles lunes*, une saynète en vers, *L'échéance*, une pièce, *Le Marquis de Carabas* avec la préface de Camille Le Senne, et se clôt sur *Ce que c'est...*, poème dont je reparlerai en évoquant sa vie de poilu. Le recueil est préfacé par Edmond Rostand qui lui livre là un émouvant hommage. Son « précieux » Guillot de Saix lui consacre en 1926 une fervente étude dédiée à « son ami, son frère » ; intitulée *Le laurier sur le front*, elle est préfacée par René Bazin [7].

Influence d'Edmond Rostand

Nul doute qu'Edmond Rostand eut une influence majeure sur la vie de Louis, autant dans son univers artistique que dans sa vie personnelle, lui qui mena ses hommes avec panache ! Il suffit, pour illustrer les relations entre les deux hommes, de lire la préface rédigée par Rostand pour le recueil *Le Ciel dans l'Eau* et certaines lettres de Louis pour appréhender la tendresse de l'un et l'admiration infinie de l'autre. En effet, postier ambulant sur la ligne Bordeaux-Irun depuis le 1er octobre 1908, Louis voit passer le courrier pour Cambo-Arnaga et rêve devant celui à l'attention d'Edmond Rostand. Un jour, l'idée lui vient de noter çà et là quelques mots, quelques vers, sur les magazines ou au dos des courriers. Bien sûr, il pourrait être renvoyé pour un tel acte mais son adoration pour Rostand va au-delà. Ce dernier s'aperçoit que depuis quelque temps son courrier porte les apostrophes toutes affectueuses d'un inconnu. Il qualifie de « bon sylphe lyrique et gamin [8] » celui qui griffonne çà et là et lui permet de sourire malgré le contenu des missives reçues. Le sylphe, qui ne signe pas, ne tient plus de rester si loin. Intimidé, presque trop, Louis va à Cambo, se dirige vers Arnaga et glisse sa carte avec quelques vers dans une fente d'un arbre à l'entrée de la propriété. Peu de temps après, Louis reçoit un télégramme de son maître lui précisant avoir lu sa lettre « adorable et émouvante » et qu'il « fallait entrer. Il faudra entrer ». De ce jour, la fidèle et loyale sympathie de Louis touche Rostand et une relation épistolaire se met en place, avant la rencontre où Rostand comprend qu'il a affaire à son sylphe [9].

---

7. Guillot de Saix, 1916.
8. *Le Figaro*, supplément littéraire, 27 octobre 1923.
9. *Comœdia*, 11 novembre 1923.

Les échanges, toujours empreints de fidélité et de bienveillance, se succèdent tranquillement. Rostand écrit par exemple qu'il trouve ses « vers exquis, d'une légèreté, d'une grâce et d'une adresse extraordinaire, en même temps que d'un sentiment dont la qualité m'a profondément touché [10] ». De son côté, Louis renouvelle sa sympathie à chaque occasion. Edmond Rostand lui envoie un télégramme : « Infiniment touché, Cher Monsieur, de l'étincelante et délicieuse ballade que vous avez adressée à *Comœdia* et de la gentille pensée que vous avez de me la communiquer. Je vous remercie de tout cœur et vous assure de ma sympathie ».

Lors de ses activités dans les cercles littéraires, Louis met un point d'honneur à présenter l'œuvre de Rostand. Le 19 avril 1913, a lieu dans une des salles de la Chambre syndicale des employés de commerce de Bordeaux, sous la présidence de Paul Berthelot, une causerie où il intervint sur le thème « Les Princesses lointaines chez Rostand ». Dès son incorporation, Louis écrit à Rostand qui lui répond sur papier à en-tête de l'hôpital auxiliaire de Laressore (Basses-Pyrénées) en date du 14 novembre 1914 :

> « Merci mon cher ami, de votre carte si émouvante. Je pense bien souvent à vous et je suis sûr que vos hommes vous aiment rudement ! Je les embrasse de tout cœur sur vos joues. J'espère avoir de bonnes nouvelles. Tout à vous, mon cher poète-lieutenant ».

Louis écrit alors, enthousiaste et heureux :

> « Ma section étant réunie, j'ai tiré mon petit papier et je leur ai dit : j'ai une communication à vous faire… et j'ai lu… Au nom d'Edmond Rostand, j'ai entendu le frisson passer ! Tous mes hommes qui n'étaient que des flambards se sont soudain sentis devenir des "Flambeaux". Le père de l'Aiglon, qui s'y connaît en grognards héroïques, les a adoptés dans son cœur par amour pour moi ! ».

Alors que Rostand revient de Marseille après l'enterrement de son père, il trouve la lettre de Guillot de Saix, chargé par la famille Geandreau de lui faire part du décès de Louis le 13 janvier à l'aube. Déjà éprouvé par son voyage de retour et les évènements récents, il reçoit cette nouvelle en chancelant. Il écrit en retour à Anna Geandreau, le 5 février 1915 [11] : « Le malheur est sur moi. Je sais quel ami je perds ! Sans cesse je pensais à lui depuis que je le savais là-bas et je craignais […] Moi l'oublier ? Oublier le jour où il est entré chez moi, ému, d'une façon si touchante ».

De ce jour, Rostand partage autant que faire se peut les écrits de Louis autour de lui, et insiste pour que soient rassemblés les poèmes et pièces sous

---

10. *L'Européen*, 4 décembre 1929.
11. Forrier, 2015.

un recueil, allant même jusqu'à aider à faire jouer les pièces écrites, lues *a posteriori*. Lors d'une visite dans un village de Champagne, il estime, en regardant l'eau de pluie refléter, à ses pieds, que *Le Ciel dans l'Eau* est un titre qui illustrerait parfaitement les vers de Louis. Il contribue à les faire éditer chez Fasquelle en 1917 et écrit alors une préface particulièrement touchante et pleine d'affection.

Vie militaire

La vie militaire de Louis commence, comme tous les hommes à cette époque, par son incorporation pour service militaire [12] (fig. 3). Il est incorporé le 8 octobre 1906 au 57e régiment d'infanterie, en tant que soldat de 2e classe. Il est classé 1er dans la liste de recrutement cantonal avec mention de son degré d'instruction (5 = bachelier, licencié). Il passe caporal le 10 mai 1907, puis sergent le 1er octobre de la même année. Il est affecté en tant que sous-lieutenant de réserve par décret du 28 mars 1908 au 94e ; il est nommé, par décret du Journal Officiel en date du 30 août 1912, lieutenant de réserve. Lorsque l'ordre de mobilisation arrive, Louis est basé à Pau. Il rejoint le jour même le dépôt du 34e régiment d'infanterie, 36e division d'infanterie, à Mont-de-Marsan qui part vers l'Aisne. Il fait partie de la classe de 1905, sous le matricule 3478. Avec le 34e R.I. il participe à la bataille de Charleroi, les 21-23 août, à celle de Guise, le 29 août, à celle de la Marne, du 5 au 12 septembre 1914. Le 29 septembre 1914, il rejoint le 44e R.I. (7e compagnie, 2e bataillon) et est positionné dans le vallon de l'Aisne, au ravin d'Autrêches et sur le plateau de Vingré.

Fig. 3. Louis Geandreau soldat.

Il ne cesse d'écrire à ses parents, ses « vieux de mon cœur [13] », à sa femme qu'il appelle délicatement « mon amour », ainsi qu'au métayer du Bournet, à Saint-Martial, à Edmond Rostand et à Guillot de Saix. Dans ces nombreuses lettres, il n'évoque que brièvement et poétiquement les affres de la guerre. Malgré ce qu'il voit et vit, il s'applique à inventer, à minimiser autant qu'il le peut la réalité de la guerre, la vie des tranchées, la peur, le bruit et le danger. Il trouve alors les mots les plus délicats, les plus rassurants pour ne pas effrayer sa jeune femme, ses parents, ses amis. Auprès de ses hommes, il

12. Archives départementales de Gironde, n° 3001-3500, 1 R 1213, 1905 ; Archives nationales de Pierrefitte, F/90/20537.
13. Got, 1969.

cherche, sans cesse, à les entourer de son esprit vif, de sa confiance et de son côté solaire.

Entre mi-octobre et fin décembre, le 44e R.I. est au repos à Villers-Cotterêts, prêt pour rejoindre Vic-sur-Aisne. Le 5 novembre, son Périgord natal lui manque tant qu'il cite Brantôme, Les Eyzies, pour comparer les tranchées aux grottes préhistoriques : « Nous voici revenus au temps de l'homme des cavernes. Mais les inscriptions que la postérité découvrira, dans nos grottes modernes, différeront légèrement de celles qu'on découvre à Brantôme et aux Eyzies [14] ».

Le 17 novembre, pour réconforter ses hommes dans les tranchées boueuses et les boyaux de communication, il déclame les vers de Flambeau, extraits de *L'Aiglon* d'Edmond Rostand : « Nous qui, pour arracher, ainsi que des carottes, nos jambes à la boue énorme des chemins, devions les empoigner quelquefois à deux mains ». Il commande alors *L'Aiglon*, sur le compte de l'ordinaire, avec mention « eau-de-vie [15] » afin de continuer ses lectures. Il lit également les mots reçus d'Edmond Rostand à ses hommes aussi admiratifs de l'écrivain que de leur lieutenant. « Je suis sûr que vos hommes vous aiment rudement », écrit Rostand. Comme le pressent Rostand, ses hommes l'aiment, l'adorent. Ils composent d'ailleurs une chanson simple et naïve qui est repris par la 1re section du 44e R.I. : « On s'ferait trouer la peau pour le p'tit lieutenant Geandreau ». Le 23 novembre, dans les tranchées de l'Aisne, Louis écrit *Ce que c'est…*, ce long poème, qu'il rédige « en première ligne sous les sifflements de balles, les grognements de 75 [16] ».

Aux premiers jours de 1915, il reste confiant et soutient le moral de ses hommes, tant appréciés. La veille de sa mort, il écrit à « ses vieux de mon cœur » ces mots plein d'espoir : « De jour en jour, de soleil en soleil, on aura la victoire. Et puis le droit de s'embrasser de toutes les forces de son cœur explosif. Espérance ! Patience ! Ça viendra ! [17] ». À l'aube du 13, dans la nuit puis au petit matin, les tentatives de contre-attaque se soldent par des échecs particulièrement sanglants. Lors d'une contre-attaque, le 2e bataillon, en flèche, ne peut pas se dégager. Après quinze heures de bataille, cerné, il demeure le seul îlot de résistance français. À l'issue de ces assauts, il ne restera qu'une poignée d'hommes, mais l'avancée sur Soissons est enrayée. Sur 1 200 hommes engagés sur cette côte ce jour-là, on décomptera 150 survivants.

Louis est tué à l'ennemi au nord de Soissons, proche de Crouy, le 13 janvier à l'aube. Prenant le commandement de sa compagnie, il a pénétré, en tête de ses hommes, dans une première tranchée allemande et fait des

---

14. Guillot de Saix, 1916.
15. *L'Ambulance*, 5 avril 1915. Pour améliorer l'ordinaire, les plus riches ont recours aux « mercantis ». Ce sont des commerçants ou des paysans qui se rendent sur les lignes pour vendre au prix fort de la nourriture ou des boissons.
16. Voir en annexe.
17. Got, 1969.

prisonniers. C'est à l'assaut de la deuxième qu'il est atteint par une balle de revolver tirée à bout portant par un officier ennemi. Son caporal et ses hommes abattent l'officier allemand, puis tuent l'un après l'autre tous les soldats ennemis de la tranchée. Après avoir vengé leur chef « bien-aimé », deux de ses hommes l'ensevelissent, au péril de leur vie, sous les balles. Louis est cité à l'ordre du jour de la 6e Armée, puis à celle de la Nation : « A participé aux attaques des positions ennemies au nord de Soissons. A été tué en entraînant sa section qu'il a conduite jusqu'aux tranchées ennemies ». Il sera nommé chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume par arrêté ministériel du 15 septembre 1919 publié au *Journal officiel* du 1er octobre.

De nombreux hommages lui sont rendus, comme auteur mort pour la France dans des cérémonies collectives : *L'anniversaire de la Bataille de la Marne*, en 1917, *Les morts immortels*, en 1918 par la Comédie française ; et par ses proches amis et collaborateurs qui entretiennent autant que faire se peut son souvenir, son talent bien reconnu et sa fraîcheur. Il figure sur les monuments aux morts de Talence, sur une plaque commémorative de l'église Saint-Seurin à Bordeaux et sur le monument commémoratif de la Société des auteurs et compositeurs dramatique à Paris. Sa famille a érigé une tombe à « sa mémoire » dans le cimetière de Saint-Martial-Viveyrols. En 1965, la municipalité de La Roche-Chalais a apposé une plaque commémorative sur sa maison natale à l'initiative, notamment, de l'Académie des lettres et des arts du Périgord, des Amis d'Edmond Rostand, des Périgourdins de Bordeaux et des Anciens Combattants 1914-18. Parmi les cinq cent soixante écrivains tombés pour la France lors de la première guerre mondiale, Louis est de ces anonymes inscrits pour l'éternité au Panthéon sur la plaque dédiée aux « Écrivains morts pour la France, 1914-1918, morts au champ d'honneur ».

Pour Edmond Rostand, « il avait l'enthousiasme alerte et spirituel. C'est un vrai poète [18] ».

Louis était un terrien, enraciné en Périgord, et se définissait comme bordelais d'adoption. Il disait notamment : « Voilà quinze ans que j'y tribule, mais mon pays natal est le Périgord. Oui, je connais la verte douceur des soirs sur la Dordogne, ou plutôt sur sa petite fille, la Dronne, qui est encore plus fraîche et plus douce... [19] ».

L. G.-T.

---

18. Gendreau, 1917.
19. *La Rampe*, 1er février 1917.

Œuvres de Louis Geandreau

Poèmes : *Le Ciel dans l'eau*, Paris, éd. Fasquelle, 1917.

Prose : *Le Képi sur l'Oreille* (paru dans la revue *La Lecture Française*).

Chronique : *Miettes*.

Théâtre : *Au Clair de la lune*, *L'échéance*, *Professeur*, *L'éveil*, *Matamore*, *La Nuit de février*, *Muse et Musette*, *Sons de cloches*, *Petites manœuvres*, *Le Marquis de Carabas*. À citer aussi les écrits de ses débuts : *Une moyenne proportionnelle*, *La pelle et l'épée*, *La naissance de Minerve*, *Vm417 (poste restante)*. En collaboration avec Guillot de Saix : *La Belle au cœur dormant*, *Narcisse*, *Jean de La Fontaine, ou le Distrait volontaire* (*Clymène*), *Gaulthier l'Oyseau*.

Prix : Prix poésie Jules Davaine 1916 – mention honorable ; Prix de poésie « Archon-Desperouse » de l'Académie française 1918 pour *Le Ciel dans l'eau* à titre posthume (4 lauréats) ; Prix Toirac 1924 pour *Jean de La Fontaine, ou le Distrait volontaire* ; Prix Capuran 1962 pour *Narcisse*, partagé avec Guillot de Saix.

Bibliographie et sources

Anonyme, 1920. *Historique du 44e régiment d'infanterie*, Paris-Limoges, éd. Charles Lavauzelle.

Bachelet Victor, s.d. *Pour dire et pour jouer la comédie*, Paris, éd. Librairie Théâtrale (préface en vers de Louis Gendreau).

Barbusse Henri, 1916. *Le Feu*, Paris, éd. Flammarion.

Bazin René, 1916. *Aujourd'hui et demain. Pensée du temps de la guerre*, Paris, éd. Calmann-Lévy.

Bernard Jean, 1915-1923. *Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914*, Paris, éd. Berger Levrault.

Clemenceau Georges, 1930. *Grandeurs et misères d'une victoire*, Paris, éd. Plon.

Dorgelès Roland, 1949. *Bleu Horizon*, Paris, éd. Albin Michel.

Forrier Michel, 2015. *Edmond Rostand dans la Grande Guerre, 1914-1918*, Orthez, éd. Gascogne.

Geandreau Louis, 1917. *Le Ciel dans l'eau*, Paris, éd. Eugène Fasquelle.

Geandreau Louis et Guillot de Saix Léon, 1924. *Jean de La Fontaine, ou Le distrait volontaire*, Paris, Librairie Théâtrale.

Giraud Victor, 1921. *Écrivains et soldats*, Paris, éd. Hachette.

Got Armand, 1956. *Poètes du Périgord (1900-1956)*, Bordeaux, éd. Les Éditions d'Aquitaine.

Got Armand, 1969. *Louis Geandreau*, Bordeaux, éd. « Le Périgourdin de Bordeaux ».

Guérin Jean et Bernard, 1957. *Des hommes et des activités autour d'un demi-siècle*, Lormont, éd. B.E.B.

Guillot de Saix Léon, 1916. *Le Laurier sur le Front : à la mémoire de Louis Geandrau, mort au champ d'honneur, 1885-1915*, éditions de la « Revue littéraire et artistique ».

Guillot de Saix Léon, 1926. *Le Laurier sur le Front*, Imprimerie Louis Narbonne.

Larronde Carlos, 1916. *Anthologie des écrivains français morts pour la Patrie*, Paris, Librairie Larousse.

Margerie Caroline de, 1997. *Edmond Rostand ou le baiser de la gloire*, Paris, éd. Grasset.

Migeo Marcel, 1973. *Les Rostand*, Paris, éd. Stock.

Rostand Edmond, 1917. *L'Aiglon*, Paris, Librairie Charpentier & Fasquelle.

Séguy Philippe, 2015. *Les Rostand*, Paris, éd. Pygmalion.

Suffran Michel, 1966. *Sur une génération perdue*, Bordeaux, éd. Samie.
Steinegger Catherine, 2005. *La musique à la Comédie-Française de 1921 à 1964. Aspects de l'évolution d'un genre*, Sprimont, éd. P. Mardaga.
Strowski Fortunat, 1932. *La grande ville au bord du fleuve (Bordeaux et la Guyenne)*, Cisneros.
Todd Christopher, 2007. *Carlos Larronde (1888-1940). Poète des Ondes*, Paris, éd. L'Harmattan.
Archives nationales de Pierrefitte, F/90/20537.
Bibliothèque nationale de France.
Journal Officiel de la République française.
Grande Chancellerie de la Légion d'honneur.
Journaux « marches et opérations des 34e et 44e régiment d'infanterie du 31 juillet 1914 - 29 novembre 1918.
Ministère de la Défense, Mémoire des Hommes.
Archives départementales de Gironde et Dordogne.

Annexe. *Ce que c'est…* (Louis Geandreau)

La Guerre, mon amour, il faut bien te le dire,
Ça n'est pas si terrible, en somme, que l'on croit,
Jette-moi ces journaux bavards qu'on te fait lire !
Qui n'a rien vu doit rester coi.

Ils t'ont mis sous les yeux d'effroyables images ?
Du sang ? Je m'en doutais. De la neige ? Parbleu !
Et puis « la morne Plaine » ?… Ah ! c'est du bel ouvrage,
Faut-il être bête, mon Dieu !

Écoute. Moi, je parle en connaissant la cause,
Car il me semble un peu, la Guerre, qu'« on » la fait !
Eh bien ! c'est bien moins rouge et c'est un peu plus rose.
La Guerre… écoute ce que c'est.

Matin, réveil : « Oh ! oh ! c'est blanc partout ! » Le givre…
(Je suppose qu'il a gelé pendant la nuit).
Eh bien, mais c'est charmant sur un ciel de vieux cuivre
Ce jeune argent qui craque et luit.

Les hommes, un par un, sortent de leurs tanières.
« Comment va ? – Hé ! frisco ! – Bien dormi ? – Bien dormi !
« J'ai rêvé… ». L'un revient d'Agen, l'autre d'Asnières.
L'autre… « À propos, et l'ennemi ? »

« L'ennemi ? Tiens, c'est vrai ! que le diable l'emporte ! »
Mais, bon Dieu, le voilà ! Sur la route... Chauffé,
Ça vient, ça fume… Et qui fumerait de la sorte ?
Le voilà, c'est lui… le café !

Le soleil monte. On voit renaître un paysage,
L'affût d'hier, les bois par le soir envahis,
Et le ruisseau prudent qui cache son visage…
– « Vraiment c'est un joli pays ! »

Un avion… j'entends son ronflement d'abeilles…
Nez en l'air : « Où va-t-il ? Bon voyage ! » Un lapin
S'esquive en emportant là-bas ses deux oreilles.
Ah ! mettre sur lui le grappin !

Augmenter d'un civet l'immuable ordinaire !
Et, troquant son Lebel pour un bon Lefaucheux,
Satisfaire aujourd'hui son rêve culinaire…
« Ah ! Pécuchon !...– Tais-toi, Micheux.

« Tais-toi… » Voici venir le courrier des familles ;
À qui donc ce bonheur se va-t-il octroyer
De pouvoir, à côté de sa femme et ses filles,
Un moment s'asseoir au foyer ?

La soupe !... On la déguste en battant la semelle.
Un « quart » ayant rendu les cerveaux plus subtils,
On discute : « Il faudra que l'Espagne s'en mêle,
Et les Canadiens, où sont-ils ? »

« Le Russe a fait du bon travail »… On étudie
Ce rouleau compresseur qu'on voudrait plus pressé ;
Et, face à l'Occident, sur un fond d'incendie,
On voit tout l'Avenir dressé !

« Demain, vois-tu, Micheux, les hommes seront frères
En supprimant la cause on « amoche » l'effet.
Je supprime le Boche, auteur de nos misères,
Plus de cause, alors… C'est parfait ! »

Et dans le bon terrier, dortoir et réfectoire,
Qui nargue la sifflante et se rit de l'éclat.
On rentre, et l'on attend la prochaine victoire
En grignotant du chocolat.

Le soir vient. De plus près on songe à l'adorée.
On rêvasse. – On répond aux petits mots reçus.
Puis on s'endort enfin dans la paille dorée
Ainsi que le petit Jésus.

Voilà, mon cher amour, ce que c'est que la Guerre,
Qui t'en parle autrement, par la gorge, a menti !
La vérité, vois-tu, c'est qu'on n'y souffre guère
Que de l'absence, mon petit…

La Guerre, c'est tout ça. Le reste en vain tintaille
. . . . . .
Cependant, tout à l'heure, ils ont tous remarqué
Que je ne t'avais point parlé de la « Bataille ».
C'est la place qui m'a manqué.

Tranchées de l'Aisne, 23 novembre 1914.

Manoël de Grandfort et *L'Autre Monde*

par Michel GOLFIER

Marie Barsalou (1829-1904) eut, sous le nom de Manoël de Grandfort, une certaine notoriété pendant toute la seconde moitié du XIX[e] siècle comme romancière, chroniqueuse, rédactrice de revues et journaliste. Comme pour beaucoup de célébrités de l'époque, elle figura dans l'un des albums Mariani [1]. Dans ces albums, les notices rédigées par Octave Uzanne, à partir de renseignements biographiques rarement précis ou nombreux et manifestement fournis par les intéressés, accompagnaient un portrait (fig. 1). La notice de Manoël de Grandfort suggère une existence linéaire et presque sans histoire :

> « Mariée toute jeune à M. E. de Laspeyres, elle occupa les vastes loisirs que lui fit un long séjour à la campagne, à écrire des nouvelles et faire des vers. Libre de très bonne heure, elle se tourna tout à fait vers les lettres. Ce fut à Toulouse qu'elle débuta. Sous le pseudonyme d'Adrien Bar, elle fit la critique dramatique, et écrivit des articles qui furent très remarqués. Un voyage qu'elle fit en Amérique lui donna l'occasion d'écrire son premier livre qui fut un grand succès ».

La banalité apparente de ses débuts cache en fait une existence mouvementée dont elle a soigneusement embrouillé les pistes [2]. C'est une réalité beaucoup plus complexe que révèle l'examen de la rédaction et de la publication de son premier livre, *L'Autre Monde* [3].

---

1. *Album Mariani*, 1903.
2. G. Oberlé a le premier rectifié quelques erreurs (Oberlé, 1996, p. 203-204).
3 Publié en 1855, sous le pseudonyme de Marie Fontenay.

Fig. 1.

Marie Barsalou

Marie Barsalou (fig. 2, lithographie de 1862) appartient à une famille de riches négociants et marchands tanneurs d'Agen. Ses ancêtres tenaient une place importante dans l'administration de cette ville depuis le milieu du XVIII[e] siècle. Son grand-père, Antoine Barsalou (1763-1848), était consul de la ville. Il eut une longue carrière publique à partir de la Révolution, comme administrateur du district, puis du département, président du tribunal de commerce, membre du conseil général. De son mariage [4] le 30 novembre 1788, avec Jeanne Elisabeth Delpeÿ, fille d'un riche négociant d'Agen, il eut six enfants. Le dernier, Jean Adrien Barsalou, né le 22 juin 1803, épousa le 1[er] mai 1828 à Casteljaloux Marie Amélie Cazaux, fille Charles Cazaux, docteur en médecine, et de Marie Lassaubole. Le ménage s'installe à Casteljaloux où Marie Barsalou, leur fille aînée, naît le 6 mai 1829. Le couple eut trois autres enfants, dont deux survécurent ; il

4. Archives départementales (AD) du Lot-et-Garonne, E SUP Agen. GG 29.

semble s'être rapidement désuni : d'après les recensements, Adrien Barsalou vit seul, soit à Bouglon en 1836 (il sera un moment maire de cette commune), soit chez ses parents à Agen en 1841, soit à Paris, rue Notre-Dame des Victoires, en 1860. Il meurt en 1871 chez son fils, pharmacien à Villefranche-du-Queyran. La rédaction ambiguë de l'acte de naissance de sa dernière fille, Marguerite, née le 3 octobre 1841 dans la maison de sa grand-mère Cazaux à Casteljaloux, laisse même supposer qu'il pourrait ne pas en être le père.

Fig. 2.

Marie Barsalou passa donc une partie de sa jeunesse à Agen, dans la maison de son grand-père Antoine. Elle fit sans doute de solides études dans une pension (d'Agen ?) et surtout de nombreuses lectures. L'indication d'un mariage « précoce » avec un nommé Édouard de Laspeyres, dont on ne sait rien, est une énigme qui paraît incompatible avec son séjour à Toulouse. Ce mariage, dont l'acte n'a pas été retrouvé, ne semble pas être antérieur aux années 1860.

Prosper Barousse

C'est sans doute à Toulouse, vers 1850, qu'elle rencontra Prosper Barousse. Il y était gérant du journal *La Civilisation* qu'il venait de fonder. Dans *L'Autre Monde*, Marie Barsalou met en scène un des deux personnages principaux qui semble inspiré par Prosper Barousse :

> « [Il] avait un de ces caractères mobiles et enthousiastes qui revêtent de passion et de fougue jusqu'à la plus légère de leurs sensations. C'était, suivant le choc que recevait son âme, une imprécation vivante ou un dithyrambe animé. Rien n'égalait la chaleur et le pittoresque de son débit. […] Il eut pu, les trois quarts du temps, se dispenser de parler, tant ses gestes étaient nombreux et imagés ».

Cette description correspond à celle, plus critique, d'un contemporain : il « était si grossier dans la discussion et si têtu de tempérament – il le savait bien – qu'il prit pour nom de plume L'Ours [5] ». La confidence qu'elle ajoute à ce portrait explique la séduction qu'il a pu exercer sur elle :

5. Larocque Tinker, 1975, p. 29.

> « J'aime […] ces natures tout en dehors qui, éprouvant sans cesse le besoin de se passionner, n'en dévoilent que mieux leur âme ; natures de feu qui vibrent et résonnent sous tous les souffles sympathiques. […] La conséquence naturelle [de ce caractère] c'était de le rendre d'une bizarrerie, d'une originalité et d'une véhémence dans la conversation qui le faisaient l'homme du monde le plus amusant [6] ».

Il était né à Auzas (Haute-Garonne) [7] le 6 juillet 1813, dans une famille probablement aisée, et avait fait des études d'avocat. Rédacteur au journal de Toulouse *L'Émancipation*, il publia également quelques études littéraires et historiques, dont la première histoire de la « guerre des demoiselles », menée, au début des années 1830, contre les grands propriétaires et les agents du gouvernement, par les paysans de l'Ariège opposés aux nouvelles règlementations introduites en 1827 dans le Code forestier [8].

En septembre 1839, avec son frère cadet Germain, médecin, il embarque à Bordeaux sur le *Créole* à destination de La Nouvelle-Orléans [9]. Pendant son séjour, il est reçu dans la maison de Pierre Soulé, son compatriote originaire de Castillon-en-Cousseran (Ariège), avocat comme lui, et qui deviendra en 1847 sénateur de la Louisiane [10]. Il en donnera un portrait dans le *Journal de Toulouse* [11]. Il reste plusieurs années à La Nouvelle-Orléans, exerçant sa profession d'avocat, puis s'installe à Philadelphie en 1844 où il essaye de fonder un journal. L'affaire échoue à la suite d'une dispute avec son commanditaire, un Français nommé Léger. Ce conflit, dont on ne connaît pas l'issue, entraîna des plaintes devant la justice avec accusations réciproques de tentatives d'assassinat [12].

Il rentre en France. Avec la Révolution de 1848, il est nommé sous-commissaire de la République à Muret, puis devient un éphémère commissaire de la République pour le Gers, en mai-juin 1849. Les élections d'avril 1849 y sont un échec pour les démocrates et il est remplacé par le sous-commissaire de Lombez, Belliard [13]. Barousse s'installe de nouveau à Toulouse où il fonde le journal *La Civilisation*. Ce journal fut poursuivi au moins deux fois pour délit de presse. Lors du voyage du président de la République, en août 1850, un article envoie Barousse en cour d'assises pour offense au chef de l'État. Il est

---

6. Fontenay, 1855, p. 13-14.
7. Auzas, 7 juillet 1813, acte de naissance de Jean Marie Bernard François Prosper Barousse, fils de sieur Jean Xavier Barousse et dame Jeanne Marie Françoise Roze Lacombe (AD Haute-Garonne, 1 E 5).
8. Barousse, 1839.
9. Passeports de Prosper et Germain Barousse, du 18 septembre 1839 (AD Gironde, 4 M 719/419 et 420).
10. Chancerel, 2014.
11. Barousse, 1852.
12. *Gazette de Baton Rouge*, 28 décembre 1844. Tous les journaux américains cités proviennent du site http:///chroniclingamerica.loc.gov.
13. Archives nationales, dossier Belliard, F 1bI 156 / 14.

acquitté le 19 novembre [14]. Ses opinions républicaines, son opposition probable à la candidature de Bonaparte à la présidence de la République, puis le coup d'État du 2 décembre l'incitent à s'exiler de nouveau à La Nouvelle-Orléans, sans doute à la fin de 1851.

De sa liaison avec Marie Barsalou, il avait eu une fille qu'il avait déclarée lui-même à la mairie de Toulouse le 20 août 1851, sous le nom de Marie Barousse. Mais le nom donné à la mère était faux : c'est celui d'une supposée Marie Bijou, ce qui explique en partie que l'acte de naissance de cette fille, qui deviendra la romancière Jeanne Marni, n'avait jusqu'à ce jour pas été retrouvé.

Marie Barsalou suivit Barousse à La Nouvelle-Orléans ; ils y furent connus sous le nom de M. et M^me^ Barousse, bien qu'il n'y ait probablement pas eu mariage. Prosper Barousse, dont la durée de séjour aux États-Unis dépassait cinq ans, obtint la citoyenneté américaine le 6 janvier 1853. Dès le mois de janvier 1853, Marie Barsalou commença à donner des « lectures » [conférences] sur la littérature française moderne, le rôle contemporain des femmes…, apparemment avec succès [15].

La grande épidémie de fièvre jaune

La Nouvelle-Orléans est entourée de marécages infestés de moustiques, vecteurs de la fièvre jaune. Celle-ci n'y est pas endémique, mais régulièrement apportée par les navires venant des foyers voisins des Caraïbes, et sévit pratiquement tous les ans. L'épidémie de 1853 fut la plus grave du siècle :

> « À aucune époque de son histoire, elle n'avait, dit-on, vu sévir le fléau avec autant de persistance et d'universalité. Près de quarante mille Européens ou créoles moururent en Louisiane dans le seul espace de quatre mois. La Nouvelle-Orléans, pour sa part, en enterra vingt mille [16] ».

Selon des statistiques plus officielles, un tiers de la population fut touchée et la Nouvelle-Orléans compta 7 917 morts [17]. Parmi eux, Prosper Barousse, décédé le 6 octobre.

Marie Barousse devient Manoël de Grandfort

À la fin de 1853, deux Français (?), Aristide Gérard et Manoël de Grandfort, qui se disaient « correspondants des journaux français en

14. *Le Journal de Toulouse* du 21 novembre 1850.
15. Entrefilet du *Sunday Picayune*, repris par *The daily comet* (Baton Rouge) du 28 janvier 1853.
16. Fontenay, 1855, p. 60.
17. Bérenger-Féraud, 1891, p. 123.

Amérique », avaient fondé une « Agence d'Affaires et de Publicité », en même temps qu'une revue hebdomadaire de langue française, *Le Coup d'œil,* qui paraissait le dimanche. Marie Barsalou donna dans cette revue des articles de mode, des articles généraux sur le rôle des femmes, des portraits de dames créoles. D'après les publicités faites dans un journal local [18], il y aurait eu au moins 16 numéros, du 20 novembre 1853 au 5 mars 1854. Cette dernière date est probablement très proche du retour de Marie en France. Il semble qu'il ne reste plus qu'un exemplaire de cette revue, le n° 8 du 15 janvier 1854. Mais on connaît plusieurs articles de Marie reproduits dans son livre ou dans des journaux locaux.

Le 25 janvier 1854, à La Nouvelle-Orléans, après un délai que la bonne société locale jugea « scandaleusement court », Marie Barsalou épousa Manoël de Grandfort. Ce mari disparut de sa vie aussi rapidement qu'il y était entré. Il n'est même pas certain qu'il soit revenu avec elle en France (en 1855, il se serait trouvé aux Indes, essayant de refaire fortune). Mais il lui laissa son nom pour nom de plume. On l'avait jusqu'à présent pris pour un pseudonyme.

Dans les notices publiées vers la fin de sa vie, et dans son acte de décès, elle sera généralement désignée comme « Manoël de Grandfort, veuve de Édouard de Laspeyres ». Selon une chronologie vraisemblable, mais très hypothétique, Marie aurait connu et épousé Édouard de Laspeyres vers 1860. Il était fortuné, habitait aux Champs-Elysées, où Marie tint un salon [19], ou un château à Onex (canton de Genève, Suisse). Il fut probablement le père de la deuxième fille de Marie, dont on ne sait pratiquement rien.

L'Autre Monde

À son retour des États-Unis, ses relations familiales lui avaient permis de rencontrer deux personnages importants pour la suite de sa carrière : Émile de Girardin, fondateur du journal *La Presse*, et le duc de La Rochefoucauld-Doudeauville. Émile de Girardin lui proposa la publication d'un feuilleton dans *La Presse.* Paru les 22 et 23 octobre 1854, ce premier chapitre de son futur livre est intitulé « Mœurs et usages de New-York en 1854. Sarah Cardwell la New-Yorkaise ». Il décrit en particulier la *flirtation* ; c'est l'occasion de faire connaître en France le mot et la chose. Le duc de La Rochefoucauld-Doudeauville [20], président de la Société de l'Orient, lui ouvrit les pages de la *Revue de l'Orient*, pour deux articles. L'un d'eux intitulé « L'Ouest lointain et l'Orient Lumineux » fut même l'objet d'une lecture lors d'une soirée

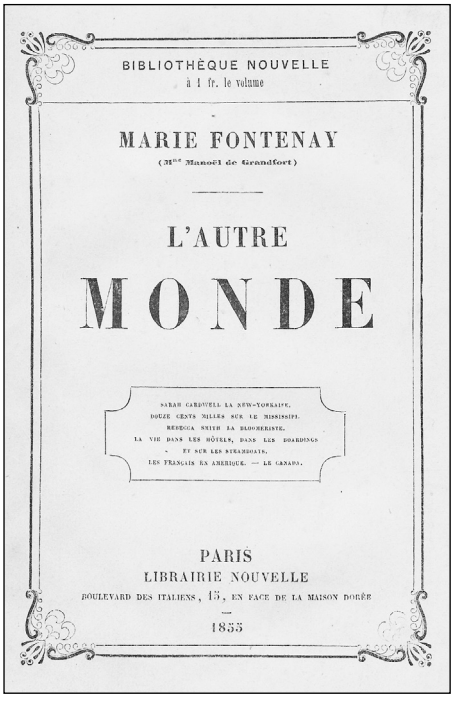
18. *Le pionnier de l'Assomption* (Napoléonville) des 27 novembre 1853 et 5 mars 1854.
19. « Un des rares salons dont l'hospitalité est d'autant plus précieuse que ce genre de réunions est devenu plus rare » (*Le Monde illustré* du 28 janvier 1860).
20. Louis François Sosthène de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville (1785-1864) avait été directeur des Beaux-Arts sous Charles X et était resté très influent.

organisée par le duc dans son hôtel de la rue de Varennes [21]. Le duc intervint également auprès des ministres de l'Intérieur et de l'Instruction publique pour lui obtenir une subvention [22] :

> « De grands revers de fortune ont forcé Madame de Grandfort à demander à son talent les ressources nécessaires pour pourvoir à l'éducation de ses enfants, tandis que son mari cherche, dans les Indes, à relever de ses ruines une maison de commerce ébranlée par une faillite ».

Le ministre de l'Instruction publique lui accorda une indemnité littéraire de deux cents francs.

L'Autre Monde, tiré à plus de 6 000 exemplaires, sort en mars 1855 [23] sous le pseudonyme de Marie Fontenay (fig. 3). Une seconde édition parut en 1857. Manoël de Grandfort a manifestement essayé de donner une actualisation du livre de l'Anglaise Frances Trollope (1780-1863) *Domestic Manners of the Americans* (1832). Ce livre avait connu un grand succès en Angleterre. La troisième édition française avait paru en 1841 sous le titre *Mœurs domestiques des Américains.*


BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE
à 1 fr. le volume

MARIE FONTENAY
(Mme Manoël de Grandfort)

L'AUTRE
MONDE

SARAH CARDWELL LA NEW-YORKAISE.
DOUZE CENTS MILLES SUR LE MISSISIPI.
REBECCA SMITH LA BLOOMERISTE.
LA VIE DANS LES HÔTELS, DANS LES BOARDINGS
ET SUR LES STEAMBOATS.
LES FRANÇAIS EN AMÉRIQUE. — LE CANADA.

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE
1855

Fig. 3.

Réactions aux États-Unis

Comme en son temps le livre de Trollope, *L'Autre Monde* fut rapidement connu et critiqué aux États-Unis, surtout en Louisiane où les journaux locaux en donnèrent des extraits ou des résumés [24]. Il fut publié en feuilleton dans *La Semaine littéraire du Courrier des États-Unis* (journal francophone) puis en livre dès 1855. L'écrivain Edward C. Wharton en donna une traduction anglaise la même année à La Nouvelle-Orléans. Les réactions furent assez virulentes.

---

21. Grandfort, 1899.
22. Arch. nat., F 17 3161.
23. *Bibliographie de la France*, n° 12 du 24 mars 1855.
24. Le *Thibodaux minerva* du 26 mai 1855 a résumé dans un long article (en anglais) toutes les critiques de Mme de Grandfort, en un tableau apocalyptique de l'Amérique.

Les critiques semblent porter essentiellement sur des points d'amour propre et il n'est pas sûr que le livre ait été lu avec une attention suffisante. Beaucoup de ses critiques s'adressaient aux femmes créoles des villages reculés et non à la bonne société de La Nouvelle Orléans. Une Française y vivant depuis plusieurs années publia une brochure [25] dans laquelle elle déclara n'avoir lu de *L'Autre Monde* que ce qui a été publié dans les journaux et ses critiques portent essentiellement sur une supposée absence de religion des créoles. De même les journaux de langue anglaise attaquent certains aspects anecdotiques et non les remarques de fond.

La conception de son ouvrage se ressent d'une élaboration un peu hâtive. Néanmoins, chaque partie prise isolément contient des notes très vivantes, bien observées, dont certaines, sur l'importance de la religion, les mœurs électorales, le port généralisé des armes, l'intérêt accordé aux affaires et la primauté de la réussite financière, sont encore d'une pertinence et d'une actualité frappantes. Le début utilise la fiction de deux jeunes Français débarqués à New-York, Richard et Julien. Elle permet, au gré de leurs déplacements, de décrire sans trop longs développements les coutumes, les sentiments, les habitudes ou les comportements, des plus sérieux aux plus anecdotiques : le port et l'emploi si fréquent des armes à feu, les duels pour des prétextes futiles, la manie de tailler des morceaux de bois en permanence, la corruption électorale, l'emploi de la violence pour empêcher le vote des adversaires politiques, la présence de nombreux joueurs professionnels sur les bateaux du Mississipi ou dans les hôtels. Alternativement, et selon les sujets, l'un ou l'autre des protagonistes est porteur des réflexions et des sentiments de Manoël de Grandfort.

Richard (dont le modèle est peut être inspiré par Pierre Soulé, puisqu'il sera comme lui chargé d'une mission visant à rattacher Cuba aux États-Unis) s'est lancé immédiatement dans les affaires ; il a compris que « le dollar… voilà la raison d'être de toutes choses aux États-Unis. Mais s'il est l'objet d'une passion chez les hommes, c'est assurément celui d'un culte chez les femmes [26] ». Il s'enrichit rapidement et, devenu américain d'esprit et d'habitudes, demande bientôt sa naturalisation sans idée de retour en France.

Julien, au contraire, a un caractère fougueux, passionné, voire parfois emporté, qui semble fortement inspiré par celui que devait avoir Prosper Barousse. Il est aussi plein d'illusions utopiques et généreuses qui disparaîtront dans ses voyages. Ainsi, à New-York, les propos de Sarah Cardwell, qui lui a fait découvrir la *flirtation* déclenchent son indignation :

---

25. Ligeret de Chazey E., *Les Créoles. Réponse à Madame de G****. Reproduit dans *Souvenirs d'Amérique…*, 1883.
26. Fontenay, 1855, p. 131.

> « Des femmes qui ont mis de côté leurs jupes et pris des pantalons [27] ; qui aspirent à être avocats, représentants du peuple et présidentes d'une république ; d'autres femmes qui nous disent crûment que l'amour est un sentiment ridicule, et qu'il n'y a de réel et d'enviable que les dollars ; … par ma foi ! il y a à Charenton de pauvres gens qui n'ont pas dit ou fait le quart de ces énormités ! »

Mais son ami, traduisant sans doute le sentiment de Manoël de Grandfort, lui oppose la légitimité des revendications féministes :

> « Ces femmes qui demandent pour elles la même liberté que celle dont jouissent les hommes sont dans le droit, comme celles qui nient l'amour sont dans la vérité. […] Quant aux droits de la femme, on les a méconnus ! jusqu'ici elle n'a fait que des petits : elle n'a pas été mère ! [Il estime même prochaine] l'application de ces principes, justes autant que féconds, à savoir : que la femme est libre ; qu'elle ne doit former d'union que suivant son libre arbitre et pour le temps qui lui convient ; que ses enfants sont sa propriété et non celle d'un père toujours douteux, et qu'à ce titre ils doivent toujours porter son nom… »

Manoël de Grandfort abandonne la fiction quand les sujets sont plus importants ou plus généraux.

La Nouvelle-Orléans vue par une Française

Ses remarques générales sur les créoles et leur comportement envers les étrangers sont celles qui ont suscité le plus de récriminations et de rancœur. Elle loue la beauté des créoles, bien que leur type « ravissant comme forme » soit « un peu froid et vague comme physionomie » ; mais :

> « il n'y a pas de femmes plus simples, plus laborieuses, plus ménagères que les créoles. Leur éducation est des plus incomplètes ; le niveau de leur esprit, généralement vulgaire ; le sujet de leurs conversations, toujours oiseux et futile ; toutes choses qui ont leur principe dans une trop grande fréquentation des négresses, avec lesquelles elles ont le tort grave de faire de la familiarité. Mais elles rachètent ces défauts par une qualité immense […] : elles savent être mères ».

Quant aux créoles des plantations reculées, ils sont indifférents à tout ce qui concerne la religion et la morale.

---

27. Il s'agit des *bloomeristes,* disciples d'Amélia Bloomer (1818-1894), militante pour la tempérance et les droits des femmes, et dont l'action pour la réforme du vêtement féminin a laissé son nom à un type de pantalon large et bouffant, censé être plus commode que les jupes à volants. Tout un chapitre caricatural est consacré à une conférence donnée par l'une d'elles à Louisville (Kentucky).

Si elle prête à Julien des illusions tout imprégnées des bons sentiments de la « larmoyante histoire » de M^me^ Beecher Stowe (*La case de l'Oncle Tom*, 1852), sa position personnelle est ouvertement et farouchement raciste et esclavagiste : « il n'est personne de moins malheureux qu'un noir en Louisiane, et j'avouerai avec peine que leur condition est de beaucoup préférable à celle de nos paysans des Landes ou des Pyrénées ». Quatre pages d'une violente diatribe contre les noirs « nés pour la servitude […] sensibles à aucune espèce d'humiliation : ils ne comprennent que les coups », sont parfaitement résumées par cette conclusion : « Pour ma part, je suis tout à fait de l'avis de ce savant qui, dans l'échelle des êtres, place le nègre entre l'homme et l'orang-outang [28] ».

Les conséquences du protestantisme sur la liberté et l'égalité

> « Il est peu de pays où la religion se mêle autant aux actes de la vie. Elle inscrit les naissances, fait les mariages, règle l'esprit de famille et préside continuellement aux élections, où le reproche d'irréligion est d'ordinaire fatal aux candidats ».

L'égalité est solennellement proclamée dans la déclaration d'indépendance :

> « Il y a bien dans la société quelques individus qui souffrent de cette égalité, les gens de talents, par exemple ; mais ils doivent taire leurs griefs et cacher leurs opinions, sous peine d'impopularité. le peuple a toujours invariablement préféré un homme médiocre à un homme de talent […] Le peuple se méfie des grandes fortunes et des grandes intelligences.
>
> Il est juste de dire qu'on a attribué l'essor des États-Unis à la liberté […] Il fallait dire, pour ne tromper personne, que la liberté aux États-Unis est le sacrifice continuel de la société à l'individu. Chacun est libre d'y exercer son industrie sans autorisation, sa profession sans diplôme, son métier sans apprentissage ni livret […] Le gouvernement n'a rien à dire : le peuple serait trop gouverné ».

Les Français en Amérique

Les Français s'américanisent très vite, mais les seuls qui réussissent sont ceux qui sont dans les affaires (ce qui comprend les ouvriers comme les négociants), les autres sont maîtres d'école, professeurs, journalistes ou docteurs, mais la concurrence est rude de la part des « natifs ». À l'époque

28. Fontenay, 1855, p. 105-108.

où Manoël de Grandfort a vécu aux États-Unis, les natifs ont développé un mouvement xénophobe particulièrement actif (connu sous le nom de parti des *know-nothing*), visant à rendre beaucoup plus difficile la naturalisation des émigrants :

> « Si je croyais aux États-Unis comme nation, je dirai que leur peuple est un peuple étonnant, qui fera faire au monde, rien que par sa fiévreuse activité et sa cupide énergie, un pas définitif vers le progrès absolu. C'est aux Américains sûrement que revient d'avance l'honneur de toutes les inventions utiles de l'avenir ».

La conclusion du livre, publié six ans avant le déclenchement de la guerre de Sécession, est particulièrement remarquable :

> « Il ne se passera pas dix ans aux Etats-Unis sans qu'il y éclate une révolution. Tout l'annonce déjà : la vénalité des emplois publics, l'empressement des électeurs à vendre leurs votes, la haine profonde des protestants contre les catholiques, l'extrême irritation des États libres contre les États à esclaves, la puissance de l'émigration, la ligue des natifs (parti des *know-nothing*) contre les étrangers, sans parler d'une foule de lois et coutumes étranges qui agissent moins apparemment, mais aussi invinciblement… tout fait prévoir une dissolution prochaine dans ce grand corps, amalgame monstrueux de principes opposés et d'intérêts divers.
>
> Dans quelques années, après une suspension inévitable de l'émigration, la partie étrangère aura, sinon disparu, du moins se sera brisée et disséminée sur la vaste surface de l'Union. De cette diversité de races et de langages qui s'y aperçoit aujourd'hui, une seule langue et un seul type survivront : la langue et le type américains ».

Elle espère, grâce à la survie en Louisiane de la langue et du type français, renforcés par une immigration de canadiens francophones, une recomposition des États-Unis « au profit de la civilisation, de la morale et de la paix publique […] car, en conscience, on ne peut pas laisser passer plus avant cette société difforme, qui n'aspire à mettre le pied en Europe que pour changer nos monuments en entrepôts et élever sur nos places publiques quatre murs nus, au milieu desquels un long *reverend* à cravate blanche viendrait chaque jour nous lire la Bible ».

Premier ouvrage de Manoël de Grandfort, *L'Autre Monde* est certes imparfait. Il donne l'impression d'avoir été écrit à la hâte, souvent avec des reprises d'articles publiés dans *Le Coup d'œil*. Il est également difficile de savoir ce qu'il doit à Prosper Barousse, qui avait fait un long séjour en Louisiane, puis en Pennsylvanie : son métier d'avocat et de journaliste et sa fréquentation de Pierre Soulé lui avaient donné une bonne connaissance des milieux politiques et des mœurs du pays.

C'est néanmoins un document assez remarquable par la finesse des observations, la pertinence et la clarté des analyses et l'aisance du style. Les chapitres sur l'importance de l'argent et de la religion, le rôle des armes, les mœurs électorales le rejet d'un État trop puissant et trop centralisé… n'ont rien perdu de leur actualité et montrent qu'à un siècle et demi de distance, les réactions de l'Amérique profonde restent fondamentalement les mêmes.

M. G.

Bibliographie

Album Mariani, 1903. *Figures Contemporaines tirées de l'Album Mariani*, n° 8, Paris, librairie Floury. 1903.

Barousse Prosper, 1839. « Les Demoiselles », *La Mosaïque du Midi*, p. 1-9.

Barousse Prosper, 1852. « Pierre Soulé », *Le Journal de Toulouse*, 17 juillet 1852.

Bérenger-Féraud L.-J.-B., 1891. *Traité théorique & clinique de la fièvre jaune*, Paris éd. Doin.

Chancerel Catherine, 2014. *L'homme du Grand Fleuve*, Paris, éd. CNRS.

Fontenay Marie (Mme Manoel de Grandfort), 1855. *L'Autre Monde*. Paris, éd. Librairie Nouvelle.

Grandfort M., 1899. « Souvenirs d'antan », *La Fronde*, 11 janvier 1899.

Larocque Tinker Edward, 1975. *Les écrits de langue française en Louisiane au XIX^e siècle*, Genève, Slatkine Reprints.

Oberlé Gérard, 1996. *Auguste Poulet-Malassis. Un imprimeur sur le Parnasse*, Alençon, Librairie du Manoir de Pron.

Souvenirs d'Amérique et de France, par une créole, 1883. Paris, Bourguet-Calas, 1883 (http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1314161/f1.image).

Robert Escarpit : enracinement aquitain et ouverture au monde

par Pierre GUILLAUME

On ne saurait discuter à Robert Escarpit (1918-2000) (fig. 1) sa qualité d'aquitain, que l'on prenne pour la définir le droit du sang ou le droit du sol. Robert Escarpit est né en Aquitaine, à Saint-Macaire, et il est mort à Langon à 82 ans. Pouvant se réclamer du droit du sol, il peut aussi se réclamer du droit du sang, ses parents étant des maîtres d'école girondins. Il n'en est que plus intéressant d'essayer de préciser l'idée que Robert Escarpit se faisait d'une part de l'Aquitaine et d'autre part des Aquitains. On peut, sans prendre de risques, dire son accord avec les géographes qui, tel le doyen Papy, ont récusé toute définition de l'Aquitaine comme région naturelle et avec les historiens, comme le Toulousain Charles Higounet, qui ont refusé de voir en elle un héritage historique.

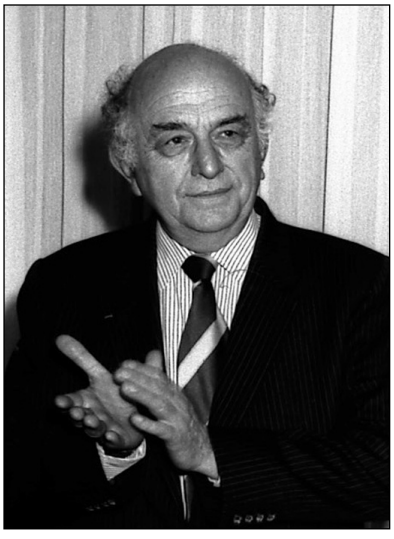


Fig. 1. Robert Escarpit.

Se vouloir aquitain…

L'Aquitaine pour Robert Escarpit, comme pour ses prédécesseurs que nous venons de citer, se définit par la volonté de ses habitants de se reconnaître comme tels dans des limites qui n'ont cessé de varier, de l'Antiquité à la toute récente régionalisation.

L'histoire et la géographie ne suggérant que des réponses très imparfaites, c'est aux mentalités que l'on peut tenter de demander des éléments de réponse à cette question toute simple : qu'est-ce que c'est qu'un Aquitain ? La réponse à cette question si simple n'est pas aisée [1]. Comme partout, on peut opposer l'habitant des champs et celui des villes, le notable, plus ou moins richement nanti, et l'homme du peuple. Sur ce point, on peut suggérer que l'écart est plus large en Aquitaine que dans d'autres régions. Le notable bordelais des Chartrons, par sa raideur souvent expliquée par ses origines britanniques, est bien différent du vigneron du Médoc, qu'il ne connaît d'ailleurs que comme travailleur de ses terres. On oppose aussi volontiers la dignité hautaine du grand propriétaire à la rusticité, que l'on veut voir comme joyeuse, du métayer. Les uns et les autres ne se rencontrant que très accidentellement, notamment aux fêtes des vendanges. Robert Escarpit s'est toujours réclamé de sa parenté avec le vigneron, accompagné d'un manque de sympathie évidente pour le notable.

Robert Escarpit souscrit sans débats aux définitions que donnent des Gascons la grande encyclopédie, dans laquelle on lit : « La personnalité gasconne doit beaucoup aux gasconnades données comme synonyme de "vanteries, hâblerie, forfanterie, exagérations en paroles, promesses en l'air" ». Plus indulgent l'article « gascon » de la même encyclopédie définit le personnage comme « plaisant, railleur, moqueur » en se référant à ce que Jussieu écrivit disant que : « le Gascon est fin et rusé mais aussi spirituel, actif, ingénieux et qu'il sait fort bien se tirer d'un mauvais pas et s'accommoder d'une mauvaise affaire ». On peut aussi se référer à de Custine affirmant que : « le Gascon est une machine à parler ». Le Bordelais, au moins celui que François Mauriac avait peint notamment dans *Préséance*, est évidemment aux antipodes du Gascon joyeux drille, avec un sens aigu des convenances allant jusqu'à une incontestable raideur qui frappe tous les nouveaux venus dans la ville et que l'on attribue volontiers à une influence britannique.

… mais homme de toutes les ouvertures

Les comportements de Robert Escarpit sont marqués par des attitudes tenues pour aquitaines, mais, par la richesse de son itinéraire, il échappe à

1. Guillaume, 2007.

tout déterminisme. Il fut, tout à la fois, homme de conviction, militant de certaines causes, et universitaire soumis à de multiples influences, journaliste et chroniqueur de son époque.

L'homme de conviction, c'est d'abord l'officier des Forces françaises de l'intérieur, qui participe au combat mené contre les Allemands cramponnés à la pointe du Médoc, ce qui lui valut la Croix de guerre. Il était entré à l'École normale supérieure en 1938, avait été reçu à l'agrégation d'anglais ce qui lui valut d'être nommé professeur au lycée d'Arcachon, en 1943, qu'il quitte pour être recruté comme assistant en 1945 à la faculté des lettres de Bordeaux. Maître de conférences en 1951, il est professeur en 1955. Ayant soutenu une thèse sur Byron, il s'oriente ensuite vers la littérature comparée. Cet angliciste de formation est alors détaché au Mexique comme attaché culturel. Ainsi se précise la vocation internationale de Robert Escarpit et son ouverture au monde, bien avant que la mondialisation ne devienne à la mode.

À l'université de Bordeaux, il fonde, en 1965, l'Institut de littérature et de techniques artistiques de masse (ILTAM), puis en 1967, l'Institut universitaire de technologie, IUT qu'il dirige de 1970 à 1979, et en 1969, l'Unité pluridisciplinaire des sciences de l'information et de la communication. Ces innovations, soutenues par les universitaires ouverts comme le Doyen Papy, suscitent la résistance parfois hargneuse des tenants des disciplines traditionnelles, qu'ils considèrent comme menacées par une interdisciplinarité jugée débridée.

Robert Escarpit s'affirme au plan national comme un rénovateur et il est à l'origine de la création, au sein du Comité national des universités (CNU), d'une section de Littérature comparée.

Dans le même temps, Robert Escarpit devient, à la demande d'Hubert Beuve-Méry, billettiste au *Monde* dans lequel il publie quotidiennement de courts textes pleins d'humour sur l'actualité (9 000 billets en tout). Bien des lecteurs assidus du *Monde* l'ouvrent sur les billets d'Escarpit.

Sa notoriété nationale ainsi acquise vaut à Robert Escarpit d'être élu, en 1975, président de l'Université de Bordeaux 3, largement remuée par les évènements de 1968. Il reste à la présidence jusqu'en 1978.

Novateur à l'Université, Robert Escarpit joua aussi un rôle majeur dans le renouveau culturel à Bordeaux, voulu par le jeune maire Jacques Chaban-Delmas. Il fut, avec le metteur en scène Roger Lafosse, à l'origine du festival Sigma qui, en 1965, introduisit avec éclat une modernité d'inspiration largement anglo-saxonne dans l'univers du spectacle bordelais, auparavant resté fidèle à un classicisme qui s'exprimait depuis 1951 dans le Mai [2].

---

2. Taliano-Des Garets, 1995, p. 228.

Parallèlement à son action locale, il s'impose nationalement en publiant, en 1976, sa *Théorie générale des Sciences de l'Information et de la Communication* et, en 1982, le *Livre blanc de la Communication*. Une autre dimension, non moins importante, de l'action de Robert Escarpit est sa lutte contre l'analphabétisme. Il s'intéresse aussi de très près à la diffusion et à la conservation de l'information. Il joue un grand rôle dans le développement des filières de formation des documentalistes. Ajoutons encore qu'il milite pour le développement d'une littérature populaire de qualité. Il est donc tout sauf un savant enfermé dans sa bibliothèque et son ouverture sur le monde ne cesse de s'élargir.

Robert Escarpit et ses collaborateurs fidèles, comme Nicole Robine [3] mais aussi Pierre Dussauge ou encore Orréchioni, Anne-Marie Laulan [4], Hughes Hottier, Jean Devèze ou Alain Viaut, constituent ce qu'on a pu appeler l'École de Bordeaux, caractérisée par la très grande liberté laissée à ses membres qui, tout en étant fidèles au maître, se sont épanouis dans les directions les plus diverses.

En dehors de ses activités universitaires Robert Escarpit fut aussi un écrivain prolixe réunissant essais et romans, *Le Littératron*, publié en 1964, étant le plus connu [5]. Citons également *Appelez moi Thérèse* (1975), apprécié, dit-on, de François Mauriac, et *Les Va-nu-pieds*, chronique de la guerre du Médoc, publié en 1982. Il est aussi éditeur d'actes de colloques importants, comme *La Gascogne, pays, nation, région ?*, publié aux éditions Entente en 1982 [6] et qui a suscité bien des polémiques sur la définition de la Gascogne, polémiques dont nous avons retrouvé trace dans le fonds Escarpit conservé aux Archives départementales de la Gironde et qui m'ont été ouvertes par Pascal Geneste [7]. En effet, le doyen Papy, qui fut sollicité par Robert Escarpit, critique avec sa plus grande courtoisie le titre du colloque puis de l'ouvrage en ces termes :

> « Le titre de l'ouvrage me paraît un peu ambitieux. Un pays, la Gascogne certainement non mais un ensemble de pays, une nation ? Évidemment pas et pour cause, une région ? non plus : la Gascogne participe à la vie de plusieurs régions… La Gascogne n'a jamais été une province aux limites définies (par opposition à la Normandie, à l'Alsace)… Mais après tout ne peut-on pas admettre des divergences de vues dans un même ouvrage ? »

---

3. Nicole Robine a notamment dirigé l'ouvrage *Hommage à Robert Escarpit, universitaire, écrivain, journaliste, 1918-2000* (Robine, 2001).
4. Devèze et Laulan, 1992.
5. Escarpit, 1964, 1975 et 1982a.
6. Escarpit, 1982b.
7. Le Fonds Escarpit est répertorié sous la côte 41J. La polémique est consultable dans ce fonds, à la cote 41J 317.

Une autre lettre, celle-ci signée de Robert Escarpit, en réponse à Guy Turbet Delof qui contestait les définitions de la Gascogne, précise ses convictions : « Je ne pense d'ailleurs pas qu'on puisse me taxer d'indépendance ou d'autonomisme et je ne cache pas ma distance avec les fanatiques de l'Occitanisme. Par contre je suis un patriote gascon ».

D'autres polémiques ont découlé de prises de position un peu fantaisistes de Robert Escarpit. On peut en donner comme exemple son enthousiasme pour Mic-Mac, chef de la réserve huron de Montréal amené à Bordeaux où sa personnalité pittoresque impressionna ses interlocuteurs sans les convaincre. Plus sérieux et plus lourd de conséquences fut l'enthousiasme affiché d'Escarpit pour l'Albanie et son régime stalinien. On peut voir là la marque de celui qui, depuis des années, était un fidèle compagnon de route du parti communiste notamment élu à ce titre au conseil municipal de Pessac.

Conclusion

La multiplicité des ouvertures d'Escarpit et son goût pour les opinions les plus diverses et clairement exprimées expliquent certains errements.

C'est, sans doute, ce vagabondage à travers les disciplines différentes, ainsi que son goût du paradoxe, qui expliquent que Robert Escarpit ne jouisse pas de la même postérité posthume que son contemporain Jacques Ellul dont la dénonciation de la civilisation technicienne reste bien contestable mais a été reprise par les thèses écologiques. Paradoxalement, Robert Escarpit, si ouvert qu'il ait été aux innovations, apparaît ainsi comme plus dépassé que Jacques Ellul.

P. G.

Sources et bibliographie

Archives départementales de la Gironde, fonds Escarpit, 41 J.

Devèze Jean et Laulan Anne-Marie, 1992. *Interview de Robert Escarpit en 1992*, éd. Société française des sciences de l'Information et de la communication.

Escarpit Robert, 1964. *Le Littératron*, Paris, éd. Flammarion

Escarpit Robert, 1975. *Appelez-moi Thérèse*, Paris, éd. Flammarion

Escarpit Robert, 1982a. *Les Va-nu-pieds*, Paris, Éditions universitaires.

Escarpit Robert (dir.), 1982b. *La Gascogne, pays, nation, région* ?, Paris, Éditions Entente.

Guillaume Pierre, 2007. « L'impossible singulier », dans Collectif, *Entre tradition et modernité : l'identité aquitaine, Mélanges offerts à Josette Pontet*, Bordeaux, éd. CEMMC, 2007, p. 363-365.

Robine Nicole (dir.), 2001. *Hommage à Robert Escarpit, universitaire, écrivain, journaliste*, 1918-2000, Talence, éd. Presses universitaires de Bordeaux.

Taliano-Des Garets Françoise, 1995. *La vie culturelle à Bordeaux, 1945-1975*, Talence, éd. Presses universitaires de Bordeaux.

Le Périgord de Bourliaguet

par Annie HERGUIDO

L'écrivain Léonce Bourliaguet est né à Thiviers le 6 janvier 1895 ; c'est donc dans cette petite ville périgordine de 4 000 habitants, située sur la route de Périgueux à Limoges, qu'il passe son enfance et une partie de sa jeunesse. Normalien à Périgueux pendant quatre ans (1911-1914), il doit regagner le front en 1915 et ce n'est qu'en 1919 qu'il peut exercer son métier de maître d'école. Miallet et Saint-Jory-de-Chalais, deux communes proches de Thiviers seront ses premiers postes jusqu'au jour où, reçu au concours de l'Inspection primaire, il est obligé de quitter son Périgord natal.

En 1929, à trente-quatre ans, il est le plus jeune inspecteur de France et il va commencer parallèlement une carrière d'écrivain à laquelle il se consacre jusqu'à sa mort le 26 mars 1965, dans une commune de la banlieue de Brive : Malemort. Il n'oublie jamais sa terre natale même si une partie de son œuvre s'attache à d'autres lieux. Nous allons essayer de définir ce Périgord de Bourliaguet dans ses dimensions géographique, historique et littéraire. Pour cela, nous aborderons quelques ouvrages significatifs car nous n'avons pas la prétention de balayer la totalité de l'œuvre qui compte plus de cent livres de genres différents.

Le Périgord dans sa dimension géographique

Être enfant du pays, c'est important pour savoir en parler et Thiviers occupe une place de choix dans la géographie périgordine de Bourliaguet. Curieusement, la ville apparaît parfois, mais pas toujours, sous son véritable nom, comme dans une nouvelle du *Berceau périgourdin* intitulée : « Une villa au bord de la mer » :

> « en 1900, il y avait à Thiviers deux cordonniers campés face à face dans la grand'rue : d'un côté Blanzaguet, Permangle de l'autre, brouillés à mort et se surveillant avec des yeux si noirs que les clients n'osaient y venir que la nuit ».

Le familier de Bourliaguet peut tout de suite reconnaître ce Blanzaguet qui n'est autre que le père de Léonce, cordonnier de son état.

Dans une autre nouvelle, indépendante celle-là, « Marie, mon homme », apparaît une description peu flatteuse de la ville :

> « Marie Xaintrie […] passait pour une des plus riches héritières de Thiviers, vieille cité féodale, borne entre les noyers du Périgord et les châtaigniers limousins et digne de s'appeler *Civita vecchia* à force de délabrement ».

Mais dans d'autres ouvrages, Thiviers devient Saint-Valer ; c'est le cas dans *Le parc aux prèles* où l'on va retrouver cet aspect plutôt insalubre de la ville [1] :

> « Des cloportes, nous autres, Saint-Valériens en étions tous pour ce que nous vivions encastrés dans les murs de cette vieille cité féodale […] des ruelles en pente que la pluie transformait en torrents, des boutiques à auvent restées telles qu'au XV^e^ siècle et tout ceint de remparts crachant des eaux sales par mille dégorgeoirs en forme de meurtrières ».

Toutefois, sous la plume de Bourliaguet comme sous le pinceau d'un artiste peintre, la ville va prendre des couleurs : le vert de ce parc, véritable protagoniste de l'intrigue, offert puis repris à la population par un propriétaire malheureux aux élections : « Et à côté de cela ! À côté de cela. Oh ! Écoutez bien : un parc immense, large, profond, à ne pas savoir où il finissait ! Un parc de contes de fées à la porte même de la ville... »

Puis ce sera le rouge du foyer qui alimente la locomotive du père de « Petit Œuf », conducteur de cet engin infernal : « La machine apparut enveloppée de fumée, de vapeur et de brume où palpitaient les grandes lueurs rouges du foyer, on eût dit qu'elle était en feu ».

Ainsi, Thiviers-Saint-Valer sera caractérisée par quelques éléments récurrents : l'aspect vétuste de la cité, le poumon vert que représente le parc, la gare et sa bouillonnante activité et même l'imprimerie Fargeot. C'est un univers construit à partir d'une certaine réalité choisie et transformée par l'auteur qui va nous en donner sa propre vision ; pour cela il n'hésite pas à changer les

---

1. Jean-Paul Sartre, peu apprécié de Bourliaguet et qui a vécu dans ce même Thiviers, n'avait pas gardé non plus un bon souvenir de la ville.

noms, à modifier les époques par rapport aux évènements ; par exemple, la défaite de Theulier aux élections de 1906, qui a entraîné la fermeture du parc, est transposée à l'époque de la seconde guerre mondiale.

Léonce Bourliaguet ne se limite pas à Thiviers pour évoquer la géographie particulière de son propre Périgord : *Le Berceau périgourdin*, recueil de vingt-cinq nouvelles qui sont autant de chroniques historiques, peut constituer un véritable parcours du département utilisable à des fins touristiques. D'ailleurs, le livre original contient une carte reprise dans la nouvelle édition, où le titre de chaque conte apparaît sur son lieu d'origine. Il s'agit d'endroits emblématiques : les grottes de la Vézère, les truffiers de Terrasson, le causse vers Sorges, la forêt de Vergt, les moulins de la Lizonne, les villes historiques de Nontron, Sarlat, Périgueux, Bergerac. Ainsi, est-il possible de faire de nombreuses sorties culturelles à partir de ces nouvelles, idée déjà exploitée par « Les amis de Bourliaguet » et d'autres associations.

Il faut aussi citer d'autres ouvrages qui vont appréhender la géographie d'une manière différente. C'est le cas de *La longue eau verte*, roman qui met en scène l'un des plus beaux villages du Périgord, situé au confluent de la Dordogne et de la Vézère : Limeuil. Avec cette œuvre, nous rentrons dans la dimension historique.

Le Périgord dans sa dimension historique

Avec *La longue eau verte*, nous sommes en présence d'un véritable roman historique : grâce à son ami, l'instituteur Louis Delluc, Bourliaguet a pu pénétrer dans le monde des gabariers. Avec un talent fortement maîtrisé, notre auteur a situé son action au XVI^{e} siècle (1537-1547), au moment où éclatent les premiers conflits religieux : ainsi les Auvergnats, gabariers de la Dordogne, sont-ils gagnés aux nouvelles idées de la Religion réformée alors que les Limousins venus par la Vézère restent de fervents catholiques. Les personnages foisonnent mais nous n'évoquerons ici que les principaux, comme le chef auvergnat Lanceplaine, « grand blond aux yeux verts avec un éternel sourire qui découvrait une denture carnassière et un regard de lion dans ses moments d'irritation », ou la jeune aveugle Avelaine « que la nature avait parée d'une étrange et saisissante beauté », fille du Limousin l'Ursin. Le suspense est présent dans chaque page jusqu'à la fin tragique. Après la lecture de cette œuvre qui mériterait qu'on en fasse un film, on comprend mieux cette époque cruelle et on pose un regard différent sur Limeuil et la rivière Dordogne.

Le Berceau périgourdin, déjà cité pour la variété de ses paysages, est avant tout une histoire du Périgord à la Bourliaguet, œuvre à caractère pédagogique, sorte de roman national à trame chronologique composé d'anecdotes régionales historiquement authentifiées. L'auteur affirme lui-

même dans sa préface qu'il n'a retenu de l'Histoire que « quelques détails d'apparence chétive propres à faire rêver le lecteur » et ces détails, il les a parfois trouvés dans des documents très précis :

- l'histoire des évêques du Périgord, transcrite du *Gallia Christiana*, pour « les moulins sur la Lizonne » frappés par l'anathème de Guillaume de Montbéron qui les a anéantis vers 1080,

- le carnet de visites pastorales de l'évêque François de La Béraudière (1626) où il est question d'églises ruinées, « quatre murailles couvertes d'arbustes » transformées par Bourliaguet en « murailles charbonneuses drapées de lierre, devenues monastères d'oiseaux et de rats »,

- le tome II de l'*Histoire du Périgord* de Léon Dessalles (entre autres) où figure la note suivante : « on a trouvé à Périgueux, dans les dragages de l'Isle […] un tiers de sou mérovingien frappé à Thiviers avec l'inscription « *TEVERIO VICO* ».

Léonce Bourliaguet l'avait aussi annoncé dans sa préface : « en feuilletant une histoire du Périgord d'un doigt distrait, je revis brusquement ces deux mots : *Teverio Vico* dans les grisailles du texte ». La monnaie qu'il avait admirée auparavant dans la vitrine d'un musée avait donc une histoire !

Mais Bourliaguet a-t-il vraiment suivi la démarche d'un historien pur et dur ? Nous pouvons nous le demander. S'il a choisi les détails propres à faire rêver, ces épisodes contiennent toujours une part de mystère et l'écrivain va intervenir alors pour apporter sa propre lumière, souvent caustique et ironique, sur les faits : pourquoi Waratton, si bien traité par Gaïfre, l'a-t-il tué délibérément ? Certainement pas pour exécuter les ordres de Pépin mais parce que son nouveau maître ne lui avait laissé que les têtes de poissons pour son dîner ! Pourquoi le morne et frêle Grellety est-il devenu le chef incontesté des croquants ? Parce qu'il avait su attirer l'ennemi dans un guet-apens en se servant d'un énorme cèpe poussé dans la forêt de Vergt, comme appât. Par ailleurs, on n'aurait jamais retrouvé les statues romaines enfouies dans le sol de l'enclos de la Visitation (actuel jardin des arènes) si le jardinier des religieuses n'avait déraciné un arbre au sommet duquel était resté accroché son chapeau !

L'imagination fertile de Bourliaguet se manifeste alors pleinement et cette fiction aux reflets de réalité va transformer l'Histoire en roman. Ainsi le lecteur qui n'aurait pas été attiré par le côté aride d'une approche scientifique, lira-t-il avec plaisir ces chroniques et cherchera-t-il peut-être à en apprendre davantage. Le maître d'école ou l'inspecteur n'apparaît-il pas derrière un tel propos ?

Bien entendu, il existe d'autres ouvrages historiques où le Périgord apparaît en filigrane puisqu'ils contiennent des éléments résolument autobiographiques : c'est le cas pour ce Franzmann, ancien soldat de la guerre de 70 resté en Poméranie, lieu de captivité de Bourliaguet qui a inventé ce

personnage pour se raccrocher à son pays [2]. Le roman éponyme a été écrit en 1935 à une époque où les souvenirs de la guerre étaient encore douloureusement présents dans le cœur de l'écrivain et où un deuxième conflit mondial menaçait déjà.

Le Périgord dans sa dimension littéraire

Un écrivain tel que Léonce Bourliaguet ne pouvait pas parler du Périgord sans envisager sa dimension littéraire, mais il ne retient vraiment que deux écrivains et non des moindres : Eugène Le Roy et Montaigne. Il est indéniable que notre auteur a lu les œuvres du percepteur à la plume féconde, particulièrement *Le moulin du Frau* car il avait, si j'ose dire, la fibre meunière qui lui fut transmise par ses aïeux. Dans un article de revue [3], Bourliaguet retrace la vie de cet employé des finances qui se retrouva (entre autres) percepteur à Jumilhac-le-Grand en Dordogne :

> « Mais il vaut mieux chercher son âme dans ses œuvres que dans les détails biographiques sans relief ». [Léonce Bourliaguet remarque ensuite] « qu'un homme voué au plus gris des métiers, trouve encore assez de puissance […] de fraîcheur d'esprit et de spontanéité de cœur pour écrire des chefs d'œuvre imbibés de nature, débordants de foi dans l'avenir meilleur de l'humanité ».

S'il rend un vibrant hommage à cet auteur né au château de Hautefort, d'un couple de domestiques, il en restera là sans s'immiscer dans son œuvre comme il va le faire pour celle de Montaigne. En effet, dans *Gelin Sever, valet de Montaigne*, ouvrage resté inédit si l'on excepte le modeste tirage réalisé en 2002 par l'association de ses amis, Bourliaguet se penche sur le problème majeur soulevé par « le journal de voyage », l'identité du mystérieux secrétaire qui en a rédigé la première partie. En homme cultivé et érudit, Bourliaguet connaissait aussi l'histoire du manuscrit perdu à la mort de Montaigne et retrouvé au XVIII[e] siècle, il s'en est inspiré pour commencer son livre : le narrateur déniche, chez un bouquiniste, un vieux manuscrit dont le titre est le suivant : *Translation de notes prises par le valet de chambre de Montaigne durant son voyage en Allemagne et en Italie*. Ce procédé va permettre à notre auteur d'apporter son propre éclairage sur « le journal de voyage » en ayant recours à la fiction plutôt qu'à un austère essai littéraire. Comme pour *La longue eau verte* et *Le Berceau périgourdin*, les faits relatés

---

2. Cette fiction est parfaitement vraisemblable : à chaque conflit il y a des cas de prisonniers de guerre qui ont préféré rester dans le pays de leur captivité et l'état civil du département offre de nombreux exemples de prisonniers de Napoléon qui ont épousé des Périgordines et ont fait souche en Dordogne.
3. *La vie Limousine*, n° 158, 1938 (coll. Bruno Vizerie).

sont rigoureusement authentiques : il suffit de lire le vrai journal pour s'en convaincre et réaliser que l'analyse qu'en a faite l'auteur est particulièrement minutieuse. Par contre, Gelin Sever est un valet beaucoup moins mystérieux que le vrai même si certains universitaires comme Fausta Garavini [4], reprenant les propos de Charles Dédéyan [5], pense qu'il pourrait s'agir « d'un intellectuel peu fortuné qui s'improvise intendant de la troupe pour pouvoir se rendre en Italie sans bourse délier ». Gelin Sever, quant à lui, est tout simplement le frère de lait de Montaigne, ce qui lui a permis d'avoir une certaine intimité avec le grand écrivain, de partager ses goûts et parfois même ses études, de le servir, de l'aider en toutes circonstances ; il peut parfaitement tenir le rôle assigné au vrai valet. L'invention de Bourliaguet est judicieuse car c'est le carnet personnel de Gelin que nous lisons, le secrétaire peut ainsi décrire sa propre vie assez débridée, juger son entourage et évoquer librement le comportement de son maître. Ainsi tel valet nommé Bernardou n'apprécie pas la cuisine étrangère et « donnerait toutes ces sauces […] d'Allemagne pour un croustet oint au sel et à la gousse d'ail ». Ailleurs, Gelin nous raconte qu'à Vérone, son maître est allé voir les juifs et « se fit expliquer leurs cérémonies et leurs glapissements et n'en sonna mot à ses compagnons » mais le vrai journal est là, en filigrane : « nous vîmes aussi les Juifs et il fut en leur synagogue et les entretint fort de leurs cérémonies ».

Enfin, un même événement peut être envisagé sous des points de vue différents : « Monsieur de Montaigne me donna congé de plume et me retira son diaire des mains ainsi qu'un écu de mes gages, je n'en serai que plus à l'aise pour continuer mon calepin » dit Gelin, alors que le vrai journal contient la phrase suivante : « Ayant donné congé à celui de mes gens qui conduisait cette belle besogne […] il faut que je la continue moi-même ».

Et le Périgord dans tout cela ? Il apparaît parfois dans des comparaisons originales : à Venise, les gondoles « évoluent avec une adresse qui rappelle celle des brochets de la Dordogne » et Florence « est mollement couchée dans une corbeille de collines qui me rappellent Périgueux ». Ce mélange d'analyse rigoureuse et de fantaisie née de la plume de Gelin fait l'originalité de ce roman historique où l'auteur joue à désorienter son lecteur qui se demande où est la vérité.

Pour donner plus de véracité à son récit, Bourliaguet utilise une langue archaïsante avec des mots parfois obscurs ; il a ainsi limité son public et ne s'adresse plus qu'à des érudits. Dommage qu'un ouvrage si riche ne soit réservé qu'à une minorité, à moins de moderniser la langue.

---

4. Fausta Garavini, universitaire, romancière, essayiste et traductrice italienne née en 1938, a préfacé et réalisé les notes de l'édition moderne du « Journal de Montaigne » (Montaigne, 1983).
5. Charles Dédéyan (1910-2003), auteur d'un essai sur le « Journal de voyage de Montaigne » paru en 1943.

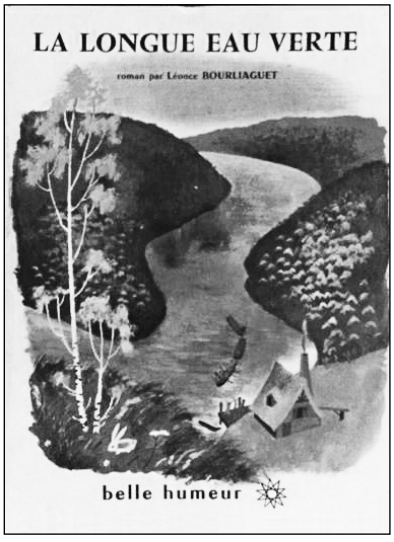


Fig. 1.

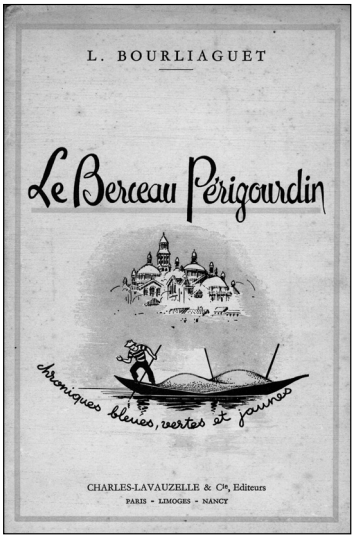


Fig. 2.

Conclusion

Léonce Bourliaguet, à une certaine époque de sa vie, abandonna le Périgord pour des raisons professionnelles et dut arpenter, parfois à pied, d'autres régions : Ariège, pays toulousain, Corrèze. Il ne fut pas un grand voyageur, mais que de chemins fantastiques parcourus dans ses ouvrages et que de pays intéressés par ses livres traduits dans bon nombre de langues !

Pourtant ce Périgord, dont il est originaire, est resté présent dans certains de ses titres et tout au long de sa vie, depuis *Le Franzmann* (1935) et *Petit Œuf*[6] (sa première œuvre) jusqu'à *La longue eau verte* (fig. 1) et *Le parc aux prèles* (1964) en passant par *Marie, mon homme* et *Le Berceau périgourdin* (fig. 2) qui a été réédité à Thiviers en 2015. Et c'est dans le parc, désormais mythique, de cette bonne ville que vient d'être inauguré le sentier d'interprétation de la nature.

Mais ce n'est pas encore assez pour revitaliser les écrits d'un écrivain encore trop oublié.

A. H.

6. « Ce livre est l'œuvre d'un homme qui, jusqu'à lui, n'avait absolument pas écrit » (Léonce Bourliaguet dans la préface de *Petit Œuf*).

Bibliographie

BOURLIAGUET Léonce, s. d. *Gelin Sever, valet de Montaigne*, inédit.
BOURLIAGUET Léonce, 1935. *Le Franzmann*, éd. Guillemot-Lamothe.
BOURLIAGUET Léonce, 1961. *La longue eau verte*, Paris, éd. Desclée de Brouwer.
BOURLIAGUET Léonce, 1966. *Marie mon homme*, éd. Les Amis du nord Périgord.
BOURLIAGUET Léonce, 1967. *Le Parc aux prêles*, Paris, éd. Desclée de Brouwer.
BOURLIAGUET Léonce, 2002. *Petit Œuf*, éd. Les Amis de Léonce Bourliaguet.
BOURLIAGUET Léonce, 2015. *Le Berceau périgourdin*, Thiviers, éd. Par Ailleurs (réédition).
MONTAIGNE, 1983. *Journal de voyage*, Paris, éd. Gallimard (préface et notes F. Garavini).
La vie limousine, n° 158, année 1938.

Wlgrin de Taillefer (1761-1833) Une vie vouée à l'archéologie du terroir périgordin

par Claude LACOMBE

Pionnier de l'archéologie périgordine, Henry-François-Athanase, comte Wlgrin de Taillefer [1], naît le 23 avril 1761 au château Barrière, à Villamblard, et meurt à Périgueux, le 2 février 1833, à l'âge de 72 ans. En paraphrasant le discours d'un chef d'État français des années 40, on pourrait dire qu'il a fait don de sa personne et, pour partie de ses biens, à son Périgord natal, aux recherches sur l'histoire et à l'archéologie de ce pays.

L'entrée dans le monde des érudits périgordins

Comme pour tous les passionnés d'archéologie, tout commence par des ramassages, des acquisitions ou des échanges, qui constituent une intéressante collection d'objets témoignant de l'histoire du Périgord. Mais Taillefer n'a pas l'intention de faire un cabinet de curiosités, fantaisie érudite très en vogue aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles, où se mélangent, sans logique, coquillages exotiques, échantillons de roches, herbiers, graines de plantes exotiques, momies ou fragments de momies égyptiennes, dent de narval, carapaces de tortue, sculptures en ivoire, animaux empaillés, poteries antiques, médailles, pierres

1. Pour désigner Henri-François-Athanase, comte Wlgrin de Taillefer, nous reprendrons le nom sous lequel il a signé son principal ouvrage, et nous continuerons à l'appeler, comme dans nos précédentes études, Wlgrin de Taillefer, ou tout simplement, Taillefer.

gravées, silex, vases et objets du culte... Son projet est différent. Son but est uniquement de réunir des témoignages sur l'histoire de son Périgord. L'intérêt n'est pas alors de dater les objets trouvés aux abords des médailles (ou plutôt des monnaies) mais de constituer et détenir un catalogue le plus complet possible des monnaies ayant circulé en Périgord durant l'Antiquité. Les monnaies en double permettant alors des échanges avec d'autres collectionneurs.

Le mois de septembre 1788 constitue certainement un moment important dans la vie de Taillefer. Il entre, à 27 ans, à la « Société littéraire de Périgueux » fondée par son oncle l'abbé de Taillefer, grand archidiacre et chanoine, et le marquis d'Abzac de La Douze. L'abbé Pierre de Lespine, âgé de 31 ans, qui vient d'être nommé chanoine de Saint-Front, y a été admis trois mois plus tôt, en juin. Lors de la réception de Wlgrin de Taillefer, Lespine note dans son *Journal* [2] qu'il a dû manquer les vêpres ! Les membres qui composaient cette Société « se cotisaient pour acheter des livres, ou en fournissaient des leurs. M. l'abbé de Taillefer fut celui qui en donna le plus et la bibliothèque de cette espèce d'académie était déjà considérable en 1791 ». Cette société fut « détruite au commencement de la Révolution et ses livres sont déposés à la bibliothèque de la ville [3] ».

La Révolution va contraindre Wlgrin de Taillefer à quitter la France et à émigrer vers l'Allemagne en août 1791. Dès son retour d'émigration durant l'an VII (1798-1799), il revient sur quelques projets d'écriture qu'il avait en tête : d'abord mettre en forme ses réflexions sur une théorie de l'architecture qu'il a élaborée depuis quelque temps [4]. Ce sera fait à l'été 1804 avec la parution de l'ouvrage *L'architecture soumise au principe de la nature et des Arts, ou essai sur les moyens qui peuvent rapprocher les trois architectures d'une unité théorique et pratique*.

Rayé de la liste des émigrés le 4 septembre 1801, il intervient auprès du préfet pour que ses biens lui soient rendus, hormis ceux qui avaient déjà été vendus comme biens nationaux ou ceux donnés à l'hospice de Mussidan. Taillefer appartient, en effet, à la génération d'aristocrates qui, éduqués et formés dans le contexte de l'Ancien Régime et imprégnés de ses valeurs, doivent – pour ceux d'entre eux qui ont survécu – s'adapter à des conditions de vie radicalement différentes, non sans garder leur culture d'Ancien Régime.

Divers dessins ou plans réalisés dans les vingt ans qui précèdent et que nous avons pu, pour la plupart, consulter, témoignent de son intérêt pour l'architecture.

Le premier, antérieur à la Révolution [5], porte le titre suivant : *Élévation du côté du parc du château de la S^xxx dédié à m^d la p^te de C. par le c^te Wlgrin*

2. Dauchez, 2002, p. 229.
3. M[ourcin], 1830, p. 3.
4. Dauchez, 2004.
5. Lacombe, 1989, p. 440-442.

Taillefer. Mon premier plan en 1782 sans avoir aucune notion d'architecture. Il ne correspond à la façade d'aucun château connu du Périgord ou du Bordelais.

Dans les années 1785-1787, Taillefer réalise un lavis représentant *Les principaux monumens de l'antique Vesune comme ils devaient être à la fin du I^er^ siècle*. Il constitue un magnifique exemple de mise en image des connaissances sur l'Antiquité d'un jeune aristocrate nourri de culture latine. Il y dévoile le sujet de ses rêveries et cherche à comprendre, à imaginer et à illustrer comme pouvait être, selon lui, la ville antique de Vésone. Pour lui, la ville antique n'est constituée que de monuments publics ou religieux disposés avec une certaine géométrie dans la boucle de l'Isle, sans envisager une voirie dont l'organisation orthogonale et ses îlots d'habitations se révèleront ultérieurement lors des fouilles. Les thermes de Godofre, reconnus comme tels « quelques années avant la Révolution », sont absents sur le lavis et l'enceinte romaine ovalaire est devenue parfaitement rectangulaire... C'est alors qu'il réunit une première collection de près de 5 000 médailles « trouvées à la Cité et dans quelques cantons du Périgord [6] ».

Le troisième, un lavis aquarellé, porte, quant à lui, le titre : *Cathédrale par m^r^ le c^te^ Wlgrin Taillefer 1805* [7].

Le quatrième, un autre lavis aquarellé, qui pourrait être datable des années 1820, porte le titre [8] : *Restauration de la Cathédrale de Périgueux et des quartiers qui l'avoisinent*. Ce projet de réaménagement des abords de la cathédrale Saint-Front a la particularité d'être longuement décrit et commenté dans le tome 2, chapitre XII, des *Antiquités de Vésone*. Le dessin aurait donc pu ou dû constituer la 25^e^ planche demeurée inédite des dites *Antiquités de Vésone*...

Ces deux dessins correspondent parfaitement aux préceptes édictés dans l'ouvrage de Taillefer paru en 1804.

Le cinquième, non daté, est un projet [9] d'*Hôtel de ville et de salle de spectacle réunis projetés pour la ville de Périgueux*, qui devrait être construit après la disparition du Consulat et donnant sur la place du Coderc.

La même année 1804, il mentionne, dans une lettre adressée aux membres de l'Institut pour soumettre au concours des prix décennaux son traité d'architecture, qu'il vient « d'achever un autre ouvrage sur les antiquités du département de la Dordogne et surtout de sa capitale ; mais cet ouvrage n'est encore que manuscrit, et il faut du tems pour l'imprimer et en graver les planches [10] ». Cet ouvrage manuscrit nous paraît correspondre à une « première version » des *Antiquités de Vésone*, probablement en un seul volume, aujourd'hui disparue.

---

6. Taillefer, 1821, p. 232, note 1.
7. Lacombe, 1989, p. 442-446.
8. Lacombe, 1985.
9. Taillefer, 1884, p. 283-284.
10. Villepelet, 1887.

C'est en février 1806 que paraît à Périgueux une *Notice historique sur les Antiquités et monumens de la Cité de Vésone, à laquelle la ville de Périgueux a succédé dans le moyen âge*. Cette notice de 13 pages, rédigée par Wlgrin-Taillefer (*sic*) paraît à l'occasion du projet d'érection d'une colonne de vingt-six mètres de hauteur constituée, avec son piédestal, de débris de monuments antiques empilés sur la place de la Pelouse (actuelle place Montaigne) pour commémorer la victoire de Napoléon le 2 décembre 1805, à Austerlitz. La commission chargée d'opérer les fouilles en vue de réunir assez de débris bien conservés pour constituer ce monument comprend « MM. de Taillefer, Chambon, Jouannet, Lespine et le Dr Vidal, maire de Périgueux ». Peut-être par manque de « débris bien conservés », le projet ne semble pas avoir abouti...

Dès lors l'engagement de Taillefer dans la vie de la cité est important. Ainsi, il est successivement nommé [11] : responsable de la commission chargée de visiter chaque année les restes de l'amphithéâtre, de la tour de Vésone et de tous les monuments appartenant à la ville (1804) ; membre du conseil municipal de Périgueux (1808) ; commandant de la garde nationale (1808) ; membre du collège électoral ; membre du conseil général du département (1811) ; membre de la commission de surveillance des travaux des routes ; membre du bureau d'administration du collège de Périgueux ; chargé d'inspection de la bibliothèque ; commandant de la garde à cheval...

Dans les années 1820, après avoir fait paraître les deux tomes des *Antiquités de Vésone*, Taillefer émet le souhait que soit fondée à Périgueux, « sous le nom de Vésonienne, une société celtique chargée de la conservation des monuments antiques de notre province ». Ce premier appel à la création d'une société archéologique restera sans écho, tout autant que la relance anonyme parue le 29 juin 1838 dans *L'Écho de Vésone* [12].

Des informateurs indispensables pour mieux connaître l'occupation antique en Périgord

Il est difficile d'obtenir des informations auprès des paysans lorsque l'on passe à cheval sur le chemin avoisinant le champ et que les questions posées en français concernent d'éventuels objets remontés par les labours, attestant la présence d'un site archéologique. « Non seulement le peuple de nos campagnes est en général très ignorant, mais en outre est excessivement superstitieux et se méfie de tout le monde, surtout de ceux qui ne savent pas s'exprimer dans sa langue. À ses yeux », ce sont des sorciers ou peut-être même des espions du gouvernement qui viennent fixer la base de quelque nouvel impôt. Il faut donc se créer un réseau d'informateurs et de collaborateurs parmi des érudits

11. Paoletti, 2004.
12. Gendry, 1973, p. 113.

locaux pour réaliser une ébauche de carte archéologique. On y recense plus d'une trentaine de noms pour la plupart des amis, ou des relations dans la noblesse périgordine, souvent amateurs d'antiquités et excellents connaisseurs des terres de leurs domaines au travers des rapports de leurs fermiers. Leur apport est très variable.

Ce sont des ingénieurs des Ponts et chaussées, en fonction ou à la retraite, comme Gratien Lepère qui participa en son temps à l'expédition d'Égypte, en qualité d'ingénieur ordinaire et qui travailla au lever du plan d'Alexandrie ; Joseph-Louis Vicat, « mathématicien distingué », qui a dessiné les planches II (sur le Puy-d'Issolu) et XV (sur l'aqueduc du Petit-Change), et qui a reconnu le plan elliptique de l'amphithéâtre ; Jean Delay, ingénieur en chef du cadastre, « qui a bien voulu prendre au graphomètre les diverses mesures des parties [de la tour de Vésone que Taillefer] ne pouvait atteindre ». Ce sont aussi des habitants de la Cité à Périgueux dont la maison s'appuie sur le mur d'enceinte antique ou chez qui on a découvert quelques éléments antiques, tels : M. Bardon fils, « peintre, élève de l'Académie de Paris, qui a dessiné plusieurs planches des *Antiquités de Vésone* » ; M. le chevalier Jacques de Jay de Beaufort qui a retiré certaines inscriptions des ruines du château Barrière et a permis de savoir, d'après le témoignage de son père, que des bas-reliefs sculptés antiques ont servi à réparer l'écluse du moulin du Rousseau ; M. d'Anglars, à la Cité, chez qui l'on a retrouvé des fragments d'inscription dans la cave et dans le mur du jardin. Ce sont enfin des « historiographes », férus d'histoire, parfois eux-mêmes auteurs d'ouvrages, ou de « savants chronologistes », comme le comte de Clermont-Toucheboeuf, assez bons connaisseurs des pierres dressées situées au sud de la Dordogne.

Trois personnages ont joué un rôle particulièrement important. Comme les trois mousquetaires d'Alexandre Dumas, les « trois mousquetaires » périgordins sont en fait quatre lorsqu'on y adjoint Wlgrin de Taillefer... Dans l'ordre d'entrée en scène, les trois autres sont : Pierre de Lespine, François Jouannet et Joseph de Mourcin.

Le premier contact de Pierre de Lespine avec Taillefer date de 1785 lorsqu'il offre ses services à ce dernier pour participer aux recherches généalogiques sur la famille Taillefer. Très vite, va se développer une forte, sincère et solide amitié entre les deux hommes dont témoignent les nombreuses lettres reçues ou adressées par Lespine et le journal de ce dernier.

François Jouannet, de son vrai nom François Vatar de Jouannet (1765-1845), entre en contact avec Taillefer dès 1806. Nous ne retiendrons de sa biographie que les éléments suivants [13]. Dans la mesure où l'activité d'enseignant de Jouannet l'amène à vivre à Sarlat entre 1815 et 1816, puis

13. Lacombe, 2004, p. 186-190.

à Bordeaux, de 1816 à sa mort en 1845, les relations entre Jouannet et Taillefer sont essentiellement épistolaires. Jouannet le tient au courant de ses découvertes : grottes avec gisements préhistoriques de Combe-Grenal ou du Pech-de-l'Aze, villa gallo-romaine de Coustaty à Saint-Vincent-de-Cosse, oppidum d'Écornebœuf, site des Olivoux à Montignac, de Bézenac et de Panassou... Il collectionne lui aussi les monnaies et médailles et en échange parfois avec Taillefer. Il se révèle être l'un de ses principaux informateurs.

Une longue lettre de Joseph de Mourcin à Taillefer, du 24 décembre 1812, témoigne de leur première rencontre et de l'enthousiasme de Mourcin (qui a alors 28 ans) en envisageant de nouveaux contacts et une relation plus suivie [14].

> « Oh ! Combien m'ont été agréables les trop rapides moments que j'ai passés près de vous ! Avec quel plaisir je me représente encore l'homme savant et laborieux qui sacrifie sa fortune et ses veilles à l'instruction de son pays ! Quel serait ma joie, me dis-je souvent, si je pouvais un jour l'aider dans ses recherches !... ».

Cette relation devenant une réalité, c'est Joseph de Mourcin qui va pousser Taillefer à entreprendre des fouilles à l'intérieur de la tour de Vésone, en novembre 1820. Taillefer fait aussi état des nombreuses découvertes faites par de Mourcin lors de ses promenades. C'est aussi de Mourcin qui va devenir l'exécuteur testamentaire de Taillefer après son décès en février 1833.

Des années de recherches et des centaines de pages d'écriture

L'analyse des pages manuscrites et des épreuves d'imprimerie des *Antiquités de Vésone*, conservées dans les collections de la Société historique et archéologique du Périgord, permet d'avoir une idée du travail qu'a dû réaliser Taillefer pour faire aboutir la publication des deux tomes de son ouvrage constituant un ensemble de 1 234 pages et 24 planches [15].

À la consultation du manuscrit original, seules deux personnes y ont apporté des corrections : Taillefer lui-même et Joseph de Mourcin. Ce dernier n'hésite pas à modifier des paragraphes entiers, à ajouter des pages, agrafant des feuillets de son écriture serrée, feuillets eux-mêmes raturés, à compléter des blancs laissés par Taillefer en y rédigeant des paragraphes parfois importants. Sans trop se tromper, les 452 pages imprimées du tome I ont dû couvrir plus de 600 pages manuscrites... Et que ce travail soit bien fait car de Mourcin n'hésite pas à noter en marge : « copiez exactement et mot à mot. Si vous avez quelques

14. Mourcin, 1886.
15. Le tome I est publié en 1821, le tome II en 1826.

observations à faire, mettez les au crayon à côté, autrement nous n'en finirons jamais... »

Avant communication à l'imprimeur, Taillefer a dû recopier la totalité de son manuscrit en intégrant toutes ses corrections et les apports de Mourcin, encore près de 700 pages manuscrites. On en est déjà entre 1 300 et 1 500 pages... car nous avons pu noter que Taillefer peut recopier jusqu'à trois fois, et même cinq fois, la même page pour la remettre au propre afin qu'elle soit bien lisible par l'imprimeur. En ce qui concerne les épreuves d'imprimerie, l'imprimeur en a réalisé jusqu'à trois jeux, soit trois fois 452 pages, donc 1 356 pages à relire.

Au final, on peut estimer que, pour la totalité des deux tomes des *Antiquités de Vésone*, Taillefer a dû écrire avec sa plume d'oie, et souvent à la lueur d'une bougie, plus de 1 550 pages manuscrites, et que plus de 3 450 pages d'épreuves d'imprimerie ont dû être contrôlées...

Dans les années qui suivent la parution du tome 2, Taillefer envisage très sérieusement une réédition de son ouvrage, augmenté d'un troisième tome ou supplément. En témoignent les deux tomes de l'ouvrage corrigés de la propre main de Taillefer, reliés veau, présentés par le Dr Charles Lafon, lors de la séance du 2 juillet 1953 de la SHAP et donnés ce jour-là à la bibliothèque de la Société. Ce tome 3 devait réunir toutes les additions, corrections ou suppressions utiles. Ainsi devait être supprimé le livre V du tome 2, « Monumens élevé depuis le Christianisme », alors que deux chapitres du tome 1, « Génie militaire des Gaulois » et « Voies romaines en Périgord », encore manuscrits et de la main de Taillefer, sont intercalés dans l'ouvrage.

Les étapes de la création, en six étapes, d'un musée d'archéologie à Périgueux

1. Avant le « Muséum », il y eut la collection (on devrait plutôt dire les collections) de Wlgrin de Taillefer. Il résume leur histoire en ces termes dans l'introduction des *Antiquités de Vésone* :

> « J'avais ramassé une quantité considérable d'inscriptions, de médailles, de pierres gravées, et autres antiquités importantes pour mon entreprise, lorsque tout à coup une révolution terrible, dont la mémoire est trop récente et trop amère pour la réveiller, vint interrompre mon travail, m'arracher à tous mes goûts, à toutes mes affections, et je me vis contraint d'abandonner, peut-être pour toujours, le dessein que je m'étais plu à former. Ces matériaux que j'avais recueillis restèrent en proie à l'ignorance ou à la mauvaise foi ; et lorsque, après la tourmente, je voulus suivre mon entreprise, je ne retrouvai presque plus rien de ce qui devait guider ma marche et rectifier mes souvenirs.
>
> Je recommençai donc mes recherches : elles furent pénibles. Je me sentais encore le même zèle ; mais plusieurs monuments avaient été détruits ; des inscriptions, laissées entières, avaient été martelées ; les archives,

les bibliothèques, ces dépôts de la mémoire et des connaissances, étaient dévastées [16] ».

Dans sa jeunesse, avant la Révolution, il réunit, au travers d'acquisitions ou d'échanges, une intéressante collection d'objets témoignant de l'histoire du Périgord. Dans le tome I des *Antiquités de Vésone*, en 1821, il mentionne sa collection de médailles existant dès 1784, alors qu'il a 23 ans : « Il y [...] avait dans la collection que la Révolution m'a enlevée, une suite de plus de 300 [17] » médailles celtibériennes ou médailles de Nîmes.

Après juin 1790, Taillefer installe dans la grosse tour du château de Villamblard « sa précieuse collection de tableaux, manuscrits et silex ; il y fait transporter la colonne de l'empereur Florien, qui était au séminaire de Périgueux avant la Révolution [18] ». Pendant celle-ci, « le château est mis au pillage... Les objets qui formaient le cabinet historique furent emportés, et ces derniers vendus à Paris [19] ». En 1821, Taillefer peut ainsi évoquer, non sans nostalgie, sa collection de 4 000 ou 5 000 monnaies « trouvées à la Cité et dans quelques autres cantons du Périgord » avant la Révolution et qui lui ont été enlevés « par d'ignares intrigans et par les chances de la Révolution [20] ».

Très vite, le réseau de collecteurs de mobilier archéologique est reconstitué et, en février 1806, Taillefer note qu'en « peu d'années [depuis son retour d'émigration], nous nous sommes procuré une collection très intéressante de pierres gravées et de plus de 3 000 médailles grecques, romaines ou gauloises, trouvées éparses dans nos ruines [21] ».

2. En 1804, pour constituer le premier « Muséum », Taillefer commence à stocker les éléments de sa collection dans la salle du cabinet d'histoire naturelle du collège, puis dans la chapelle désaffectée qu'il devra abandonner avant sa destruction en 1811. Comme en témoigne une lettre du 6 novembre 1804, Taillefer « a su électriser les autorités [de Périgueux] et les habitants qui en sont susceptibles et qu'il en est résulté que le maire [Jean-Baptiste Vidal] s'est déterminé à faire ramasser tous les monuments antiques et à en former une sorte de muséum dans l'église du collège [22] ».

3. En 1808, il est chargé de disposer les pierres sculptées dans les vomitoires de l'amphithéâtre qu'il fait fermer avec portes et fenêtres et qu'il continue d'enrichir en y faisant apporter toutes les nouvelles découvertes.

4. En 1826, Taillefer fait l'acquisition des terrains avoisinant la tour de Vésone dans l'idée d'y transférer son « muséum d'antiquités ». Il voit là

---

16. Taillefer, 1821, Introduction.
17. Taillefer, 1821, p. 133, note 1.
18. Garraud, 1863, p. 35 et note.
19. Garraud, 1863, p. 39-40.
20. Taillefer, 1821, p. 232.
21. Taillefer, 1806, p. 10, note 2.
22. Espérandieu, 1893.

l'aboutissement d'un rêve décrit cinq ans plus tôt, dans le tome I des *Antiquités de Vésone*.

5. Ce projet sur le site de la Tour de Vésone ne verra jamais le jour car en 1834, dans l'année qui suit la disparition de Taillefer, l'abbé Georges Audierne est chargé par le préfet Romieu et le maire Marcillac de créer le Musée archéologique départemental de la Dordogne, musée qui est établi en 1835 dans la chapelle des Pénitents blancs, à côté du cloître de Saint-Front et de l'évêché, et où l'on transfère l'ensemble des objets présentés dans le grand vomitoire de l'amphithéâtre [23]. En 1869, le conseil général décide de transférer le musée cours Tourny, dans l'ancien couvent des Augustins. Le musée municipal de peinture et de sculpture (créé en 1857) s'installe dans le même bâtiment en 1874. Les deux musées fusionnent en 1895 pour former le Musée du Périgord dans un bâtiment inauguré en 1903. Il est devenu le Musée d'art et d'archéologie du Périgord, le MAAP.

6. Enfin, sur le site de la *domus* des Bouquets, jouxtant à l'ouest la tour de Vésone, sur des plans de l'architecte Jean Nouvel, le musée gallo-romain *Vesunna* a ouvert ses portes au public en 2003. On y retrouve, comme il se doit, bon nombre des objets réunis par Wlgrin de Taillefer.

Comme nous l'évoquions et nous le pressentions au début de cette étude, l'engagement de Wlgrin de Taillefer pour la recherche du passé du Périgord a été total. Joseph de Mourcin l'avait bien compris dès leur première rencontre en écrivant à Taillefer : « Avec quel plaisir je me représente encore l'homme savant et laborieux qui sacrifie sa fortune et ses veilles à l'instruction de son pays ! [24] ». Taillefer n'est pas l'homme des demi-mesures et suivra toutes les étapes de la recherche : collecte des informations dans les ouvrages déjà parus, collecte des informations auprès des propriétaires terriens ou, si possible, des agriculteurs, collecte de mobilier témoignant des occupation préhistorique et protohistorique (qu'il appelle globalement « gauloise ») ou antique (en particulier des inscriptions), interprétation des découvertes, rédaction d'une étude et publication de celle-ci sous forme d'un ouvrage, faute d'une revue susceptible de publier des articles (hormis les *Calendriers de la Dordogne*...). Et tout cela sera réalisé par Taillefer sans se soucier, à aucun moment, du coût de la réalisation de ces projets...

Jusque-là les hommages publics concernant Wlgrin de Taillefer ont été plutôt discrets. Aussi, en remerciement de cet engagement d'une vie, le square situé au nord du musée *Vesunna*, en face du Centre national de Préhistoire, à deux pas de la tour de Vésone, ne pourrait-il pas porter son nom ?

C. L.

23. Lacombe, 1991.
24. Mourcin, 1886.

Bibliographie

Collectif, 2004. *De la tour de Villamblard à la tour de Vésone*, Gardonne, éd. Fédérop.

Dauchez Chantal, 2002. *Villamblard. XVI^e^-XIX^e^ siècles. Le château et les seigneurs de Barrière*, Villamblard, éd. association Wlgrin de Taillefer.

Dauchez Chantal, 2004. « Taillefer architecte », dans Collectif, *De la tour de Villamblard à la tour de Vésone*, Gardonne, éd. Fédérop, p. 83-104.

Espérandieu Émile, 1893. *Inscriptions antiques du Musée de Périgueux*, Périgueux, éd. SHAP.

Garraud Emmanuel, 1863. *Essai biographique sur le comte Wlgrin de Taillefer, auteur des Antiquités de Vésone*, éd. Dumoulin.

Gendry Suzanne, 1973. « Joseph de Mourcin, homme curieux et curieux homme. 1784-1856 », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord (BSHAP)*, t. C.

Lacombe Claude, 1985. « Wlgrin de Taillefer : utopie et urbanisme à Périgueux au début du XIX^e^ siècle », *BSHAP*, t. CXII, p. 255-265.

Lacombe Claude, 1989. « Les premiers dessins d'architecture de Wlgrin de Taillefer à la veille de la Révolution », dans Collectif, *Le Périgord révolutionnaire*, Périgueux, éd. SHAP, suppl. au t. CXVI du *BSHAP*, p. 439-446.

Lacombe Claude, 1991. « L'abbé Audierne, pionnier de l'archéologie périgourdine (4 janv. 1798-23 oct. 1891) », *Bulletin du Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, n° 23, p. 10-16.

Lacombe Claude, 2004. « Les *Antiquités de Vésone*, une conception très moderne de la recherche dans une œuvre "collective" voulue et réalisée par Henry Wlgrin de Taillefer », dans Collectif, *De la tour de Villamblard à la tour de Vésone*, Gardonne, éd. Fédérop, p. 155-210.

M[ourcin] Joseph de, 1830. « De la société ; sa fondation - son histoire », *Annales de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Dordogne*, t. X.

Mourcin Joseph de, 1886. « Lettre de M. de Mourcin à W. de Taillefer », *BSHAP*, t. XIII, p. 329-333.

Paoletti Catherine, 2004. « Henry Wlgrin de Taillefer, une vie au service du patrimoine », dans Collectif, *De la tour de Villamblard à la tour de Vésone*, Gardonne, éd. Fédérop, p. 11-28.

[Taillefer Wlgrin de] Les commissaires nommés par le conseil municipal, pour les fouilles, 1806. *Notice historique sur les Antiquités et monumens de la Cité de Vésone, à laquelle la ville de Périgueux a succédé dans le moyen âge*, Périgueux, imprimerie Dupont.

Taillefer Wlgrin de, 1821. *Antiquités de Vésone, cité gauloise, remplacée par la ville actuelle de Périgueux, précédé d'un essai sur les gaulois*, tome I, Périgueux, imprimerie Dupont.

Taillefer Wlgrin de, 1826. *Antiquités de Vésone, cité gauloise, remplacée par la ville actuelle de Périgueux, précédé d'un essai sur les gaulois*, tome II, Périgueux, imprimerie Dupont.

Taillefer Wlgrin de, 1884. « Hôtel de ville et salle de spectacle réunis projetés pour la ville de Périgueux », *BSHAP*, t. XI, p. 283-284.

Villepelet Ferdinand, 1887, « Notes bibliographiques sur l'*Architecture soumise aux principes*... de W. de Taillefer », *BSHAP*, t. XIV, p. 377-379.

Georges Rocal : un fils émancipé d'Eugène Le Roy

par Guy MANDON

La question des Croquants est l'une des plus familières de l'histoire du Périgord et explique pourquoi ce qualificatif ailleurs très péjoratif soit ici un signe de fierté ! Il est vrai que la tradition de révolte paysanne conforte à la fois la mémoire douloureuse d'un monde rural asservi et sa capacité héroïque à se soulever. Deux hommes, Eugène Le Roy et l'abbé Georges Julien (fig. 1), ont beaucoup fait pour la popularisation de cette tradition et c'est peu dire qu'ils viennent d'horizons opposés. Tout semble en effet séparer le franc-maçon et anticlérical auteur de *Jacquou le Croquant* [1] et le curé militant du Sillon qui publia *Croquants du Périgord* [2] trente ans plus tard.

La rencontre d'Eugène Le Roy par Georges Julien, devenu Rocal en 1922, est un événement singulier, surtout lorsqu'il débouche sur le panégyrique de Le Roy en 1927 par le curé de Saint-Saud. Mais il introduit paradoxalement deux thèmes chers à Rocal : le rôle social de l'Église et la religion des ruraux. C'est en passant à l'histoire de ceux-ci que le prêtre s'éloigne et, en quelque sorte, s'émancipe en présentant un regard sur les campagnes singulièrement moins empathique.

---

1. Le Roy, 1907.
2. Rocal, 1934.

Rocal face à Le Roy : l'histoire d'une filiation proclamée et contrariée

Fig. 1. Georges Rocal.

La publication en 1922 des *Vieilles coutumes dévotieuses et magiques*, qui fait de l'abbé Julien l'écrivain Georges Rocal [3], présente cette particularité qu'elle puise à pleines pages dans Le Roy ; c'est le cas pour la description du pèlerinage d'Auriac [4], tirée de *Jacquou le Croquant*, faisant ainsi de celui qui dénonce ces pratiques leur observateur patenté. Ce qui pourrait paraître surprenant l'est plus encore s'agissant d'un curé au militantisme affirmé et qui, dans son bulletin paroissial, n'a pas de mot assez dur pour condamner le laïcisme en général et les francs-maçons en particulier ; à leur vue, écrit-il, « le dégoût monte au cœur ». Pareille situation n'échappe pas au président de la Société historique et archéologique du Périgord, le marquis de Fayolle, à qui Rocal a confié son texte :

> « Il me semble que s'appuyer sur Le Roy pour décrire nos paysans, lui répond-il, c'est prendre un témoin bien peu indulgent, et j'aurais aimé dans un ouvrage sérieux comme le vôtre vous voir moins vous appuyer sur un romancier habile mais ennemi de tout ce que nous respectons [5] ».

En réalité Rocal a répondu par avance, dans l'avant-propos, à cette objection. « Certes, reconnaît-il, les habitudes dévotieuses de nos paysans du XIX[e] siècle ont été présentées par M. Le Roy comme issues de l'exploitation des prêtres et entretenues par eux » et, plus grave « il ridiculise le clergé, combat son autorité, s'indigne de ses revendications [6] ». Mais voilà, Le Roy « a étudié avec amour l'âme du paysan périgourdin [7] ». En somme *ite missa est*.

Cinq ans plus tard, on retrouve dans *Le Vieux Périgord* [8], qui n'est guère qu'une réédition augmentée des *Vieilles coutumes,* la reprise de ces citations. Mais l'ouvrage a changé de nature et n'évoque plus l'enjeu pastoral comme le

3. Mandon, 2016, p. 105.
4. Rocal, 1971, p. 58-64 (!)
5. Delluc, 1991, p. 233-239.
6. Rocal, 1971, p. 9.
7. Rocal, 1971.
8. Rocal, 1927.

précédent. Placé tout entier sous le signe du folklore, il ne retient de ces gestes que leur témoignage immémorial et se place dans le sillage d'une nouvelle vision de la religion populaire qui prévaut alors [9].

La même année en revanche, la référence à Le Roy prend une tout autre allure : elle tourne au panégyrique dans une homélie placée sous le signe des fils émancipés de *Jacquou le Croquant*, le 29 novembre 1927 à Montignac, à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort de Le Roy lors de laquelle les grands-prêtres de l'anticléricalisme, nationaux comme Herriot ou locaux comme Sireyjol, dévoilent sa statue. Que faisait Rocal, fut-il le chantre de la tradition périgorde, dans cette galère ? Nous n'en savons pas beaucoup plus et ce n'est pas la presse locale qui peut nous y aider. Tout le discours du prêtre est placé sous le signe de la transformation sociale qui rendra leur dignité aux plus pauvres. Bien sûr c'est de l'Église qu'il faut l'attendre. Mais voici que Le Roy en devient le truchement.

> « Parce que ses arguments dérivent de la justice et, malgré les apparences contraires, de la charité évangélique… Eugène Le Roy a servi le peuple, il a été en cela l'allié de l'Église… C'est ma conviction : je suis heureux et fier d'en témoigner devant cette imposante assemblée [10] ».

On espère que la statue était de marbre ! L'assemblée ne l'était point. Un peu provocateur, bien longtemps après, le vieux prêtre s'amusait encore en rappelant que durant ce sermon « tous les bourgeois sont sortis [11] ».

Ceci dit et là encore, le sermon, même très élogieux, critique le père de Jacquou sur plusieurs points. Ainsi en est-il du modèle social où le héros prône la haine des riches de sorte que ses « invectives – tout excusables qu'elles soient souvent dans le roman – sont déprimantes et dangereuses pour ceux qui n'apprennent qu'à son école le *credo* social [12] ». Et puis il y a bien sûr la haine de Jacquou contre les curés, tantôt âpres au gain comme celui de Bars, tantôt simples jouisseurs comme le chapelain de l'Herm, et qui ne sont bons qu'interdits comme celui de Fanlac. Mais rien n'y fait : Le Roy fut « l'avocat bénévole des manants en vue de leur libération économique et politique [13] ».

Il est d'ailleurs certain que Rocal conserva son admiration pour Le Roy. C'est en effet douze ans après avoir été prononcé que le sermon fut publié par Rocal. Deux années auparavant, ses activités de maintenance de la langue d'oc avaient été couronnées par la Légion d'honneur et il est bien possible que le ministre montignacois que fut Y. Delbos n'y fût pas pour rien. Le choix de Maurice Albe, qui illustra les rééditions de Le Roy pour graver

---

9. Van Gennep, 1924.
10. Rocal, 1939, p. 29.
11. Témoignage entendu par l'auteur !
12. Rocal, 1939, p. 20.
13. Rocal, 1939, p. 13.

les portraits de *Croquants*, établissait d'ailleurs un lien permanent entre les deux œuvres. Cette proximité devait être durablement célébrée, derrière des hommes comme Jean-Louis Galet ou Pierre Fanlac par l'Association des Amis d'Eugène Le Roy qui manifesta plusieurs fois sa fidélité à Rocal [14].

Il y a donc bien une filiation de Le Roy à Rocal, même si celle-ci se trouve à certains égards un peu abâtardie. Elle éclaire pourtant d'importants choix du prêtre.

Symétries et oppositions : de la religion populaire à la question sociale

Autour de Le Roy, ce sont les questions tant de la religion populaire que de la doctrine sociale de l'Église, que promeut Rocal, qui sont posées.

La question de la religion populaire, en des termes que Rocal n'emploie pas, est très débattue à l'époque. Il l'envisage de deux façons. La première, qui habite le corps du texte des *Vieilles coutumes*, est celle de la précaution, et un peu de l'empathie, comme le reconnaît l'auteur dans sa lettre au marquis de Fayolle : « J'ai émoussé certains points, j'ai atténué le sourire. Je me suis surveillé pour ne railler que les exagérations, que les coutumes nettement superstitieuses [15] ».

L'auteur s'en explique dans sa conclusion, reprenant Renan [16]. Dans une paroisse où s'effondre la pratique religieuse, où la parole radicale socialiste dévastatrice court les chemins, les pratiques dévotieuses résistent mieux, car on les craint. Elles sont, dès lors, les seules à endiguer un abandon total de la pratique religieuse, dans la mesure où elles conduisent à l'église pour certaines fêtes chrétiennes qui leur sont liées, à commencer par la fête des morts (Toussaint) et celle des enfants (Rameaux).

Mais c'est bien à contrecœur que Rocal se soumet. L'ouvrage s'engage dans l'avant-propos, et surtout la conclusion, dans un vrai débat pastoral, loin de la question ethnographique. Et là, sa référence à Le Roy s'éclaire. Comme lui, il reconnaît le caractère abêtissant de certaines pratiques et, surtout, s'en prend aux coupables de cet état de fait : les rituels, et notamment celui de M^gr^ de Lostanges, qui fait de la menace du démon le lot quotidien des paysans et de la sorcellerie son mode d'action. Conséquence : « Ils tirent de ces observances et objurgations des arguments pour leur foi moyenâgeuse, des excuses à leurs exagérations [17] » et les prédicateurs, ces missionnaires dont Le Roy dit tant de mal « s'attardaient sur une conception du monde où

14. Notamment en 1968 avec la pose de la plaque à la mémoire de Rocal sur le mur extérieur de la chapelle baptismale de Saint-Saud.
15. Delluc, 1991, p. 235.
16. Rocal, 1971, p. 178.
17. Rocal, 1971, p. 16-17.

s'agitaient dans notre plan les anges et les démons qui dirigeaient les vivants et les poussaient par des pactes, les tourmentant de sortilèges [18] ». À cela Rocal oppose « l'effort rationaliste qui se conjugue en plusieurs points avec l'effort, avec le redressement tenté par l'Église [19] ». Cet effort, c'est celui de l'apprentissage raisonné par les sermons « qui ne sentent pas le cramé [20] » et le catéchisme qui font entrer les croyants dans une religion éclairée. Mais surtout, pour Rocal, le grand mal de ces pratiques, c'est qu'elles sont porteuses d'une religion de la crainte permanente de la colère de Dieu [21]. Pis, en Nontronnais, on cherche pour guérir les maladies à localiser le sanctuaire du saint qui les a provoquées en « tirant les parts » pour y faire amende honorable [22].

Cette vision de Dieu, qui fait le désespoir de Rocal, le replace dans la lignée des curés contre-réformateurs qui, au XVIII[e] siècle, ont voulu débarrasser l'Église et leurs églises de cultes qu'ils jugeaient indignes. Il suffit de penser au curé de Sennely en Sologne [23]. Cette offensive s'est trouvée relancée par les orientations ultramontaines de l'Église de France au XIX[e] siècle qui condamnent les particularismes locaux. D'ailleurs, Rocal ne dénonce que les rituels « antérieurs au XIX[e] siècle où s'implanta ici la liturgie romaine [24] ». Et des manifestations aussi populaires que les pèlerinages, pleinement intégrés au dynamisme catholique de la deuxième moitié du XIX[e] siècle, sont désormais placés sous le signe du culte de la Vierge au moment des grands pèlerinages à Lourdes [25]. En tous cas, Rocal l'affirme : « Le clergé du Périgord ne pactise pas avec l'erreur [26] ».

Le second point que nous permet d'approfondir la relation avec Le Roy est la question de l'engagement social. Dans la ligne de celui-ci, le texte du sermon de Montignac contient des propos extrêmement durs contre ceux qui sont les fauteurs de la misère. Le prédicateur, qui convoque de manière classique la lettre bien connue de Saint-Jacques, ajoute pour sa part :

> « où que se produise l'exploitation de l'homme, enchaîné dans l'esclavage économique, privé du nécessaire pour ses besoins, […] que ce crime soit isolé et commis par une brute, ou soit collectif et la conséquence de la loi de l'offre et de la demande, les anathèmes ne seront jamais assez violents pour le fustiger [27] ».

---

18. Rocal, 1971, p. 17.
19. Rocal, 1971, p. 174.
20. Rocal, 1971, p. 47.
21. Rocal, 1971, p. 175 : « Jamais une expression spontanée d'amour ne jaillit de leur cœur. Ils ramènent leurs rapports avec Dieu à la faute et à la punition. Ils s'examinent pour découvrir leurs responsabilités et dans leurs malheurs croient à un châtiment ».
22. Rocal, 1971, p. 46 : « Alors que dans le nord du département chaque église à un saint redoutable ».
23. Bouchard, 1972.
24. Bouchard, 1972, p. 16.
25. Sadouillet-Perrin et Mandon, 1985.
26. Rocal, 1971, p. 174.
27. Rocal, 1939, p. 15.

D'où évidemment l'idée qui l'associe au romancier qui « venge les opprimés, oblige les indifférents à réfléchir et à s'exprimer ». De tels propos devaient peser sur le devenir de Rocal, lui valant le qualificatif de « curé rouge ». Or, bien loin de cette marque qui se voulait infamante, Rocal est ici fidèle à son engagement pour le Sillon. Séminariste, Georges Julien fut, au moment de l'apparition tardive mais remarquée du Sillon en Périgord en 1903-1904, un des leaders de ce mouvement : il est alors le « camarade Julien ». Mais il faut raison garder : familier aux disciples de Sangnier, le terme fut aussi attribué à M^gr^ Delamaire, futur archevêque de Cambrai, et qui n'eut de rouge que la pourpre cardinalice qui lui était peut-être destinée. Le Sillon affirmait la volonté de substituer à la lutte des classes, prônée par les socialistes, une relation de fraternité qui s'exprimerait notamment au travers des organismes professionnels selon le modèle médiéval de la corporation. Pour y parvenir, il fallait, à travers les cercles, se préoccuper de la promotion intellectuelle des plus démunis : « ils n'ont pas à recevoir le salut d'autres que d'eux-mêmes… Le peuple l'a compris. Il a obtenu que l'instruction élémentaire soit à portée de tous […] qu'aient accès à l'instruction supérieure les mieux doués de ses fils [28] ».

Et sur cette vision de fraternité se greffe la volonté de promouvoir l'approche franciscaine d'une religion d'amour qui règle les rapports sociaux. On est loin de Jacquou !

Curé rouge, Rocal ? L'abbé Julien n'est pas enfermé dans sa paroisse et son sermon participe d'une actualité sociale de l'Église. Lorsqu'il évoque ces « catholiques établis bien avant des positions occupées par le socialisme [29] », il est au cœur de l'actualité qui vit, en 1926, le lancement en France de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne, née en Belgique en 1924, par le vicaire de Clichy, Georges Guérin. Dans le même contexte, on vit se développer la Confédération Française des Travailleurs Chrétiens (CFTC), née, en 1919, de la Fédération des syndicats libres, s'inspirant de *Rerum Novarum.* Le syndicat chrétien rencontra l'hostilité du patronat chrétien, notamment dans le Nord, sur la question des allocations familiales que ces chefs d'entreprises accordaient volontairement mais dont la CFTC réclamait qu'elles fussent de droit. Ces patrons demandèrent au Vatican de l'interdire, s'exclamant : « c'est la revanche du Sillon ». La remise à Rome du rapport du père Danset, soulignant « la légitimité du syndicalisme chrétien », déboucha sur la reconnaissance de leur existence en 1928 par le Vatican, qui récusait les allégations de marxisme [30].

On voit à ce stade, d'ailleurs, combien les points de rencontre entre camps rivaux au temps de la Séparation pouvaient apparaître derrière les

28. Rocal, 1939, p. 22.
29. Rocal, 1939, p. 30.
30. Christophe, 1924.

proclamations. À ceci près que ces points de rencontre devenaient très vite des lignes de front dans un contexte où la vigueur de l'attaque laïciste n'a d'égale que la vigoureuse renaissance que connaît l'Église, et c'est vrai pour la Dordogne [31]. Pour nos deux hommes c'est aussi l'enjeu du passé qui est en cause.

La véritable émancipation de Rocal se fait dans le passage de celui-ci à l'histoire

C'est avec les Croquants, puis l'histoire du Périgord au XIX[e] siècle, que Rocal se démarque d'Eugène Le Roy. Il le rappelle d'ailleurs : de l'historien au romancier, il y a plus qu'une différence de nature car « le romancier synthétise, accentue le relief volontiers jusqu'à l'exagération, venge les opprimés [32] ». Et de souligner d'ailleurs qu'à l'opposé, son propos est d'évoquer « les aïeux de ce gueux sympathique, les vrais croquants ».

Première démarcation : la langue. Pour Rocal, Le Roy préféra à l'académisme « l'idiotisme de notre patois », mais ajoute que « la noblesse de la cause défendue conquiert autant que l'originalité du style [33] ». Rocal s'installe, au contraire, sur une position distanciée. S'il est question d'expression paysanne, il cite la phrase occitane et le fait, souligne-t-il dans *le Vieux Périgord*, en respectant une graphie, celle de Robert Benoît [34]. La traduction qu'il en donne est écrite dans un français châtié, voire soutenu. De même, lorsqu'il évoque la vie quotidienne des paysans, c'est en utilisant une langue quasi-savante, qui donne noblesse à l'objet et saveur à la table [35]. Sur le fond, les différences d'approches sont très signifiantes, inscrites dans les mémoires qui alimentent deux visions de l'histoire du Périgord.

La première eut longtemps valeur mémorielle : c'est la vision par Le Roy de l'extrême précarité de la condition paysanne traditionnelle. Cette identification se révéla de manière très vivante lorsque, à l'orée des années 1970, fut diffusée la version télévisée de Jacquou que proposa le cinéaste communiste Stellio Lorenzi. Il faut ajouter qu'elle intervint au temps où la télévision, encore rare, alimentait les veillées. Que de gens de la campagne y retrouvèrent la mémoire malheureuse de leurs ancêtres, telle que l'histoire à l'école primaire leur avait permis de la concevoir et que la portait la tradition républicaine ! Évoluant dans un monde sans loi, celui qu'il considérait être celui du « temps des rois », le petit Jacquou, même avec l'accent parisien, illustrait la tragique condition des dominés livrés à l'arbitraire. Peu importe

31. Pommarède, 1974. On verra notamment en fin d'ouvrage les cartes de la pratique.
32. Rocal, 1939, p. 14.
33. Rocal, 1939, p. 12.
34. Rocal, 1927, p. 4.
35. Rocal, 1934, 2[e] partie, p. 126.

que la scène eût pour cadre la Restauration et que le Code civil eût pris sa place, les métayers restaient soumis au bon vouloir des maîtres.

Croquants du Périgord est un tableau de l'histoire de l'émancipation des paysans sans cesse regardés comme des acteurs modestes, mais opiniâtres, de leur condition. Certes, à y regarder de plus près, l'auteur des *Croquants* pourrait être considéré plus comme un chroniqueur que comme un historien. Mais le fond du tableau est le récit admirablement circonstancié des misères qui s'abattent sur les campagnes de l'Ancien Régime, des séquences de « pestes », de disettes et de destructions dues aux guerres. Le paysan de Rocal est souvent capable de ruse, trompe son maître et, pied à pied, arrache de quoi survivre. La race des Jacques sait aussi composer avec les injustices qu'on lui inflige. D'où le tableau du hobereau qui « avait manqué d'à-propos en caracolant devant ces êtres congénitalement voués à la soumission qui, conscients de leur force révélée, regardent hardiment le maître de la terre [36] ». Et sur les métayers, tout en leur reconnaissant leur part de misère, Rocal sait montrer comment ils savent aussi se jouer du maître et si leurs contrats sont précaires, les maîtres ne sont guère mieux protégés que leurs colons [37]. Surtout, Rocal sait exalter une vision lyrique du paysan dans le cadre de ces affrontements qui opposent aux armées du Roi quelques milliers de manants. Il montre comment, loin d'être mus par la simple haine qui aveugle, les paysans organisent la concertation des communes du Périgord et ne recourent à la violence que lorsqu'elle est inévitable. Ils sont alors conduits par des chefs qui sont d'authentiques héros. L'apport de Rocal relève davantage du mythe, celui d'un paysan incarnant la fierté et l'originalité du Périgord. Rappelons le passage qui exalte ce paysan dans l'ouvrage de Rocal, faisant de lui un héros et un saint :

> « les manants qui ont subi la terreur acceptent les pires récits. Un paysan à l'âme inexorable n'imposera-t-il pas son autorité, ne commandera-t-il pas l'assaut de Grignols, Excideuil, Bergerac… Qu'il vienne. À la voix de ce rédempteur, le peuple des campagnes accourra unanimement, frappera en justicier les oppresseurs, tentera de conquérir sa liberté [38] ».

Ce héros est réquisitionné dans le début des années 1970, quand il s'agit de lancer une grande campagne de promotion du Périgord dont le slogan fut « Croquez le Périgord » et l'emblème celui du « chapeau de Jacquou ».

Ce qui est très intéressant, c'est que cette opposition allait se retrouver dans les débats de l'histoire universitaire des années 1960-1970. Surtout pour ce qui est du phénomène des soulèvements « Croquants » à proprement parler, qui ont lieu sous le règne de Louis XIII, provoqués par la forte crue de l'impôt.

---

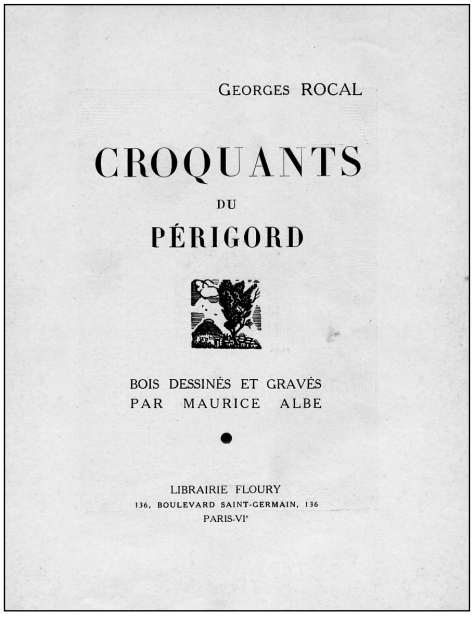
36. Rocal, 1934, p. 79.
37. Rocal, 1934, p. 183.
38. Rocal, 1934, p. 78.

On a vu s'affronter deux thèses qui rappellent les oppositions de nos deux auteurs. L'une est celle de l'historien russe Boris Porchnev (1905-1972) qui, à partir d'un fonds d'archives du chancelier Séguier, étudie les mouvements populaires en France au milieu du XVII[e] siècle [39]. Dépassant l'analyse « bourgeoise » des soulèvements locaux, il leur applique la méthode marxiste et montre qu'ils révèlent l'opposition entre la classe « dominante » féodale, à laquelle s'agrègent bourgeois et curés, et la classe dominée des ruraux. Si les deux classes se sont mêlées parfois, cela a conduit à l'échec des soulèvements divisés par leurs intérêts. En somme, un regard qui n'est pas très éloigné de Le Roy et de l'opposition des « oppresseurs » et des « opprimés ».

Une thèse inverse est soutenue par l'école de Roland Mousnier. Elle donne lieu, en particulier sous la plume de Yves-Marie Bercé, à une *Histoire des Croquants* [40]. Cette étude, essentielle pour éclairer l'histoire du Périgord de l'Ancien Régime, est élargie par l'auteur dans la publication, dans la collection *Archives* [41], d'un ensemble de documents qui s'installent dans une chronologie longue des mouvements paysans du XVI[e] au XIX[e] siècles. On y retrouve deux idées chères à Rocal. L'une suggère que les révoltes rassemblent la communauté rurale en lutte contre un État de plus en plus en plus envahissant et trouvent leurs leaders parfois dans la noblesse locale, parfois dans les « capitaines » paysans magnifiés par exemple dans le *Manifeste du Très Haut et indomptable Jean Nu pied* qui pourrait être un Grellety normand. L'autre présente le rôle auprès des paysans du curé de campagne que Bercé qualifie de « guide quotidien, conseiller et ami ou bien chef [42] ». Finalement, la divergence peut-être la plus apparente avec Le Roy apparaît chez le Rocal historien et d'ailleurs bien au-delà de l'opposition des genres.

Après les trois ouvrages que nous avons cités, consacrés à une approche ethnographique ou relevant du folklore, Georges Rocal s'engagea en 1933 dans l'histoire du Périgord au XIX[e] siècle. Entre 1933 et 1956, il devait, en quatre ouvrages, étudier le demi-siècle qui sépare l'avènement de Bonaparte de celui de Louis-Napoléon. Ce travail, qu'il voulait ancré dans l'étude de sources archivistiques (à la différence de ce qu'il appelle « les jeux de plein air [43] » : la recherche du témoignage) est pourtant marqué, dans sa vision des paysans périgordins, par son expérience de curé de Saint-Saud. Expérience difficile s'il en fut, où le conflit était fréquent avec des femmes et surtout des hommes qui fréquentaient de moins en moins l'église et se soustrayaient à leur obligation du denier du culte. Rocal tenta de les reconquérir par une vigoureuse pastorale de contre-attaque. Nous avons déjà fait allusion aux coups

39. Porchnev, 1963.
40. Bercé, 1974a.
41. Bercé, 1974b.
42. Bercé, 1974b, p. 174.
43. Rocal, 1942, p. XVII.


GEORGES ROCAL

CROQUANTS
DU
PÉRIGORD

BOIS DESSINÉS ET GRAVÉS
PAR MAURICE ALBE

LIBRAIRIE FLOURY
136, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 136
PARIS-VI^e^

Fig. 2. Page de titre de *Croquants du Périgord*.

que son bulletin paroissial, en principe distribué dans toutes les familles, portait à la « République sans Dieu », qui avait chassé la morale de l'école et les religieuses des hôpitaux [44]. Cette animosité tourna à l'affrontement en septembre 1914, lorsque, ayant sonné le tocsin de la mobilisation, il vit son presbytère assailli par les membres de la cellule socialiste locale. Jusqu'à son départ comme infirmier à Gravelines, il fut l'objet d'un siège quotidien et était gratifié de « couacages » dans ses déplacements dans le bourg.

Cela explique probablement sa vision du monde paysan en révolte. Loin de l'empathie de Le Roy, il dresse des tableaux, certes pittoresques, mais extrêmement critiques de ces « séditions ». D'une manière significative, nous pouvons retenir cette scène d'attroupement paysan en 1830 : les paysans, « les visages cachés sous leurs feutres retombants, sont de plus déformés par la haine, par l'alcool, par la crispation des bouches qui éructent et hurlent [45] ». Et où cette scène (dont nous ne retenons qu'un passage !) se passe-t-elle ? Devant le château de Pazayac, c'est-à-dire dans le cadre qui a servi à Le Roy pour peindre la révolte de Jacquou et des paysans convoqués pour le brûlement du château de l'Herm. Elle s'apparente de façon troublante à un genre que l'on retrouve dans les dépositions des nobles après les soulèvements de 1790 [46]. Son œuvre est ainsi parsemée de critiques contre le monde paysan. Le chapitre « caractères », qui clôt *Croquants du Périgord* [47] (fig. 2), en donne quelques savoureux exemples. Des auteurs périgordins, il serait alors plus proche de Léon Bloy que d'Eugène Le Roy.

Conclusion

Ainsi Rocal et Le Roy manifestent la même conviction de la nécessaire libération du monde rural. Classique est leur opposition : l'opinion de Le

44. Mandon, 2016, p. 81-84.
45. Rocal, 1936, p. 95.
46. Mandon, 2012.
47. Rocal, 1934, p. 227.

Roy, fille des Lumières et de la République, vise l'affranchissement par la Raison dont la laïcisation garantit l'avènement ; Rocal lui oppose la capacité salvatrice de l'Église opprimée, seule capable d'éteindre les haines, porteuse de libération contre le poison de la violence issue de la déchristianisation. Rocal proclama ces idéaux et ces convictions en particulier au moment de la Résistance où, selon le modèle de M^gr^ Saliège, elle eût pu être une sorte de creuset pour société à reconstruire.

Mais il ne faut pas non plus exagérer l'opposition. Nous sommes en Périgord. Nous avons vu les gages donnés par Rocal. L'hommage, lors de son centenaire, fut rendu de manière très élogieuse par le leader franc-maçon Raymond Boucharel. Et Bonal n'est pas finalement le seul curé dont les mérites aient été chantés par Le Roy : le curé de Fossemagne, qui accompagne sa vieillesse, reçoit un bel éloge. Encore fallait-il que ces curés fussent un peu marginaux. Comme Rocal si loin de Périgueux ? Loin de la hiérarchie, Georges Julien n'était guère homme d'Église. Il était, par sa conviction profonde, un « homme de l'Église ».

G. M.

Bibliographie

Bercé Y.-M., 1974a. *Histoire des croquants : étude des soulèvements populaires au XVII^e^ siècle dans le Sud-Ouest de la France*, Paris, Genève, éd. Droz.

Bercé Y.-M., 1974b. *Croquants et nu-pieds, Les soulèvements paysans en France du XVI^e^ au XIX^e^ siècle*, Paris, éd. Gallimard (coll. Archives).

Bouchard G., 1972. *Le village immobile : Sennely en Sologne au XVIII^e^ siècle*, Paris, éd. Plon.

Christophe P., 1924. *L'Église dans l'histoire des hommes, du XV^e^ siècle à nos jours*, Paris, éd. Droguet et Ardent.

Delluc B. et G., 1991. « Une correspondance entre l'abbé G. Julien (G Rocal), curé de Saint-Saud et le marquis de Fayolle en 1921 à propos d'Eugène Le Roy », *BSHAP*, t. CXVIII, p. 233-239.

Le Roy E., 1907. *Jacquou le Croquant*, Paris, éd. Calmann-Lévy.

Mandon G., 2012. *1789 en Périgord, La Révolution et les chemins de la liberté*, Bordeaux, éd. Sud Ouest, 362 p.

Mandon G., 2016. *Un prêtre résistant : Georges Rocal (1881-1967). Historien du Périgord et Juste parmi les nations*, Couze-et-Saint-Front, éd. Secrets de Pays.

Pommarède P., 1974. *La Séparation de l'Église et de l'État en Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac.

Porchnev B., 1963. *Les soulèvements populaires en France de 1623 à 1648*, Paris, S.E.V.P.E.N.

Rocal G., 1922. *Vieilles coutumes dévotieuses et magiques du Périgord*, Toulouse, éd. Marqueste.

Rocal G., 1927. *Le Vieux Périgord*, Toulouse, éd. Guitard.

Rocal G., 1934. *Croquants du Périgord*, Paris, éd. Floury.

ROCAL G., 1936. *La Révolution de 1830 en Dordogne*, Paris, éd. Christian Signol.
ROCAL G., 1939. *Les Fils émancipés de Jacquou le Croquant*, Saint-Saud, éd. du Folklore.
ROCAL G., 1942. *De Brumaire à Waterloo en Périgord*, Angoulême, éd. Coquemard.
ROCAL G., 1971. *Vieilles coutumes dévotieuses et magiques du Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac.
SADOUILLET-PERRIN A. et MANDON G., 1985. *Pèlerinages en Périgord. Le culte de Marie et des saints*, Périgueux, éd. Fanlac.
VAN GENNEP A., 1924. *Le Folklore*, Paris, éd. Stock.

André Maurois : un Normand en Périgord

par Pierre MARTIAL

André Maurois, de son vrai nom Émile Herzog, est né en 1885 à Elbeuf. Il y dirige, tout en menant une carrière littéraire, une entreprise familiale de textile déplacée d'Alsace en Normandie après la guerre de 1870, ses parents voulant rester français. Par quel hasard séjournera-t-il en Périgord à compter de 1926 ? La réponse est toute simple : la rencontre, alors qu'il est veuf et père de trois enfants, avec une Périgordine, Simone de Caillavet, dont la mère est propriétaire du château d'Essendiéras à Saint-Médard-d'Excideuil (fig. 1). Simone de Caillavet n'est pas vraiment une inconnue. Elle est la petite-fille de Léontine Lippmann de Caillavet, égérie d'Anatole France, et la fille de Gaston de Caillavet, auteur de *L'habit vert* avec Robert de Flers. Très liée avec Marcel Proust, elle est en partie Mademoiselle de Saint-Loup dans *Le temps retrouvé*. Sa mère, Jeanne, n'est pas non plus une inconnue : amie de jeunesse, et peut-être seul amour féminin de Proust, elle est pour une partie Gilberte Swann dans *À la recherche du temps perdu*.

La découverte du Périgord et d'Essendiéras

Pour en revenir à Maurois, libéré de ses obligations au sein de l'entreprise familiale, il revoit souvent Simone et l'épouse le 6 septembre 1926 à Saint-Médard-d'Excideuil. Outre la solennité de la cérémonie célébrée par l'abbé Mugnier, Maurois se souvient, dans ses mémoires, du repas :

> « … déjeuner qui comme il convient en Périgord, était abondant et savoureux. L'omelette aux truffes, le confit d'oie, le clafoutis aux cerises,

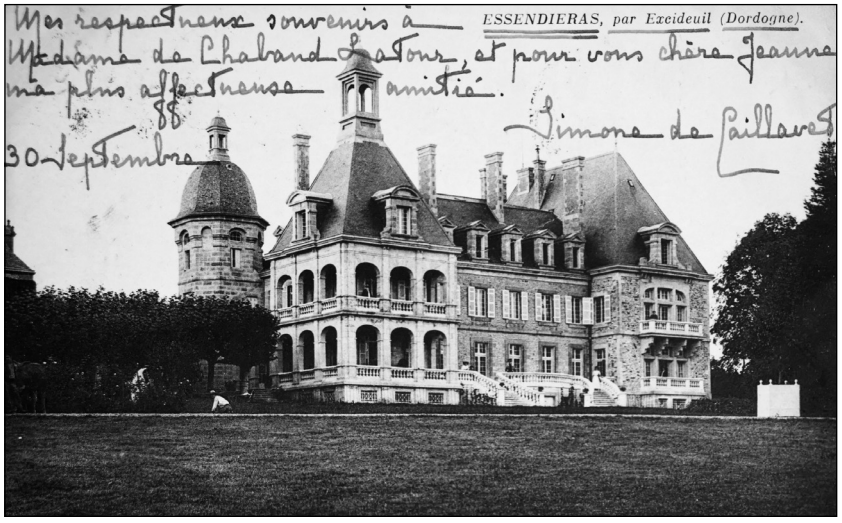


Fig. 1. Le château d'Essendiéras, carte postale ancienne signée par Simone de Caillavet (coll. SHAP, fonds P. Pommarède).

> faisaient avec les maximes de Gabriel Hanotaux, témoin du mariage, un mélange essentiellement français [1] ».

Simone, passionnée par l'histoire de sa région, va lui faire visiter les sites majeurs, accompagnés de commentaires. Elle l'entraînera également sur les traces de Montaigne, La Boétie, Fénelon, Brantôme...

> « Chaque village avait son château, chaque château sa légende. Ma compagne me racontait l'histoire de la fileuse de Jumilhac, celle du château de Biron ou d'Hautefort. Je montai avec elle par des chemins escarpés, à la terrasse de Domme d'où l'on découvre l'adorable vallée de la Dordogne, encadrée de forteresses gracieuses et de peupliers en bataille [2] ».

À Essendiéras, il y a deux châteaux : un repaire noble du XV^e^ siècle et, à quelques mètres, un plus récent, construit en 1850 et agrandi au début du XX^e^ siècle. Cet ensemble n'est pas tout à fait du goût du nouveau marié qui en parle ainsi :

> « Les Pouquet possédaient, entre Périgueux et Limoges, le petit château d'Essendiéras. Cette vieille maison aux tourelles féodales avait été achetée, en 1794, par Me Antoine-Chéri Pouquet, notaire à Angoisse. À côté d'elle sur la

1. Maurois, 1970.
2. Maurois, 1970.

même colline, une maison neuve, plus confortable mais sans beauté, avait été bâtie par le grand-père de Simone, agent de change à Paris, au temps de la prospérité et du mauvais goût. Les tapisseries, les meubles capitonnés, les lourds rideaux, les innombrables portraits et bibelots, donnaient alors à Essendiéras un air Louis-Philippard [3] ».

Toutefois, le paysage découvert de la colline ne laisse pas l'écrivain indifférent. Maurois affectionnait tout particulièrement l'allée des chênes.

« La vue sur la vallée de l'Isle était riante et bien composée, la terre semée de métairies aux beaux noms : Brouillac, la Guichardie, la Cerise. Une rivière sauvage, la Loue, coulait au pied des collines et mordait les prairies d'Essendiéras. Deux longues allées convergentes, l'une de chênes l'autre de châtaigniers, conduisaient de la route au château [4] ».

« La vie de notre ménage à Essendiéras était studieuse et monotone. Chaque matin, à 8 heures, je me mettais au travail, la fenêtre ouverte sur un large horizon de collines, de rivières, de villages et de bois. Point d'autre bruit que le ronronnement de la batteuse, le bourdonnement des guêpes jalouses de mes fleurs, le murmure lointain de la Loue roulant sur les cailloux de la vallée. À 11 heures, j'allais la chercher et nous faisions ensemble le tour des deux allées, promenade classique d'Essendiéras, départ sous les chênes et retour par les châtaigniers, trajet qu'avait souvent parcouru Simone enfant. Dans les champs, le régisseur surveillait suivant la saison, les labours ou la moisson, la fenaison ou le regain et nous allions nous entretenir avec lui des petits événements du domaine. [Après le déjeuner périgourdin,] nous nous remettions au travail, Simone et moi, chacun de son côté. Vers 5 heures nous partions par l'allée des chênes ou par celle des châtaigniers, pour une promenade plus longue et marchions parfois deux heures, en parlant des progrès du roman en cours [5] ».

Les bruits de bottes, l'exil et la guerre

En 1938, Maurois est élu à l'Académie française, au fauteuil de René Doumic. Il prépare son discours, mais les bruits de bottes qui se font entendre le laissent pensif et dans son journal en date du 11 septembre il note ceci : « dernier jour à Essendiéras. On regarde ce beau paysage, cette vallée féerique, ces métairies brunes en se disant : les reverrai-je un jour ? [6] ». En juillet 1939, il est de nouveau en Périgord mais de plus en plus pessimiste, il écrit :

« Les vallées du Périgord, bordées de peupliers et de saules, étaient, en ce mois de juillet 1939, plus riantes et plus paisibles que jamais. Les toits

3. Maurois, 1970.
4. Maurois, 1970.
5. Maurois, 1970.
6. Maurois, 1970.

> pourpres de Brouillac, au soleil couchant, se détachaient sur le vert des prés avec leur coutumière et tranquille beauté. Seules les guêpes, attirées vers ma table par les fleurs, troublaient le matin ma calme solitude. Mais ce silence enchanté, cette immobilité prodigieuse de la nature me semblaient, comme en juillet 1914, chargés de secrètes menaces [7] ».

Fin août 1939, il décide de regagner Paris en passant par Malagar, pour rendre visite à François Mauriac. Sa maison était telle qu'il l'imaginait, et il en donne une rapide description : « Maison blanche de vignerons, cuite au soleil, entourée à perte de vue, de tous côtés, de ceps vert pâle, poudrés de sulfate bleu, elle avait la saveur intime, fine et secrète des vieilles liqueurs [8] ».

Bien qu'ayant dépassé l'âge d'être mobilisé, Maurois offre ses services et sera incorporé en qualité de capitaine au commissariat général de l'information, sous les ordres de Jean Giraudoux. Il partira pour l'Angleterre puis, avec sa femme, rejoindra les États-Unis. Outre-Atlantique, leur situation est précaire, mais l'image du Périgord dans un espace redevenu français est une de leurs espérances et termine ainsi la première partie de ses mémoires, publiées en 1942 à New York :

> « Cette existence fragile et précaire que nous avons à si grand-peine rebâtie depuis un an, va-t-elle s'effondrer comme celle qui nous semblait jadis si solide ? Et que verrons-nous lorsque se rallumera la lampe, si jamais elle se rallume ? Nul ne le sait. Mais timidement, anxieusement, ardemment, nous espérons que ce pourrait être doux et le noble Périgord, une longue vallée bordée de peupliers, les toits rouges éclairés par le soleil couchant et quand la nuit viendra, en un ciel français, au-dessus des platanes et des cèdres, les constellations familières que nommeront des voix françaises, dans le plus beau des langages [9] ».

Si, par cas, ils l'avaient oubliée, leur petite patrie, même outre-Atlantique, se rappelle à eux de façon assez inattendue :

> « À New-York, un représentant de la Croix-Rouge internationale m'exposa que l'hôpital de Clairvivre, près Essendiéras, dirigé par des médecins de Strasbourg repliés en Dordogne, manquait de médicaments. Il me demanda si je pouvais envoyer à la Croix-Rouge en Suisse, cinq cents dollars afin qu'elle pût faire ces achats ; il garantissait que Clairvivre recevrait la totalité du don. À ce moment cinq cents dollars, c'était beaucoup pour nous. Mais la combinaison Périgord-Alsace m'allait droit au cœur et Clairvivre fut ravitaillée [10] ».

---

7. Maurois, 1970.
8. Maurois, 1970.
9. Maurois, 1942.
10. Maurois, 1970.

En 1943, le capitaine reprend du service, participe à la campagne d'Italie et sera l'un des premiers à mettre, en Corse, les pieds sur le sol français. Il correspond comme il peut avec Simone et en bon Périgordin, même d'adoption, la nourriture est une de ses inquiétudes. « J'ai l'impression que, lors du retour en France, la nourriture sera le grand problème. La saison des châtaignes va commencer et ce sera une ressource précieuse. Où est le temps d'Essendiéras et des châtaignes blanchies à la crème ? [11] ». Les châtaignes blanchies à la crème devaient être, renseignement pris, une recette périgordo-normande, ou un plat traditionnel périgordin à la sauce normande.

Le retour en Périgord

La guerre terminée, il rentre en France, séjourne quelques temps à Neuilly dans son appartement qui a été pillé et décide de passer les fêtes de Noël en Dordogne. Le paysage a peu changé mais nous ne sommes plus en été et les tons ne sont plus les mêmes.

> « Les bois et les champs ont vêtu leur manteau d'hiver. De ma fenêtre le paysage, si feuillu en été, n'est plus qu'un squelette. Une herbe jaune, couleur de feuilles mortes, couvrent les prairies et les collines. La maison est pleine de bûches entassées, car il fait très froid au dehors et tous les poêles ronflent. Nous sommes bien mieux chauffés ici qu'à Paris. Plus on se rapproche de la civilisation primitive, moins on est vulnérable. […] une brume si épaisse enveloppe notre colline que l'on ne voit pas à cent mètres. Seuls quelques fantômes d'arbres hantent ce brouillard. Des sangliers sont venus cette nuit labourer nos prés. Point de courrier. Le facteur a dû se perdre ou se reposer. La maison qui, loin de tout village, est au sommet d'une colline, semble comme suspendue dans une bulle de vapeur [12] ».

Mais la vie quotidienne reprend ses droits, et la fin d'année est synonyme de bons repas :

> « Pour notre premier Noël en France depuis 1939, nous avons mangé la dinde traditionnelle, les châtaignes blanchies et une bûche de Noël achetée à la pâtisserie d'Excideuil qui rouvre pour les fêtes. Le pays renaît peu à peu. Cette bûche à la crème, encore inconcevable il y a trois mois, semble un symbole…. On ne peut rêver plus beau temps de Noël. Le sol est gelé, le soleil ardent. […] Les lointains ne sont plus baignés dans une brume céruléenne, mais émergent d'un brouillard gris. Excideuil dans sa vallée, fait penser à la ville d'Ys. Et tout le jour le trait continu du silence [13] ».

---

11. Maurois, 1970.
12. Maurois, 1970.
13. Maurois, 1970.

Essendiéras, lieu de rencontre

La vie active reprend aussi et Maurois va notamment sillonner les États-Unis et l'Amérique du Sud pour de longues tournées de conférences, suivies de la publication de nombreuses biographies, ce qui lui vaudra d'être reconnu comme le Père de la biographie romancée. Maurois, malgré ses multiples occupations, fera d'Essendiéras un lieu de rencontre estival pour nombre de personnalités du monde littéraire et artistique.

> « Les hôtes étaient eux-mêmes de grands travailleurs. À Essendiéras, François Mauriac avait terminé *La fin de la nuit*, Simone Porché ses *Mémoires*, Marcelle Auclair sa *Sainte-Thérèse*, René Clair un film, Lacour-Gayet son *Histoire du Canada*, Jacques Suffel son *Flaubert*. Poulenc, Sauguet, Jacques Dupont, nous donnaient parfois le plaisir d'une visite de quelques jours. Peu à peu une génération plus jeune prenait rang parmi nos intimes. Jean Dutourd, Maurice Druon, Michel Droit, Jean-Jacques Gautier nous faisaient l'amitié de ne pas nous traiter en ancêtres croulants. Les repas étaient joyeux, les soirées consacrées tantôt à la télévision, tantôt à la musique ou à la conversation [14] ».

La conversation est pour lui un plaisir sans fin, auquel il sacrifie, tout en guidant ses invités vers les hauts lieux touristiques du Périgord ou en les entraînant aux divers spectacles estivaux :

> « Essendiéras, août 1959. L'été, le pur été l'enveloppait d'un ciel attique. Nous avions avec nous de très chers amis. On parlait sans fin. On parlait en voiture tout en admirant, sur sa haute tablette, le château d'Hautefort ou bien, entre ses noires falaises percées de trous, la vallée de la Vézère. On parlait à Saint-Léon chez Delsaut en déjeunant sous la treille. O truffes et cèpes mémorables [15] ».
>
> « Dans la saison des festivals, si nombreux en Périgord, nos hôtes allaient avec nous voir à Bonneval Hugo ou Calderon, à Sarlat Shakespeare ou Molière, à Brantôme, dans la grotte du Jugement Dernier, un spectacle de danse classique. Si nous ne possédions pas, comme à Nohant, un théâtre de marionnettes, toute notre province était, pendant les mois d'été, bruissante de poésie [16] ».

De plus en plus présent en Périgord, Maurois s'impliquera dans la vie publique du département, assistant à des cérémonies, à des remises de prix, rendant des hommages, comme pour l'écrivain Léonce Bourliaguet qu'il appréciait, dont il préfacera une des œuvres et fera un éloge public, à Thiviers, pour le premier anniversaire de son décès. En revanche, il refusera

---

14. Maurois, 1970.
15. Maurois, 1970.
16. Maurois, 1970.

toute présidence et mandat électif. Sa femme Simone sera toutefois conseillère municipale.

Les difficultés financières et la reconversion d'Essendiéras

Vingt-cinq ans après son exil aux États-Unis, il entreprend la rédaction de la seconde partie de ses mémoires (fig. 2), qu'il fait débuter par la conclusion d'espérance légèrement modifiée de la première partie. Toutefois le doute s'installe : « tout et même le pire, peut encore détruire mon fragile bonheur [17] ». Et il cite Montaigne : « il semble que la fortune quelques fois guette le dernier jour de notre vie pour montrer sa puissance de renverser en un moment ce qu'elle avait bâti en de longues années [18] ». Effectivement, le bonheur est chose fragile et la fortune parfois changeante. Après le décès de son beau-père, Maurois doit faire face à des soucis domestiques, de santé et financiers.

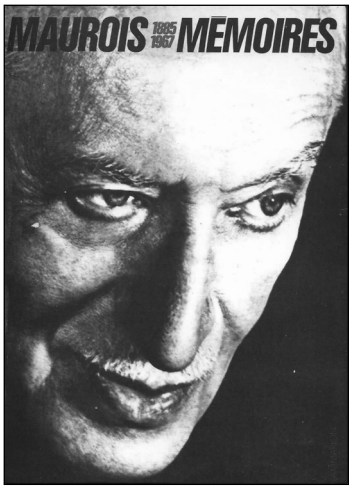


Fig. 2. Couverture des *Mémoires* d'André Maurois (1970).

Guide inlassable des hauts lieux touristiques de la Dordogne, il est victime d'une pleurésie déjà latente, aggravée par des visites de grottes fraîches par temps très chaud, maladie qui le mènera bien mal et le rendra témoin impuissant d'un début d'incendie du château. De plus le domaine, découvert mal géré, n'est plus de rapport, coûte cher d'entretien, engloutissant les droits d'auteur. Des tentatives d'élevage sont infructueuses et le déficit s'accroît. Simone, qui en est la véritable propriétaire, est très attachée à ce bel endroit. Mais Maurois voit les choses différemment et se pose la vraie question : « le problème pour moi n'était pas faut-il vendre Essendiéras ? Mais que faire pour n'être pas acculé à la vente d'Essendiéras [19] ». Et plus loin dans ses mémoires, « nous avons tenu à grands frais, et avions raison de tenir, car le salut vint, comme il vient toujours de manière inattendue [20] ». En effet au cours d'un dîner, Simone rencontre Sylvain Floirat ; elle lui fait part de ses ennuis. Aussitôt l'homme d'affaire entrevoit une solution : « j'ai près de chez vous un verger pilote de pommiers qui marche bien ; si le sol convient, vous apportez vos terres et je fournirai les capitaux [21] ». Et voici le résultat vu par le romancier :

17. Maurois, 1970.
18. Maurois, 1970.
19. Maurois, 1970.
20. Maurois, 1970.
21. Maurois, 1970.

> « Les terres se couvrirent de petits bâtons qui étaient, me dit-on, de futurs pommiers. J'avais peine à le croire, mais il y a, au moment où j'écris ceci, moins de quatre ans depuis cette plantation et à perte de vue, des pommiers en espaliers sont surchargés de fruits énormes. La culture des arbres nous sera-t-elle plus favorable que celle des céréales ? Je ne le sais pas encore, mais ma femme pourra conserver ses tilleuls et ses chênes, ses brumes matinales et ses crépuscules flamboyants, la vue charmante sur les tours d'Excideuil et sur la vallée de l'Isle. Et surtout tous ses amis du domaine auront du travail. Voilà ce qui importe [22] ».

Le Périgord, source d'inspiration

Le Périgord lui aura inspiré trois ouvrages : deux romans et un guide touristique. Le premier, *Climats*, paru en 1928, raconte les démêlés conjugaux et extraconjugaux de Philippe Marcenat, dont le père, ingénieur lorrain marié à une Limousine, fait prospérer l'usine à papier de sa belle-famille construite sur les bords de la Loue. Le château familial prend le nom de Gandumas, mais c'est bien entendu d'Essendiéras dont il s'agit :

> « chez mes parents, à Gandumas, les meubles trop nombreux, accumulés sans art depuis trois ou quatre générations encombraient les salons tendus de tapisseries aux tons bleu-verts où des oiseaux grossièrement dessinés erraient parmi des arbres de vitrail. […] C'est un pays beau et triste. Un torrent traverse nos usines, construites au fond d'une gorge assez sauvage. Notre maison, petit château du XVI[e] siècle comme on n'en trouve qu'en Limousin, domine une lande de bruyères [23] ».

L'épilogue de ce roman aux personnages tourmentés viendra du Périgord :

> « Philippe voulut me montrer les grottes de la vallée de la Vézère. La rivière noire, qui tournait entre des rochers creusés et polis par les eaux, me plut beaucoup, mais les grottes me déçurent. Sous une chaleur lourde, il nous fallut grimper par des sentiers à pic, puis entrer dans d'étroits couloirs de pierre pour regarder de vagues bisons esquissés en rouge sur les parois. Je ne vois rien du tout, dit Philippe ; je veux sortir, je suis gelé [24] ».

Le héros du roman, Philippe Marcenat, mourra quelques jours plus tard d'une pneumonie.

---

22. Maurois, 1970.
23. Maurois, 1928.
24. Maurois, 1928.

L'*Instinct du bonheur*, publié en 1934, est par contre très moderne, avec une jeunesse libre qui joue au tennis et circule en voiture. Comme pour *Climats*, Gaston Romilly, le personnage central, fils d'industriels cette fois normands, épouse une Sarladaise qui évolue dans le domaine de la mode parisienne, et pour des raisons de morale familiale, s'installe près d'Excideuil. L'action se déroulant principalement dans ce lieu, l'ouvrage contient nombre de descriptions qu'il serait trop long de citer ici. Nous en retiendrons cependant deux, dont une concernant la langue :

> « Le Périgord, une des plus belles provinces françaises et l'une des moins connues, est remarquable autant par la variété et l'étendue de ses paysages que par la survivance d'une société différente de celle que l'on peut observer au nord de la Loire ou à l'est du plateau central. L'aspect du pays demeure à peu près hors des routes aujourd'hui plus nombreuses et plus larges qu'il y a trois siècles. Aussi cette région est-elle à la lettre semée de gentilhommières, charmantes avec tours rondes, leurs grands toits d'ardoises, leurs fenêtres à meneaux et souvent, sur la rivière voisine, leurs forges plus ou moins délabrées qui au temps de Louis XIV, forgeaient des canons pour la marine royale [25] ».
>
> « Valentine, qui était née dans ce pays, employait toujours certains mots français dans leur sens périgourdin. Brave, pour elle, signifiait : bon et honnête. Quand elle disait d'un de ses innombrables parents qu'il était bien fatigué, son mari savait qu'elle annonçait une mort prochaine. Il aimait que, malgré tant d'années passées à Paris, elle eût conservé ce langage de terroir qui s'alliait en elle à une sagesse paysanne tranquille [26] ».

Périgord est tout simplement le titre de l'ouvrage conçu pour les guides bleus en 1955. Les notices géographiques, historiques et archéologiques de Jean Secret sont précédées d'une présentation passionnée d'André Maurois. Il décrit les sites, évoque l'histoire du pays et fait la part belle à la gastronomie. Maurois bon vivant ? Je ne sais pas, mais dans *Prométhée ou la vie de Balzac*, l'on relève cette phrase : « la nature nous a dotés d'un appétit, il faut tâcher de jeûner le moins possible [27] ». Chez nous, cela ne risquait pas de lui arriver souvent.

Maurois le Périgordin décède en 1967, à l'âge de 80 ans, à Neuilly où il est inhumé. Périgueux lui rendra hommage en donnant son nom à une place et à une salle du théâtre. Excideuil fêtera à Essendiéras le centième anniversaire de sa naissance. Nous empruntons notre conclusion à l'ouvrage que Michel Droit lui a consacré. Dans un chapitre intitulé « Volonté d'agir », il évoque l'organisation de son travail :

---

25. Maurois, 1934.
26. Maurois, 1934.
27. Maurois, 1965.

« Chaque matinée est obligatoirement vouée au travail de création et rien ne saurait l'en détourner. Dès huit heures il est à son bureau… S'il s'est fait une loi de respecter ses heures matinales, celles de l'après-midi, au contraire, en dehors de la lecture, n'échappent guère aux multiples obligations d'un écrivain consacré par le succès. Mais ses vacances en Périgord font également partie de son rythme de travail. [et il cite Maurois lui-même :] j'appelle vacances cette partie de l'année où je travaille le plus et le mieux [28] ».

P. M.

Bibliographie

Droit M., 1958. *André Maurois*, Paris, Éditions universitaires.
Gay J., 2003. « Essendiéras au temps des Pouquet », *BSHAP*, t. CXXX, p. 117-138.
Maurois A., 1928. *Climats*, Paris, éd. Grasset.
Maurois A., 1934. *L'instinct du Bonheur*, Paris, éd. Bernard Grasset.
Maurois A., 1942. *Mémoires. Les années de travail*, New York, Éditions de La Maison française.
Maurois A., 1950. *Œuvres complètes*, tome II, Paris, Librairie Arthème Fayard.
Maurois A., 1955. *Périgord* (notices de Jean Secret), Paris, éd. Hachette (coll. Guides Bleus).
Maurois A., 1965. *Prométhée ou la vie de Balzac*, Paris, éd. Hachette.
Maurois A., 1966. *Soixante ans de ma vie littéraire*, Périgueux, éd. Pierre Fanlac.
Maurois A., 1970. *Mémoires*, Paris, éd. Flammarion.

28. Droit, 1958.

Le naturaliste Charles Desmoulins (1798-1875) et ses correspondants

par Sophie MIQUEL

Tous les écrivains ne sont pas romanciers, poètes ou philosophes… Les textes naturalistes sont une catégorie particulière de l'écriture, avec ses codes et ses lecteurs. Charles Desmoulins, passionné par l'histoire et l'histoire naturelle, a résidé à Lanquais (fig. 1) chez son beau-frère Alexis de Gourgues de 1832 à 1837. Son inventaire de la flore du département de la Dordogne et son rôle de président de la Société linnéenne de Bordeaux ont donné lieu à des correspondances multiples avec les spécialistes de l'époque. Ses nombreuses publications de zoologie, botanique, histoire, société, ses livres, articles, lettres, littérature grise ont sûrement demandé beaucoup de temps à ce douanier retraité à 34 ans. Son herbier déposé à Bordeaux au jardin botanique, les revues de la Société linnéenne de Bordeaux, les archives de la Dordogne, du château de Lanquais, les manuscrits du Muséum de Paris, les publications d'histoire locale nous permettent d'évoquer l'intense activité d'un naturaliste au XIX^{e} siècle qui alterna résidence en Périgord et à Bordeaux, après une enfance itinérante au gré des fluctuations politiques de l'époque.

Les naturalistes, les scientifiques ne se rangent pas eux-mêmes dans la catégorie des écrivains, ils ne font pas partie de cercles littéraires. Et pourtant, quels bavards sur le papier ! Les rayonnages des bibliothèques des sciences croulent sous le poids des revues et ouvrages, menaçant parfois un frêle plancher…

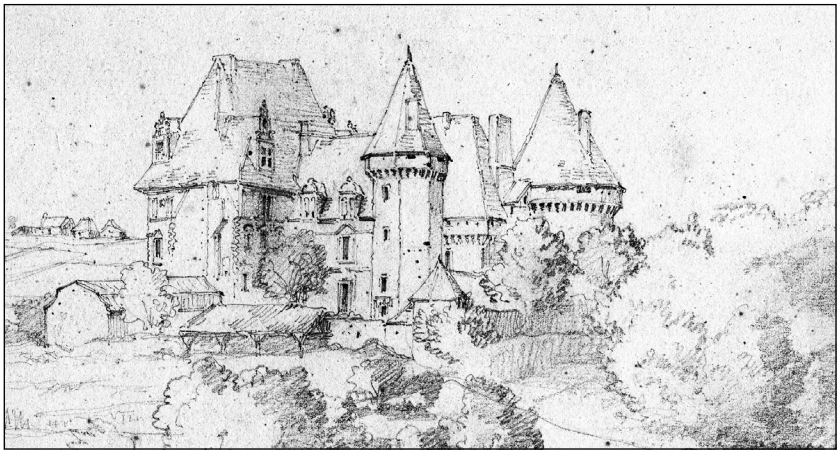


Fig. 1. Le château de Lanquais par Léo Drouyn en 1845
(coll. SHAP, fonds Léo Drouyn, 40-3).

Un douanier botaniste

Le Musée des Douanes de Bordeaux a réalisé en 1987 une exposition sur « Charles Desmoulins, artiste, savant, et douanier » : un catalogue a été publié par Michel Boyé qui a réalisé un important inventaire des écrits, travaux et carnets du douanier naturaliste et sa biographie [1].

Charles Desmoulins est né en Angleterre en 1798, après le décès de deux sœurs en 1794 et 1795. Son père Alexandre Desmoulins, directeur des douanes à Charleville, a émigré le 15 sept 1792. Il était contrôleur de la ferme générale depuis 1776. Sa carrière a été chaotique. Revenu en France dix ans plus tard, il est réintégré le 21 mai 1802 à Bourg-Saint-Maurice. Il est le 29 fructidor an X (16 septembre 1802) à Anvers, à Santen (Allemagne) en 1805, à Ax-les-Thermes en 1807, à Marseille le 26 août 1807, et en 1816 à Bordeaux, où il décède le 28 décembre 1829.

Rentré en France à 5 ans, le jeune Charles a changé de domicile très souvent ; son père ayant assuré son éducation, il est un peu scolarisé dans les « écoles centrales » dont il critique le faible niveau des professeurs. Ses « humanités » sont donc un parcours original, marginal. Dès 1813, à l'âge de 15 ans, son père le fait entrer aux douanes, et il ne s'y plut jamais. En 1817, il suit son père muté à Bordeaux ; en 1821, il devient membre de la Société linnéenne de Bordeaux. En 1823, il épouse Joséphine de Gourgues, fille de député, sœur du maire de Bordeaux. Il dépose en 1832 sa démission

1. Boyé, 1987.

des douanes. Président de la Société linnéenne de 1827 à 1832 et de 1845 à 1875, il réside à Lanquais, chez son beau-frère, Alexis de Gourgues, de 1832 à 1837, et pour de nombreux séjours.

Dans le catalogue du Musée des Douanes publié en 1987, Michel Boyé a établi une liste des articles publiés par Desmoulins. Ils sont au nombre de 187 : 72 concernent la botanique, 39 la géologie, 26 la zoologie, et 50 sont classés comme divers. L'archéologie va le passionner et il est, avec son beau-frère Alexis de Gourgues, un des membres fondateurs de la Société historique et archéologique du Périgord en 1874.

Sous la rubrique « divers » se trouvent des textes sur les œuvres d'art, le christianisme, l'orthographe, les monuments, des nécrologies, le raisonnement, 50 publications où il donne son avis sur tout. Il a commencé dès l'âge de 15 ans avec ses opinions sur le serment imposé aux fonctionnaires publics. Il affirme très jeune ses avis.

Les archives de Charles Desmoulins sont nombreuses, se trouvent dans les sociétés savantes, les archives départementales, municipales, les archives privées, en salle des ventes, et encore dans le château familial à Lanquais, dont de nombreux carnets inédits, connus par la seule citation dans ce catalogue du Musée des Douanes.

Sa rencontre avec Léo Drouyn

Résidant ou en vacances à Lanquais, Charles Desmoulins, Alexis de Gourgues, les frères de Verneilh et Léo Drouyn (fig. 2) eurent le projet de publier *Le Périgord pittoresque et monumental*. Il ne se réalisa pas mais tissa des amitiés profondes entre ces érudits. En 1859, Léo Drouyn écrivait à Desmoulins qu'il gardera toute sa vie un souvenir émerveillé de ces cavalcades archéologiques en Périgord à partir du château de Lanquais.

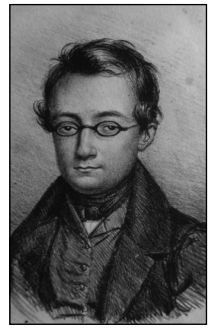


Fig. 2. Charles Desmoulins par Léo Drouyn, dessin à la plume (extrait de Larrieu, 2012, tableau 20).

> « Si les écuyers étaient médiocres, l'enthousiasme ne l'était pas. Que de bonnes excursions le jour ! Que de délicieuses soirées au retour ! Quelle belle moisson de croquis, de notes, de plantes, de pierres, de silex. La moitié du temps se passait à rire et le reste à travailler ».
>
> « Vous rappelez-vous la promenade de quelques jours… Comme Félix nous expliquait bien les villes de Beaumont et de Montpazier ! Comme Jules dessinait bien Biron et Cadouin, comme votre beau-frère nous racontait bien l'histoire de tous les milieux que nous parcourions ! Quelle belle collection de plantes vous fîtes, et comme j'écoutais, je regardais, que de choses j'ai apprises pendant ce voyage ! [2] ».

2. Larrieu, 2012.

Dans ce milieu d'aristocrates cultivés, Léo Drouyn appris très vite en effet, et développa des amitiés qui furent celles d'une vie [3]. On peut les imaginer à cheval parcourant les campagnes périgordines, avec le matériel à dessin et les presses à herbier, à quatre pattes dans l'herbe ou se faisant la courte-échelle…

Les liens avec Jacques Gay

Les Archives de Bordeaux ont fait l'acquisition d'un lot de 45 lettres, au contenu botanique [4]. Elles témoignent de la proximité entre Charles Desmoulins et celui qui l'a initié à la botanique, Jacques Gay, un membre de la Société botanique de France présidée alors par Adolphe Brongniart.

Extrait d'une lettre de quatre pages de Jacques Gay, de la Société botanique de France [5] :

> « Paris, le 2 février 1849
>
> Vous, mon bon ami, vous êtes de ces amis qui ne m'abandonneront jamais, quoique je fasse, parce que vous êtes indulgent, et que votre excellent cœur comprend le vrai qui est au fond du mien. Mais si vous me pardonnez, je ne me pardonne pas, moi, et c'est un cruel remord que de voir alignées sur une table trois lettres de vous auxquelles je dois répondre, une du 27 avril, une du 26 juillet, et une dernière du 21 septembre… Acceptez mon verbiage comme un signe de fidèle souvenir…
>
> Mais j'ai lu avec un extrême intérêt tout ce que vous avez écrit sur le *Scirpuslacustris* à feuilles rubanée… Au jardin des plantes, on a reçu l'autre échantillon, et je suis chargé de vous faire les remerciements du Muséum. Mais votre mémoire qui m'intéressait si vivement été jugé trop long pour un sujet qui n'était pas assez neuf. [suivent les références de textes qui décrivent déjà cette plante.] Votre manuscrit est donc resté dans mes mains à mon grand regret, et j'attends une occasion sûre pour vous le renvoyer, avec la prière de le faire insérer dans les Actes de la Société linnéenne de Bordeaux [ce qui se fera en 1849]. Moi aussi, je le trouve un peu long, surtout par la citation des auteurs qui n'ont rien vu… [il remercie pour un envoi de crucifère] Hélas ce sont les zostéracées qui m'occupent en ce moment [suivent les noms des plantes étudiées]…
>
> Dieu soit loué, ma pension est enfin liquidée à 4000 F. et j'en ai déjà touché les trois quartiers, ce qui fait que je vis enfin après avoir éprouvé bien des privations. Dieu veuille que cela dure, même avec les fortes retenues que les lois fiscales de 1848 ont fait peser sur les pauvres pensionnaires de l'état.

3. Larrieu, 2012.
4 Des archives de Desmoulins sont conservées au château de Lanquais et certains lots sont parfois présentés en salle des ventes ce qui vient de permettre cette acquisition. Par ailleurs, des collections archéologiques d'Alexis de Gourgues ayant servi à daller certains sols du château ont été récupérées par M. Claude Douce et sont exposées au château de Sauveboeuf (Chevillot, 2013).
5. Archives municipales de Bordeaux, 181 S 3. Ce fonds conserve également des lettres de Charles Dumolin, Benjamin Gaillon, J.-F. Laterrade, Montagne, Paravey (181 S 1 à 10).

> Dieu ne veuille que cela dure et que la décomposition sociale n'entraîne pas la ruine des finances et la banqueroute… [Il n'a pas pu trouver de poste au Sénat pour son fils qui semble résider chez Desmoulins ; suivent ses soucis sur son logement de fonction qu'il souhaite conserver et la pérennité de ses collections].
>
> Excusez mon bavardage insignifiant et décousu, mettez mes hommages aux pieds de Madame Zéphine, rappelez-moi au souvenir de M. de Gourgues, faites que son fils, qui est ici dans notre voisinage, vienne me voir quand il a des permissions sur Paris, pensez à moi, aimez-moi, comme je vous aime, et aimerai toujours.
>
> Jacques Gay ».

Ce courrier qui entremêle botanique, politique, et amitié est révélateur des correspondances de Desmoulins qui eut les mêmes préoccupations politiques, financières, et botaniques. Ces notables semblent ne guère comprendre ce qui se passe autour d'eux et restent dans le souvenir de l'Ancien Régime.

Jacques Gay trouve le texte de Desmoulins, long, avec des digressions inutiles et annonce par ailleurs à Desmoulins que sa candidature de correspondant de l'Académie des Sciences a peu de chances d'aboutir, car deux autres candidats sont plus connus. Le dossier de candidature se trouve aujourd'hui dans les manuscrits du Muséum [6]. Desmoulins a cherché la reconnaissance de ses pairs, mais, s'il fait partie de très nombreuses associations, ses relations avec les institutionnels furent difficiles.

Quelques correspondants de Desmoulins [7]

Des courriers, conservés aux Archives départementales de la Dordogne, permettent de tracer des portraits des correspondants de Desmoulins, notamment ceux qui l'ont aidé dans la rédaction de son catalogue des plantes de Dordogne. Ces lettres contiennent peu de botanique technique, mais des échanges de politesses, des remerciements, des condoléances, des demandes d'ouvrages et d'envois de documents, des accusés de réception, des organisations pour des colloques. Les sujets sont aussi la conservation des herbiers ou leur pourriture, des échanges de plantes, parfois leur vente, la généalogie,

---

6. MNHN, MSS 2198. Charles Desmoulins entretient par ailleurs une correspondance avec le Museum de Paris. Cordier, Desfontaines et Jussieu se mettent à trois pour envoyer ce courrier : « L'administration du Muséum d'Histoire naturelle de Paris s'occupe en ce moment à réunir à ses collections un herbier de France qui soit digne et aussi complet que possible […] Pour réussir à le compléter, nous faisons sur tous les points de la France appel aux hommes capables de nous seconder dans l'exécution de ce projet et nous faisons appel à vous. » (suivent les consignes très précises de confection et de rédaction sur une page entière). Cette demande recevra comme réponse (note en marge) : « répondu et refusé pour le moment, le 30 août 1829 ».
7. ADD, 111 J.

la session de la Société botanique de France en 1859. Citons parmi ses correspondants l'abbé Meillez, Desmartis, Bordère, Durieu de Maisonneuve, Boreau, Schultz, Lespinasse, Abzac de La Douze, Gay, Descaines, Roulland, Jordan, Godard, Justin Dupuy, d'Orbigny, Lloyd, A. de Candolle, Le Gall et bien d'autres. Ses interlocuteurs résident dans toute la France : Lyon, Rennes, Paris, Angoulême, Poitiers, Bordeaux, Genève, Caen, Niort.

Michel Charles Durieu de Maisonneuve

La Société linnéenne de Bordeaux, fondée en 1818, est renommée ; Charles Desmoulins, longtemps son président, a entretenu une intense correspondance. Le ton en est généralement sérieux, courtois, policé ; il peut aussi être beaucoup plus familier, comme le serait une conversation sur papier, ainsi celle de Michel Charles Durieu de Maisonneuve :

> « Paris, le 28 janvier 1850
> Je m'appelle Durieu. Je suis votre ami, votre très ancien ami. Je suis celui qui rencontrant un jour, en mai 1825, au beau milieu de la lande d'Arlac, un individu porteur d'une boîte en fer blanc et élevant triomphalement dans sa main droite une grosse touffe de *Racomitrium lanuginosum*, m'avançait aussitôt sur lui en disant : voilà mon homme, et cet homme, c'était vous ! […] Ou bien faut-il vous rappeler d'autres circonstances telle par exemple que cette courte échelle faite au bord de la Dordogne à Lanquais dans le but d'atteindre la zone étroite et élevée occupée par une jolie mousse […] Donc je suis moi, et vous êtes vous, et si depuis quelques temps nous nous écrivons peu, nous nous aimons toujours beaucoup […] Qu'il est bien de revenir en arrière. C'est une belle chose que la vie, la vie d'alors, et qu'il serait doux de la recommencer. Que de choses j'ai à vous dire… question de cœur, de sciences, de politique… Je vous écris pour rouvrir les barrières et m'informer de votre santé… [8] ».

Durieu de Maisonneuve, membre fondateur de la Société botanique de France, auteur avec Cosson d'une importante *Flore d'Algérie*, est le co-auteur de la flore de Dordogne avec Desmoulins. Chargé de la partie mycologique, il ne l'a jamais rédigée, étant reparti en mission, puis devenu directeur du jardin botanique de Bordeaux. Il se trouve assez démuni à sa retraite militaire et Jacques Gay, de la Société botanique de France, écrit ainsi : « Durieu vit à La Blanchardie (Dordogne) avec sa pension de capitaine, ce qui est très peu. Aidez-le à obtenir le jardin botanique de Bordeaux [9] ». Durieu devient en 1857 directeur du jardin botanique de Bordeaux, à son emplacement de la rive gauche ; il en assure le déménagement, guide la plantation des arbres et

8. ADD, 111 J 58.
9. Arch. Bordeaux, 181 S 3. La Blanchardie est un hameau de la commune de Celles, près de Ribérac.

arbustes. Il aura la Une des journaux pour le transport de magnolias âgés de plus de quarante ans grâce à l'installation d'un chemin de fer. Il se consacre à l'acclimatation de nouvelles plantes et obtient les premières fructifications en Europe du palmier à chanvre, *Chamaerops excelsa*, maintenant nommé *Trachycarpus fortunei*. Ce palmier originaire de Chine, un des plus résistants au froid, avait été ramené par Robert Fortune en 1853. Il va distribuer dans toute l'Aquitaine des graines de ce palmier dioïque qui se multiplie aisément, aussi bien à Pau, Bordeaux, qu'à Périgueux. Dans la notice dédiée en 1854 à Louis Durieu de Maisonneuve, 24 ans, fils décédé de son ami botaniste, Desmoulins reconnaît Jacques Gay comme son maître en botanique : « À son départ, sont présents le docteur E. Cosson, coauteur de la flore de l'Algérie, le botaniste Jacques Gay, "maître" de Desmoulins, le docteur Timothée Puel, botaniste ».

Ulric Abzac de La Douze [10]

Il est né à Paris le 24 mars 1823 et mort à Janailhac (Haute-Vienne), chez son gendre, le 2 septembre 1895, avant d'être inhumé à Champcevinel. Ses lettres sont rédigées depuis Champcevinel, du château de Borie-Petit où il réside avec sa famille, des lettres vives, alertes et bien écrites d'une écriture fine mais bien lisible. La vie au château n'est pas toujours simple : « Mon beau-père me prête ses livres pour des courtes durées, ou bien bloque le courrier ». Ayant de mauvais souvenirs de pension, il ne souhaite pas y envoyer ses enfants, ce qu'il fait pourtant. Fin lettré, il venait régulièrement à pied aux réunions de la SHAP. Il a peu publié, mais beaucoup écrit, et ses manuscrits sont déposés aux Archives départementales de la Dordogne [11].

« 3 avril 1851. La botanique console […] De Dives, ce campagnard qui gagnerait à fréquenter Périgueux, pourtant c'est un ami des sciences ». « Mes travaux sont ceux d'un précepteur, d'un botaniste, d'un entomologiste, d'un philologue, d'un arboriculteur. Inutile de mentionner les atomes d'archéologie et de numismatique. Borie Petit, le 2 juillet 1859 ». Le 28 août 1859, il parle de la création d'une société d'horticulture : « oui, au jardin, non au journal qui serait un joujou dangereux ». Ses relevés botaniques toujours très précis se composent d'une longue liste de noms de plantes, barrés par Desmoulins au fur et à mesure qu'il intégrait les données. Dans ce fonds d'archives, se trouvent aussi trois lettres de Desmoulins à Abzac de La Douze, d'une petite écriture fine de petite taille et peu lisible, d'un style très direct, pour accuser réception d'un livre, évoquer une polémique de propriété d'un dessin, et adresser des remerciements [12] :

10. ADD, 111 J 68.
11. ADD, 23 J 1, fonds Borie-Petit.
12. ADD, 1 J 74.

> « Le 18 juin 1874
> Cher et éminent président,
> Vieux depuis tant d'années, et décidément malade, depuis vendredi soir, je ne puis convenablement vous exprimer toute ma reconnaissance pour la bonté dont vous avez daigné m'honorer […] Mais il y a encore dans la vieille ruine qui se tient encore sur ses semblants de jambe […] quelque chose qui ne vieillit pas, le cœur. Oh ! Celui-là se tient toujours près de son printemps ».

Amédée Gueydon de Dives

En 1840, lors de la publication du premier tome du catalogue des plantes de la Dordogne, Charles Desmoulins remercie ainsi Amédée Gueydon de Dives (né le 9 mai 1800 à Manzac-sur-Vern et mort le 10 mai 1875 à Escassefort en Agenais) dans la présentation de ses travaux :

> « Nous n'avons eu, à proprement parler, qu'un seul collaborateur : M. A. G. de Dives, propriétaire à Manzac, canton de Saint-Astier, se trouvant en position de faire de fréquentes courses dans diverses parties du département, nous a fourni de très nombreux matériaux, a enrichi nos herbiers d'une foule de plantes rares que nous ne trouvons pas dans nos localités respectives et qu'il a, seul, recueillies et observées dans les lieux où elles croissent [13] ».

En 1849, lors de la publication d'un supplément, Dives est remercié pour sa contribution : « et toujours en première ligne à l'infatigable activité de mon excellent ami M. A. de Gueydon de Dives, que je dois le remarquable accroissement dont l'inventaire de nos richesses botaniques se trouvera paré [14] ».

Cyprien Brard

Une lettre de Charles Desmoulins est destinée à Prosper Cyprien Brard, qui entreprend en 1834 une statistique sur les ressources du département pour le préfet Romieu, après deux tentatives d'exploitations de charbon au Lardin, et la création d'une verrerie [15]. Brard a demandé une liste des plantes du département à Charles Desmoulins, comme il s'est adressé à l'abbé Audierne pour en connaître les ressources archéologiques [16]. Voici la réponse de Desmoulins, distante, qui ne fréquente guère ce républicain bonapartiste :

> « Lanquais, 11 9bre 1836
> Monsieur,
> J'ai habité pendant longtemps le Périgord avant d'avoir l'idée de dresser le catalogue des plantes qui y croissent. J'étais d'autant plus éloigné

13. Desmoulins, 1840.
14. Miquel, 2004.
15. Miquel, 2014.
16. ADD, MSS 136.

de ce projet qu'il avait été conçu par mon ami Mr Durieu de Maisonneuve habitant de Blanchardie (à 1 lieue de Ribérac) le même qui vient d'effectuer ce beau voyage botanique dans les Asturies. Mr. Durieu s'occupait donc de réunir les plantes de notre département, tandis que je poursuivais l'étude et que je préparais la publication de ce qu'il renferme en conchyliologie vivante et fossile. Son voyage dans les Asturies et celui qu'il va faire encore soit au même endroit soit dans les Algérie devant lui dérober le temps nécessaire à l'accomplissement de son projet, nous nous sommes partagé la besogne : je me suis chargé de la rédaction du catalogue phanérogamique, le peu dont il me soit possible de m'occuper utilement, et il s'est réservé l'autre dont il s'acquittera en proto-cryptogamiste.

J'espère bien pouvoir, en 1838, rédiger ma part de cette besogne, d'autant plus difficile qu'il n'existe pas de flore de la Dordogne comme il en existait une pour la Gironde…

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur [17] ».

Chamailleries et rancunes

Elles ne sont pas absentes de la vie d'un naturaliste. La correspondance entre Alcide d'Orbigny et Charles Desmoulins au sujet des *Globiconcha* révèle le caractère difficile de notre auteur… Publiée dans le *Bulletin de la Société géologique de France*, elle montre les difficultés des échanges entre ces naturalistes [18].

> « M. Desmoulins se plaint que l'on publie de tous côtés des nouveautés que ses tiroirs contiennent depuis vingt ans, en disant pourtant lorsqu'il ne communique rien qu'il ne peut passer sa vie à dépouiller son cabinet pour des collections plus riches que la sienne. M. Desmoulins fut le seul en France qui ne contribua pas à compléter mon ouvrage ».

D'Orbigny va donc attribuer un nom que conteste Desmoulins ; or il aurait volontiers conservé le nom attribué par Desmoulins s'il l'avait connu… [19] Une espèce n'a d'existence scientifique que lorsque la description et la figure en sont imprimés, et que tout le monde a pu la connaître.

> « Quand je m'occupe d'un genre, puisque M. Desmoulins ne veut rien communiquer, s'il me fallait aller au château de Lanquais (Dordogne), afin d'y relever les noms que ce savant a donnés à sa collection, je passerais ma vie en voyage… »

17. Miquel, 2005a.
18. *Bulletin de la Société géologique de France*, 1843, p. 150.
19. *Bulletin de la Société géologique de France*, 1843, p. 150.

Desmoulins, dans son supplément final du *Catalogue de Dordogne* (1859) raconte : il rédige en 1824 une note pour la première observation du *Panicum vaginatum*, une graminée américaine très prometteuse comme fourrage, mais qui ne donne pas la production escomptée. Léon Dufour écrit en 1855 à Durieu qu'il l'avait déjà vue en 1817, identifiée par le capitaine d'artillerie Guilland sur les bords de route de la Bastide. Guilland n'en a parlé à personne, et les échantillons expédiés à Candolle sont perdus. C'est Ramond qui, en 1845, porta à Decaines au Muséum à Paris un lot que Desmoulins a choisi près du canal de Lalinde. Desmoulins confirme donc sa priorité.

Par ailleurs, il n'établit pas d'échanges avec Joseph Massé, directeur de la pépinière de Périgueux [20], ni avec Duchassaing de Fonbressin, naturaliste des tropiques [21], ses contemporains.

Au XXI^e^ siècle

Après l'an 2000, Charles Desmoulins a encore des correspondants. L'érosion de la biodiversité a entraîné un regain d'intérêt pour les herbiers anciens qui se dépoussièrent et se numérisent. La nomenclature se transforme. Botaniste passionné, adepte de Linné, le rêve de Charles Desmoulins de trouver des nouvelles espèces ne se réalise pas.

Mais c'est la flore tropicale qui va lui apporter sa plante : une euphorbe endémique de Madagascar cultivée au jardin botanique de son ami Durieu à Bordeaux n'a pas de nom latin. Il s'agit de l'épine du christ, nommée ainsi à cause de ses épines et de ses fleurs rouges en gouttes de sang. Mais l'épine du Christ, *Euphorbia Milii* (fig. 3), fut décrite pour la première fois en 1826

Fig. 3. a. *Euphorbia Milii*, dessin de C. Desmoulins (Desmoulins, 1826). b. Fleur. c. Type de l'herbier du jardin botanique de Bordeaux.

20. Miquel, 2005b.
21. Miquel, 2012.

dans le *Bulletin de la Société linnéenne de Bordeaux*[22] par Charles Desmoulins avec un dessin. *Milii* fait référence au baron bordelais Pierre-Bernard Milius, nommé gouverneur de la Réunion en 1818, qui eut l'idée d'introduire la plante en France en 1821. En 1833, le botaniste Noisette va aussi la décrire et l'appeler d'un synonyme très utilisé : *Euphorbia breonii*. Elle s'est aussi appelée *Euphorbia splendens*, nom qui correspond aussi à une autre espèce. En 2000, aux États-Unis, Leonard E. Newton, un passionné de cactées, a redécouvert la description valide de Charles Desmoulins. Le principe d'antériorité fait que le premier nom donné à une plante doit le rester. Desmoulins aura donc attendu le XXIe siècle pour « voir » valider une de ses descriptions.

Conclusion

La longue position de Charles Desmoulins comme président de la Société linnéenne de Bordeaux lui a donné des facilités pour publier des textes de réflexion personnelle : sur le provincialisme, son refus de la théorie de l'évolution et du Darwinisme montrent un caractère conservateur, légitimiste qui a fort mal vécu les mouvements politiques du siècle. Il se sera réfugié dans l'étude après sa démission des douanes à 34 ans. Il se montre crédule pour des graines issues de fouilles archéologiques et un peu téméraire sur les végétations de montagne. Très performant en archéologie, histoire naturelle, littérature, notre personnage semble ne pas bien avoir compris les transformations sociales et politiques de son époque. Nostalgiques d'un passé aboli, les correspondants sont inquiets des logements, des impôts, des emplois, des études et de l'avenir de leurs enfants, sans percevoir leur place privilégiée dans une époque de grande transformation sociale, d'industrialisation, où la misère est présente et les abandons d'enfants au tour et à l'assistance sont plus nombreux que jamais. Ces correspondants sont aussi lucides, remplis d'humour, et se plaignent du prix du courrier. Notable provincial, Desmoulins a un avis sur tout : si ses articles scientifiques sont toujours d'actualité, ses pensées sur le provincialisme, son rejet du phénomène de l'évolution et du Darwinisme montrent une personnalité accrochée au passé.

S. M.

Sources, bibliographie, webgraphie

Archives municipales de Bordeaux, 181 S 1 à 10.
Muséum national d'histoire naturelle (MNHN), MSS 2198.

22. Desmoulins, 1826.

Archives départementales de la Dordogne (ADD), 1 J 74 (lettres de Desmoulins à Abzac de La Douze. Borie-Petit), MSS 136 (lettre de Desmoulins à Brard), 111 J (correspondance adressée à Desmoulins).

Boyé M., 1987. *Catalogue d'exposition du Musée des Douanes*, Bordeaux, 40 p.

Bulletin de la Société géologique de France, 1843, p. 150.

Delluc B. et G., 2001. *Léo Drouyn en Dordogne, 1845-1851*, Périgueux, éd. SHAP, 325 p.

Chevillot C., 2013. « Quelques objets rescapés de l'ex-collection de Gourgues : collection C. Douce au château de Sauvebœuf – Dordogne », *DAHP*, n° 28.

Desmoulins Ch., 1826. « *Euphorbia Milii* », *Bulletin de la Société linnéenne de Bordeaux*, t. 1, 1, p. 27-28.

Desmoulins Ch., 1840. « Catalogue des phanérogames de la Dordogne », *Actes de la Société linnéenne de Bordeaux*, t. XI, p. 1-165.

Desmoulins Ch., 1846. « Premier fascicule de supplément : catalogue des phanérogames de la Dordogne », *Actes de la Société linnéenne de Bordeaux*, t. XIV, p. 1-69.

Desmoulins Ch., 1849a. « Addition à ce premier fascicule », *Actes de la Société linnéenne de Bordeaux*, t. XV, p. 1-178.

Desmoulins Ch., 1849b. « Deuxième fascicule », *Actes de la Société linnéenne de Bordeaux*, t. XV, p. 347-455.

Desmoulins Ch., 1854. *Notice sur Louis Durieu de Maisonneuve*, Bordeaux, imp. Dupuy, 17 p.

Desmoulins Ch., 1859. « Catalogue des phanérogames de la Dordogne. Supplément final », *Actes de la Société linnéenne de Bordeaux*, t. XX, 453 p.

Larrieu B., 2012. *Entre art et science, Léo Drouyn cet illustre inconnu*, Saint-Quentin-de-Baron, Les Éditions de l'Entre-deux-Mers, 101 tableaux, 224 p.

Miquel S., 2004. « Botanistes périgourdins au 19e siècle : M. A. G. De Dives, correspondant du catalogue des plantes de la Dordogne », *Bulletin de la Société botanique du Périgord*, n° 52, p. 6-7.

Miquel S., 2005a. « Correspondance entre Charles Desmoulins et Cyprien Brard, novembre 1836 », *Bulletin de la Société botanique du Périgord*, n° 57, p. 10-11.

Miquel S., 2005b. « Joseph Massé et le jardin botanique de l'école centrale de Périgueux (1795-1826) », *BSHAP*, t. CXXXII, p. 363-372.

Miquel S., 2012. « Edmond Placide Duchassaing de Fontbressin, naturaliste et médecin périgourdin (Guadeloupe, 1818-Périgueux, 1873) », *BSHAP*, t. CXXXIX, p. 217-226.

Miquel S., 2014. « Les voyages du minéralogiste Prosper Cyprien Brard (1786-1838) », dans *Voyage(s) et tourisme(s) en Aquitaine, Actes du LXVe congrès de la FHSO* (éd. Carole Carribon et Nicolas Champ), Bordeaux, p. 73-88.

Newton L. E., 2000. *Cactus and Succulent Journal of America (Los Angeles)*, 72 (4), p. 206-207.

http://linneenne-bordeaux.pagesperso-orange.fr

http://apps.kew.org/herbcat

Chant (et contre-chant) autour du « vieux pays » de Guy de Larigaudie

par Jean-Louis MONTAGUT
en collaboration avec Bruno LAREBIÈRE

À Jean Peytoureau

Guy Boulle de Larigaudie est né en 1908 à Paris. Surnommé « le routier de légende », il fut un infatigable chef scout et écrivain, et voyagea beaucoup durant sa courte vie : Angleterre, Australie, Tahiti, États-Unis, Canada... Son exploit le plus connu reste le raid automobile Paris-Saïgon de 1937. Avec Roger Drapier, ils partirent de Hollande pour 7 mois de réelles aventures à bord de « Jeannette » (une vieille Ford) et purent ouvrir une route réputée impossible en passant par le delta du Gange, la Birmanie et le Mékong. Il relata cet exploit dans *La route aux aventures* (Plon, 1939). À la déclaration de la guerre, en septembre 1939, il rejoint le 11e régiment de cuirassiers où il se porte volontaire pour un groupe de reconnaissance à cheval. Le 11 mai 1940, lors d'un combat rapproché dans un bois près de Musson (Belgique), il tombe mortellement frappé.

> « Je porte en moi toutes les résonances de ce vieux pays que j'aime aujourd'hui d'une affection plus profonde d'un amour plus raisonné pour avoir promené son image et son souvenir sur toutes les terres du monde [1] ».

1. Larigaudie, 1944, p. 42.

Tout est dit dans ce paragraphe du *Chant du vieux pays* écrit par Guy de Larigaudie en 1939, et publié quelques années après sa mort. Ce bref chapitre de 29 pages se situe en fin d'un recueil de pensées inachevé, pourtant le plus connu et le plus diffusé de son auteur, *Étoile au grand large*… On pourrait le négliger, et c'en est pourtant le seul chapitre véritablement construit et achevé, la pierre d'angle, qui donne corps à ce recueil dont il occupe la moitié du volume. Il l'accompagne dans sa surprenante diffusion mondiale, certains de ses aphorismes sont devenus quasiment proverbiaux. C'est après une présentation rapide que nous nous proposerons d'en contextualiser quelques aspects afin d'en préciser la portée.

Présentation générale

Prélude surprenant, le texte commence par une discrète dédicace à ses parents et à la résidence des Gérauds « pour tout ce qu'il leur doit ». Elle est si discrète qu'elle peut passer inaperçue, mais elle est néanmoins reprise en conclusion. Le cadre précis évoqué est la chartreuse familiale des Gérauds (fig. 1), sise à Saint-Martin-de-Ribérac, bourg de 700 habitants, située à 2,5 km au sud-est de Ribérac. Le *Chant du vieux pays* nous guide, tel une caméra qui prospecte de façon silencieuse, par une suite de lents travellings, le paysage et l'environnement immédiat de son milieu familial : film sans paroles ou presque, hormis les bruits de la nature ou de scènes quotidiennes. Il procède à des arrêts sur images successifs. Il débute par une évocation des origines familiales, remontant trois siècles, aux origines de la propriété, puis le metteur en scène nous présente successivement : l'allée d'ormeaux (fig. 2), propice à la méditation, et les animaux qui la peuplent ; la fête de Noël, par le récit d'une

Fig. 1. Chartreuse des Gérauds à Saint-Martin-de-Ribérac.

Fig. 2. L'allée d'ormeaux des Gérauds.

Fig. 3. Les Gérauds, vue intérieure.

veillée typique ; la place du « maître » de maison, les veillées, et la hiérarchie des verres de cristal sur la table ; le feu de cheminée (fig. 3), et les légendes où il retrouve le sens millénaire du feu ; le dîner aux bougies, par opposition avec l'électricité, un dîner solitaire aux chandelles ; ses jeux et souvenirs d'enfants, dans le cadre de quatre châteaux proches, propices aux jeux d'aventure et de chevalerie ; la succession des quatre saisons, occultée par la vie urbaine ; la cuisine, les domestiques et la cave à vins ; les greniers, leur monde mystérieux, et leurs trésors stimulant l'imagination des enfants.

Continuant l'analogie cinématographique, notre titre aurait pu aussi bien s'écrire « champ et contre champ du vieux pays ». Au-delà du souvenir du pays, chaque élément décrit ranime un souvenir d'enfance ou une « histoire » légendaire.

En conclusion, il nous délivre un humble témoignage de reconnaissance : « Je n'ai pas voulu que ce chant du vieux pays fût autre chose qu'une chanson[2] ».

À la différence de ses œuvres précédentes, nous découvrons ici un récit linéaire, sans point culminant. L'auteur se distancie, témoin metteur en scène de ce qu'il décrit. Pas d'intrigue, pas de coup de théâtre, pas de chute, mais un descriptif statique agrémenté d'arrêts sur image… Ces scènes semblent intemporelles. Les véritables acteurs sont les paysages, les maisons, les meubles, les traditions, des scènes rituelles et muettes où quelques personnages sont furtivement esquissés. Chaque tableau évoque un souvenir personnel ou un symbole.

Seule la « musique » s'y montre plutôt discrète : esquissée comme « ritournelle, notes de guitare espagnole dont les résonances portent jusqu'au

2. Larigaudie, 1944, p. 70.

fonds de l'âme [3] ». Pour nous, la nostalgie de ce passé idéalisé est portée par une simple tonalité élégiaque, dont nous nous contenterons. Le temps emporte sur son passage les objets, les personnes, les sensations. Ne restent que des images, des souvenirs… et le langage poétique, seul capable de faire revivre ce qui semble irrémédiablement perdu.

Ce texte se conclut sur un vibrant hommage au pays et à ses habitants, de l'écriture simple directe et sincère, à laquelle Guy de Larigaudie nous a accoutumés au fil de ses œuvres, écrites durant sa vie de reporter aventurier, de 1930 à 1940. Peut-on pour autant se limiter à une simple lecture superficielle ? Pour les natifs de ce pays, il donne certes une image fidèle et authentique. Mais en changeant les angles de vue, se révèlent aux curieux d'autres dimensions autour de son écriture.

Les circonstances de cette rédaction

Ce texte fut rédigé par Guy de Larigaudie en plein été 1939 au cours d'une courte pause dans sa vie agitée, peu après son exploit du raid Paris-Saigon en voiture. La parution de *Terre des hommes* de Saint-Exupéry éveilla en lui l'envie d'écrire un livre analogue mais, selon ses propres termes, « avec beaucoup moins de talent », un bilan de ses expériences à travers le monde.

Passant un mois d'été aux Sables-d'Olonne, il réunit une suite de pensées personnelles nées de ses expériences et de ses observations. Il rassemble de courtes notes, des réflexions, jamais terminées, publiés plus tard sous le titre *Étoile au grand large*. Dans son autobiographie posthume, intitulée *Le beau jeu de ma vie*, il précise ses intentions, « écrire un livre d'homme [4] », par contraste avec sa vie « d'aventurier dilettante », d'éternel vacancier, critique récurrente venue de ses amis.

Un style, sincère, vrai et spontané

Nous ne connaissons jamais la réalité qu'à travers de grands artistes. Guy de Larigaudie nous apprend aussi à sa façon à regarder pour prendre contact avec les choses. Par touches successives, il nous fait prendre conscience d'un certain nombre de valeurs (attachement au sol, famille, nature, traditions, religion…) dont notre proximité quotidienne nous a rendus inconscients. Sa façon particulière de sentir les choses nous y introduit. À la lecture du *Chant*, on ne peut que rejoindre l'exclamation d'Alcide Dusolier préfaçant *Le moulin du Frau* d'Eugène Le Roy :

3. Larigaudie, 1944, p. 44.
4. Larigaudie, 1947 p. 221, lettre à A. de Knyff.

> « Il semble que le livre se soit fait tout seul, soit venu de lui-même. Rien de prémédité, d'agencé : le Périgord comme il est et les Périgourdins comme ils sont, voilà tout. Si fidèlement reproduits qu'on s'écrie à toute minute : "Mon Dieu, que c'est vrai, comme c'est cela !" [5] ».

On y retrouve le sens inné de l'image et des descriptions de la nature de Guy de Larigaudie, et celui des contes et légendes illustratives qu'il créait pour l'occasion. Il nous porte à rêver, avec le lyrisme associé à sa sincérité : visions du feu, de la lumière, évocation de la chevalerie idéalisée. Son univers poétique dépasse le simple pittoresque. Il nous invite en même temps à ses grands voyages auxquels il fait furtivement référence. Mais ce livre restera, dans sa forme, « inachevé ». On peut le regretter, mais c'est sans doute préférable ainsi.

Un témoignage marqué par ses origines

Guy nous retrace le témoignage de la vie d'un notable local. Il est issu d'une famille implantée de longue date au bourg de Saint-Martin-de-Ribérac : deux de ses ascendants furent notaires aux environs et successivement maires de Saint-Martin. Il nous découvre un monde relativement fermé sur son milieu familial, les domestiques et les voisins. Les personnages sont simplement suggérés : le grand-père maître de maison, sa mère complice de ses jeux, et sa sœur partenaire. Les autres protagonistes ne sont que de fugaces figurants anonymes.

Mais on sent que l'auteur ne s'exprime pas tout à fait en véritable « propriétaire terrien », futur héritier des lieux, comme par exemple Maine de Biran sut magnifiquement le faire. Il a même voulu échapper au déterminisme social : il se qualifie lui-même de « fils dégénéré », pour n'avoir pas hérité de la science des vins de son père. Il se présente en effet comme de passage, « en escale ». C'est bien ce qu'il vécut réellement : après son enfance sur place, ses séjours ne furent plus que temporaires, entre deux expéditions. Ces lieux sont ensuite devenus pour lui centre de ressourcement, au cours des périodes agitées de sa vie. Mais son regard, pour « extérieur » qu'il soit devenu, n'en est pas moins essentiel. Durant ses longues pérégrinations, le monde a changé. Guy, de retour, le redécouvre. Il a pu ainsi acquérir le recul nécessaire qui lui permet de saisir les points importants, qui souvent échappent à l'autochtone. Il apparaît alors déçu de ce qu'il observe, des « ravages » du progrès. Il voudrait cependant préserver une image fidèle de ce qu'il a connu et qui l'a façonné.

---

5. Le Roy, 1950, préface, p. viii.

À quel héritage prétendre ?

Dans les œuvres de mémoire, l'écrivain se met en quête de lui-même en remontant à ses origines. Il découvre des racines dans lesquelles il voit la justification de son existence ultérieure. Ses racines sont une généalogie, une hérédité, ou l'appartenance à une région ou un lieu. Il témoigne ainsi de l'attachement au lieu de l'enfance, assimilant ce coin à un paradis perdu. C'est le lieu de l'évocation poétique et nostalgique, où tout respire le bien-être, le soleil, la chaleur, la lumière, la nature. Guy de Larigaudie résume en quelques traits ce qui lui semble essentiel dans cet héritage : « contact de la terre, paix familiale, durée, proximité de Dieu dans le silence [6] ».

Le « vieux pays » qu'il décrit représente le cadre idéal qu'il n'aurait certainement pas pu trouver dans le milieu urbain du neuvième arrondissement de Paris, lieu de sa naissance et de sa scolarité. La vie extérieure au grand air, le développement de l'imaginaire, les rêves de voyages, les attaques de flibustiers ne pouvaient naître que dans le cadre des Gérauds. Il a pu inspirer sa vie d'aventurier en perpétuel mouvement. Mais ce pays paisible pousse aussi naturellement au calme et à la contemplation. Ses rêves s'élargiront ensuite au monde réel.

Mais les charmes d'antan sont marqués par le déclin et la magie de l'enfance promise à la disparition. La distance qui sépare l'auteur de son enfance lui fait sentir la différence entre cette existence et la vraie vie. Il prête une qualité surnaturelle à ces moments secrets de son enfance. Monde magique, rêve d'une terre promise, d'un pays des merveilles, dont l'auteur se sent désormais coupé et exclu. Ces lieux restent pour lui indissociablement liés au bonheur, à la pureté de l'enfance. Le destin accompli de l'homme mûr et le rêve de jeunesse se trouvent ainsi finalement fusionnés.

Les dettes envers le vieux pays

Guy de Larigaudie veut montrer qu'il est vraiment « de ce pays », et non, comme on le lui reprocha parfois, un homme de salon, même s'il se sentit tout à fait à l'aise dans ces deux mondes. Dans la vie de notable campagnard qu'il décrit, il redécouvre et assume son ancrage. Il présente son pays comme un monde en réduction, décor de rêve idéalisé d'enfant devenu réalité. Il lui doit aussi et à son imagination débordante d'inventer des jeux toujours nouveaux pour les scouts qu'il encadra. Une passion dévorante, une curiosité constamment en éveil feront le reste et le pousseront à ses voyages, ses découvertes et ses paris de plus en plus fous. Tout en la reconnaissant, il

6. Larigaudie, 1944, p. 44.

tempère lui-même cette ardeur en parlant « d'une vie en apparence bride abattue qui peut fixer en elle-même les limites volontaires de sa propre aventure[7] ».

Mais c'est aussi à ce pays qu'il doit son âme rude qui lui a permis de trouver la fraternité naturelle avec les peuples qu'il a rencontrés, et son langage direct. Il rayonnait une force surnaturelle, une robustesse et une vigueur qui lui viennent de ses origines, proches de la terre, la vigueur du paysan périgordin... Son caractère fougueux, sa franchise brutale, et l'ingéniosité des simples lui ont permis de se sortir de tant de situations d'impasse. Il lui doit aussi son sens de la contemplation et l'amour de beaux paysages, lorsque vint l'épreuve des durs combats qu'il s'imposa.

Une double justification

Le lecteur est pris à témoin d'un besoin de justification vis-à-vis de lui-même, puis de sa famille. Vis-à-vis de lui-même, cette confession intime constitue une forme d'aveu, un pas vers sa vérité. Il prend conscience, à ce moment de sa vie, de son étonnante vocation, de son destin exceptionnel, de ce goût des voyages qui l'ont aidé à se révéler à lui-même. Il a inlassablement travaillé à établir une cohabitation avec lui-même, cherchant sa véritable place. Il a trouvé dans la réalisation de ses rêves d'enfant une justification contre la superficialité qu'on lui objecte. Son bonheur de ressusciter son âge d'or est sincère, mais le rappel de ce qu'il était autrefois, le désir du recommencement, réveille une certaine souffrance. L'écriture comble alors ce manque et permet de réconcilier sa vie avec son passé.

Il recherche aussi une forme de reconnaissance de sa famille. Il a le sentiment d'avoir déçu son père par ses études ratées. Il avait choisi de s'en distancier et d'échapper à une vie toute tracée, mais terne, de notable, qui eût été le prix à payer pour l'amour de son vieux pays. À la place, il choisit délibérément une vie d'aventurier globe-trotter. Mais, chose étrange, il en trouve la justification dans ce pays même, qu'il présente comme origine de toute la suite. Écrire *Étoile au grand large* représente son effort pour sortir de cette enfance, en écrivant un « livre d'homme ». Or son livre aboutit à revisiter cette enfance comme un âge d'or, source de construction de rêves et de leur réalisation. Sa vie même ne fut-elle en définitive qu'un « beau jeu » (d'enfant), comme le titre de son livre posthume le postule ? Et le vieux pays restera le cadre où tout se décida… Curieux retour des choses qu'un « livre d'homme » aboutisse ainsi à un éloge de l'enfance !…

---

7. Larigaudie, 1944.

Exil et regrets

Ce *Chant* empreint de nostalgie nous rappelle d'autres auteurs, comme du Bellay (« Heureux qui comme Ulysse ») ou des romantiques – Chateaubriand, Lamartine, Hugo – jusqu'au poème « Fantaisie », de Gérard de Nerval. Brassens chantait « auprès de mon arbre, je vivais heureux, j'aurais jamais dû m'éloigner d'mon arbre ». Guy de Larigaudie, à l'opposé, trouve son bonheur dans ses lointaines explorations. Il semblerait difficile en effet d'imaginer notre jeune auteur, qui se décrit lui-même comme une « panthère en cage », se retirer pour un long temps, tel Montaigne dans sa tour, pour rédiger ses pensées. La série d'aventures, dont le risque est l'élément, les sensations intenses du danger, lorsqu'il a fini chacune d'entre elles, le laissaient vide. Il n'aspirait qu'à les retrouver. À peine sorti d'un péril, il se jetait volontairement dans un autre. « La vie n'est qu'une escale », répétait-il. Et la sienne ne fut que périples, mouvements, course vers son étoile. Déjà de nouveaux projets se bousculaient alors dans sa tête : tour du monde en avion, séjour au Vietnam chez les lépreux, monastères himalayens. Regrette-t-il alors cette constance des traditions du pays qui l'a vu grandir ?

Ce *Chant* est un rappel réparateur de sa blessure : travail de deuil de celui qui est resté l'enfant intrépide qu'il décrit dans ses romans scouts, qui se joue des épreuves les unes après les autres dans un mouvement vers l'avant. Son seul regret est de voir disparaître les traces de cette jeunesse dont le pays fut le témoin, une prise de conscience de la disparition de ce qui l'a construit.

Une quête d'éternité et un regard mystique

En réponse à sa recherche existentielle, Guy de Larigaudie se raccroche donc à la fidélité à son terroir. Au-delà de sa recherche personnelle, il rejoint ainsi certains écrivains, ceux que l'on dénomme « chercheurs d'éternité ». Ne souhaite-t-il pas « que ce chant, […] sur quelques lignes, devienne le chant profond des choses éternelles [8] » ?

On percevait déjà chez Ernest Psichari la même inquiétude sur le sens de sa destinée et une image voisine de l'étoile au grand large dont Guy de Larigaudie fit son titre : « les premières images nous accompagnent toute la vie, les premiers rêves deviennent nos étoiles et nous suivent dans nos rudes pèlerinages [9] ». Entre autres, il rejoint à son niveau le souci continu de Gustave Thibon, *L'éternité retrouvée*, ou celui de Bernanos : « Continuons à témoigner ensemble pour ce qui dure contre ce qui fait semblant de durer ».

---

8. Larigaudie, 1944.
9. Psichari, 1908, introduction.

À l'opposé de Camus, de l'individualisme nihiliste et de l'absurdité du monde, Guy de Larigaudie est de ceux qui sont « possédés par la grâce ». On ne peut pas faire ici l'économie d'un recadrage « mystique » de ses écrits. Pour lui, la vie a un aboutissement vers lequel nous tendons nos énergies ! Son but : aux antipodes du rocher de Sisyphe, c'est cette étoile vers laquelle nous sommes irrésistiblement attirés, « notre repère unique et notre unique espérance [10] ». « Il nous suffit de marcher vers notre Dieu pour être à la taille de l'infini et cela légitime tous nos rêves [11] ». Son *Chant* dépasse le simple regret du temps passé : sa nostalgie véritable est la « nostalgie du ciel », sentiment dont on trouve l'écho chez certains mystiques. Toute sa vie reflète cette aspiration à l'éternité.

« Les tâches les plus humbles, les plus difficiles dans la monotonie de leur renouvellement peuvent donner à notre existence le sens surnaturel qui légitime tous les rêves [12] ». À moins, comme ses lettres en témoignent, qu'il ne cherche à recouvrer son âme d'enfant (« laissez venir à moi les petits enfants » Ev. Luc 18, 16), dont le vieux pays conserve l'empreinte ? Ce texte s'apparente ainsi à un cantique d'action de grâces.

Un testament spirituel

Après ces dix années de vie intense, à 32 ans, Guy de Larigaudie accomplit ainsi un recentrage et un retour aux origines. Mais d'autres épreuves l'attendaient encore. Son intention secrète est également de transmettre un testament spirituel : curieuse idée pour un jeune homme de 32 ans ! Ce sentiment est accentué par la prémonition qu'il eut de la brièveté de sa vie. 15 mois plus tard, il meurt au front, le 10 mai 1940, lors d'une opération de reconnaissance, au tout premier jour de la percée allemande. Il avait demandé volontairement à faire partie des postes avancés pour « mourir à cheval ». Les Allemands renvoyèrent ses papiers à sa famille et sa dernière lettre (publiée depuis) est parfaitement claire sur ce point : il pressentait qu'il vivait sa dernière campagne. Ce *Chant du vieux pays* dépasse le recueil de souvenirs, il se lit bien comme un testament, comme il le confie au détour d'un paragraphe. Il rejoint ainsi le testament spirituel de Simone Weil, décédée deux ans plus tard en Angleterre : elle y rédigea son dernier ouvrage, *L'enracinement*, dont certains passages s'avèrent très adaptés :

> « L'enracinement est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine […] Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants

10. Larigaudie, 1944, p. 20.
11. Larigaudie, 1944, p. 21.
12. Larigaudie, 1944.

> certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir […] Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie [13] ».

Le testament de Guy de Larigaudie peut être parallèlement apprécié, par anticipation, comme sa forme de « résistance », en résonance avec l'appel de Simone Weil.

« Retour vers le futur »

Nous aurions pu tenter d'autres approches. Peut-être étions-nous encore trop proches géographiquement et sentimentalement de l'auteur. Oublions un instant le contexte, ses paradoxes, et supposons un instant que nous ne connaissions pas ce pays, que nous reste-t-il ? Un charmant descriptif, des émotions liées à des souvenirs d'enfance. Nous rejoindrons alors la lecture de ses lointains compagnons de rencontre qui eurent le bonheur de l'écouter, et cette simple lecture serait déjà la réalisation du vœu de Guy de Larigaudie. Restant dans l'image marine de l'étoile au grand large, ces traits saisis sur le vif au passage de jeune homme pressé, son *Chant du vieux pays* peut être une « bouteille à la mer » qui renferme son témoignage.

Au fond, si ceux à qui il le révéla ne purent le transmettre comme il l'imaginait, peut-être se contentera-t-il de cette contribution. Nous partageons aujourd'hui son message et notre relecture constitue déjà une étape de la réalisation de son dessein. Nous espérons avoir suscité en vous le désir de lire ce bref écrit, le *Chant du vieux pays*, et surtout, nous vous souhaitons de devenir à votre tour des relais de cette mémoire, des héritiers auxquels il ne pensait peut-être pas, bref de faire de vous des ambassadeurs de l'amour du « vieux pays ».

J.-L. M. et B. L.

Bibliographie

Larigaudie Guy de, 1944. *Étoile au grand large*, suivi du *Chant du vieux pays*, Paris, éd. Seuil.

Larigaudie Guy de, 1947. *Le beau jeu de ma vie*, Paris, éd. Seuil.

Le Roy Eugène, 1950. *Le moulin du Frau*, éd. Nelson (préface d'Alcide Dusolier).

Psichari Ernest, 1908. *Terres de soleil et de sommeil*, Paris, éd. Calmann-Lévy.

Weil Simone, 1949. *L'enracinement, Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, Paris, éd. NRF / Gallimard, coll. Idées, n° 10.

13. Weil, 1949, p. 61.

Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord – Tome CXLIV – Année 2017

« Brantôme » en son cabinet

La distribution des résidences de Pierre de Bourdeille à Brantôme et à Richemont

par Xavier PAGAZANI

Deux ans après les commémorations du quatrième centenaire de la mort de Pierre de Bourdeille, dit Brantôme (v. 1540-1614), qui ont donné lieu à de nombreuses manifestations en Périgord, dont un colloque [1], revenir une nouvelle fois sur l'écrivain pourrait sembler passablement inutile. Non sans cause : ses études, à Paris puis à Poitiers, sa carrière militaire, ses titres et ses charges à la cour des derniers Valois, enfin sa retraite dans ses terres périgordines, où il écrivit ses *Vies des hommes illustres* et des *Grands capitaines* de son temps ou encore son truculent recueil des *Dames galantes*, tous ces aspects sont bien connus [2]. Mais, à l'exception notable de l'étude de Jean-Luc Piat sur l'abbaye de Brantôme [3], on ne s'est guère interrogé jusqu'ici sur la configuration matérielle des résidences de Bourdeille et, plus précisément, sur ses lieux de travail. Comment l'homme de lettres vivait-il dans son abbaye de

1. Lazard, Cocula-Vaillières, Lespinasse, 2014.
2. Voir notamment : Lalanne, 1864-1882 ; Lalanne, 1896 ; Cocula-Vaillières, 1986 ; Lazard, 1995.
3. Piat, 2001.

Brantôme (dont il était seigneur-abbé commendataire depuis 1558) et dans ses seigneuries de Richemont [4] et de La Tour-Blanche [5] ? Comment était-il installé et, surtout, où étaient son écritoire et ses livres ? En quoi sa manière d'écrire « aux champs » différait-elle de celle de son contemporain et voisin, Montaigne, et des hommes de leur temps ? Le fait d'écrire détermine-t-il une organisation spécifique de la distribution de la demeure ? Le présent article ne peut que tenter de répondre à ces questions passionnantes pour l'historien des lettres comme pour celui de l'architecture.

Une remarque préliminaire s'impose. C'est l'époque contemporaine qui a fait de Pierre de Bourdeille, non sans anachronisme, un écrivain, en publiant ses écrits, à titre posthume, au XIX^e^ siècle [6]. De fait, dans la réalité du XVI^e^ siècle, Brantôme n'était pas plus écrivain que Montaigne ou Blaise de Montluc ; seuls les poètes faisaient profession d'écriture et étaient pensionnés pour cela. Brantôme était avant tout, comme bien d'autres, un gentilhomme qui avait étudié à l'université, eu des charges à la cour et qui, à l'occasion, se piquait d'écriture, comme d'autres de poésie, d'architecture ou de « jardinage » [7]. Certes, Brantôme (comme Montaigne, mais avec moins de singularité) fut certainement plus « studieux » en ce domaine que la plupart de ses homologues, et avec une plus haute ambition – plus de talent et de réussite aussi –, mais il faut avoir cette réalité à l'esprit pour cerner au plus près notre sujet. Par conséquent, il faut étudier le cas des demeures des écrivains du XVI^e^ siècle (Brantôme, Montaigne, La Boétie…), non pas de manière isolée, mais en l'incluant dans l'étude plus large des demeures de la noblesse à la Renaissance.

Brantôme en ses résidences

Né vers 1540, Pierre de Bourdeille est le troisième fils de François II de Bourdeille, sénéchal du Périgord, et d'Anne de Vivonne, fille du sénéchal de Poitou et dame d'honneur de Marguerite de Navarre, sœur aînée de François I^er^. Élevé à la cour des Valois, le jeune homme devient un courtisan raffiné, volontiers intrigant auprès des grandes dames qu'il se plaît à dépeindre. Il est apprécié du jeune Charles IX qui le fait gentilhomme de sa chambre et chevalier de son ordre. Cadet en quête de gloire et de fortune, il est aussi sur tous les champs de bataille d'Europe auprès des *Grands capitaines* de son temps. D'Italie en Écosse, d'Allemagne en Espagne, Bourdeille ne se fixe dans ses terres périgordines que contraint et forcé.

4. Commune de Saint-Crépin-de-Richemont (Dordogne).
5. Commune de La Tour-Blanche (Dordogne).
6. Lalanne, 1864-1882. Sauf mention contraire, toutes les références et les citations suivantes du texte sont issues de cette édition : vol. 10 (1880), p. 121 *et sq.*
7. Sur le sujet, voir notamment : Contamine, 1997, chapitres I, V et VI.

En effet, de retour au pays après la mort du duc François d'Alençon en 1584, alors qu'il chevauche dans le val de Dronne, sa monture se cabre et l'écrase. Alité, le bassin probablement fracturé, contraint au repos du corps, il s'attelle alors à son œuvre de l'esprit : « Sur mon lit assailly d'infinies langueurs, je discours à part moy de ma vie passée ». Trente ans plus tard, le 5 juillet 1614, Bourdeille meurt en son abbaye de Brantôme, son œuvre terminée et prête à l'impression.

Dès le XIX[e] siècle, grâce aux écrits enfin publiés du Périgordin, les historiens ont reconnu dans l'abbaye de Brantôme et dans le château de Richemont ses demeures privilégiées ; une troisième, le château de La Tour-Blanche, avait été laissée en jouissance par Bourdeille à l'un de ses proches. Une mention de son testament suggère l'usage alternatif, peut-être saisonnier, de l'une ou l'autre de ces résidences : Bourdeille se présente en effet comme « baron de Richemond, [mais] demeurant *pour le present* audit chasteau de Brantholme ». Le testament et les codicilles laissés par le défunt, publiés dès 1880 par Ludovic Lalanne, et l'inventaire après décès dressé deux jours après sa mort, publié par Henri Omont en 1900[8], confirment cette résidence partagée entre les deux lieux.

Le logis abbatial de Brantôme

Rebâti *a novo* par l'abbé Amanieu d'Albret (1504-1520), le logis abbatial de Brantôme est l'endroit où Pierre de Bourdeille aurait écrit l'essentiel de ses ouvrages. Brantôme le dit lui-même : « c'est une des belles et superbes maisons d'abbaye qui soit en France, pour avoir esté faicte et bastie et très embellie par ce grand cardinal d'Albret[9] ». Autre marque de l'attachement (non désintéressé) de Bourdeille pour ce lieu, une disposition testamentaire de son codicille daté de 1609 : « je veux et entenz que [le] grand pont, la place des ormeaux, le beau grand jardin et le pré qui en descend au dehors, se partagent entre mes héritiers et héritières ». Le fait que Bourdeille voulut y bâtir « un chasteau en forme de citadelle » en est une autre preuve plus tangible. Dernier indice de l'importance du logis abbatial : il y passe les derniers mois de sa vie.

Malheureusement, le château abbatial fut détruit lors de l'agrandissement du monastère dans la première moitié du XVIII[e] siècle et, si des fouilles archéologiques ont mis au jour les substructions du bâtiment principal, bien des choses échappent encore à la compréhension[10]. Toutefois, le croisement de ces données avec l'analyse de la seule représentation du château (publiée dans le *Monasticon Gallicanum* à la fin du XVII[e] siècle) et de l'inventaire

8. Omont, 1900.
9. Lalanne, 1864-1882, vol. 3 (1867), p. 113-115.
10. Pour un état de la question : Piat, 2001.

des meubles dressé deux jours après la mort de Bourdeille permet de préciser l'emplacement et l'agencement du logis privé de Bourdeille (fig. 1).

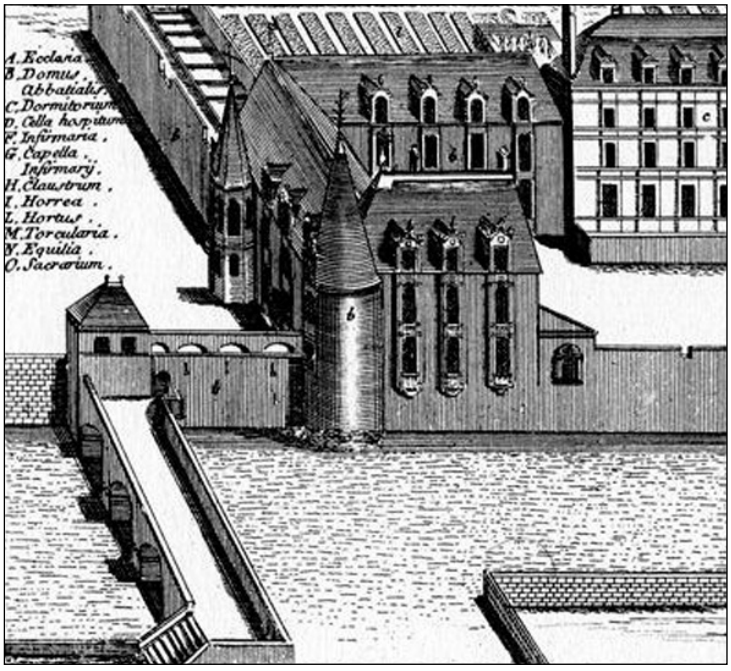


Fig. 1. Brantôme. Vue du logis abbatial bâti par Amanieu d'Albret, gravure du *Monasticon Gallicanum*, s.d. (XVII[e] siècle).

Isolé au sud-ouest du monastère, le « château » comprenait trois corps de logis disposés en U autour d'une cour, l'un bordant directement la Dronne au sud-est, un autre occupant le front antérieur sud-ouest de l'abbaye, le dernier placé au nord-ouest. Au sud-ouest, une cour donnait accès au« grand pont » coudé qui desservait le « beau grand jardin » de l'abbé situé à l'extérieur de l'enceinte. De ces trois corps de logis, celui du sud-est, situé en bord de rivière, était assurément le principal : ses grandes fenêtres offraient des vues sur l'eau en contre-bas, le jardin à quelque distance et le paysage alentour, tandis que le bâtiment lui-même s'offrait à la vue de loin, avec son élévation, plus haute que les deux autres corps, organisée en travées de fenêtres couronnées de lucarnes richement décorées à fronton, pinacles et fleurons. Seul vestige encore identifiable de ce corps de logis, le soubassement de la tour circulaire qui flanquait l'angle sud et le défendait par des canonnières à la française. On peut également observer, dans le mur qui prolonge ce vestige, une série de petits piédestaux qui, d'après la gravure du *Monasticon Gallicanum*, portaient les pilastres encadrant les travées. L'hypothèse que le corps principal était

celui du sud-est se trouve confortée par les résultats des fouilles réalisées à son emplacement en 1998 et 2000 en prévision d'un projet d'aménagement du parvis de l'abbaye [11]. En effet, celles-ci ont révélé la présence à l'intérieur, au nord, d'une vaste pièce rectangulaire (env. 12,5 x 7,5 m), munie d'une cheminée monumentale à colonnettes sur bases prismatiques, et, au sud, d'une pièce presque carrée (env. 9 x 7,5 m), qui commandait l'accès à la tour d'angle qu'occupait une autre petite pièce carrée (4,8 x 4,9 m). Par ses dimensions, sa cheminée et son décor sculpté, il est entendu que la vaste pièce rectangulaire ne peut être que la grande salle seigneuriale. Par conséquent, suivant la tradition des châteaux français des XV^e^ et XVI^e^ siècles, la pièce carrée qui la suit et la pièce de la tour attenante correspondaient, au premier étage, à la chambre de l'abbé et à sa garde-robe – à la suite de la salle haute, appelée « grande salle » dans l'inventaire [12]. Mais il s'agit là de la distribution du corps principal érigé par Amanieu d'Albret. Tout porte à croire, en effet, que Bourdeille n'a pas élu domicile dans ce logis, pourtant occupé par ses prédécesseurs (notamment son oncle Pierre de Mareuil) : il l'a délaissé pour celui situé au-dessus, dans les combles éclairés par les belles lucarnes [13]. Ce choix a de quoi étonner au regard des habitudes de logement des seigneurs français de cette période qui, dans une très large majorité, résident au premier étage. Cet emplacement est si contraire aux usages qu'il pourrait tenir lieu d'exception à la règle. Comment expliquer un tel choix ? Bien sûr, ce logis offrait plus de place, avec des annexes à la chambre plus nombreuses et plus grandes qu'au premier étage – c'est ce que révèle la suite de l'analyse. Mais nous voyons une autre explication : suivant l'exemple de Montaigne, Bourdeille aura sans doute voulu se « réserver une arrière-boutique, toute nôtre, toute franche, en laquelle nous établissions notre vraie liberté et principale retraite et solitude [14] », afin de se soustraire à l'agitation des hôtes et domestiques du château et ainsi pouvoir écrire en toute quiétude [15].

L'inventaire de 1614 permet d'entrer dans l'intimité du logis et d'en affiner la restitution. À la chambre et à la garde-robe étaient liés un « cabinet » et un « arrière-cabinet », le premier commandant le second. Là encore, comme il est d'usage dans l'architecture française du XVI^e^ siècle, ces cabinets étaient directement liés à la chambre : ils ne pouvaient être qu'en retour, logés dans le corps de logis sud-ouest.

---

11. Piat, 2001.
12. Omont, 1900, p. 222.
13. Omont, 1900, p. 221 : « en une chambre haulte où ledit feu seigneur decedat ». Outre cette mention, la disposition des pièces les unes par rapport aux autres dans l'inventaire atteste cette localisation.
14. Montaigne, 2007, p. 245.
15. Une autre raison réside aussi dans le fait que, depuis 1583, Bourdeille n'est plus seul abbé commendataire de Brantôme : Pierre Petit, dit Coutancie, est conseigneur avec lui (*Gallia Christiana*, 1873, col. 1495). C'est sans doute ce dernier qui occupe le logis abbatial au premier étage.

L'usage du cabinet, aussi appelé « estude », est devenu courant dans l'Europe du XVI[e] siècle [16]. Dans ses curieux *Blasons domestiques* (1539), Gilles Corrozet en donne une description assez précise : il s'agit d'un lieu clos où le seigneur peut « composer, chanter, escripre et lire [17] ». Ce sont encore ces usages que lui attribue Philibert Delorme en 1567 :

> « […] il est necessaire et plus que raisonnable d'accompaigner les chambres des Roys et grands Princes et seigneurs, d'un cabinet (à fin qu'ils se puissent retirer en leur privé et particulier, soit pour escrire ou traicter des affaires en secret, ou autrement) [18] ».

Le cabinet de Brantôme appartient à ce type, mais il s'en distingue toutefois sur deux points : il est dédoublé ; le nombre important de meubles se trouvant dans les deux cabinets atteste qu'ils étaient de très grandes dimensions. Qu'on en juge : ils renfermaient une collection d'armes de guerre et de parade, des livres (essentiellement « d'humanité », tels que Homère, Hésiode, Tite-Live, Virgile, Cicéron, mais aussi des *Mémoires* d'hommes de son temps, de Philippe de Commynes, Martin du Bellay, Blaise de Montluc, des recueils de poèmes, de Marot, Marguerite de Navarre, Joachim du Bellay, des ouvrages en latin, français, italien et espagnol, des romans de chevalerie…), des papiers personnels, des étoffes, de l'argent, des objets précieux (croix en verre, fontaine en cuivre, bijoux), des tableaux et tout le mobilier habituel d'un cabinet (table, bancs, coffres, liette, chandeliers). Si les deux pièces renferment des livres et des armes, chacune d'elles a sa spécificité : seul le premier cabinet est pourvu d'une table (sur laquelle se trouvent des livres), tandis que le second renferme tous les tableaux (69 au total), dont deux qualifiés de « grandz » et onze de « moyens ». Autrement dit, seul le premier cabinet, en contact direct avec la chambre et pourvu d'une table, devait lui servir de lieu d'écriture, tandis que l'« arrière-cabinet », avec ses nombreux tableaux accrochés aux murs (aucun chevalet n'est mentionné), semble avoir fait fonction de galerie et de pièce d'exposition. Quant à la bibliothèque, Bourdeille n'en avait pas. Ou, plus exactement, ses livres étaient dispersés : dans le premier cabinet (au nombre de 92), dans l'arrière-cabinet (105 livres) et dans sa chambre (88 livres).

Richemont, la « maison aux champs »

À Brantôme, Bourdeille avait dû s'adapter aux bâtiments abbatiaux préexistants. Chez lui, à Richemont, libéré de ces contraintes, il eut toute lati-

---

16. Chatenet, 2002, p. 150-154 ; Pagazani, 2014, p. 253-256 ; Ruvoldt, 2006.
17. Corrozet, 1539, f° 33 v°.
18. Delorme, 1567, Livre IV, chapitre I, f°88 r°.

tude pour faire œuvre nouvelle et composer son logis à sa convenance. La distribution qu'il réalisa alors résulte de ses choix personnels (fig. 2).

La construction de Richemont est datée par le millésime 1581 gravé au fronton de l'une des lucarnes du château [19]. À ce moment, Bourdeille a tiré un trait sur sa carrière militaire (depuis 1574) et, en fin courtisan, il fréquente assidûment la cour : gentilhomme de la chambre d'Henri III, il espère obtenir du roi la sénéchaussée de Périgord que détient son frère aîné André de Bourdeille, alors malade. C'est dans cette conjoncture favorable qu'il engage la construction du seul château qui puisse lui être attribué.

Fig. 2. Richemont. Vue au sud du grand pavillon où résidait Bourdeille (cliché : Jean-Philippe Maisonnave, 2016).

Contrairement à La Tour-Blanche, qui lui appartient également, la terre de Richemont n'était pas un domaine familial. Cadet de la fratrie n'ayant hérité d'aucun bien foncier, Bourdeille dut en faire l'acquisition, en 1554, pour pouvoir porter un titre (« baron »), posséder en propre un bien féodal avec les droits inhérents et en percevoir revenus et redevances.

Autre distinction, Richemont ne semble pas être un site d'occupation ancienne, aucun texte ou vestige archéologique n'attestant de l'antiquité du lieu. De même, il n'est pas lié à un bourg, mais, au contraire, il est isolé dans la campagne. Enfin, Bourdeille fut sans conteste le bâtisseur de Richemont, comme il se plaît à le rappeler dans son testament : « Ceste belle maison et chasteau que j'ay fait bastir avecques si grand travail ». Ces observations montrent que le choix de ce site répond à la volonté du gentilhomme de posséder « aux champs » où « l'air est très-beau, bon et salutaire », non loin de ses autres domaines, une demeure de plaisance pour se retirer, seul ou avec ses proches, à l'occasion de séjours consacrés au repos, à l'agrément, à l'écriture et à la chasse.

---

19. Galy, 1880.

Toutes les dispositions de Richemont semblent répondre à ce programme, à commencer par les abords du château. L'écrivain décrit succinctement dans un codicille à son testament de 1612 son « chasteau et maison de Richemond, avec ses proclostures de bassecour », ses « parc, jardin et vigne[20] », tandis qu'un procès-verbal de visite dressé en 1705 décrit plus précisément les bâtiments et certaines dispositions du XVI[e] siècle aujourd'hui disparues[21]. Ces deux textes permettent de restituer assez précisément l'organisation générale des lieux. À l'entrée du domaine, le visiteur en provenance de Brantôme (distant d'une lieue et demie) découvrait d'abord une longue allée d'arbres menant à deux portails successifs (le premier étant défendu par une tourelle circulaire), qui ouvraient sur une basse-cour, avec ses dépendances agricoles. De là, il pénétrait à droite (au sud-est) par un troisième portail (disparu) dans une dernière cour ceinte de murs, la cour du château.

Le château était composé de deux longs corps de logis disposés en équerre et d'un grand et haut pavillon à mâchicoulis et chemin de ronde placé à l'angle sud. Les deux ailes étaient bordées par de vastes jardins et par des vignes qui, comme souvent dans les demeures nobles du temps, participaient à l'agrément. Des grandes fenêtres ouvertes du logis situé « sur une hauteur tres eslevée » (200 m), Brantôme et ses invités pouvaient ainsi admirer les parterres de fleurs, les pampres et, au-delà, le paysage de la petite vallée du Pré Pinson. Le programme des deux ailes et du pavillon répondait aussi à la vocation de villégiature du lieu. Le corps de logis principal, en fond de cour (sud-est), et le corps de logis secondaire, à droite (sud-ouest), sont quasi identiques par leur longueur, la hauteur de leurs murs et celle de leurs toits, et par le traitement de leurs baies. Seule la présence d'un grand perron extérieur à deux rampes convergentes menant à la porte du logis principal le distingue du logis secondaire pour lequel l'entrée se fait de plain-pied. Une autre différence entre les deux bâtiments tient à la hauteur et aux fonctions de leurs niveaux habitables. Pour le premier, un niveau de soubassement faiblement enterré accueille communs, chais et cuviers, et le rez-de-chaussée surélevé, l'étage noble. Celui-ci abrite les pièces de réception : une grande salle (env. 14,4 x 7,7 m), suivie d'une antichambre (env. 7,2 x 7,7 m), qui dessert le logis de Bourdeille situé au premier étage du pavillon carré. Celui-ci est composé d'une chambre, d'une garde-robe, de deux cabinets et d'un retrait.

Malheureusement, l'inventaire après décès de Bourdeille ne concerne pas Richemont, passé directement, par donation entre vifs, de l'écrivain à sa chère nièce la comtesse de Durtal, Jeanne de Bourdeille. On ne peut donc connaître précisément la fonction et les usages que le gentilhomme attribuait aux pièces de son logis. Toutefois, plusieurs mentions testamentaires

20. Omont, 1900.
21. Arch. départ. Dordogne, B 260 (sénéchaussée de Périgueux) : procès-verbal des travaux de réparations à faire, 1705.

viennent pallier en partie cette lacune, spécialement pour son « cabinet de Richemond ».

Depuis l'antichambre, après quelques marches, le visiteur pénétrait dans le pavillon par un espace de dégagement qui desservait, à gauche, la chambre de Brantôme et, à droite, la garde-robe d'un petit logis du corps secondaire (aile droite) (fig. 3). Comme à Brantôme, la chambre devait être meublée de deux « chalits », un grand et un petit, d'une table et ses tréteaux, d'un buffet et de bancs. Elle possédait également deux petites annexes, une garde-robe, dotée d'un retrait, et un cabinet, où devait être la table de travail du maître, tous deux éclairées par une haute fenêtre. Comme à Brantôme encore, ce cabinet donnait ensuite accès à une grande pièce rectangulaire, sans doute un « arrière-cabinet », que les textes appellent le « cabinet de Richemond ». C'est en effet dans ce grand cabinet que Bourdeille demande à ses héritiers de renfermer « la moitié des plus grands livres de [s]a bibliothèque […] sans les dissiper deçà, delà, et n'en donner pas un à quiconque », ainsi que « [s]es

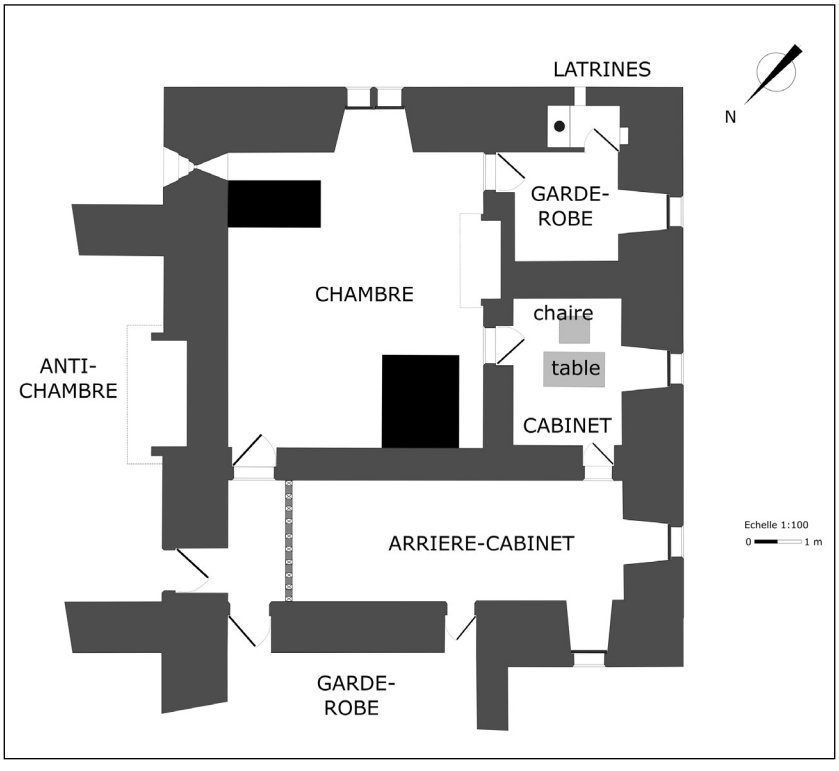


Fig. 3. Richemont. Plan et distribution restitués du logis de Bourdeille (dessin : Xavier Pagazani, 2016).

plus belles armes » (épées, arquebuses, cuirasse, brassard, salade, cuissot…), dont une épée argentée et une rondache couverte de velours noir que lui ont données, lors du siège de La Rochelle, le duc de Guise et le prince de Condé. Armes de prix ou de valeur « sentimentale » et livres de grands formats, placés autant pour être exposés que consultés, se côtoyaient dans cette pièce « privée », située à l'extrémité de la suite seigneuriale, sans doute la plus richement décorée du château.

Deux particularités se remarquent à Richemont. D'abord, à la différence de toutes les grandes fenêtres (des croisées à croisillon en pierre) du corps de logis et du pavillon (dont celle de la chambre de Bourdeille), les annexes sont éclairées par de hautes fenêtres, qui se distinguent par l'absence de traverse en pierre. Ceci implique l'emploi de traverses en bois. Cette innovation, qui touche à la fois l'encadrement maçonné, la menuiserie de la fenêtre et le vitrage de celle-ci, était destinée à améliorer l'éclairage de ces pièces, à une époque où ce type de fenêtre est encore très rare. Il faut toutefois observer que la grande fenêtre du cabinet de travail de Michel Eyquem à Montaigne présente, dix ans plus tôt, la même innovation : elle est pourvue d'un croisillon en bois. La seconde particularité de Richemont tient au fait que le grand cabinet de Bourdeille communiquait avec la garde-robe d'un petit logis situé au premier étage du corps de logis secondaire, logis qui se trouve ainsi privilégié. Nous sommes tenté d'y voir le logis de « madame la comtesse [de] Durtal, ma chère niepce très-sage et très-advisée », qui fut également son exécutrice testamentaire, et qui avait la jouissance, sa vie durant, de Richemont. Ainsi Jeanne de Bourdeille avait-elle à sa disposition, non seulement une chambre et une garde-robe, mais aussi le plus beau cabinet de la maison, avec tous les livres de la bibliothèque.

Conclusion

Les logis retrouvés de Bourdeille révèlent surtout leurs similitudes. Ce sont des lieux retirés, dans les combles à Brantôme, dans un pavillon à Richemont, avec les mêmes chambre, garde-robe, premier petit cabinet à vocation d'espace de travail et second grand cabinet, faisant fonction de lieu d'exposition – et en dernier lieu de bibliothèque à Richemont. Cette dernière configuration, legs de Bourdeille à son héritière, n'est pas sans rappeler celle en place chez Montaigne, où la tour abrite chambre, garde-robe, petit cabinet de travail (adorné de peintures murales de belle facture) et grande bibliothèque, la seule différence tenant au développement vertical du logis chez Montaigne.

Reste une question cruciale : cette configuration est-elle spécifique aux maisons des « écrivains » du XVI^{e} siècle ? Au vrai, comme souvent sous l'Ancien Régime, l'exemple semble venir d'en haut. Au Louvre, outre sa chambre et sa garde-robe, Henri III dispose de deux cabinets, l'un, assez

petit, situé près de sa chambre, l'autre, le vaste « cabinet haut », occupant tout le dernier étage du pavillon de Lescot [22]. Dans son *Livre* pour « bastir aux champs » (Paris, 1582), Jacques Androuet du Cerceau propose de placer dans les combles de son modèle XXVIII « des grands cabinets, soit d'armes ou de peinture », qui viennent s'ajouter au petit cabinet disposé près de la chambre du seigneur au premier étage, signe que cette configuration est alors bien établie [23]. En somme, l'étude des demeures de Brantôme et de Montaigne ne fait que révéler l'importance accrue accordée aux cabinets dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, y compris chez les membres de la moyenne noblesse de Guyenne.

X. P.

Bibliographie

Androuet du Cerceau Jacques, 1582. *Livre… pour bastir aux champs*, Paris.

Chatenet Monique, 2002. *La cour de France au XVI[e] siècle. Vie sociale et architecture*, Paris, éd. Picard.

Cocula-Vaillières Anne-Marie, 1986. *Brantôme, amour et gloire au temps des Valois*, Paris, éd. Albin Michel.

Contamine Philippe, 1997. *La noblesse au royaume de France de Philippe le Bel à Louis XII : essai de synthèse*, Paris, Presses universitaires de France.

Corrozet Gilles, 1539. *Les blasons domestiques constenantz la decoration d'une maison honneste,…*, Paris, G. Corrozet.

Delorme Philibert, 1567. *Le premier tome de l'architecture*, Paris, chez Federic Morel.

Gallia Christiana, 1873. t. II, Paris, V. Palme, col. 1495.

Galy Édouard, 1880. « Le château de Richemont et sa chapelle », *BSHAP*, t. VII, p. 200-209.

Lalanne Ludovic, 1864-1882. *Œuvres complètes de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme*, Paris, éd. Renouard, vol. 1-11.

Lalanne Ludovic, 1896. *Brantôme, sa vie et ses écrits*, Paris, éd. Renouard.

Lazard Madeleine, 1995. *Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme*, Paris, éd. Fayard.

Lazard Madeleine, Cocula-Vaillières Anne-Marie, Lespinasse Josette (dir.), 2014. *Pierre de Bourdeille, sieur de Brantôme, homme de guerre et homme de cour*, 4-5 octobre 2014, château de Bourdeilles et Brantôme (en ligne : http://www.amisdebrantome.fr/r-u-b-2014/).

Montaigne Michel, 2007. *Essais*, Livre I, 38, Paris, éd. Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade).

22. Chatenet, 2002, p. 184. Il existe toutefois un précédent, à Anet, où Henri II dispose à partir de 1552 d'un tel appartement, avec petit cabinet près de la chambre et grande bibliothèque sous les combles : nous préparons une étude sur le sujet.

23. Androuet du Cerceau, 1582, modèle XXVIII.

Omont Henri, 1900. « Succession de Pierre de Bourdeille, sieur de Brantôme. Inventaire et partage de ses biens. (1614-1615) », *Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, t. XXXVII, p. 212-235.

Pagazani Xavier, 2014. *La demeure noble en Haute-Normandie, 1450-1600*, Tours/Rennes, Presses universitaires François Rabelais de Tours/Presses universitaires de Rennes.

Piat Jean-Luc, 2001. « Le logis abbatial de Brantôme : image distordue et réalité fragmentaire », dans Cocula-Vaillières Anne-Marie et Combet Michel (éd.), *Château et imaginaire, Actes des Rencontres d'Archéologie et d'Histoire en Périgord*, Bordeaux, Ausonius-Publications, Scripta Varia 4, 2001, p. 11-33.

Ruvoldt Maria, 2006. « Sacred to secular, east to west: the Renaissance study and strategies of display », dans Ajmar-Wolheim Marta, Dennis Flora, Matchette Ann (dir.), *Approaching the Italian Renaissance Interior: Sources, Methodologies, Debates, Renaissance Studies*, vol. 20, n° 5, p. 640-657.

Bernard Lesfargues, poète de Bergerac et autres lieux

par Catherine PAOLETTI

Un auteur bergeracois, quoique bien connu des amateurs de poésie et de ceux qui fréquentent le milieu occitan, ne bénéficie pas de l'audience qu'il mériterait. Pour l'écrivain Louis Delluc, il est un de nos meilleurs poètes de langue d'oc [1] et, Yves Rouquette le souligne, « Bernard Lesfargues est le plus méconnu, le plus laissé dans l'ombre des vrais poètes d'oc de notre époque [2] ». Bernard Lesfargues est donc, et avant tout un poète, et pas seulement un poète d'oc, car il s'exprime tout autant en français. Professeur agrégé d'espagnol, traducteur, éditeur et militant occitan, sa carrière se fit à Lyon, mais les liens avec sa ville natale, Bergerac, ne furent jamais coupés. Quelle influence son enfance bergeracoise exerça-t-elle sur lui ? Elle fut primordiale.

Une enfance bergeracoise

Abel-Bernard Lesfargues est né à Bergerac en 1924, précisément le 27 juillet ; il évoque ce jour dans ses souvenirs [3] :

1. Delluc, 1983. Il ne faut pas confondre l'auteur de *Tibal lo garrel* (1894-1978), avec son homonyme le cinéaste et homme de lettres (1890-1924) (voir ce volume, p. 207-216).
2. Rouquette, 2009.
3. Lesfargues, à paraître.

> « Sa mère est lasse et épuisée, mais fière d'avoir accouché de ce garçon autour duquel s'empressent les femmes. On parle français, on parle "patois". Quelqu'un aurait-il conscience que ce jour-là était jour de félibrée ? [4] Qui aurait pu deviner que la parturiente consacrerait le meilleur de son existence à l'occitan, et qu'il en irait de même pour son fils ? ».

C'est entre la rue Vidal et la rue du Petit-Sol que l'enfant découvre le monde, son monde :

> « un quartier de petites gens, de retraités et d'entreprises médiocres, maçonnerie, mégisserie, fonderie, garages, et les dépôts de cuirs qui empestaient… et j'ai garde d'oublier mon père qui tenait un commerce de bois et de charbon, essentiellement de bois entre les deux guerres et de plus en plus de charbon après la deuxième […]. Notre maison s'étalait au coin de la rue Vidal et de la rue du Petit-Sol. Une cour encombrée d'énormes tas de charbon, des montagnes de bois jetées en vrac et des donjons de bûches soigneusement empilées. Elles se prêtaient à l'escalade en compagnie des galopins du quartier […]. Nous, les gamins, garçons et filles, nous nous amusions beaucoup dans cette rue si conviviale, surtout les soirs d'été, quand le ciel était rayé par les martinets criards et que les cloches de Notre-Dame scandaient les heures lentes [5] ».

Sa mère comme sa grand-mère encourageaient le jeune garçon à lire. « Je lisais tout ce qui me tombait sous les yeux, romans d'aventures ou classiques, peu importait ». Adolescent, il se montrera plus sélectif. La lecture prend déjà une part importante de sa vie. Il n'hésite pas à grimper se cacher dans un cerisier pour y lire en toute quiétude, sans risque d'être dérangé.

Mais il est un endroit qui l'attire singulièrement, un lieu propice à la rêverie et à l'imaginaire, un quartier de ruelles obscures, de maisons délabrées, un site chargé d'histoire : le « vieux Bergerac » et son faubourg, établis de part et d'autre des rives de la Dordogne, de chaque côté du pont. C'est là que bat le cœur de la ville, c'est là que se rencontrent les témoins de son passé, moulins et ateliers, fontaines, maisons bourgeoises, médiévales ou Renaissance, monastères, cloître… La belle maison du marchand Peyrarède, qui se pare du titre de « Château Henri IV »… les ruelles autour de l'église Saint-Jacques qui « dansent un ballet, au rythme des fontaines d'eau non potable [6] ». Les ruelles sombres et tortueuses franchies, la rivière apporte la lumière, l'espace, la vue… et le jeu. Pour le jeune Bernard, la Dordogne c'est l'été, traverser à la nage, se retrouver sur l'île de la Pelouse entre jeunes, se baigner, pique-niquer, rêver et lire.

---

4. En 1924, la félibrée a lieu à Brantôme.
5. Lesfargues, à paraître.
6. « Bergerac naguère », dans Lesfargues, 2001.

Avait-il alors conscience de son enracinement, des liens qui l'attacheront à jamais à Bergerac et la Dordogne ? Son Bergerac, c'est ce « Bergerac d'une enfance heureuse, Bergerac d'un temps où la langue d'oc était encore la langue du petit peuple de la rue [7] ».

Bernard Lesfargues baignait dans une famille fortement attachée à un mode de vie « à l'ancienne » qui n'avait pas rejeté ses origines et restait liée à sa culture et à ses traditions. C'est de ce milieu qu'il tient son appartenance tout autant à la culture occitane de ses aïeux qu'à la culture française. Il a eu la chance de bénéficier de deux langues maternelles : le français parlé avec ses parents et à l'école, l'occitan avec ses grands-parents et dans la rue. À la maison on utilise les deux, car l'occitan est la langue préférée de la grand-mère Clotilde qui partage le foyer. Pour le jeune Bernard, s'exprimer dans l'une ou l'autre langue se fait donc tout naturellement. D'une part la langue de l'école, de la radio et de la presse, la langue « officielle », et d'autre part la langue de la famille et de la rue, le parler intime : le « patois » d'alors.

C'est vers ses quatorze ans qu'il prend conscience de l'importance de ce « patois » lorsque, feuilletant par curiosité, à la bibliothèque, une revue en langue étrangère, il découvre avec surprise qu'il comprend une bonne partie de ce qui est écrit. Il s'agissait du catalan qui est une langue sœur de l'occitan. Cette langue qui ressemblait tant à celle qu'on parlait à la maison et dans la rue, mais qu'on ne lisait jamais, était donc une véritable langue que les Catalans pouvaient entendre à l'école, à la radio, et lire dans la presse ou les romans [8]. C'était une langue comme les autres. Cette découverte, cette révélation, est à l'origine de son engagement pour passer du patois à l'occitan, pour redonner à l'occitan sa place originelle.

Il va entraîner ses parents dans l'aventure occitane. Sa mère troque sa mandoline pour une vielle et relance le groupe des *Abeilles Bergeracoises* qui avaient été créées à la suite du mouvement félibréen initié par Frédéric Mistral. Leur but est de promouvoir la culture occitane. Le père de Bernard en prend la présidence. Sa mère donne des cours d'occitan, anime des stages et organise des collectages de chants, danses et pièces de théâtre, enrichissant ainsi le répertoire avant que tout soit oublié.

C'est aussi très jeune qu'il va prendre conscience de son intérêt pour tout ce qui est intellectuel. Il passait ses vacances chez ses grands-parents à Église-Neuve-d'Issac. Ce village, dans lequel il vit aujourd'hui, a tout pour l'attirer. Du perron de la maison (fig. 1), il voit se détacher sur un fond de collines le clocher qui arbore à la fois le lis de France et la croix de Toulouse. Une tête d'ours sculptée au bout d'un rampant de la toiture le ramène au temps

7. Lesfargues, à paraître.
8. Noter cependant qu'entre 1940 et 1978, l'usage du catalan sera interdit par le régime franquiste dans le domaine public (NDLR).

Fig. 1. Bernard Lesfargues en famille à Église-Neuve-d'Issac.

des légendes, à celle de Jean de l'ours. Les bois juste derrière la maison, il les parcourt à la bonne saison à la recherche des cèpes…

À douze ans, la dure vie paysanne ne l'attirait guère sinon pour l'observer. Conduire les bœufs, subir les mouches et les taons, faire des efforts, supporter la chaleur, endurer les gouttes de sueur dans les yeux, très peu pour lui, surtout quand un livre l'attend. En témoigne le récit suivant : son grand-père, grimpé sur une charrette de foin, demande à Bernard, âgé d'une douzaine d'années, d'empêcher les bœufs de remuer.

> « Ces malheureuses bêtes étaient harcelées par des légions de mouches, de moustiques, de taons et de toutes sortes de bestioles assoiffées de sang. […] C'était la première fois que je me voyais dans une situation pareille ; les bœufs, si grands, si gros, m'impressionnaient et je ne savais absolument pas comment m'y prendre pour les obliger à rester placides devant les assauts de la bourdonnante et vorace gent ailée… Les guêpes, les tiques et tant d'insectes dont j'ignorais l'existence et le nom, non contents de s'acharner sur les bœufs s'en prenaient à ma tendre personne… Les bœufs se secouaient de plus belle, le grand-père élevait la voix, se fâchait, menaçait de descendre de sa chaire instable pour venir me tirer l'oreille, lorsque, soufflé par quel diable ? me vint à l'esprit un mot que j'avais entendu et peut-être lu, un mot dont je n'étais pas sûr d'avoir saisi le sens, un de ces mots qu'enfant on brûle d'employer sans savoir si on ne va pas recevoir une paire de gifles, bref, je criai : "Je ne suis pas un paysan, moi, je suis un intellectuel, moi". Et dignement, je tournai le dos et à pas mesurés, j'abandonnai mon poste et mon grand-père qui là-haut s'égosillait en vain[9] ».

9. Lesfargues, 2013.

À l'adolescence, il s'ouvre à la littérature et à la poésie ; certains auteurs l'émeuvent particulièrement : Milosz et les morts des îles Lofoten, et aussi Apollinaire, Supervielle, Aragon… Il se lance dans l'écriture. Il n'a rien voulu conserver de ses textes de jeunesse. Il les a brûlés il y a quelques années, ne les trouvant pas assez bons. Trois de ses œuvres de jeunesse ont cependant échappé à l'autodafé. Elles ont été publiées dans le bulletin de l'*Amicale des anciens élèves du collège de Bergerac* en 1942. Bernard Lesfargues était alors en terminale. Les poésies sont présentées sous le titre, si peu valorisant, de « poésie potache » !

On le constate, tout est déjà inscrit dans son parcours d'enfant. Une enfance et une adolescence heureuse, période déterminante où se décèlent les prémices de ce qui sera sa personnalité d'adulte et ses engagements futurs.

L'exil à Paris

Ses études universitaires à Paris l'obligent à s'éloigner de Bergerac. Il étudie le latin et le grec, puis, sur un coup de tête, il se consacre à l'espagnol. Il enseigne au lycée Janson de Sailly. Il se marie, devient père de famille. Il travaille avec Jacques Soustelle pendant deux ans.

Paris, il l'aime, il le parcourt avec curiosité, en de longues promenades, il l'explore et l'admire. Aucune église n'a échappé à sa visite. Mais le pays de son enfance lui manque énormément. Cet éloignement lui est une déchirure. Une partie de lui est restée au bord de la Dordogne. Son sentiment d'exil est profond. Il essaie d'y remédier en se rapprochant des « Amis de la langue d'oc » : il fréquente des écrivains qui partagent ses idées, Pierre Bec, Max Rouquette, Robert Lafont, Yves Rouquette… et revient à chaque congé à Bergerac. Retrouver sa ville par l'écriture lui devient un besoin primordial. Ses poèmes le rapprochent du Périgord. Il compose alors des pages où revit le pays qu'il a quitté, le pays qu'il aime et dont il ne supporte pas l'éloignement. Bergerac, son port et la Dordogne deviennent alors sa principale source d'inspiration. « À vingt ans, j'étais Bergerac », dit-il. Son poème, *Bergerac sur la Dordogne* [10], a été beaucoup lu et appris par cœur par tous les amoureux de la poésie occitane.

Dans la présentation d'un de ses ouvrages, *Bergerac et autres lieux* [11], Bernard Lesfargues explique cet attachement à la ville de son enfance :

> « Si quelqu'un, né à Bergerac, me déclare n'en avoir cure, je ne le lui reprocherai pas. On peut avoir vu le jour en Périgord et faire le choix de vivre à Zanzibar ou au Monomotapa. […] Ce qui a de l'importance, par contre, et

10. Lesfargues, 2015, p. 200.
11. Lesfargues, 1993, p. 7.

> une incommensurable importance, ce sont les années qu'enfant et adolescent on a passées dans un lieu. […] Moi, je suis de "cette race incongrue" pour qui être né dans un lieu précis et y avoir vécu ses dix, quinze ou vingt premières années, compte essentiellement. […] Quels que soient les attraits de Bergerac et l'indéniable beauté de la vieille ville, quels que soient son passé et son présent, quelles que soient ses fadeurs bourgeoises ou ses prétentions de sous-préfecture, peu me chaut, c'est ma ville. Je suis pour elle d'une indulgence extrême, comme je suis pour elle d'une exigence absolue. J'aime la nommer. Et, en la nommant, je l'exalte, je la façonne à ma guise, je la rêve et la recrée. Et ainsi je me l'approprie. Mythifiée. […] Dordogne aux eaux claires, où les beaux jours venus, il m'arrivait de préférer l'île de la Pelouse aux salles rébarbatives du collège. […] Dans mes poèmes, en occitan ou en français, j'ai fréquemment précisé les noms, grandes villes ou humbles bourgades. Mais il n'y en a pas un que j'ai écrit et répété avec plus de ferveur que celui de Bergerac. Cette ferveur est le fruit d'un exil. Exilé de ma ville et des rives de la Dordogne, mais surtout exilé de mon enfance – comme tout poète – j'ai écrit ces vers ».

Dans « Bergerac naguère [12] », un texte en prose de 1945 (il a alors 21 ans, âge où la plupart des jeunes gens rêvent d'aventures et se projettent dans l'avenir), Bernard Lesfargues rêve de Bergerac et de son enfance :

> « Je me souviens de cette rue où je laissai mon cœur navré, je me souviens de ce chemin, des peupliers et des bœufs qui dormaient sous la lune en rêvant Dieu sait quoi. Je me souviens des vendanges dans les matins gelés… […] Je t'aime ma Dordogne et mon vieux Bergerac, j'aime cette maison qui se croit un château et rêve en plein soleil aux rois de France, et ce sentier poudreux dévalant brusquement entre les herbes folles vers la plage aux cailloux roulés. Île, mon île aux mille caches, fourré d'osiers, maquis d'orties. C'est ton domaine, Ô ma rivière, ce royaume des amours faciles. Pépiement de clartés, cris colorés et rêves bourdonnants, tu maries tout cela, Dordogne, et tu composes un philtre qui m'enivre. Et somnolent je me couche dans l'humidité d'une barque et me laisse bercer tout un après-midi, au rythme lent de la rivière, au rythme langoureux de l'eau, des corps dénudés et du soleil d'été. […] ».

Son premier recueil de poésie paraît en 1952 : il s'agit de *Cap de l'aiga*.

La traduction

C'est par hasard que la traduction entre dans sa vie. Jeune professeur à Janson de Sailly, il est père de famille nombreuse et « il faut faire bouillir la marmite ». C'est par l'intermédiaire de Roger Nimier, qui le présente aux éditions de La Table Ronde, qu'il devient traducteur. Ce travail à qui

12. Lesfargues, 2001, p. 140.

il consacre ses week-ends et les vacances scolaires, et qui au départ n'était qu'alimentaire, lui apparaît très vite passionnant. Traduire ce n'est pas trahir, comme on se plaît sottement à le dire. Pour Bernard Lesfargues, traduire c'est écrire et même récrire. Passer d'une langue à l'autre, exprimer au plus près l'idée de l'auteur est un défi qu'il aime à relever. Les mots qu'on ne comprend pas sont des mots gelés, déclare Rabelais, par l'intermédiaire de Pantagruel. « Je suis donc un dégeleur de mots », conclut Bernard Lesfargues.

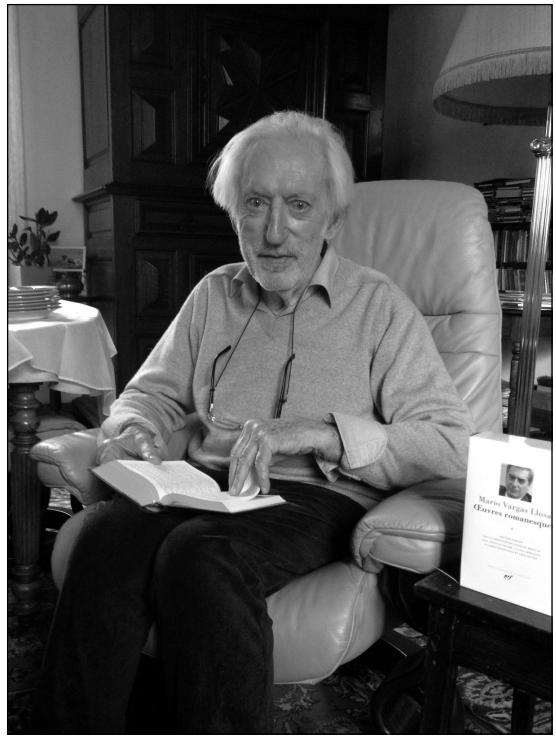


Fig. 2. Bernard Lesfargues et l'édition de l'œuvre de Mario Vargas Llosa dans La Pléiade.

Son premier travail publié obtient le prix Halpérine-Kaminski. Il s'agissait de *La nouvelle vie de Pedrito de Andia*, très bel ouvrage de Rafael Sanchez Mazas. Il travaille ensuite tout au long de sa carrière pour les grandes maisons d'édition, pour La Table Ronde, Gallimard, Plon, Actes-Sud, Christian Bourgois. On lui confie des ouvrages en castillan, puis aussi en catalan à partir de 1962. Il se consacre essentiellement à cette langue une fois à la retraite. Il recevra plusieurs prix et son nom est porté par une bibliothèque de Barcelone, en reconnaissance de ses actions pour faire connaître en France la littérature catalane.

Belle consécration : ses traductions de deux des œuvres les plus importantes du prix Nobel 1980, Mario Vargas Llosa, *La ville et les chiens* et *La maison verte*, ont été choisies par l'auteur pour figurer dans l'ouvrage de La Pléiade qui lui est consacré (fig. 2).

Une vie d'engagement et de militantisme aux dépens de sa propre poésie

Après sa réussite à l'agrégation, il est nommé professeur dans les classes préparatoires du lycée du Parc à Lyon, un des meilleurs lycées de France. Aucun poste qui l'aurait rapproché du Périgord ne s'étant libéré, il restera à Lyon jusqu'à sa retraite. C'est donc de la capitale des Gaules au riche passé

qu'il poursuivra ses engagements. Sa vocation de poète est négligée au profit du militantisme en faveur du patrimoine occitan, du fédéralisme et, nous allons le voir, de l'édition ; c'est programme trop prenant pour laisser une grande place à la poésie. Certains auteurs lui reprocheront de l'avoir ainsi sacrifiée. Il travaillera à la rédaction d'un *Florilège des poètes occitans en Bergeracois* que la ville de Bergerac lui a demandé à l'occasion de la félibrée en 1961 et ne publiera que trois recueils de poèmes, en 1965, 1968 et 1970 avant de prendre sa retraite en 1985.

« Pour l'occitan, nous ne demandions pas beaucoup », confie-t-il, « mais ce peu nous a toujours été refusé ». Pourquoi renier, pourquoi laisser tomber dans l'oubli cette langue vieille de plus de mille ans ? Cette langue qui convenait aux troubadours comme au petit peuple ? Ce n'est pas seulement la langue occitane qu'il défend, mais toute la culture qu'elle véhicule. Son engagement pour l'Occitanie passe par le militantisme en faveur du fédéralisme qui, selon lui, permettrait à l'Occitanie et à toutes les cultures, et surtout les minoritaires, de survivre en s'intégrant à l'Europe.

L'édition

En 1975, Bernard Lesfargues va réaliser le rêve de tous les amoureux de la littérature : il crée avec des amis une maison d'édition, Fédérop. Il édite des écrivains sous le seul critère de la beauté de l'écriture et parfois sans grand espoir de succès commercial. Il donne leur chance à des écrivains qui avaient peu de chance d'être connus un jour en France ou dans leur propre pays, à des textes du monde entier, comme deux romans berbères. Il va bien sûr publier des écrivains occitans bien connus aujourd'hui, Bernard Manciet, Robert Lafont, Marcelle Delpastre, Pierre Bec, Max Rouquette, Yves Rouquette, Alem Surre-Garcia, Philippe Gardy. 160 ouvrages de grande qualité seront ainsi offerts aux lecteurs. La justesse de ses choix est validée quand l'Espagnol Vicente Aleixandre, que Fédérop avait été l'unique maison d'édition française à avoir publié, obtient le prix Nobel en 1977.

La retraite

À sa retraite, il fait enfin son retour en Dordogne. Il s'installe à Église-Neuve-d'Issac dans la maison de ses arrière-grands-parents. Il va enfin consacrer plus de temps à la poésie et à la traduction d'auteurs catalans. Il ne s'isole pas, poursuit ses engagements et y ajoute la défense du patrimoine local. Il crée deux associations ; la première, Les amis de la chapelle prieurale de Tresséroux, sauvera une église du XII^{e} siècle. L'autre, l'Association Wlgrin de Taillefer, vise à faire connaître et sauvegarder le patrimoine de son canton,

celui de Villamblard. Aujourd'hui, Bernard Lesfargues rédige ses souvenirs, qui ont pour titre *Pour de vrai* (fig. 3).

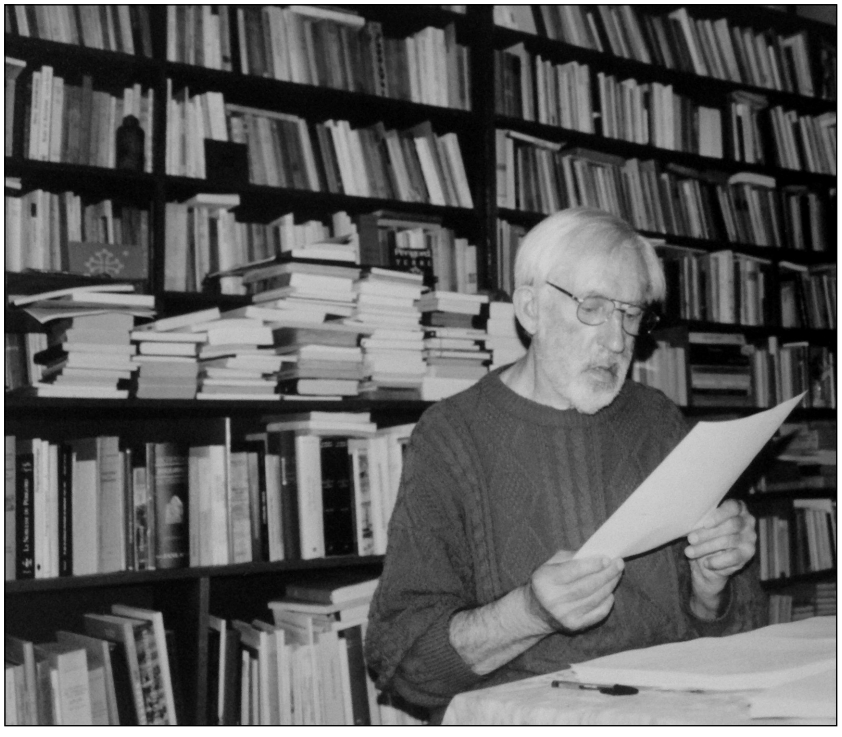


Fig. 3. Bernard Lesfargues au travail.

Conclusion

Si pour lui, Bergerac et l'Occitanie sont essentielles, ce sentiment d'appartenance à un terroir, parfois synonyme d'esprit replié sur soi, peu ouvert aux autres, sinon critique, est à l'opposé de sa pensée. Pour lui le lieu d'origine n'est pas un enfermement, mais bien au contraire une ouverture sur le monde. Comme un bateau qui s'ancre dans le port avant de voguer vers des terres nouvelles et de revenir à son point d'attache.

Nombre de ses poèmes évoquent des lieux bien éloignés du Périgord et qu'il a aimés : Ségovie, la Cerdagne, Paris, Lisbonne, il est impossible de tous les citer… Yves Rouquette le souligne, « le terrain couvert par l'auteur est phénoménal, de Bergerac à Tripoli, en passant par Paris, Valréas, Ganagobie… ». Sa poésie exprime, écrit encore Yves Rouquette, « le temps pétri et repétri par le désir, la nostalgie, l'espoir, le désespoir, la colère, l'amour ».

Peut-être doit-on au mépris de certaines élites envers les cultures provinciales le fait que Bernard Lesfargues n'a pas encore été reconnu comme un poète majeur. En aurait-il été autrement s'il avait écrit en français ? L'étiquette de poète occitan lui a-t-elle nui ? Qui pourrait l'affirmer ? Pour conclure, il est bon de rappeler les mots d'Yves Rouquette : « l'heure de Bernard Lesfargues a sonné, il était bien temps et rien n'est plus juste ».

C. P.

Bibliographie

Delluc Louis, 1983. *Partis d'Argentat*, Périgueux, impr. Joucla.
Lesfargues Bernard, 1993. *Bergerac et autres lieux*, éd. La Brèche.
Lesfargues Bernard, 2001. *La brasa e lo fuòc brandal, La braise et les flammes*, Montpeyroux, éd. Jorn.
Lesfargues Bernard, 2013. « Je suis un intellectuel », *Bulletin Taillefer*, n° 33.
Lesfargues Bernard, 2015. *Chant de la vielle*, Gardonne, éd. Fédérop.
Lesfargues Bernard, à paraître. *Pour de vrai*.
Rouquette Yves, 2009. « L'heure de Lesfargues », *Lo gai saber*, n° 515.

L'œuvre poétique de Bernard Lesfargue

Cap de l'aiga, Toulouse, éd. IÉO, coll. Messatges, 1952.
Florilège des poètes occitans en Bergeracois, Bergerac, éd. Municipalité de Bergerac, 1961.
Còr prendre, Toulouse, éd. IÉO, 1965 (prix Jaufré Rudel).
Poèmes del mas de mai a lion, Toulouse, éd. IÉO, 1968.
Ni cort, ni costier, droit au but, Toulouse, éd. IÉO, 1970.
Bergerac et autres lieux, éd. La Brèche, 1993.
La brasa e lo fuòc brandal, la braise et les flammes (bilingue), Montpeyroux, éd. Jorn, 2001.
Finie la fête, Bergerac, éd. Les Amis de la poésie, 2004.
La plus close nuit, Gardonne, éd. Fédérop, 2006.
Et ego, Bergerac, éd. Les Amis de la poésie, 2012.
Odes et autres poèmes, Gardonne, éd. Fédérop, 2014.
Chant de la vielle. Prose et poésie occitanes en Bergeracois, édition bilingue occitan-français, Gardonne, éd. Fédérop, 2015.
Pour de vrai, à paraître.

Aquitaine, terre de cinéma : simple décor paysager ou réelle actrice du film ?

par Céline PIOT

De nombreux films de cinéma et de télévision ont été tournés en Aquitaine [1] qui, actuellement, est la quatrième région pour le nombre de réalisations. La création d'un bureau d'accueil de tournages régional en 2000, qui permet entre 50 et 70 réalisations chaque année [2], et la présence de bureaux d'accueil de tournages en Gironde, en Dordogne, dans les Pyrénées-Atlantiques et plus récemment en Lot-et-Garonne, apparus comme une nécessité, n'est pas étrangère à l'augmentation du nombre de films tournés dans la région. Pour autant, est-ce l'Aquitaine qui est filmée [3] ?

Cette contribution s'appuiera sur un important corpus filmographique (près de 200 films), ainsi que sur les entretiens que nous avons réalisés avec des spécialistes en cinéma [4].

---

1. Ancienne délimitation administrative, soit cinq départements (Gironde, Landes, Dordogne, Lot-et-Garonne et Pyrénées-Atlantiques). Nous n'avons pas intégré à notre étude les films documentaires.
2. Cf. l'étude sur l'impact économique des tournages en Aquitaine consultable sur : www.ecla.aquitaine.fr (les informations datent cependant de 2011).
3. La question ne va pas de soi puisque, à une enquête qui demandait de dire le nom d'un film dans lequel l'Aquitaine est indispensable à l'intrigue, menée auprès de 45 personnes (10 professionnels, 35 simples cinéphiles), 26 d'entre elles n'ont pas été en mesure de donner le nom d'un film ou n'ont pas compris la question. Il est évident que les réponses dépendent du niveau de connaissances des personnes interrogées. Les amateurs de cinéma ont eu plus de mal à répondre à cette question que les spécialistes et, quand ils ont donné un nom, le film était généralement récent et portant sur leur département
4. Philippe Stellati, Hervé Bonnet, les cinéastes Ana Cazenave Guy Chapouillié, Stéphane Levacher et Benoît Maestre.

Le choix de l'Aquitaine : simple décor ?

L'Aquitaine peut n'être qu'un prétexte, qu'un simple décor. Au vu de la qualité et de la variété des sites naturels qu'offre la région, l'affirmation paraît évidente. Mais un décor, ce n'est malgré tout pas simple, d'autant qu'un tournage nécessite en amont des repérages les plus complets possibles, diverses négociations financières et logistiques avec les propriétaires privés ou publics d'un lieu et qu'il dépend de toute une série de contraintes géographiques et techniques liées à la période (hors ou en pleine saison touristique), à l'espace et à l'accessibilité du plateau. Le choix de l'Aquitaine se révèle en définitive multifactoriel et très protéiforme.

Le critère paysager

Un décor, c'est la rencontre entre une réalité paysagère (qui ne s'invente pas) et les désirs du cinéaste (qui, lui, a déjà une idée). Il est préférable que la pertinence du lieu par rapport au sujet du film soit respectée.

Comme l'Aquitaine est dotée d'une réelle richesse paysagère, le réalisateur, potentiellement, a devant lui tous les choix possibles. Par conséquent, grâce à la variété de ses paysages, la région est le réceptacle de beaucoup de projets cinématographiques. En Aquitaine, deux sites sont particulièrement privilégiés : la côte atlantique (*Sous le sable*, *Une robe d'été*, *Camping* 1 et 2, *Brice de Nice*, *Les Petits mouchoirs*, *La Dune*…) et la ville de Bordeaux (*Pile ou face*, *Vidocq*, *Tour de France*, *Deux Rémi, deux*…). 70 % des tournages en Aquitaine ont d'ailleurs lieu en Gironde [5]. Pour *Coup de chaud* (2015), Raphaël Jacoulot ne cherchait pas à ancrer son film dans le territoire où le fait-divers, réel, s'était déroulé. Il voulait même un lieu très éloigné géographiquement, mais possédant une dimension campagnarde, ce qu'il a trouvé en Lot-et-Garonne. Si le film requiert une dimension historique médiévale ou de cape et d'épée, il est généralement tourné en Dordogne, connue et reconnue pour ses nombreux châteaux. C'est pourquoi le potentiel de la Dordogne en sites historiques adaptés et aisément utilisables fait de ce département un territoire privilégié pour le cinéma depuis *Capitaine Fracasse* (Alberto Cavalcanti, 1929) : les châteaux de Beynac et de Biron ont servi de décor à *La Fille de d'Artagnan* (Bertrand Tavernier, 1994), celui de Saint-Vincent-le-Paluel au *Tatoué* (Denys de La Patellière, 1968), de Beynac aux *Visiteurs* 2 (Jean-Marie Poiré, 1996), de Jumilhac-le-Grand au *Pacte des Loups* (Christophe Gans, 2001)… La liste est longue.

5. www.ecla.aquitaine.fr

À cet égard, le nombre de tournages au château de Hautefort, situé au nord-est de la Dordogne, démontre combien le patrimoine est décor[6]. Mais il sert davantage à donner réalité à la fiction qu'à parler du monument. En effet, comme il s'agit d'un authentique condensé de plusieurs styles architecturaux des périodes Renaissance et classique, il constitue une véritable réplique des résidences royales. De plus, son pont-levis lui confère un aspect défensif rappelant les fortifications du Moyen Âge, et ses jardins offrent des opportunités de tournage pour évoquer les allées et les massifs imaginés par Le Nôtre à Versailles, Vaux-le-Vicomte ou Saint-Germain-en-Laye. Par conséquent, ce château concentre un certain nombre d'atouts propices aux « films d'époque ». Cependant, il n'est en réalité qu'un site prétexte, aucun réalisateur n'ayant tourné à Hautefort pour parler de Hautefort, à une exception près, restant toutefois anecdotique, le téléfilm *Richelieu, la pourpre et le sang* (Henri Helman, 2013) qui évoque Marie de Hautefort, dame d'atours des reines Marie de Médicis et Anne d'Autriche. Ainsi, les films de cape et d'épée, comme *Le Capitan* (André Hunebelle, 1960) et *Le chevalier de Pardaillan* (Bernard Borderie, 1960), se focalisent sur les éléments défensifs (pont-levis, douves, souterrains et chemin de ronde sur mâchicoulis) ; les adaptations de contes célèbres, *La Belle au bois dormant* (Robert Maurice, 1973) ou *À tout jamais, une histoire de Cendrillon* (Andy Tenant, 1998), utilisent le château pour évoquer la demeure du prince en exploitant les tours, les escaliers monumentaux et les vastes salles d'apparat ; quant aux récits et fictions historiques, comme *Molière* (Ariane Mnouchkine, 1978), *Cartouche* (Henri Helman, 2009) ou encore *Nicolas Le Floch – La larme de Varsovie* (Nicolas Picard-Dreyfuss, 2010), ils emploient les multiples espaces du château pour retranscrire les lieux emblématiques et évoquer les appartements de la noblesse, de Henri IV à Louis XVI.

Un patrimoine valorisé…

Pour certains observateurs, le cinéma participe pleinement à la mise en valeur du patrimoine. Ainsi, selon Christian Grellois, il « constitue un réel vecteur de développement touristique et de mise en récit des territoires[7] ». Patrimoine, cinéma et tourisme sont donc intimement liés. Pour d'autres, en revanche, « les retombées [sont] difficiles à quantifier[8] ».

Quoi qu'il en soit, en Aquitaine, il est à noter que le Périgord a la valeur d'une « marque » reconnue à l'échelle nationale et même internationale. Plus de 150 films ont d'ailleurs été tournés en Dordogne, dont une cinquantaine depuis le feuilleton télévisé *Jacquou le Croquant* (Stellio Lorenzi, 1969),

6. Maitrepierre, 2015.
7. Grellois, 2015, p. 8.
8. Raynaud, 2015, p. 23.

événement déclencheur de la notoriété touristique du département. Dès lors, son image, valorisée, permet la promotion du territoire auprès du public. Le succès de films comme *Jacquou le Croquant* (Laurent Boutonnat, 2005) et *Jappeloup* (Christian Duguay, 2013) est emblématique quant au rôle du cinéma comme vecteur de promotion de territoire et comme vecteur d'images pour lesquelles le patrimoine représente un élément de décor et de mise en contexte de la narration.

Pour autant, le château de Hautefort, où un nombre très important de films a été tourné, n'a pas été médiatisé grâce au cinéma, d'autant que Hautefort est rarement filmé dans son intégralité, exception faite de la scène de bal dans *Cendrillon* (1998) où un plan de séquence dévoile progressivement en vue aérienne la bâtisse depuis la cour d'honneur, transformée pour l'occasion en salle de réception. Et, en dehors de quelques Américains admirateurs de Drew Barrymore ou d'Angelica Huston, le grand écran n'a pas été jusqu'ici un levier pour attirer les foules, situation différente pour le musée du Louvre après la sortie du *Da Vinci Code* (2006). Mais est-ce le lieu seul (le musée du Louvre) ou l'imbrication entre le tableau (la mystérieuse *Joconde*) et l'intrigue (jouant sur la théorie du complot) qui a favorisé l'augmentation du nombre de visiteurs, ce que ne permet sans doute pas l'histoire sans mystère de Cendrillon ?

… ou une perduration des clichés ?

Filmer le monde rural, filmer les régions méridionales, c'est souvent interpréter un imaginaire citadin et/ou parisien envahi de clichés. La campagne est alors vue au prisme de la ville, l'Aquitaine au prisme du tourisme. Ainsi, en dehors des paysages, on pense à tourner en Aquitaine quand on veut évoquer le rugby (*Mercenaires* de Sacha Wolf, 2016 ; *La permission de minuit* de Delphine Gleize, 2011) ou la corrida (*Carnages* de Delphine Gleize, 2001). Par conséquent, le cinéma participe à consacrer les clichés qui courent sur la région.

Un peu comme *Le Provincial* (Christian Gion, 1990), tourné dans les Hautes-Pyrénées, qui joue de l'habituel antagonisme entre la vie rurale tranquille et la vie urbaine agitée Tout y est : les beaux paysages de montagne, les traditions campagnardes, l'accent, le rugby… C'est le même cas avec *Le Bonheur est dans le pré* (Étienne Chatilliez, 1995) pour le Gers, territoire perçu comme un Eldorado paisible et rassurant (soleil, rugby, foie gras, population sympathique et souriante). Ces clichés sur le Gers sont parfaitement transposables à d'autres départements méridionaux, à tel point que ce film est parfois cité comme symbolisant la joie de vivre en Aquitaine. Cela révèle ou confirme qu'une région est avant tout un espace vécu et un espace perçu, donc un espace culturel. Les frontières administratives sont très artificielles. Les personnes interrogées ont inconsciemment privilégié la Gascogne culturelle à l'Aquitaine administrative.

Simple décor ? Ce n'est pas si simple…

Est-ce réellement la variété paysagère ou la beauté du patrimoine qui incite un cinéaste à tourner en Aquitaine ?

Le critère paysager : souvent un choix économique qui s'impose

La plupart du temps, comme l'Aquitaine propose de beaux décors naturels, le choix de cette région se fait sur le critère paysager, ce qui revient à être finalement un critère économique, les décors naturels étant moins chers que les reconstitutions en studio. L'action pourrait donc très bien se situer ailleurs. C'est par exemple le cas du film *Le chanteur de Mexico* (1960) pour lequel les scènes mexicaines sont tournées au Pays basque, la Concha de Saint-Sébastien faisant une baie d'Acapulco tout à fait présentable. C'est le même procédé pour *Le Chevalier de Pardaillan* (1962) : certaines scènes de combats à l'épée, censées se dérouler sur un pont sur la Seine à Paris, ont été tournées sur le pont roman de Nérac (Lot-et-Garonne). C'est encore le cas du film *Deux automnes, trois hivers* (Sébastien Betbeder, 2013) : l'action se situe à Paris, mais le tournage a été réalisé à Bordeaux où l'architecture haussmannienne correspond à celle de la capitale. La porte de la Grosse Cloche et la porte Cailhau, vestiges des remparts de Bordeaux, ont servi de décor à l'adaptation cinématographique du conte *Hansel et Gretel* (Tommy Wirkola, 2013) car, si l'essentiel du tournage a eu lieu en Allemagne, quelques scènes exigeaient un décor réel susceptible de représenter l'Europe du début du XIX^{e} siècle. De même, des scènes de *La Reine Margot* (Patrice Chéreau, 1994) ont été tournées à Bordeaux, bien que l'histoire ne s'y déroule pas. Mais, à Bordeaux, un tournage coûte moins cher. Dans tous ces films, l'action se situe donc ailleurs que le lieu de tournage.

D'autres films, en revanche, laissent croire, à première vue, que les lieux de tournage font partie de l'action. Néanmoins, qu'ils aient été tournés ici ou ailleurs, cela ne change rien à l'intrigue. Si *Moderato cantabile* (Peter Brook, 1960) a été tourné à Blaye (Gironde), c'est parce que l'histoire requérait une petite ville triste au bord de l'eau. Peter Brook raconte :

> « Je voulais éviter les bords de mer, si modestes soient-ils, parce qu'après tout la mer donne toujours un espoir, de voyage au moins… On a cherché cette ville. Avec Marguerite Duras, l'auteur du livre, qui a accepté d'en signer l'adaptation, on a entrepris de descendre la côte de La Rochelle à Bordeaux. Arrivés à Blaye, devant ce fleuve immense et ce ciel blanc et vide, on a su que c'était là[9] ».

9. *Sud Ouest Mag*, n° 226, 30 juillet 2016, p. 45.

Il en est de même pour *Brice de Nice* (James Huth, 2005). À Hawaï, l'histoire du surfeur aurait été semblable, Hossegor en soi-même n'apportant rien de spécifique. De même, pour les films *Camping* 1 et *Camping* 2 (Fabien Onteniente, 2006 et 2010), qui se déroulent au camping de Pyla-sur-Mer en Gironde. Pour le long-métrage chinois *Jiang Ai* (2011), l'Aquitaine a été préférée à d'autres régions viticoles françaises également sollicitées par la production uniquement parce qu'elle a répondu à l'offre plus vite que les autres. Si une autre région viticole avec des bâtiments de style comme la Bourgogne ou Rhône-Alpes avait été aussi réactive, l'équipe du film l'aurait peut-être privilégiée. Une partie du film *Eastern Boys* (Robin Campillo, 2013) a été tournée dans le Béarn. Mais l'Aquitaine n'est qu'un décor car le réalisateur souhaitait un hôtel avec à proximité un centre commercial et un magasin de bricolage, ce qu'il a trouvé à Pau. L'Aquitaine n'est donc pas indispensable à l'histoire de tous ces films.

Une filière économique et une politique culturelle volontariste

Le critère économique l'est davantage. Si le tournage du film *Les Ogres* (Léa Fehner, 2016) s'est fait pour moitié en Lot-et-Garonne, c'est parce que le département et la Région Aquitaine en ont financé une partie ; mais, comme le département de l'Aude et la Région Languedoc-Roussillon ont également apporté une contribution, il a fallu que l'autre moitié du tournage se déroule dans cette autre région, en l'occurrence à Port-la-Nouvelle. Les lieux de tournage sont donc dépendants des aides reçues par le cinéaste, et, dès lors, partagés. Car être terre de cinéma, ce n'est pas qu'être terre de tournage, c'est aussi être le territoire d'une filière professionnelle. Réaliser des films dans une région donnée fait en effet fonctionner toute la filière professionnelle de ladite région, c'est-à-dire les techniciens, les prestataires et les diffuseurs. Pour le choix d'un lieu de tournage, la dimension économique est donc très importante. En Aquitaine, le fonds de soutien du conseil régional, créé en 1985, va de 150 000 à 200 000 € par film et permet d'aider chaque année une trentaine d'œuvres cinématographiques et audiovisuelles en création et une quarantaine en production. Il favorise les films d'auteur, les premier et second films et les films fragiles. Même si tous les films répondant à ces critères ne sont pas subventionnés, la ligne éditoriale tenue par la Région est très forte, ce qui incite les cinéastes à privilégier l'Aquitaine pour venir y tourner.

Le fonds de soutien régional aide également les réalisateurs de courts-métrages, non pour que ces films soient des supports promotionnels mais parce que la Région croit à un talent. De plus, cette politique culturelle permet un travail à long terme : quand le cinéaste passera au long-métrage, il aura peut-être davantage l'envie de le réaliser en Aquitaine. C'est notamment le cas de Fabien Gorgeart. Ses courts-métrages *Comme un chien dans une église* et *Le sens de l'orientation* ont été financés par le fonds de soutien régional et tournés

en Aquitaine ; et c'est dans cette région, en l'occurrence à Layrac en Lot-et-Garonne, qu'il vient de tourner son long-métrage *Diane a les épaules.*

En outre, les bureaux d'accueil des tournages sont devenus aujourd'hui des acteurs majeurs de politique publique de développement économique et de promotion des ressources locales des territoires, et de nombreux départements partout en France se sont dotés de ce type de structure ainsi que d'un fonds d'aide à la production cinématographique et audiovisuelle. Le cas du Lot-et-Garonne est significatif. En effet, si un cinéaste veut tourner un film historique dont l'intrigue se situe au Moyen Âge ou à l'époque moderne, il pense forcément à la Dordogne, pas au Lot-et-Garonne qui possède peu de châteaux-forts et qui n'a non plus ni océan ni montagne. Mais, depuis 2011, il a le bureau d'accueil de tournages facilitant la venue des réalisateurs grâce à l'apport professionnel de son directeur qui sait mettre en confiance les auteurs. Pour l'intrigue, le film n'a pas besoin d'être réalisé en Lot-et-Garonne, mais il l'est. Depuis la création du bureau d'accueil de tournages, douze longs-métrages ont été tournés en Lot-et-Garonne. Mais ce département part de loin. Des tournages s'y étaient bien déroulés par le passé, lointain ou récent (*Le Lieu du crime* et *Les Roseaux sauvages* d'André Téchiné, *J'irai au Paradis car l'Enfer est ici* de Xavier Durringer, quelques scènes d'autres films…), mais aucune habitude n'avait été prise. D'autre part, depuis 2014, le conseil général de Lot-et-Garonne abonde un fonds de soutien départemental intégré au budget « Culture », comme le fait celui de la Dordogne depuis 2008. Puis a été créé le cluster CINAPSE qui regroupe toutes les entreprises de la filière cinématographique du département.

Cette politique culturelle cherche à identifier les talents du département. C'est ainsi que les jeunes Lot-et-Garonnaises Ana Cazenave et Camille Piquet, par exemple, toutes deux étudiantes à la Femis, ont été repérées et aidées. Par rapport aux autres départements d'Aquitaine, le Lot-et-Garonne souffre d'un déficit d'identité : ces paysages ressemblent autant à ceux du Gers, de la Dordogne, du Lot et même des Landes pour sa partie sud-ouest. De cette faiblesse, le bureau d'accueil de tournages en a fait une force, en axant sur la diversité des paysages qu'un cinéaste peut finalement trouver dans ce département. C'est une des raisons qui fait que le bureau d'accueil de tournages lot-et-garonnais a un effet plus visible que celui de Gironde ou des Pyrénées-Atlantiques, ces secteurs possédant des atouts qu'ils n'ont pas eu besoin de promouvoir par une action spécifique. Fabien Gorgeart avait envisagé de tourner son film *Diane a les épaules* dans les Landes ; il l'a réalisé en Lot-et-Garonne, y ayant trouvé un paysage identique grâce au travail de recherche du bureau d'accueil. Somme toute, avoir des décors cela compte ; mais, désormais, cela ne suffit plus…

Les retombées pour la région

Au-delà des retombées culturelles, les collectivités territoriales attendent que les productions cinématographiques se déroulant sur leur territoire favorisent l'économie, l'emploi, le tissu industriel et le tourisme, sachant que, compte tenu du nombre de films tournés dans la région, le nombre de jours de tournage augmente. L'hébergement et la restauration de l'équipe du film, l'achat de matériel sur place ainsi que l'emploi de figurants représentent une manne financière non négligeable pour un territoire. L'agence régionale ÉCLA a calculé qu'un euro investi par le conseil régional d'Aquitaine engendre entre deux et treize euros de recettes locales.

En aval de cette filière professionnelle, se trouve tout le réseau des cinémas aquitains irrigué par cette politique culturelle. Les films tournés dans la région y sont en effet plus exposés qu'ailleurs et bien accompagnés par les collectivités territoriales *via* ÉCLA. Dès lors, un film tourné en Aquitaine y fait ensuite davantage d'entrées. Si la sortie de *Ici-bas* (Jean-Pierre Denis, 2011) est restée confidentielle en France, ce film a cependant été un succès en Dordogne, là où il a été tourné. Le public du territoire concerné fait montre d'une plus grande curiosité. La présentation du film se réalise en avant-première avant sa sortie officielle dans le département où il a été tourné, ce qui lui confère la force de l'authenticité. Souvent, pendant le tournage, ÉCLA et le bureau d'accueil organisent une visite de plateau pour les exploitants des salles de cinémas de la région. Ce procédé est très efficace pour la diffusion car, au moment où il doit sélectionner les films qu'il va projeter dans son cinéma, l'exploitant choisira prioritairement ceux qu'il connaît.

Mais le retour sur investissement pour les territoires engagés financièrement dans des productions cinématographiques demeure-t-il à long terme favorable ? Aujourd'hui, si l'on suit Laurent Sempé, les sites d'hébergement de films maintiennent leur politique de subventionnement « en arguant de bénéfices pour l'emploi immédiat, mais aussi pour la construction de l'image [10] ». Pour une région, un film peut donc apparemment faire gagner une meilleure image. Or, il tient à peu à ce que l'image des territoires qui se créé en raison d'un film soit positive ou négative. Par exemple, les retombées de *Bienvenue chez les Ch'tis* (Dany Boon, 2008) ont été positives pour le Nord-Pas-de-Calais, du moins à court terme, grâce à une alchimie identitaire meilleure [11], à tel point que la ville de Bergues a créé un parcours touristique dédié au film. Mais comment mesurer si c'est l'image positive donnée par le cinéma qui déclenche les séjours touristiques et qui attire les ménages venant s'installer en Aquitaine ? Les touristes peuvent avoir envie de voir « en vrai » l'endroit où l'intrigue se déroule. Certains comités départementaux du tourisme

10. Sempé, 2015.
11. Chamard et Liquet, 2009.

ont d'ailleurs capitalisé sur la notoriété des films tournés dans leur département. Des guides touristiques de voyage notent même la filmographie du territoire qu'ils décrivent, ce qui semblerait confirmer le caractère valorisant de ces informations, une étude de l'IFOP menée en 2004 ayant indiqué que près de deux tiers des touristes étrangers en France ont été influencés par la vision d'un film dans les trois dernières années [12]. Le cinéma paraît donc faire partie des leviers incitatifs déterminants à venir en France. Peut-on toutefois généraliser ce schéma ? La construction de l'image positive de Bergues est tout de même restée éphémère. En outre, pour un département, ce ne sont pas quinze jours d'affluence touristique supplémentaires qui vont être décisifs mais plutôt que le département soit repéré dans les sphères politiques et économiques comme un territoire volontariste. Au moment de la sortie de *Landes* en 2013, le président de la commission « Culture » du conseil général des Landes espérait que ce film ait une bonne influence sur le tourisme et qu'il donne envie aux gens, qui généralement préfèrent le littoral, de visiter l'intérieur des terres [13]. Or un film doit-il avoir pour objectif d'être un « attrape-touristes » ? Le cinéaste François-Xavier Vives n'a pas réalisé un support promotionnel pour le département des Landes ou pour le métier de résinier mais a souhaité montrer la forêt et la révolte des métayers. Le nombre d'entrées en France n'a cependant pas été à la hauteur des attentes… Comme quoi le rapport entre le cinéma, l'image d'un territoire véhiculée par un film et les retombées pour le tourisme est loin d'être avéré.

L'Aquitaine peut aussi être l'actrice du film

Un film de Robert Guédiguian sans Marseille, un film de Bruno Dumont sans la côte d'opale, et le film ne serait pas le même, ne pourrait pas être le même. Cette imbrication entre le décor, l'intrigue et le cinéaste existe-t-elle pour l'Aquitaine ?

Ce qui aurait pu apparaître comme une évidence, c'est-à-dire qu'un lieu soit choisi pour lui seul, qu'il soit indispensable à l'histoire et au tournage, ne l'est pas. À la question posée à de simples amateurs et à des experts en cinéma s'ils trouvent dans les films tournés en Aquitaine ceux chez qui le lieu de tournage est le cœur de l'intrigue, la réponse est soit négative, soit pas toujours assurée. Non qu'ils ne connaissent pas les films, mais la question est finalement plus difficile qu'il n'y paraît [14]. Pourtant, il arrive que l'Aquitaine

12. Raynaud, 2015, p. 20.
13. *Sud Ouest* (édition des Landes), 7 août 2013.
14. Sur 19 réponses ayant donné un nom de film, c'est *Landes* qui a été le plus plébiscité (cinq fois). *La Dune* et *Sous le sable* ont été cités deux fois. Suivent *Histoire d'Adrien*, *Bon voyage*, *Vert paradis*, *Ramuncho*, *Le Petit matin*, *L'homme qui rêvait d'un enfant* et *Eaux-céans* (une occurrence chacun). Deux réponses sont erronées : *Camping* (lieu prétexte) et *Le Bonheur est dans le pré* (pas en Aquitaine, mais ce dernier est cité deux fois).

soit choisie non pas en fonction de critères économiques, mais bien en fonction de l'intrigue : l'Aquitaine est alors indispensable.

Le critère affectif

Parfois, l'Aquitaine est la région d'enfance du cinéaste (François-Xavier Vives, Guy Chapouillié, Jean-Pierre Denis, Laurent Laffargue, Thomas Cailley, Ana Cazenave). En dehors de l'aspect affectif, c'est la connaissance du territoire qu'a le réalisateur qui peut déterminer le choix du lieu de tournage. Par exemple, si le film *Les Rois du monde* (2015), racontant le destin autobiographique d'un jeune homme apprenti comédien, a été tourné en partie à Casteljaloux, c'est parce que c'est dans cette petite ville lot-et-garonnaise que Laurent Laffargue a passé son enfance et son adolescence.

François-Xavier Vives, Landais d'origine, est passionné par sa terre natale, que ce soit les pinèdes, ces constructions humaines à la régularité et l'immensité étonnantes, ou les dunes de sable ballottées par le vent et propices à la perdition. Si, avec son premier long-métrage *Landes* (2013), il montre le quotidien des années vingt dans un territoire en plein élan industriel transformé par la main de l'homme comme une grande usine à ciel ouvert, les Landes étaient déjà au cœur de ses films précédents, tel son premier court-métrage de fiction, *Noli Me Tangere* (2003), qui s'inspirait d'un poème de Gérard Manciet sur les Landes.

Pour *Vert paradis* (2002) où, à travers une intrigue amoureuse, Emmanuel Bourdieu cherche à montrer comment s'orchestrent les comportements sociaux dans une région rurale en voie de désertification, le Massif central ou les Ardennes auraient tout autant pu servir de décor au film que le Béarn pyrénéen. Mais le cinéaste s'est replongé dans l'Aquitaine de son enfance.

Ici et pas ailleurs

Toutefois, le choix de l'Aquitaine pour un tournage peut réellement s'opérer parce que le réalisateur souhaite que cette région soit pleinement « actrice », c'est-à-dire partie prenante du film. Comme l'a expliqué le cinéaste toulousain Benoît Maestre, qui écrit souvent en pensant à certains lieux, ce qui l'interpelle est la relation qu'il va donner entre le personnage et le décor. Stéphane Levacher, réalisateur du film expérimental *Eaux-céans* (2015), va plus loin : pour lui, le décor est l'élément indispensable d'un film, faisant que, dans l'élaboration d'un scénario, le premier acteur est le lieu.

Si Ana Cazenave tourne *Gabber Lover* (2016), son premier court-métrage, dans la zone forestière landaise du Lot-et-Garonne (autour de Barbaste), ce n'est pas seulement parce qu'il s'agit de sa région d'enfance, c'est surtout parce qu'elle y retrouve ce qu'elle veut filmer et qui donne un

sens à l'histoire. À la manière de *Paris Texas* (1984), son premier coup de cœur cinématographique, qui montre le vide dans ce paysage désertique du centre des États-Unis, Ana Cazenave utilise le paysage landais fait de sable et de pins, son inquiétante immensité, pour filmer l'angoisse du vide, emblématique de l'ennui et du mal-être qu'elle ressentait quand elle était adolescente. L'imbrication entre la cinéaste, l'intrigue du film et les paysages est totale. Alors que son producteur voulait tourner le court-métrage à Fontainebleau pour des raisons économiques, la réalisatrice a pu imposer le tournage là où elle le voulait car, pour elle, le film ne pouvait pas se tourner ailleurs. De la même manière, son second court-métrage se tournera à Contis, sur la côte landaise, où la présence d'une dune avant d'atteindre l'océan est nécessaire à l'histoire.

Delphine Gleize cherche toujours aussi à utiliser un lieu pour retranscrire une émotion particulière. Ainsi, dans *L'Homme qui rêvait d'un enfant* (2006), l'Aquitaine est indispensable pour l'atmosphère dégagée par la haute Lande correspondant au caractère taiseux du personnage principal, seul au milieu de ses poules. De son côté, avec comme idée de base le parcours des organes du taureau après sa mise à mort lors d'une corrida, le film *Carnages* (2001) met en avant une famille de taxidermistes essayant de trouver une place qu'elle n'arrive pas à conquérir facilement. Pour la cinéaste, la bastide de Saint-Justin dans les Landes offre un décor qui est tout à la fois cadre spatial cinématographique et métaphore des personnages. En effet, avec leur espace simultanément ouvert et fermé, les arcades montrent bien la fonction sociale de l'échange dans un petit village pour ce fils et cette mère exerçant un travail singulier qui les isole. Elles sont également propices au jeu d'oppositions binaires qui caractérisent subtilement les personnages.

Le littoral atlantique est acteur de nombreux films. *Une robe d'été* (François Ozon, 1996) montre un jeune homme, après une dispute avec son petit ami, qui s'en va seul sur une plage où il rencontre une Espagnole avec qui il a une liaison. S'étant fait voler ses vêtements sur la plage, il doit revêtir une robe que la jeune femme lui prête. *Sous le sable* (François Ozon, 2000) est une variation autour du souvenir : comment faire un deuil quand il n'y a pas de corps ? Comme chaque été, Jean et Marie s'offrent des vacances dans les Landes. Le lendemain de son arrivée, le couple se rend à la plage. Jean part se baigner mais ne revient pas. Refusant de le croire mort, Marie, de retour à Paris, reprend le cours de sa vie comme si rien ne s'était passé : Jean fait toujours partie de son quotidien, elle le voit, l'entend, lui parle. Elle s'est enfermée dans une folie douce. François Ozon s'est inspiré d'un événement dont il avait été témoin quand il était enfant lorsqu'il était en vacances dans les Landes avec ses parents. Pour *La Dune* (Yossi Aviram, 2012), tourné à Moliets-et-Mââ dans les Landes, le protagoniste principal est seul face à l'océan, sa rencontre avec la plage et ses fantômes étant le cœur du film.

En dehors du littoral, les paysages forestiers landais peuvent être également essentiels, par exemple au film *Les Combattants* (Thomas Cailley, 2014) qui raconte une rencontre étonnante entre un jeune homme qui a prévu de passer un été tranquille dans l'entreprise familiale et une jeune femme qui souhaite s'engager dans les commandos. Tourné dans les Landes, en Gironde et dans le Béarn, le cinéaste voulait surtout filmer la beauté des paysages landais. Retranscrivant le roman de l'écrivaine Christine de Rivoyre inspirée par son enfance et les personnages de sa vie, le film *Le Petit matin* (1971) montre comment dans les Landes (région du Marensin), pendant la seconde guerre mondiale, l'occupation allemande et l'annexion du domaine de Nara viennent perturber la vie d'une famille déjà déchirée. Bien que l'histoire d'une jeune fille tombant amoureuse d'un officier allemand puisse être transposable dans une autre région, ce long-métrage ne peut se situer que dans les Landes où la nature étouffante par la torpeur des étés et oppressante avec le couvercle du *pinhadar* occultant l'horizon correspond au silence de la famille et au contrôle de la communauté villageoise exacerbé en cette période particulière.

Même si *Les Ogres* (2016) a été tourné dans deux régions différentes en fonction de critères économiques expliqués plus haut, avoir réalisé le film dans des régions méridionales (dont l'Aquitaine) est toutefois volontaire : la cinéaste a voulu faire ressortir l'aspect solaire, physique et chaleureux des tournées théâtrales que proposent des comédiens courageux arpentant les routes de France. Et, comme « la géographie des lieux joue sur la météo des cœurs », le choix du Sud s'est imposé à Léa Fenher car il lui a permis de regarder un moment à la fois tumultueux de l'histoire de ses personnages et aussi profondément joyeux et vivant [15].

Pour le film *Pile ou face* (1980), tourné à Bordeaux, Robert Enrico a expliqué : « J'avais besoin d'un port français avec des bateaux. Bordeaux s'est imposé. Marseille est trop au sud et réservée aux histoires de truands, Le Havre trop au nord [16] ». Pour ce thriller psychologique, Bordeaux la secrète était la ville portuaire idéale. Le film promène le spectateur notamment le long des quais, dans le quartier des Chartrons, sur et sous le pont d'Aquitaine où traînent les dealers et du côté de Bacalan. Le duo se cherche, se trouve, se fuit dans les rues de Bordeaux où la noirceur des façades se mêle à la mélancolie des personnages, jusque dans la belle maison de Macau, aux rives du fleuve, où le policier cultive ses secrets en compagnie de quelques piafs aussi captifs que lui.

Dans tous ces films, le paysage n'est pas un prétexte ou un décor comme un autre ; au contraire, il correspond à ce qu'attend le cinéaste pour faire sens.

---

15. Cf. la plaquette d'accompagnement du film réalisée par l'agence régionale ÉCLA et le BAT47.
16. *Sud Ouest Mag*, n° 228, 13 août 2016, p. 44.

Des intrigues spécifiquement aquitaines

Dans certaines œuvres cinématographiques, la mémoire locale et même occitane peut être pleinement mise en valeur. C'est notamment le cas dans *L'Écarteur* (Paul Neurisse, 1982) dont l'histoire se situe en pays landais au début du XX^{e} siècle dans le milieu des propriétés de forêts et d'élevages de vaches. Comme son nom l'indique, la course landaise n'existe que dans le département des Landes et dans la frange sud-ouest du Lot-et-Garonne. De son côté, *Histoire d'Adrien* (Jean-Pierre Denis, 1980) dépeint au début du XX^{e} siècle la vie d'un jeune paysan de Dordogne, enfant illégitime recueilli par sa grand-mère. Les dialogues sont entièrement en occitan. Quant à *La Palombière* (Jean-Pierre Denis, 1983), comme la seule occupation de Paul, célibataire endurci, est de guetter les palombes dans sa petite palombière – jusqu'au jour où il rencontre Claire, une institutrice remplaçante –, il ne peut être tourné que dans la région des *paloumayres*.

D'autre part, plusieurs films tournés dans la région ont servi à porter à l'écran des luttes paysannes singulières. Des mécanismes novateurs font passer la région de simple paysage à un espace géographique et politique à part entière. L'image des gens de la terre en est dès lors radicalement transformée car, grâce à certains réalisateurs politiquement engagés, le paysan-objet devient un paysan-sujet. *Il pleut toujours où c'est mouillé* (Jean-Daniel Simon, 1975), tourné au Mas-d'Agenais (Lot-et-Garonne), met en scène les partisans des candidats qui s'affrontent au cours de la campagne des élections législatives en 1972 dans un contexte où les petits exploitants se sentent pris à la gorge.

Dans le long-métrage *Landes* (2013), si l'histoire tourne autour de la jeune veuve du propriétaire d'un domaine forestier, héroïne porteuse d'un autre monde en rupture avec la bourgeoisie repliée sur ses préjugés, c'est la forêt landaise la vraie actrice du film. Elle sert tout d'abord de cadre à ce moment essentiel qu'est la première moitié du XX^{e} siècle pour mettre en évidence l'évolution socio-économique entre une société traditionnelle et une société plus moderne. L'arrivée de l'électricité représente un facteur de progrès pour ces familles de métayers gemmeurs misérables. Mais l'augmentation du prix de la résine profite essentiellement aux propriétaires. Dès lors, les résiniers se révoltent. D'autre part, la forêt landaise est très bien filmée. Le rapport entre la femme et la terre vient toujours y signifier la violence des émotions et la force d'un isolement pesant. La cruauté des uns et la colère des autres renvoient sans cesse l'héroïne à l'immensité carcérale du territoire landais : dans leur verticalité si régulière, les pins l'enferment. De plus, les différents visages de la pinède accompagnent et reflètent l'évolution psychologique de la jeune femme. La forêt est d'abord claire et lumineuse sous le regard de la nouvelle propriétaire, vaporeuse sous la rosée et sublimée par la lumière rasante quand ses rêves sont vivaces, sombre et triste sous l'effet du feu en plein conflit social, floue et illisible lorsque la mort y surgit soudainement. En outre, la forêt

aboutit dans un au-delà de rêve : l'océan – dans lequel l'héroïne s'immerge, pour y mourir ou y renaître, on ne sait trop. Ce film a eu peu d'écho. Pour ses détracteurs, c'est parce que l'histoire d'amour impossible est trop convenue, la réalisation trop académique ; pour ses défenseurs, c'est parce qu'il a été perçu comme trop landais.

Conclusion

Pour un grand nombre de films, le territoire n'est que prétexte dans la dramaturgie. Mais d'autres films ne sauraient être tournés ailleurs qu'en Aquitaine (révolte des gemmeurs landais, rôle de la région bordelaise sous l'Occupation…). Dynamisé par les aides des collectivités territoriales, le nombre de tournages en Aquitaine a beaucoup augmenté ces dernières années, favorisant ainsi la création de véritables filières locales de l'image. Toutefois, avec la crise économique, la concurrence entre les régions et même entre les départements pour accueillir ces tournages s'est intensifiée. Néanmoins, un auteur qui a été accompagné par une collectivité s'engage ensuite fortement dans la région qui l'a suivi dès le début. S'il semble important pour un département d'investir dans le soutien à la culture, il apparaît surtout que cette aide permet au territoire d'exister en région car l'hypothèse d'être invisible au cinéma est insupportable. Plus que le spectateur, le public à convaincre est le politique local qui va décider ou non de garder le bureau d'accueil de tournages et le budget relatif au fonds de soutien…

C. P.

Bibliographie

Audrerie Dominique (coord.), 2015. *Patrimoine et Cinéma*, Actes des 11e Rencontres patrimoniales de Périgueux, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux.

Chamard C. et Liquet J.-C., 2009. « L'impact d'un succès cinématographique sur l'image d'une région : le cas de *Bienvenue chez les Ch'tis* », dans *Actes du 25e congrès international de l'Association française de Marketing, Londres, 14 et 15 mai 2009* (consultable sur www.afm-marketing.com).

Grellois Christian, 2015. « Arrêt sur images », dans Audrerie, 2015, p. 7-12.

Maitrepierre Marie, 2015. « Le cinéma, une stratégie de valorisation ? », dans Audrerie, 2015, p. 47-51.

Raynaud Marie-Pascale, 2015. « Cinéma et promotion touristique : l'exemple de la destination Dordogne - Périgord », dans Audrerie, 2015, p. 19-25.

Sempé Laurent, 2015. « Effets dysnarratifs du média cinéma sur le consommateur », dans Audrerie, 2015, p. 33-45.

Sud Ouest (édition des Landes), 7 août 2013.

Sud Ouest Mag, n° 226, 30 juillet 2016, p. 45.

Sud Ouest Mag, n° 228, 13 août 2016, p. 44.

www.ecla.aquitaine.fr, étude sur l'impact économique des tournages en Aquitaine.

Louis et Marc Chadourne, écrivains-voyageurs du XX^{e} siècle. Enfants du Périgord, enfants du Limousin

par Lilith PITTMAN-CHADOURNE
et Françoise SÉGÉRAL

La famille Chadourne trouve ses origines en Dordogne, à Saint-Cyprien. Ses membres sont hommes de lettres, journalistes, critiques, hommes de théâtre, poètes, écrivains-voyageurs, médecins... Pour vous présenter cette famille de lettrés, et plus particulièrement les deux frères Louis et Marc, nous avons fait le choix de traiter de la vie quotidienne de ces auteurs, de leur cadre de vie et de souligner comment certains lieux ont pu inspirer des œuvres, susciter des descriptions, particulièrement en Bas-Limousin et Périgord, le long de la vallée de la Vézère. En particulier, dans la résidence d'été de la famille, au Bousquet, à Cublac, en Corrèze, aux confins de la Dordogne.

Un entourage familial lettré

Leur père, Léon, est né à Saint-Cyprien en 1861, fils de Jean-Louis Chadourne et d'Aline Lavialle. Il décède à Brive en 1942. Il s'installe comme avoué, à Brive, à l'angle de la rue Louis-Chadourne et du boulevard Koenig.

Il épouse Marie-Thérèse Vignes, née à Châteauponsac en 1864 et décédée à Brive en 1965. De cette union, naissent quatre fils : Louis en 1890, Marc en 1895, Paul en 1899 et Pierre en 1901. Ils vivent au 7 de l'avenue Charles-Rivet (devenue avenue Président-Roosevelt).

Léon écrit des poèmes. Marie-Thérèse Chadourne séduit son entourage par sa forte personnalité, son intelligence et la distinction de son esprit. Elle tient des salons littéraires et participe activement à la vie de la cité briviste.

Le frère aîné de Léon, André, est également né à Saint-Cyprien, en 1859. Il est décédé à Brive en 1910. Il est communément appelé, dans la famille Chadourne, « l'oncle André ». Les deux frères sont élevés dans un climat de culture. Ils font leurs études de droit à Paris. André Chadourne est, à Paris, co-fondateur de la Société des gens de lettres. Il est considéré comme une personnalité éminente de la vie parisienne de l'avant-guerre 14-18. Polygraphe, il se fait connaître comme homme de théâtre, auteur de pièces, de livrets d'ouvrages lyriques et de poésie. À Brive, il crée et anime un hebdomadaire : *Le Tout Brive*. L'oncle André anime aussi la « Maison Chadourne », demeure de son frère Léon et de son épouse Marie-Thérèse, où il fait déjà rêver ses neveux d'un ailleurs plus gai, plus frivole…

Louis Chadourne (7 juin 1890-20 mars 1925)

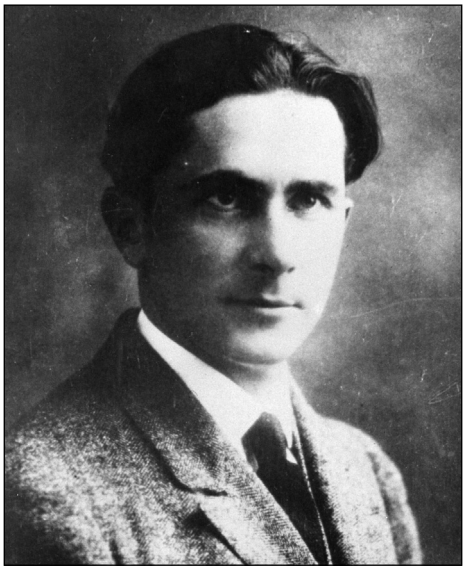


Fig. 1. Louis Chadourne.

Comme ses frères, Louis (fig. 1) bénéficie de l'enseignement d'un précepteur, pendant ses jeunes années. Ses parents l'inscrivent dès 1901 comme interne, chez les jésuites à Sarlat. Il ne supporte pas cette atmosphère et termine ses études secondaires à l'institution Saint-Joseph à Périgueux (1902-1906). À l'âge de 16 ans, il est le plus jeune bachelier de France. Cette période de sa vie lui inspire un roman intitulé *L'inquiète adolescence*, publié en 1920 par les éditions Albin Michel. Avec ce roman, il « frôle » le prix Goncourt car il est soupçonné d'anticléricalisme ! Ce qui fait dire à l'un de ses anciens professeurs : « Honte à l'oiseau qui salit son nid ». Dès ce premier roman, Louis évoque la résidence d'été de la famille Chadourne, Le Bousquet (fig. 2), à Cublac, en Corrèze… Il s'exprime ainsi :

> « Nous avions quatre ou cinq kilomètres à parcourir avant d'arriver à la maison […] Bientôt apparurent les deux piliers blancs qui marquaient l'entrée de la propriété. La maison se composait d'un grand corps de bâtiment flanqué de deux pavillons que de loin on pouvait prendre pour des poivrières. Ma chambre était située au dernier étage de l'un d'eux. Je l'avais choisie pour sa solitude et pour le panorama qui s'étendait sous ses fenêtres [1] ».

Fig. 2. « La maison des vacances » à Cublac, aquarelle du Bousquet (signée André F. ou S. ?), 15 octobre 1907.

Après deux années de scolarité à Louis-le-Grand, il décide de changer d'orientation et part à la faculté des lettres de Grenoble où il passe sa thèse. Nommé secrétaire à l'Institut français de Florence en 1912, il est reçu premier, avec mention « très bien », à l'agrégation de lettres et d'italien. Il est ainsi le plus jeune agrégé de France. À l'institut français de Florence, Louis Chadourne fait la connaissance de l'écrivain Valery Larbaud (1881-1957). Une riche correspondance témoigne de leur amitié réciproque [2]. À Florence, il rencontre également le critique littéraire Benjamin Crémieux (1888-1944) qui va influer profondément sur sa vie. Celui-ci précise dans la préface de *Accords*, recueil des poèmes de Louis Chadourne, édité par la NRF en 1929 :

> « Écrire des poèmes n'était pour lui, ni un exercice, ni un moyen d'émouvoir un lecteur, ni même un moyen d'expression, c'était l'aboutissement de sa vie. […] les tout premiers poèmes de Louis Chadourne. Ils sont datés presque tous du Bousquet près de Cublac en Corrèze. Le Bousquet, propriété de famille, sur sa colline, au milieu des pins et des châtaigniers, domine la vallée de la Vézère, face à Terrasson, en Dordogne. C'est la maison des vacances... [3] ».

Louis Chadourne évoque ainsi Le Bousquet dans un de ses poèmes :

> « Et vous, sage maison au frais balcon de roses,
> Éclat de sable d'or et craquant aux allées,

1. Chadourne L., 1920, p. 139.
2. Desthomas, 1997.
3. Crémieux, 1929.

Auvent moussu du puits où les pigeons se posent
Près de la haie de buis et des sauges pourprées…
D'un passé qui s'efface au souffle de chaque heure,
Des voyageurs d'antan dont la trace est usée,
Est-il quelque chose autre, à mon seuil, qui demeure
Que ce pin noir gemmé d'étoiles en rosée [4] ».

En août 1913, Louis épouse Yvonne Daudy. En août 1914, il est mobilisé et affecté au 27e bataillon des Chasseurs alpins. Il participe, en 1915, aux opérations meurtrières d'Alsace. Le 16 juin, blessé à la tête à Metzeral et enseveli par l'éboulement d'une tranchée, il est ramené de justesse à la vie. En 1916, il reçoit la croix de guerre. En 1917, il est nommé interprète, pour la langue allemande, au cabinet du ministre de la Guerre. Hanté par cette horrible expérience, il commence une très longue convalescence.

De 1916 à 1922, il écrit l'essentiel de son œuvre : romans, nouvelles, recueils de poèmes… Dix ouvrages sont publiés. Louis devient aussi un critique littéraire très respecté et reconnu.

Dans ses *Carnets*, écrits de 1907 à 1925, et publiés par les éditions des Cendres en 1994, Louis Chadourne évoque de nouveau notre région :

« Me voilà maintenant à la campagne. Je regrettais un instant de quitter Brive. Je suis aujourd'hui fort heureux d'être installé au Bousquet. Au point de vue confortable, c'est très bien. Ma chambre est grande et gaie, éclairée par deux grandes fenêtres ; le coup d'œil en est superbe. D'un côté vue sur la plaine de Brive, bornée à l'horizon par la ligne souple des monts d'Aubazine. De l'autre, vue sur Terrasson qui s'étage sur un coteau verdoyant ; au bas la Vézère déroule – les nuits de clair de lune – une longue écharpe de brouillard argenté, qui flotte moelleuse entre les branches d'arbre. […] Pour l'instant, je jouis de la vie. Nos soirées sont exquises. On se promène dans les allées à flanc de coteau. En face scintillent les lueurs de Terrasson ; la verrerie allume son œil rougeâtre de cyclope dans le noir. Des fumées de train flottent à travers les arbres, tandis que les montagnes fuient au loin, toutes vaporeuses sous la mousseline bleue de la lune. Le grillon strident coupe à lui seul le silence. […] Le silence du soir dans le petit bois, sous le pin en forme de lyre. Rien n'a changé, les pins sont seulement plus serrés, la bruyère plus épaisse, les feuillages plus touffus. Le paysage a pris le doré automnal, la patine douce de fin septembre [5] ».

En 1919, Louis est secrétaire de Jean Galmot (1879-1828), homme d'affaires et député, originaire de Monpazier. Il l'accompagne en Guyane et aux Antilles. Après cette expérience sous les tropiques, il écrit *Terre de Chanaan* et *Le Pot au Noir*. Son désir « d'ailleurs », est, certes, accompli mais il souhaite repartir à l'aventure. La maladie ne lui en laissera pas le temps… Louis est

4. Chadourne L., 1929, p. 152-153. Poème daté de janvier 1912.
5. Chadourne L., 1994, p. 37-41.

hospitalisé à Ivry en 1921 (il y séjourne peu de temps après Apollinaire). Il décède le 22 mars 1925.

« Eût-il vécu longtemps, Louis Chadourne serait devenu l'un des grands écrivains de sa génération… ». Ainsi s'exprime Michel Peyramaure dans la préface du *Pot au Noir*, paru aux éditions de la Table Ronde en 1994.

Marc Chadourne (23 mai 1895-30 janvier 1975)

Frère de Louis Chadourne, Marc (fig. 3) voit le jour à Brive en 1895. Il fréquente le collège La Cabane, à Cublac puis le lycée de garçons, à Brive. Il poursuit ses études à Paris : au lycée Louis-le-Grand, à la Sorbonne, à la faculté de droit, à l'École des sciences politiques.

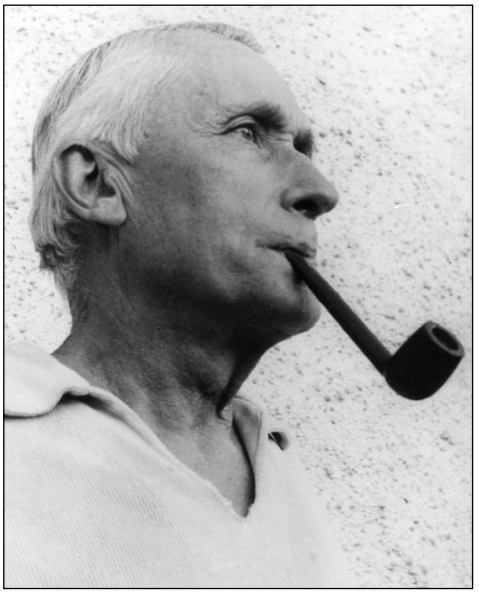


Fig. 3. Marc Chadourne.

Engagé volontaire à 19 ans, il rejoint l'artillerie de campagne. En 1916, il devient élève pilote à l'école de Chartres. Il termine la guerre, dans l'aviation, sur le front d'Orient.

De retour à Paris, en 1919, Marc Chadourne prépare le concours d'entrée au ministère des Colonies où il est reçu premier. Bouleversé par la guerre, comme son frère Louis, il entame une vie errante, à la recherche de découvertes, d'inconnus, de mondes vierges… Marc, le diplomate, est parti… Voyageur des mers, des terres inconnues, son « Kodak» et ses carnets sous le bras. En 1921, il rejoint l'Océanie. Durant ce séjour, il est d'abord nommé chef de cabinet du gouverneur des établissements français d'Océanie, à Tahiti, puis il assume les fonctions d'administrateur des colonies des Îles Sous le Vent, jusqu'en 1924. En 1923, il a un fils, Marcel, de Pauline Pittman-Aïtamaï.

Il publie, dès son retour en France, *Marehurehu* avec Maurice Guierre en 1925. De retour à Paris, il affronte la mort de son frère Louis… La même année, il est nommé administrateur au Cameroun.

Un intermède en France, entre 1926 et 1928, lui permet de séjourner longuement au Bousquet et de terminer son premier roman, *Vasco*, paru chez Plon en 1927. Ses récits évoquent souvent Le Bousquet :

> « Je connaissais, mare par mare, boqueteau par boqueteau, tout le parcours de cette ligne. Toujours j'y retrouvais un attrait sans raison : la figure ingrate et pourtant cajolée d'une vie familière. Était-ce moi qui le voyais à

> son image, ce pays, ou bien lui qui m'avait façonné, mimétisé ? Je me connais en commun avec ceux qui y sont nés un accent, certaine coupe de vêtement, certains plis aux genoux, aux épaules, certaines façons de marcher, d'hésiter, de douter, mille infimes ressemblances, autant physiques que morales, qui se distinguent à peine et qui tiennent au pays. Tout le dessin de cette contrée, le mouvement tassé de ses collines, la courbe molle du cours d'eau, son ciel soucieux, sa couleur terreuse, la résignation de ses grands plateaux vides et limités, tout m'y parle de certaines façons de moi-même à quoi je ne veux et ne peux rien changer. Je n'ai jamais songé si je devais les haïr ou les aimer ; je les ai subies… Et voilà justement qu'apparaissait au virage du train, sur cette terre de notre enfance ce qui lui ressemblait le plus : à mi-coteau, au-dessus du pré, devant notre longue maison crépie de blanc, couvrant sa voussure, ce grand peuplier solitaire qui frémit à tous les vents. À force d'errer aux crêtes des coteaux, nous parvînmes à gagner le soir. […] Avec son odeur de fourrage et de fumée, ses relents de vendange et d'étable déposés au creux de la cour, cette nuit-là contenait toutes les choses connues qui faisaient la douceur des nuits d'autrefois : le cri doux des crapauds s'égouttant dans le noir, l'arôme de chèvrefeuille, les frémissements des peupliers. Au seuil de notre vieille maison, elle nous ramenait d'un coup au cœur même de notre enfance [6] ».

Ce séjour au Bousquet lui permet aussi d'écrire *Cécile de La Folie*, publié par les éditions Plon en 1930 et couronné par le prix Femina.

Chaque voyage est le fruit de reportages écrits et photographiques, de conférences, qui témoignent des situations politiques, sociales, économiques et culturelles de peuples du monde peu connus sous nos cieux. Ainsi il écrit simultanément de nombreux romans et chroniques de voyages…

En 1935, il dépose ses valises et malles de voyages, soit au Bousquet, soit à Paris dans son appartement du quai Bourbon… Il mène alors une grande activité littéraire et anime des tournées de conférences dans les pays scandinaves, les pays baltes, la Pologne… Il est considéré, à cette époque, comme « le Français qui a le plus voyagé ».

Il épouse Claude de Biéville, dont il aura une fille, Ariel, en 1938. Il est alors nommé chargé de mission d'information politique en Extrême-Orient, par Georges Mandel, ministre de la France d'Outre-mer.

De nouveau, la guerre va bouleverser sa vie. En 1940, il est nommé à la direction des Affaires politiques de l'Indochine. Il est fait prisonnier par les militaires japonais ; leur ayant miraculeusement échappé, il est embarqué sur un cargo vers les USA. C'est alors, en Amérique, une vie d'exil qui commence pour Marc Chadourne. Nommé professeur de littérature française en Californie, il est ensuite chargé de cours à l'université de l'Utah, à Salt Lake City. La solitude, l'éloignement lui pèsent… Il écrit *La clé perdue*, paru chez Plon en 1949 :

---

6. Chadourne M., 1927, p. 26-27 et 38.

> « Il la voyait et se voyait avec elle sur la Vézère, dans son canoë […] de la plaine, sur le coteau, ils verraient avec son petit bois de pins accoudé au pré, la vieille maison crépie de blanc avec ses volets bruns, la fenêtre de sa chambre de vacances ouverte sur le grand peuplier qui frémit à tous les vents ; c'était là-bas […] qu'il devait être, avec Ariel […] C'était à ce coteau, à ces allées du père, à ces bois, à ces bruyères qu'il appartenait, que devait appartenir le reste de sa vie, à cette enfance d'Ariel qui recommencerait sa propre enfance [7] ».

En 1950, il est de retour en France et assure de nombreuses tournées de conférences. Il reçoit, en 1950, le Grand Prix de littérature de l'Académie française, il est promu officier de la Légion d'honneur (promotion Éducation nationale). De 1950 à 1963, de retour aux USA, il occupe le poste de directeur des Études françaises au Connecticut College (New-London, Connecticut). En 1955, il publie, toujours chez Plon, un roman, *Le mal de Colleen*, où il évoque encore une fois Le Bousquet :

> « Le pouvoir de la terre natale se révélait plus grand qu'aux retours d'autrefois. Il l'éprouva dans toute sa constance et sa durée en retrouvant sur sa colline le peuplier qui frissonnait à tous les vents devant les persiennes écaillées, écrêté, pourfendu par la foudre, écartelé de la tête au pied mais, vieil arbre totem, toujours debout.
>
> Et, derrière les volets mi-clos, sous le franc rayon qui tombait droit sur le chêne ciré de la table nette, la soupière d'étain et cuivres bien fourbis, se tenait debout aussi la femme de quatre-vingt-cinq ans qui lui disait "Mon petit" et avait, elle aussi, tenu le coup. "Vas-tu rester cette fois ?" demandait-elle. Rester, repartir ? Les tilleuls de la terrasse, le chèvrefeuille près du perron, les prés, la haie de buis, le petit bois, les "allées du Père", […] allées si invitantes pour gagner le soir, qu'est-ce qui ne lui disait : reste ? D'autres voix s'en mêlaient quand il allait faire un tour de voisin aux petits castels de la Dordogne : "Alors, entendait-il, tu n'es pas encore fatigué de courir et de t'en aller ? Tahiti, l'Afrique, la Chine… il te faut l'Amérique à présent !" [8] »

De 1963 à 1969, il est nommé conférencier en Virginie. Durant toutes ces années, il assure des tournées de conférences aux USA. Marc Chadourne signe de nombreuses préfaces et traductions. En 1973, il s'installe définitivement en France, dans sa villa La Coustiera, à Cagnes-sur-Mer. Il y décède le 30 janvier 1975.

Mais il regrettera toujours d'avoir « laissé Le Bousquet », en Corrèze, à Cublac, ainsi qu'en témoigne une lettre adressée à sa mère, le 25 août 1942, après le décès de son père, Léon Chadourne :

---

7. Chadourne M., 1949, p. 316.
8. Chadourne M., 1955, p. 106-107.

« Chère petite Maman…

Tout ce que vous me dites de vos dispositions pour Le Bousquet et pour le reste me semble plein de sens. Tâchez de nous garder ce coin de famille auquel nous lient, auquel nous ramènent sans cesse les souvenirs qui sont le meilleur de notre vie et de nous-mêmes ».

L. P.-C. et F. S.

Ces textes et photographies de Marc Chadourne sont publiés avec l'aimable autorisation de Lilith Pittman-Chadourne, ©droits réservés.

Bibliographie

CHADOURNE Louis, 1920. *L'inquiète adolescence*, Paris, éd. Albin Michel.
CHADOURNE Louis, 1929. *Accords*, Paris, éd. NRF.
CHADOURNE Louis, 1994. *Carnets*, Paris, éditions des Cendres.
CHADOURNE Marc, 1927. *Vasco*, Paris, éd. Plon.
CHADOURNE Marc, 1949. *La clé perdue*, Paris, éd. Plon.
CHADOURNE Marc, 1955. *Le mal de Colleen*, Paris, éd. Plon.
CRÉMIEUX Benjamin, 1929. « Préface », dans CHADOURNE Louis, 1929.
DESTHOMAS André, 1997. Conférence, 31 janvier 1997, mairie de Clermont-Ferrand.

Duras et Marguerite. *Les Impudents*

par Michèle PONTICQ

Marguerite Duras écrivaine, dramaturge, cinéaste, est née Marguerite Donnadieu à la veille de la première guerre mondiale, le 4 avril 1914, près de Saigon en Indochine où ses parents étaient enseignants. Elle meurt à Paris le 3 mars 1996. Vingt ans après sa disparition, l'intérêt pour son œuvre en France comme à l'étranger est toujours vivace. Depuis l'édition de ses *Œuvres complètes* dans la Pléiade achevée en 2014 pour le centenaire de sa naissance, elle est en passe de devenir un écrivain classique. Elle est au programme de la licence de lettres à Bordeaux.

Son enfance en Indochine reste la période la plus visible de son œuvre. *Un barrage contre le Pacifique* en 1950 la fait connaître du grand public et *L'Amant* en 1984 (Prix Goncourt) lui donne la gloire. Il faut attendre 1992 pour qu'elle s'exprime sur ses origines paternelles et son enfance en Lot-et-Garonne, ayant autorisé la première réédition des *Impudents* par Gallimard. Un jour, Marguerite Duras confie au psychanalyste François Péraldi : « J'étais très jeune lorsque mon père est mort, je n'ai manifesté aucune émotion [...] aucun chagrin, pas de larmes, pas de questions […] il est mort en voyage [1] ».

Mais peut-on la croire ? Et comment ne pas songer, avec Charlie Chaplin qu'elle aimait beaucoup, que « les gens qui ne pleurent pas sont des gens pleins de larmes ».

En 1992, elle écrit à la journaliste Patricia Gandin :

> « Émile Donnadieu mon père, mort à 50 ans en congé de maladie dans la propriété dite Platier qu'il venait d'acheter pour ses 5 enfants, 4 fils et cette

1. Confidence à François Péraldi citée dans Blot-Labarrère, 1992, p. 42.

petite fille qui se souvient encore de son visage et de son amour pour elle – image intacte, jamais altérée par le temps [2] ».

En effet, ce père, qui prend le bateau dans le port de Saigon en avril 1921, part en voyage pour se soigner ; elle ne le reverra pas. Il décède à Platier, commune de Pardaillan, canton de Duras, le 4 décembre 1921, loin de sa famille, dans la maison qu'il venait d'acheter pour ses cinq enfants. Il est enterré dans le tombeau de sa première belle-famille, où il est encore aujourd'hui, dans le cimetière de Lévignac près de Duras. « La mère avait toujours voulu transporter son corps dans notre parc. La place était choisie à l'ombre de quelques néfliers mais les choses traînèrent et Platoriet n'est plus à nous [3] ». Pas de corps mort, pas de deuil, patronyme rejeté, il va devenir le fantôme fuyant et insaisissable qui la hantera toute sa vie.

C'est au village de Duras, commune située à quelques kilomètres de Platier et de Pardaillan, lieu de la puissante famille des Durfort de Duras, lieu d'un château en ruines dont la masse de pierres trône sur la colline qui domine la plaine où circule le train de Bordeaux, que Marguerite Donnadieu épouse Antelme emprunte son nom de plume, en 1943.

Le premier livre personnel écrit par Marguerite Duras, *Les Impudents* d'abord appelé *La famille Taneran*, fut refusé une première fois en 1941 par les éditions Gallimard. Sa rencontre avec Queneau (membre du comité de lecture chez Gallimard) fut néanmoins importante et leur amitié ne s'est jamais démentie. La cohérence de l'œuvre future, l'unité thématique, la continuité en dépit de l'évolution considérable de son écriture donnent à postériori un sens auquel ne pouvaient avoir accès les premiers lecteurs.

Dionys Mascolo, compagnon de M. Duras et père de son fils, témoigne auprès de Laure Adler : « en 1942, elle travaillait encore à parfaire son manuscrit corrigeant, améliorant sans cesse ». La dédicace de son exemplaire est : « Ce livre est tombé de moi : l'effroi et le désir du mauvais d'une enfance sans doute pas facile [4] ».

Elle eut l'impérieux désir de le voir publié, au point de vouloir en mourir. Il l'est en avril 1943 chez Plon avec un nouveau titre : *Les Impudents*.

Quand on voit les liens affectifs qui la lient aux évènements racontés, il n'y a rien d'étonnant à ce que cette publication en 1943 ait revêtu à ses yeux la fonction symbolique d'une seconde naissance.

Ce premier roman, écrit pendant la guerre dont il ne porte aucune trace, met en scène une famille, la mère, les frères, la sœur qu'on retrouvera dans *Un barrage contre le Pacifique* ou *L'Amant.* Marguerite Duras y restitue d'une

---

2. Centre Marguerite Duras, lettre de Marguerite Duras écrite en 1992 à Patricia Gandin.
3. *La douceur d'un sommeil d'après-midi*, 3 feuillets manuscrits, début des années 1940, conservés dans le fonds Marguerite Duras à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC). Publié dans Duras, 2011.
4. Adler, 1998.

manière extraordinairement précise et évocatrice des souvenirs vécus dans l'enfance à Platier, gardés vivants comme dans une bulle. Ces observations aiguës de la végétation, les paysages, les bruits, l'air, les odeurs, les humidités, les habitants, c'est au cours de deux séjours qu'elle les enregistre. De l'âge de 8 ans à l'âge de 10 ans, puis quelques mois à l'âge de 17 ans.

Son père Henri Donnadieu était né à Villeneuve-sur-Lot le 9 avril 1872 rue Saint-Étienne où son propre père était cordonnier. Après des études à l'école normale d'Agen à Monbran, il est affecté à Penne-d'Agenais, Mas-d'Agenais, Marmande et Mézin. Il épouse en premières noces à Lévignac le 22 février 1895 Alice Rivière. Ils auront deux enfants Jean Roger et Jacques Georges. En 1905, il part enseigner en Indochine. Il dirige l'école normale de Saigon à Gia Dinh. Alice Rivière, venue le rejoindre avec ses enfants, meurt à l'âge de 32 ans, en 1909, victime du climat. Le 6 octobre 1909, il épouse à Saigon Marie Legrand, jeune veuve elle aussi mais sans enfant. Ils auront trois enfants : Pierre né le 7 septembre 1910, Paul le 23 décembre 1911 et Marguerite le 14 avril 1914. Dès 1915, déjà victime de dysenterie chronique, il rentre en France où il sera mobilisé dans les services auxiliaires jusqu'en 1917. Il habite avec toute sa famille une grande maison sur les bords de la Garonne. De retour en Indochine, il dirige le collège du protectorat à Hanoi, puis est chargé de l'inspection des écoles primaires à Phnom Penh. En avril 1921, très malade, il est à nouveau autorisé à rentrer seul en France pour se soigner.

Après avoir débarqué à Marseille le 23 mai 1921, il se rendit au lieu dit Bote près de Duras où habitait la mère d'Alice Rivière, grand-mère de ses deux fils aînés Jean et Jacques. Il soigne sa dysenterie durant plusieurs mois à Plombières, mais les médecins, très pessimistes, ne l'autorisent pas à repartir à la colonie. Il loue à Marmande une maison rue Cazeaux à deux pas de l'hôtel de ville, puis acquiert le domaine de Platier en octobre 1921 [5] :

> « Mon père avait acheté cette propriété qui s'appelle en fait Platier, entre Allemans et Duras, avant la route de Pardaillan, pour ses 5 enfants : moi, mes deux frères, deux autres fils d'un premier mariage. Ce qui m'épatait le plus dans cette maison, c'était le parc. Je croyais qu'on était riches parce qu'il y avait un bassin et des palmiers et des grands sapins et un petit escalier de marbre qui donnait sur la départementale. La grande plongée de mon enfance dans l'inconnu, c'était pendant que mes frères étaient chez le curé pour apprendre le latin, mes journées entières dans le parc. Seule... Ce n'était pas un château, c'était une demeure de vignerons riches, avec un chai grand comme la maison, du vin, des prunes et beaucoup de vignes [6] ».

5. L'acte notarié précise : « maison de maître pour le colon, grange, chai étuve, écurie, remise, petit bâtiment séparé de la maison de maître à usage de poulailler et autres dépendances et jardin potager, d'agrément, terres labourables, prés, vignes, bois et autres natures de fonds le tout sol des bâtiments compris d'une contenance superficielle de 15 hectares soixante cinq ares et trente centiares ». Il faut y ajouter le cheptel. Les vendeurs sont les époux Combaud, propriétaires agriculteurs à Pardaillan. Le prix est de 70 000 F (sa solde annuelle était de 27 000 F par an).
6. *Libération*, 27 février 1992.

> « Il y avait chez nous un grand ou chai creusé à même la colline de notre parc. Face à ce chai se trouvait le séchoir à prunes. On les rangeait sur des claies et on les étalait à tous les étages du séchoir. Les prunes cuisaient. L'odeur se répandait dans toute la cour […] C'était l'hiver. Je me mettais dans un hangar contre le séchoir chaud ; on y était bien. On entendait le feu de sarments qui crépitait. Lorsque le soir venait, ça faisait une grosse lueur rouge [...] la montée de l'odeur des prunes occupait tous mes instants. J'ai appris là bien des choses, peut-être plus que tout ce que la guerre m'a enseigné [7] ».

Henri Donnadieu meurt dans sa maison de Platier le 4 décembre 1921 :

> « Mon père mourut en dormant, par une bonne après-midi des premiers jours d'hiver. Le grand parc dormait aussi et son silence entrait dans la chambre comme un enchantement. Mon père vivait si peu qu'il suffit sans doute de ce silence pour l'endormir tout à fait. Tout devait être très calme dans la grande maison vide, à peine si la chambre vivait encore dans l'infini des derniers moments. La croisée était ouverte sur les tilleuls, et les grands rideaux rouges enfouirent en eux ce qui restait de réveil dans les choses. À peine quelques cris d'oiseaux venus de l'éternité furent-ils pour mon père les derniers appels de la vie [8] ».

Marie Donnadieu alors directrice d'école à Pnom Phen doit attendre juillet 1922 pour quitter l'Indochine avec ses trois enfants, Pierre 12 ans, Paul 11 ans et Marguerite 8 ans. Arrivés en Lot-et-Garonne, ils s'installent au domaine de Platier dans la maison de maître où le père était mort et où les attend Jean Donnadieu, le fils aîné. Son frère Jacques, encore mineur, vit dans l'Eure chez son oncle Roger (le frère d'Henri) devenu son tuteur. C'est à ce frère (Jacques-Georges), que Marguerite dédie *Les Impudents* : « À mon frère Jacques D. que je n'ai pas connu ». Dans *Les Impudents*, les personnages principaux s'appellent Jacques et Georges. Quelques mois après son arrivée, a lieu l'inventaire de succession des biens des époux Donnadieu, le 17 octobre 1922, évalués à 125 000 F dont Platier pour 50 000 F, les meubles et objets 25 000 F. La vente du domaine aux enchères par licitation est fixée au 22 décembre 1923 avec une mise à prix de 50 000 F. Le domaine de Platier est adjugé 80 000 F par maître Béarnais, notaire à Duras, à Madame Marie Legrand épouse Donnadieu. Les 25 et 26 janvier 1924, ce sont les meubles qui sont vendus aux enchères (reste une paire de vases en cloisonné sur le Duraquois).

Le 20 avril 1924, Marie Legrand-Donnadieu est déclarée seule et définitive propriétaire du domaine de Platier (avant la vente par licitation, Marie Legrand-Donnadieu était propriétaire en indivision avec les deux fils de

---

7. *Un parc de roman*, manuscrit années 1940, collection IMEC (publié dans Duras, 2011).
8. *La douceur d'un sommeil d'après-midi* (Duras, 2011, p. 151).

Henri Donnadieu issus de sa première union avec Alice Rivière). Marguerite Duras fera dire à M^me^ Taneran dans *Les Impudents* : « Heureusement nous avons Uderan ! Heureux ceux qui possèdent la terre […] Uderan représentait en effet pour les Grant-Taneran une sorte de haut lieu dont le souvenir les hantait [9] ».

Le 5 juin 1924, Marie Donnadieu repart en Indochine avec ses deux enfants plus jeunes. Elle laisse l'aîné chez l'abbé Dufau à Pardaillan, son tuteur. Il va quelques semaines à l'école d'Eymet, puis rejoint une école d'électricité à Paris chez ses cousins Rembauville. Marie Donnadieu revient à Platier avec ses trois enfants alors âgés de 21, 20 et 17 ans, pour la vente du domaine aux époux Forsin le 19 mai 1931. La maison inoccupée depuis longtemps est inhabitable, ils devront loger chez les voisins Bousquet. Marguerite se rend alors sur la tombe de son père, à Lévignac :

> « J'y suis revenue lorsqu'on a vendu la propriété. J'ai fait à pied la longue route baignée de soleil. C'était une très belle journée d'avril ; il faisait étonnamment beau, si beau que toutes les premières roses étaient fleuries et déjà toute alourdies d'abeilles. J'en ai cueilli un grand bouquet dont les cendres y seraient encore si quelque gardien vigilant ne les avaient enlevées. […] Les jours les nuits passent sur son corps et les ombres des ifs, si merveilleusement précises par grand soleil, balaient sa pierre de filigranes d'or. Et ainsi tout est calme, et si lent que le temps lui-même a oublié son œuvre. J'ai grandi, mais sa mort a toujours pour moi la douceur d'un sommeil d'après midi [10] ».

Marguerite puisera dans ces deux séjours la matière de son roman.

> « Mais l'écriture je sais d'où elle vient, je revois. C'était une terre très déserte, pauvre. Les gens vivaient d'un petit vin et de fruits, des pruneaux, du tabac, des artichauts aussi pour les Parisiens et du cochon annuel. Mais il y avait des terres énormes et vides [11] ».

L'histoire du roman, dans une lettre à Patricia Gandin en 1992, elle écrira l'avoir vécue :

> « La France, c'est encore Pardaillan […] c'est là, j'avais 15 ans que ma mère a essayé de me marier avec le voisin (Bousquet) parce que très jeune j'avais eu cet amant chinois et que de ce fait ma pauvre mère […] j'étais déshonorée. »

Les lieux sont réels : « Le domaine d'Uderan se trouvait dans le Sud-Ouest du Lot, dans la partie âpre et dépeuplée du Haut Quercy, aux confins de la Dordogne et du Lot-et-Garonne [12] ».

---

9. Duras, 1992, p. 28.
10. *La douceur d'un sommeil d'après-midi* (Duras, 2011, p. 152).
11 *Libération*, 27 février 1992 ; Duras, 2011, p. 153.
12. Duras, 1992, p. 45.

Les critiques et lecteurs disent « Transposée dans le Haut Quercy, l'histoire de la famille Taneran... » à tort. Au pied du plateau de Platier s'étend un territoire nommé « Le Quercy » (carte de Belleyme n° 35). On sait que Marguerite Duras travaillait avec des cartes de géographie. Il semble que Marguerite ait fait là, non pas transposition, mais œuvre à la fois de poésie et de véracité. Et que l'emploi de Lot évita le doublon et équilibra la phrase qui se terminait par Lot-et-Garonne. Platier à 7 km de la Dordogne est bien aux confins de la Dordogne.

Les noms des lieux et des personnes sont « retricotés » : Dropt / Dior ; Platier / Uderan ; Marguerite Duras / Maud ; Duras / Ostel ; Le Pardal / Pardaillan ; Riotor / Rieutord ; Semoic / Croix de Moustier ; Rayvre et Rayve / Eymet ; Pécresse / Bousquet ; Louise Rivière / Yvette.

Yvette Amelin (M^me^ Barreau), née en 1914 comme Marguerite, habitait au Sautet. Elles jouaient ensemble tous les jeudis : « Je n'avais qu'une compagne le jeudi. […] Yvette venait tous les jeudis. Elle était pour moi un modèle de vertus [13] ». Pour la rejoindre, elle traversait le Riotor par la passerelle, une simple planche. « Lorsque l'heure du retour arrivait, c'était une fuite éperdue. Maud raccompagnait son amie jusqu'au Riotor et remontait ensuite, en flânant jusqu'à la nuit [14] ».

La propriété est au bord de la rivière le Dropt /Dior qui y joue une place centrale. C'est en effet le lieu où se déroulent bien des événements importants.

La famille Taneran est une famille recomposée comme celle de Marguerite. La figure maternelle y est centrale. Jacques fait penser à Pierre, le frère aîné. Il incarne aussi la rivalité au sein de la fratrie en étant le fils préféré de la mère qui affiche ostensiblement son amour. Chacun demeure dans la solitude. Maud a conscience de la précarité de l'existence, de son inanité.

> « Tout autour d'elle, elle sentit les terres qui s'étageaient, les champs, les fermes et les villages, le Dior, comme s'ils eussent fait partie d'un ordre harmonieux et permanent, assuré de survivre aux hommes qui ne faisaient qu'aller et venir sur ce petit coin du monde. Le passage incessant des créatures qui la peuplaient rendait cette éternité accessible à l'âme. On la sentait qui se déroulait lentement, chaude, sensible, comme un chemin toujours tiède des pas des derniers venus et silencieux d'un silence creusé toujours par le bruit des pas à venir et des corps en marche [15] ».

> « Maud se demandait quelle était cette douceur qui montait du soir, si dure à son cœur [16] ».

---

13. *Un parc de roman* (Duras, 2011, p. 149).
14 Duras, 1992, p. 167.
15. Duras, 1992, p. 54.
16. Duras, 1992, p. 174.

« Elle pensa au radieux coucher de soleil, à sa promenade manquée le long de la rivière, si verte, le soir et dans laquelle se reflétaient les vieux ormes du pré du Dior. Elle eut marché des heures dans la vallée, sur les berges humides, sans se lasser de respirer la forte odeur de la terre et de l'eau et celle du marécage où pourrissaient déjà les déchets de l'été.

Son visage dans l'oreiller, elle sanglota longuement, le regard tourné à demi vers la fenêtre ouverte sur un ciel d'ouest que le soleil désertait déjà [17] ».

« Dès le début de son exil elle avait vécu de la vision de ce paysage [18] ».

« Maud rentra dans la maison. Lorsqu'elle fut dans sa chambre, elle laissa la grande porte d'entrée ouverte sur le parc que fouillait la clarté de la lune. […] le souffle frais chargé de tous les parfums revenait et faisait frissonner les rideaux. Il avait balayé les grands fonds de la vallée. Aussi embaumait-il l'algue amère et les feuilles pourries [19] ».

« Elle entendit un sifflet très lointain, le dernier train de Bordeaux celui de 9 heures. D'habitude au temps de son enfance, c'était d'une cuisine chaude ou pendant une veillée paisible qu'on entendait ainsi l'appel de la locomotive. Elle sifflait plusieurs coups à intervalle régulier séparés entre eux par de véritables gouffres de silence, au fond desquels semblaient se tapir d'obscurs dangers de sourdes menaces. Le convoi descendait la pente du plateau vers Semoic dans un crissement infernal de ferraille le tournant était dangereux, toujours plongé dans la brume et masqué par les aulnes d'Uderan. On imaginait le surgissement de ce monstre enfanté par la brume et les bois [20] ».

« Et moi j'avais obtenu de ma mère de garder les vaches. Il y avait 4 à 6 vaches. Mes plus beaux souvenirs, c'est de partir avec les vaches, de leur faire traverser la route départementale et d'aller le long du Dropt. Et la fin de mon bonheur c'est là : il y avait une ligne de chemin de fer qui longeait la route. Le train est arrivé sans siffler. Il a tué une vache en lui arrachant une corne, elle a perdu tout son sang, je parle dans ce livre de cette vache de cette peur, de cette vache qui s'appelait Brune. J'ai encore dans la tête ses cris, on a dû l'abattre le lendemain. J'ai un souvenir très violent de l'innocence des vaches, de la solitude de cet endroit où j'avais huit ans, où je suis restée près de Brune. Je lui parlais, je criais et je pleurais. Ce sont de grands souvenirs parce que c'était avec la mort que j'étais : une jeune vache, une jeune fille, qui avait la tête arrachée à moitié, qui appelait, qui n'a pas cessé d'appeler. C'est ça que ça veut dire, l'écriture : tout de suite je me suis isolée de cette famille. Quand je me revois, d'ici, je me revois comme n'étant personne mais déjà sur le chemin pour devenir quelqu'un comme un écrivain [21] ».

---

17. Duras, 1992, p. 193.
18. Duras, 1992, p. 201.
19. Duras, 1992, p. 65.
20. Duras, 1992, p. 179.
21. *Libération*, 27 février 1992 ; Duras, 2011, p. 153.

Fig. 1. Marguerite Duras devant la maison de Platier en 1965 (cliché Jeanick Ducot).

En 1965, le cinéaste Jean Chapot écrit avec Marguerite Duras le scénario du film *La Voleuse* (qui sortira en 1966 avec Romy Schneider et Michel Piccoli), il l'amena à La Réole chez Jeanick Ducot qu'il connaissait et dont il aimait les peintures. Marguerite a regardé les peintures et a été emballée. Jean Chapot et Jeanick Ducot l'emmenèrent visiter le château de Théobon et son propriétaire original M. Marcheix. Jeanick Ducot raconte que cette visite a beaucoup amusé Marguerite. Elle a voulu ensuite revoir la maison de Platier (fig. 1) :

> « On est arrivés au Platier. La maison était abandonnée, brûlée [22]. Y avait des grands murs avec des fenêtres vides qui donnaient sur le ciel et y avait des hautes herbes, parce que c'était au mois de juin. Et je l'ai photographiée dans le jardin, devant la maison. Alors elle m'a demandé ensuite de me renseigner pour acheter la maison. Et j'ai écrit à Marguerite. Elle m'a envoyé une lettre en me disant que c'était trop cher [23] ».

22. Un incendie s'y produit en 1953.
23. Entretien avec Claire Benedetti, 1997 (publié dans Benedetti, 1998), Centre Marguerite Duras.

Aujourd'hui, de la maison de Platier restent : quelques murs témoignant d'une grande maison, cossue dans le style du pays, long rez-de-chaussée surmonté d'un grenier à petites fenêtres rectangulaires. La façade exposée au midi, fenêtres hautes à volets de bois et au milieu une grande porte d'entrée, donne en contrebas à une cinquantaine de mètres sur la route de Duras et au-delà sur la vallée du Dropt. Un escalier en pierre de 15 marches – autrefois fermé par une grille en fer forgé, devant laquelle Marguerite Duras est photographiée en 1965 (fig. 2) – donne accès au « parc fabuleux ». Il a la dimension d'un jardin d'agrément, entre la maison et la route, et est planté de chaque côté d'arbres d'ornements. En son centre, un bassin ovale où évoluaient autrefois des poissons rouges. À droite, la grande cave sous la maison ouvre sur une cour ainsi qu'un four à prunes encore bien présent. Un chemin rural y donne accès. À gauche, une esplanade, face à l'ouest le puits, un cerisier, les traces d'une tonnelle, une porte qui ouvrait sur la cuisine.

Fig. 2. Marguerite Duras devant la grille du parc de Platier en 1965 (cliché Jeanick Ducot).

« Georges gravissait l'escalier, poussait la petite grille et passait sous le sapin [...]. Puis il remontait le parc, vers l'esplanade [...]. Elle s'asseyait sur le banc qui longeait le mur de la cuisine […] il jouait avec les premières cerises encore vertes qui étaient tombées de l'arbre [24] ».

Et remonte en mémoire le texte :

« Nous avions un parc de roman, il nous était très familier mais nous savions nous y perdre comme dans une forêt. Ce parc a toujours eu pour moi la teinte du passé, à peine y étions nous que nous savions devoir le quitter. Il nous était très difficile de l'oublier et il me semble bien qu'à nos moindre joies était mêlée une mélancolie très voluptueuse comme le sont toujours les tristesses d'enfants […]. Un jour lorsque nous serons un peu plus grands et cela arriverait très vite, nous remettrons tout debout. Un jour les vieilles serres délabrées auraient leurs vitres et fumeraient […] et notre vieux bassin lui-même retrouverait dans la douce caresse de ses courbes les jeux incohérents des poissons rouges […]. Beaucoup de monde y viendrait qui nous comprendraient attirés sans doute par les mêmes rêves […] et l'on aurait du mal à s'habituer à tant de bonheur et de beauté. Les gens viendraient d'un peu plus loin et de nos villages. Ils arriveraient, nombreux heureux d'un bonheur calme. Sans doute étions-nous seuls pour tant rêver d'amis [25] ».

Après sa mort, Yann Andréa, le compagnon des 16 dernières années, publie *Cet amour là* dans lequel il écrit :

Fig. 3. La maison de Platier en 2014 (cliché Louis Derigon).

24. Duras, 1992, p. 80.
25. *Un parc de roman* (Duras, 2011, p. 149).

> « Vous vouliez revoir la tombe de votre père avant de mourir. *Yann, on va faire ce voyage, je vous le demande, je veux revoir ce pays, cette campagne où mon père est mort seul loin de nous, de ma mère, de ses enfants, de moi*. Pour la première fois de ma vie je lui ai dit non. Elle était si faible, j'avais peur qu'elle meurt sur les routes [26] ».

Elle meurt peu de temps après et Yann Andréa viendra seul à Platier et sur la tombe de son père, Henri Donnadieu, « pour que cela fut fait ».

Aujourd'hui, on peut voir la tombe d'Henri Donnadieu dans le cimetière de Lévignac-de-Guyenne et les lieux des *Impudents* autour de la maison de Platier sur la commune de Pardaillan. La maison en ruines (fig. 3) et le parc à l'abandon sont propriétés privées et en cours d'achat par la communauté de communes du Pays de Duras. Un Centre Marguerite Duras, dans le village de Duras, géré par l'association Marguerite Duras créée en 1997, accueille des expositions ouvertes toute l'année, un pôle de ressources documentaires (écrits, images, sons), et des Rencontres annuelles et biennales

M. P.

Bibliographie et sources

Adler Laure, 1998. *Marguerite Duras*, Paris, éd. Gallimard (coll. NRF Biographies).

Andréa Yann, 1999. *Cet amour là*, Paris, éd. Pauvert.

Benedetti Claire, 1998. « Le rire de Duras : souvenir de Jeanick Ducot », *Le Festin*, n° 25, p. 74-81.

Blot-Labarrère Christiane, 1992. *Marguerite Duras*, Paris, éd. Seuil.

Burgelin Claude, 2012. *Les mal nommés*, Paris, éd. Seuil, 2012.

Duras Marguerite, 1992. *Les Impudents*, Paris, éd. Gallimard (coll. Folio) (1re édition, Plon, 1943).

Duras Marguerite, 2011. *Œuvres complètes*, Paris, éd. Gallimard (coll. Bibliothèque de la Pléiade), t. 1.

Pinthon Monique, 2007. « *Les Impudents* roman des origines », conférence (non publiée), Rencontres de Duras, coll. Centre Marguerite Duras.

Vallier Jean, 2006. *C'était Marguerite Duras*, Paris, éd. Fayard, t. I.

26. Andréa, 1999.

Une exceptionnelle éclosion littéraire provinciale dans l'entre-deux-guerres : les Chardonne-Boutelleau, Fauconnier et Delamain, de Barbezieux et Jarnac

par Jean-Pierre POUSSOU

Voici un siècle, se produisit dans le Sud charentais, celui de la meilleure eau-de-vie de ce pays, la grande Champagne, autour de Barbezieux et de Jarnac, grâce aux membres de trois familles du cognac, l'éclosion d'un groupe littéraire exceptionnel dont la figure de proue fut Jacques Chardonne (1884-1968) et le point d'appui les éditions Stock, à Paris [1]. Non seulement nous devons à leurs membres un nombre considérable d'ouvrages – plus d'une cinquantaine, très majoritairement des romans – mais encore ils accumulèrent – en seulement trois ans ! – un prix de l'Académie française (1932), un prix Goncourt (1930) et un prix Femina (1933), dirigèrent l'une

1. Gourcuff et Prigent, 1981.

de nos grandes maisons d'édition, jouèrent un rôle essentiel dans la diffusion d'ouvrages sur la nature et dans l'introduction en France d'ouvrages anglais et américains. Il ne semble pas que l'on puisse trouver ailleurs l'équivalent.

Il est certain que cette réussite provinciale hors du commun fut préparée dans le Sud Charentes. Ils ne perdirent jamais l'attachement pour leur pays natal, que d'ailleurs plusieurs d'entre eux ne quittèrent jamais, et qui fut souvent le cadre de tout ou partie de leur récit. Mais, en même temps, ni Jacques Boutelleau devenu Jacques Chardonne, ni Henri Fauconnier (1879-1973) ni Maurice Delamain (1883-1974) ne vécurent à Barbezieux ou Jarnac une fois passé leur baccalauréat, et si le second ne peut en rien être considéré comme un Parisien, tel ne fut pas le cas de ses deux amis qui prirent en 1920 la direction des éditions Stock. Les enfants d'Henri Fauconnier, ceux de Jacques Chardonne, sa seconde femme également – Camille Belguise (1894-1980) – n'ont été Charentais que par ascendance ou ont vécu davantage à Paris que dans le Sud Charentes. Mais, mis à part Camille Belguise et son fils, André Dupont dit André Bay (1916-2013), qui venaient d'ailleurs, tous n'ont cessé d'avoir un lien très fort avec le pays de leurs ancêtres. Ainsi, Gérard Boutelleau (1911-1962), fils de Jacques Chardonne, note dans *Les grandes illusions* que l'un de ses personnages centraux, Jacques Cervais, conserve :

> « une boîte ornée de dorures qui contenait ce que sa mère appelait les plus précieuses reliques de la famille, les lettres de son père écrites de Malaisie, où il devait mourir du choléra, quelques photographies et les actes de vente d'une propriété en Charente. Une rue de la petite ville de Jarnac portait le nom de sa famille, et sa mère vivait encore dans une maison paysanne, en bordure de la route de Saint-Brice, où étaient accumulés les derniers vestiges des richesses d'autrefois, amassées par ces paysans aventureux, blonds comme leurs ancêtres venus d'Irlande et qui, pour affirmer la force de leur religion, avaient fait construire des temples protestants, aujourd'hui en grande partie désaffectés [2] ».

Si les Fauconnier étaient catholiques, si la mère de Chardonne – une Haviland de la Nouvelle-Angleterre et de Limoges – se convertit au catholicisme, les Boutelleau et les Delamain étaient des huguenots. Les seconds ont émigré en Irlande à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes et sont retournés au pays natal en la personne de James Delamain. En 1759, celui-ci revint à Jarnac, changea son prénom pour Jacques et épousa la fille d'un négociant protestant, Isaac Ranson. Il fonda avec celui-ci la maison Ranson et Delamain, devenue Delamain seulement en 1920. Elle existe toujours, et est célèbre pour ses cognacs de la meilleure qualité. Le père d'Henri Fauconnier étant lui aussi dans le négoce du cognac, la première grande caractéristique de ce groupe littéraire est donc d'être totalement lié à ce milieu qui avait profité du remarquable

2. Boutelleau, 1958, p. 23.

essor des maisons du cognac au milieu du XIX[e] siècle et qui, au contraire, s'était trouvé, après 1880-1890, aux prises avec de grandes difficultés. Si les Delamain, parce qu'ils faisaient partie des plus grandes maisons, réussirent à surnager, ce ne fut le cas ni des Boutelleau ni des Fauconnier auxquels le qualificatif de « ruinés » était appliqué au début du XX[e] siècle. Certes, ce n'était pas réellement la pauvreté, mais il fallait désormais compter, ce qui était difficile lorsqu'on avait été élevé dans un autre contexte : Chardonne a souligné à plusieurs reprises que la plus grande partie de sa vie il fut confronté à des problèmes d'argent notamment parce que, n'ayant pas au départ de fortune, alors que celle-ci s'était bien accrue, en particulier grâce à ses investissements dans les entreprises malaisiennes d'Henri Fauconnier [3], sa séparation – puis son divorce – d'avec Marthe Schÿler-Schroder obéra notablement ses moyens. Pour sa part, Henri Fauconnier, ne voyant pas la possibilité de redresser les affaires familiales, avait donc décidé, après un bref séjour en Angleterre, de partir en Malaisie, et d'y devenir planteur, y fondant les premières plantations d'hévéas. C'était l'époque où les besoins en caoutchouc devenaient considérables. Non seulement il s'adapta bien à ce pays lointain mais il y devint un riche planteur d'hévéas et plus secondairement de palmiers, au point, une fois la quarantaine venue, de pouvoir vivre largement de ses revenus [4].

C'était, il est vrai, un milieu ouvert sur le monde, particulièrement tourné vers les pays anglo-saxons. Comme le faisaient au XVIII[e] siècle les familles protestantes du négoce bordelais, qu'elles soient d'origine française ou britannique, les jeunes gens recevaient une partie de leur éducation dans les îles Britanniques et tous parlaient la langue anglaise, les filles comprises. Celles-ci recevaient d'ailleurs, dans la deuxième moitié du XIX[e] siècle, une éducation très complète et il faut bien constater que tous ces Boutelleau, Fauconnier, Delamain écrivaient de manière admirable. Il est vrai qu'à cette époque il existait d'une manière plus générale un socle éducatif qui valait aussi bien pour l'école primaire que pour les collèges ou lycées ; les lettres que l'on peut lire des titulaires du certificat d'études d'avant la guerre de 1914 sont d'une qualité qui stupéfait par comparaison avec aujourd'hui. Par ailleurs, si pour ces familles le recours dans un premier temps à l'éducation publique n'était pas la règle, il y avait à Jarnac et Barbezieux de bons lycées, du moins si l'on en juge par les résultats. Ces deux petites villes, que nous connaissons si bien grâce au livre exceptionnel qu'est *Le Bonheur de Barbezieux* de Chardonne [5]

---

3. C'est par Chardonne qu'Henri Fauconnier fait en octobre 1904 la connaissance de Frank Posth avec lequel il se lie d'amitié. C'est Posth qui lui donne les moyens de partir s'installer en Malaisie pour y créer des plantations. Sa mère ayant accepté d'hypothéquer la propriété familiale du Clos Musset, à Barbezieux, Henri Fauconnier peut ainsi devenir associé dans l'entreprise de plantations malaise à Rantau Prajang. Il réussit remarquablement et se constitue en une dizaine d'années une solide fortune ; Chardonne en tire directement bénéfice car il a participé aux investissements et reçoit donc d'importants dividendes. Fauconnier B., 2003, p. 45-110.
4. Fauconnier B., 2003, p. 45-110.
5. Chardonne, 1938.

et à la présentation de l'histoire de Jarnac et de celle du cognac par un parent de nos Delamain, Robert Delamain (1879-1949) [6], furent au XIX[e] siècle fort actives, et en partie industrialisées autour du cognac. Elles tenaient un rôle tout à fait important sur lequel les historiens se sont souvent penchés au cours des trente dernières années, notamment grâce aux colloques et publications de la Société d'histoire des petites villes [7]. En particulier, elles possédaient des élites sociales pour lesquelles l'instruction et la culture comptaient beaucoup. Ce fut en particulier le cas du père de Chardonne, Georges Boutelleau (1846-1916), qui avait une grosse bibliothèque. Il achetait les principaux livres qui paraissaient et se piquait de poésie et d'écriture. Son rêve aurait été d'être un poète et romancier célèbre, mais il ne put obtenir qu'une certaine notoriété bien qu'ayant été couronné par l'Académie française en 1905 pour son recueil de poèmes *Le banc de pierre*. On lisait donc beaucoup mais on éprouvait aussi un réel désir d'écrire [8], et on sait qu'autour de dix ans, les enfants Boutelleau et Fauconnier s'adonnaient aussi bien au théâtre – en écrivant souvent des pièces ou saynètes – qu'à l'écriture. Pourtant, ce n'est que tard qu'ils devinrent véritablement des écrivains et c'est un des aspects les plus étonnants de leur histoire : Chardonne a 37 ans lorsqu'il publie son premier roman, Henri Fauconnier 51 ans, Geneviève Fauconnier 47, Jacques Delamain 56 et Maurice Delamain 62. Chardonne a d'ailleurs écrit qu'il n'avait nullement l'intention de devenir un romancier ! C'était au contraire le grand désir d'Henri Fauconnier mais, finalement, il n'écrivit que deux ouvrages auxquels il faut cependant ajouter une extraordinaire correspondance de guerre avec sa fiancée, puis épouse, Madeleine [9].

Bien évidemment, s'ils ont écrit et connu le succès pour les uns, une réelle notoriété pour les autres, cela s'explique fondamentalement par leur talent et par leur désir d'écriture. Très remarquable est le fait que celui-ci gagna leurs proches : Camille Belguise, deuxième épouse de Chardonne, devint essayiste et romancière ; André Bay, fils né du premier mariage de Camille et beau-fils de Chardonne, fut essayiste et romancier ; Gérard Boutelleau, fils de Chardonne, fut romancier, essayiste et rédacteur en chef, à la Libération, aux côtés de son ami Albert Camus, de *Carrefour* ; Bernard Fauconnier, fils

---

6. Robert Delamain était le fils d'un archéologue, spécialiste des sépultures wisigothiques ; il publia en 1925 chez Stock *Jarnac à travers les âges* et en 1935 une *Histoire du cognac*, et présida la Société historique et archéologique de la Charente.

7. On lui doit toute une série d'ouvrages, notamment : Poussou J.-P. et Loupès Ph. (dir.), 1967. *Les petites villes du Moyen Âge à nos jours : hommage à Georges Dupeux*, Bordeaux, CNRS ; Poussou J.-P. et Plessix R. (dir.), 2005. *Les petites villes françaises du XVII[e] au XIX[e] siècle : aspects du paysage et de la société*, Paris, PUPS.

8. C'est encore ce qu'exprime François Fontaine lorsqu'il se rappelle « la frénésie qui me poussa à noircir des milliers de pages de carnet entre quinze et vingt-cinq ans », ou se souvient : « j'avais décidé, au début de mon adolescence, que je survivrais par mes écrits ». Fontaine, 1996, p. 38-39.

9. Ont été publiés, chez Stock, *Malaisie* en 1930 (prix Goncourt), *Visions* en 1938 et en 1998 *Lettres à Madeleine 1914-1919*.

d'Henri, microbiologiste et professeur de médecine, écrivit notamment sur son père et sur le groupe de Barbezieux, mais aussi une dizaine de romans ; son beau-frère, François Fontaine, barbezilien lui aussi, fils d'un médecin de campagne, et gendre d'Henri Fauconnier, fut le directeur de cabinet de Jean Monnet, puis s'adonna à l'écriture, notamment celle de l'histoire ancienne. Il s'agit donc, indubitablement, d'un milieu original puisqu'il est tout entier baigné du désir d'écriture, mais d'un désir d'écriture qui a pu se réaliser. Une explication majeure en est qu'à partir des années 1920, tous sont en lien total avec l'édition grâce à la prise en main et à la codirection des éditions Stock par Jacques Chardonne et Maurice Delamain. Certes, Chardonne et son fils furent édités par Grasset, le premier quittant sa propre maison dès les années 1930, à la fois pour avoir les coudées franches – *L'épithalame* aurait eu le prix Goncourt si le jury n'avait pas appris que son auteur était lui-même éditeur ! – et parce que Bernard Grasset lui proposa un contrat d'un montant exceptionnel. Mais il est bien certain que les ouvrages des deux frères Delamain et ceux des Fauconnier tirèrent un réel avantage, quant à leur publication, des liens avec les directeurs de Stock ! Emblématique à cet égard est le cas de Germaine Boutelleau (1875-1956), sœur de Chardonne et épouse de Jacques Delamain (1877-1953) : amplifiant une idée de Pierre-Victor Stock, Maurice Delamain et Jacques Chardonne firent un grand effort pour éditer en France, sous forme de traduction, les ouvrages de grands auteurs anglo-américains ; dans ce but, ils demandèrent à Germaine Delamain de nombreuses traductions avec pour résultat qu'elle fit connaître au public français, dans notre langue, Katherine Mansfield, Virginia Woolf, Pearl Buck, Charles Morgan, Louis Bromfield… De même, André Bay fut directeur littéraire chez Stock et traducteur d'auteurs anglo-américains. Quant à Jacques Delamain, qui continua à diriger la maison Delamain de Jarnac, son frère et Chardonne lui confièrent chez Stock une collection intitulée « Le livre de la nature » dans laquelle il publia des ouvrages ornithologiques superbement écrits qui firent autorité et connurent un nombre très élevé d'éditions. C'est chez Stock que furent édités Henri et Geneviève Fauconnier, et l'obtention des prix Goncourt et Femina est incontestablement le résultat non seulement de la valeur des deux ouvrages mais aussi du lobbying réussi des deux directeurs de Stock.

On peut par ailleurs envisager que le succès de *L'épithalame*, paru en 1921, a joué un rôle d'entraînement fondamental. Au demeurant, non seulement Jacques Chardonne était devenu d'un coup un modèle de grande réussite littéraire mais encore il renforçait tous ses proches dans leur désir d'écriture. Il fut en quelque sorte celui qui ouvrit la voie. Reconnaissons aussi que, sur le plan purement littéraire, il fut à l'évidence de loin l'auteur le plus important. Son œuvre se caractérise d'abord par l'extraordinaire qualité du style : Jacques Chardonne est un de nos plus grands prosateurs, ce qui vaut aussi bien pour ses romans que pour sa correspondance : les échanges avec Paul Morand, Roger Nimier et Jean Paulhan lui donnent dans ce dernier genre

une stature de premier plan [10]. Parmi ses romans, c'est peut-être dans le texte court – moins de cent pages imprimées – qu'est *Eva ou le journal interrompu* [11] que son talent d'écriture est le plus grand : il s'agit d'une sorte de poème en prose ayant pour thème l'incompréhension dans le couple qui est en fait le leitmotiv de ses œuvres. On a souligné que l'accent nouveau de l'œuvre de Chardonne c'était l'amour dans le couple, ou encore, comme Henri Clouard, que c'étaient « les mariages d'amour [12] », ce qui ne suffit pas. Certes, comme pour son union avec Marthe, sa première épouse, c'est bien par amour que le couple se forme, mais apparaît ensuite la désillusion [13]. Celle de l'épouse n'est en général que suggérée : ce sont avant tout des sentiments du mari qu'il s'agit car le narrateur est toujours un homme. Reprenons *Eva* : cette femme qui est devenue sa compagne, parce qu'il l'aimait et parce que, il en était sûr, elle l'aimait, voici qu'au bout de quelques années il finit par ne plus la comprendre et être en proie à une atroce désillusion qui, très vite, empoisonne leur vie. Loin de le combler, de lui assurer le bonheur, voici qu'elle est pour lui un perpétuel problème, un épouvantable et éprouvant tourment ! Tel est largement le fruit du mariage d'amour : ce sont « les douloureuses conséquences d'un mirage : elle et lui ne se voient jamais » – ou plutôt ne se sont jamais vus – « l'un et l'autre tels qu'ils sont [14] ». C'est cela qui est décliné dans chaque roman ou nouvelle. Dans *L'épithalame*, Albert, qui a au début du récit autour de vingt ans, découvre en Charente Berthe qui en a 14 et qui lui fait une très grande impression ; quelques années plus tard, il la retrouve ; leur amour naît, il l'épouse et puis voici qu'au bout de quelques années elle lui échappe. Le narrateur d'*Eva* a épousé celle-ci ; il pense être tout pour elle et réciproquement ; et puis voici qu'au bout de quelques années il a le sentiment d'une incompréhension croissante qu'il croit combattre en partant avec elle dans un petit village de la montagne suisse, mais rien n'y fait : Eva lui échappe et le quitte. Le narrateur de *Claire* a été planteur en Malaisie où le père de la jeune fille a été son ami ; de retour en métropole, comme il l'avait promis, il s'occupe de la jeune fille qui vit seule et isolée, et dont le mystère l'attire. Il devient son familier et réussit à en faire sa femme, mais là aussi l'incompréhension s'installe, tranchée par la mort, Claire décédant à la suite d'une grossesse débouchant sur une hémorragie interne. C'est donc l'échec « des amants-époux [15] » dont la rencontre marquée par une si forte attirance débouche sur une crise, un fossé, au fur et à mesure que s'enracine leur mariage. Elle ne va pas obligatoirement jusqu'à la rupture ou la séparation comme dans *Eva* et *Claire* : dans *L'épithalame*, « leur amour

10. Chardonne et Nimier,1984 ; Chardonne et Paulhan, 1999 ; Morand et Chardonne, 2013 et 2015.
11. Chardonne, 1930.
12. Clouard, 1949, p. 237.
13. Dans le cas présent, l'évolution est très rapide : le mariage avec Marthe date de 1909 mais dès 1911 le couple bat de l'aile.
14. Clouard, 1949, p. 238.
15. Clouard, 1949, p. 237.

perdu, Berthe et Albert découvrent l'union du mariage plus forte que celle de l'amour ». D'ailleurs, dans les trois ouvrages qui composent *Les destinées sentimentales*, c'est la famille et ses nécessités qui se situent au premier plan, mais aussi le destin et la sauvegarde des entreprises construites par des familles, le lien avec l'histoire des Haviland de Limoges – mais aussi avec les dynasties du cognac – étant évident. Si le premier volume de cette trilogie, *La femme de Jean Barnery* (1934), « peignait la défaite d'une union mal assortie et le crescendo d'un autre amour », ce qui constitue aussi un autre thème fondamental de Chardonne, si *Pauline* (1934) « chantait l'épanouissement de la tendresse, *Porcelaine de Limoges* (1936) montre la vie plénière et ses servitudes qui exigent l'élargissement de la personne et le dépassement de soi ». Mais, même si la réussite n'a pas été au bout pour l'entreprise, qui n'a pu être maintenue, il n'y a pourtant « aucun sentiment d'échec [16] » : « il n'y a pas de vie perdue quand on a aimé ne serait-ce que ses outils [17]… L'amour, il n'y a rien d'autre dans la vie… rien [18] ».

Pourtant, malgré la très grande qualité de cette trilogie, c'est bien dans les œuvres précédentes, celles qui « dénoncent une témérité de notre siècle, qui a voulu – dernières volontés du Romantisme – "inclure l'amour dans le mariage et la réalité" [19] » que se situe l'accent personnel de Jacques Chardonne, à la fois moraliste et écrivain partant de sa propre expérience. Car, bien entendu, il y a un rapport certain de ses œuvres – et de plusieurs de ses nouvelles – avec sa propre vie. Son histoire personnelle avec sa première épouse Marthe est le socle à partir duquel tout est décliné. L'amour est censé créer une véritable fusion, et les deux membres du couple le croient. En réalité, chacun garde sa personnalité et, progressivement, ces deux personnalités soit empruntent leur propre voie, soit se heurtent, ou encore finissent par s'opposer lorsque l'homme et la femme réalisent qu'ils sont en réalité sur des parallèles [20]. Au fond, la fusion que semble impliquer obligatoirement l'union d'amour, le mariage d'amour, ne peut aboutir car elle est impossible et finalement le mariage d'arrangement, en quelque sorte le compromis d'union accepté par deux époux, s'avère dans de nombreux cas plus durable, moins conflictuel, alors que dans ces ouvrages le mariage d'amour débouche toujours sur l'incompréhension. L'expérience avec Marthe, les ouvrages qu'il écrivit auraient pu amener Chardonne à s'en prémunir. Et pourtant, il fit un nouveau mariage d'amour, totalement romanesque. En 1922, dans la rue, à Paris, lui-même et une jeune

16. Guitard-Auviste, 2000, p. 133-134. Ginette Guitard-Auviste nous a donné avec cet ouvrage un livre fondamental sur Jacques Chardonne et ses proches. C'est excellent et d'un apport tout à fait considérable.
17. Chardonne, 1947, p. 446.
18. Chardonne, 1947, p. 449.
19. Clouard, 1949, p. 239.
20. Le narrateur étant le mari, c'est avant tout lui qui ressent cela et qui donc, à bien des égards, amène l'épouse à l'éprouver elle aussi.

femme, Camille Brizon, issue d'un milieu très modeste, et qui avait épousé un ouvrier d'usine, Paul Dupont, se rencontrent. Il l'aborde pour lui exprimer les sentiments qu'il éprouve instantanément et elle est elle-même bouleversée par cette rencontre. Ils se revoient. Lui s'est séparé de Marthe une première fois en 1923, avant la rupture définitive en 1925 ; elle devient veuve cette même année. Après avoir vécu ensemble, le divorce de Chardonne enfin prononcé en 1934, ils peuvent se marier. Leur union fut durable, et pourtant nous savons qu'au bout d'une quinzaine d'années Chardonne a éprouvé une désillusion, comme les maris de ses romans : Camille et lui n'ont nullement fusionné. Il s'y ajouta les difficultés nées de son propre comportement, Camille, qui a pris pour nom de plume Belguise, ayant de plus en plus de mal à supporter « ses passades ».

Il faudrait davantage de temps et de place pour étudier en profondeur son œuvre mais à coup sûr ce qui est essentiel, c'est ce qui vient d'être exposé et également, comme je l'ai déjà souligné, la force de son style qui est le fruit d'un incroyable travail bien présenté par Ginette Guitard-Auviste :

> « D'emblée [21], il trouve sa méthode de travail et ne l'a jamais modifiée. Il écrit rapidement, sans plan, sans notes, le roman dont la structure ne sera pas changée ; l'œuvre est fixée une fois pour toutes, avec tous ses personnages, ses dialogues, ses tableaux, masse énorme de papiers au fil de la plume. Puis, pendant des années, il va en corriger la forme : "je possède certaines vertus nécessaires à l'écrivain : une rare patience, et mon caractère n'est qu'impatience" [22]. Il récrit chaque page entièrement, sans rature, dix, vingt fois même, pour la réduire à quelques lignes. Ce travail inlassable, cette lente élaboration de la phrase qui jaillit pure et parfaite d'une sorte de jargon diffus, ne doit pas refroidir l'expression… et ce pétrissage aboutit au plus vif de l'idée ou de l'image, surgi des profondeurs de son être, comme spontané [23] ».

Tous ses romans, essais ou nouvelles sont ainsi issus d'un travail énorme dont le but est justement d'arriver au texte le plus épuré possible bien que *L'épithalame* soit un livre de dimensions importantes ; mais c'est le seul. Néanmoins, ce serait une erreur de croire que son style résulte de ce labeur : la correspondance nous apprend que dans son cas comme dans bien d'autres « le style c'est l'homme » tant les mêmes qualités d'écriture, de dépouillement et de traits acérés, tant la même aisance d'écriture se retrouvent.

Le style d'Henri Fauconnier est également remarquable, tellement admirable dans les *Lettres à Madeleine*. Mais il n'y a pas, comme chez Chardonne, cette brièveté très voltairienne des phrases qui peut s'avérer être le

---

21. Ginette Guitard-Auviste fait évidemment référence à *L'épithalame*.
22. Chardonne, 1938, p. 98.
23. « La création en marche », dans Guitard-Auviste, 2000, p. 65.

signe d'une sécheresse de la personnalité, ce qu'on lui a d'ailleurs maintes fois reproché, notamment quant à ses relations avec son fils. Pourtant, Chardonne fut un ami très apprécié auquel des gens très différents se montrèrent fidèles, tel le résistant Jean Paulhan. Mais il est clair que son ego était au centre de tout. À mon sens, un des textes qui le montrent le mieux est le récit fait par Michel Déon de la visite que rendit Jacques Chardonne à Déon et à sa femme sur l'île de Spetsai où ils séjournèrent plusieurs années. Maniaque, égocentrique, perpétuel séducteur des femmes rencontrées, et en même temps profondément attaché à ses hôtes [24], comme le fut à tous les Delamain, Boutelleau et Fauconnier le directeur de Stock qu'il était.

Il marqua nettement son ami et associé, Maurice Delamain, dont *La double ascension* [25] se situe très évidemment dans la filiation de Chardonne. Mais il eut peu d'influence sur Geneviève Fauconnier (1886-1969) : ni *Les étangs de la Double* ni *Claude* ne sont proches de l'œuvre de Chardonne, même si dans les deux cas sont sous-jacents les problèmes de personnalité. *Les étangs de la Double* retiennent par leur caractère régional très axé sur les conditions de vie, au XIX^{e} siècle, dans le Sud-Est charentais. *Claude* est l'histoire d'une jeune femme dont la famille a recueilli Marc dont la mère était morte lors de l'accouchement ; ils sont élevés comme frère et sœur, puis Marc s'en va. Quand il revient, Claude est mariée et mère de famille mais sans véritable accord avec son mari. Petit à petit, Marc et elle éprouvent de plus en plus d'attrait l'un pour l'autre mais elle lui demande de partir pour sauver son ménage et sa famille. C'est un peu lent, parfois un peu lourd, et il n'est pas sûr que Claude soit bien montrée au lecteur. Néanmoins, les dames du Femina le couronnèrent en 1933 et l'ouvrage connut un réel succès.

La nécessité de limiter la longueur de mon texte m'empêche d'aller plus loin. Je voudrais néanmoins, pour éviter de trop grosses lacunes, souligner tout d'abord que les romans de Gérard Boutelleau, notamment *Les grandes illusions*, sont d'un réel intérêt. Par ailleurs, les textes ornithologiques de Jacques Delamain qui ont connu un nombre très élevé de rééditions [26], sont magnifiquement écrits, très prenants et fort réussis. Il ne faut pas oublier non plus que si, aujourd'hui, la correspondance de Jacques Chardonne retient surtout les spécialistes d'études littéraires, alors que ses romans continuent d'avoir un lectorat plus large, elle mérite d'être connue et approfondie tant elle est excellente.

---

24. Déon, 1961, p. 163-194.
25. Delamain M.,1945. Maurice Delamain a également écrit un ouvrage où il critique très fortement – à raison – les dommages que font subir à notre langue et à notre grammaire française « les grammairiens », notamment universitaires : *Plaidoyer pour les mots : Un essai de phonétique expressive*, Paris, Stock, 1968.
26. Delamain J., 1930 et 1932.

Ces quelques ultimes remarques m'amènent à souligner à nouveau à quel point ce groupe d'amis barbeziliens et jarnacais, en outre pour une grande part apparentés, a représenté durant l'entre-deux-guerres un ensemble exceptionnel par le caractère étroit de sa localisation et de sa constitution, et sans équivalent ni à l'époque ni auparavant ou depuis.

J.-P. P.

Bibliographie

Boutelleau Gérard, 1958. *Les grandes illusions*, Paris, Bernard Grasset.

Chardonne Jacques, 1921. *L'épithalame*, Paris, Stock.

Chardonne Jacques, 1930. *Eva ou le journal interrompu*, Paris, Grasset.

Chardonne Jacques, 1936. *Les destinées sentimentales, t. III : Porcelaine de Limoges*, Paris, Grasset.

Chardonne Jacques, 1938. *Le bonheur de Barbezieux*, Paris, Stock.

Chardonne Jacques, 1947. *Les destinées sentimentales*, Paris, Albin Michel.

Chardonne Jacques et Nimier Roger, 1984. *Correspondance 1950-1962* (éd. Marc Dambre), Paris, Gallimard.

Chardonne Jacques et Paulhan Jean, 1999. *Correspondance Chardonne-Paulhan (1928-1962)* (éd. Caroline Hoctan), Paris, Stock.

Clouard Henri, 1949. *Histoire de la littérature française depuis le symbolisme, t. II : De 1915 à 1940*, Paris, Albin Michel.

Delamain Jacques, 1930. *Pourquoi les oiseaux chantent ?*, Paris, Stock.

Delamain Jacques, 1932. *Les jours et les nuits des oiseaux*, Paris, Stock.

Delamain Maurice, 1945. *La double ascension*, Paris, Stock.

Déon Michel, 1961. « Chardonne en Grèce », dans *Le balcon de Spetsai*, Paris, Gallimard.

Fauconnier Bernard, 2003. *La fascinante existence d'Henri Fauconnier, prix Goncourt 1930 pour « Malaisie ». Biographie romancée*, Saint-Malo, GD.

Fauconnier Henri, 1930. *Malaisie*, Paris, Stock.

Fauconnier Henri, 1938. *Visions*, Paris, Stock.

Fauconnier Henri, 1998. *Lettres à Madeleine 1914-1919*, Paris, Stock.

Fontaine François, 1996. *L'enfance à Barbezieux*, Paris, De Fallois.

Gourcuff Alain de et Prigent Marc, 1981. *Stock 1708-1981 : Trois siècles d'invention, suivi de Une approche historique*, Paris, Christian de Bartillat.

Guitard-Auviste Ginette, 2000. *Jacques Chardonne ou l'incandescence sous le givre*, Paris, Albin Michel (première édition, Paris, Olivier Orban, 1984).

Morand Paul et Chardonne Jacques, 2013. *Correspondance, t. I, 1949-1960* (éd. Philippe Delpuech), Paris, Gallimard.

Morand Paul et Chardonne Jacques, 2015. *Correspondance, t. II, 1961-1963* (éd. Philippe Delpuech), Paris, Gallimard.

Poussou Jean-Pierre et Loupès Philippe (dir.), 1967. *Les petites villes du Moyen Âge à nos jours : hommage à Georges Dupeux*, Bordeaux, CNRS

Poussou Jean-Pierre et Plessix René (dir.), 2005. *Les petites villes françaises du XVII^e^ au XIX^e^ siècle : aspects du paysage et de la société*, Paris, PUPS.

Marc Amanieux (1851-1926), un poète dans le siècle

par Jacques PUYAUBERT

L'œuvre de Marc Amanieux (fig. 1) est aujourd'hui méconnue voire oubliée. Ce congrès est l'occasion de redécouvrir ce lettré périgordin passionné et tourmenté. Dans la mesure où plusieurs études [1] se sont déjà penchées sur sa vie et ses œuvres, nous allons surtout nous intéresser aux liens forgés et entretenus par Amanieux, à ses réseaux, à son évolution personnelle et, en premier lieu, à son implication dans ce terroir foyen à cheval sur l'Entre-Deux-Mers et les confins du Périgord occidental. Nous exploiterons en priorité des données généalogiques [2], sa correspondance [3] et certains aspects de ses écrits, parfois non suivis de publication.

Une dynastie de négociants fortement ancrée dans le terroir foyen

Le plus ancien ancêtre connu est Hélie Amanieu, né au début du XVII[e] siècle. Au XIX[e] siècle, Jacques Amanieu est propriétaire d'une maison

1. Collectif, 1988 ; Dumas R. et M., 1998 ; Provain, 1998.
2. Renseignements généalogiques fournis par Cécile Gillieron et extraits de notes tirées des Archives des Amis de Sainte-Foy et de sa région, fonds Amanieux, non coté.
3. Sauf indication contraire, la correspondance (essentiellement passive) étudiée provient du fonds Amanieux des Archives des Amis de Sainte-Foy et de sa région.

Fig. 1. Portrait de Pierre Marc Amanieux en 1879 (fonds Amanieux, Amis de Sainte-Foy et sa région).

à Ribebon (Saint-Antoine-de-Breuilh). Avec son épouse Anne Fougnet, ils ont deux fils, Ulysse (1820-1899) et Alfred (1825-1907)[4].

Ulysse devient propriétaire du Ray, rive droite à Saint-Seurin-de-Prats. Ce domaine comprend une vaste demeure, un enclos planté de vignes et une métairie. De son mariage avec Olénie Lacoste, naissent Marc, le futur poète, et une fille, Laurence. Celle-ci épouse le pasteur Bénézech, de Montauban, famille protestante comme les Amanieux, avec laquelle les liens forgés sont très forts. Alfred s'installe dans le bourg de Pessac. Il a quatre fils avec une riche héritière, Mélanie Périère, qui meurt assez jeune : Paul, Samuel, Abel et Henri. C'est la naissance des deux lignées que seront les Amanieux du Ray, la branche aînée, et les Amanieux de Pessac, la branche cadette.

Au départ, Ulysse et Alfred se sont associés pour pratiquer le commerce du vin, alors transporté en gabares, puis ils s'installent chacun de leur côté. Paul et Henri prennent la suite de leur père Alfred dans le négoce du vin ; les chais de Pessac dateraient de 1840. Cette maison de commerce a toujours pignon sur rue. Un document de 1868 indique que la maison « Amanieux jeune Vins et spiritueux » commerce alors avec Shanghai par l'intermédiaire d'un négociant dénommé Videau.

Ulysse et son épouse Olénie s'installent dans les années 1880 plus en amont, à Port-Sainte-Foy, au château de Mézières, de style néo-gothique, demeure qui appartenait auparavant à Jeanne de Labroue.

Marc, le fils cadet d'Ulysse, est né en janvier 1851 à Pessac. Il se marie en 1873 avec Mathilde Lajusan (1852-1927), originaire d'Orthez, et s'installe dans le bourg de Port-Sainte-Foy, dans la magnifique demeure acquise par son père en 1861[5]. Cette dernière domine le port de la rive droite, au débouché du pont suspendu édifié en 1829. En septembre 1872, Ulysse constitue une première société de négoce en vins et spiritueux avec son fils Marc sous le nom de « J. U. Amanieux aîné et fils ». La raison sociale de la société familiale

4. Morel, 2016.
5. Acte notarié du 1er septembre 1878, dans Reix, 2006.

se transforme en 1878 pour prendre le nom de « Pierre Marc Amanieux fils et Cie ». Même si le père conserve des fonctions dans l'entreprise, la direction appartient désormais au fils. En outre, le père vend tout son matériel et son stock entreposés à Port-Sainte-Foy à son successeur alors qu'en 1870 le père possédait les deux tiers du capital de la société.

Voici comment Marc Amanieux, en 1879, dans un ouvrage inachevé baptisé *La Vie heureuse*[6], décrit, non sans humour, les relations entre les deux rives de la Dordogne :

> « […] le village de Port-Sainte-Foy, chef-lieu d'une étroite commune dont le territoire est presque tout entier en plaine, s'efforce de faire bonne figure en face de Sainte-Foy-la-Grande, ville de 4000 âmes célèbre pour ses vins blancs, ses dissensions politiques et religieuses et le chauvinisme typique de certains de ses bourgeois. Depuis quelque temps [1875], Sainte-Foy possède son chemin de fer qui enjambe la Dordogne par un pont de pierre, en aval du pont suspendu ».

Marc Amanieux considère que ces liaisons n'ont au fond rien changé à la mentalité des bourgeois foyens qui considèrent les Périgordins de la rive droite – dont il fait partie – comme des paysans mal dégrossis.

Les Amanieux disposent d'immenses chais qui jouxtent la maison de maître et s'étalent sur deux niveaux, de vastes caveaux voûtés sur la berge et des pièces de grande dimension à l'étage (fig. 2). Les quais de Port-Sainte-Foy sont le centre vital de la petite cité si bien que les chais Amanieux bénéficient pleinement de leur position privilégiée, d'autant qu'en face la cale de Sainte-Foy est aussi en pleine activité. Si les courpets descendus du haut pays sont démontés sur place, les coureaux de Dordogne vont et viennent entre les deux rives au milieu du trafic des gabares. Tout un milieu d'artisans, de portefaix, de bateliers anime les quais comme la rue principale du bourg. C'est le temps de la splendeur pour Marc[7] qui multiplie les réceptions, les équipages et les dépenses somptuaires sans avoir forcément le goût pour le négoce alors en pleine expansion.

Mais l'épidémie du phylloxéra, importée d'Amérique dans les années 1880, porte un coup fatal aux activités des chais Amanieux. Les vignes sont anéanties, les dettes s'accumulent et la ruine menace tout un secteur. L'activité vini-viticole est au point mort. Marc se voit contraint de mettre toute sa famille, au sens élargi, à contribution. Comme c'est l'usage, il s'agit de faire jouer la solidarité pour éviter que l'opprobre ne retombe sur toute la lignée de Jacques Amanieux. Les Bénézech de Montauban, les Lajusan d'Orthez, les cousins Sudre, tous apportent leur écot et voient fondre leur patrimoine. Une

6. Archives des Amis de Sainte-Foy et de sa région, fonds Amanieux.
7. Il voyage beaucoup, en France comme à l'étranger, afin de former une clientèle pour ses activités de courtage. On sait qu'il fonda une distillerie en Roumanie en 1881, c'est un précurseur.

Fig. 2. Vue des Chais Amanieux à Port-Sainte-Foy (carte postale, coll. A. Morel).

reconnaissance de dettes établie par son cousin germain Marc sera détruite par Henri à la mort de son père Alfred. Cependant, la faillite ne peut être évitée et condamne la maison Amanieux. Marc s'exile à Paris, ce qui n'est d'ailleurs pas forcément pour lui déplaire [8].

Un divorce durable s'installe entre les deux branches familiales, entre frères et cousins, à cause de l'utilisation des fonds de secours et également de la manière dont Marc s'est comporté dans cet épisode crucial.

Une lignée très protestante

Les apprentissages

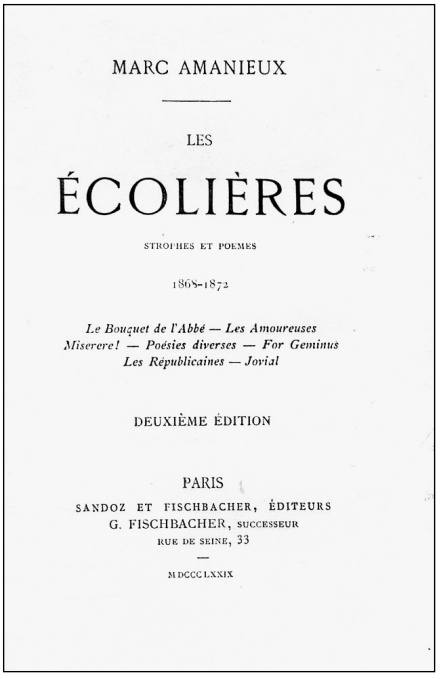
Le jeune Marc fit ses études au collège protestant de Sainte-Foy. Cet établissement, d'abord pension Bourgade puis institution protestante, a, au XIX^{e} siècle, une notoriété qui dépasse largement le cadre local. Il n'y a pas de fonds archivistique connu qui concerne directement cet établissement scolaire et ses élèves. Marc compose ses premiers vers durant ses années de collège. Son fils Edouard (1874-1942) s'essaiera à son tour à la poésie au collège Henri IV de Bergerac, avant d'embrasser une carrière de journaliste. Marc manifeste de manière précoce des talents artistiques puisque sa première

8. Sa fille Hélène (1876-1948) ne put d'ailleurs être dotée. Elle se consacra avec talent à l'aquarelle.

publication en vers, *Les écolières,* paraît en 1875 grâce à Jules Steeg, qui en assure l'impression. Ce dernier adresse en 1878 à l'auteur une lettre à en-tête du *Patriote*, le *Journal républicain* qu'il dirige à Libourne [9] :

> « Prudemment vous fermez le poème sur un mot inexpliqué. C'est l'intuition qui fait la synthèse du raisonnement. […] De grâce donc, ne changez rien à ce poème. Il a de vigoureux élans. Cette fin est belle ».

Steeg l'encourage à lancer une seconde édition, ce qui sera fait l'année suivante, en 1879, à Paris chez Fischbacher (fig. 3).


MARC AMANIEUX

LES

ÉCOLIÈRES

STROPHES ET POEMES

1868-1872

Le Bouquet de l'Abbé — Les Amoureuses
Miserere! — Poésies diverses — For Geminus
Les Républicaines — Jovial

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS
G. FISCHBACHER, SUCCESSEUR
RUE DE SEINE, 33
—
MDCCCLXXIX

Fig. 3. Couverture du recueil *Les écolières* (1879) (fonds Amanieux, Amis de Sainte-Foy et sa région).

La tradition familiale voudrait que le « X » ajouté à la fin du patronyme « Amanieu » soit destiné à montrer l'appartenance de la lignée à la Réforme calviniste dans la mesure où cette lettre symboliserait la croix huguenote aux deux branches égales. En réalité, avant la Révolution, les actes portent Amanieu et c'est après la Révolution que, progressivement, certains des actes de mariage et de décès indiquent « Amanieux [10] ». Avant Ulysse Amanieux déjà, le « X » se trouve largement présent de manière aléatoire. Il ressort de cette revendication identitaire, la fierté d'appartenir au cercle fermé des grandes familles protestantes de la Moyenne Dordogne. La société foyenne est très marquée par l'empreinte de la Réforme dès les origines de la prédication calviniste par Aymon de La Voye en 1541. Mais au XIX[e] siècle, les protestants sont déchirés entre plusieurs tendances. À l'inverse des orthodoxes, les libéraux veulent adapter la Réforme aux temps modernes, une relecture à laquelle souscrit volontiers Marc Amanieux [11]. Du reste, le poète ne cesse d'évoluer dans son rapport à la foi et à la religion. Dans le

9. Archives de la Société de l'histoire du protestantisme dans la vallée de la Dordogne, BN-142M-5420-007, lettre de Jules Steeg, 17 août 1878.
10. Morel, 2016.
11. Pigeaud, 2011.

recueil *La Chanson panthéiste*, qu'il fait paraître en 1893, le poète, comme le suggère le titre, glisse vers une vision très personnelle, cosmogonique, à tel point que Jésus devient un dieu parmi d'autres ; il se dit même convaincu par le cycle de la réincarnation.

Le commerce du vin – et le commerce ou l'artisanat en général – est aussi, au XIX[e] comme au XX[e] siècle, lui-même traversé viscéralement par les divisions religieuses entre catholiques et protestants à tel point que les viticulteurs, les négociants, les courtiers et tous les intermédiaires se reconnaissent selon leur appartenance confessionnelle. On raconte, dans la famille Amanieux, qu'un monastère de Bretagne devenu son client a dû céder devant la pression appuyée des Grenouilleau, le puissant négociant catholique de Sainte-Foy qui ne pouvait supporter cette « trahison ».

Le premier cercle autour de Marc

Son premier protecteur fut donc Jules Steeg, pasteur à Libourne avant de démissionner pour se consacrer à sa passion, la vie politique. D'obédience franchement libérale au sein de l'Église réformée, d'un républicanisme affirmé et intransigeant, très lié au pasteur novateur Pierre Goy, de Sainte-Foy, Jules Steeg est un modèle pour le jeune Marc.

Marc Amanieux a conservé durablement d'étroites relations avec son ami Samuel Henriquet (1848-1921) qu'il appelle « mon frère ». Il s'agit du plus jeune fils d'Alexandre Henriquet, pasteur évangélique à Sainte-Foy de 1828 à 1874, où il exerce une influence considérable de par ses théories revitalistes qui le font volontiers entrer en dissidence [12]. Après des études aux Beaux-Arts, Samuel Henriquet fait ses armes sur des édifices cultuels de la région de Sainte-Foy où il est revenu s'installer : il rénove le temple du Fleix et construit celui de Castillon. Plus ambitieux sera le castel néo-gothique, dit « Château de Garrigues », de Jean Mounet-Sully à Bergerac ce qui lui vaut d'être nommé, en 1890, architecte de la ville [13]. Un peu plus âgé que son jeune ami, Samuel Henriquet a joué un rôle multiple : il représente à la fois le tuteur et celui qui ouvre les portes grâce à son réseau bergeracois. Un goût commun pour les lettres, et en particulier pour la poésie, les rend inséparables. Marc lui dédie son recueil *Les écolières*.

La troisième figure qui apparaît aussitôt est celle de Jean-Valéry Monbarlet (1819-1903), proche voisin de Saint-Seurin-de-Prats. Protestant, poète, archéologue, il représente l'homme complet, la référence, voire le guide

12. C'est Alexandre Henriquet qui entraîne le rigoriste Jacques Reclus – le père d'Élie et d'Élisée Reclus – à quitter son ministère foyen pour aller prêcher à Orthez. Alexandre, resté le leader spirituel de la communauté évangélique foyenne, est originaire du pays de Vaud.
13. Provain, 2004.

de Marc. Une correspondance suivie s'est établie entre les deux hommes. Quelques lettres, entre 1893 et 1896 [14], permettent de préciser la nature de leurs relations. Relations d'autant plus intimes que Monbarlet est lui-même l'auteur de plusieurs recueils de poèmes [15]. Ainsi, lorsque Monbarlet publie *Le Secret des Pierres*, alors qu'il réside au port de Pessac, il sait gré à son ami d'avoir fait connaître cette somme [16] concernant la collecte et l'étude de centaines de fragments gravés trouvés dans la Dordogne et sur ses berges. De Paris, Marc lui adresse régulièrement les articles parus dans la presse, souvent marqués par le scepticisme ou, au mieux, par la curiosité et les voilà devisant sur ces inscriptions sibyllines en latin dont le sens est difficile à percevoir. En 1893, le 4 juin, Monbarlet s'enthousiasme de savoir son homologue poète participer, avec d'autres écrivains, à un banquet celtique, lui qui baigne dans cette atmosphère si particulière qu'il brûle de décrypter :

> « Ce nouvel horizon [les poésies bretonnes] que je voyais ouvert à votre talent, m'avait rendu tout rêveur. Devant moi, passaient et repassaient les dolmens, les menhirs, les cromlechs, les druides et leur culte mystérieux, tel que l'étude des pierres me l'avait dévoilé […] et je m'apprêtais à vous féliciter de votre initiation aux mystères celtiques ».

Le 4 octobre 1895, Monbarlet lui sait gré d'avoir entrepris des démarches, semble-t-il fructueuses, afin de recommander son manuscrit et son supplément auprès de la maison Flammarion-Vaillant. Il semble bien que cet ouvrage conséquent de 425 pages n'ait jamais trouvé d'éditeur [17].

Parmi les très proches, on peut également citer sa sœur Laurence, décédée à trente ans, et son ami Auguste Buchot, professeur et protestant, décédé lui aussi très jeune (en 1871), auquel Amanieux dédie *Le Drame Terrestre.* Ajoutons Eymar de La Peyre, directeur de *L'Indépendant de Bergerac*, très proche d'Henriquet, et les deux frères comédiens Mounet-Sully et Paul Mounet, leurs cousins et amis.

La franc-maçonnerie

De nombreux protestants foyens, souvent éminents, voire des pasteurs, jouent un rôle important dans les loges maçonniques. On y retrouve le nom du socialiste Benoît Malon, à qui Amanieux dédie *La Chanson Panthéiste* en

---

14. Archives des Amis de Sainte-Foy, fonds Amanieux, correspondance.
15. Archives de la Société de l'histoire du protestantisme dans la vallée de la Dordogne, BN-115J, notes de Pierre Marche sur Monbarlet, dont « Vie et œuvre de J.-V. Monbarlet » (coté 4220-014). Ce dernier a publié *L'âge antéhistorique* (1867), *La Muse antique* (1869), *La Vapeur* (1870), *À travers les âges* (1882).
16. Archives des Amis de Sainte-Foy, fonds Amanieux, correspondance, lettre du 10 décembre 1893.
17. Il n'est, en tout cas, pas référencé à la Bibliothèque nationale.

1893. Marc Amanieux appartient à deux loges du Grand Orient dans la vallée de la moyenne Dordogne.

À Bergerac, à la demande de René Foures, qui parraine Marc Amanieux, la loge accepte, le 6 décembre 1895, d'entendre ses motivations en vue de son initiation. La loge Les Vrais Frères (1850-1903), qui accueille aussi Mounet-Sully, le choisit comme maître le 6 décembre 1896 – où il est dit « homme de lettres » et Henriquet « orateur ». Ceci est entériné par le conseil de l'Ordre du Grand Orient, le 1er février 1897 [18]. Le 11 septembre 1897, Amanieux sollicite une réunion de la loge Les Vrais Frères, qui est aussitôt acceptée sans que l'on en connaisse le motif [19]. Le poète propose ensuite ses manuscrits au siège du Grand Orient à Paris [20]. Il ressort de ces quelques pièces que l'activité d'Amanieux était régulière au sein de la loge bergeracoise [21].

À Sainte-Foy-la-Grande, la loge La Persévérance avait cessé d'exister en 1812. Elle renaît de ses cendres en 1868 sous le nom de Les Travailleurs Unis, renaissance précaire puisqu'en 1877, la loge, qui connaît une grave crise, doit être mise en sommeil. Samuel Henriquet fait partie des 24 personnes convoquées en septembre 1897 pour reconstituer la loge qui se nommera Travail et Progrès.

En politique, Marc demeure un ardent républicain

Ses plus grandes œuvres témoignent de cet engagement. Marc, comme sa sœur Laurence (1848-1879), sont élevés dans la mystique républicaine et le rejet du bonapartisme inculqués par leur père, conseiller municipal de Pessac qui démissionna en 1851 lors de l'avènement du Second Empire pour ne pas avoir à prêter serment à Napoléon III. Marc Amanieux est l'un des fondateurs, en 1870, de la Société politique et littéraire de Port-Sainte-Foy, en réalité destinée à promouvoir les candidatures anti-impériales. Il est nommé responsable de la bibliothèque dont sa mère, Madame Ulysse Amanieux, est élue membre honoraire [22].

Le personnage de Carville est le fil rouge de son œuvre. Déjà présent dans *Le Conventionnel*, dont la première mouture date de 1869 (*Les écolières* 1re édition 1875), Carville réapparaît en 1879 dans *Les Grandes Luttes*, où

18. Archives de la Société de l'histoire du protestantisme dans la vallée de la Dordogne, BN-120J, diplôme de maître de Marc Amanieux. Cf. aussi archives privées Cécile Gillieron.
19. Archives de la Société de l'histoire du protestantisme dans la vallée de la Dordogne, BN-120M, lettre de la loge Les Vrais Frères à Marc Amanieux, 11 septembre 1897.
20. Archives de la Société de l'histoire du protestantisme dans la vallée de la Dordogne, BN-120M, 5120- 003, lettre du Grand Orient à Marc Amanieux, 13 décembre 1901.
21. Ses décors maçonniques sont conservés au musée Jeanne d'Albret-Histoire du protestantisme béarnais, à Orthez.
22. Archives des Amis de Sainte-Foy, fonds Amanieux, règlement de la bibliothèque, carton manuscrit.

il s'oppose déjà au Girondin Luc Jordan. Comme Clemenceau, Amanieux considère la Révolution française comme un bloc, quels que soient les moyens employés, d'où la nécessaire Terreur de 1792-1793. En 1889, à l'occasion du centenaire, il fait paraître son grand récit en vers, *La Révolution.* En parlant de Carville, le personnage central :

> « Il avait la vertu des chefs de République [23] ».
> « Quatre-vingt neuf !
> L'année auguste vient d'éclore. […]
> Dans le temple de la France, au milieu des parfums,
> La liberté paraît [24] ».

Et à propos de la Terreur :

> « Quel temps ! Quatre-vingt-treize ! O triomphante année !
> Tous les nobles fuyaient. La Révolution,
> Croissante, rugissait à la Convention ; […]
> Carville, cœur de flamme et visage de pierre,
> Incarna seul Danton, Carnot et Robespierre.
> Il fut démolisseur et sauveur jusqu'au bout [25] ».

Cette grande geste révolutionnaire se déroule de manière magistrale. Carville, héros ambivalent, illustre à lui seul les ambitions, les drames et les contradictions de l'œuvre révolutionnaire qui ne peut se faire sans tragédie. Son idéal lui fait accepter la mise à mort de son propre gendre, Luc Jordan.

Le drame *Claude Fer* (drame joué en 1882 à Paris au Théâtre des Nations, grâce à l'entregent de Mounet-Sully, et qui parut en 1885 chez Paul Ollendorff) donne l'occasion de brocarder le prince-président Napoléon, futur empereur, et de dénoncer l'Empire autoritaire, la trahison dénoncée à la manière de Victor Hugo, son mentor.

> « Et, bernant tout le monde, enfin, à l'Elysée,
> Un être nébuleux, qui fut notre risée […]
> Rêve Dix-huit Brumaire, Auguste et Charles-Quint,
> Et prépare, entouré de sicaires obliques,
> Ces lacets qui vont bien au cou de la République ! »

Trois grandes lithographies tendues aux murs du domaine du Ray donnaient un éclairage puissant sur les orientations jamais démenties du poète : 1. L'insurrection populaire du 24 février 1848 donne l'image du peuple

---

23. Amanieux, 1889, Livre premier, p. 6.
24. Amanieux, 1889, Livre deuxième, p. 15-16.
25. Amanieux, 1889, Livre cinquième, p. 55.

en marche, une force irrésistible qui provoque aussitôt la chute du « tyran » en 1848. 2. Le 25 février 1848, la foule en liesse détruit par le feu le trône de Louis-Philippe au pied de la colonne des Trois Glorieuses de juillet 1830. 3. Enfin, la liberté faisant le tour du monde, précédée par la jeune France de 1848.

Plus symptomatique encore, un mouchoir de coton encadré, « Le Manifeste des 363 », qui, publié le 22 juin 1877, désavoue le président Mac-Mahon, royaliste qui a forcé le président du Conseil Jules Simon, républicain, à démissionner. Après la dissolution de l'Assemblée, les élections d'octobre 1877 ont de nouveau assuré la victoire populaire des Républicains.

Amanieux, soulignant ainsi la continuité des grandes luttes politico-sociales de 1789 à 1877, reste fidèle à l'esprit de liberté malgré les crises et les périodes noires.

Le Ray, le creuset familial

La demeure du Ray, située près de la Dordogne, rive droite, à Saint-Seurin-de-Prats, est restée, jusqu'à une date récente, la propriété de la branche aînée des Amanieux malgré les avatars financiers. Elle constitue le point d'ancrage familial par excellence, le rendez-vous où se ressource le poète afin d'oublier la vie parisienne, en général pendant la période estivale, comme le fit Élie Faure, le critique d'art et voisin, ami de son fils Edouard (1874-1942), licencié en droit et journaliste économique. Quelques photographies éclairent la vie paisible de cette attachante bâtisse, où Marc Amanieux se retire de 1914 jusqu'à sa mort en 1926. De la fin de sa vie, sa petite-fille, Marguerite Amanieux Dumas, dresse ce portrait :

> « Je me souviens peu de mon grand'père : un très vieux monsieur à barbe et cheveux blancs, dans une immense houppelande noire, assis derrière une table couverte de papiers, dans un grand fauteuil Voltaire, le dos à la cheminée où brûlaient des bûches, même en été, et privant ainsi de la chaleur le reste du salon. [...]
>
> Quant à ma grand'mère [Mathilde Lajusan], petite Orthésienne, très menue, vive, nerveuse, avec ses multiples jupons et lainages superposés, elle pouvait préférer les livres aux soins du ménage grâce au dévouement inébranlable d'un vieux couple, les Grenier[26] ».

26. Note manuscrite de 2006, écrite à l'occasion de la 87e Félibrée du Périgord où fut apposée la plaque dédiée à Marc Amanieux.

Conclusion

Marc Amanieux apparaît, au terme de cette courte étude biographique, comme une sorte de condensé du milieu protestant foyen, dans la mesure où il appartient à l'élite sociale, tout en ayant été en permanence en contact avec les paysans, les artisans, les familles du cru. Ceci n'exclut pas son goût pour la vie mondaine de la capitale, dont il escomptait le succès littéraire, qui n'est pas venu *in fine*.

Ses liens avec le terroir et la rivière Dordogne sont patents. D'une part, son gagne-pain est indissociable de la bonne ou mauvaise fortune des viticulteurs, des marchands de vin et des gabariers. D'autre part, son parcours le place en lien quotidien avec la vie fluviale, ses demeures donnant directement sur la rivière ; lui-même aimait d'ailleurs composer dans sa bibliothèque ou son cabinet de travail dominant le cours d'eau.

Fin versificateur, lettré accompli, c'est dans la réflexion sur ses contemporains et dans l'écriture qu'il se réalise bien davantage que dans la gestion commerçante. Peu soucieux de réussite matérielle, il passa de la lumière des années 1880-1890, où plus d'une fois on sent dans ses écrits son espoir d'atteindre enfin la notoriété, à l'ombre des 25 dernières années de son existence, pendant lesquelles il ne publie apparemment pas – sa dernière œuvre étant *La Divine Magie* publiée en 1909. Il vit alors dans un strict dénuement. En effet, en 1902 déjà, une demande de secours le concernant fait état de sa précarité [27].

Le voilà ce condensé du cercle protestant auquel il est lié par tous ses réseaux même si son parcours spirituel l'éloigne des racines de la foi calviniste pour tracer son propre sillon comme le firent nombre d'intellectuels protestants, tels les Reclus ou Samuel Henriquet, dans la mesure où il reste un indéfectible idéaliste, confiant dans les vertus humaines malgré tout.

J. P.

Bibliographie et sources

Amanieux Marc, 1889. *La Révolution*, Paris, éd. P. Ollendorff.

Collectif, 1988. *Marc Amanieux. Chantre des grandes luttes (1851-1926), Rencontres artistiques et littéraires*, n° 43, éd. Maison rhodanienne de la poésie, 40 p.

Dumas Roger et Marguerite, 1998. « Marc Amanieux 1851-1926 », *Les Amis de Sainte-Foy et sa région*, n° 72, p. 5-8.

27. Archives départementales de la Dordogne, 1 T 308.

Morel Alain, 2016. « Généalogie de Marc Amanieux », *Les Amis de Sainte-Foy et de sa région*, n° 109.
Pigeaud Olivier, 2011. « Amanieux, poète visionnaire », *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme dans la vallée de la Dordogne*, n° 13, p. 26-29.
Provain Danièle, 1998. « L'œuvre de Marc Amanieux », *Les Amis de Sainte-Foy et sa région*, n° 72, p. 9-17.
Provain Danièle, 2004. « Samuel Henriquet, architecte », *Les Amis de Sainte-Foy et sa région*, n° 83, p. 24-43.
Reix Jacques, 2006. *Marc Amanieux, poète foyen (1851-1926)*, éd. chez l'auteur.
Archives des Amis de Sainte-Foy, fonds Amanieux.
Archives de la Société de l'histoire du protestantisme dans la vallée de la Dordogne.

Épisodes joyeux et tragiques d'une Parisienne dans le Sud-Ouest : Madame Simone entre la Gironde et les Pyrénées

par Christophe-Luc ROBIN

La postérité n'est guère plus indulgente avec le commun qu'avec les écrivains. Qui se souvient aujourd'hui de Madame Simone (fig. 1), morte voici trente ans ? C'est d'autant plus curieux à une époque où certains résument le mérite féminin à l'aune d'une pauvre arithmétique paritaire. Il n'est donc pas incongru de rappeler qu'il y a longtemps déjà que des femmes ont démontré qu'elles pouvaient égaler les meilleurs des hommes en tout, même quand cette égalité était contredite par l'organisation sociale.

Cette brève étude ne donnera qu'une faible idée de la femme extraordinaire que fut Madame Simone, quel rôle elle tint dans le monde des arts et des lettres de la première moitié du XX^{e} siècle. Toutefois, ses quatre volumes de souvenirs [1] servent sa postérité. Et à travers eux, on découvre les

1. *L'autre roman (souvenirs)*, Plon, 1954, 254 p. ; *Sous de nouveaux soleils (I- Quand s'allumait la rampe ; II- Histoire d'une amitié et d'un amour)*, Gallimard, 1957, 300 p. ; *Ce qui restait à dire (souvenirs)*, Gallimard, 1967, 298 p. ; *Mon nouveau testament*, Gallimard, 1970, 98 p.

Fig 1. Pauline Benda, dite Madame Simone.

attaches de cette Parisienne avec le Sud-Ouest. Pour évoquer ces moments de la vie de Simone, il convient de les situer dans sa biographie [2], ce qui permet de mesurer l'importance qu'ils eurent pour elle.

Pauline Benda, car c'est son nom à l'état civil, est née le 3 avril 1877 dans le huitième arrondissement de Paris. Son père, Eugène Benda (1831-1890), est un riche banquier juif apparenté aux Reinach par sa mère née Emden, tandis que sa mère, Anne-Marie Canet, est issue d'une plus modeste famille catholique. Dans ce milieu confortablement bourgeois, elle reçoit une éducation classique qu'elle va partager avec ses frères, Robert, dont elle dira qu'il fut « ruiné par ses extravagances », et Sigismond, né en 1874, dit Sigis, qui sera officier de marine.

Premier drame de sa longue vie, son père meurt alors qu'elle a treize ans. Le conseil de famille désigne un subrogé tuteur, en plus de sa mère, tutrice légale : l'oncle Arthur Benda, doyen d'âge.

> « C'était un homme de 70 ans […]. Mon Père le déclarait stupide, et ne se trompait aucunement. Fortune faite dans la miroiterie, il s'était logé avenue Wagram et tirait grand orgueil du vestibule rutilant, de l'escalier et de l'ascenseur qui menait à son 5e étage [3] ».

Sa mère le trouvant incapable en profite pour « s'entourer » des conseils (et plus semble-t-il) d'un « bon ami » nommé Alfred H. qui se rend vite indispensable. La fille, choquée par ce qu'elle considère comme un manque de respect des convenances et, surtout, une atteinte à la mémoire de son père, voit son envie de liberté grandir chaque jour.

C'est dans le Sud-Ouest que va se nouer, alors qu'elle a 19 ans, le premier fil de la vie de Simone :

---

2. Pour la biographie générale, on se reportera à Forrier, 2008.
3. Simone, 1954, p. 192-193.

> « L'été de 1896, nous le passâmes à Arcachon, où mon père avait, jadis, acheté la villa Stora. De ma chambre et de son balcon de bois découpé suivant la mode absurdement mauresque de 1860, mes regards se perdaient à l'infini entre les grands pins élancés vers la lumière [4] ».

Elle aime marcher pieds nus dans le sable et profiter des odeurs de la forêt. Cette station balnéaire est née grâce à la ligne de chemin de fer au milieu du XIX^e^ siècle, puis a connu un essor rapide avec la construction de villas et l'érection en commune en 1857. À l'époque où Simone s'y rend, c'est devenu une ville d'eau à la mode.

> « Un dimanche pluvieux, il [son frère Sigis] décida de me conduire au casino. Un bal y était annoncé. Bal d'après-midi, sans faste, mais où notre besoin de remuer trouverait à se satisfaire. Il va de soi que le projet me convint. Qui m'eût dit qu'à cet instant je décidais de ma vie véritable [5] ».

En effet, après « deux ou trois polkas et mazurkas », ils vont au buffet et font la connaissance de deux frères, l'un saint-cyrien et l'autre polytechnicien : Jules et Alfred Bacharach. Ils se quittent après un agréable moment, mais sans convenir de se revoir. Le soir, de la villa sise en face de la leur, un bruyant feu d'artifice illumine le ciel, tandis que les fusées retombent chez les Benda, un peu effrayés. C'est le stratagème utilisé par les frères Bacharach pour venir présenter aux voisins leurs excuses les bras chargés de fleurs et accompagnés d'un cousin, Guido Diaz de Soria, 18 ans, « modèle d'honneur et de bravoure ». Pauline est séduite par Guido. Ce nouvel ami habite Bordeaux. À la fin des vacances, il obtient la permission d'écrire à M^lle^ Benda. Tandis qu'elle rentre à Paris, « le destin continue de nouer ses fils [6] ».

À Bordeaux, Guido de Soria a fait la connaissance d'un jeune poète que sa famille, qui habite Cognac, a exilé dans la capitale girondine à la suite d'une fugue en galante compagnie. Le pardon accordé, François Porché, car c'est le nom du nouvel ami de Guido de Soria, s'installe à Paris. Soria le présente à Pauline Benda qui connaît ses poèmes. Ils se comprennent et deviennent amis. « Les visites qu'il me rendit me persuadèrent bientôt du plaisir que nous goûtions en compagnie l'un de l'autre [7] ».

Mais Porché part à l'armée « dans sa province natale », c'est-à-dire au 107^e^ régiment d'infanterie d'Angoulême et ils sont séparés pour quelque temps.

Quant à Pauline, elle a terminé ses études secondaires et s'inscrit à la Sorbonne afin de suivre les cours de psychologie expérimentale du professeur

---

4. Simone, 1954, p. 227 et s.
5. Simone, 1954, p. 229.
6. Simone, 1954, p. 232.
7. Simone, 1954, p. 234.

Théodule Ribot. « Le hasard qui toujours commanda [sa] vie allait rompre cette sorte d'équilibre [8] » entre son besoin d'ordre et sa tendance rêveuse et remuante. Car la fréquentation à l'hôpital de prostituées, dans le cadre de l'enseignement, horrifie sa mère qui se demande « quel homme sérieux prendrait pour femme une malheureuse ainsi compromise [9] ». Pour l'éloigner de cette idée, elle la contraint à suivre parallèlement des cours de diction avec l'acteur Charles Le Bargy, sociétaire de la Comédie-Française qui, à la surprise de l'intéressée et de sa mère, l'encourage à se présenter au Conservatoire. Pauline s'étonne qu'on lui ait refusé l'hôpital pour en faire une « cabotine ».

Pourtant, l'initiative connaît une conclusion imprévue : la jeune fille tombe amoureuse. Éprise de liberté, elle pense la trouver dans le mariage. Aussi épouse-t-elle le 15 décembre 1898, après s'être fait baptiser, Charles Le Bargy (1858-1936), son aîné de 19 ans, avec pour témoins Paul Hervieu et Edmond Rostand. Il ne faut qu'une journée à Pauline Benda pour réaliser son erreur. Alors qu'elle espérait avoir trouvé une porte de sortie dans le mariage, elle comprend que Le Bargy y a cherché des avantages matériels auxquels les artistes ne résistent pas mieux que les autres… L'indifférence deviendra rapidement le seul sentiment réciproque à les unir.

Néanmoins, c'est grâce à ce mariage que Pauline Benda va devenir Simone ou Madame Simone, une actrice à la flatteuse réputation et au talent reconnu. Sous ce pseudonyme, elle débute en 1901 au théâtre, sous la férule de son mari. Elle connaît le succès aussitôt, et sa carrière va s'étaler jusqu'au début des années 30, même si la période la plus riche est celle des quinze premières années du siècle.

Elle débute dans *Le Détour* d'Henri Bernstein en 1902, joue dans *Le Retour de Jérusalem* de Maurice Donnay, *Chantecler* et *L'Aiglon* d'Edmond Rostand, etc. Elle interprètera tout au long de sa carrière les textes de Georges de Porto-Riche, François de Curel, Henry Bataille, Robert de Flers, François Porché, Luigi Pirandello, Henry Bernstein… Sa carrière d'actrice (avec un bref passage à la Comédie-Française en 1921-22) l'amène à côtoyer et jouer aux côtés de Sarah Bernhardt, Mounet-Sully, Lucien Guitry, Coquelin, Réjane, Harry Baur, Jules Berry, etc. Mais elle approche aussi nombre d'autres personnalités du monde des arts, des lettres essentiellement, dont beaucoup vont devenir des amis, comme Henri Lavedan, Tristan Bernard, Sacha Guitry, Léon Blum, Anna de Noailles, Augustine Bulteau (dite Foemina), les frères Tharaud, Léon Daudet, Romain Rolland, la Duse, Gabriele d'Annunzio, Henri Massis, Jean Cocteau, etc. Sans oublier Julien Benda, son cousin germain avec qui elle entretiendra des relations ambiguës, particulièrement après que celui-

8. Simone, 1954, p. 237.
9. Simone, 1954, p. 238.

ci l'ait demandée en mariage et ait essuyé un refus. Il en conçut de la « haine » pour son concurrent heureux François Porché.

Justement, de retour du service militaire, François s'installe avec son frère Alfred Porché à Paris. Ils préparent un diplôme de droit, mais François « ne se préoccupait guère de collectionner les diplômes, cela malgré les objurgations de sa famille, laquelle souhaitait le voir porter la cravate blanche et revenir à Cognac, berceau des Porché, comme juge, avoué ou notaire [10] ». Tandis qu'Alfred obtient un doctorat qui le conduira jusqu'à la vice-présidence du Conseil d'État [11], François se contente d'une licence qui fait de lui brièvement un avocat sans envie de plaider. Ainsi, en 1906, il abandonne le barreau et part en Russie où il va rester sept ans, jusqu'en 1913.

Quant à Simone, maintenant actrice en vue, elle rencontre fortuitement en décembre 1904 Claude Casimir-Perier, qui lui inspire une seule réflexion : « ne jamais revoir ce garçon ! », pourtant « jeune, beau, d'éducation parfaite et de comportement fort réservé [12] ». Le jeune homme, de trois ans moins âgé que Simone, tombe sous le charme de la comédienne et lui fait une cour assidue. Fortuné, il est le fils de Jean Casimir-Perier, président de la République française entre 1894 et 1895, et appartient à une famille de la grande bourgeoisie. Il arrive à ses fins et au début de 1906 Simone demande une séparation légale, s'installe à l'hôtel et obtient en décembre le divorce. Bien que la mère de Claude trouve le mariage indigne, cela n'empêche pas son fils d'épouser, le 31 octobre 1909, son aimée.

Cette époque est celle de rencontres qui vont compter. La première est celle de Charles Péguy, que fréquentent son cousin Julien et son futur mari. Ami des deux, il est en outre officier de réserve dans le même régiment d'infanterie que Claude Casimir-Perier. Ayant acquis le château de Trie-la-Ville (Oise), c'est là que Simone et son mari reçoivent les personnalités littéraires de l'époque au premier rang desquels Péguy. Admirative du directeur des *Cahiers de la Quinzaine*, en juin 1910 elle met toute son énergie et son influence dans la bataille pour l'obtention du premier Grand prix de littérature de l'Académie française. Elle arpente le quai Conti, interpelant naïvement les académiciens qu'elle connaît, voire croise, afin de leur demander de voter pour *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* de Charles Péguy. D'aucuns ont dit qu'elle avait certainement, ignorante des usages, fait plus de tort que de bien à son poulain. Finalement, c'est le Girondin André Lafon qui obtient le Prix pour *L'élève Gilles*.

---

10. Simone, 1957, p. 71.
11. Alfred Porché (1876-1964), docteur en droit, conseiller d'État puis vice-président du Conseil d'État de 1938 à 1944. Commandeur de la Légion d'honneur, c'est lui qui remis les insignes de chevalier puis d'officier à son frère François en 1922 et 1929 (François fut encore promu commandeur en 1938).
12. Simone, 1957, p. 136.

L'année 1911 est difficile. Claude est victime de son caractère fantasque et insouciant, qui aboutit à une ruine compromettante. Mais Simone ne comprend pas ce mari aussi volage qu'aimable :

> « Je résistais, malgré la désastreuse liaison dont Claude continuait d'être la victime. Je ne doutais point que mon divorce risquât d'entraîner un drame. Enfin, pareille décision m'apparaissait sous les couleurs d'une lâcheté. Puisqu'il m'avait choisie, voulue, poursuivie, épousée alors que la vie s'ouvrait pour lui pleine de promesses, avais-je le droit de le quitter quand, sa fortune engloutie, son père et sa mère disparus, sa vie ballottant de droite à gauche, je demeurais pour lui une solidité, une protection, la seule créature méritant sa confiance et lui apportant un dévouement sans sévérité ? [13] »

Claude Casimir-Perier, qui est décidé à entamer une carrière politique, prépare alors la publication d'un rapport sur les relations maritimes et postales entre la France et l'Amérique, qui doit aboutir à l'édition d'un livre [14]. En mai 1912, pour l'aider dans cette tâche, il décide d'embaucher un secrétaire que lui a recommandé Péguy. Il s'appelle Henri Fournier. Ce jeune journaliste littéraire, qui a acquis une certaine notoriété comme chroniqueur littéraire à *Paris-Journal*, n'a pas encore publié sous le nom d'Alain-Fournier son roman en cours d'écriture, qu'il a intitulé *Le Grand Meaulnes*.

Malgré l'écart d'âge (elle a 35 ans et lui 26), le jeune secrétaire devient vite un ami de la femme de son « patron », la brillante actrice qui enchaîne les tournées à New-York et à Londres. Il est invité à Trie et rapidement l'amitié se mue en amour entre les deux êtres. Le Sud-Ouest va jouer à nouveau un rôle dans cette relation en passe de devenir fusionnelle. Il est vrai que la passion définit seule la relation amoureuse que peut connaître le jeune Fournier. À 18 ans, il a croisé dans la rue une jeune fille dont il est tombé follement amoureux. Elle est « si belle que la regarder touche à la souffrance ». Une passion soudaine et dévorante s'empare du lycéen qui suit la belle dans la rue pendant une semaine avant de l'aborder et de lui avouer son amour. Mais la jeune fille est déjà engagée – et certainement surprise si ce n'est effarée. Après avoir flâné dans Paris un moment avec son chevalier, elle disparaît. Henri Fournier n'accepte pas de l'avoir perdue de vue et se consume à sa pensée. Il la fera rechercher par un détective privé, jusqu'à la retrouver en 1912, mais mariée et mère de famille. Yvonne de Quièvrecourt devient de manière transparente et cathartique la Yvonne de Galais du *Grand Meaulnes*, roman « composé autant pour exorciser cet amour chimérique que pour tenter de conquérir Yvonne ».

Yvonne est toujours présente dans le cœur et l'esprit d'Henri Fournier, et elle réapparaît alors que l'écrivain entame sa liaison avec Simone. Le

---

13. Simone, 1957, p. 254.
14. Il paraît en 1914 chez Hachette sous le titre : *Brest, port transatlantique européen. Projet de réorganisation des services maritimes et des chemins de fer français*.

dilemme est profond et n'échappe à personne, créant de vives tensions entre les amoureux, à la hauteur de leur flamme réciproque. Finalement, Henri va se résoudre à perdre Yvonne. Il est évident que Simone, malgré elle, l'y a aidé. Violaine Massenet, biographe de l'écrivain, l'explique :

> « Madame Simone, [est] l'autre figure féminine de sa recherche éperdue d'absolu et de fusion. Yvonne et Simone sont les deux versants de cet univers singulier où le réel et le rêve s'affrontent, échangent leurs prestiges, font émerger de la brume des mots de passe fatals, des sésames éblouissants, pour traduire au plus près ce qui advient entre le mortel et l'immortel [15] ».

Mais une passion va remplacer l'autre, et Simone va prendre dans le cœur d'Alain Fournier la place (ou le rôle ?) que tenait jusqu'ici Yvonne. Et si Yvonne a inspiré le *Grand Meaulnes*, Simone inspira le personnage de *Colombe Blanchet*, le roman inachevé… Cette nouvelle relation amoureuse, consommée charnellement en mai 1913 et intellectuellement dès le premier jour, va faire entrer Simone dans le cercle des femmes omniprésentes d'Henri : sa mère, Albanie, et sa sœur, Isabelle, qui a épousé en 1909 un Bordelais, Jacques Rivière, fils d'un professeur de médecine de la cité girondine. Si les choses se passeront bien entre Simone et Albanie, les relations seront toujours distantes ou mauvaises avec Isabelle, à qui Fournier a dédié son roman.

D'autant qu'au grand dam d'Isabelle et Jacques Rivière, elle va influencer avec succès l'avenir de l'ouvrage et de son auteur. Appuyée par Péguy, elle incite Alain-Fournier à publier chez Émile-Paul [16] (alors que le roman a paru en feuilleton à la NRF) et à tenter d'obtenir le prix Goncourt. Elle mène une campagne effrénée pour que le prix soit décerné à Fournier, s'appuyant sur son ami Lucien Descaves, mais les mêmes effets produisant peut-être les mêmes causes, il rate – à une voix près toutefois – le Goncourt attribué à Marc Elder.

La passion entre Simone et Henri, bien courte puisqu'elle ne durera que deux ans, sera en partie vécue dans le Sud-Ouest. En effet, l'auteur du *Grand Meaulnes* a l'occasion de séjourner à Cambo-les-Bains, d'abord du 25 août au 11 septembre 1913, puis du 20 juillet au 2 août 1914. Les Casimir-Perier y louent la Villa Souberbielle, jolie maison entourée d'un grand parc et proche de la Villa Arnaga, où vit Edmond Rostand. C'est d'ailleurs là qu'il entame son roman *Colombe Blanchet*. Simone aime le lieu : « À Cambo, ma

---

15. Massenet, 2005, p. 62.
16. Chose étonnante, actuellement l'exemplaire du tirage de tête de l'édition originale du *Grand Meaulnes* offert par Alain-Fournier à Simone est en vente chez un des plus grands libraires anciens de Paris. Il s'agit d'un des 20 exemplaires sur papier de Hollande (le n° 7), resté broché et pour lequel a été réalisé par le relieur J.-P. Miguet un superbe coffret en plein maroquin rouge avec des gardes de daim et sous étui bordé de maroquin. Ce précieux exemplaire est agrémenté d'un envoi particulièrement sobre : « Exemplaire pour Madame Casimir-Perier / Henri Alain-Fournier. ». Cette prudence dissimule la passion qui unit les deux êtres.

vie quotidienne obéissait à un rythme différent. Il y avait les excursions en montagne, les promenades à Biarritz, les voyages à Saint-Sébastien, chaque dimanche, pour assister aux courses de taureaux... [17] ».

Grâce, notamment, à la correspondance entre les deux amants publiée en 1992 [18], nous connaissons ces dates et certains détails de leurs préoccupations et activités pendant ces périodes. Ils n'y oublient pas leurs amis, puisque nous connaissons une carte postale adressée à Charles Péguy représentant l'église de Cambo envoyée au début du mois de septembre 1913, co-signée du couple, et qui porte le texte suivant :

> « Nous avons lu sur le cadran solaire cette inscription : *dubia omnibus, ultima multis* [« Les choses incertaines pour tous, les dernières pour beaucoup »] Et nous avons, malgré lui, prié pour Péguy dans cette belle église de campagne [19] ».

Henri est venu par le train et Simone l'a attendu à la gare de Bayonne :

> « Le train qui me le ramenait ne touchait Bayonne qu'à neuf heures et demie du soir. L'impatience me chassa de la maison avec une avance telle que je décidai de l'user à Biarritz, sur la plage déserte, plutôt qu'au milieu du vacarme enfumé d'un quai de gare. [Ensuite,] il y eut une visite à Francis Jammes, des courses de taureaux à Saint-Sébastien, une rêverie au bord du gave à Lourdes, quand la fraîcheur de l'eau, le jour tombant et le silence ajoutent de nouveaux mystères à la Grotte illuminée [20] ».

Vient le bel été 1914, le dernier à Cambo. Il est vécu pourtant plus sereinement que le précédent : si les nuages sentimentaux disparaissent, l'orage d'acier s'annonce.

> « Ainsi que chaque année, je projetai de demeurer à Cambo du milieu de juillet à la fin de septembre. Claude, sous le prétexte de rendre visite au sous-préfet de Gray, rejoignait à Vittel la dame de ses pensées qui réclamait impérieusement sa présence et celle de son chéquier. Henri et moi, nous prîmes la route le 14 juillet et nous nous installâmes, le 17, villa Souberbielle. Spacieuse, entourée d'un grand jardin où fleurissaient quelques roses blanches, la maison plaisait à Henri à cause de sa simplicité campagnarde et de son mobilier réduit à l'indispensable. […] Une semaine de joie et de soleil s'écoula ainsi. Rien qu'une semaine. Que les jours nous furent mesurés ! Que le destin se montra féroce ! [21] ».

---

17. Simone, 1957, p. 236.
18. Alain-Fournier et Madame Simone, 1992.
19. Cité par Baranger, 2005.
20. Simone, 1957, p. 258-259.
21. Simone, 1957, p. 274-275.

Le 30 juillet, un pli du ministère de la Guerre mobilise le lieutenant d'infanterie de réserve Henri-Alban Fournier connu sous le nom de plume d'Alain-Fournier. Le 31, les amants font quelques courses à Bayonne, aux Galeries parisiennes ; Fournier essayait « une paire de fortes chaussures quand les cloches commencèrent à sonner : un même désir nous porta vers la cathédrale [22] ». Simone lui promet alors de l'épouser dès son retour. Il est heureux.

Le 1er août, après le déjeuner, ils partent par un temps superbe dans la voiture qui, depuis quinze jours, les « conduisait au bord de l'Océan ou dans la montagne », vers Mirande où en avril 1913 il a fait une période de 28 jours dans son régiment. Le 2, Simone quitte Mirande, s'arrête à Tarbes aux Nouvelles Galeries, achète des vêtements et revient les offrir à son aimé. Peu de jours après, la revoilà à Mirande pour embrasser le lieutenant du 288e RI qui part à Auch. Elle l'y retrouve et passe six jours avec lui, avant le départ pour la zone des armées le 12 août. Albanie Fournier, qui aime Simone malgré le caractère scandaleux de sa relation avec son fils, les a rejoints, et les deux femmes adressent au mobilisé un au revoir qui, elles l'ignorent, est en réalité un adieu.

Elles repartent à Cambo-les-Bains. L'attente se fait là. « De Mons, de Charleroi, de la retraite, nous ne savions, isolés sous nos platanes, que ce que le communiqué officiel consentait à nous apprendre [23] ». Le 30 août Simone va à Paris, puis revient à Cambo ayant appris que les Allemands étaient aux portes de la capitale. Elle raconte alors :

> « Dès que le Gouvernement se fut réinstallé à Bordeaux, je m'y rendis accompagnée par Mme Fournier. La cité promue capitale, encombrée, surpeuplée, puait l'argent et la nourriture. Sans attendre, me moquant de l'heure tardive, je me fis conduire à l'hôtel de Bayonne, où Briand logeait démocratiquement [24] ».

> « L'hôtel du Chapeau-Rouge, où j'avais mes habitudes, était bondé. On nous logea dans le voisinage, au numéro 4 de la rue Lafayette. C'était au second étage d'un immeuble ordinaire, une chambre meublée d'une table, d'une chaise, d'une toilette et de deux petits lits de fer [25] ».

Précisons qu'à l'arrivée à Bordeaux Mme Fournier et Simone ont d'abord séjourné à Cenon, dans la propriété des Rivière. Sentant qu'elles n'y étaient pas les bienvenues au regard des convenances, elles ont cherché un hôtel. Quant à la rencontre avec Briand, elle a pour but de favoriser une affectation d'interprète à l'état-major général, proposée avant le début des hostilités. Briand promet et s'en va.

---

22. Simone, 1957, p. 277.
23. Simone, 1957, p. 285.
24. Simone, 1957, p. 285.
25. Simone, 1957, p. 285-286.

Le 5 ou le 6 septembre, le cousin Julien Benda leur rend visite à Bordeaux. Ami d'Émile Buré, chef de cabinet de Briand, il apporte des nouvelles sans grand intérêt et qui ne concernent pas Fournier. Simone se rend chaque jour à la cathédrale avec M^me^ Fournier, conduite par « la tristesse, l'obéissance et la fidélité ». « Dans une sorte de rotonde, vers la gauche, s'élève une statue de la Vierge portant l'Enfant. Les croyances locales attribuent à cette Notre-Dame couronnée d'or et de perles des pouvoirs miraculeux [26] ». Les cierges et les fleurs emplissent le lieu où les fidèles prient pour leurs proches et implorent la pitié de Dieu. Le 16 septembre, Briand est de retour à Bordeaux. Il n'a pas pu intervenir. Simone et Albanie décident de s'en tenir là. Trois jours plus tard tombe la nouvelle de la mort de Péguy. Du coup, sans concertation avec la mère et la sœur, Simone revoit Briand et lui demande d'intervenir à nouveau « pour lui donner la place favorisée où d'abord le destin l'avait voulu placer [27] ».

Le 22 septembre 1914, le lieutenant Henri Fournier meurt atteint d'une balle. Pendant des jours encore, l'incertitude demeure à Bordeaux quant à son sort. Début octobre, Julien Benda annonce qu'il est porté disparu. Simone quitte la rue Lafayette, mais on ne se sait pour quel autre endroit à Bordeaux, dans le même quartier semble-t-il. Mi-novembre, ayant l'assurance que son amant est mort, elle s'enfuit de Bordeaux qui restera à jamais la ville où son grand amour fut brisé par la folie humaine. Elle écrit :

> « Le hasard des voyages, les obligations du travail m'ont souvent conduite à Bordeaux. Peu importent les motifs qui m'y amènent. Avec la ruse des drogués, je leur vole le moment de solitude qui me permet de retourner sur les lieux où brûle encore le sel de mes larmes [28] ».

Malgré les recherches entreprises à sa demande par Charles Humbert, aucune trace du lieutenant ou de ses camarades ne sera retrouvée. Cela la privera « du triste bonheur d'embaumer sa tombe sous les roses d'arrière-saison [29] ».

Simone ne connaîtra plus jamais la passion amoureuse. Elle va seulement survivre à sa douleur. Un homme va le lui permettre, un homme au sujet duquel Henri lui avait dit en 1914 : « Par quel mystère n'as-tu pas compris jadis que Porché était le seul homme digne de toi ? [30] » Car le Cognaçais François Porché est revenu de Russie en 1913 et ils ont repris contact. En mars

26. Simone, 1957, p. 288.
27. Simone, 1957, p. 290.
28. Simone, 1957, p. 293.
29. Simone, 1960, p. 14. Elle n'aura pas la joie d'apprendre la découverte du corps de Fournier et de celui de ses vingt compagnons d'arme, retrouvés le 2 mai 1991 dans les bois près de Saint-Rémy-la-Calonne, dans une fosse commune où ils avaient été enterrés par l'armée allemande sur le lieu du combat. Ils ont été ré-inhumés solennellement dans la nécropole nationale de Saint-Remy-la-Calonne.
30. Simone, 1957, p. 274.

1917, après avoir joué dans une pièce d'H. Bataille (*L'amazone*), elle rejoint Porché à Pau :

> « Le Grand Hôtel où nous habitions ouvrait ses fenêtres sur la chaîne des Pyrénées. Là où commençait la plaine, miroitait une eau bleue échappée de la montagne. Le ciel, la neige sur le sommet, le velours des pentes, les lacs étroits et scintillants composaient un paysage dont la beauté créait le besoin déchirant d'échapper à nos limites corporelles et de nous perdre en lui [31] ».

Mais lorsque Albanie Fournier apprend par la presse leurs fiançailles, elle espère encore que son fils est vivant et ne peut comprendre cette attitude. Elle s'en ouvre dans une lettre du 24 novembre 1917 à Simone :

> « Je suis déchirée. Simone, vous ne savez pas ce que vous êtes, ce que vous représentez pour moi, ni combien je vous aime. C'est mon Henri qui s'est incarné en vous ; en vous aimant, c'est lui que j'aime. Mais pourquoi vous remarier, ma Simone, pourquoi aliéner votre liberté ? Vous êtes si indépendante, si bien ainsi ! […] Et s'il revient jamais ? Ah ! c'est tellement atroce, qu'il ne faut pas y penser ! […] Combien vous avez dû souffrir, chère Simone, pour prendre une semblable décision. J'espère encore que ce n'est qu'un mensonge du journal *Le Sourire*. Mais quoique vous fassiez, je vous aimerai toujours, je sens qu'il m'est impossible de me détacher de vous [32] ».

Mais Henri ne reviendra pas. Et le 17 août 1923, Simone se marie une troisième fois, avec l'écrivain François Porché qui, lui, a exactement son âge. Simone explique dans ses mémoires que leur mariage reposait sur une blessure commune, celle d'avoir à faire face à une passion brutalement interrompue. Porché aussi a été meurtri par la Grande Guerre : réformé pour déficience pulmonaire après son service, il a demandé à être réengagé. Affecté au 94e RTI d'Angoulême, il est parti avec ce régiment en 1914, mais a été évacué du front de l'Yser en novembre atteint d'une double pneumonie. Définitivement réformé, il se remet lentement et, aux côtés de Simone, il va poursuivre sa carrière littéraire commencée avant-guerre, constituée de poèmes, pièces de théâtre ou encore études sur Baudelaire ou Tolstoï. Simone devient sa muse et son interprète, même si après-guerre elle délaisse le théâtre au profit des lettres. Encouragée à écrire, elle publie son premier roman en 1930, *Le désordre*. Très bien accueilli, il est suivi en 1935 par *Jours de colère* et en 1939 par *Le paradis terrestre* auquel le Prix Goncourt 1939 échappe de peu.

Sa réputation dans le monde littéraire est faite. Elle publie encore *Québéfi* (1943) et *Le bal des ardents* (1951) (fig. 2) et s'essaye au théâtre. En

---

31. Simone, 1960, p. 65.
32. Cette lettre autographe du 24 novembre 1917 signée de la mère d'Alain-Fournier à Simone, rédigée sur trois pages d'un papier de deuil, est en vente avec l'exemplaire du *Grand Meaulnes* ayant appartenu à Simone (cf. note 16).

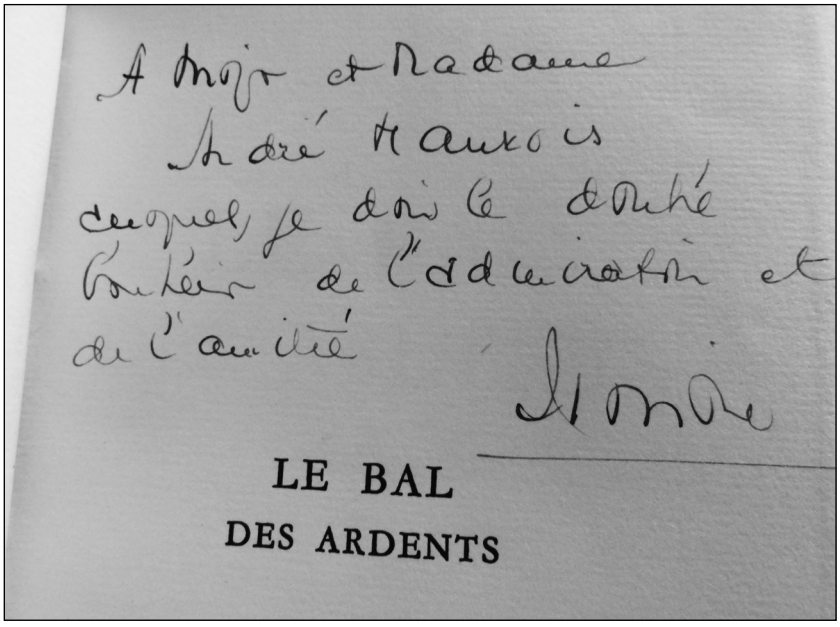


Fig. 2. Dédicace du *Bal des Ardents* à André et Simone Maurois.

1935, elle entre dans le jury du prix Femina dont elle assumera la présidence. En 1960, Simone reçoit le Grand prix de littérature de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre, laquelle s'est enrichie de mémoires (fig. 3). En effet, en 1944 la mort de François Porché la laisse dans une solitude affective définitive. Le temps lui semble venu de se consacrer à la rédaction de souvenirs [33] qui lui sont ardemment demandés. Chargée de souvenirs et d'honneurs (elle est notamment commandeur de la Légion d'honneur), elle attend la mort qui l'oublie, elle mais pas les autres : en juin 1984, Wladimir Porché, le fils de François qu'elle considère et qu'elle aime comme son propre fils, meurt à l'âge de 74 ans. Alors elle se laisse aller à une mort qui la prend à Montgeron, dans la maison où elle s'est retirée, le jeudi 17 octobre 1985. Elle était dans sa 109e année…

L'exceptionnelle longévité de cette grande dame a laissé une part importante au Sud-Ouest dans les moments forts de sa vie. Bordeaux, Cenon, Arcachon d'un côté, Cambo-les-Bains, Bayonne et Biarritz de l'autre, sont les lieux qui accueillent ses passions et les drames qui en découlent. Mais cela se situe essentiellement durant sa jeunesse, jusqu'à ses quarante ans.

33. Cf. note 1.

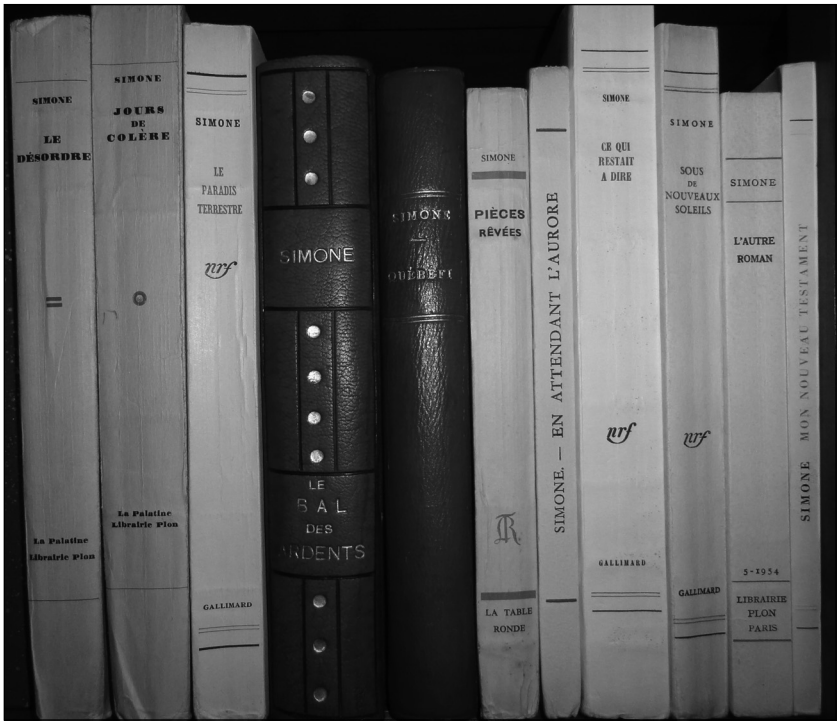


Fig. 3. Les œuvres de Madame Simone.

Ensuite le Sud-Ouest perd son attractivité, d'autant que c'est la guerre qui la ramène fin octobre 1939 vers Bordeaux : « Quelques amis nous ont trouvé à Pessac une maison parfaite. Un grand parc verdissait tout autour [34] ».

Enfin le Sud-Ouest eut aussi un goût charentais dans sa vie, mais éloigné car seulement à travers les attaches de François Porché. Lorsque l'Académie d'Angoumois est créée en 1964, elle est nommée présidente d'honneur aux côtés de Jacques Chardonne. Âgée de 87 ans, elle ne se rend pas à la cérémonie d'ouverture, mais elle fait lire un très beau discours d'hommage à la Charente à travers les souvenirs de Porché qu'elle dit avoir fait siens [35]. En 1977 non plus, elle ne peut se rendre à l'hommage rendu par la ville de Cognac [36] à son enfant François Porché à l'occasion du centenaire de sa naissance. C'est qu'elle aussi a cent ans…

34. Simone, 1960, p. 296.
35. Cf. Forrier, 2008.
36. Où une rue porte son nom depuis novembre 1944 et une plaque a été apposée sur la maison natale de l'écrivain.

Souhaitons donc, pour conclure, que la mémoire de Madame Simone, que peuvent croiser ceux qui lisent toujours les mémoires de l'abbé Mugnier, de Paul Léautaud, de Robert de Saint-Jean et de bien d'autres encore, survive au-delà du Sud-Ouest, dans une France à laquelle elle a offert tous ses talents en enrichissant son patrimoine artistique et littéraire.

C.-L. R.

Bibliographie

ALAIN-FOURNIER et MADAME SIMONE, 1992. *Correspondance (1912-1914)*, Paris, éd. Fayard, 347 p.

BARANGER Michel, 2005. « Alain-Fournier à l'abbaye Sainte-Marie-du-Désert » et « Alain-Fournier à Cambo-les Bains », http://www.legrandmeaulnes.com/french/abbaye.htm.

FORRIER Michel, 2008. *Madame Simone, Des théâtres parisiens à l'Académie d'Angoumois*, Saintes, éd. Le Croît vif, 237 p.

MASSENET Violaine, 2005. *Alain-Fournier*, Paris, éd. Flammarion.

SIMONE, 1954. *L'autre roman (souvenirs)*, Paris, éd. Plon, 254 p.

SIMONE, 1957. *Sous de nouveaux soleils. I - Quand s'allumait la rampe. II - Histoire d'une amitié et d'un amour*, Paris, éd. Gallimard, 300 p.

SIMONE, 1960. *Ce qui restait à dire (souvenirs)*, Paris, éd. Gallimard, 298 p.

SIMONE, 1970. *Mon nouveau testament*, Paris, éd. Gallimard, 98 p.

Des ouvrières des lettres en Aquitaine entre Bordeaux et la Dordogne

par Philippe ROUGIER

Les portraits figurant sur l'affiche de notre colloque peuvent susciter de la consternation. Au milieu de neuf écrivains, un seul portrait de femme. Parmi plus de cinquante interventions, sept seulement seront consacrées à des auteurs de sexe féminin. Cela représente-t-il vraiment la part de l'écriture féminine en Aquitaine ? En quelques pages, voici cinq femmes de lettres actives pendant la première moitié du XX^{e} siècle. Elles sont nées et ont vécu en Aquitaine.

Elles ont souvent mêlé leur région à leur écrits parus sous divers *pseudonymes*. Ce sont :

- Marguerite Coulon de Lagrandval (*Jeanne de Coulon*, *Pierre Marfont*)
- Louise Coulon de Lagrandval (*Jeanne de Châteaulin*, *Michel Dorlys*, *Jacques Murol*)
- Geneviève de Cézac épouse Brachet de Lamenuze (*Jean de Belcayre*, *Andrée Vertiol*)
- Jeanne de Fleury baronne de Saint-Angel (*Angel Flory*)
- Suzanne Vergniaud (*Jean Vézère*, *Pierre de Bellerive*).

Elles partagent plusieurs points communs. Nées entre 1864 et 1877, elles ont toutes vécu à Bordeaux ou en Dordogne ; elles publiaient sous différents pseudonymes ; elles étaient sociétaires de la Société des gens de lettres ; elles sont à peu près complètement oubliées bien qu'elles aient publié des dizaines et des dizaines de livres tirés à des milliers d'exemplaires ; elles

ont écrit (entre autres !) des « romans catholiques » dont l'action se déroule quelques fois dans diverses parties de l'Aquitaine.

Femmes de lettres catholiques au début du XXe siècle [1]

En dépit de l'augmentation du nombre de femmes de lettres au début du XXe siècle (nombre estimé à 3 500 en 1910 [2]), il ne faut pas perdre de vue la misogynie généralisée dans le milieu des lettres (comme ailleurs) où les femmes étaient souvent reléguées au dernier rang de l'écriture. Maupassant estimait que :

> « Ce qu'on pourrait, en général, reprocher à tous ces écrivains en robe, c'est l'absence de cette chose subtile, indéfinissable, qu'on appelle l'art […] La femme, en général, quel que soit son génie, ne connaît point, ne produit point, et ne comprend guère cette chose vague et toute-puissante [3] ».

Un critique, plus rosse :

> « L'abondance dans les paroles et la prolixité dans les discours passent généralement pour être le péché mignon des personnes du sexe. Or, une faculté si précieuse de noyer le vide de la pensée sous des flots de discours ne saurait se donner carrière nulle part avec plus d'avantage que sous cette forme de production kilométrique [4] ».

Néanmoins, plusieurs femmes écrivains, exactement contemporaines des nôtres, ont été reconnues en leur temps : Colette, Lucie Delarue-Mardrus, Gérard d'Houville, Anna de Noailles, Marcelle Tinayre...

Le roman catholique fit partie pendant la IIIe République de la stratégie de l'Église catholique pour reconquérir les masses déchristianisées et résister « à l'action corrosive des œuvres malsaines ». Il s'est répandu au moment de la défaite de 1870 et de la séparation de l'Église et de l'État. Ces romans s'adressent avant tout aux femmes et aux jeunes filles et la mission de répandre une « saine morale » est confiée de façon caractéristique aux auteurs de sexe féminin. La méthode consiste à illustrer les valeurs catholiques au moyen d'histoires exemplaires plus ou moins vraisemblables où la vertu triomphe toujours. Le journal *Les Veillées des Chaumières* fixe l'objectif de ses auteurs, dont notre Jeanne de Coulomb : « Il faut vulgariser le bien, la morale, l'esprit

---

1. Ellen Constans a publié une remarquable étude sur la littérature populaire féminine sous la IIIe République (Constans, 2007).
2. Uzanne, 1910.
3. Maupassant, 1883.
4. Loliée, 1899.

de sacrifice, le détachement de l'argent, la délicatesse de cœur et de conscience, l'habitude de la prière et de la réflexion [5] ».

Suzanne Vergniaud alias Jean Vézère résume le but suprême en un titre : *Je convertirai mon mari* (1922). Ces dames s'efforcent en même temps de faire pénétrer des notions culturelles (beaux-arts, histoire et géographie). Ces auteures se comptaient par dizaines dans tout le pays, mais se recrutaient plus spécialement dans deux régions : la Bretagne et le Sud-Ouest. Ces romans étaient diffusés soit en feuilletons dans une multitude de journaux et revues, soit, à partir des années 20, sous forme de petits volumes au prix très abordable.

Nos auteures n'étaient guère fortunées. L'écriture représentait un gagne-pain médiocre qui les obligeait à un rythme effréné. On reste hébété devant le nombre de romans, nouvelles, contes, saynètes, poésies que certaines ont produits jusqu'à un âge avancé. On peut vraiment les qualifier d'ouvrières des lettres, ainsi que Colette décrivait George Sand. Geneviève de Cézac et Marguerite Coulon elles-mêmes se percevaient comme « ouvriers des lettres » ou « ouvriers du cerveau [6] ».

Autre trait commun : toutes sans exception se sont cachées derrière un total de dix pseudonymes. L'usage de noms de plume était certes assez fréquent chez les auteurs de sexe féminin (60 %) mais notre groupe se distingue par l'usage *exclusif* de pseudonymes (un à trois par auteure !) et par une proportion très élevée de pseudonymes masculins (7 sur 10), beaucoup plus que la moyenne (5 %). Ils sont souvent tirés de noms de lieux d'Aquitaine (6 sur 10).

Notre groupe de cinq est à la fois plus soudé et plus divers que ne laisseraient deviner tant de points communs. D'un côté, quatre d'entre elles font partie de l'aristocratie et sont unies par d'étroits liens familiaux. Elles peuvent toutes figurer sur un même arbre généalogique (fig. 1) et, bien qu'appartenant à trois générations différentes, elles étaient toutes contemporaines, se connaissaient, se soutenaient et même ont collaboré plus d'une fois en écrivant « à deux plumes ».

Suzanne Vergniaud est tout à fait à part. Issue d'un milieu bourgeois, elle fut la seule à travailler en plus de son activité d'écrivain.

Un autre point commun les réunit : le milieu familial valorise les œuvres intellectuelles ; plusieurs membres de la parentèle ont aussi écrit romans, traités, poésies, mémoires ou études scientifiques.

Les cinq romancières adhéraient toutes à la Société des Gens de Lettres (SGDL) pour défendre leurs intérêts. C'est grâce aux nombreux courriers conservés dans ses archives déposées aux Archives nationales [7] que j'ai pu suivre leurs activités et découvrir leurs préoccupations et opinions, tout à fait

5. *Les Veillées des Chaumières*, 20 octobre 1904.
6. Archives nationales (AN), 454 AP 253 et 224, lettres des 7 septembre 1938 et 9 juillet 1941.
7. AN, sous-série 454 AP.

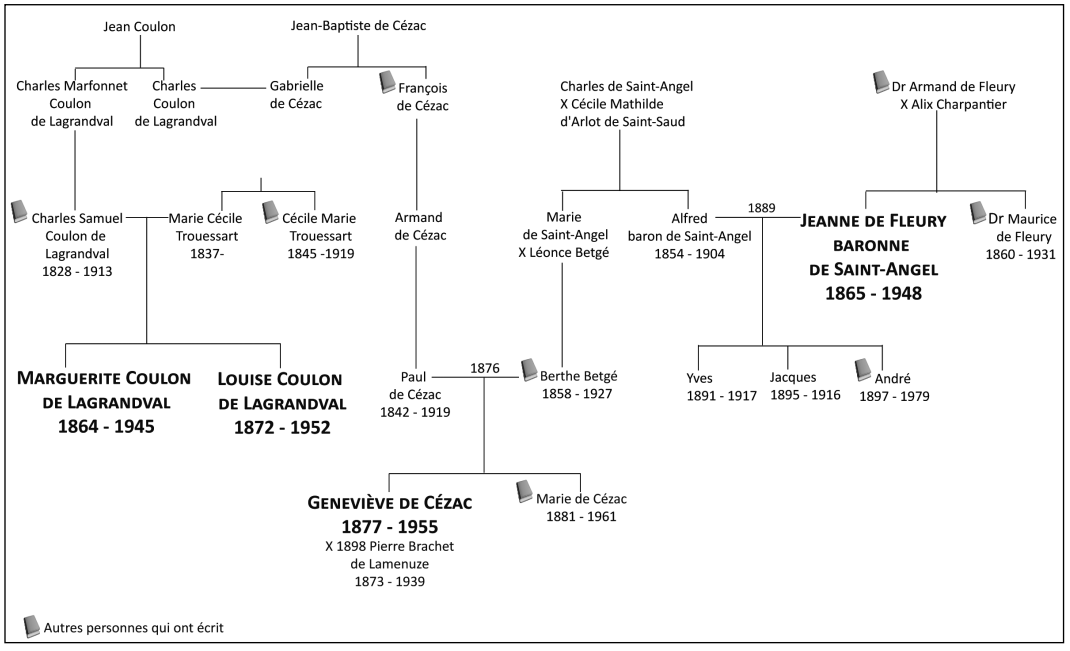


Fig. 1. Les relations familiales entre les romancières. Infographie Marie Palué.

représentatives de la droite la plus conservatrice. Atteintes par l'âge, elles recevaient une pension de la SGDL, mais leurs fins de vie furent des plus modestes.

Quelques lignes pour individualiser chacune des cinq auteures

Marguerite (Bordeaux 1864 - Bordeaux 1945) et Louise (Bordeaux 1872 - Bordeaux 1952) Coulon de Lagrandval (fig. 2)

Elles descendent d'une célèbre famille de nobles maîtres verriers périgordins et les pseudonymes Jeanne de Coulomb – ancienne orthographe du nom – et Pierre Marfont – nom d'un hameau de Plazac (Dordogne) – les relient à ces ancêtres. Les deux sœurs célibataires ont constamment vécu ensemble. Marguerite, figure reconnue parmi les auteurs de romans catholiques, publia près d'une centaine de romans, sans compter une foule de nouvelles. Un de ses ouvrages recevra en 1928 le prix Montyon décerné par l'Académie française aux œuvres « d'un caractère élevé et moral ». Plusieurs ont été traduits en flamand, italien et espagnol. Louise en revanche n'a écrit que pour les enfants et adolescents.

Fig. 2. Marguerite et Louise Coulon de Lagrandval.

Fig. 3. Geneviève de Cézac.

Jeanne de Fleury, baronne de Saint-Angel (Bordeaux 1865 - Arcachon 1948)

Son père est professeur à la faculté de médecine de Bordeaux et son frère est Maurice de Fleury, psychiatre célèbre comme membre de l'Académie de médecine et ami de plusieurs grands artistes. Elle épouse le baron de Saint-Angel, représentant d'une vieille famille du Périgord, et commence à écrire après son veuvage. Dans notre groupe, elle est la seule à avoir eu des enfants mais ses deux fils aînés sont morts en héros pendant la première guerre mondiale. Par la suite, elle habite à Arcachon et se retire dans un couvent à Bordeaux. Au total, elle écrit environ 35 romans dont 5 en collaboration avec sa petite-nièce Geneviève de Cézac.

Geneviève de Cézac (Saint-Crépin-d'Auberoche (Dordogne) 1877 - Bordeaux 1955) (fig. 3)

Ses deux pseudonymes renvoient à un passé chéri en Périgord : le château des ancêtres (Belcayre[8], sur la Vézère) et la chartreuse du Petit Vertiol où elle est née. En se mariant, elle la quitta pour s'installer dans une autre chartreuse, 5 km plus loin, à Saint-Geyrac ! On trouve plusieurs évocations des deux lieux et des environs dans ses romans. Des difficultés financières la

8. L'ancêtre François de Cézac habita le château de Belcayre. Il écrivit ses souvenirs de soldat de l'armée de Condé qui furent publiés en 1909 sous le titre *Dix ans d'émigration (1791-1801). Souvenirs de François de Cézac, hussard de Berchény, volontaire à l'armée de Condé*.

conduisent à habiter par la suite à Périgueux puis à Bordeaux. On lui doit une centaine de romans. Dans notre groupe, ce sont peut-être eux qui atteignirent les plus forts tirages (on annonce 153 000 pour *Son vrai visage* en 1943). Certains ont été traduits en espagnol et en portugais.

Suzanne Vergniaud (Le Bugue 1877 (Dordogne) - Le Bugue 1978)

Fig. 4. Suzanne Vergniaud.

S. Vergniaud (fig. 4) se distingue des précédentes par son origine sociale : son père est chef de station de chemin de fer, son grand-père pharmacien au Bugue ; son arrière-grand-mère avait publié une *Instruction religieuse dédiée à la Jeunesse*. Elle fut la seule du groupe à exercer une profession en dehors de l'écriture : elle enseigna la littérature anglaise et française, brièvement à Oxford, puis à Limoges où elle habita longtemps. Elle commence par des poésies qui lui valent des prix aux Jeux Floraux de Toulouse. Elle abandonne vite son premier pseudonyme de Pierre de Bellerive, du nom de la maison familiale près du Bugue, pour celui de Jean Vézère, la rivière qui coule juste en dessous. Une partie de son œuvre a été extraordinairement répandue en son temps : ses *Chants de guerre des enfants de France* et ses *Cantiques pour le temps de la guerre (poèmes patriotiques, guerriers ou religieux)* ont été tirés à plus de deux millions d'exemplaires pendant la première guerre mondiale et ont même reparu lors de la seconde… Elle publia une vingtaine de romans pour adultes et adolescents, mais aussi une quantité innombrable de poèmes, contes, essais, articles et vies des saints. La violence de ses *Chants de guerre*, l'intransigeance combative de ses romans catholiques la différencient des quatre autres auteures. C'est finalement elle la moins oubliée, puisque son nom a été donné à la maison de retraite du Bugue où elle est décédée après avoir fêté son centenaire.

D'un point de vue littéraire, je dirais que les deux figures majeures en tant que romancières sont Marguerite Coulon et Geneviève de Cézac (leurs productions étant sensiblement équivalentes, quantitativement du moins), Suzanne Vergniaud ayant touché à des genres littéraires plus variés, et Louise Coulon se bornant à écrire pour les jeunes lecteurs.

Aquitaines

Pour renouveler le plaisir de leurs lectrices, les auteures situent leurs histoires en des temps et des lieux variés : tantôt à l'époque contemporaine dans les milieux aristocratiques ou bourgeois, tantôt à diverses époques de l'Ancien Régime tant regretté. Les scénarios sont détachés de l'actualité et même des progrès techniques, ce qui permet des rééditions sans modification des dizaines d'années plus tard. L'action se déroule quelques fois aux colonies ou dans des pays exotiques, mais souvent les romancières se laissent inspirer par les lieux qu'elles connaissent réellement et choisissent comme toile de fond diverses parties de l'Aquitaine. Elles se contentent parfois de mentionner des noms de villes, de villages, pour donner un peu de couleur locale, mais il arrive qu'elles se lancent dans des descriptions plus précises où l'on reconnaît des lieux familiers, des ambiances rurales, des intérieurs de châteaux. Les lieux sont composés de plusieurs éléments réels juxtaposés et leurs noms peuvent être travestis. Voici une petite excursion parmi ces décors de romans.

Bordeaux et la Gironde

Je n'ai identifié qu'un roman (presque) entièrement situé à Bordeaux, *L'ombre tragique* (1924) de Jean de Belcayre. Ce véritable roman historique est rempli de références à des faits ou personnages concernant la ville, notamment M^me^ Tallien. La publication *Romans-revue : revue des lectures* le jugeait ainsi : « En même temps qu'une intéressante reconstitution de l'époque révolutionnaire à Bordeaux, le roman est une belle étude d'âme et expose d'une manière vraiment émouvante le terrible conflit des deux époux [9] ».

Jean de Belcayre signe ensuite avec Angel Flory le charmant roman *Lucile ou le silence de l'amour* (1934), qui se déroule partie en Dordogne, partie à Bordeaux, mais cette fois sous la Restauration.

Jean de Belcayre, toujours, utilise différents lieux touristiques de Gironde dans plusieurs petits romans pour enfants :

> « On prit la gondole, on alla jusqu'à Lormont, on visita le musée, les momies de Saint-Michel, […] on poussa jusqu'à Verdelais [10], Arcachon [11] ».

Les sœurs Coulon de Lagrandval ne sont pas inspirées par leur ville natale. On la trouve cependant dans le roman *Par le sang et par le feu* et dans plusieurs nouvelles pour enfants. Elle sert également en partie de cadre au tout premier roman d'Angel Flory, *Plus penser que dire* (1914) qui reçut le

---

9. *Romans-revue : revue des lectures*, 1925, n° 6, p. 487.
10. Centre de pèlerinage.
11. Belcayre, 1924.

prix Revel de littérature régionaliste. Plus tard, *Le réveil du château dormant* (1936) évoquera aussi bien les vignes du Sauternais [12], Bazas et Arcachon que la rue des trois Conils et le château Trompette.

Le Pays basque et la Gascogne

Le sud de l'Aquitaine présentait deux attraits majeurs : le Pays basque et les bains de mer, Lourdes et ses sanctuaires. Les sœurs Coulon de Lagrandval y exercèrent leur talent d'aquarellistes et y ont placé au moins huit romans ou nouvelles où évoluent notamment des membres de l'aristocratie en villégiature. Jeanne reçut le prix Montyon pour *L'ombre des heures* situé dans les environs de Saint-Jean-de-Luz, là où sa sœur écrivit *Troublante énigme,* qui se déroule également au Pays basque.

À la suite d'une visite dans la région, Jean de Belcayre plante le décor du *Silence de Nadia* (1923) à Pau, à Lourdes et dans un couvent des environs. Mais le projet d'en tirer un film muet ne se réalisera pas. L'année suivante, elle publie un « conte gascon ». Bien plus tard, *Mystère sous les cèdres* (1948) est l'histoire d'une « cadette de Gascogne », à Pau et alentour :

> « La plaine verdoyante, touffue, où souvent le Gave se cache sous de vigoureuses frondaisons, était déjà enveloppée par les ombres du soir, mais le soleil couchant jetait encore des lueurs dorées sur les coteaux de Jurançon et de Bizanos ».

Le Lot-et-Garonne n'est pas oublié. Jeanne de Coulomb et Jean de Belcayre ont placé un roman, l'une autour de Xaintrailles (*L'aiguillage doré*, 1936), l'autre autour de Nérac (*La maison de verre*, 1938) :

> « Bavard, très méridional, le Gascon […] vanta fort les agréments du pays, […] la verdoyante campagne environnante, propice au footing, la chasse aux oiseaux, si en faveur et aussi la pêche aux écrevisses ».

Mais dans le fond, tous ces lieux ne servent que de cadre et d'agrément à la lecture.

Le Périgord

Ah le Périgord ! Le pays des ancêtres [13], la région qu'elles connaissent le mieux et où elles préfèrent conduire le lecteur ! Je dénombre quatre romans situés entièrement en Périgord Noir [14] et sept situés en grande partie

12. Le vin de Bordeaux ou d'ailleurs n'est jamais mentionné par nos romancières.
13. Des ancêtres de son mari, pour la baronne de Saint-Angel.
14. Deux de J. Vézère, deux de J. de Coulomb (dont un en collaboration avec A. Flory).

en Périgord [15], dont cinq en Périgord Noir. Il faut ajouter, tous destinés aux enfants, une nouvelle de J. de Belcayre, un roman-feuilleton de J. Vézère et une foule de petits récits de J. de Châteaulin, sans compter nombre d'allusions disséminées dans divers écrits.

Avec le Périgord, c'est une histoire d'amour : il les inspire, il fait partie des récits. À leurs tout débuts déjà, Geneviève de Cézac et Suzanne Vergniaud ont voulu écrire sur leur province natale, mais pas dans le genre romanesque : la première, à propos des châteaux Barrière et d'Hautefort ; la seconde un « croquis régionaliste » assez ambitieux où sont personnifiés le Périgord Blanc et le Périgord Noir, un récit de voyage *Au Pays de Fénelon,* et une poésie, *La Dordogne,* entre 1906 et 1911.

Le Périgord est paré de toutes les vertus avec ses paysages – toujours pittoresques – et ses dignes habitants – toujours fidèles aux bonnes mœurs d'autrefois :

> « Notre Périgord si pittoresque, si sauvage par endroits et où les jolis sites abondent […] un peu âpre, sauvage même mais cependant ne refusant jamais au travailleur la nourriture qu'il demande [16] ». « Pays attachant, pittoresque, de l'eau partout, et quelle nature, quelle végétation ! Ce n'est pas étonnant que les gens de ce pays se montrent accueillants et affables, ils habitent un véritable paradis ! [17] ».

C'est le Périgord Noir qu'elles représentent le plus couramment, spécialement les rives de la Vézère, avec un faible pour les lieux de leurs racines, Belcayre et les environs de Terrasson, de Saint-Crépin, de Saint-Geyrac et du Bugue [18]. C'est là qu'on sent battre leur cœur.

Le pays des châteaux voit éclore de nouvelles demeures, façonnées de l'assemblage de divers fragments architecturaux. Même en dehors des quelques romans historiques, l'histoire locale est souvent mise à contribution, et l'on retrouve les légendes et les traditions du temps passé.

Rares sont les personnages réels désignés sous leurs vrais noms (Lachambaudie et Audierne). Quant aux personnages de fiction, leurs noms et prénoms sont typiquement « de chez nous ».

Quand les romans se déroulent à l'époque contemporaine, la région est parfois présentée comme une destination touristique recevant la visite de citadins jouissant du mode de vie rural et connue des préhistoriens ; mais c'est aussi l'occasion de prôner le retour à la terre, comme dans *Les nouveaux*

---

15. Quatre de J. de Coulomb, un de J. de Belcayre, un d'A. Flory, un de J. de Belcayre et A. Flory.
16. Belcayre, 1920.
17. Flory, 1937.
18. Jean Vézère écrivit à plusieurs reprises sur le gouffre de Proumeyssac, en particulier une longue légende en vers (1922).

Pauvres (Jean Vézère, 1926) couronné par la Société nationale d'encouragement au bien.

Le patois et les expressions locales ajoutent une touche provinciale. Le tableau ne serait pas complet sans les fréquentes descriptions gastronomiques, avec la truffe en délice obligé !

Dame ! On n'attendait pas d'originalité de ces petits romans. Au contraire, il s'agissait pour ces femmes de se plier à une trame convenue. Il en ressort une grande homogénéité mais on peut reconnaître qu'ils sont gentiment écrits. Les différentes parties de l'Aquitaine ne servent souvent que de décor idéalisé. Cependant, les auteures parviennent à transmettre leur amour des paysages, leur affection pour le mode de vie resté rural et traditionnel. Au-delà de l'aspect touristique et souvent carte postale, leurs romans constituent une source inexplorée pour l'amateur de littérature régionaliste qui pourra glaner maints traits d'histoire locale et des représentations peu connues des mentalités, des mœurs et des coutumes provinciales [19].

P. R.

Bibliographie

Belcayre Jean de, 1920. *L'impossible lien*, Paris, éd. du Petit Écho de la Mode.

Belcayre Jean de, 1924. « La nouvelle surveillante », *Lisette*.

Constans Ellen, 2007. *Ouvrières des Lettres*, Limoges, éd. Presses universitaires de Limoges.

Flory Angel, 1937. *L'éventail encadré*, Paris, éd. Maison de la Bonne Presse.

Loliée Frédéric, 1899. « Les industriels du roman populaire », *La Revue des Revues*, 1er octobre, p. 1-18.

Maupassant Guy de, 1883. « Les Femmes de Lettres », *Le Gaulois*, 24 avril.

Uzanne Octave, 1910. *Parisiennes de ce temps, en leurs différents milieux, états et conditions*, Paris, éd. Mercure de France.

Remerciements : les photographies ont été aimablement communiquées par Mme B. Bequignon, M. X. Roborel de Climens, Mme T. Courtey.

19. Ces auteures et leurs œuvres feront l'objet d'un article plus approfondi à paraître dans le *Bulletin de la SHAP.*

La suprématie « occitane » de l'Aquitaine au Moyen Âge

par Chantal de SAINT PRIEST D'URGELL

Le thème de notre congrès implique dès l'abord une analyse de la réalité géographique, économique, sociale, politique, linguistique et culturelle de l'Aquitaine. Les dirigeants de cette région ont su au fil du temps imposer leur autorité, fortifier leur identité politique et leur aspiration à la suprématie.

Dès le V^e^ siècle, le profil de l'Aquitaine médiévale est nettement hérité de l'Antiquité : elle s'étend du littoral méditerranéen à l'ouest du Rhône, en passant par la Haute Loire, l'Allier ainsi que la basse et moyenne Loire et rejoint l'océan Atlantique. Cette Aquitaine ne correspond cependant pas au duché qui va catalyser envies et ambitions à l'époque médiévale.

On ne peut cependant que constater la persistante fierté d'être un écrivain issu du terroir aquitain ! Un tel état d'âme trouve sa source au Moyen Âge, dans les origines de cette Aquitaine qui, du XI^e^ au XIII^e^ siècle, constitue un État dans l'État. Elle possède son histoire, ses frontières géographiques, son économie propre et son identité linguistique, intellectuelle et culturelle qui influencera la langue d'oïl et ira jusqu'à pénétrer dans son patrimoine littéraire !

Il est cependant nécessaire de s'interroger sur les raisons qui n'ont pas permis à la culture en langue d'oc de s'imposer, en dépit de son potentiel littéraire et artistique, en dépit de l'ambition d'une duchesse, Aliénor, qui ne désirait qu'une chose : promouvoir le rayonnement de son Aquitaine natale…

Les atouts aquitains

L'étendue géographique

Lorsque Aliénor accepte d'épouser l'héritier du royaume de France, le futur Louis VII, la petite-fille de Guillaume IX le Troubadour a en elle la fierté de son lignage. L'étendue de son domaine géographique, qui comprend la Gascogne, l'Aquitaine, la Saintonge, le Poitou, la Marche, le Limousin, le Périgord et l'Auvergne, lui confère une couronne de duchesse plus puissante et prestigieuse que la couronne royale de son époux ! Le domaine royal est en effet restreint au regard des possessions des ducs d'Aquitaine. Il se concentre autour de Paris, non sans porter de l'intérêt aux territoires situés sur ses frontières de l'est et du nord. On peut aisément comprendre que ce mariage procure quelques satisfactions à la couronne de France.

Initiée au droit canon et au droit romain, Aliénor, en dépit de sa jeunesse, s'affiche comme une femme indépendante qui gère ses deux capitales, Poitiers et Bordeaux, avec un raffinement destiné à lui faire oublier la rudesse et l'inculture de la cour du royaume de France qui, semble-t-il, lui a paru difficilement supportable. Gageons que son peu d'affinité avec son royal époux ne constitue pas la raison première de leur séparation... Elle fera de ces deux villes des cours à part entière, au sens politique et juridique du terme.

Le remariage d'Aliénor avec Henri II Plantagenêt ne fera qu'accroître l'importance territoriale de l'Aquitaine, dont le roi de France n'a alors pu que constater la nouvelle puissance dont il pouvait craindre, à terme, qu'elle n'impose sa suprématie sur le continent.

L'héritage historique

Si le règne conjoint d'Aliénor et d'Henri II Plantagenêt représente l'apogée de l'histoire de l'Aquitaine, cette région a cependant eu une histoire ancienne et brillante ! Il est impossible de la séparer de celle de la Provence, du comté de Toulouse, de l'Aragon, de la Navarre et surtout de la Catalogne et du comté d'Urgell. La réputation des ducs d'Aquitaine était déjà établie au tout début du XI^{e} siècle grâce à Guillaume III (994-1030) qui créa des écoles épiscopales à Poitiers et favorisa les aspirations culturelles de sa lignée.

Guillaume IX, septième comte de Poitiers, surnommé « le troubadour », fut le plus célèbre représentant de la dynastie : il se distingua par la rigueur de sa gestion administrative, par le raffinement de sa culture, par ses capacités artistiques, ainsi que par la rudesse de ses mœurs et de son langage non dénué de verdeur [1]. Soucieux d'imposer son existence face à des voisins

1. Il fut excommunié pour avoir répudié son épouse légitime et enlevé, déguisé en chapelain, Maubergeonne au vicomte de Châtellerault.

prêts à le spolier, il créa des liens politiques avec l'Aragon et la Navarre. En effet, tous ces royaumes si proches par la culture étaient rivaux et se livraient à des luttes fratricides.

L'homme fort de la dynastie sera Aliénor ! Dans le duché d'Aquitaine, aucune loi n'interdisait aux femmes l'accès au pouvoir. À la mort de son père Guillaume X, Aliénor devint duchesse d'Aquitaine et fut convoitée par bien des seigneurs ; Louis VI sut présenter les arguments pour qu'elle épouse son fils et prépara ainsi pour la génération suivante une extension spectaculaire des possessions du royaume de France. Aliénor restait cependant jusqu'à sa disparition seule maîtresse de la gestion de ses terres.

Peu après l'annulation de son union avec Louis VII, son remariage avec Henri II d'Angleterre mit le royaume de France dans une situation inédite, et ce d'autant plus qu'elle donna à son second mari les héritiers qu'elle n'avait pu donner à son premier époux. La politique matrimoniale qu'elle organisa pour ses enfants et ses petits-enfants conduisit toute l'Europe à l'appeler « Mère [2] ». Ce second mariage créa des tensions permanentes entre la France et l'Angleterre, à la fois parentes et ennemies. Louis VII et son fils Philippe Auguste durent bien souvent se sentir faibles et isolés, cernés en Normandie et en Aquitaine par l'union de deux de leurs plus puissants vassaux. Aliénor est d'ailleurs à l'origine des incessants conflits territoriaux que connaîtront les pays du Sud-Ouest de la France et, indirectement, des ambitions anglaises au trône de France et de la guerre de Cent Ans, lorsque son descendant Édouard III refusera de rendre l'hommage dû par l'Aquitaine au roi de France Philippe VI de Valois.

Une puissance économique

En matière d'économie, l'Aquitaine n'avait à l'époque rien à envier au domaine de son royal suzerain. Elle avait d'importants atouts. Son premier avantage était géographique. Elle bénéficiait d'un important domaine littoral atlantique. Ses liens avec l'Angleterre étaient à l'origine d'un intense trafic commercial sur la Manche et l'océan Atlantique, et ses relations avec la Provence et le Languedoc lui permettaient l'accès à la Méditerranée. Le domaine royal, plus éloigné des côtes, devait se satisfaire d'une économie liée au transport fluvial. Les ports fournissaient du travail à une multitude de corps de métier qui développaient une économie prospère et enviée. Très tôt, l'Aquitaine organisa le commerce maritime des vins de Bordeaux vers l'Angleterre.

Elle était également nantie de riches terres agricoles où l'élevage n'était pas en reste. Les ovins offraient tout ensemble une chair consommable

2. En Italie, en Castille, en Allemagne, en Sicile… et plus tard en France avec sa petite-fille, Blanche, épouse de Louis VIII.

et une laine qui, une fois cardée, alimentait un artisanat textile des plus rentables [3]. La culture de l'avoine permettait d'y nourrir le bétail et les vins, les poissons et le sel se vendaient au seul profit de l'Aquitaine !

Le souci qu'Aliénor avait envers son duché était permanent, et même lorsqu'elle fut retenue en captivité dans la tour de Salisbury, elle élabora de nouveaux concepts économiques à l'usage des territoires qu'elle gouvernait : elle envisagea de fonder un système de poids et de mesures unique pour l'ensemble de l'Occident médiéval et préconisa un système monétaire unique remplaçant toutes les monnaies inégales en or et en argent. Ses connaissances en droit l'incitèrent à des réformes juridiques en matière d'économie.

Politiquement, Aliénor était femme à soutenir la comparaison avec un Louis VII ou un Philippe Auguste. Elle fut servie par le hasard de la judicieuse répartition de ses terres [4] ainsi que par leur richesse.

Comme si tous ces avantages ne suffisaient pas, l'Aquitaine a une culture et une vive force intellectuelle qu'elle exprime dans une langue d'oc personnelle et qu'Aliénor exportera en pays d'oïl et jusqu'en Angleterre : l'autorité, la terre, la puissance politique, l'argent, la culture… Comment résister à ce duché béni des dieux ?

Des atouts culturels et linguistiques

En dépit de tout ce qui précède, force est d'admettre, avec Linda M. Paterson, que « l'identité occitane ne s'incarne pas dans ses frontières politiques mais dans sa langue et sa culture [5] ».

L'occitan appartient à l'immense famille des langues romanes issues du latin, au même titre que le français, le catalan, le provençal, le castillan… Même si les ambitions politiques opposèrent ducs d'Aquitaine, comtes de Toulouse et rois de Catalogne/Aragon [6], les liens restaient naturels entre eux.

Les troubadours de langue occitane, et c'est bien là le cœur de notre propos, ont bénéficié du prestige d'une littérature et d'une culture dont la renommée est arrivée jusqu'à nos jours. Et cependant ce sont un Chrétien de Troyes et une Marie de France qui ont donné au Moyen Âge ses œuvres les plus célèbres, révélatrices certes d'une inspiration celtique ou issues de la matière de Bretagne, mais en langue d'oïl ! Tout se passe comme si le monde occitan avait instauré la *fin'amor* et le code de la courtoisie et que leur mise en valeur ou leur illustration soit le privilège des chevaliers de la Table Ronde ! Étrange paradoxe qui permet d'envisager que le lien entre Occitanie et *fin'amor* pour-

3. Les monastères étaient essentiellement ceux qui faisaient prospérer ce genre d'activités.
4. « De l'Écosse au pays de la Garonne, en passant par la Normandie et le Poitou, on ne manque ni de cours d'eau, ni de vert littoral, favorables à faire tourner les moulins » (Favier, 2004).
5. Paterson, 1999.
6. Ces derniers établirent leur unité en 1137, sous le règne de Ramon Béranger IV.

rait être un raccourci excessif… ou que pour le moins pays d'oïl et pays d'oc ne mettent pas les mêmes réalités sous les mêmes termes.

La littérature occitane insiste sur la fidélité vassalique réelle plus que sur sa transposition idéalisée entre l'homme et la femme ; l'exploit chevaleresque y est moins prisé que la défense de la veuve et de l'orphelin ; la prouesse n'y constitue pas la condition *sine qua non* de l'amour… et les dames lui préfèrent l'honnêteté des valeurs du *joglar* ou du troubadour, la finesse et la sensibilité à la rudesse. Le pays d'oc n'a pas une société fondamentalement chevaleresque mais plutôt une société courtoise, c'est-à-dire de cour et où s'épanouissent les richesses d'une éducation raffinée, un univers de culture, de générosité et d'harmonie féminine. Il n'empêche que même la chevalerie d'oïl est redevable à l'influence occitane… L'impact culturel de cette dernière était tel que, encore de nos jours, certains se plaisent à penser que des personnages, peu connus aujourd'hui, comme Blihis Bliheris, conteur réputé de la cour d'Aliénor à Poitiers, au XII^{e} siècle, ont révélé aux auteurs d'oïl les légendes d'Arthur et de sa Table Ronde. Sa crédibilité permit même à ces écrivains de le prendre comme caution de leurs propres œuvres !

Principes culturels et intellectuels se sont solidement ancrés et n'ont atteint la terre d'oïl que dans un second temps, qu'il s'agisse des connaissances médicales du monde arabe, ou de l'accès au pouvoir et à l'économie des femmes, qui prétendent aussi avoir leur mot à dire dans le choix d'un mari [7] ou dans l'engagement spirituel [8]. La plupart de ces femmes écrivains, mécènes ou artistes sont issues de l'aristocratie et leur autonomie est respectée en pays d'oïl lorsque cela arrange les visées du royaume de France ! Ainsi, Louis VII écrit-il à Ermengarde de Narbonne : « ne laissez personne refuser votre juridiction du fait que vous êtes une femme ».

Le monde occitan par alliance, à savoir les Plantagenêts, saura lui aussi affirmer cette identité lors de ses incursions en pays et en langue d'oïl [9]. Les frontières entre les deux cultures, loin d'être étanches, leur permettent de fusionner selon les impératifs d'Aliénor, de son époux et de leur fils, Richard Cœur de Lion.

Guillaume IX a promulgué l'amour courtois que le pays d'oïl a découvert transposé dans l'univers de la chevalerie. N'oublions jamais que Marie de Champagne et Aélis de Blois étaient filles d'Aliénor et que les troubadours passèrent indifféremment d'oc en oïl… et en Angleterre au gré des fluctuations des vies de leurs maîtres et de leurs propres contingences économiques.

Il faut cependant noter que la délimitation linguistique oc/oïl est quelque peu artificielle ; les populations se comprennent de part et d'autre et

---

7. Comme dans la société celte où les femmes choisissaient leur mari en lui offrant une coupe de vin au cours d'un banquet.
8. Aliénor a participé à l'essor de Fontevrault, au même titre que Robert d'Arbrissel.
9. En quête de racines généalogiques, c'est à Arthur et à sa cour qu'ils se réfèreront.

échangent. Il y a toutefois plus de rigueur sémantique et grammaticale dans la langue d'oc que dans celle d'oïl qui se perd dans la multitude et la diversité de ses dialectes. Un grand territoire nécessite davantage d'unité linguistique qu'un territoire plus restreint.

On ne saurait quitter ce monde culturel occitan en passant sous silence quelques noms illustres, tout en sachant qu'aucune liste ne peut être exhaustive : Marcabru, Cercamon, Arnaud-Guilhem de Marsan, Peire Vidal, Peire Rogier, Garin le Brun, Rigaut de Barbezieux, Raimbaud d'Orange, Arnaud de Mareuil, Bernard de Ventadour, Alamanda de Castelnau [10].

Et celui qui me tient le plus à cœur et sur lequel je souhaiterais m'arrêter un peu plus longuement : Bertran de Born, plus contesté pour son mauvais caractère que pour la qualité de son œuvre.

Nous avons peu d'éléments biographiques, ce qui rend le personnage difficile à cerner : d'autant qu'il s'est laissé enfermer dans la caricature d'un homme irascible et belliqueux, peu conforme à l'image du *troubar* traditionnel. Si l'on ignore même jusqu'à sa date de naissance exacte, on sait qu'il eut deux épouses : Raimonda qui lui donna trois enfants et Philippa dont il eut un fils, Bertrandus Minor !

Ses voltes faces politiques n'ont qu'une seule explication : sa volonté d'être le seul maître de Hautefort et des terres qui l'entourent, face aux velléités possessives de son frère Constantin, entre 1180 et 1183, soutenu par Richard Cœur de Lion.

La relation entre Bertran et Richard est faite d'amour, de rapports de force, d'admiration et de haine. Le jour où Richard lui rendit définitivement Hautefort, Bertran lui jura une allégeance indéfectible jusqu'à la mort.

L'œuvre de Bertran n'a rien de comparable avec celle de ses contemporains. On peut la subdiviser en trois catégories de poèmes, selon la judicieuse classification de Gérard Gouiran : les poèmes de guerre, les poèmes d'amour, les poèmes de la spiritualité.

Cette dernière catégorie s'explique par le fait que Bertran serait entré comme moine à l'abbaye cistercienne de Dalon en 1195 ou 1196. Un caractère entier qui va au bout de ses engagements et qui a à cœur de préserver son image de marque, au-delà des difficultés financières. Il mourut en 1215, sans que l'on connaisse les circonstances exactes de sa mort.

Soucieuse de maintenir la ligne directrice de la courtoisie dans cette communication sur les écrivains de langue occitane au Moyen Âge, j'ai choisi de rester dans le registre peu dense des poèmes d'amour, en retranscrivant « la Saxonne », dédiée à Mathilde de Saxe, sœur de Richard et épouse de Henri le lion, duc de Saxe et de Bavière, exilé par Frédéric Barberousse :

---

10. Comment ne pas souligner la présence d'une femme dans l'entourage des comtes de Toulouse dans une énumération fondée sur l'usage de l'occitan, toutes provinces confondues ?

« Ges de disnar no-n fora oi mais maitis, I
Qui agues pres bon ostau
E fos dedinz la carns e-l pans e-l vis,
E-l focs fos clars cum de fau.
Lo plus rics jorns es huoi de la setmana
E degra m'estar soau,
C'aitan volgra volgues mon pro Na Lana
Cum lo seigner de Peitau.

Per saludar torn entre-ls Lemozis II
Cellas qui ant pretz cabau.
Mos Bels-Seigner e mos Bels-Cembelis
Qieiron oi mais qui las lau ;
Q'ieu ai trobat del mon la plus certans
E la genssor c'om mentau ;
Per que s'amors m'es tant cotidians
Q'a las autras mi fai brau.

Gens, joves cors, francs e verais e fis, III
D'aut paratge e de reinau,
Per vos serai estrains de mon païs
E-m mudarai part Angau.
E, car etz tant sobr'autras sobeirana,
Vostra valors n'es plus au :
Q'onrada n'er la corona romana
Si-l vostre caps s'i enclau.

Ab doutz esgar qe-m fetz et ab clar vis IV
Mi fetz Amors son esclau,
E mon seigner m'ac pres de lieis assis
Sobr'un feltre emperiau,
E la paraula fon doussa et humana
E-il dich cortes e soau,
E de solatz mi semblet Catalana
E d'acuillir de Fanjau.

Al gen parlar qe-m fetz et al bel ris V
Quan vi las denz de cristau
E-l cors graile, delgat e fresc e lis,
Trop den estan en bliau,
E la color fo fresca e rosana,
Retinc mon cor dinz sa clau.
Mais sic de joi que qi-m des Corrozana,
Car a son grat m'en esgau.

De totas es Na Maier sobeirana E
De qant mars e terra clau.

(édition Gouiran, 1987)

Traduction

Il ne serait certes pas question aujourd'hui de prendre le petit déjeuner à midi passé, si l'on s'était bien logé, qu'il y eût de la viande, du pain et du vin, et qu'on brûlat un feu clair comme du feu de hêtre. C'est aujourd'hui le jour le plus précieux de la semaine et je devrais rester en paix, car je voudrais que madame Lana voulût autant mon bien que le seigneur de Poitou. I

Je retourne parmi les Limousins pour prendre congé de celles qui ont un mérite parfait. Que mon Beau-Seigneur et ma Belle-Zibeline cherchent quelqu'un d'autre pour chanter leurs louanges, car j'ai trouvé la plus fidèle et la plus gracieuse de celles qu'on célèbre au monde. Aussi, je ressens pour elle un amour si quotidien que j'en deviens farouche envers les autres. II

Noble et jeune personne, affable, sincère et parfaite, de haut et royal parage, pour vous je m'exilerai de mon pays et j'irai vivre au-delà de l'Anjou. Et, puisque vous êtes tellement supérieure aux autres, votre prix est encore plus élevé : ce sera pour la couronne romaine un honneur de ceindre votre tête. III

Avec le doux regard qu'elle m'adressa et son clair visage, Amour a fait de moi son esclave. Et mon seigneur m'a fait asseoir auprès d'elle sur un coussin impérial et elle m'a parlé avec douceur et amabilité : ses mots étaient courtois et doux ; par son entretien, j'ai cru qu'elle était Catalane, et par son accueil, de Fanjeaux. IV

Avec les gracieuses paroles qu'elle m'adressa et son beau sourire, quand je vis ses dents de cristal et son corps délicat, mince, frais et lisse, si bien pris dans son bliaut, – et son teint était frais et rosé –, elle emprisonna mon cœur. J'ai éprouvé plus de joie que si l'on m'avait donné le Khorassan, car elle m'a permis de me réjouir de sa vue. V

Parmi toutes les femmes, madame Plus-Grande est supérieure à toutes celles que renferment la mer et la terre. E

Si toutes les règles du code courtois sont respectées : Mathilde n'est pas expressément désignée par son nom ; louanges de l'amoureux transi sur lequel soufflent le chaud et le froid… Il semblerait, toutefois, que Bertran n'ait rien obtenu d'autre qu'une attitude de polie courtoisie !

Face à cette incommensurable puissance que représente l'Aquitaine comment comprendre qu'elle ne put ou ne sut imposer sa suprématie à une terre d'oïl qui finit par en venir politiquement à bout, sans toutefois parvenir à l'engloutir comme en atteste notre présence aujourd'hui ?

Les possibles raisons d'un échec

Imputer cet échec de suprématie au fait qu'Aliénor ait été une femme paraît plus qu'insuffisant, même si l'argument compte : elle gérait ses

terres ; elle était reconnue comme souveraine par ses vassaux. Cependant, le comportement de ces derniers ne l'a pas toujours servie [11]. Plus sensibles aux mœurs orientales que les gens du pays d'oïl, ils auraient succombé plus rapidement à l'attrait du luxe et à un mode de vie plus approprié à des troubadours qu'à des guerriers… d'autant qu'elle-même ne sut pas donner l'exemple ! Tout cela fut naturellement reproché à sa condition féminine.

Il est certain que l'Aquitaine, aux gouvernants peu aptes à dominer leurs passions personnelles, ne pouvait diriger avec raison et bon sens le royaume de France. Aucun de ses princes ne parvint à faire primer la raison d'État sur ses impulsions, pas plus Aliénor que son grand-père, Guillaume IX, ou que son propre père.

Les affinités avec la « mentalité » orientale (similitudes linguistiques, appétences sensuelles, légèreté des mœurs) furent considérées comme une trahison, une complicité avec l'infidèle entraînant une regrettable confusion entre affinité et adhésion.

Politiquement parlant, sous Aliénor, période fondamentale du prestige aquitain, la prise de pouvoir n'aurait pu se faire sans les Plantagenêts. Une présence anglaise ressentie comme une intrusion étrangère et non pas régionale. L'effondrement des Plantagenêts après Henri II et Richard Cœur de Lion ne pouvait qu'inciter à la méfiance, voire à l'hostilité. L'incapacité de Jean Sans Terre aida Philippe Auguste à consolider ses propres forces chancelantes.

Un autre argument, plus déterminant et plus insidieux : l'engagement et la contribution des populations d'oc aux mouvements d'hérésie cathare ou albigeoise. La dernière dénomination est sans équivoque : cette hérésie s'est essentiellement implantée en terres occitanes et a rencontré des échos favorables en territoire aquitain. L'hérésie arrivée dans le Sud-Ouest a remporté l'aide des comtes de Toulouse, Raymond VI et son fils Raymond VII. Louis VIII, devant l'inquiétante propagation du phénomène, dut prendre les armes [12]. Le pays d'oïl, plus attaché au respect de la tradition catholique, s'est donc inscrit en faux et ne pouvait adhérer à une suprématie occitane spirituellement marginale.

Enfin, l'argument le plus incontournable : aussi faible, fragile, voire même incompétent qu'il fut, le roi de France est sacré, il est l'oint du Seigneur et donc intouchable. Nul ne peut mettre en doute la légitimité et le pouvoir d'un roi capétien. Les Plantagenêts se sont efforcés d'organiser des cérémonies de sacre pour obtenir le même prestige mais n'ont jamais osé prétendre à cette légitimité. L'onction sacrée introduite par saint Boniface, en faveur de Pépin le

11. Lors de la croisade, certes, ils lui obéirent plutôt qu'à Louis VII, mais elle ne sut pas toujours prendre les bonnes décisions, choisissant les routes qui la mèneraient vers Raymond V et non les plus avantageuses pour les croisés. Quant à eux, ils favorisèrent leurs intérêts anarchiques et non la discipline.

12. Il arriva jusqu'en Avignon dont les habitants avaient pris fait et cause pour Raymond VII considéré comme l'un des leurs puisque né à Beaucaire.

Bref, a pris, en trois siècles, la valeur et la vertu d'un sacrement que personne ne peut avoir l'idée ou l'audace de remettre en question.

Admirable cohésion matérielle, économique, spirituelle, linguistique et intellectuelle d'un territoire occitan qui ne parvient pas à tirer profit de ses avantages pour s'imposer à un pays d'oïl qui a pour lui, en dépit de ses faiblesses, le mérite d'être reconnu et respecté parce que son souverain est sacré, roi par la volonté de Dieu.

Conclusion

Entre le XI[e] et le XIII[e] siècle, l'Aquitaine occitane disposait de toutes les conditions requises pour s'imposer et exercer son pouvoir sur un domaine royal géographiquement limité et politiquement divisé. Cette force est encore perceptible de nos jours tant elle a pu introduire ses valeurs à l'intérieur du pays d'oïl, grâce à une femme, Aliénor, et grâce à ses *joglars* et troubadours, garants du raffinement d'une cour, d'un esprit littéraire et artistique, en un mot d'une civilisation.

L'Aquitaine médiévale a été victime des défauts de ses qualités, de ses mœurs trop proches de celles de l'Orient, des passions prépondérantes d'hommes et de femmes incapables de faire la part des choses entre l'État et le privé ; une contrée qui n'a pu résister à l'attrait du souffre hérétique face à un roi capétien qui détenait l'immense avantage d'être le représentant de Dieu.

Aventure difficile, certes, mais intensément vivante et passionnante.

C. de S. P. d'U.

Bibliographie

Chavou Amaury, 2001. *L'idéal Plantagenêt. Royauté arthurienne et monarchie politique dans l'espace Plantagenêt (XII[e] - XIII[e] siècles)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, collection « Histoire », 324 p.

Favier Jean, 2004. *Les Plantagenêt, origines et destin d'un Empire XI[e] - XIV[e] siècles*, Paris, éd. Fayard, 960 p.

Gouiran Gérard, 1987. *Le seigneur-troubadour d'Hautefort, l'œuvre de Bertran de Born*, Aix-en Provence, éd. Université de Provence, 643 p.

Krispin Arno (éd.), 1995. *Les troubadours et l'État toulousain avant la croisade (1209), actes du colloque de Toulouse, 9 et 10 décembre 1988*, éd. Centre d'étude de la littérature occitane / William Blake & co.

Lomenec'h Gérard, 1997. *Aliénor et les troubadours*, Bordeaux, éd. Sud Ouest, 189 p.

Mace Laurent, 2000. *Les comtes de Toulouse et leur entourage XII[e] - XIII[e] siècles. Rivalités, alliances et jeux de pouvoir*, Toulouse, éd. Privat, 445 p.

Markale Jean, 2009. *L'énigme du Saint Graal*, Paris, éd. J'ai lu, 313 p.

Paterson Linda M., 1999. *Le monde des troubadours, la société médiévale occitane 1100 - 1300*, éd. Les Presses du Languedoc.

Pirotte Huguette 1996. *Mémoires d'Aliénor*, Paris, éd. Nouvelles éditions latines, collection « Histoire », 246 p.

Roman et territoire : le Périgord et ses environs dans l'œuvre de Dubut de Laforest

par François SALAÜN

Le lendemain de sa disparition, le 3 avril 1902, le journaliste et écrivain Maurice Guillemot présente Jean-Louis Dubut de Laforest (fig. 1) de la manière suivante : « Petit, trapu, sanguin, le regard aiguisé derrière le lorgnon, scrutant l'interlocuteur, la barbe courte, le parler gras teinté d'accent périgourdin, Dubut de Laforest était un joyeux vivant [1] ».

Tandis que la plupart des quotidiens rendent hommage au « fameux romancier », le journaliste souligne l'énergie et la vivacité qui se dégageaient de lui et qu'illustre l'importance de son œuvre, totalisant près d'une centaine d'ouvrages.

Né à Saint-Pardoux-la-Rivière, le 24 juillet 1853, à peu près au centre du triangle constitué par Angoulême, Limoges et Périgueux, Jean-Louis Dubut de Laforest commence sa carrière professionnelle au début des années 1870 en devenant rédacteur à *L'Avenir de la Dordogne*, aujourd'hui *La Dordogne libre*. Puis il s'installe à Paris, à partir de 1881, où il va écrire un nombre impressionnant de contes et de romans à succès. Sa relation avec le Périgord est très particulière puisqu'il s'agit du territoire de son enfance qu'il évoque dans ses créations alors qu'il en est éloigné ; cette évocation se teinte inévi-

1. Guillemot, 1902.

Fig. 1. Jean-Louis Dubut de Laforest, gravure de Fernand Desmoulin, parue dans *La Vie moderne*, le 25 décembre 1886, portant la mention : « À mon ami Dubut de Laforest ».

tablement de nostalgie. Dans son œuvre, le Périgord et ses environs occupent une place importante. Ils définissent l'espace de ses premiers romans et ils interviennent aussi de diverses manières dans la suite de l'œuvre, située principalement dans la capitale, au point de la caractériser dans son ensemble, tel que le ferait un accent particulier, comme le suggère Maurice Guillemot.

Comment analyser l'accent, ou plutôt l'empreinte du pays natal dans les créations de Dubut de Laforest ? De quelle manière celle-ci contribue-t-elle à la profonde singularité de ses romans et contes ? Et, au-delà, jusqu'à quel point cette analyse nous permet-elle de mieux connaître ce romancier exceptionnel trop vite oublié ?

Pour tenter de répondre à ces questions, j'envisagerai tout d'abord le Périgord et ses environs en tant que cadres de la fiction, tels qu'ils apparaissent,

principalement dans ses premiers romans. Puis, je m'efforcerai de montrer leur importance dans l'économie générale de la narration, d'un point de vue poétique. Enfin, je tenterai d'examiner ce qu'ils nous révèlent de l'existence du romancier, laquelle est encore aujourd'hui peu connue et reste dans une large mesure à découvrir.

Le Périgord, territoire cadre des romans

Quand paraît, en 1880, le premier roman de Dubut de Laforest, *Les Dames de Lamète*, Frédéric Plessis, dans *La Presse*, observe que le roman « est empli d'observations justes et de détails pittoresques [2] ». *Gil Blas* note pour sa part que « c'est une étude exacte et consciencieuse des mœurs de nos petites villes de province, faite dans un excellent esprit [3] ». L'un et l'autre soulignent l'ambition naturaliste du romancier et inscrivent sa démarche dans la longue tradition romanesque de représentation du réel. De cette manière, les romans de Dubut de Laforest offrent pour le lecteur contemporain un premier intérêt historique dans ce qu'ils nous apprennent de la France à la fin du XIX^{e} siècle.

Sur les quelque trente-cinq romans qu'il a composés, une douzaine se déroulent, au moins partiellement, dans le Périgord et ses environs : *Les Dames de Lamète*, *La Baronne Emma*, *Un Américain de Paris* et *Suzette* se passent dans le Périgord, et *Belle-Maman*, ainsi que *Tête à l'envers*, dans le Limousin. Ce sont là ses premiers romans ; leur situation dans l'ensemble de l'œuvre souligne la nature originelle de cette région pour l'écrivain. Les suivants sont dominés par la ville parisienne qu'il ne cesse d'explorer. La narration revient toutefois dans sa région natale en 1891, avec *Colette et Renée*, situé dans les environs de Nontron, et avec *Morphine* qui présente quelques chapitres dans le Limousin où les deux héros morphinomanes se réfugient au milieu du roman. L'année suivante, *L'Abandonné* offre aussi quelques chapitres en Charente où le malheureux Pierre Fargues séjourne dans une colonie pénitentiaire. Et l'auteur y revient encore, en 1895, dans *Angéla Bouchaud* qui commence dans le Périgord, même si la plus grande partie de l'intrigue se déroule à Paris.

Dans ces romans, l'auteur évoque de nombreux villages et lieux-dits qu'il connaît bien : Saint-Pardoux, la Croix-du-Jarry, Saint-Cyprien, Nègre-Combe, Piégut, Pensol, Thiviers et les villes emblématiques de la région : Brantôme, Nontron et, bien sûr, le trio constitué par Angoulême, Limoges et Périgueux. Toutefois, à côté du Périgord bien réel de son enfance, il met aussi en œuvre un Périgord imaginaire en y situant des lieux qui n'existent pas. C'est le cas de la ville de Lamète, dès son premier roman, mais aussi du canton de

2. Plessis, 1880.
3. d'Arques, 1880.

Martignac qu'il évoque comme un territoire du Limousin dans *Les Écuries d'Augias*, où Alban Le Jardry est député de Vienne-et-Charente (*sic*) ; il situe également l'intrigue de *La Sous-préfète* dans le village hypothétique de Saint-Martin-l'Église en Périgord. Ces territoires imaginaires interviennent comme des masques qui recouvrent la fiction lorsqu'elle présente des événements sensibles, ou une satire trop acérée : *Les Dames de Lamète*, par exemple, fait référence à un suicide et une mort malheureuse qui auraient pu être évitée. Dans les deux autres cas, cela permet à l'auteur de contourner le risque de diffamation pour dénoncer l'orgueil d'un élu local ou le clientélisme d'un parlementaire.

Le territoire se définit par des lieux identifiés, dénommés, délimités par des frontières, mais il est surtout constitué d'une population singulière que l'auteur envisage avec une grande précision. En situant ses créations romanesques dans des espaces qu'il connaît bien, Dubut de Laforest offre aussi une analyse de la société de son temps, révélatrice des évolutions que connaît la France à la fin du XIX[e] siècle, suite aux bouleversements entamés par la Révolution de 1789. Tous les groupes sociaux apparaissent, mais il souligne surtout le déclin que connaît l'aristocratie, tandis qu'une nouvelle classe bourgeoise accède au pouvoir. Ce phénomène intervient dès *Les Dames de Lamète* où le maire du village, Joseph Tripiat, a acheté son titre de noblesse et se fait appeler Joseph de Mersay, alors qu'il est « le fils d'un négociant de Limoges enrichi dans l'épicerie[4] », qualifié plus loin de « roture de Tripiat[5] ». La suite de l'œuvre est emplie d'aristocrates sur le déclin, tel Frédéric de Lormont dans *La Crucifiée* ou encore le comte de Mauval dans *Le Gaga*. Dans le paysage du Périgord, ce phénomène se manifeste par l'état de délabrement des anciens châteaux, entourés de ruines, faute d'entretien, comme celui de Puyguilhem évoqué dans *Colette et Renée*[6], où celui des Bressières, dans le même roman, que le paysan Léandre Rouilhat espère acquérir pour le démolir.

La représentation des aristocrates est aussi révélatrice du parti pris idéologique que présente l'œuvre de Dubut de Laforest en ses débuts et qui est lié à son engagement à *L'Avenir de la Dordogne* dans les années 1870, alors farouchement républicain et hostile aux conservateurs. Comme le montre un article récent des *Cahiers naturalistes*, ce parti pris entraîne la création de personnages répulsifs d'aristocrates et de religieux, en particulier dans *Les Dames de Lamète* où un horrible abbé Guéraud et son complice infâme, le vicomte des Blastiers, sont opposés à un héros généreux, médecin et franc-maçon : Jules Dutertre. Ce phénomène qui caractérise les premiers romans s'atténue toutefois de manière sensible dans la suite de l'œuvre[7].

---

4. Dubut de Laforest, 1892, p. 44.
5. Dubut de Laforest, 1892, p. 67.
6. Dubut de Laforest, 1891a, p. 101.
7. Voir à ce sujet Salaün, 2015.

Avec ce parti pris idéologique, les premières représentations des paysans, plutôt associés au bonapartisme, sont aussi négatives dans *Les Dames de Lamète*. Ils sont « crédules et superstitieux [8] », au point de vouloir soigner une métayère atteinte de la rage par un « matefaim » bénit, plutôt qu'en faisant appel à un médecin, ce qui aboutit à la mort de la malade [9]. Ils sont aussi très désagréables. Comme le résume l'auteur dès le commencement du roman : « Les gens de la campagne qui fraternisent volontiers avec les travailleurs des champs, vous diront qu'il n'y a rien d'insolent, d'orgueilleux et de cruel comme un paysan qui se sent un louis en poche et veut en profiter… [10] »

Toutefois, cette représentation se teinte de nombreuses nuances par la suite. Dès *Tête à l'envers* en 1882, la narration romanesque présente l'intérêt de décrire avec précision les travaux des champs, par exemple les vendanges qui apparaissent alors comme un moment d'allégresse : les porteurs sont « joyeux » et veillent, en « amoureux », aux jeunes filles courbées au pied des vignes, tandis que les insectes « chantent » autour des raisins [11]. Dans *La Baronne Emma*, Jean Clédat est un paysan propriétaire qui occupe les fonctions d'avocat du village de manière très consciencieuse : il écoute les uns et les autres avec « une égale bienveillance » et « empêche les procès [12] ». Et l'auteur salue plus loin la tendance paysanne à épargner « qui constitue la force vitale de la France [13] ».

Cette évolution est révélatrice d'un mouvement idéologique qui imprègne l'œuvre tout entière. Progressivement, l'orientation républicaine évolue en un désir de valorisation de la région natale qui fait intervenir un autre aspect important du territoire : son patrimoine culturel. Ce sont par exemple des contes du Périgord que récite Louis Chazeau à sa fille Colette dans le premier chapitre de *Colette et Renée*. Ce sont aussi des fêtes traditionnelles, comme la frairie de Lamète et son fameux mât de cocagne, décrit avec précision dans *La Baronne Emma* [14]. Ce peuvent être encore des plats régionaux, comme la Royale de lièvre dont on apprend la recette dans *La Bonne à tout faire* [15]. Cette volonté délibérée se traduit également par plusieurs évocations du patois local, en particulier dans *Un Américain de Paris*, où l'on voit le personnage de Jean Nègre-Combe chanter un air périgordin, alors qu'il se trouve dans une situation d'exil parisien semblable à celle de l'auteur. Il forme alors « un spectacle à la fois comique et douloureux ». Après son chant, il ne reste que « les tristesses de l'heure présente [16] ». L'heure présente est bien sûr celle du personnage, dans

8. Dubut de Laforest, 1892, p. 49.
9. Dubut de Laforest, 1892, p. 162.
10. Dubut de Laforest, 1892, p. 8.
11. Dubut de Laforest, 1882, p. 145.
12. Dubut de Laforest, 1891b, p. 53.
13. Dubut de Laforest, 1891b, p. 87.
14. Dubut de Laforest, 1891b, p. 155.
15. Dubut de Laforest, 1886, p. 47.
16. Dubut de Laforest, 1884a, p. 97.

la fiction, mais elle peut aussi être comprise comme une référence au temps de l'écriture, à la mélancolie du romancier lui-même, correspondant au sentiment de nostalgie que manifestent toutes les évocations du patrimoine culturel du Périgord et de ses environs.

Le Périgord, un enjeu narratologique

En dépit de son inspiration naturaliste, l'œuvre de Dubut de Laforest ne saurait être réduite à sa valeur historique. L'espace que nous étudions est aussi, et peut-être surtout, un agent narratif de première importance en raison d'une expressivité propre qui complète les autres aspects de l'écriture romanesque. Chez Dubut de Laforest, les descriptions, quoique rares, des paysages de son enfance interviennent toujours comme un langage qui peut avoir différentes fonctions vis-à-vis de l'intrigue. Un autre caractère particulier de ses créations réside dans l'opposition fructueuse des deux espaces qui composent toute son œuvre : Paris et la région du Périgord, l'un urbain, l'autre plutôt rural, comme cela vient d'être montré. Il résulte de leur opposition une tension qui imprègne finalement tous ses romans et qui est propre à la formulation d'une « syntaxe narrative », selon l'expression d'Henri Mitterand [17]. Celle-ci fait envisager les déplacements des personnages comme un élément de composition déterminant, une structure fondamentale, en raison du désir qui motive le passage d'un espace de la narration à l'autre et qui se trouve au centre du fameux schéma actanciel défini par Greimas [18].

En raison de leur expressivité, les descriptions chez Dubut de Laforest permettent parfois de formuler ce qui ne peut être dit par un personnage. Deux passages en particulier illustrent ce phénomène, l'un heureux, l'autre malheureux. Dans *Tête à l'envers*, l'héroïne, Rosette Parent, doit abandonner sa fille pour suivre son amant à Paris dans la deuxième partie du roman. La description qui suit son départ souligne le trouble et le sentiment de culpabilité qu'elle éprouve : le silence est « accablant », les maisons jettent des ombres qui ne lui ont « jamais paru aussi noires », tandis que l'écorce du peuplier est « maladive », et que son village est « enseveli dans un immense voile noir [19] ». Elle ne peut avouer à son amant les remords qu'elle éprouve : la description s'en charge. Dans « Suzette », c'est un sentiment opposé que manifeste la description après l'annonce tant espérée du mariage de Suzette avec son cousin. Elle ressent alors une joie d'une telle intensité qu'elle ne saurait la verbaliser. Celle-ci transparaît dans l'astre du soleil qui « brille d'un feu tout nouveau [20] » et lui fait envisager l'avenir avec confiance.

17. Mitterand, 1895, p. 413.
18. Voir à ce sujet Greimas, 1966. Voir en particulier p. 172-191.
19. Dubut de Laforest, 1882, p. 189.
20. « Suzette », dans Dubut de Laforest, 1891b, p. 236.

L'expressivité des descriptions chez Dubut de Laforest prête à l'interprétation, au déchiffrement des paysages qu'il offre à ses lecteurs, et celui que découvre Rosette Parent au moment de son départ peut aussi être perçu comme une annonce de son funeste destin. Beaucoup de descriptions prennent ainsi un caractère prédictif. Dans *La Baronne Emma*, l'abandon de Louise par son amant est comme annoncé bien avant leur rupture dans le paysage qui les entoure au moment d'une de leurs dernières rencontres : la lumière décline et « les lueurs mourantes [21] » des flaques d'eau s'éteignent une à une.

De cette manière, l'espace du Périgord, ou du Limousin, devient acteur de la narration et acquiert une dimension toute particulière. Cette fonction est liée à un caractère original attribué par Dubut de Laforest à la nature qu'il présente dans *Colette et Renée* :

> « La nature manifeste ainsi une étrange et souveraine puissance : elle envoie comiquement ou tragiquement, la force et la vie des êtres aux choses inanimées ; elle crée les tableaux des sosies, après avoir créé le tableau des fantoches, et l'imitation terminée, ordonne à l'arbre, à l'animal, au végétal, à l'homme, de recommencer les exercices, de naître, de grandir, de tomber, de dormir pour s'éveiller en d'autres eux-mêmes – toujours et sans but [22] ».

Ce passage montre bien le double statut de la nature dans son univers romanesque. Elle offre à la fois un reflet significatif qui lui donne son expressivité, et que suggèrent les « tableaux de sosies et de fantoches ». Mais elle est aussi la manifestation d'une entité supra humaine qui « ordonne » aux êtres et aux choses et qui justifie la formulation d'un indicible romanesque.

De par son opposition avec Paris et la dichotomie que constituent les deux espaces, le Périgord se situe au cœur de beaucoup d'intrigues, où son rôle est moteur. En le présentant comme un environnement plutôt bucolique, constitué de petits villages, d'activités artisanales ou paysannes, l'auteur crée un violent contraste avec l'univers urbain de la capitale qui donne leur cadre aux autres romans. Si le Périgord et ses environs sont dominés par le soleil, la nature et les travaux des champs, Dubut de Laforest explore surtout la nuit parisienne des bas-fonds et les cabarets de la prostitution. Leur articulation crée une tension fructueuse qui caractérise un grand nombre d'intrigues, fondées sur le passage d'un ou de plusieurs personnages d'un espace à l'autre.

Parmi les phénomènes sociaux importants que l'auteur analyse avec précision se trouve aussi l'exode rural qui voit partir un grand nombre de jeunes gens vers Paris. Le mouvement de départ, avec l'élan qu'il constitue, est au centre de plusieurs romans, à l'instar de *La Bonne à tout faire* et

---

21. Dubut de Laforest, 1891b, p. 124.
22. Dubut de Laforest, 1891a, p. 216.

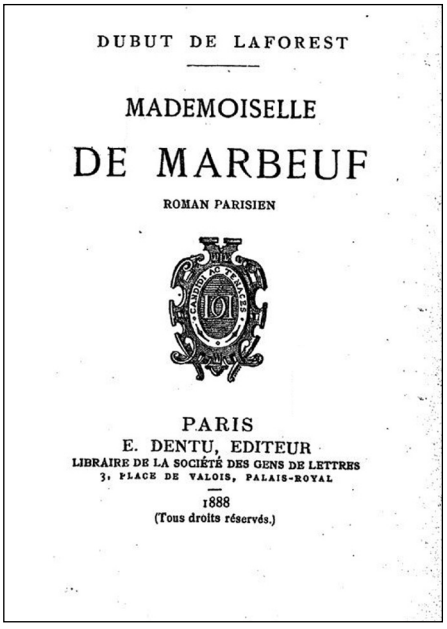
d'*Angéla Bouchaud* décrivant les parcours de réussite d'une Limousine et d'une Périgordine. Ce mouvement, effectué par l'auteur lui-même, qui fait le choix de vivre à Paris à partir de 1881, est comme décliné dans l'ensemble de l'œuvre qui envisage pour ainsi dire tous les cas de figure. Il décrit les grands succès d'Angéla Bouchaud et de Félicie Chevrier, ou encore de Gaston Ardillette dans son dernier roman, *La Tournée des grands-ducs*, mais aussi les fins de parcours désespérées, telles que les rencontrent l'écrivain charentais Jules Fabrédan dans *Le Cornac*, ou le médecin limousin Philippe Leblanc dans *Les Derniers Scandales de Paris*. Il évoque aussi la misère des ouvriers, telle que la figurent Fantille Barba, la tante de Félicie Chevrier, et Michel Fougeras, le frère de Suzette. Le mouvement migratoire, avec l'impulsion d'optimisme qui l'accompagne, est ainsi placé au cœur de l'inspiration du romancier et de ses intrigues, en raison des mouvements d'espoir, de désir et d'ambition qui lui sont associés, avec leur contraire : la déception, la chute ou le repli.

Le Périgord, territoire de l'intimité

Comme territoire de ses propres origines, le Périgord et ses environs sont liés à l'identité même de Dubut de Laforest et à sa personnalité qui s'est construite au contact de cet espace particulier. Alors même que sa biographie reste peu connue et remplie de zones d'ombre, l'analyse de ce territoire dans ses créations est aussi un moyen de connaissance de l'auteur, de par la sensibilité dont témoigne chacune de ses évocations. Si le Périgord, en tant qu'espace cadre de la fiction, n'intervient que dans un tiers des romans, il apparaît à de nombreuses reprises dans le reste de l'œuvre de différentes manières. Il se manifeste principalement à travers une galerie importante de personnages qui sont révélateurs de sa démarche littéraire et des ressorts de son inspiration.

La lecture, ou la relecture, des romans de Dubut de Laforest selon le point de vue du territoire de ses origines donne lieu à une première surprise : celui-ci est présent non pas seulement dans ses premiers romans, mais plutôt dans la quasi-totalité d'entre eux, au point de constituer comme une signature, une marque de fabrique. Certaines héroïnes, telles Félicie Chevrier, la bonne à tout faire, ou Angéla Bouchaud sont les personnages principaux de grands romans, mais le Périgord et ses environs sont aussi évoqués de manière plus inattendue, parfois tout à fait secondaire, comme cachés dans les replis de l'intrigue. C'est le cas par exemple dans *Les Dévorants de Paris*, en 1885, avec le personnage de Brûlot, dit le Rempart-du-Limousin, qui se trouve parmi les complices de Jacques Rousseiller, dit le Flambard, le frère du héros Pétrus Dilson, ou encore dans *L'Homme de joie* avec Gustave Monistrac, négociant en vin qui possède des terres dans le Périgord. Le plus souvent, la mention de la région du Périgord est liée aux origines du personnage, comme Julia de Mauval, issue d'une famille bordelaise dans *Le Gaga* ou Clément Fénières,

dans *L'Espion Gismarck*, entrepreneur originaire du Limousin. Dans d'autres cas, la région de l'auteur est suggérée uniquement par le nom d'un personnage qui fait référence un lieu particulier, village, château ou lieu-dit, tels la comédienne Marie Quinsac dans *La Femme d'affaires* ou le marquis de Puyguilhem dans *Mademoiselle de Marbeuf* (fig. 2).


DUBUT DE LAFOREST

MADEMOISELLE

DE MARBEUF

ROMAN PARISIEN

PARIS

E. DENTU, EDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1888

(Tous droits réservés.)

Fig. 2.

Que nous révèle la longue liste des personnages associés au Périgord dans l'ensemble des romans ? En premier lieu, ils ont en commun de jouer un rôle plutôt positif dans les intrigues auxquelles ils participent, même les plus malheureux : le sacrifice de Jules Fabrédan va conduire son ami Florentin Galtier à affronter, dans un esprit de vengeance, le personnage cynique d'Angélus Vardoz dans *Le Cornac*, et Philippe Leblanc s'oppose au docteur Hylas Gédéon, principal complice de l'épouvantable Arthur de La Plaçade dans *Les Derniers Scandales de Paris*. À partir des *Dévorants de Paris* en 1885, les romans de Dubut de Laforest font intervenir de redoutables méchants, tels Giaccomo Trabelli dans *L'Homme de joie*, Noël Collet-Migneau dans *La Haute Bande* ou encore Étienne Daupier dans *Messidor*, qui sont issus d'autres régions. Voilà bien une nouvelle manifestation de l'affection de l'auteur pour sa région natale, laquelle ne peut être obscurcie par la création de personnages trop négatifs. Le cas du marquis de Puyguilhem est exemplaire de ce point de vue. Dans *Mademoiselle de Marbeuf*, il est député et se trouve parmi les relations monarchistes de la duchesse de Torcy, qui a recueilli l'héroïne. Or, quand cette compagnie évoque le sort des enfants des mineurs condamnés lors du conflit de Decazeville, il est le seul à faire preuve de mansuétude en prenant leur défense, considérant que « les enfants ne sont pas responsables du crime de leur père [23] ». La simple évocation du château voisin de Saint-Pardoux-la-Rivière place le personnage sous un jour positif. Et l'on pourrait multiplier les exemples de cette sorte.

23. Dubut de Laforest, 1888, p. 9.

Quelques-uns de ces personnages présentent des similitudes importantes avec le romancier, à l'instar de Jean Tolbiac dont l'identité correspond à un pseudonyme utilisé dans *Le Figaro* en 1882. Il intervient à la fin de *Colette et Renée* et donne une clé à l'interprétation de ce roman, spécialement destiné aux jeunes filles. L'ensemble de l'œuvre fait intervenir plusieurs autres écrivains originaires du Périgord qui fournissent de précieuses indications sur la vocation de Dubut de Laforest. Le premier d'entre eux suggère encore l'identité de l'auteur par son prénom : il s'appelle Louis Dervaud et intervient dans *Le Locataire du Père Loreille.* La nouvelle commence après son suicide, pour dette de jeu, et comprend notamment plusieurs lettres où il évoque sa solitude, les difficultés de son inspiration et l'ingratitude de ceux qu'il a aidés au moment de son succès. Dans son cas, les similitudes avec le romancier sont d'autant plus troublantes que lui aussi mettra fin à ses jours, dix-huit ans plus tard. Le suicide d'un autre écrivain, Jules Fabrédan, se produit dans *Le Cornac* ; celui-ci est causé par la misère dans laquelle le plonge le cynisme et les compromissions de son éditeur. Ce personnage est emblématique des difficultés matérielles que rencontre un grand nombre d'écrivains, lesquelles sont au centre d'un article de l'auteur paru dans *L'Écho de Paris* en 1884 [24]. Tous ces écrivains de fiction constituent des masques permettant à l'auteur d'évoquer sa propre situation et celle de ses confrères. Mais celui qui décrit le mieux sa pratique de romancier se trouve dans *La Femme d'affaires* ; il s'agit du comte des Ombraies qui a passé son enfance dans un manoir du Limousin. Sans pratiquer la littérature, il décide de se faire passer pour un romancier afin de se renseigner sur son futur beau-père qui dirige la brasserie du Ballon d'Alsace. La démarche littéraire qu'il décrit correspond exactement à celle de Dubut de Laforest. En se présentant comme « historien des mœurs [25] », il utilise une expression à laquelle recourt l'auteur à de nombreuses reprises pour se qualifier. Aucun autre texte ne décrit de manière aussi concrète sa démarche d'écriture : elle l'inscrit dans le mouvement naturaliste en montrant qu'elle s'appuie sur des enquêtes préalables. Avec le comte des Ombraies, masque de l'écrivain, lui-même masqué, le dédoublement de l'illusion provoque un effet de vérité qui rappelle le motif du théâtre dans le théâtre, tel qu'il intervient dans *Hamlet*.

De par leur importance, le Périgord et ses environs constituent un élément décisif de l'esthétique romanesque de Jean-Louis Dubut de Laforest. Comme cela a été montré, son œuvre présente le grand intérêt d'offrir au lecteur contemporain une analyse subtile des évolutions que connaissent ces territoires à la fin du XIX^{e} siècle, marqué à la fois par le déclin monarchique

24. Dubut de Laforest, 1884b.
25. Dubut de Laforest, 1890, p. 60.

et les phénomènes d'exode rural. Elle nous livre ainsi un remarquable témoignage, même s'il est teinté d'un parti pris idéologique et d'un désir de valorisation.

Le caractère décisif du Périgord se traduit aussi par le rôle très particulier qu'il occupe dans la poétique même du romancier. Les paysages qu'il décrit ont souvent pour fonction de prendre en charge une partie indicible de la narration, et la tension qui résulte de la dichotomie l'opposant à la capitale parisienne est au cœur de la syntaxe romanesque de cet écrivain.

Cette prééminence du territoire natal se traduit enfin par un effet de signature qui caractérise l'ensemble de l'œuvre. Il se manifeste par une importante galerie de personnages originaires de Charente, du Limousin ou du Périgord qui sont révélateurs de différents aspects de la vie du romancier, en particulier de sa vocation littéraire. Mais chacun d'entre eux exprime, aussi, différentes facettes de la nostalgie de l'auteur et pourrait être analysé de cette manière. César Brantôme, dans *La Traite des Blanches*, qui se trouve au centre des sentiments et du désir amoureux d'Ève Le Corbeiller et de sa belle-mère Antonia, atteste, par exemple, de l'affection de l'auteur pour le territoire qu'il évoque et représente. D'autres personnages suggèrent des sentiments plus troubles, telle l'héroïne du « Consolateur », qui se morfond « dans un château du noir Limousin [26] » après la mort de son mari dont elle a reconstitué l'apparence sous la forme d'un mannequin. La violence de son deuil suggère le sentiment de tristesse morbide liée à l'exil que l'on éprouve, parfois, loin de son pays. C'est aussi cette relation complexe qui est explorée par le romancier, et qui nous émeut encore aujourd'hui, au point d'inscrire pleinement son œuvre dans la modernité du XXI[e] siècle.

F. S.

Bibliographie

D'Arques Jean, 1880. « Les Livres », *Gil Blas*, 7 septembre 1880, non paginé.
Dubut de Laforest Jean-Louis, 1882. *Tête à l'envers*, Paris, éd. G. Charpentier.
Dubut de Laforest Jean-Louis, 1884a. *Un Américain de Paris*, Paris, éd. Calmann Lévy.
Dubut de Laforest Jean-Louis, 1884b. « Chronique », *L'Écho de Paris*, 4 août 1884.
Dubut de Laforest Jean-Louis, 1885. « Le Consolateur », dans *Contes à la paresseuse*, Paris, éd. Monnier et C[ie].
Dubut de Laforest Jean-Louis, 1886. *La Bonne à tout faire*, Paris, éd. Dentu.
Dubut de Laforest Jean-Louis, 1888. *Mademoiselle de Marbeuf*, Paris, éd. Dentu.
Dubut de Laforest Jean-Louis, 1890. *La Femme d'affaires*, Paris, éd. Dentu.

26. Dubut de Laforest, 1885, p. 103.

Dubut de Laforest Jean-Louis, 1891a. *Colette et Renée*, Paris, éd. Dentu.
Dubut de Laforest Jean-Louis, 1891b. *La Baronne Emma*. Paris, éd. Dentu.
Dubut de Laforest Jean-Louis, 1891c [1re éd. 1885]. « Suzette », dans *La Baronne Emma*, Paris, éd. Dentu.
Dubut de Laforest Jean-Louis, 1892 [1re éd. 1880]. *Les Dames de Lamète*, Paris, éd. Dentu.
Greimas Algirdas Julien, 1966. *Sémantique structurale : recherche et méthode*, Paris, éd. Larousse.
Guillemot Maurice, 1902. « Le Romancier », *Le Figaro*, 3 avril 1902, p. 3.
Mitterand Henri, 1895. « Le roman et ses territoires : l'espace privé dans Germinal », *Revue d'histoire littéraire de la France*, juin 1895, 85e année, n° 3.
Plessis Frédéric, 1880. « Causerie littéraire », *La Presse*, 12 juillet 1880, non paginé.
Salaün François, 2015. « Dubut de Laforest et le naturalisme », *Les Cahiers naturalistes*, n° 89, p. 127-192.

La poétique de la suture : le pèlerinage de Jules Supervielle dans les Pyrénées

par Sonoko SATO

Poète né en Uruguay en 1884 et marqué par de nombreuses traversées de l'Atlantique, Jules Supervielle n'a pas beaucoup été traité en tant qu'écrivain de la région d'Aquitaine. Certes, il n'est pas un poète de la région dans le sens où il ne vécut pas en Aquitaine. Pourtant, comme nous avons ici l'occasion d'approfondir notre savoir sur les « Auteurs en Aquitaine », il nous a semblé pertinent d'évoquer le pèlerinage effectué par Supervielle sur la tombe de ses parents dans les Pyrénées en 1926. Ce pèlerinage est décrit dans un premier chapitre du recueil autobiographique *Boire à la source* paru en 1933, intitulé « Les Pyrénées » et inspire un poème intitulé « Oloron-Sainte-Marie » paru en 1927 ; tels sont les textes examinés dans cet article.

Une profonde déchirure biographique

Avant de constater l'importance de cette visite dans les Pyrénées, nous rappelons brièvement l'histoire de sa famille. Jules Supervielle est né en Uruguay d'un père qui s'appelle aussi Jules, originaire de la ville d'Oloron-Sainte-Marie, et d'une mère, Marie, née sur les bords du Río de la Plata mais dont la famille est originaire de Saint-Jean-Pied-de-Port [1]. Ils sont morts à une

1. Le Gall, 2006, p. 51.

semaine d'intervalle l'un de l'autre, alors qu'ils revenaient d'Uruguay pour visiter leur famille, accompagnés de leur fils de huit mois. Ils sont censés avoir bu de l'eau d'un robinet qui contenait du vert-de-gris à Saint-Christau près d'Oloron-Sainte-Marie. Supervielle a vécu pendant deux ans avec sa grand-mère maternelle, puis il a été adopté par son oncle et sa tante en Uruguay. Il a appris accidentellement à l'âge de neuf ans la mort de ses parents ; cette révélation de la vérité a inscrit une profonde déchirure en Supervielle et l'a conduit vers la création poétique [2].

Grandissant en Uruguay et à Paris, Supervielle devait attendre, si ce n'est la maturité d'écrivain, du moins l'aurore de sa carrière – il vient de faire paraître son œuvre poétique *Débarcadères* (1922) et son premier roman *L'Homme de la pampa* (1923) – pour franchir le seuil familial des Pyrénées. Car ce n'est pas une simple visite familiale – elle tient un rôle de charnière dans sa poétique. En effet, on constate que l'hommage à Oloron-Sainte-Marie est la dernière résurgence poétique du thème de la mère (et du père) [3]. Mais s'il en est ainsi, de quelle manière la quête des traces des morts peut-elle s'affronter à une déchirure aussi profonde ? Que transmettent au poète les deux versants des Pyrénées, l'un maternel, l'autre paternel ? Comment le poète met-il un point final au thème apparent de ses parents défunts ?

« Saint-Jean-Pied-de-Port » : la quête de l'âme sœur

Pour répondre à ces questions, il nous faudrait d'abord examiner tour à tour le premier chapitre intitulé « Saint-Jean-Pied-de-Port » et le deuxième chapitre « Oloron » de *Boire à la source* en suivant les pas du poète.

Saint-Jean-Pied-de-Port se rattache, directement et indirectement, à deux Marie importantes : sa mère Marie et une vieille amie du poète qu'il appelle ici Marie X. Selon Jacques Le Gall, cette appellation de Marie X. exprime son intention de mieux faire entendre le prénom : celui de sa mère et de la vierge Marie [4]. C'est pour interroger Marie X. sur le passé, l'événement dont elle a été le témoin, que Supervielle est venu à Saint-Jean-Pied-de-Port. Bien que la quête de la mémoire soit l'axe d'une histoire familiale, le poète observe aussi avec curiosité une coutume langagière des Basques ainsi qu'une histoire communale. Par exemple, le poète fait attention aux horloges qui sonnent deux fois au Pays basque et à la salutation d'une vieille servante qui aime la répétition comme d'autres Basques et qui dit en guise de bonjour, « Vent du Sud, vent du Sud ». Le vent du sud qui soulève la poussière tout d'un coup dans la salle et emporte des fragments de conversation quotidienne des

2. Justification. Le premier poème d'un premier recueil *Brumes du passé* paru en 1901 est intitulé « À la mémoire de mes parents ».
3. Paseyro, 2002, p. 173.
4. Le Gall, 2006, p. 53.

habitants. En plus, le poète ne se contente pas d'appeler le vent, il lui donne la parole. Le vent donne ce message aux Basques : « Qu'attends-tu pour t'en aller aux Amériques ? N'as-tu pas assez vu ton jambon accroché au plafond, tes chaussures du dimanche sur l'armoire et ton makhila en bois de néflier ?[5] »

Il apparaît que, en écoutant les conversations réelles et imaginaires, le poète essaie de retracer l'histoire de ses ancêtres qui ont traversé l'Atlantique vers l'Amérique du Sud.

La quête de la mémoire s'approche petit à petit de son noyau. Le poète remarque un gros album dans lequel la plupart des portraits ne représentent plus que des morts. Le retour du mort, le *Spectrum* de la photographie au sens du mot de Roland Barthes[6], suscite la réflexion du poète sur le regard humain. Il trouve que le regard est « le siège même de l'âme[7] ». Pour lui, « l'humanité n'est faite que de ces milliards de petits points entre les paupières[8] ». Pourtant, ces « mille riens qui font la vie de tous les jours[9] » ne peuvent pas être conçus comme le siège de l'âme sans aucune opération. Ce qui est important pour la poétique de Supervielle, c'est le processus métaphysique, comme l'explique le poète tout naturellement : « tout vient sans bruit de cette vivante et imperceptible pointe du regard humain et tout y va, même si nous baissons les paupières[10] ». Cette communication silencieuse et directe avec les morts s'explique par le fait que c'est à travers des portraits que Supervielle a connu, après la révélation de la vérité, pour la première fois ses parents défunts : « Ce ne fut que quelques années plus tard qu'une parente me montra dans un album les portraits de ceux qui m'avaient *donné le jour*. Je ne connais pas d'expression plus belle[11] ». L'expression de « donner le jour », qui est écrite en italique, semble lui être chère. Ici, on peut voir le double sens de cette expression, c'est-à-dire « faire naître » et « donner le jour » au sens strict de l'expression. Depuis ce moment-là, c'est-à-dire le moment où le *punctum*, selon le mot encore une fois de Barthes[12], vient le percer, il devait chercher la communication avec les morts, avec une âme sœur, et cela le conduit à l'échange de l'âme par le biais du regard.

Pourtant, la quête de la mémoire dans cette ville ne remplit pas l'absence de sa mère perdue. Et pour cause. Orphelin, il se contente de reconstruire une « association provisoire » avec une petite bonne de treize ans originaire d'Argentine qui tenait le bébé dans ses bras[13]. Cette jolie fille dont il vient de

---

5. Supervielle, 1951, p. 12.
6. Barthes, 2002, p. 795.
7. Supervielle, 1951, p. 15.
8. Supervielle, 1951, p. 15.
9. Supervielle, 1951, p. 15.
10. Supervielle, 1951, p. 15.
11. Supervielle, 1951, p. 19.
12. Barthes, 2002, p. 809.
13. On peut évoquer ici le poème C des *Fleurs du mal* de Baudelaire dans lequel le poète se demande la possibilité de répondre à l'« âme pieuse » de la servante.

connaître l'existence par Marie X. la veille, lui paraît l'incarnation de l'âme sœur qu'il est en train de chercher. Cela pourrait illustrer un exemple de la conception freudienne du deuil qui repose sur une logique substitutive et une logique de la remplaçabilité [14]. Cette association lui permet de remplacer son désir vers sa mère perdue et de continuer à traverser du temps.

« Oloron » : la quête des mains de l'écriture

Contrairement à Saint-Jean-Pied-de-Port qui est marqué par la transmission orale et la quête de l'âme sœur, dans le chapitre suivant intitulé « Oloron », on observe une transmission à travers des objets concrets. Par exemple, la montre de son père que le poète sort de sa poche au début de cette partie est bien significative. C'est sa « montre de secours » dont il ne se sert que si l'autre est en réparation [15]. Malgré un long abandon, la montre commence à renouer sans hésitation avec le temps d'autrefois et elle fait beaucoup plus de bruit que la montre d'aujourd'hui. Ce n'est pas si étonnant si la réflexion du rêveur approche cette montre d'un cœur humain, car, pour le corps du poète, le bruit de cette montre n'est autre chose que le battement du cœur de son père qui *est* toujours en lui :

> « Entre mon père disparu et moi en ce moment, il y a cette chose qui *est* encore, que je peux toucher, qui est ronde et en or. Elle me dit où j'en suis de la journée et de mon pouls, et peut-être que dans sa façon sommaire et primitive de comprendre les choses, nous ne sommes pour sa petite intelligence mécanique qu'une seule personne, mon père et moi [16] ».

La montre de son père semble réconcilier la distance entre le père et le fils en faisant un parallèle avec un cœur, un autre survivant du temps dans le corps.

La montre est emblématique, non seulement parce que c'est un objet qui relie le père et le fils, mais aussi parce qu'elle symbolise le travail de son grand-père qui était un « horloger-bijoutier ». Dans son art poétique qui sera publié en 1951 sous le titre « En songeant à un art poétique », il avoue : « Je suis d'une famille de petits horlogers qui ont travaillé, leur vie durant, la loupe vissée à l'œil. Les moindres petits ressorts doivent être à leur place si l'on veut que tout le poème se mette en mouvement sous nos yeux [17] ». Étant inspiré

---

14. Freud, 1968.
15. Jacques Le Gall montre plusieurs interprétations possibles pour le mot « réparation » : restauration, cicatrisation et expiation. Il montre aussi que cette montre abandonnée deux ou trois ans dans le tiroir peut être comparée avec un enfant abandonné à la mort de ses parents. Le Gall, 2006, p. 59.
16. Supervielle, 1951, p. 29-30.
17. Supervielle, 1996, p. 562.

par le métier de son grand-père, Supervielle intériorise la tâche des horlogers comme une tâche du poète. Selon Claude Roy, c'est « une profession de foi à laquelle il est fidèle [18] ». Comme les horlogers, le poète aurait aussi besoin de mains d'ingénieur, c'est-à-dire le moyen technique pour faire bien sonner sa poésie. En effet, Supervielle est connu pour sa propension à retoucher ses poèmes, d'édition en édition. Mais il ne faudrait pas oublier surtout le fait que son grand-père « remontait les pendules en ville [19] ». Le poète peut-il remonter le temps comme le font les horlogers ? Cette question nous rappelle une conférence de Paul Celan. En parlant de la quête d'une direction dans le poème, il s'exprime ainsi :

> « Et si je m'interroge sur son sens, […], je crois devoir me dire que dans ma question parle aussi celle du sens des aiguilles de l'horloge. Car le poème n'est pas hors du temps. Certes il prétend à l'infini, il cherche à passer à travers le temps – à travers, non par-dessus [20] ».

Puisqu'il est impossible pour le poète de remonter le temps, et même de l'arrêter, il nous semble que le poème de Supervielle tend à prendre la forme de l'appel et de l'apostrophe. De même, puisque c'est impossible, le tic-tac de la montre de son père éveille dans sa poésie une grande résonance mélancolique dans la mesure où cette montre lui laisse songer à la possibilité de remonter le cœur.

Or, vu qu'Oloron-Sainte-Marie est une ville tellement associée à son père défunt, Supervielle est censé préférer gommer « Sainte-Marie » et nommer ce chapitre « Oloron [21] ». Cependant, à la fin de ce chapitre, apparaît une sorte de retour de la Mère, voire l'apparition de la réunion de ses parents Jules et Marie dans un paysage. Juste après avoir vu les noms de ses parents sur la pierre tombale (d'ailleurs cette scène constitue « un point de scintillation autour duquel graviteront sa poésie et sa prose [22] » selon le mot de Le Gall), le poète écrit ainsi : « Je ne regarde plus les noms sur la pierre. Cherchons-les près de la Croix de Palas, dans l'immense paysage où l'on peut voir quatre vallées aboutir à Oloron. Et la cruelle fourche de Saint-Christau [23] ».

Maintenant qu'il a eu la preuve d'être un « fils d'une femme, autant que d'un homme [24] » et d'avoir « du sang basque par s(m)a mère, béarnais par s(m)on père [25] », le paysage lui-même commence à veiller son enfant. « Et devant les pics d'Ossau, la Marie-Blanche n'est pas bien loin. […] C'est

---

18. Roy, 1949, p. 72.
19. Supervielle, 1951, p. 34.
20. Celan, 2002, p. 57.
21. Le Gall, 2006, p. 53.
22. Le Gall, 2006, p. 55.
23. Supervielle, 1951, p. 42.
24. Supervielle, 1951, p. 42.
25. Supervielle, 1951, p. 42.

elle qui veille plus précisément sur Oloron. L'été, c'est Marie qui domine et verdoie, mais l'hiver, Blanche étouffe Marie sous sa pèlerine de neige [26] ». Le poète trouve la réunion de ses parents dans le paysage où la Marie-Blanche, une des montagnes qui s'élève en Pays basque, veille sur Oloron. La métaphore de la pèlerine de neige nous permet d'imaginer les mains invisibles des morts. Si la visite à cette ville paternelle se caractérise par la transmission d'une tâche du poète et par la recherche des mains de l'écriture, à notre sens, c'est cette reconnaissance des mains des morts qui pourrait achever son pèlerinage.

Le poème « Oloron-Sainte-Marie » : vers la poétique de la suture

Jusqu'ici, nous avons examiné l'œuvre autobiographique en prose. Maintenant, nous tenterons d'examiner brièvement le poème intitulé « Oloron-Sainte-Marie », notamment du point de vue phonétique, pour trouver les « petits ressorts » dans le poème [27].

Après une évocation du paysage des Pyrénées dans la première et la deuxième strophes, on observe une invocation de « nous » par rapport à « vous », c'est-à-dire aux morts, de la troisième jusqu'à la treizième strophe. La troisième partie du poème est dominée par le dialogue du « je » poétique avec des os. Le changement d'intonation dans la troisième partie peut s'expliquer par le fait que cette partie était, dans la version originelle, suivie d'un blanc et du chiffre « II » qui marquait le début de la seconde partie [28]. Mais d'où vient ce dialogue qui paraît être insolite ?

Il semble que les os symbolisent les morts dans le sens où ils sont les seules choses qui restent après la mort. D'abord les morts viennent « rôder autour de » la position des vivants, mais ils restent sans mots dire. N'ayant pas de réponse de la part des morts, le sujet poétique retrouve finalement les morts à l'intérieur de son propre corps. Ce qui permet cette intériorisation des morts est d'abord et surtout le paysage des Pyrénées, nous semble-t-il. En fait, dans *Boire à la source*, Supervielle avoue une expérience particulière :

> « La campagne me devient presque tout de suite intérieure grâce à je ne sais quel glissement du dehors vers le dedans, à quoi ne participe pas seulement l'esprit, mais aussi les yeux, le nez, la bouche. Et j'ai l'impression d'avancer dans le paysage comme dans mon propre monde mental […] [29] ».

---

26. Supervielle, 1951, p. 43.
27. Il faudrait développer le thème du sujet autobiographique et du sujet lyrique.
28. Supervielle, 1996, « Notes et variantes », p. 793.
29. Supervielle, 1951, p. 20.

Cette expérience spéculaire permet au gave d'Oloron de glisser vers le dedans et de rejoindre le sang qui coule dans le corps. Voici le début et la fin de ce poème :

> « Comme du temps de mes pères, les Pyrénées écoutent aux portes
> Et je me sens surveillé par leurs rugueuses cohortes.
> Le gave coule, paupières basses, ne voulant pas de différence
> Entre les hommes et les ombres, [30]
> […]
> Et toi, rosaire d'os, colonne vertébrale,
> Que nulle main n'égrènera,
> Retarde notre heure ennemie,
> Prions pour le ruisseau de vie
> Qui se presse vers nos prunelles [31] ».

Si le début et la fin d'un poème sont des lieux où s'inscrit fortement la signification, les mots « Pyrénées » (v. 1) et « prunelles » (v. 86) semblent inscrire la singularité de ce poème et décider son cadre : le /i/ (graphiquement y) de « Pyrénées » se transforme en /y/ (graphiquement u) de « prunelles ». Le /i/ est une voyelle aiguë qui apparaît comme le symbole de l'acuité de la solitude ou du silence [32]. Le /i/ s'oppose nettement au /u/ qui est une voyelle grave que « nous » et « vous » possèdent en commun [33]. Nous rappelons ici notre analyse sur la signification de la montagne que donne le poète à la fin de chapitre « Oloron ». Quant au /y/, c'est une voyelle voisine du /i/, mais elle ne s'oppose pas clairement au /u/, à la différence du /i/ [34]. On peut dire, donc, qu'à travers les invocations à « vous » de la part de « nous », la phonétique de « Pyrénées » s'apaise dans la phonétique de « prunelles ». Et c'est une coulée du gave qui peut lier les deux : la montagne des Pyrénées qui symbolise les morts rejoint ici le regard qui est un siège de l'âme.

Or, le gave ne distingue pas les vivants et les morts. Au niveau phonétique, la ressemblance des mots « ombres » et « hombres » attire notre attention. Le mot « ombres » signifie les revenants en français ; quant à « hombres », il signifie les hommes en espagnol [35]. Dans l'univers linguistique franco-espagnol, où vécut Supervielle, ce qui suggère les morts dans le mot « ombres », c'est, semble-t-il, seulement l'absence de « h ». En citant les vers « Nous ne sommes séparés / Que par le frisson d'un tremble » (v. 36, 37), Philippe Jaccottet commente ainsi :

---

30. Supervielle, 1996, p. 257.
31. Supervielle, 1996, p. 259.
32. Pour l'analyse textuelle et phonétique, nous nous référons à la lecture du poème « Les amis inconnus » par Daniel Delas dans Delas, 1980, p. 27.
33. Delas, 1980.
34. Delas, 1980.
35. Remarque d'abord formulée par Victor Hugo dans *L'Homme qui rit*.

> « Cet arbre qui bouge dans l'air aux confins des deux royaumes, c'est aussi le point extrême qu'atteint l'œuvre de Supervielle (extrême et central), […] [36] Ainsi sa poésie est-elle ce "frisson du tremble" qui distingue les vivants des morts, mais qui peut-être aussi les lie […] [37] ».

Comme le montre symboliquement l'utilisation du phonème « h » aspiré, qui est une aspiration presque silencieuse de la voix, les vivants et les morts à la fois se séparent et se lient par « le frisson d'un tremble ». Si l'on prolonge ce commentaire très juste de Jaccottet, on peut dire que, en respectant l'art poétique de Supervielle, ce « frisson d'un tremble » devient tout de suite intérieur. Ainsi, il peut être déplacé dans un battement de son cœur. En effet, dans un poème intitulé « Supplique » qui est dactylographié au verso de deux feuillets d'« Oloron-Sainte-Marie » et donc considéré comme la contrepartie de ce dernier [38], le sujet poétique perçoit les « intermittences » du cœur [39] comme le « langage sans mot » des morts. Dans le poème « Oloron-Sainte-Marie », le « je » locuteur semble trouver la communication avec les morts en affirmant que « Je suis le battant humain / Que ne révèle aucun bruit, / De la cloche de la nuit, / Dans le ciel pyrénéen [40] ». Cette manifestation montre une manière de communiquer avec les morts, à savoir, dans le silence, en écoutant le monde hors de la perception ainsi que l'intermittence du cœur qui est l'instrument de la distanciation et du rapprochement.

Il est temps à présent de revenir au titre de cet article : la poétique de la suture. Face à la blessure causée par l'absence de ses parents, nous avons vu que la quête de la mémoire se fait par la quête de l'âme sœur et les mains de l'écriture. Le texte poétique que nous avons analysé dernièrement peut être lu comme une tentative pour suturer sa blessure par ces mains de l'écriture et la voix qui tâtonne afin de trouver l'âme sœur. Nous concluons en évoquant l'image concrète du travail des aiguilles que Supervielle décrit dans « Oloron » : « Cette pièce, autrefois, n'était pas qu'une chambre à coucher, elle servait aussi de lingerie, on cousait beaucoup près des deux fenêtres parce que la lumière y était meilleure qu'ailleurs [41] ». Pour le travail des aiguilles, on a besoin de la lumière. Supervielle, lui, travaille avec la lumière au sens de la raison, mais la lumière qui vient de deux fenêtres signifie aussi le « jour » donné par ses parents.

S. S.

---

36. Jaccottet, 1968, p. 31.
37. Jaccottet, 1968, p. 33.
38. Supervielle, 1996, « Notes et variantes », p. 793.
39. Il faudrait rapprocher ici à la conception de l'intermittence du cœur chez Proust.
40. Supervielle, 1996, p. 257.
41. Supervielle, 1951, p. 31.

Bibliographie

BARTHES Roland, 2002. « La Chambre claire », dans *Œuvres complètes*, tome V, 1977-1980, nouvelle édition revue, corrigée et présentée par Éric Marty, Paris, éd. du Seuil, p. 783-892.

CELAN Paul, 2002. « Allocution prononcée lors de la réception du prix de littérature de la Ville libre hanséatique de Brême », dans *Le Méridien et Autres Proses*, traduit de l'allemand et annoté par Jean Launay, Paris, éd. du Seuil, p. 55-58.

DELAS Daniel, 1980. « Lire la poésie / Lire Supervielle », dans *Lectures de « Les Amis Inconnus » de Supervielle*, Paris, Librairie Belin, collection « œuvres et thèmes », p. 17-32.

FREUD Sigmund, 1968. « Deuil et mélancolie », dans *Métapsychologie*, traduction de l'allemand dirigée par J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, éd. Gallimard, collection « folio-essais », p. 145-171.

JACCOTTET Philippe, 1968. *L'Entretien des muses, Chroniques de poésie*, Paris, éd. Gallimard.

LE GALL Jacques, 2006. « Postface », dans Jules Supervielle, *Les Pyrénées, Saint-Jean-Pied-de-Port, Oloron,* Bordeaux, éd. Le Festin, p. 49-106.

PASEYRO Ricardo, 2002. *Jules Supervielle. Le Forçat volontaire*, Monaco, éd. du Rocher (édition revue, corrigée et complétée, 1re éd. 1987).

ROY Claude, 1949. *Jules Supervielle*, Paris, éd. Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui ».

SUPERVIELLE Jules, 1951. *Boire à la source, Confidences*, Paris, éd. Gallimard.

SUPERVIELLE Jules, 1996. *Œuvres poétiques complètes*, Paris, éd. Gallimard, collection « Bibliothèque de la Pléiade ».

Élie Faure (1873-1937) dans la rumeur d'Aquitaine

par Jean-Paul SELOUDRE

Élie Faure n'a eu de cesse dans son œuvre d'élargir « l'échelle » de sa pensée et de son âme au monde entier qu'il s'agisse pour lui de parler d'art, de villes, de gastronomie... Dans la vie ouverte qui a été la sienne, « Partir » c'est d'abord « vivre beaucoup ». Élie Faure né à Sainte-Foy-la-Grande, en Gironde, le 4 avril 1873, fait pourtant partie de la galerie de portraits d'hommes et de femmes illustres qui contribuent à ce que Jean Lacouture nomme la « rumeur d'Aquitaine ».

Nous nous proposons ici d'aborder Élie Faure en tant que source d'inspiration pour l'Aquitaine. Comment l'homme et l'œuvre habitent-ils et bornent-ils l'imaginaire et l'identité aquitains ? Il s'agit ainsi d'interroger le patrimoine littéraire autrement, par un travail herméneutique et historiographique qui s'inspire de l'approche de Lucie K. Morisset [1]. Cette dernière définit le patrimoine comme un fossile qui demeure enfoui dans son milieu, « noyé dans le genre ou dans le nombre » tant qu'il n'est pas reconnu. Elle aborde ainsi la « mémoire patrimoniale » à travers l'étude de la patrimonialisation et de ce qui reste des objets à l'issue du processus de « fossilisation ».

Cette étude s'efforce donc, dans une démarche à la fois archéologique et herméneutique, de déplier le palimpseste patrimonial pour identifier les traces tangibles, vécues et ressenties de l'objet, en l'occurrence Élie Faure, qui réactivent la mémoire d'un auteur et ouvrent la porte à la mémoire collective

1. Morisset et Andrieux, 2009.

aquitaine. Une partie de ces traces dans la perspective historiographique ne fait pas l'objet d'une appropriation identitaire. L'œuvre dans le processus de patrimonialisation continue à être discutée. L'image d'Élie Faure est de ce point de vue paradoxale. L'appropriation « locale » produit quant à elle des traces diverses mais peu nombreuses. La présence « identitaire d'Élie Faure » est questionnée à travers trois modalités qui constituent le dispositif de régulation de la relation au patrimoine : le rapport au temps, associé à un rapport à l'espace (à la « manière d'objectiver l'espace ») et à un rapport avec l'autre (« manière de l'identifier ou de se situer par rapport à lui »).

Paradoxes historiographiques : hommages et tensions

Élie Faure a été de tous les combats et de tous les engagements : ardent défenseur de Louis Dreyfus ; antifasciste ; engagé, comme Malraux, au côté des Républicains en Espagne. Il s'est en revanche exilé de lui-même, ce qui le rend insaisissable, ou inclassable pour son époque et la nôtre. H. de Montherlant s'interroge en 1937 dans la revue *Europe* [2] : « Pourquoi ce silence sur Élie Faure ? ». Plus tard Hélène Sarrazin [3] et Paul Desanges [4] dans leurs essais biographiques évoquent une « conspiration feutrée » du silence, expulsant É. Faure de la mémoire de ses contemporains. Lui-même s'interroge à la fin de sa vie sur la postérité de son œuvre. Probablement la réponse est-elle dans l'impossibilité de réduire le personnage, trop franc, trop libre et indépendant politiquement, à une image et à une lecture simples. Élie Faure donne lui-même une clé de sa personnalité quand il rappelle [5] la nature de sa relation au monde et à l'autre. Plutôt que d'exalter les différences, il s'est « évertué à les comprendre et par conséquent à les aimer dans "les autres" ». « Le grand public n'admet guère qu'un homme se cherche dans les hommes et parvienne d'étape en étape à se trouver semblable à eux », écrit-il.

Une transmission difficile

Transmettre c'est produire : « l'enjeu de la transmission, c'est l'homme comme être qui produit sa propre humanité, par cette aptitude à transmettre des caractères acquis [6] », à laisser des traces. Dans cette perspective, le patrimoine est une production qui relève en tant que telle d'un « projet volontaire, organisé, pour maîtriser le temps, pour faire date » face à « l'adversité de forces hostiles, de messages rivaux ». Selon R. Debray, « transmettre est un acte politique ».

2. Collectif, 1937.
3. Sarrazin, 1982.
4. Desanges, 1966.
5. Faure, 1987.
6. Debray, 1998.

Élie Faure est peu lu par le grand public si ce n'est pour son *Histoire de l'art*. En revanche dans la littérature universitaire ou spécialisée, il est très souvent cité. Martine Chatelain [7] note entre 1977 et 1980 pas moins de trente-neuf évènements qui lui paraissent importants sur Élie Faure : annonce d'un prix Élie Faure, classement d'Élie Faure par André Brincourt parmi les 156 écrivains ayant marqué le XX^{e} siècle… La transmission de son œuvre est cependant difficile, comme le rappelle en 1966 Paul Desanges [8], qui perçoit au-delà des inimitiés réelles et luttes de clan perceptibles dès son vivant une « pensée révolutionnaire » se heurtant à la « force des habitudes » dans un monde « en proie à une évolution accélérée ».

Ce qui frappe, c'est le soutien sans faille de ses amis et de sa famille [9] pour assurer la transmission de l'œuvre à travers les hommages. Cela se traduit par un engagement mémoriel dont trois temps sont à retenir. Dès la mort d'Élie Faure, cette volonté de mémoire est perceptible à travers les textes publiés par la plupart de ses amis et correspondants dans la revue *Europe* [10]. Une deuxième vague éditoriale et de commémorations a lieu lors du centième anniversaire de la naissance d'Élie Faure, en 1973 et en 1974. Outre une exposition au Salon d'Automne 1973, assortie d'un catalogue, à la suite de la création du comité Élie Faure [11] en 1961, est constituée la Société Élie Faure, le 22 octobre 1973. La décision de publier les *Cahiers Élie Faure* est prise quant à elle en octobre 1980. Il n'y aura malheureusement que deux cahiers, publiés en 1981 et 1983.

Actualités d'Élie Faure

La troisième vague éditoriale manifeste une évolution historiographique qui réévalue les paradoxes de l'œuvre et les conditions d'une lecture contemporaine. Élie Faure, lui qui se voulait de tous les siècles, après avoir été confronté à ses amis et ennemis contemporains, aux biographes empathiques des années soixante (Paul Desanges) et des années quatre-vingts (Courtois et Morel [12], Y. Lévy [13]), est soumis au regard « cathartique » et critique de l'homme des années 2015-2016. Deux livres récents [14] évoquent directement l'œuvre d'André Malraux et impliquent Élie Faure en examinant une époque, ses modèles d'historicité, ses valeurs culturelles. Un troisième ouvrage [15] analyse les idéologies portées par l'histoire de l'art et questionne notamment

7. Chatelain, 1981.
8. Desanges, 1966, p. 6.
9. Juliette Hoffenberg coordonne pour 2017 une exposition commémorative du 80^{e} anniversaire de la mort d'Élie Faure, qui se tiendra à la mairie du 6^{e} arrondissement à Paris.
10. Collectif, 1937.
11. Le comité était constitué pour soutenir la demande d'attribution d'un nom de rue Élie Faure à Paris.
12. Courtois et Morel, 1989.
13. Lévy, 1981 et 1988.
14. Guérin et Dieudonné, 2006 ; Vaugeois, 2016.
15. Michaud, 2015.

l'opinion la plus commune sur l'art selon laquelle il incarne au mieux le génie des peuples. C'est dans ce sens polémique qu'est évaluée l'œuvre d'Élie Faure dans la revue *Regards Croisés* (2016) [16], qui lui consacre un dossier complet sans s'interdire « de voir en lui à la fois le symptôme d'une certaine époque » – son œuvre peut paraître désuète par son lyrisme mystique, obsolète, voire contestable ou "choquante" actuellement, notamment en raison de son attachement aux théories déterministes de Taine au XIX^{e} siècle – mais aussi « une individualité originale capable d'apports importants à la réflexion sur l'art ». Et ce qui apparaît en définitive, c'est, en effet, la modernité de l'œuvre de Faure, dégagée de ses scories. Muriel Van Vliet [17] voit en lui un « précurseur » par son esthétique scientifique fondée sur Lamarck, la proximité concrète établie avec les œuvres, son humanisme ouvert au « machinisme », sa lecture de l'art non réductrice intégrant tous les facteurs « biologiques, physiologiques, sociaux, politiques, scientifiques et culturels ». É. Faure dégage par ailleurs « un horizon universaliste » ouvrant sur un « humanisme élargi », à l'instar de Claude Lévi-Strauss. Le principe en est « l'analogie universelle » entre nature et culture – sans réduction aucune de l'une à l'autre – fondée sur les modèles biologiques transformistes et la notion de métamorphose. Rapprochant Faure de Leiris, Muriel Van Vliet montre qu'il entame « le tournant anthropologique de l'histoire de l'art » et de l'art (danse, cinéma) comme « rituel structurant le rapport de l'individu et du collectif ».

L'appropriation spatiale et identitaire

Ces paradoxes historiographiques informent sur les tensions liées à une transmission autant que sur des appropriations collectives d'un patrimoine littéraire immatériel. Élie Faure est aussi considéré comme un écrivain aquitain et fait l'objet d'une prise en charge symbolique à différents niveaux : il définit lui-même sa généalogie morale et intellectuelle aquitaine ; d'autres le resituent dans le panthéon des Aquitains ; il fait, enfin, l'objet d'un travail de marquage et d'appropriation identitaire.

« Une généalogie morale et intellectuelle »

Comment aborder la relation aquitaine d'Élie Faure ? Il faut chercher ailleurs que dans son œuvre, chez d'autres auteurs, des « équivalences » révélatrices. Dans la vision de K. White par exemple, qui différencie géopoétiquement le « localisme » et sa vision passéiste du lieu et la « localité »

16. Collectif, 2016.
17. Van Vliet, 2016.

terre « élémentale » espace premier et terrain d'une « *prima philosophia* [18] ». La notion de « localité » situe la nature du lien qu'Élie Faure pouvait entretenir avec son Aquitaine natale : une terre « nourricière » mais aussi une terre d'affinités. K. White [19] survole ses propres affinités, de Montaigne à Buchanan, puis aux frères Reclus avant d'aborder Élie Faure à travers sa vision de Montaigne. C'est ainsi que procède Élie Faure, dont on ne peut nier le caractère affinitaire et autobiographique de certains écrits : *Montaigne et ses trois premiers nés* [20], *Trois gouttes de sang* [21], sans oublier les textes repris dans *Équivalences* [22], dont le titre guide le lecteur dans la relation métaphorique qu'Élie Faure donne à ses « confessions ».

Une certaine image de l'homme du Sud-Ouest

Alors que le lieu « localité », espace des origines, n'est que rarement explicitement évoqué dans son œuvre immense, les affinités aquitaines apparaissent à travers une sorte de « généalogie morale et intellectuelle » où « s'esquisse une biographie générale » comme l'écrit si bien K. White [23], à travers ce que Faure nomme « l'anarchie ethnique » de l'Aquitaine. Montaigne est né comme écrivain de cette Aquitaine [24], terre de rencontres et de « métissages ». É. Faure est lui-même le produit de cette généalogie, lien ouvert avec le lieu d'origine, la « localité ».

À travers l'exemple de Montaigne, de Fénelon et d'autres, dans le creuset aquitain marqué par le climat, la géographie, l'histoire et les rencontres des peuples, par opposition aux voisins languedociens, Faure dessine un type issu du métissage. Montaigne est « le premier homme libre qui ait paru en occident » :

> « Il est curieux de constater, écrit-il, chez l'homme de l'Entre-deux-mers, du Périgord blanc, de la Double, ce culte permanent et ferme bien qu'aimable, de l'individualisme et de la liberté qui a alimenté, dans le domaine social, un des principaux foyers du protestantisme de France, permis au parti girondin de donner à la Révolution cet aspect en même temps modéré et idéaliste sans lequel elle n'aurait que la moitié de son visage et chose plus capitale encore, donné à la France Montaigne, La Boétie [25] ».

Cet homme, ce « Gascon », c'est Élie Faure : huguenot, de famille anglophile [26], libre penseur, anti jacobin.

---

18. Duclos, 1995.
19. White, 1995.
20. Faure, 1979.
21. Faure et Miller, 1964, p. 367.
22. Faure et Miller, 1964, p. 767.
23. White, 1995, p. 23.
24. Élie Faure pas plus que K. White ne réduisent Montaigne à cette relation.
25. Faure et Miller, 1964, « Montaigne et ses trois premiers nés », p. 320.
26. L'anglophilie traditionnelle de la famille nous a été confirmée par Juliette Hoffenberg, arrière-petite-fille d'Élie Faure, et Zéline Faure, fille d'Élie Faure, la souligne dans ses souvenirs.

L'attachement au « pays »

L'attachement local pour Élie Faure est d'abord familial. Il a d'ailleurs lui-même ré-enraciné [27] sa famille, exilée à Paris, dans le Périgord en achetant en 1923 [28] une maison à Prats, sur la commune de Saint-Seurin-de-Prats, tout près de Saint-Antoine-de-Breuilh et des Laurents, berceau de la famille Faure [29], après avoir longtemps loué des maisons [30] pour y passer les vacances.

Il ne cesse de souligner dans ses œuvres l'importance du culte familial des frères Reclus, issus d'une famille protestante, « ces hommes de pierre », « gardiens du temple » à la dureté sculptée par les conflits religieux et qui faisaient régner un ordre et une rigueur impitoyables au sein de leur famille : « j'ai été élevé dans le culte des frères Reclus par ma mère qui fut leur sœur [31] ». Celui qu'il aime le plus dans la fratrie, Élie Reclus, « l'astre naturel qui se lève et se couche », vient « logiquement » de « Montaigne » ; sa douceur et sa bonté, son « indépendance de pensée » lui sont chers.

Progressivement, Élie Faure note « l'attirance croissante qu'exerce sur sa sensibilité le lieu des origines [32] ». H. Sarrazin [33], elle-même périgordine, insiste sur l'attachement d'Élie Faure à son « terroir » gascon et à son identité voire son « chauvinisme » régional, quand elle rappelle sa satisfaction de constater que le courage des « régiments de Bordeaux et de Périgueux » est cité en exemple pendant la guerre. Il ne cesse d'ailleurs dans sa correspondance d'évoquer son « pays natal », le « bercail », sa « province », ses séjours sur les bords de sa « rivière Dordoigne » comme dit Montaigne, « un pays aussi joli et accueillant que de coutume »… Dès l'achat de la maison de Prats [34], il est « dans ses terres ou ses pierres ». Il est fier de « l'Aurige » dressé dans son jardin à la française, du mur d'artisan qui donne sur la rivière Dordogne.

Élie Faure s'y retrouve en famille pendant les vacances. Il travaille à Paris et voyage énormément. Mais c'est le lieu où il se ressource, se régénère, se repose auprès de sa famille. Il reçoit aussi, des amis comme l'historien de l'art américain Walter Pach, Charles Péquin, et des artistes. Il rencontre Diego Rivera à la fin de la guerre et ce dernier vient en Dordogne à La Moutine en 1920. Élie Faure s'occupe de « ses femmes et de sa fille ». Il reçoit aussi Soutine avec lequel il entretient une relation quasi paternelle. Quand il a les moyens de s'acheter une auto, en 1921, dont il est devenu « un as », il explore son « pays » et le Lot, jusqu'au « château fraternel [35] ». De temps en temps, il se

27. Nombre de ses héritiers se trouvent encore à Prats.
28. L'affaire est conclue le 26 septembre 1923, écrit-il à son fils Jean-Pierre.
29. Courtois et Morel, 1989. Les auteurs restituent précisément les lieux d'implantation des familles Faure et Reclus.
30. Il loue une maison à La Moutine, à Saint-Antoine-de-Breuilh, en 1920 et le château de Saint-Aulaye, sur la même commune, en 1922.
31. Faure et Miller, 1964, « Le phare et l'astre », p. 767.
32. Faure et Miller, 1964, lettre n° 218 à W. Pach.
33. Sarrazin, 1982.
34. Faure et Miller, 1964, lettre n° 308 à Ch. Péquin.
35. Faure et Miller, 1964, lettre n° 243.

fait guide « touristique » pour ses amis. On le voit sur des photos au château de Hautefort, sur la Dordogne. Il évoque le « pèlerinage à la Tour de Montaigne », la vallée de la Vézère, les « grottes de troglodytes », Saint-Front à Périgueux dont « la nef est fort belle [36] ».

Un paysage aquitain littéraire : une persistante rumeur de mots, de choses écrites…

« Votre lettre sent la terre, elle a la couleur brûlée des coteaux plantés de vignes du pays où nous sommes nés [37] », écrit Élie Faure à Antoine Bourdelle (1861-1929). Dans la relation métaphorique globale d'Élie Faure au monde, à l'art, à ses origines, l'environnement envahit l'homme, l'homme emplit le paysage, le paysage abreuve l'œuvre. Élie Faure le répète, c'est dans l'image, « la plastique », où domine l'analogie, que son œuvre et sa culture prennent leur source, de même que son goût lyrique et poétique des métaphores. De ce *continuum* littéraire aquitain associant temps et espace, Jean Lacouture a tenté d'extraire la rumeur : « D'Aquitaine – espace géographique et culturel qu'il nous revient de délimiter – sourd depuis des siècles une persistante rumeur de mots, de choses écrites, lues ou déclamées avec un art spécifique [38] ». Et son enquête, qui associe Élie Faure à la rumeur, fait de lui un « visionnaire », le « chef de file d'une école aquitaine du regard qui peut se prévaloir de deux autres maîtres, Jacques Rivière et Gaétan Picon ». Sur ce thème du regard et de la métaphore qui unit l'homme et le paysage, Lacouture évoque Montaigne dans sa définition de l'homme « ondoyant et divers » pour caractériser à la fois le pays « ondoyant ou ondoyé » et ses prestigieux habitants. Dans une très large mesure, le propos qui suggère la persistante image aquatique aquitaine, la présence de l'océan mais aussi des rivières, et qui fait de Montaigne un « génie des eaux mêlées », nous engage à convier dans la rumeur les propres métaphores d'Élie Faure, l'importance du fleuve dans ses écrits, ce rapport lyrique et élémentaire à l'écriture révélé par l'omniprésence du vocabulaire de l'eau, de l'air, de la terre et du feu [39]. Si, comme le rappellent M. Courtois et J.-P. Morel [40], une photographie de la Vézère aux Eyzies illustre le premier chapitre de l'Art Antique [41], c'est parce que Lascaux est un emblème, c'est aussi parce que « géopoétiquement » l'espace des origines et de l'enfance habitent l'œuvre dans un rapport fantasmé à l'Aquitaine.

---

36. Bibliothèque municipale de Bordeaux, lettre n° 148 à Walter Pach, correspondance dactylographiée, MS3324.
37. Bibliothèque municipale de Bordeaux, lettre n° 450, correspondance dactylographiée, MS3324.
38. Lacouture, 2006, p. 7.
39. L'analyse avec le logiciel de lexicographie Tropes de *Reflet dans le sillage* montre l'omniprésence des métaphores de l'eau, de l'air et de la terre.
40. Courtois et Morel, 1989.
41. Faure, 1976, p. 38.

Le marquage symbolique de l'espace aquitain

Le patrimoine, y compris immatériel, assure des fonctions spécifiques dans la construction des projets de développement territoriaux : par sa spécificité, il est à même de singulariser le territoire ; il peut s'articuler à d'autres ressources, touristiques, agricoles et contribuer à créer une identité ; il agit enfin comme révélateur des synergies entre acteurs et de leurs projections sur leur territoire. Élie Faure participe à la « rumeur » littéraire d'Aquitaine, il est aussi devenu ce que les géographes nomment un marqueur identitaire.

Ce marquage littéraire est d'abord spatialisé à travers la presse régionale à vocation locale et identitaire. Guy Penaud consacre à l'orée du nouveau millénaire, en 2000, dans le *Journal du Périgord* [42] un article de « mémoire » sur les hommes ayant marqué le siècle en Dordogne, où figure Élie Faure en bonne place ; *Périgord Magazine* [43] et les *Annales de l'Académie des lettres et arts du Périgord* [44] évoquent le souvenir d'Élie Faure lors du centenaire de sa naissance en 1974.

Mais les marques matérielles sont aussi considérées comme un signe important, voire indispensable, de l'appropriation spatiale [45]. Nous avons dressé un relevé et une typologie des marques concernant Élie Faure en Aquitaine : aménagements urbains, signalétique, toponymes (fig. 1). Elles interviennent, pour la plupart, dans la continuité de la patrimonialisation de l'œuvre et contribuent à spatialiser son empreinte identitaire dans la ville.

Une prise en charge mémorielle institutionnelle à Périgueux

Les manifestations autour du centenaire de la naissance d'Élie Faure à Paris comme à Périgueux marquent un moment fort de cette patrimonialisation. Pour la deuxième fois, après la création d'une rue Élie-Faure en 1961, les acteurs associatifs et privés sollicitaient des acteurs institutionnels et politiques, bibliothèque, municipalité, et ces derniers prenaient en charge la dimension mémorielle. À Périgueux, Yves Guéna évoque dans une notice [46], en 1974, un « ultime hommage », normal, rendu au titre du « pays ancestral », par le « chef-lieu du département » dans la lignée de la « gratitude » de la ville pour ses « enfants illustres ». Mais surtout, la manifestation était l'occasion de l'inauguration, au jardin des Arènes, du buste d'Élie Faure, sculpté par Marcel Damboise. La démarche identitaire est assumée de manière modeste. Il s'agit essentiellement d'un hommage et, concomitamment, d'une démarche destinée à porter à la connaissance des habitants de Périgueux cette « célébrité ». Quant à la statue, encore récemment partiellement dissimulée par des taches

42. Penaud, 2000.
43. Anonyme, 1974a.
44. Anonyme, 1974b.
45. Veschambre, 2004 et 2005.
46. Collectif, 1974.

	Espace/lieu	type	année	Maîtres d'œuvre	partenaires
Aménagements Urbains/ interprétation	Prats	Art : Tags/stèle	2014	Cœur de Bastide	Région/google art institute/ bnsa/…
	Périgueux	Art : statue	1974	Municipalité	BM/ associations
	Sainte-Foy	Bureau d'Élie Faure reconstitué	2012	Association Musée foyen	famille
	Saint-Antoine-de-Breuilh, Les Laurents	Panneau d'interprétation sur les frères Faure		Pays du Bergeracois	CG/CR/ commune de Saint-Antoine
toponymie	Collège Élie-Faure de Sainte-Foy	nom			
	Lycée Élie-Faure de Lormont				
	Rue Élie-Faure (Lormont)				
	Rue Élie-Faure (Paris 12e)		1961	Amis d'Élie Faure	municipalité
	Square Élie-Faure, Prats		2014		Région/google art institute/ bnsa/ Municipalité…
Espace virtuel	Musée virtuel de la pensée	Site WEB		Cœur de Bastide	
	Films/you tube	films			

Fig. 1. Typologie des marquages (les références virtuelles ne sont pas exhaustives).

d'encre noire, Jean-Louis Galet, exposant en 1974 les liens d'Élie Faure avec la Dordogne, la présente, dans un lieu où les statues furent détruites par de « modernes barbares », comme un « symbole expiatoire » « témoignant avec Élie Faure de l'universalité et de la pérennité de l'art ».

Développement territorial du Pays foyen

L'association Cœur de Bastide est à l'origine de la valorisation identitaire de l'œuvre d'Élie Faure au sein du Pays foyen, dans un contexte local, économique et culturel difficile. Au-delà du patrimoine, l'objectif de l'association est de « redynamiser Sainte-Foy-la-Grande, en permettant l'émergence de projets par et pour les habitants dans la rencontre, l'écoute et le partage[47] ». Dans une large mesure, elle « met en musique » le travail d'édition, de médiation érudite, effectué par d'autres associations locales, le Musée du Pays foyen et Les amis de Sainte-Foy et sa région. Il est impossible ici de ne

47. Site Internet de l'association : www.coeurdebastide.com.

Fig. 2. Reconstitution du bureau d'Élie Faure (photographie de l'auteur).

pas évoquer la reconstitution par le Musée foyen du bureau d'Élie Faure [48] (fig. 2), ainsi que le travail d'étude et d'édition de la mémoire familiale [49] des Reclus et des Faure.

La réflexion sur Élie Faure entre dans un projet global de valorisation du territoire à travers son patrimoine immatériel. Selon les propos de Marc Sahraoui [50], pour sortir de son anonymat Sainte-Foy avait besoin de « marqueurs identitaires ». Avec les personnalités d'Élie Faure et d'Élisée Reclus, et la proximité de Montaigne, elle disposait de personnages remarquables d'où l'idée d'un projet de « chemin de découverte de la littérature dans la vallée de la Dordogne, le pilote étant développé autour de trois écrivains – Élisée Reclus, Élie Faure et Montaigne [51] ». L'idée innovante fait appel à l'intermédialité et à l'interartialité. Elle propose un chemin de découverte s'appuyant sur un musée virtuel – matériellement un musée réel était impossible – diffusé par l'institut culturel Google et alliant images, vidéos et textes. Trois portraits filmés par auteur « intègrent des témoignages, des extraits d'œuvres, des photos

48. Nous remercions vivement Pierre Lamothe de nous avoir longuement reçu et informé.
49. Juliette Hoffenberg, arrière-petite-fille d'Élie Faure, nous a largement informé. Nous l'en remercions infiniment.
50. Président de l'association. Là encore nous le remercions vivement de nous avoir reçu dans le feu de l'action des Réclusiennes 2016.
51. https://museedelapensee.culturalspot.org/exhibit/elie-faure-p%C3%A8re-des-atlantes/wQRZGJVc?hl=fr

et des animations ». Pour chaque auteur, sur un site emblématique de leur présence (maison, collège…), trois portraits graphiques [52], inscrits dans la pierre des murs sont uniquement visibles lorsque de l'eau y a été jetée (fig. 3). Il s'agit d'une nouvelle manière participative d'inscrire la littérature dans le paysage urbain et rural par les moyens actuels de géolocalisation et de réalité augmentée. Selon les créateurs du concept, le principe muséographique virtuel tient du street art. Sur les sites de vie des écrivains, « les documents du musée virtuel de la pensée sont visibles en réalité augmentée en surimpression de l'environnement réel » ; il suffit pour cela de scanner le tag avec son smartphone.

Ce marquage territorial est particulièrement original, innovant et en phase avec la pensée des auteurs concernés. La porte d'entrée de ces marques peut être physique ou bien virtuelle. Par ailleurs, mais il est impossible ici de décrire toute la richesse de ce projet, ces marquages matériels s'appuient sur un marqueur évènementiel à travers le festival Les Réclusiennes.

Fig. 3. Tag/stèle pour Élie Faure à Prats (artistes : Pascal Rey et Pascal Fournigault) (photographie de l'auteur).

De plus en plus, les acteurs institutionnels de la ville, les collectivités territoriales, font appel à la littérature comme élément patrimonial structurant des politiques publiques, à travers des aménagements urbains, des animations contribuant à faire circuler l'imaginaire littéraire dans la vie sociale, à élargir le « faire mondes [53] » des auteurs et son appropriation identitaire. La démarche purement mémorielle de Périgueux est désormais dépassée par des ambitions plus larges et identitaires. Au promeneur périgourdin, rêveur et poète, aucune interprétation ne vient expliquer, commenter ou décrire le buste d'Élie Faure du jardin des Arènes. Quel archéologue des temps modernes faut-il être pour

52. D'autres tags sont prévus : Lawrence d'Arabie à Carsac-de-Gurson, Pierre Loti à Bonneville, Élie Faure à Saint-Seurin-de-Prats et Saint-Antoine-de-Breuilh, Montaigne à Saint-Michel-de-Montaigne, Maine de Biran et Georges Simenon à Bergerac, Blaise Cendrars à Monpazier, Paul Éluard à Beynac...

53. Pour reprendre l'expression de Nelson Goodman dans *Manières de faire des mondes* (Paris, éd. Gallimard, 2006).

en comprendre le sens et la valeur ? Statue parmi les statues, il ne parle plus à personne. Et pourtant il fait sens puisque cette rencontre avec le buste d'Élie Faure est à l'origine de ce texte.

Le tourisme est pratiquement absent de ce marquage territorial autour d'Élie Faure, si ce n'est par la présence d'un panneau d'interprétation sur les frères Faure à Saint-Antoine-de-Breuilh. Seuls les Reclus à Sainte-Foy font l'objet d'une promenade urbaine.

Reste le remarquable et innovant travail effectué par des acteurs associatifs à Sainte-Foy. Quoi de plus consonnant pour œuvrer avec Élie Faure et les Reclus que de les associer à un projet associatif, d'économie sociale et solidaire ? Pour les acteurs locaux, Marc Sahraoui [54], Pierre Lamothe [55], le marquage identitaire n'engage en rien une véritable appropriation d'Élie Faure par les locaux. Mais, en écho avec la généalogie morale et intellectuelle à laquelle il appartient et avec son universalisme, il nous paraît certain que le dispositif mis en place localement permet un dialogue plus global. Il passe par le collectif créé autour des valeurs d'Élie Faure et des frères Reclus dans le cadre des Réclusiennes. Peut-être un jour, le musée virtuel de la pensée permettra-t-il à un véritable dialogue communautaire « transmédia » de s'ouvrir à partir de la mémoire d'Élie Faure ?

J.-P. S.

Bibliographie

Anonyme, 1974a. « Le souvenir d'Élie Faure », *Périgord Magazine*, n° 112.

Anonyme, 1974b. *Annales de l'académie des lettres et des arts du Périgord. Centenaire de la naissance d'Élie Faure*, n° 8.

Collectif, 1937. *Europe, revue mensuelle, Hommage à Élie Faure*, 15 décembre 1937, n° 180.

Collectif, 1974. *Hommage à Élie Faure*, exposition, 6 septembre 1974, Bibliothèque municipale de Périgueux, Périgueux, éd. P. Fanlac (textes de Jean-Louis Galet, Yves Guéna…).

Collectif, 2016. *Regards croisés*, n° 5, Dossier Élie Faure. Disponible à l'adresse : http://hicsa.univ-paris1.fr/page.php?r=93&id=838&lang=fr [consulté le 13 juillet 2016].

Chatelain Martine, 1981. *Cahiers Élie Faure*, n° 1.

Courtois Martine et Morel Jean-Paul, 1989. *Élie Faure*, Paris, éd. Seguier Vagabondage.

Debray Régis, 1998. *Les enjeux et les moyens de la transmission*, Saint-Sébastien-sur-Loire, éd. Pleins Feux.

54. Président de Cœur de Bastide.
55. Membre de l'association Musée foyen.

Desanges Paul, 1966. *Élie Faure*, Paris, Éditions Universitaires, coll. Classiques du XXe siècle.

Duclos Michèle, 1995. *Le monde ouvert de Kenneth White : essais et témoignages*, Bordeaux, éd. Presses universitaires de Bordeaux.

Faure Élie, 1976. *Histoire de l'Art. L'Art antique*, Paris, éd. Le Livre de Poche.

Faure Élie, 1979. *Montaigne et ses trois premiers-nés : Shakespeare, Cervantès, Pascal*, Paris, éd. Le Livre de poche.

Faure Élie, 1987. *Mon périple (suivi de) Reflets dans le sillage*, Paris, éd. Seghers.

Faure Élie et Miller Henry, 1964. *Œuvres complètes d'Élie Faure*, Paris, éd. J.-J. Pauvert.

Guérin Jean Yves et Dieudonné Julien, 2006. *Les écrits sur l'art d'André Malraux*, Paris, éd. Presses Sorbonne Nouvelle.

Lacouture Jean, 2006. *La rumeur d'Aquitaine : De Montaigne à Mauriac, De Théophile à Gaétan Picon*, Paris, éd. Seuil.

Lévy Yves, 1981. « Esquisse d'une biographie », *Cahier Élie Faure*, n° 1.

Lévy Yves, 1988. *Écrits sur Élie Faure*, Bassac, éd. Plein Chant.

Michaud Éric, 2015. *Les invasions barbares. Une généalogie de l'histoire de l'art*, Paris, éd. Gallimard.

Morisset Lucie-K. et Andrieux Jean-Yves, 2009. *Des régimes d'authenticité. Essai sur la mémoire patrimoniale*, Rennes/Québec, éd. Presses universitaires de Rennes.

Penaud Guy, 2000. « Ils ont marqué le siècle en Périgord », *Le journal du Périgord*, janvier 2000.

Sarrazin Hélène, 1982. *À la rencontre d'Élie Faure : première approche et tentative de compréhension*, Périgueux, éd. Pierre Fanlac.

Van Vliet Muriel, 2016. « L'esprit des formes est un - Élie Faure pour une esthétique révolutionnaire », *Regards croisés*, n° 5.

Vaugeois Dominique, 2016. *Malraux à contre temps : l'art à l'épreuve de l'essai*, Paris, éd. Jean-Michel Place.

Veschambre Vincent, 2004. « Appropriation et marquage symbolique de l'espace : quelques éléments de réflexion », *ESO : travaux et documents de l'UMR*, vol. 6590, n° 21, p. 73–77.

Veschambre Vincent, 2005. « La notion d'appropriation », *Norois*, n° 195.

White Kenneth, 1995. « Montaigne, la Montagne, l'Océan et moi-même ou affinités aquitaines », dans *Le monde ouvert de Kenneth White : essais et témoignages*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, p. 13-29.

Le Périgord et les Périgordins sous la plume de Georges de Peyrebrune (1841-1917)

par Jean-Paul SOCARD

Malheureusement, le nom de Georges de Peyrebrune (fig. 1) est aujourd'hui peu connu. C'est une triple gageure que je dois relever : faire un rapide rappel des principaux événements qui jalonnent sa vie, faire référence à une œuvre qui compte plus de trente romans et enfin traiter un thème parmi beaucoup d'autres mais qui est emblématique de ses récits : l'évocation du Périgord, sa région d'origine.

Quelques jalons biographiques

Effectivement, Georges de Peyrebrune appartient à notre région par sa biographie. Elle y est née le 24 mai 1841 sous le patronyme de Mathilde Marie Georgina Élisabeth de Peyrebrune et c'est ainsi qu'elle est enregistrée à la mairie de Sainte-Orse. Ce nom n'est donc pas du tout un pseudonyme. Elle est déclarée « enfant naturel ». Son père, qui ne la reconnaît pas, est très probablement Georges Johnston [1] – riche propriétaire terrien français, d'origine

1 C'est le prénom Georges (avec un s) qu'elle utilisera constamment.

Fig. 1. Georges de Peyrebrune dans son bureau à Chancelade.

bordelaise et britannique. Dès ses premières années, on la retrouve, avec sa mère, rue Limogeanne à Périgueux où, certainement, elle reçoit son éducation dans l'une des institutions religieuses de la ville. Le 28 janvier 1860, elle épouse Paul Adrien Numa Eimery, originaire de Chancelade. Il s'agit d'un mariage arrangé et non d'un mariage d'amour et il ne deviendra pas une union heureuse. Au lendemain de la guerre franco-prussienne de 1870 et de la Commune, elle vient s'installer seule à Paris, après ce qu'elle nomme, par l'intermédiaire de l'héroïne de son roman *Une sentimentale*, « dix années de claustration conjugale ». Elle a aussi mis à profit cette période pour écrire, et elle emporte avec elle des manuscrits. En Périgord, elle a pris de précieux contacts et recommandations afin de faire ses premiers pas dans le monde littéraire parisien. Au fil des années 1880-1890, son rythme de production littéraire est très soutenu, elle est publiée par les grands éditeurs de l'époque – Ollendorff, Calmann-Lévy, Lemerre – ainsi que dans les journaux et dans d'éminentes revues comme *La Revue des Deux Mondes*. Son succès est notoire. Elle est alors une femme de lettres très en vue et, pendant un certain temps, elle tient salon Quai d'Orléans sur l'île Saint-Louis.

Tout en devenant très parisienne, Georges de Peyrebrune revient régulièrement dans sa maison de Chancelade, non pour y retrouver son mari, mais par attachement, par amour réel pour le Périgord.

Quel est « son » Périgord ?

Dans plusieurs romans de Peyrebrune, le Périgord est très présent, notamment dans trois d'entre eux : *Victoire la Rouge* (1883), *Marco* (1882) et *Les Ensevelis* (1887). Que faut-il entendre par l'emploi de ce mot « Périgord » ?

La zone régionale, l'aire géographique dans laquelle elle fait évoluer ses personnages est assez facile à cerner. Elle peut l'indiquer parfois, simplement de façon allusive, « vers le midi de la France, entre Bordeaux et Agen », parfois simplement par un mot-clé », « Périgord » ou « Vézère ». La plupart du temps, elle mentionne des noms de lieu attestés : la vallée de l'Isle, Chancelade, Ribérac, Merlande. S'il s'agit de noms de fiction, ils ont une résonance périgordine et sont très plausibles.

Ce qui prédomine chez elle c'est l'évocation de la nature et des paysages. Le roman *Victoire la Rouge* a la double particularité d'être très enraciné en Périgord et aussi de ne pas se cantonner à un seul lieu de la région. L'héroïne est une paysanne qui erre de village en village et de ferme en ferme. Ce sera là pour Peyrebrune l'occasion de décrire divers aspects de sa région au fil des saisons. L'auteur nous dit explicitement où nous sommes : d'abord entre Chancelade et La Chapelle-Gonaguet, le long de la vallée de la Beauronne, puis nous irons vers le nord du département. Les descriptions qui se succèdent constituent d'authentiques tableaux qui prouvent tout le charme que cette région exerçait sur la romancière. On y voit d'abord le printemps en Périgord :

> « Les matinées d'avril sont parfois douces, brillantes, échauffées par le soleil tout nu au milieu du ciel bleu […] On se croirait à l'été, et les arbres, tout à coup semble-t-il, se couvrent de feuilles qui étalent leur vert tendre parmi les fleurs neigeuses des pommiers et des cerisiers ».

Dans la troisième partie, nous avons une belle image de cette région au début de l'hiver :

> « Trois jours plus tard la neige tombait. D'abord fine, menue, comme une pluie d'argent ; elle touchait la terre et puis s'évanouissait. Puis elle revint plus hardie, plus lourde, bientôt énorme, en gros paquets qui faisaient plier les branches. Elle couvrit tout, la terre, les arbres, les toits […] Partout un grand silence de monde fini ».

La dernière partie du roman nous conduit à la limite du Limousin : « Presque aux confins de la Haute-Vienne […] c'est le pays des bois, des hautes futaies et des taillis qui couvrent les coteaux solitaires, inhabités, sans culture, pendant des lieues ».

Ce sont des pages très évocatrices et de belle qualité littéraire. Ainsi, Georges de Peyrebrune a composé une succession de tableaux précis et délicats, qui se développent dans le temps et dans l'espace. Ils révèlent une remarquable finesse esthétique, et son regard est aussi celui d'un peintre. N'oublions pas qu'elle aimait installer son chevalet en pleine nature pour peindre des paysages (des marines lorsqu'elle était près de Biarritz, ou des aquarelles). Une jeune chercheuse espagnole, Lydia de Haro, qui fait sa thèse sur Peyrebrune, parle à juste titre de son « écriture picturale [2] ». L'attachement de la romancière pour son Périgord se manifeste par la transcription qu'elle fait des nuances de couleurs, des détails de la végétation, des lignes du paysage ou des jeux de lumière.

Avec son roman *Les Ensevelis*, paru en 1887, c'est-à-dire deux ans après *Germinal* de Zola, Peyrebrune ne s'attache plus à traiter la nature du Périgord comme une succession de tableaux. Elle en fait un élément du drame, une nécessité de l'intrigue et le pivot de l'action romanesque.

Le récit s'ouvre sur une mise en place précise des lieux. Nous sommes à Chancelade, précisément au lieu-dit Les Meules. La description est tout à fait fidèle à la réalité et un grand souci d'exactitude prévaut dans l'évocation de ce coin du Périgord qu'elle connaît dans ses moindres détails :

> «Une pittoresque vallée où la Dive s'étale sous ses rideaux de peupliers. Plusieurs petits villages sont étagés de chaque côté sur les collines cultivées […] l'un de ces villages forme une commune appelée Les Meules. Ici les coteaux sont éventrés. On a ouvert des carrières, ou plutôt on les a creusées sous la montagne. Par-dessus, des maisonnettes de paysans dorment tranquilles, sans s'inquiéter du vide que l'on fait sous leur sol ».

Sa prose est alors documentaire et la fiction, prend valeur de reportage pour traduire toute la vérité sur cet endroit si cher à son cœur. La catastrophe est rendue en ces termes :

> « Ce dimanche était une assez fraîche journée d'octobre ; de gros nuages s'amassaient lourdement sur la vallée, s'étendaient, cachaient le soleil […] Par les chemins vaguaient les oisifs du dimanche. En ce jour de repos, tout dormait. Tout à coup vers les cinq heures, dans la sérénité de cette paix, sous le ciel gris, un fracas éclate avec le bruit d'une canonnade tombant sur des murailles croulantes […] le coteau des Graules s'est effondré dans les carrières béantes. Les maisons ont disparu […] Il y a des râles et puis d'effrayants silences ; quelques-uns achèvent de mourir ».

Peyrebrune nous offre donc une galerie de tableaux qui évoquent la nature du Périgord mais ses romans ont aussi un intérêt sociologique.

---

2. Haro Hernandez, 2015.

La société de l'époque sous tous ses aspects

On y trouve une restitution des différentes catégories sociales, de leurs comportements, de leurs mœurs, des activités et traditions humaines propres à chaque groupe.

Avec *Victoire la Rouge* nous sommes dans le monde rural, et avec Victoire, au plus bas niveau de la ruralité périgordine. Elle cherche à louer sa force de travail, toujours prête à accomplir n'importe quelle tâche. Elle « trime », c'est le terme qui revient fréquemment. Elle est méprisée, humiliée, insultée, mais on la garde à cause de sa puissance de travail. Des détails nous indiquent comment elle est vêtue avec « ses jupes », son « fichu de coton », sa « brassière de futaine », son « tablier », ses « sabots », des vêtements qui deviendront « son paquet de nippes », « ses hardes » lorsqu'elle est brutalement renvoyée dans ce monde des humbles, elle ne trouve auprès de ses semblables que méfiance et rejet. Elle reste une paria dans son propre milieu. Les paysans lui crient : « Nous n'avons besoin de personne pour nous aider à manger notre bien […] les femmes lui braillent des injures, les enfants ramassaient des pierres et les lui jetaient ». Ces paysans périgordins la trouvent « inquiétante ». Il n'y a aucune solidarité spontanée entre eux et elle. Peyrebrune fait en sorte que nous la suivions et l'observions dans diverses activités. Il y a une très belle scène de vendanges où on la voit prendre part aux travaux ainsi qu'aux moments de détente. Puis, au printemps, c'est la saison des foins : « Elle arrivait toujours la première […] sa fourche à l'épaule sa paillole sur le nez, courageuse ». Avec ce roman, *Victoire la Rouge*, l'auteur nous offre une fresque de la ruralité en Périgord.

Nous restons dans la région, mais avec *Marco* nous changeons de registre social. On n'est plus chez les paysans pauvres mais chez les bourgeois de province. L'intrigue se déroule dans un bourg périgordin des bords de l'Isle qui a la particularité de posséder des forges. On y voit un jeune notaire célibataire qui appartient à la noblesse désargentée, une veuve follement amoureuse, et l'épouse du directeur des forges, dont l'unique objectif dans la vie est de trouver des amants. Ils composent un monde dans lequel règnent la duperie, la fausseté, la mauvaise-foi et le mensonge. Chacun s'épie, se courtise, se jalouse. Peyrebrune choisit un repas de mariage chez ces notables pour faire une caricature de leur comportement. Tout est dépourvu de distinction et d'élégance, le dîner se déroule de manière bruyante et débridée. Ces festivités ont quelque chose d'outrancier et d'extravagant. Peyrebrune note : « On riait à croire qu'on avait installé dans la maison une compagnie de pensionnaires de Charenton ayant la folie contagieuse du rire ». Elle nous livre aussi un aperçu des divers salons qui existent dans cette bourgade. Il y a le « salon légitimiste » qui reçoit « les dévotes forcenées », le salon républicain « pour

les gens d'esprit libre » et aussi le salon de la jeune épouse du notaire, qui dit-elle, « était tenu selon les modes et les mœurs de l'Empire ». Dans cette galerie de portraits, le jugement de la romancière se devine aisément : c'est un monde qui, pour elle, n'a rien de séduisant.

Le roman *Les Ensevelis* complète ce tableau de la société périgordine. Sa grande originalité est de nous faire pénétrer dans le monde des ouvriers et des patrons des carrières de pierre de Chancelade. Elle note de façon subtile que ces ouvriers sont une catégorie sociale de transition. « Ils sont venus des villages environnants, tous désertant la terre qui ne rapporte plus assez ». Leurs racines paysannes expliquent leur attitude au moment de la catastrophe. Elle décrit minutieusement leur allure : « la pique sur l'épaule, tout blancs de poussière calcaire, le cabas aux provisions sur le dos, traînant la jambe et fumaillant ». Elle note aussi les aspects techniques de leur tâche, l'atmosphère d'insécurité qui règne et les griefs qui s'expriment. Elle relate les cris de colère qui jaillissent : « Assassins !... misérables !... maudits ! ». Elle a certainement à l'esprit Germinal lorsqu'un jeune homme déclare : « S'il y avait de la solidarité comme elle existe entre les ouvriers des mines, vous n'auriez pas abandonné ces misérables ». Autres intérêts sociologiques de ce roman : la description du rôle et de la place occupée par les femmes et le rendu très réaliste de certaines cérémonies et traditions qui ponctuent la vie des habitants comme celle du « tourin » à l'occasion d'un mariage.

La vie politique sous le regard de la romancière

L'univers périgordin de Georges de Peyrebrune comporte aussi un autre volet que l'on pourrait qualifier de « politique ». Il s'agit de la transcription et de l'expression au plan local de la vie politique française récente. *Marco* nous en fournit un bel exemple avec la description d'un comice agricole. La romancière observe et transcrit les mentalités, les sensibilités et les opinions politiques qui s'y expriment. On a alors un tableau de la vie politique périgordine et elle nous donne une date précise. Nous sommes « le 10 avril 1869 ». C'est d'abord une galerie de portraits féroces de la bonne société aristocratique de l'endroit ; puis viennent les autorités locales, en particulier le maire « dont la boutique sert d'antichambre à la mairie » ; puis le sous-préfet qui est dépeint en ces termes :

> « Il avait à cette époque environ vingt-huit ans, grand, très beau, charmant de manières […] Passablement nul en matières administratives, mais possédant à fond son catéchisme bonapartiste : un vrai type de sous-préfet de l'empire ».

Nous sommes en période électorale et la romancière transcrit une partie de son discours, puis un autre personnage entre en scène et prend la parole. Il se lance dans une charge ironique contre le régime et développe les idées de l'opposition républicaine avec des références précises aux évènements politiques de cette année 1869. Ainsi, la petite bourgade périgordine où se déroule l'intrigue du roman est le microcosme de la vie politique nationale.

Observatrice minutieuse de la nature et des paysages du Périgord, portraitiste des différents groupes qui composent la société périgordine, G. de Peyrebrune traduit aussi les changements qui se font jour et les métamorphoses qui s'amorcent dans cette région. Elle est consciente que sa région se modifie, qu'elle est en mutation. En voici deux exemples :

Dans *Victoire la Rouge*, elle note que la campagne périgordine change : « D'un arrondissement à l'autre tout change, la physionomie des habitants, la configuration du sol ses qualités productives et jusqu'au langage et aux mœurs ».

Dans *Les Ensevelis*, l'évolution historique et l'impact du progrès sur le cadre de vie des familles d'ouvriers sont soulignés en ces termes : « Il y avait déjà du luxe de l'ouvrier des villes dans ces ménages ». Mais, elle ajoute avec une pointe de regret : « Le pittoresque a sombré dans cette évolution. L'idiome même tend à disparaître : ce beau patois sonore, coloré n'est plus parlé avec toute sa verve savoureuse que par les vieillards ».

Son amour de la langue périgordine

Cette remarque nous conduit à l'autre grande composante de son attachement au Périgord : le langage, les tournures linguistiques régionales et la langue d'oc. Tout d'abord, il existe dans sa prose tout un lexique propre à sa région de prédilection qui lui vient spontanément sous la plume. Elle utilise « trôler », « chimailler », « avoir l'air mouzon », elle fait référence à « la paillole », au « chaley », au « faure », ou encore évoque « le fumet odorant des miques de maïs ». Ce vocabulaire est là pour traduire la saveur unique des choses et des gestes, que seul peut rendre le lexique périgordin. Elle connaissait certainement le parler local qui, dans cette deuxième moitié du XIX^{e} siècle, était encore, quoi qu'elle en dise, très répandu, même en milieu urbain. Dans ses romans, elle ne lui accorde qu'une place limitée mais parfaitement cohérente, comme par exemple lorsque les veuves des ouvriers carriers pleurent leurs morts dans *Les Ensevelis.* Leurs lamentations en langue d'oc donnent toute son expressivité à leur douleur.

Peyrebrune a d'autre part échangé entre 1884 et 1904 une correspondance suivie avec Frédéric Mistral, son aîné de onze ans. Ils se sont rencontrés, ils s'apprécient mutuellement. Elle fait publier par *L'Écho de la Dordogne*,

en 1886, une lettre qu'il lui avait adressée à propos du mouvement félibréen en Périgord et dans laquelle il la qualifie de « chère félibresse ». De toute évidence, elle fut un temps intéressée par le mouvement félibréen.

Lorsqu'elle revenait dans son Périgord, Peyrebrune faisait parfois halte à Nontron chez son ami le peintre-graveur Fernand Desmoulin. Là, elle eut l'occasion de rencontrer et de converser avec le romaniste Camille Chabaneau ou encore l'historien Antonin Debidour. Auprès de ces amis, elle pouvait satisfaire sa grande curiosité intellectuelle et trouvait une autre manière de cultiver son Périgord.

Fidélité et attachement sans compromis

Comment qualifier les rapports de Peyrebrune avec sa région : le Périgord ? Ils sont, semble-t-il, marqués du signe de l'ambivalence, non qu'ils soient équivoques mais ils sont doubles. Elle éprouve vis-à-vis de sa région à la fois attachement et rejet, attirance et désir de rupture. N'oublions pas que l'observation qu'elle fit de sa région et de ses habitants entre son enfance et les années 1870 l'avait convaincue de la nécessité de s'en échapper. Pour elle, il s'agit de mettre un terme à une « claustration conjugale », mais aussi à une « claustration provinciale ».

Néanmoins sa fidélité envers le Périgord ne s'est jamais démentie, elle tisse et garde toujours des liens avec cette région. Elle vivait son Périgord autant à Chancelade qu'à Paris. Elle était membre de la Société amicale des Périgourdins de Paris, dont le président était le docteur Jean-Jacques Peyrot. Elle y côtoya entre autres le tragédien Mounet-Sully qui participa à des représentations théâtrales dans le théâtre de verdure de Chancelade.

On peut aussi affirmer qu'elle peint sa chère région avec une très grande lucidité. On ne trouve dans ses romans aucune idéalisation facile du cadre régional et des personnes. Cet accent de vérité, elle le pousse très loin en se faisant caricaturiste. Elle publie dans *Le Réveil de la Dordogne*, en 1880, deux articles cinglants intitulés « Le Bourgeois » et « La Bourgeoise » [3]. Elle les fustige en ces termes :

> « Un bon bourgeois périgourdin se reconnaît à trois vertus initiales : manger fort, boire ferme et chasser le cotillon jusqu'aux plus extrêmes limites de la vieillesse » [quant à son pendant féminin, ses traits sont les suivants :] « Pour atteindre aux relations de la noblesse, elle rampe, elle flatte, elle sue, elle bave, elle lèche ».

3 *Le Réveil de la Dordogne*, 3 juin et 8 août 1880.

Ces caractéristiques ne font cependant pas d'elle une romancière « régionaliste ». Ce qualificatif serait beaucoup trop réducteur. Il suffit de considérer les thèmes qui sous-tendent son œuvre – de douloureux destins de femmes, la situation des humbles, la passion amoureuse, les difficiles rapports avec les hommes – pour s'apercevoir que la portée de son œuvre dépasse le cadre régional.

Son profond amour pour sa région est toujours resté intact, mais la dernière décennie de sa vie se fit, par la force des choses, « sans le Périgord ». La maison de Chancelade, ce point d'ancrage en Périgord, est vendue en 1906.

À compter de cette date, on la retrouve à diverses adresses chez des amis. Elle plonge peu à peu dans la solitude, le désespoir, la misère. Elle entre dans une sorte d'errance dans et autour de Paris et doit affronter à la fois problèmes de logement et soucis de santé. Bientôt le contexte de la guerre de 14-18 ne fera qu'accroître sa souffrance et son dégoût de la vie. Coupée définitivement du Périgord, elle perd non seulement sa source d'inspiration mais aussi sa source de vie.

Une anecdote emblématique

Terminons sur une note moins sombre en rapportant comment son ami, l'illustrateur et caricaturiste Sem (Georges Goursat), voyait la maison de Peyrebrune à Chancelade et ce qu'elle lui en a dit. Sem écrit ceci :

> « Figurez-vous un nid de verdure que l'automne n'a pas défait encore. Au-dessus de la maison, bâtie à flanc d'une colline rocheuse, les chênes s'étagent jusqu'au sommet de la petite montagne et se perdent dans le ciel bleu. […] Ce jour-là on fauchait les regains dans la vallée et de toutes parts montait, jusqu'aux Meulières, l'odeur des foins coupés […] C'était un charme, une griserie à laquelle se laissait aller Mme de Peyrebrune. Elle me dit – "Mon cher royaume, je l'ai fait exprès tout petit pour pouvoir, lorsque je m'en retourne à Paris, l'emporter dans mon cœur !" [4] ».

Le grand attachement qu'elle manifeste ici pour Les Meulières est aussi l'expression de tout l'amour qu'elle a toujours porté à sa région : le Périgord.

J. P. S.

---

4. Sem, 1886.

Bibliographie

HARO HERNANDEZ Lydia de, (Univ. Murcia), 2015. « Mots, couleurs et sens : La palette de Georges de Peyrebrune », *XXIV^e colloque international AFUE, Université d'Almeria : Les Métaphores de la lumière, 15/17 avril 2015* (non publié).

PEYREBRUNE Georges de, 1882. *Marco*, Paris, éd. C. Lévy, 406 p.

PEYREBRUNE Georges de, 1883. *Victoire la rouge*, Paris, éd. Plon, 287 p.

PEYREBRUNE Georges de, 1887. *Les Ensevelis*, Paris, éd. Ollendorf, 318 p.

SEM, 1886. « Peintures en prose, Les Meulières » (signé Noly), *L'Entracte Périgourdin*, 1re année, n°2.

SOCARD Jean-Paul, 2009. « Le Périgord de Georges de Peyrebrune », dans CHEVÉ J. et LACOSTE F. (dir.), *Le roman et la région, colloque de Périgueux 19-21 janvier 2007*, Périgueux, éd. La Lauze.

SOCARD Jean-Paul, 2011. *Georges de Peyrebrune : Itinéraire d'une femme de lettres du Périgord à Paris*, Périgueux, éd. ARKA.

SOCARD Jean-Paul, 2012a. « Le masculin dans tous ses états : portraits d'hommes dans les romans de G. de Peyrebrune », dans COLLECTIF, *Écrire les hommes*, Saint-Denis, éd. Presses universitaires de Vincennes.

SOCARD Jean-Paul, 2012b. « Georges de Peyrebrune femme de lettres (1841-1917) », *Bulletin du Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, n° 103, décembre.

SOCARD Jean-Paul, 2012c. « Fiction et histoire dans les romans de Georges de Peyrebrune », dans COLLECTIF, *Le roman historique et l'histoire*, éd. Académie des lettres et arts du Périgord.

SOCARD Jean-Paul, 2014. « Georges de Peyrebrune, de guerre en guerre », *Bulletin du Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord* (Célébrités périgourdines dans la Grande Guerre), n° 111, décembre.

SOCARD Jean-Paul, 2017. « Georges de Peyrebrune : une assoiffée d'idéal », *Famosa*, n° 22, mars/avril.

Hagiographes en Aquitaine au XVII^e siècle

par Éric SUIRE

Alors que le culte des saints fait partie des principaux marqueurs confessionnels de l'âge moderne, le rôle des hagiographes et les caractéristiques de leurs œuvres restent méconnus dans une Aquitaine catholique largement entamée par le croissant « huguenot ». Précisons que le mot « hagiographe » n'est apparu qu'au XVIII^e siècle, pour définir un auteur « qui écrit sur la vie des saints ». La réalité désignée par ce néologisme est évidemment antérieure à son émergence, bien qu'on rencontre peu d'écrivains spécialisés dans l'hagiographie avant la Société des Bollandistes créée par les jésuites d'Anvers au début du XVII^e siècle [1]. En Aquitaine, les auteurs qui écrivirent sur le sujet de la sainteté au cours du Grand Siècle ne furent pas nécessairement des savants. L'un des objectifs de cette communication sera de cerner leurs motivations. Bien que tous, ou presque, aient appartenu au clergé, il conviendra de préciser leur identité et leurs fonctions au sein de l'Église. Enfin, comme la plupart d'entre eux n'était pas originaire du Sud-Ouest, la question de leurs rapports avec le sanctoral de la province revêtira un enjeu particulier.

Nous avons adopté une démarche régressive pour répondre à ces interrogations. Les auteurs d'hagiographies ont été appréhendés à partir du repérage et de la consultation de leurs œuvres imprimées en Aquitaine. L'exemple de l'édition bordelaise est éclairant sur « l'effet d'entonnoir » qu'engendre cette méthode : il faut regarder un grand nombre de textes pour identifier un petit groupe d'écrivains. Les ouvrages religieux rassemblèrent un peu plus de la

1. Les *Fasti Sanctorum* du jésuite Héribert Rosweyde, ouvrage pionnier de l'hagiographie savante, paraissent en 1607. Voir Godding, 2009, p. 35-62.

moitié de la production issue des ateliers aquitains au XVII[e] siècle [2], mais l'hagiographie n'en forme qu'une part modeste. Parmi les 1811 ouvrages recensés dans le répertoire des impressions bordelaises dressé par Louis Desgraves en 1971, 55 concernent la sainteté et le culte des intercesseurs. En éliminant les propres et les rituels, qui regardent les cérémonies liturgiques, et les statuts des confréries dédiées aux saints, il reste 43 ouvrages relevant du genre hagiographique *stricto sensu*. Or, tous n'ont pas des auteurs connus ou identifiables. Par prudence ou humilité, certains préférèrent rester anonymes et, dans ce cas, ni le frontispice, ni la permission, ni l'approbation par les docteurs ne trahissent leur identité. Si l'on ajoute qu'un même auteur pouvait avoir écrit plusieurs ouvrages, au total, les 43 hagiographies imprimées à Bordeaux ne livrent les noms que de 20 écrivains.

La production éditoriale de 35 villes d'un large sud-ouest de la France a été passée au crible selon ce schéma méthodologique. Toutes relèvent administrativement de deux provinces ecclésiastiques : la seconde Aquitaine, dont le chef-lieu était Bordeaux, et la troisième Aquitaine, également appelée Novempopulanie, avec Auch pour capitale. Six villes seulement ont contribué à l'édition hagiographique, soit à peine 17% des centres d'édition examinés [3]. Toutes possèdent un dénominateur commun : il s'agit de cités épiscopales, où l'édition religieuse était mieux surveillée par les autorités du diocèse et dynamisée par les commandes de l'évêché. À l'exception de Bayonne, toutes accueillaient un établissement de la Compagnie de Jésus, très impliquée au XVII[e] siècle dans l'écriture des *Vies de saints*. En revanche, aucune hagiographie n'est sortie des ateliers installés dans les bastions huguenots présents au sein des deux métropoles ecclésiastiques, que ce fût à Niort, à Saint-Jean-d'Angély, à Pons, à Bègles, à Sainte-Foy ou Bergerac. L'édition hagiographique s'est concentrée dans quelques lieux moteurs de la Réforme catholique. La majorité de ces villes, petites et moyennes, n'eut pourtant qu'une activité résiduelle. Les publications destinées à l'édification des fidèles proviennent essentiellement des ateliers de Bordeaux. Il n'est pas exclu que des écrivains originaires de l'Aquitaine aient édité leurs ouvrages en dehors de la province, à Paris, à Toulouse ou à Lyon par exemple – nous en avons retrouvé quelques exemples [4] – mais, pour des raisons pratiques, l'enquête s'est bornée à l'espace aquitain.

Soixante-deux ouvrages à caractère hagiographique, publiés entre 1601 et 1700 dans les deux Aquitaines, ont été identifiés et constituent notre documentation. Un de ces titres n'est pas daté mais les soixante et un

---

2. Suire, 2012, p. 78.
3. Voir l'annexe 1. La Rochelle et Poitiers ne figurent pas dans l'étude.
4. Germain Cortade, augustin de la province de Toulouse, publia ses *Panégyriques des saints* (1668), dédiés à l'évêque de Montauban, à Paris, et ses *Panégyriques de toutes les fêtes de la Vierge* à Toulouse en 1675. Voir aussi la notice consacrée au jésuite Léonard Frizon en annexe 2.

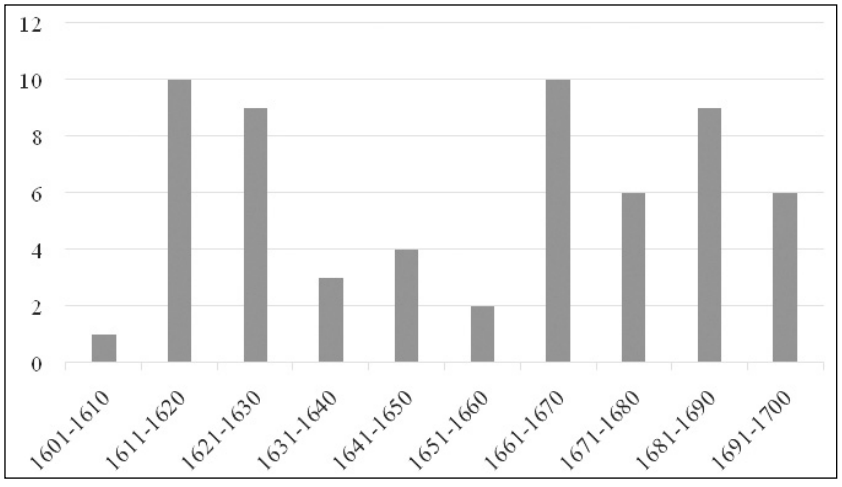


Fig. 1. Les pièces hagiographiques éditées en Aquitaine au XVII[e] siècle.

autres dessinent une courbe des publications qui ne révèle guère de surprises (fig. 1). L'atonie du début du XVII[e] siècle confirme le retard pris par les presses catholiques par rapport aux réformés. En revanche, l'essor fut spectaculaire dans la décennie 1610, malgré les difficultés de la régence de Marie de Médicis et le retour des troubles de religion – ou peut-être à cause d'eux. Il reflète à la fois la mise en œuvre de la Réforme catholique dans le Sud-Ouest [5] et l'effort de controverse avec les huguenots. Deux événements ont contribué à alimenter l'édition hagiographique au cours de la décennie suivante : la quintuple canonisation de 1622, qui glorifiait quatre saints espagnols et un italien, et le déclenchement d'une polémique locale qui se poursuivit au long du siècle. En 1622, le chanoine théologal d'Agen Pierre Sauveur (vers 1570-1643) fit scandale en déclarant en chaire que saint Caprais n'avait jamais été évêque de ce diocèse. Il exposa sa thèse dans un *Brief Recueil de la prétendue vérité de l'histoire de S. Caprasi d'Agen*, imprimé à Agen. Ancien curé de Saint-Amand en 1597, supérieur du séminaire d'Agen en 1607, cet ecclésiastique respecté était devenu vicaire général de M[gr] Claude de Gélas à son installation en 1609, et s'était fait connaître comme controversiste. Il fut réfuté par Antoine de Lescazes, un autre chanoine du chapitre cathédral, dans une *Response apologétique* parue à Bordeaux [6]. Également né à Agen, Lescazes (1565-

5. Identifier les débuts de la Réforme catholique est un problème historiographique. La coïncidence de l'impulsion épiscopale est assez remarquable à Bordeaux et à Toulouse, voir Peyrous, 1995 et Martinazzo, 2015.

6. *Response apologétique au brief recueil de la prétendue vérité de l'histoire de S. Caprasi d'Agen ; où il est pertinemment monstre que ledict S. Caprasi martyr l'an de Nostre Seigneur 303, estoit pareillement Evesque de ladicte ville d'Agen, selon l'ancienne croyance et tradition*, A Bourdeaus, par Simon Millanges, 1622, in-8, 40 p.

1630) ne pouvait supporter le déni d'une tradition remontant au XII[e] siècle, qui accréditait l'existence d'un siège épiscopal à Agen au début du IV[e] siècle. Nous reviendrons plus loin sur le rebondissement de l'affaire [7].

Le second tiers du XVII[e] siècle enregistra un tassement de l'édition lié à la conjoncture de guerre ouverte contre les Habsbourg et à la Fronde. La reprise des publications hagiographiques s'amorça au début du règne personnel de Louis XIV et se poursuivit jusqu'à la fin du siècle. Cette période prospère connut toutefois un fléchissement après 1690, dans un contexte économique de nouveau dégradé par le long conflit de la Ligue d'Augsbourg. Les années postérieures à la Révocation ne furent guère propices à la littérature édifiante. Le rejet du quiétisme la rendait suspecte, alors que les textes christologiques en français, mieux adaptés au public des Nouveaux Convertis, bénéficiaient au même moment d'une croissance spectaculaire.

Les pièces consultées nous livrent les noms de 27 écrivains [8]. Aucune femme ne figure parmi eux, et deux laïcs seulement sont attestés : le médecin bayonnais Jean-Jacques Feuga, qui écrivit une *Vie de S. Léon* (1650), et le poète gascon Géraud Bédout, auteur de poésies à l'honneur de saint François de Borgia (s.d.). En mettant à part le cas particulier de saint Jean Chrysostome, dont le traité à la gloire du martyr saint Lucien d'Antioche [9] fut imprimé, en latin, par Simon Millanges à Bordeaux en 1610, les 24 autres hagiographes furent tous des hommes d'Église contemporains. Quatre provenaient du clergé séculier : les chanoines d'Agen impliqués dans la querelle sur l'épiscopat de saint Caprais. Tous les autres appartenaient à un ordre religieux, soit près de 75% des écrivains recensés (fig. 2). Les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur ont donné un hagiographe, à l'instar des cisterciens de la congrégation réformée des Feuillants, et des chanoines réguliers de la Sainte-Croix, communément appelés croisiers. Les Mendiants furent plus nombreux, avec notamment trois dominicains du couvent de Bordeaux, ainsi que deux carmes et un augustin, mais aucun franciscain. Ce furent toutefois les jésuites qui dominèrent l'édition hagiographique en Aquitaine, avec pas moins de 11 écrivains publiés, soit 40% des auteurs et 55% des religieux identifiés [10].

Ordre mobile à vocation internationale, le recrutement de la Compagnie de Jésus était cosmopolite et ses membres passaient fréquemment d'un établissement à l'autre. Plusieurs hagiographies publiées à Bordeaux émanèrent de religieux étrangers originaires d'Italie, d'Espagne et du Portugal. Au sein des jésuites français, seuls les pères Jean Adam, né à Limoges et mort à

---

7. L'affaire est relatée par Hanlon,1989, p. 278-279, qui l'inscrit dans le cadre de la rivalité entre les chapitres Saint-Étienne et Saint-Caprais.
8. Voir la liste donnée en annexe 2.
9. Ou saint Lucien le Syrien, originaire de Samosate, martyrisé le 7 janvier 312.
10. Nous pouvons même ajouter un douzième hagiographe jésuite, dans la mesure où *La vie du glorieux martyr de Jésus-Christ, S. Eutrope* publiée à Saintes en 1619 a été « recueillie et composée » par un Père de la Compagnie de Jésus resté anonyme, sans doute professeur au collège de Saintes.

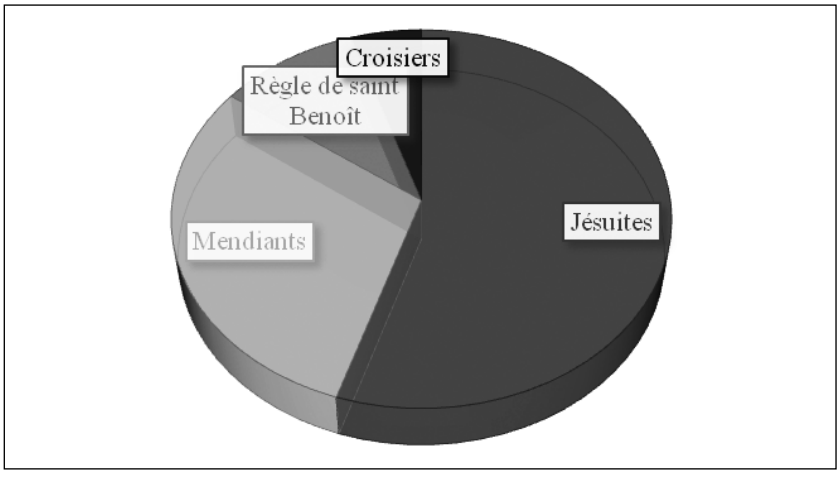


Fig. 2. Les hagiographes issus des ordres religieux.

Bordeaux, Léonard Frizon, natif de Brantôme, qui devint directeur du noviciat de Bordeaux, et Gilbert Rousseau, né à Tours mais employé à Saintes, à Poitiers et à Bordeaux, eurent une proximité affective avec l'Aquitaine. En dehors de la société fondée par Ignace de Loyola, le bénédictin Jean Darnalt, qui avait fait profession au monastère de Sainte-Croix, fut lui aussi un véritable Aquitain. Il joignit d'ailleurs un éloge de la ville de Bordeaux à sa *Vie de S. Mommolin*, abbé de Fleury-sur-Loire [11], publiée par Millanges en 1618. Finalement, si l'on excepte les chanoines de l'Agenais, l'enracinement local des hagiographes apparaît faible, et cela explique les caractéristiques de la production édifiante imprimée en Aquitaine.

Parmi les 62 ouvrages repérés, onze titres consistent en ouvrages généralistes portant sur la dévotion aux saints. Certains d'entre eux sont des panégyriques et des légendiers. D'autres visent à justifier la croyance en l'intercession des saints, dans une perspective de controverse. Plus intéressants pour notre étude sont les cinquante et un ouvrages consacrés à un ou plusieurs personnages proposés à la vénération des fidèles. Cette production est hétérogène. Elle contient des biographies, des éloges et panégyriques, des relations de cérémonies de canonisation. Ces textes ont retenu notre attention parce qu'ils dévoilent quelques inflexions de la pastorale catholique en Aquitaine au XVII^{e} siècle. Quels furent les intercesseurs privilégiés dans les œuvres des auteurs de la province ?

11. Dom Jean de Saint-François, *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint Benoît*, Bouillon, 1777, t. I, p. 237.

	Saints de la Bible	Saints anciens ou universels du sanctoral catholique	Saints « locaux »	Saints et serviteurs de Dieu de la Réforme catholique
Nombre de saints	4	7	8	21
Nombre de textes	5	7	10	29

Fig. 3. Le « sanctoral aquitain » d'après les textes imprimés entre 1601 et 1700.

Parmi les 41 saints et vénérables mentionnés, les figures de la Bible s'avèrent faiblement représentées, avec simplement 4 occurrences. Nous rencontrons un unique « saint » tiré de l'Ancien Testament, Gédéon, le vainqueur des Madianites, objet d'une prédication du père Suffren prononcée à Paris en 1612 en présence de la reine Marguerite [12], et trois figures de l'entourage ou de la parentèle du Christ. Sainte Anne, évoquée dans deux récits, restait une figure populaire au XVII[e] siècle, modèle de maternité priée par les femmes enceintes. Elle n'était mentionnée que dans les évangiles apocryphes, mais ces derniers alimentaient une littérature bleue, issue des anciens mystères, toujours appréciée dans les campagnes françaises [13]. Sainte Marie-Madeleine et saint Jean-Baptiste tiraient leur popularité de leur proximité avec le Christ. La présence modeste de la sainteté biblique n'est pas illogique dans notre corpus. Les personnages de l'ancienne Alliance ne furent guère valorisés dans la tradition catholique – c'était un point de divergence avec les réformés. Quant à la vénération des membres de la Sainte Famille, parce qu'elle s'adressait essentiellement aux laïcs dans un contexte d'illettrisme dominant, elle passa par d'autres canaux de la piété comme le vitrail, l'ex-voto ou l'estampe.

Les saints des temps antique et médiéval ne pouvant être rattachés historiquement ou culturellement à l'Aquitaine, comme saint Bernard de Clairvaux ou sainte Catherine de Sienne, se trouvent à peine mieux lotis, avec 7 occurrences. L'édition de leur hagiographie en Aquitaine a parfois relevé d'un concours de circonstance. Rien ne destinait la première biographie du bienheureux Théodore de Celles, chanoine de Liège fondateur des croisiers au XIII[e] siècle, à paraître à Périgueux, si ce n'est que le dernier prieuré de l'ordre en France avait été fondé à Verteillac en Périgord. En 1662, il avait été doté par la comtesse de Rochefort en tant que Maison des Pères de la Doctrine chrétienne, qui y restèrent trois ans. Le couvent fut transféré aux croisiers toulousains en 1672. Le chanoine régulier Pierre Verduc en devint le

12. *Le victorieux et triomphant combat de Gedeon. Représenté à Paris, au jour de la Passion du Fils de Dieu, imprimé à Bordeaux pendant le séjour de leurs Majestez*, 1616, in-12, 286 p.
13. Voir le témoignage de Nicolas Le Tourneux dans l'*Histoire de la vie de Nostre Seigneur Jésus-Christ*, Préface, I, « Dessein qu'on a eu dans cette Histoire », Paris, Hélie Josset, 1678, in-12, n.p. ; et celui plus tardif de Valentin Jamerey-Duval, *Mémoires. Enfance et éducation d'un paysan au XVIII[e] siècle*, éd. par Jean-Marie Goulemot, Paris, éd. du Sycomore, 1981, p. 195.

premier supérieur, avant de repartir à Toulouse en 1694 [14]. Verduc était prieur de Verteillac quand il acheva la biographie de son fondateur, étayée par des recherches menées dans les archives de son ordre à Huy. Le manuscrit fut confié à l'atelier d'imprimerie le plus proche, celui de Pierre Dalvy, qui en acheva l'impression en 1681 [15].

Les saints « locaux » ont recueilli un intérêt plus marqué. Nous regroupons sous cette dénomination, soit d'anciens évangélisateurs martyrisés en Aquitaine à l'époque gallo-romaine, soit des saints d'adoption dont les reliques avaient été transférées dans la province, comme celles de saint Mommolin conservées à Sainte-Croix de Bordeaux. Le XVII[e] siècle ne fut pas aussi favorable aux intercesseurs locaux que le siècle suivant, qui vit la réforme liturgique dite « néo-gallicane » ou « romano-française » s'étendre dans les diocèses au sud de la Loire. Cependant, les figures des saints évêques de la primitive Église furent valorisées par la Réforme catholique, qui chercha à renforcer l'autorité épiscopale dans le cadre diocésain. Des *Vies* de saint Front, premier évêque de Périgueux, de saint Eutrope, premier évêque de Saintes, de saint Léon, premier évêque de Bayonne, de saint Caprais, qui fut peut-être évêque à Agen, furent éditées à Bordeaux en 1611, à Saintes en 1619, à Bordeaux en 1649, à Agen en 1621. Un drame hagiographique consacré à saint Lupercule, ancien évêque d'Eauze auquel avait succédé l'archevêque d'Auch au IX[e] siècle, fut joué à Auch dans le collège des jésuites et imprimé dans cette ville en 1665. Exalter la mémoire du « premier évêque » était un moyen de glorifier l'apostolicité de l'église cathédrale. Le rang honorifique détenu par chaque diocèse au sein de la métropole ecclésiastique découlait de l'ancienneté de sa fondation.

Le chanoine Pierre Sauveur fut d'ailleurs poursuivi devant la cour primatiale d'Aquitaine, interdit et suspendu le 19 juillet 1629, pour avoir remis en cause la légende de saint Caprais. Le jugement fut cassé en appel par le parlement de Guyenne mais le conseil privé du roi déclara incompétent le parlement et confirma la sentence de l'officialité. Le théologal déchu dut se retirer dans un monastère à Agen où il finit ses jours [16]. Cette affaire mobilisa d'autres défenseurs du titre épiscopal de saint Caprais, notamment l'augustin Germain Cortade, auteur des *Sept saints tutélaires de l'Agenois* (Agen, 1664), et Bernard Labénazie, chanoine du chapitre collégial, né et mort à Agen (1633-1724). Cet érudit a laissé plusieurs manuscrits abordant le sujet, l'*Histoire de la*

---

14. Hayden, 2013, p. 229.
15. L'ouvrage contient également 33 notices consacrées à différents saints de l'ordre. Pierre Verduc, *La Vie du bienheureux Théodore de Celles, restaurateur du très-ancien Ordre canonial, militaire et hospitalier de Sainte-Croix, appelé vulgairement des Croisiers… avec un Abrégé des saincts personnages de l'Ordre, morts en odeur de sainteté*…, Périgueux, P. Dalvy, 1681, in-4, 24-178 p. La biographie du fondateur occupe les pages 1 à 78, les *Vies* des saints croisiers se trouvent p. 78 à 153.
16. Andrieu, 1891, t. II, p. 280-281.

ville d'Agen, l'*Histoire de la collégiale Saint-Caprais*, et surtout le *Praeconium divi Caprasii Aginnensise jusque episcopalis dignitas seu Dissertatio de antiquitate ecclesiae sancti Caprasii Aginnenis* (1714), qui, « sans aucun fondement » assure François-Xavier de Feller [17], fait de saint Caprais un évêque. Dans sa *Défense de l'Antiquité des Églises de France* (Agen, 1696), dirigée contre les théories du docteur de Navarre Jean de Launoy, surnommé le « dénicheur de saints », Labénazie dénonça la « philosophie du soupçon » qui s'insinuait de manière pernicieuse parmi les historiens ecclésiastiques français [18]. Il eut également une brève querelle avec Dom Mabillon [19].

Comme le laissait supposer l'identité de leurs biographes, les saints ayant bénéficié de l'attention la plus soutenue furent les nouveaux élus de la Contre-Réforme, qu'il s'agisse de personnages récemment élevés sur les autels, ou bien de vénérables morts en odeur de sainteté dans l'attente d'une reconnaissance officielle. Des relations anonymes, imprimées à Bordeaux en 1625 et 1628, exaltent les mérites du vénérable Joseph d'Anquieta, missionnaire jésuite au Brésil, et des premiers jésuites martyrisés au Japon, Pol Miki, Jean de Goto et Jacques Quisai, décédés au cours de la même année 1597. Le saint le plus célébré en Aquitaine fut l'Espagnol François de Borgia, troisième supérieur général de la Compagnie (5 textes), suivi par saint Ignace de Loyola et saint François-Xavier (3 textes). Au-delà des jésuites, toutes les figures marquantes du catholicisme réformé, de l'archevêque de Milan saint Charles Borromée, canonisé en 1610, à la tertiaire dominicaine sainte Rose de Lima, canonisée en 1671, sont présentes dans les éditions provinciales.

Quelle image du sanctoral aquitain ressort finalement de la documentation utilisée ? Nous retiendrons la faiblesse des traditions locales, pénalisées d'ailleurs par un manque de sources [20], et la déconnexion entre l'origine géographique des écrivains et la province, un phénomène accru par l'hégémonie des religieux et le rôle modeste joué par le clergé séculier. Il faut en outre insister sur la réception précoce de la Réforme tridentine, sans doute favorisée par la proximité géographique de l'Espagne catholique et par l'existence d'une frontière confessionnelle qui demeura prégnante dans le monde de l'imprimé au moins jusqu'à la Révocation de l'édit de Nantes.

É. S.

---

17. Feller, 1827, septième édition, t. IV, p. 109.
18. Le Gall, 2007, p. 256.
19. *Entretien sur la lettre d'Eusèbe Romain, sur le culte des saints des catacombes*, Agen, 1698, in-12 [perdu].
20. La rareté des manuscrits hagiographiques conservés dans les fonds méridionaux français est une constante à l'époque moderne. Le jésuite auteur de la *Vie de S. Eutrope* (1619) s'est par exemple servi du manuscrit latin de Vincent de Beauvais et du manuscrit des célestins de Paris pour les miracles.

Bibliographie

ANDRIEU Jules, 1891. *Bibliographie générale de l'Agenais et des parties du Condomois et du Bazadais*, Paris, éd. Alphonse Picard.

DESGRAVES Louis, 1971. *Livres imprimés à Bordeaux au XVII^e siècle*, Genève, éd. Droz, 265 p.

FELLER François-Xavier de, 1827. *Dictionnaire historique*, Paris, éd. Méquignon-Havard.

GODDING Robert, 2009. « L'œuvre hagiographique d'Héribert Rosweyde », dans R. Godding, B. Joassart, X. Lequeux, F. de Vriendt, *De Rosweyde aux Acta Sanctorum. La recherche des Bollandistes à travers quatre siècles*, Bruxelles, Société des Bollandistes.

HANLON Gregory, 1989. *L'univers des gens de bien*, Pessac, éd. PUB.

HAYDEN J. Michael, 2013. *Crutched Friars and Croisiers. The canons regular of the order of the Holy Cross in England and France*, Rome, the Crosier Generalate.

LE GALL Jean-Marie, 2007. *Le Mythe de saint Denis, entre Renaissance et Révolution*, Seyssel, éd. Champ Vallon.

MARTINAZZO Estelle, 2015. *Toulouse au Grand Siècle. Le rayonnement de la Réforme catholique (1590-1710)*, Rennes, éd. PUR.

PEYROUS Bernard, 1995. *La Réforme catholique à Bordeaux (1600-1719)*, Bordeaux, éd. FHSO.

SUIRE Éric, 2012. « Un marqueur des appartenances confessionnelles. L'imprimé religieux dans les villes petites et moyennes du Sud-Ouest au XVII^e siècle », dans *Les appartenances religieuses*, Bordeaux, éd. FHSO-FSSCM.

Annexes

1. Lieux de production aquitains de textes hagiographiques au XVII^e siècle

Agen (7)
Auch (5)
Bayonne (1)
Bordeaux (43)
Périgueux (5)
Saintes (1)

2. « Hagiographes » édités en Aquitaine au XVII^e siècle

1. Adam, Jean (1605-1684), jésuite né à Limoges et mort à Bordeaux, surtout connu comme controversiste.
2. Alphonse de Saint-Jérôme, carme, traducteur.
3. Barreyre, Hyacinthe, dominicain de Bordeaux.
4. Bédout, Géraud ou Gérard ou Guirault (1617-1692/1693), poète né et mort à Auch, médecin de profession.
5. Cortade, Germain, augustin de la province de Toulouse, docteur en théologie, prédicateur.

6. Darnalt, Jean, bénédictin de Sainte-Croix de Bordeaux.
7. Des Mothes, Jacques (1645-1722), jésuite né à Angers, prédicateur du collège d'Amiens, mort à Orléans.
8. Faure, Jean-André, dominicain de la province de Toulouse.
9. Féjacq, Jacques-Hyacinthe, dominicain.
10. Feuga, Jean-Jacques, médecin de Bayonne.
11. Frizon, Léonard (1628-1700), jésuite né à Brantôme et mort à Bordeaux où il dirigea le noviciat et enseigna les belles-lettres. Auteur de panégyriques dédiés à saint François de Sales (Lyon, 1667), sainte Radegonde (*ibid*.), saint François-Xavier (Bordeaux, 1684), d'une ode à saint François de Borgia (Paris, 1672 ?), d'élégies dédiées à saint Bernard (Bordeaux, 1689).
12. saint Jean Chrysostome (vers 344/49-407), Père de l'Église grecque.
13. Labenazie, Bernard (1633-1724), chanoine puis prieur du chapitre Saint-Caprais, né et mort à Agen.
14. Lescazes, Antoine de (vers 1565-1630), chanoine d'Agen né et mort dans cette ville.
15. Lézin de Sainte-Scholastique (Pierre Virdou, 1597-1674), carme, provincial de Touraine, né à Saumur.
16. Mautas, Jean de (1593-1639), jésuite né à Felletin (Creuse) mort à La Rochelle, professeur et prédicateur.
17. Nieremberg, Jean-Eusèbe (1595-1658), jésuite espagnol né et mort à Madrid, auteur notamment d'une *Vie* de saint Ignace de Loyola (1631), d'une *Vie* du vénérable Marcelo Francesco Mastrilli (1640), d'une *Vie* du bienheureux François de Borgia (1644) et de traités de spiritualité.
18. Orlandini, Nicolas (1554-1606), jésuite italien né à Florence et mort à Rome, auteur d'une *Vie* du bienheureux Pierre Favre (Lyon, 1617 pour l'éd. latine, Bordeaux, 1618 pour l'éd. française).
19. Petiot, Étienne (1603-1675), jésuite né à Limoges et mort à Metz, auteur d'une *Vie* du vénérable prêtre Bernard Bardon de Brun (Bordeaux, 1636).
20. Possevino, Jean-Baptiste (1552-1622), jésuite italien, neveu d'Antoine Possevino.
21. Pradilhon de Sainte-Anne, Jean-Baptiste (1640-1701), feuillant.
22. Rousseau, Gilbert (1587-1664), jésuite né à Tours, recteur des collèges de Saintes, Poitiers et Bordeaux, provincial de Guyenne, mort à Bordeaux.
23. Sauveur, Pierre (vers 1570-1643), chanoine théologal d'Agen né probablement à Agen où il mourut le 12 décembre 1643.
24. Soldadié, Jean, grand archidiacre d'Agen en 1632.
25. Suffren, Jean (1571-1641), jésuite né à Salon-de-Provence et mort à Flessingue.
26. Verduc, Pierre, chanoine régulier de l'ordre de Sainte-Croix, prieur du couvent de Toulouse, premier prieur de Verteillac (Dordogne) de 1672 à 1694.
27. Vieira, Sébastien (1574-1634), jésuite portugais, missionnaire au Japon où il mourut en martyr.

« C'est ici que j'aurais dû naître ». L'inspiration basque et landaise dans l'œuvre de Robert Scheffer

par Damien TOP

L'œuvre autant que l'existence énigmatique et romanesque de Robert Scheffer (fig. 1) sont de nos jours bien négligées. Fils de pasteur et théologien protestant, né à Colmar en 1863, poète, critique et romancier, il fut également violoniste de talent, et plus qu'un « littérateur qui fit vibrer la chanterelle [1] ». Il prit des leçons avec le grand Joseph Joachim à Berlin en 1885. Lev Tolstoï, devant lequel il joua chez lui à Moscou la *Sonate à Kreutzer* de Beethoven en 1886, admirait son jeu. Est-ce un hasard si son roman éponyme parut quelque temps plus tard ? Scheffer officia de 1886 à 1891 en tant que secrétaire de la reine Élisabeth de Roumanie (1843-1916), Carmen Sylva de son nom de plume, et croisa à la cour tout ce que le monde comptait d'artistes et de célébrités. Il laisse des ouvrages au style raffiné (*L'Idylle d'un Prince*, *L'île aux baisers*, *Les loisirs de Berthe Livoire*…) et nombre de nouvelles aux atmosphères fantastiques héritées d'Edgar Poe. Scheffer excelle à croquer d'une plume acérée les us et travers de la bourgeoisie et de la société aristocra-

1. Scheffer, 1913a.

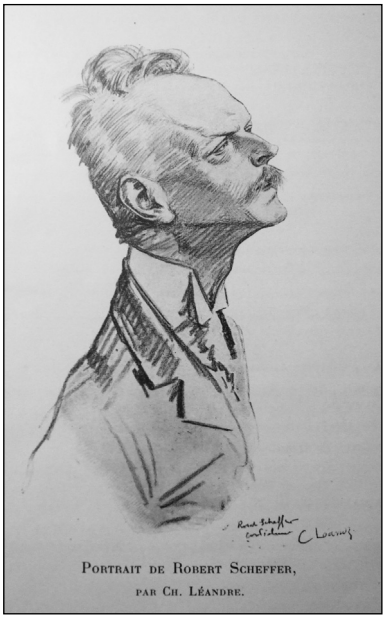


Fig. 1. Portrait-charge de Robert Scheffer par Charles Léandre paru dans *Le Damier*, n° 1, mars 1905.

tique dans laquelle il se complaît. Portraits au vitriol de ses confrères, *Plumes d'oies, plumes d'aigles* lui attira en 1911 les foudres du monde intellectuel. « Robert Scheffer y éreinte les femmes de lettres. Même quand elles sont sans lettres, il ne les aime guère [2] », estima d'ailleurs un critique. Il s'éteignit malade et délaissé de tous dans la salle commune de l'hôpital Boucicaut à Paris en 1926.

L'écrivain voyageur séjourna à diverses reprises dans le Sud-Ouest, descendant chez ses amis, notamment chez les d'Avezac de Castéra à Angoumé (Landes), pour mieux s'imprégner de l'esprit des lieux qui participe à l'élaboration et à la structuration des nouvelles. Anecdotes et légendes locales s'intègrent volontiers au récit. À travers ce romancier oublié et ses attaches aquitaines, c'est tout un monde qui refait surface, celui de la Belle Époque au Pays basque et dans les Landes, dont son œuvre conserve l'inimitable parfum.

Fantaisies patronymiques

Les spécialistes de Paul-Jean Toulet se sont aperçus récemment que les personnages qu'il mettait en scène faisaient partie de son entourage. Il en va de même pour les œuvres de Willy ou de Scheffer qui affectionne la littérature à clef. Les patronymes apparaissent fréquemment cryptés, notamment dans *Idylle d'un prince* et *Les loisirs de Berthe Livoire*, où il dévoilait les dessous du Cercle Victor Hugo. Ainsi démasque-t-on Pierre Loti, Liane de Pougy, Hélène Vacaresco, Alfred Jarry, Paul Adam et moult personnalités du gotha, croqués avec une plaisante fantaisie. Concentrons-nous sur la famille de ses amis d'Avezac de Castéra, établis près de Dax, dont les trois fils poursuivaient des études artistiques à Paris. Dès 1898, René de Castéra mit en musique des vers de Scheffer [3] qui séjournera à Angoumé, notamment à l'été 1901 et en 1902.

À la manière de certains occultistes, Scheffer s'amuse à malaxer et à triturer les noms. Dans *La Gardienne* [4], ce Philippe Dangoumet pourrait se

2. *Les Hommes du Jour*, n° 55, 6 février 1909, à propos des écrits de Scheffer dans *Akademos*.
3. *Herméros* et *Un soir viendra* parus dans *La Revue Blanche*, n° 138, 1er mars 1899.
4. Dans Scheffer, 1919.

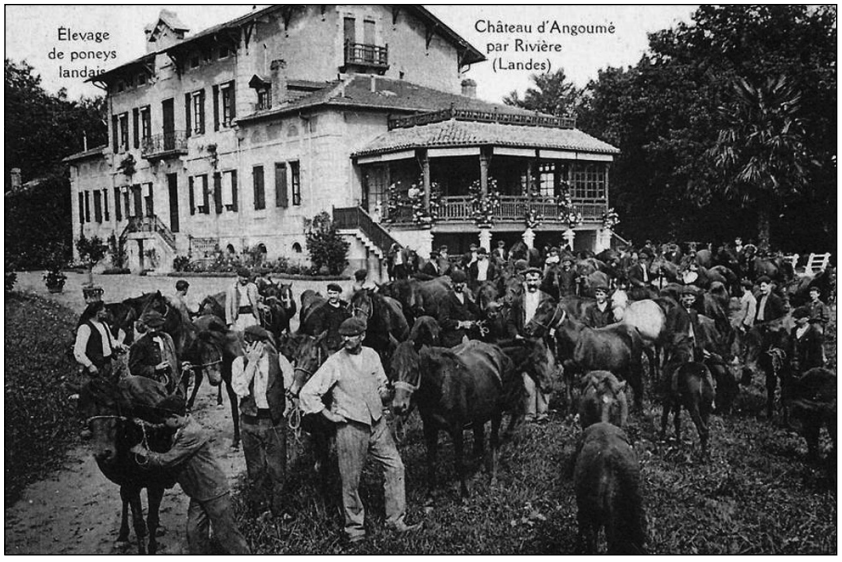


Fig. 2. Les poneys du château d'Angoumé.

transcrire en : l'ami des chevaux d'Angoumé. Scheffer se désignait-il ainsi ? Les frères Castéra élevaient des poneys landais sur leur domaine (fig. 2) et contribuèrent à l'amélioration de la race barthaise [5]. Déodat de Séverac s'en inspirera en 1906 pour *À cheval dans la prairie*, troisième pièce de sa suite pour piano *En Languedoc*. Dangoumet, écrivain, s'échine à un ouvrage philosophique : *L'éternel silencieux dans le féminin qui parle*, titre-boutade que n'aurait pas dénigré le facétieux Carlos de Castéra.

L'annamite [6] met en scène Léonce d'Aprezac, de retour d'Indochine. Autre patronyme ouvertement inspiré de celui de ses amis : Léonie d'Avezac de Castéra, très appréciée par Scheffer, était la mère de René et Carlos. Ce dernier avait accompagné le compositeur Albert Roussel et son épouse lors de leur voyage de noces aux Indes et en Cochinchine en 1909, d'où il rapporta un extraordinaire reportage sur plaques de verre.

Dans *La Passante* [7], un jeu de sonorités pourrait être à l'origine du nom du héros : Jacques Davize = Davize Jacques = Davizjac = d'Avezac, à moins qu'il ne procède tout simplement du village marnais d'Avize.

Raoul de Nacaster, héros de *Une défaillance* [8] doit-il à sa faconde et à son accent méridional d'avoir été affublé d'un nom contraire à sa nature : il n'a qu'à se taire ?

---

5. *Le Sport universel illustré*, n° 869, 6 avril 1913.
6. Scheffer, 1911a, repris dans Scheffer, 1913b.
7. Dans Scheffer, 1919.
8. Scheffer, 1904 et repris dans Scheffer, 1910.

Des traits caractéristiques empruntés à ses proches se retrouvent dans certains personnages de fiction. *Le Palais de Proserpine* [9], dédié aux frères Castéra, traite du pouvoir de la musique, de l'occultisme, de la filiation et de la gestation pour autrui. Il met en scène le personnage du « fantasque maestro » Leone Cappa, originaire de Calabre, maître de chapelle d'un Louis II d'opérette, qui se proposait « de ressusciter l'oratorio, tombé en désuétude, ou traité sans vigueur et sans foi ». Curieux mélange du luthier piémontais Goffredo Cappa (1644-1717), de Pierre Loti (dans la scène du travestissement) et de René de Castéra, qui, à cette époque, composait *La femme adultère*, oratorio sur un texte d'André Rivoire qu'il laissa inachevé. Le prénom Leone poursuit l'hommage déguisé à Léonie. La plantureuse nourrice ressemble à la pianiste Blanche Selva qui accuse aussi une nette parenté avec *Berthe Livoire* (l'ivoire faisant référence aux touches du piano).

Si une libre fantaisie prélude à l'élaboration des noms des personnages, les descriptions des paysages, villes et demeures particulières se révèlent en revanche d'une scrupuleuse exactitude et attestent d'une véritable peinture sur le motif.

Grève d'amour en Pays basque

Pierre Loti publia *Ramuntcho* de décembre 1896 à février 1897 dans la *Revue de Paris*. *Grève d'amour* de Scheffer parut presque comme en écho dans *La Revue Blanche* en 1898.

Le roman s'ouvre à Haispour, quartier de Guéthary, au café de Madrid (fig. 3), « le quartier général des désœuvrés » dont la terrasse surplombe le chemin de fer : « la tranchée de la voie ferrée s'ouvrait, voisine, enjambée par l'arche d'un pont, longée par le chemin de la gare ». Paul-Jean Toulet y aura ses habitudes. Le célèbre établissement, qui existe toujours, est tenu dans le roman par M^me^ Goyenetche assistée de son mari maître Beniat, instituteur. En revanche, l'hôtel du Jeu de Pelote semble inventé.

Lucien Grez, natif d'Haispour, restaurateur de tableaux, fait les honneurs du pays à ses amis Pierre Comagène, établi à Saint-Jean-de-Luz, et Philippe Garnet, qui a racheté un prieuré en ruine, Doria [10] :

> « Assez loin dans l'intérieur des terres, à l'abri du vent de mer derrière un pli de coteau, Doria tournait vers la montagne une longue façade, blanche, lézardée, que surmontait un toit en auvent, que perçaient des fenêtres d'inégale largeur, divisées par des croisillons de pierre. Des volets, des battants des portes, d'un vermillon empoussiéré se rehaussaient de belles ferrures. Une tour

9. Scheffer, 1901 et 1909a. L'exemplaire n° 2 sur papier de Hollande, dédicacé aux frères Castéra, est conservé à Angoumé.
10. Il existe un chemin de Dorrea à l'intérieur des terres.

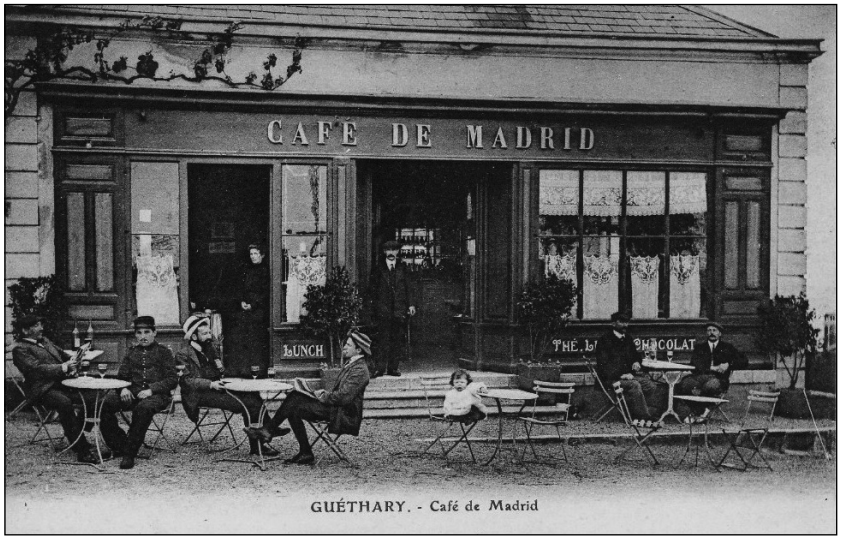


Fig. 3. Le café de Madrid.

carrée faisait seigneuriale la maison. Et les murailles d'enceintes, épaisses et de pierre brunie au soleil, en partie recouvertes de lierre attestaient l'ancienneté de son origine, non moins que les informes et obscènes figures sculptées aux deux côtés du portail. Des bouquets de chênes-lièges séculaires la signalaient. On y accédait par un chemin capricieux, ravin plutôt que chemin, creusé d'ornières profondes, ou par de menus sentiers faufilés au travers des brousses et qui, au gré des vallons silencieux et solitaires tellement qu'ils en semblaient grands, atteignaient le sommet des coteaux d'où la vue était suave et immense. Du banc de pierre qui, selon la coutume basque, s'adossait à la demeure, cette vue se manifestait en son ondoyante beauté, harmonieuse et diverse. […] En marge du ciel, les Pyrénées décrivaient une vaste courbe : la dentelure de leurs pics variait l'uniformité de la campagne montueuse ; et elles aboutissaient à la Rhune, isolée, importante, de sa longue croupe barrant l'horizon, et dominant la mer. Celle-ci n'apparaissait que dans l'échancrure d'un golfe, vers l'Espagne, comme une cassure de miroir. Mais c'était son reflet qui, d'une lumière plus vive, baignait le sommet des falaises entrevues. […] Pour un rêveur, l'endroit était à souhait. Sur la terrasse d'où s'inclinait une ample pelouse vers la coupe ovale d'un premier vallon, ou dans les hautes chambres de la demeure même, les fenêtres ouvrant sur des paysages profonds, les heures devaient s'écouler contemplatives. Et les environs proposaient à la méditation de fructueuses promenades ».

La description de l'église de Guéthary s'avère pareillement fidèle à la réalité :

> « Elle lève les yeux vers le petit vaisseau qui pend du plafond et juste au-dessus d'elle oscille. S'il tombait ? Cette église carrée, qui a des vitres claires, des galeries comme au théâtre, superposées, premier, deuxième rang de balcon, un chœur en cliquant, à la mode espagnole, des stations de croix imaginées et peintes par une Anglaise en délire, la distrait au lieu de l'édifier ».

Nous n'avons pas trouvé de chemin de croix…

La villa *Marthenia*, dont Scheffer fait la demeure de l'héroïne Maria Etchebar [11], a réellement existé, et fut érigée par le docteur Constantin Paul [12], membre de l'Académie de médecine, avant d'être démolie pour bâtir l'actuelle *Saraleguinea*. Voici la vision qu'en donne Scheffer :

> « À l'extrémité d'une allée de platanes bas formant voûte, apparaissait le cube blanc d'une maison petite mais râblée, avec sa porte étroite, ses lourds volets cloutés, couleur de sang caillé. De riches massifs d'hortensias bordaient l'allée ; d'un côté un mur recouvert de passiflores séparait le jardin d'un verger et des dépendances, de l'autre la pelouse où s'épanouissaient des corbeilles de géraniums s'inclinait vers la mer. Là-bas, un groupe de femmes était assis en avant d'un portant de tamaris qui semblait s'appuyer sur l'indigo solide de l'Océan bombé ».

La résidence d'Almire Turner à Biarritz n'est autre que la villa *Belza* :

> « Cette résidence crénelée, bâtie en pierre de taille jaune et que surmontait, recouvert ça et là de planches et de stores verts, le vitrage d'une ample coupole, qu'agrémentait une grêle tourelle, phare, clocher ou minaret, […] un chocolatier suisse avait édifié cette pseudo mosquée, un baronnet célèbre dans les lettres y avait habité, et après lui diverses familles exotiques ; en dernier lieu, l'Altesse Sérénissime dont le château dressait, tout à côté, sur un plateau nu, son imposant et désolé rectangle ».

Nous n'avons pour l'heure trouvé aucune information sur les occupants évoqués par Scheffer.

Au chapitre XV, en partance pour une excursion de Fontarabie jusqu'à Passages par les crêtes du Jaizkibel, les protagonistes croisent la canonnière *Javelot*, amarrée devant le pont de chemin de fer à la base navale de La Bidassoa à Hendaye ainsi que la maison louée par Pierre Loti. Le lieutenant de vaisseau en assura le commandement du 16 décembre 1891 au 16 juin 1893 puis du 16 mai 1896 au 1er janvier 1898. L'écrivain mexicain Pedro d'Ildo

11. Paul-Jean Toulet habitera plus tard la maison *Etchebarria*.
12. Constantin Paul (1933-1896), médecin aux hôpitaux de Bicêtre, Saint-Antoine, Lariboisière, de la Charité, professeur agrégé à la faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine.

apparaît comme un jumeau de Pierre Loti, subterfuge qui permet à Scheffer de mieux charger le portrait de son confrère :

> « c'était là Pedro d'Ildo, ce petit homme fardé, poudré, grimé, maniéré, musqué, presque ridicule, dont la contenance trahissait une préoccupation constante de l'effet qu'il produisait, c'était là l'auteur aimé de livres exotiques, où il y avait des sites et des êtres, de la chair et des muscles, de la volupté et de la mort ? Il cherchait dans le masque du visage quelque trait sympathique, et son regard se heurtait, sans la pénétrer, contre la prison de verre, où, semblait-il, les yeux étaient enfermés, s'arrêtait au nez énorme, recourbé en bec, non d'aigle mais de perroquet, analysait la structure des mains longues, décharnées, baguées de cercles d'or massif, remarquait l'épingle de cravate qui était un chiffre en brillants surmonté d'une couronne royale ».

Nous apprenons au détour de la page 84 qu'une hypothétique reine des Croates [13] serait venue incognito à Haispour avec sa demoiselle d'honneur, tout comme y aurait séjourné le poète François de Montrouge, non identifié. Pedro d'Ildo et Jean Desreins (= Jean Lorrain) auraient attisé les cancans en traversant le village bras dessus dessous. Plus qu'affabulations de romancier, il est préférable d'y lire d'ironiques révélations.

De même que Loti fait de *Ramuntcho* un joueur de pelote, Scheffer exalte la beauté d'une partie sur les frontons de Guéthary en son chapitre XII. Il mentionne plus loin les premiers jeux de plage : « Propriété de la famille Fernandez de Pampelune, la tente-abri excite l'envie ; elle est unique, comme la périssoire de la famille Estallo, de Bayonne. » Ailleurs, il cite une chanson basque :

> « Comme le chemin qui descend vers la mer, mon âme s'en est allée vers l'amour. / Comme la voile qui monte à l'horizon, mon âme s'en est allée vers l'amour. / Comme l'étoile qui s'abaisse vers la mer, mon âme s'en est allée vers l'amour [14] ».

En 1902, Robert Scheffer publia un *Guide d'art de La Plume* sur « Le pays basque [15] ». Une lettre à Léonie d'Avezac nous apprend aussi le projet « d'un roman que je désire situer à Fontarabie [16] » dont nous n'avons pas retrouvé trace.

Le Pays basque apparaît encore dans son dernier recueil *Le vol d'Icare* en 1919. L'avertissement expose une défense du conte. La première nouvelle

---

13. Le royaume de Croatie-Slavonie (1868-1918) dépendait de la monarchie austro-hongroise. En revanche, Natalija Obrenovic (1859-1941), connue en tant que Nathalie, reine de Serbie, fut en exil à Biarritz en 1891. Sa dame de compagnie était Draga Lunjevica (1864-1903), qui épousa le roi Alexandre Ier de Serbie le 5 août 1900.
14. Nous ne savons si cette chanson est vraiment authentique.
15. Scheffer, 1902.
16. Lettre de Robert Scheffer à Léonie d'Avezac, 7 juillet 1902.

donne son titre au recueil. La plupart de ces contes mettent en scène la solitude et l'abandon, la nuit, les souvenirs et les fantômes. Dans *La maison illuminée* [17] : Georgine d'Albane, maîtresse d'une puissante altesse russe, expulsée de Saint-Pétersbourg, vient se réfugier en pays biarrot et illumine sa villa comme naguère son palais sur la Neva. La veille de Noël, toutes les fenêtres s'éteignent soudain… :

> « C'est, dans un repli de terrain, entre Urrugne et Saint-Jean de Luz, une villa italienne, élégante et rectiligne, à toiture plate, dont l'architecture surprend en pays basque, où les maisons éparses ornées de galeries et d'auvents, peints d'un rouge vif exhaussent des combles qui débordent les murailles trapues. Un bourrelet de coteaux, boisés de rouvres, la défend contre la mer toute proche et dont on perçoit la rumeur. Mais le vent d'équinoxe l'attaquant par de brusques retours a souillé d'une poussière indélébile la pierre jadis éclatante de blancheur de la façade. Portes et volets clos témoignent d'un abandon que certifie le jardin inculte entrevu par la grille ».

Ne pourrait-il s'agir du *Castel Biarritz* à Bidart, acheté par la princesse Eugénie Ghika, renommé *Sacchino* par la reine Nathalie de Serbie et qui fut un haut lieu de festivités nocturnes où défilait tout ce que l'Europe comptait de têtes couronnées ?

Les Landes

L'enracinement landais de Robert Scheffer doit beaucoup à sa fréquentation de Carlos et René de Castéra et à leur durable et complice amitié. Aussi ne faut-il guère s'étonner que l'écrivain prenne les Landes pour décor de nombre de ses nouvelles, décrivant toujours avec exactitude et minutie. Certains lieux mentionnés mais non décrits ne peuvent être précisés. Ainsi Raoul de Nacaster [18] possède-t-il un « petit château entouré de vignes en Gascogne », mais où ?

Comme dans son roman *L'île aux baisers*, un prédateur s'intéresse aux très jeunes filles dans *Un satyre* [19]. Il nous entraîne en un espace naturel difficilement localisable :

> « La petite maison que j'habitais l'été, par caprice, dans les Landes, était très isolée dans la *barthe*, le grand pâturage mélancolique qui commence où cessent les pignades. Elle avait poussé comme un cèpe prodigieux dont elle avait la forme et la couleur, entre des chênes, au bord de l'étang, épais de feuilles mortes, d'herbages, et sur l'eau noire duquel reposaient, blanches, les coupes

17. Scheffer, 1909b et repris dans Scheffer, 1919.
18. Scheffer, 1904 et repris dans Scheffer, 1910.
19. Scheffer, 1903.

des nénuphars. Il y avait aussi sur la berge des bouquets de larges mauves ; et entre de la végétation sauvage, l'étang offrait une perspective étroite, sinueuse, et longue d'eau sommeillante où le ciel mirait des rêves. Le site me charmait par sa langueur et sa tristesse ; j'en aimais l'exacte solitude ».

L'ouverture de *Des jumeaux*[20] laisse aisément deviner en quelle localité se déroule l'action :

> « Les médecines m'ayant recommandé l'air de la mer et un repos absolu, je choisis, pour y passer l'automne, la station de C… [*id est* : Capbreton], petit village des Landes, situé entre une forêt de pin et une lagune qui communique par un étroit chenal avec l'Océan. L'endroit était vraiment paisible. La plupart des chalets disséminés derrière les dunes étaient déjà vides de leurs hôtes habituels, et des silhouettes de pêcheurs animaient seules la solitude de la plage. L'auberge où je logeais était une maison basse, placée de guingois sur le chemin de l'estacade ; tournée vers la mer, une sorte de rustique véranda, au toit couvert de chaumes, s'y accrochait ».

Pour qui connaît la grande propriété des Castéra, les premières lignes de *L'Anneau révélateur*[21] reflètent à l'évidence un souvenir de son séjour à Angoumé :

> « Par cet après-midi de juillet, la chaleur était vraiment accablante. J'avais quitté la maison de mes hôtes pour m'installer dans le bois de chênes voisin où j'espérais trouver plus de fraîcheur. L'ombre verte m'enveloppa, striée d'or par les rayons qui filtraient au travers du feuillage. Le gazon fin invitait au repos. Étendu, j'apercevais dans un demi-sommeil les clochers de Dax qui miroitaient au loin, le profil bas des collines découpant le bleu du ciel, et tout proche, l'Adour jaune qui coulait avec lenteur entre ses berges de sable ».

À quelques encablures de la grande maison se trouve effectivement une chênaie, surnommée le « labyrinthe », à l'extrémité de laquelle on aperçoit les toits de Dax.

Un cycliste anglais séjournant à Capbreton tire notre narrateur de sa torpeur pour lui demander où se trouve le chêne miraculeux. Et Scheffer de poursuivre :

> « À vrai dire, de ce chêne, autrefois magnifique, mais souvent foudroyé, il ne reste guère qu'un tronc énorme et découronné, mais vivace encore et poussant des rameaux verdoyants. Les bonnes femmes du pays le croient fréquenté par des fées et l'ont en vénération. À l'eau de pluie ou de rosée qui séjourne au creux de l'écorce et dans les lacis des racines, elles attribuent des vertus curatives et toniques ».

---

20. Dans Scheffer, 1905b.
21. Scheffer, 1905a et repris dans Scheffer, 1905b.

Les historiens landais auront reconnu le gigantesque chêne de Quillacq, sur la rive droite de l'Adour, au sortir de Dax, qui passait pour être âgé de plus de 2 000 ans et pour abriter une source miraculeuse (fig. 4). L'arbre, que le romancier André Theuriet avait aussi évoqué en 1885 [22], disparut en 1920.

Fig. 4. Le chêne de Quillacq.

Les surprises de l'amour [23] évoquent une autre propriété :

> « J'ai souvenir d'une villégiature dans une campagne landaise. Le domaine, vaste et isolé, ne manquait pas de mystère. Sous l'azur d'un ciel automnal, des pins propageaient à l'infini leurs rouges colonnades, leur ramure noueuse, hérissée de piquants ; des clairières s'élargissaient, traîtresses, où s'abritaient de mornes étangs. Au vent d'ouest qui apportait la sourde plainte de l'Océan les aiguilles tombaient des branches sur le sol avec un bruit de grésil, l'eau noire se ridait, balançant les coupes des nénuphars. À l'extrémité d'une allée droite, le château présentait sa façade trapue, précédée d'une terrasse ovale, flanquée de tours rondes où s'ouvraient des fenêtres en losange. Les propriétaires s'enorgueillissaient de l'aspect féodal de leur demeure et s'appliquaient à ce que rien n'y fut modifié. Au fait, dans les fossés, l'eau croupissait. Dès le vestibule, l'odeur moisie des siècles vous enveloppait, et les hautes chambres lambrissées, solennelles, que le soleil visitait avec parcimonie, ne s'égayaient que le soir, à la lumière des bougies. […]
>
> Pour ma part, j'étais logé dans une des tours, au premier. Pièce circulaire et bizarre. Une tenture d'andrinople en garnissait la muraille ; la soulevait-on,

22. *Le Livre*, revue mensuelle, volume 6, 1885.
23. Scheffer, 1911b et repris dans Scheffer, 1913b.

> apparaissait la pierre nue et rugueuse, avec des interstices béants. Une sorte d'échauguette avait été aménagée en cabinet de toilette. Par le losange de la fenêtre, on apercevait l'eau verdie des fossés, les cimes inégales, innombrables des pins. Cette pièce, meublée à l'antique, était fort vantée des châtelains pour la rudesse et la pureté de son style ».

La description est ici suffisamment précise pour coïncider avec celle du château de La Roque à Ondres (fig. 5). Richard Feuillet et son épouse en firent l'acquisition en 1907. Ce commandant d'infanterie de ligne, fils de l'écrivain Octave Feuillet, démissionna de l'armée en 1910. Il est vraisemblable que Scheffer visitât le fils d'un écrivain avec lequel il avait été en contact en 1887 alors qu'il était secrétaire de Carmen Sylva. Le cadre médiéval de la bâtisse est prétexte à effrayer les protagonistes et le lecteur avec « l'araignée féodale des catacombes ».

Fig. 5. Le château de La Roque (photo D. Top, 2016).

Enfin, dans *Les Taciturne*s, paru en 1913, l'homme de lettres René Maubry se rend « en pèlerinage sur les lieux où naquit et mourut Henri de Malnoue [24] », son confrère et son double littéraire. L'étymologie des patronymes fleure le malheur qui unit ces frères de plume et frères d'infortune. Henri meurt en recevant le premier roman de René, qui disparaîtra sans achever son journal : « ce n'est pas de mourir qui nous afflige, c'est de n'avoir pas su vivre ». Nouvelle étrange sur l'identité, la (con)fusion, la gémellité quasi vampirique. Point de mystère sur la destination de Maubry clairement spécifiée cette fois : « Lesgor (Landes), 2 août [25] ». Scheffer décrit les environs :

> « Quand j'arrivai, ce matin, ce fut comme si un voile s'écartait, me découvrant tout un passé que j'avais oublié. Enveloppé de soleil, la tiède contrée m'accueillait en ami. Dans ces bois de pins j'avais jadis entendu claqueter les

24. Étymologiquement : mauvaise prairie. Nombre de patronymes choisis ou inventés par Robert Scheffer commencent par Mal- ou Mau-, comme pour souligner une prédestination au malheur : André Mauvalle, Gabriel Mauvalle, Mme Malerou, Jean Maurin…
25. Scheffer a pu s'y rendre en 1902.

> cigales, au milieu de ces vignes j'avais vu les pêchers opulents de fruits dorés, les chaumières où s'échevelle le chèvre-feuille me souriaient, et d'instinct je me dirigeai vers la maison de Malnoue. J'y entrai comme chez moi. […] Or, de ma fenêtre, j'aperçois le cimetière où il est couché, et c'est sa chambre que j'habite, celle-là même qui fut l'abri de presque toute son existence. Voici que le croissant de la lune émerge au-dessus de la ligne inégale des pins, armée figée dans une solennelle déroute. Et si clair est le ciel qu'en bordure s'y détachent les fantômes neigeux des Pyrénées ».

La maison d'Henri de Malnoue pourrait être l'actuelle mairie de Lesgor, mais qui y habitait en 1902 ?

Finalement cette confession, qui témoigne de l'amour que Robert Scheffer portait à l'Aquitaine, servira de conclusion à cette brève étude :

> « Le lieu de notre naissance n'est pas notre lieu d'élection ; et c'est ici que j'aurais dû naître. Ma terre natale m'est étrangère, j'y fus comme une semence égarée et son contact m'est hostile. Ici tout m'est familier. La brise s'accorde à mon oreille, le paysage est aimé de mes yeux, l'odeur du sol est celle qu'en des rêves nostalgiques j'ai pressentie : et où je ne vins jamais, c'est comme si je revenais ».

D. T.

Bibliographie

Scheffer Robert, 1901. « Le Palais de Proserpine », *La Revue Blanche*, plusieurs numéros.

Scheffer Robert, 1902. « Le Pays basque », *Guide d'art de La Plume*, volume 16, 1902.

Scheffer Robert, 1903. « Un satyre », *La Plume*, n° 338, 15 mai 1903.

Scheffer Robert, 1904. « Une défaillance », *Le Journal*, 24 juin 1904.

Scheffer Robert, 1905a. « L'anneau révélateur », *La Lanterne* (Le Supplément), 9 février 1905.

Scheffer Robert, 1905b. *Les Frissonnantes*, Paris, éd. Société du Mercure de France.

Scheffer Robert, 1909a. *Le Palais de Proserpine*, Paris, éd. de La Revue Blanche.

Scheffer Robert, 1909b. « La maison illuminée », *Le Journal*, 25 février 1909.

Scheffer Robert, 1910. *Contes Ardents*, Paris, éd. Librairie Universelle.

Scheffer Robert, 1911a. « L'annamite », *Le Journal*, 28 février 1911.

Scheffer Robert, 1911b. « Les surprises de l'amour », *Le Journal*, 30 mars 1911.

Scheffer Robert, 1913a. « Souvenirs d'un violoniste amateur », *Revue Musicale S.I.M.*, 15 janvier 1913.

Scheffer Robert, 1913b. *Les Taciturnes*, Paris, éd. Eugène Figuière & Cie.

Scheffer Robert, 1919. *Le Vol d'Icare*, Paris, éd. Société anonyme d'édition et de librairie.